Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis3132vr

Nouvs 31-32-33-34
(2 vol.)
150 B 2

REVUE
DE PARIS.

XXXI.

IMPRIMERIE DE H FOURNIER. ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTE-UNIÈME

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

RUYSCH.

HISTOIRE HOLLANDAISE DU XVIIe SIÈCLE.

§ I.

UN MARIN ET UN DOCTEUR.

Un de ces bâtimens à deux mâts appelés *cburtschippen*, que les Hollandais emploient sur le Zuyderzée et qui vont et viennent sans interruption de Lemmer, Harlingen, Utrecht, Leyde, ou autres villes, jusqu'aux bassins d'Amsterdam, débarqua, le 18 mars 1667, ses passagers au quai de l'Encaquerie.

Ceux qui ont habité quelque temps un port de mer, n'ignorent pas de quelle affluence un pareil évènement devient le prétexte. C'est un flux et reflux d'acteurs, les uns sérieux, les autres grotesques, des bourgeois, des marins, des oisifs et des commères. En Hollande comme ailleurs, le degré d'intérêt qu'excite ce spectacle varie suivant la circonstance ; les spectateurs sont peu nombreux si c'est un simple bâtiment qui revient de pêcher le cabilhau ou morue de la Meuse; la foule est immense au contraire dans le cas où un navire de la compagnie des Indes, un *Haringbuisen* parti l'autre trimestre pour les hauteurs d'Yarmouth, ou un bâtiment frété par des

harponneurs de baleine, déploient leur pavillon. Quelque habitué qu'il soit à ces périodes de retour, le peuple hollandais est surtout avide de se montrer en pareille occasion. Ses vaisseaux *camards* que notre commerce rival a de tout temps désignés sous le nom injurieux de *gros ventres*, sont alors pour lui de véritables oncles d'Amérique auxquels sa reconnaissance tend les bras. Il sait, mieux que personne, que ces bâtimens ont été construits dans ce système de forme plate pour prévenir les difficultés des attérages et les bas-fonds de ses ports, presque tous dangereux. S'ils vont plus lentement et avec moins de voiles, ils ont en revanche l'avantage de prendre une plus grande charge, et de faire bien plus de frêt. C'est là ce qui, joint à la simplicité des manœuvres qui demandent moins d'hommes d'équipage, leur a donné sur leurs concurrens l'avantage réel de faire le transport à plus bas prix, et leur a procuré dans un temps le cabotage presque universel de l'Europe.

Le peuple hollandais, grand calculateur, n'a pas cependant sacrifié (son histoire en est la preuve) les intérêts de sa gloire militaire à ceux de sa puissance marchande. Sa fièvre d'accroissement ou d'indépendance a dû varier nécessairement suivant les époques. Dans la plus belle phase de sa gloire maritime, c'est-à-dire sous Cromwell et Charles II, phase de résistance courageuse, d'armemens coûteux et splendides, la Hollande semble presque avoir oublié son commerce intérieur; elle se sacrifie, se saigne et s'épuise. Elle ne vit alors que d'Amsterdam à Dordrecht. A Dordrecht, les chantiers de constructions, à Dordrecht les radeaux et les flotteurs, le bois qui va servir aux sept batailles navales que livrera la Hollande, depuis les années 1652 et 1653 jusqu'en 1676! Parlez-nous de ce tumulte et de cette agitation guerrière! Ces mêmes drapeaux qui, depuis Gilbert d'Amstel, pendaient collés aux mâts avec leur humble devise : *Concordiâ res parvæ crescunt*, sifflent aujourd'hui orgueilleux sur les navires. De Witt, Tromp, Ruyter, s'illustrent par des prodiges; désormais le balai de Tromp, vaniteuse allégorie, sera le seul pavillon de la Hollande. Charles II, qui va dans peu recourir à Louis XIV, n'est ici qu'une personnification tacite du génie anglais, génie remuant et sourd, qui, non content de jalouser en secret la Hollande, osera un jour s'emparer en pleine paix de ses établissemens, après lui avoir demandé le concours

de sa flotte pour chasser les Barbaresques. Ces premières lueurs du règne de Charles II sont pour la Hollande un présage certain de luttes maritimes, d'efforts, de prospérité et de gloire. Jamais peut-être la Hollande ne se protégea mieux elle-même qu'à cette époque; jamais « ces pêcheurs de hareng devenus rois, comme les appelle le manifeste du roi d'Angleterre (1), ne donnèrent plus sujet de soucis à sa royauté nouvelle. Ces engagemens si vifs et si continus entre les deux puissances d'Angleterre et de Hollande préparent merveilleusement pour l'histoire l'entrée de cette autre guerre qui les suit de près, la guerre de Louis XIV. Celle-ci toute différente, entreprise par un sentiment d'aigreur contre les états-généraux, affaire d'escarmouche et de préséance, plutôt que d'enthousiasme, froide, raisonnée, pompeuse, fait reluire la Hollande de tout l'éclat d'un carrousel. La France envoie d'abord à la Hollande des amiraux en dentelles et d'élégans capitaines qui échangent avec elle des boulets comme des saluts. Le comte d'Estrées, avec une escadre de trente vaisseaux, canonne Ruyter, et écrit à Colbert qu'il *voudroit payer de sa vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir*. D'Estrées, ajoute Voltaire, méritait que Ruyter *eût ainsi parlé de lui*. En définitive, ces combats fréquens où la victoire flotte indécise, où il se dépense autant d'argent que de courage, conduisent Louis XIV, ruiné dans ses finances, à la paix de Ryswick (2).

(1) Février 1665.

(2) Par la paix de Ryswick Louis XIV rendit à l'Espagne tout ce qu'il avait pris vers les Pyrénées et en Flandre. Il reconnut pour roi légitime d'Angleterre le roi Guillaume, traité jusqu'à ce jour de simple prince d'Orange, désigné sous les noms de tyran et d'usurpateur. Louis XIV promit de ne donner aucun secours aux ennemis de ce prince. Le roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans Saint-Germain avec son titre inutile de roi; on restitua à l'Allemagne Fribourg, Brissac, Kehl et Philibourg. Plusieurs villes s'empressèrent de consacrer le souvenir de cette paix par des médailles. Sur celle que firent graver les bourgmestres de Gouda, on voit au haut l'écu de la ville, et au milieu le roi Guillaume, sous la figure d'Hercule, qui, après avoir terrassé la Discorde, met le feu à un faisceau d'armes posées sur l'autel de la Paix pour détruire la Tyrannie. Sur le revers est le château de Ryswick; d'un côté une mer couverte de vaisseaux, de l'autre un laboureur qui sème son champ. Les états de West-Frise imitèrent l'exemple de la ville de Gouda, et firent aussi frapper plusieurs médailles dans ce goût d'apothéose.

Vous verrez plus tard la Hollande, comme pour achever de le punir, ouvrir ses portes aux victimes de l'édit de Nantes.

Et ainsi, à deux reprises bien distinctes, ce peuple s'est souvenu qu'il était fort et puissant, qu'il avait chassé les Portugais et les Espagnols de toutes les mers! Depuis, vous le voyez affermir ses comptoirs dans les Indes orientales, placer au nombre de ses possessions, Java, Batavia, Ceylan, régner sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar, et malgré cette domination presque universelle demeurer tranquille, grand chez les autres et petit chez lui, sans ambition de fortune et de conquête! Ce peuple si peu fier n'a pourtant qu'à consulter sa position géographique pour voir qu'il possède le royaume de Pégu, qui lui fournit de la laque, de l'or, des rubis et des saphirs. Il a aussi une loge à Siam où il entretient quelques commis pour avoir soin de ses richesses. Ce pays lui rapporte du riz, des dents d'éléphans, de l'étain, du plomb; cet autre (c'est le Japon), de la soie, du drap, cent mille peaux vertes, du camphre et du musc. Que de richesses immenses et lointaines! En Chine des bois de rose, du thé, de l'acier, du fer, du corail, de l'ambre et des cabinets de laque; à Curaçao les liqueurs; à Moka le café, à Surate le vermillon pour colorer ses lèvres de marin jaunes encore de genièvre! Mais vous le voyez, il ne s'en promène pas moins enseveli dans ses fourrures, de l'air solennel du vieil Érasme, il travaille au jour le jour, comme s'il n'avait encore rien acquis, et il se chauffe à des feux de tourbe!

Ces réflexions que l'aspect d'un pays comme la Hollande ne peut manquer de faire naître, la présence d'un personnage qui fumait encore tranquillement sa pipe sur le devant de l'*eburtschippen*, les eût sans doute provoquées chez nos lecteurs.

C'était un homme de cinquante à soixante ans, type exact du Hollandais des anciens jours, le teint violet, le col enfoncé dans les épaules, et le ventre en forme de promontoire. Il était de plus farci, suivant la mode du temps, de rubans et d'aiguillettes qu'il portait les unes à sa garde d'épée, d'autres à ses manchettes et à son feutre. Sa toilette consistait dans une large perruque posée fort négligemment ou plutôt tiraillée sur son épaule gauche, un pourpoint de velours brun, orné de boutons d'or à ancres gravées, une cravate en dentelle ouvragée finement, et un haut-de-chausses en

velours d'Utrecht fané. Ses bottes à entonnoir et à talons hauts étaient d'un cuir rude et pareilles à celles que le peintre Vander Meulen donne aux capitaines de ses batailles. Le front de cet homme était plissé de rides profondes. De temps à autre il frisait du bout de son gant le côté gauche de sa longue moustache. Il était aisé de voir que les voyages lointains l'avaient hâlé de la sorte; il avait le geste heurté et plein d'énergie et frappait de sa canne à pomme d'ivoire, ornée d'un vieux gland d'or tout poudreux, les planches de l'*eburtschippen*.

— Monsieur a-t-il peur que le bâtiment n'ait fait eau? lui demanda le patron d'un air guoguenard.

Il ne répondit pas; appuyé contre une des portes vertes du *roëf* d'où sortaient alors les passagers, il semblait plongé dans la plus studieuse méditation, malgré le bruit qui se faisait autour de lui. Il suivait du doigt, toujours en fumant, les lignes confuses d'une grande carte marine qu'il venait de déployer. Un observateur eût trouvé ce personnage entièrement déplacé sur cette embarcation vulgaire; il avait toutes les allures d'un contre-maître de frégate. Il fumait sans cracher, ce qui est l'indice d'un homme aguerri à toutes sortes de tabacs. Pendant le cours de la traversée, il avait levé les épaules plus d'une fois, d'un air dédaigneux, et gourmandé en bon hollandais les imbéciles qui se mêlaient de la manœuvre. Le ton de supériorité qu'il déployait avec eux ne pouvait être le résultat de la suffisance, mais celui de l'habitude. Depuis quelques heures cependant, et à mesure que le bâtiment approchait, il semblait se repentir d'avoir parlé, et gardait le plus obstiné silence. Peu soucieux de lier conversation avec les gens de *l'eburtschippen*, il s'était tenu tout le temps près du *roëf* (place couverte sur le pont), dirigeant de là son télescope sur la côte du nord, et ne manquant pas d'observer avec attention, depuis le commencement du voyage, chaque digue et chaque écluse, jusqu'à celle nommée communement *barrière de Harleem*, qui ferme le port d'Amsterdam. Les bâtimens de guerre contenus dans les bassins, semblaient éveiller particulièrement son attention. Il examinait leurs agrès, leurs matelots, leur voilure. Un très petit nombre de vaisseaux séjournait encore dans les bassins d'Amsterdam, pour cause d'avaries, car depuis le mois de février 1665, Charles II avait déclaré la guerre à

la Hollande. A la chaussée voisine de l'Y, et dès qu'il put voir distinctement la ville qui tintait alors de toute la force de ses carillons, le front du personnage redevint plus morose, il renferma sa carte et son télescope dans la basque de son habit. Peut-être que cette lourde charpente d'homme se trouvait alors agitée de quelque combat interieur, car une larme sillonna les joues du marin en abordant à ce long quai d'Haringpakery... Son caractère brusque reprit bientôt le dessus, et il prononça un nom à la porte même du *roëf*, de manière à être fort distinctement entendu de la personne à laquelle il s'adressait.

— Sarah!

Une main blanche, délicate, la main d'une jeune fille de seize ans, saisit la sienne.

— C'est donc là Amsterdam, mon bon père? Mon Dieu! quel dommage que ce maudit brouillard m'empêche de bien la voir! Devons-nous y demeurer long-temps? Depuis que je suis avec vous, c'est toujours sur les planches d'un vaisseau que j'ai marché... La mer, toujours la mer! Savez-vous que cela commençait à devenir ennuyeux?

Oh! les drôles de ponts, continuait Sarah, en sautant joyeuse au milieu de la foule, ils crient d'eux-mêmes lorsque nous passons. Et que de clochers encore, que d'églises! Ce doit être là un pays pieux, mon bon père.

— Avant toute chose, Sarah, je vous prie de ne pas perdre de vue le brouettier qui porte ces bagages. Malgré les bonnes lois de nos bourgmestres, on court souvent le risque, en ce pays-ci, de ne jamais revoir les *kruyer* à qui l'on a confié ses coffres.

— Pourquoi donc n'avoir pas au moins emmené avec nous l'excellente Lucy, mon ancienne gouvernante?

— C'est cela! une bavarde, qui n'aurait pas manqué de crier mon nom tout haut! Quand je veux, au contraire; quand je dois... Mais j'aperçois d'ici le quartier de mon ami Gaspar Stok.

— Quoi ces vilaines rues que voile le brouillard?

— Précisement, et j'ai hate d'y arriver. Sarah, je ne veux pas que vous m'appeliez ici par mon nom... Ce nom, je ne le dirai qu'à l'ami chez qui je vais, et je ne vais chez lui que pour vous...

Cette phrase, que Sarah ne se donna pas la peine d'approfondir, parut soulager le marin d'un très grand poids. Il donna le bras à l'enfant, et tous deux marchèrent silencieusement. L'homme avait encore déguisé son front sous les larges boucles de sa perruque brune; il poursuivait son chemin, triste et voûté, se fiant sans doute au bruit continuel des rues et au brouillard pour n'être pas reconnu. La jeune fille, comme par un contraste d'orgueil naïf, avait mis au contraire toute sa jolie tête à jour; elle avait écarté son voile et ses cheveux blonds, et ne songeait pas même à cacher malgré le froid ses deux mains dans un petit manchon rose qu'elle balançait complaisamment au bout de son doigt. Le spectacle bruyant que présente à toute heure du jour Amsterdam, était certainement de nature à faire impression sur l'esprit de Sarah. Ici des marchands en culotte de basin, qui criaient leurs denrées comme à la foire; plus loin des tailleurs à l'enseigne de la *Veste brodée*, récemment arrivés de France, et qui s'intitulaient drapiers de sa Majesté Louis XIV, comme les modistes du jour inscrivaient sur leur boutique, *modiste de Mlle Labeaume de la Vallière*. Les mœurs hollandaises, malgré leur aspect de rigidité, avaient déjà pris à leur insu quelques nuances des toilettes d'Angleterre et de celles de France. Les feutres à larges bords, que portaient les anciens bourgeois de Louis XIV, ne différaient guère de ceux que Rembrandt a conservés à ses syndics hollandais réunis autour d'une table, dans l'admirable tableau que l'on voit encore au musée de cette ville. D'un autre côté, le costume anglais du chevalier Temple était presque celui de MM. les membres des états-généraux. Même fraise, même pourpoint et mêmes manchettes. Le Pays, auteur du XVIIe siècle, parle beaucoup des collets de Hollande, des chausses et des rubans couleur de feu qu'il rencontra tout d'abord dans les rues et sur les quais d'Amsterdam. Regnard, qui voyageait en Hollande au mois d'avril 1681, appelle Amsterdam la *ville des villes*; il parle de ses rues spacieuses, de ses canaux et de ses belles maisons peintes. La foule de luthériens, d'arméniens et de juifs qui habitent la ville lui remet en mémoire le peuple turbulent des grandes cités d'Italie et d'Espagne. Tout, jusqu'à la huppe que portent sur le front les Hollandaises, lui fait penser aux autres femmes du midi qu'il a vues dans ses voyages. Ces imitations, insaisissables pour tout autre

œil que celui de l'artiste, n'en rendaient que plus frappantes certaines bizarreries indélébiles du caractère national. Dans cette rue, par exemple, dont un vent de mauvais présage faisait claquer les châssis, c'était un pauvre professeur emportant son unique tulipe sous une cloche de verre, comme Anchise emporta jadis ses dieux; dans cette autre, une servante frisonne, en grande toilette, que l'on menait processionnellement en triomphe pour avoir été, le mois dernier, déclarée à l'unanimité la meilleure *frotteuse* de son faubourg. Devant elle, et dans un petit sac qu'un jeune garçon élevait en l'air aux yeux du peuple, se trouvait la poudre de coquilles, nommée *schulpzand*, dont se servent les filles de Hollande pour nettoyer les boiseries. Ailleurs, c'était encore un bruit de festin et de violons, une *noce d'argent*, comme cela se dit à Amsterdam; noce qui a lieu d'ordinaire pour les époux, à l'expiration des premiers vingt-cinq ans qu'ils sont parvenus à passer ensemble. Dans les rues, dans les carrefours, sur les ponts, même mouvement, même bruit; la ville dégorgeait son peuple par toutes les issues. Le guide de Sarah ne donnait guère qu'une médiocre attention à ce tumulte. Il doubla le pas en passant devant l'hôtel-de-ville, qui venait alors d'être érigé en amirauté. Il rabattit même son chapeau devant la grille de fer de cet édifice massif, et ne s'arrêta qu'à l'angle d'une place où il demanda un cordier nommé Gaspar Stok.

— Hélas! cher monsieur, lui répondit une vieille femme qui habitait le *Fluweelen Burgwal*, hélas! le digne Stok est bien mort pour nous depuis long-temps; il a donné, depuis plus d'un an, son ame au diable. Il est... il fait.....

La vieille femme s'arma de trois grands signes de croix et marmotta un *ave*.

— A vous parler franchement, monsieur, reprit-elle, ce n'est guère qu'à minuit que vous pourriez lui rendre visite. Il habite loin d'ici, au Kalver Straat.

— Du moment que je puis le retrouver, je dois encore rendre grace à Dieu. Moi, qui jadis étais cordier, et fils de cordier, vrai Dieu! ce dont je ne rougis pas, la mère, j'aurais voulu, avant tout, embrasser mon brave Stok. Quinze ans de sa vie je l'ai vu servir en mer et envoyer de bonnes grappes de raisin ferré aux Anglais. Mais je n'ai

pas le temps d'attendre, et j'en serai quitte pour lui écrire. Enseignez-moi du moins la demeure du docteur Ruysch?

— Au Kloveniersburgwal, mon cher monsieur.

Le personnage qui accompagnait Sarah doubla le pas, et ils aboutirent bientôt, à travers ce quartier populeux que l'on nomme aujourd'hui le *Marché neuf*, à un capharnaum de petites rues comme on n'en rencontre qu'à Amsterdam, rues qui semblent faites, par leur silence, pour amortir le bruissement confus des autres. Ces sortes d'allées malsaines et humides forment contraste avec le reste de la ville par la manière négligente dont elles sont tenues. Les fiévreux et les malades y abondent, et ce n'était peut-être pas indifféremment que la maison du docteur s'élevait à peu de distance. Si elle ne pouvait échapper à cette maligne influence du quartier, du moins devait-elle se voir protégée et comme assainie par les tilleuls en fleurs du quai, lorsque venait le printemps. La façade de cette maison était nette et propre, comme toutes celles de Hollande, incrustée de marbres et de médaillons en plusieurs endroits; évidemment elle était de construction très récente et portait sur le milieu de sa devanture, peinte en gris, le chiffre 1650. Un de ces miroirs extérieurs, nommés *judas*, qui sont d'usage à Amsterdam, comme dans quelques unes de nos villes de la Flandre française, pour refléter les passans, ressortait, à l'aide d'une branche de fer, de l'une des fenêtres du docteur, et faisait l'envie de tous les gens du quartier, car ces sortes de glaces, moins communes alors qu'aujourd'hui, provenaient de la manufacture établie par Louis XIV. Jusqu'à cette époque, la France et la Hollande n'avaient eu d'autres miroirs que ceux de Venise.

La porte du docteur, arrangée en forme de grotte et dans ce goût bizarre qui n'appartient qu'aux Hollandais, était surmontée de deux beaux coquillages magellaniques. Une double grille entourait ses bas côtés; elle faisait presque face au *Théâtre anatomique*, monument à tourelles de brique rouge que l'on peut voir encore à Amsterdam avec son inscription très philosophique : *Hùc tendimus omnes*, surmontée d'un buste pourri d'Hippocrate. Une multitude variée de plantes et d'arbustes remplissait le vestibule sous lequel Sarah et son guide furent introduits. La servante qui vint leur ouvrir tenait encore en main les ustensiles de propreté dont la Hol-

lande est si fière, et qui pourraient bien, en cas de révolution, devenir un jour ses armes parlantes; une éponge, un balai et une seringue à laver. L'air de tranquillité suave que respirait le seuil de cette maison, ne parut troublé aux deux visiteurs que par la musique carillonnante et chagrine de deux horloges dont l'une chantait les heures et l'autre les trois quarts, avec le bruit que ferait la meule d'un moulin. Il est vrai que le docteur avait trouvé prudent de les placer dans son escalier, afin de n'être pas interrompu dans ses études par leurs rouages incommodes. Elles surmontaient de magnifiques cadres de papillons et de plantes exotiques entremêlées de vers et de maximes latines. Au sommet de l'escalier, étaient suspendus des cadavres de phoques empaillés et des défenses de baleines. Le marin, n'attendant pas qu'on l'annonçât, entra tout d'un coup dans la salle où se trouvait le docteur.

C'était la salle à manger, une salle hollandaise luisante comme un miroir, mais qui témoignait peu en faveur de l'appétit de son docte maître; elle n'avait aucune odeur de ragoûts. L'honnête professeur, assis devant quelques herbes crues, tenait un œuf entre ses doigts, qu'il laissa tomber sur son coquetier en verre fondu, à la vue de l'homme qui s'introduisait ainsi de lui-même chez lui :

— Michel! s'écria-t-il, quoi, je ne me trompe pas! C'est lui, c'est bien Michel!

Le docteur, la serviette au cou, embrassait le marin de toutes ses forces. Il le touchait, l'examinait et le retournait en tous sens comme un antiquaire observerait un *bombyceum* de Naples.

— Heureusement que j'ai déjeûné comme d'ordinaire avec des herbes et un œuf... Sans cela, Michel, la joie m'eût causé une indigestion! Mais tu ne me réponds pas... Tu veux peut être me parler en secret? En ce cas, je vais dire à Rachel, ma fille, de distraire un peu la jolie demoiselle que tu m'amènes, et nous resterons seuls ici. Eh! hé! reprit le docteur en frappant la joue de Sarah, bien que Scaliger écrive quelque part : *Batavia insalubris et brevis ævi*, elle n'a pas l'air d'être malade, la chère enfant! elle donne un démenti aux detracteurs de notre Hollande.... J'espère bien qu'elle ne s'ennuiera pas avec Rachel pendant le temps de notre conversation...

Le marin, par un geste d'intelligence, remercia le docteur de

l'avoir compris. Ruysch ouvrit alors le tour de la salle à manger, par lequel il appela Rachel.

— Voilà ma fille, ma seule fille, dit-il au marin quand elle parut. Tu excuseras sa toilette et ses mitaines tachées d'ocre jaune, mais elle était sans doute occupée à peindre des fleurs. C'est un vrai talent que ma Rachel, continua Ruysch à l'oreille du marin; elle n'a jamais voulu quitter son père, pas même pour se marier. Allons, ma fille, embrassez Michel, mon ami et mon camarade d'enfance. Dieu soit loué, en voilà un dont je suis fier!

Ruysch allait sans doute continuer et nommer l'inconnu, quand celui-ci cligna de l'œil, comme pour le prier de n'en rien faire..... Rachel Ruysch, tenant encore sa palette à la main droite, alla recevoir un baiser des grosses lèvres du marin.

Elle entraîna ensuite elle-même la jolie Sarah, qui ne savait trop que penser de ce début de visite, mais qui brûlait déjà de voir les belles fleurs que peignait Rachel. Toutes deux sortirent; Ruysch demeura seul avec son ami.

— Que je te regarde encore, Michel; est-ce bien toi? toi, mon aîné, qui me protégeais à l'école de Leyde, et sur qui, depuis ce temps, j'ai fait tant de vers latins? Je ne t'avais pas vu, monsieur le vice-amiral, depuis que tu partis pour la côte d'Afrique. Pendant ta dernière expédition, j'étais à Louvain, à La Haye, que sais-je? partout étudiant, et enseignant, car c'est là notre art, écrasant à coups de brochures latines mes ennemis, comme tu coupes les bras à tes Anglais. Mais toi, vive Dieu! tes exploits prendraient la vie d'un poëte! Tiens, veux-tu voir cette ode latine de ma façon sur ton attaque de Salé? Mais tu me parais triste, Michel?

— Je suis triste, Ruysch, parce que tu me parles de moi, dont personne ici ne devrait parler. Tu n'aurais pour me faire rougir qu'à prononcer aujourd'hui mon nom à la fenêtre de l'hôtel-de-ville! Ne sais-tu donc pas que j'ai été battu avec Tromp? battu par le nombre, mon pauvre camarade, écrasé par cette maudite flotte anglaise; mais, patience! il ne sera pas dit que la Hollande conclura, cette année, la paix avec ces gueux d'habits rouges; ils m'ont tué trop de braves gens pour cela!

— Oui; mais tu ne dis pas que tu leur as tué, à ton tour, Berkley, ce dont, par parenthèse, ton ami Ruysch te remercie. Imagine-toi,

Michel, que les états-généraux m'ont fait l'honneur de me choisir pour injecter le corps de ce vice-amiral anglais! Beau présent, ma foi, qu'ils me faisaient là! Quand je le reçus sur la table en marbre de l'amphithéâtre, je crus, à l'odeur seule du cadavre, que l'on m'apportait un pestifère! Vive Dieu! tu pointes bien! quel coup de boulet il avait à la poitrine! Les États ont renvoyé son corps à Londres. Seulement sur la cage de verre qui le renfermait, tu me pardonneras, frère, d'avoir inscrit mon nom au-dessous du tien!

— Tu fais vivre, Ruysch, tu fais vivre, et moi je tue! chacun son métier. Le tien est noble, mon ami; mais, par un temps de soleil, le mien est beau! Toi qui as du cœur, toi que l'on a vu, pendant la peste récente de La Haye, porter les infirmes sur tes épaules; tu comprendras, Ruysch, le chagrin de ton vieux Michel. J'étouffe dans cette ville, j'y suis mal à l'aise, mes pieds brûlent sur son pavé. Je voudrais, vois-tu, être déjà mort et soumis à ton scalpel!

— Console-toi, Michel; tu as pour toi le passé, tes campagnes dans les Indes, tes deux victoires navales sur la Suède; le roi de Danemark t'a anobli, et tu es vice-amiral...

— Je suis le cordier Michel Ruyter, et rien de plus. Il vient de tomber de ma lèvre ce nom qu'hier encore j'aurais entendu le front levé, et sous lequel maintenant je baisse la tête... Battu, Ruysch, battu! Et les chantiers d'Amsterdam n'ont pas tiré sur moi quand je passais, et je suis obligé de venir ici le nez dans mon manteau, comme un fugitif! Je suis une mauvaise corde pourrie, docteur, un câble à jeter au feu!...

Il se promenait dans cette salle en faisant crier le parquet du docteur sous ses lourdes bottes. Ruysch prit la main du vice-amiral : elle était mouillée d'une sueur froide.

— Mais il ne s'agit pas de cela, reprit Ruyter; il ne faut pas que j'oublie le motif de ma visite. Ce n'est pas pour m'attendrir que je suis venu, mais pour te prier de m'être en aide.

— Je t'écoute, mon bon Michel; prouve-moi bien vite qu'un pauvre médecin peut être utile à un vice-amiral, autrement que pour injecter son corps et l'empailler pour son pays. Tu m'effraies; aurais-tu la goutte? Les nuits, dis-moi, doivent être bien fraîches en mer? Te voilà vieilli et cassé encore plus que moi, mon pauvre

Michel! Pourtant je ne lis jamais mon Plutarque de collége sans penser au poing formidable qui distribuait de si rudes coups pour me protéger dans les kermesses. Tu es non-seulement mon Oreste, mais mon Scipion, mon Annibal! Console-toi.... Lis Xénophon et la retraite des dix mille...

— Si tu parles toujours, je cours le risque de ne pas rejoindre de la semaine le port de Flessingue, où je suis mandé. Ruysch, cher Ruysch, je ne te demande rien pour moi, dont la première batterie anglaise ou française disposera au plus tôt, si Dieu m'exauce! Ce que je te confie n'est pas mon corps, misérable sloop démâté, dont je fais fi, et qui ne vaut pas une bonne pipe de tabac ou une tonne de curaçao; mais c'est un ange, Ruysch, un ange de jeunesse et de beauté, que je veux placer sous ta bonne et sainte tutelle. Cet ange, c'est Sarah, ma fille, qui n'a jamais quitté la mer et le vaisseau qui me portait; une enfant que j'ai vue grandir sur mon bord depuis seize ans, sauvée toujours et comme par miracle de la pluie des balles; Sarah, que j'ai portée dans mes bras, toute petite, depuis Plymouth, sur ma belle frégate *la Danaé*, jusqu'à la côte de Barbade, sur mon brick de *la Concorde!* Veux-tu bien, Ruysch, te charger ici de Sarah?

Voulant alors couper court aux questions que le docteur allait sans doute lui adresser :

— C'est ma fille, ma fille à moi, dit Ruyter en se levant tout à coup de son siége. Je te la confie, Ruysch, non-seulement comme à un ami d'enfance, mais comme au docteur le plus vertueux et le plus instruit d'Amsterdam. Entre Rachel et toi, l'ame de Sarah pourra enfin ouvrir ses ailes. C'est une colombe, docteur, qu'effarouchaient peut-être un peu trop les juremens et la vie de nos marins. Il est temps, vois-tu, qu'elle se pose à terre avec le rameau d'olive. Je pars, malgré nos revers récens, pour tenir encore la mer, et empêcher cette paix maudite que les puissances se sont déjà promis de négocier à Breda. La paix, Ruysch, c'est la mort pour un marin! Tant que je vivrai, les lions de Hollande mordront les flots de l'Inde et de l'Angleterre; car il faut que je vous revienne un jour grand-amiral! Alors, je ne me cacherai pas comme aujourd'hui, je n'irai pas, en pauvre honteux, demander la maison du premier médecin de la ville, de l'homme auquel Pierre-le-

Grand écrit chaque jour de si belles lettres en latin! Non, mais bien plutôt nous nous promènerons ensemble, tous deux, par toute la ville. Ruysch, heureux docteur, que ne m'est-il permis de demeurer avec vous sous le même toit! Je verrais Sarah devenir belle et sage comme ta Rachel; je la verrais calmer, par la Bible et la retraite, sa pauvre tête, qui ne rêve qu'aventures! Tu le devines, docteur, les planches d'un navire sont un sol dangereux pour les pieds d'une jeune fille. Il ne faut plus, d'ailleurs, qu'elle reste à côté de moi, Ruysch, car cette fois, vois-tu, j'ai juré de me faire tuer.

Le vice-amiral, dont la voix était emue, continua après un instant de silence :

— Élève-la bien cette enfant, garde-la-moi! Le jour n'est pas loin encore où je la vis décolorée et tremblante dans la galerie dorée de mon vaisseau, que la flotte de Berkley battait en brèche. Elle priait Dieu et la Vierge, car sa mère était catholique; Sarah priait; ô docteur, qu'elle était belle! Je me fais vieux, mais mon sang de jeune homme m'était revenu à la voir ainsi prier! Garde-la-moi donc, Ruysch, garde-la-moi! Songe bien qu'un jour Ruyter viendra la reprendre; il te la demandera comme un dépôt. Bon Ruysch, tu es le patron des délaissés et des pauvres; je te confie Sarah! me la rendras-tu?

— Je te le jure, Michel, je te le jure sur votre vieille amitié, dit le docteur. Sarah ne trouvera dans ma maison que de bons et salutaires exemples. J'élèverai Sarah comme mon enfant, comme ma Rachel. O Michel! que je suis heureux! Maintenant j'aurai deux filles!

Le vice-amiral prit la main du docteur entre les siennes. Ainsi penchés, les deux amis s'embrassèrent.

— Maintenant je pars tranquille, tu m'as promis de me la garder et de me la rendre un jour. Plus tard, bon docteur, nous compterons. Je pars sans la voir, sans l'embrasser, car il est écrit qu'un vice-amiral ne doit pas pleurer, Ruysch. Je m'attendrirais, et je n'en ai pas le temps; il faut que je sois demain à Flessingue!

Il serra la main du docteur, et s'éloigna enveloppé de son manteau, qui le cachait jusqu'aux yeux.

§ II.

LA MAISON DU DOCTEUR RUYSCH.

Malgré notre répugnance prononcée pour ces descriptions prolixes qui ne tendraient à rien moins qu'à faire passer leur auteur pour un tapissier expert, nous sommes contraints de ralentir dès le début même la marche de cette histoire, pour initier le lecteur au lieu de la scène. Loin d'être parasites, ces détails préciseront mieux les accidens et les personnages de ce drame.

La maison du docteur Ruysch, dont nous venons d'entrevoir la façade, consiste en deux bâtimens distincts. Dans l'aile de briques rouges qui s'étend sur le canal les fenêtres sont seulement figurées, peintes avec art et dans le but de faire illusion; en réalité il n'en existe qu'une seule, par laquelle passe un jour gris, presque intercepté par les arbres du quai, jour de méditation et de solitude. Ce long corps de logis, qui n'a qu'une fenêtre sur le canal et trois sur la cour intérieure, est le laboratoire de Ruysch. Là quelquefois, et vers minuit, on entend le bruit de quelques grains de sable lancés d'en bas contre cette unique fenêtre, à laquelle pend une poulie; mais Rachel et Sarah, qui habitent la partie intérieure sur la cour, ignorent sans doute la cause de ce tintement nocturne. L'aile qui avance sur le quai forme une sorte de pavillon extérieur, dévolu en entier à Ruysch, qui a l'air de s'y être installé en sentinelle. Le milieu de la maison, qui regarde le nord, renferme son précieux cabinet d'anatomie. Un petit jardin semé de tulipes et de lis au long col, qui s'enlacent au milieu de buis en losanges, donne à la cour un air de communauté honnête et calme, parfaitement conforme à la tenue modeste du professeur. Près la porte du corps de logis qu'occupe Ruysch est suspendue une clochette, semblable à celle dont les peintres ne manquent jamais d'orner le porche des anachorètes. A la solitude habituelle de cette demeure, il est permis de présumer que la science et le travail l'habitent; mais son extérieur simple ne ferait jamais soupçonner les richesses qui s'y trouvent enfouies. Quelquefois des étrangers,

des grands seigneurs curieux qui voyagent par Amsterdam, font arrêter leur carrosse devant cette maison; à certains jours de l'année, ce sont de pauvres étudians à soutane râpée qui viennent de Leyde, ou encore de riches médecins à canne d'ivoire, en habit à la Louis XIV, et en perruque, qui ne ressemblent pas mal à Fagon. Au-dessus du cabinet qui se trouve, nous l'avons dit, placé au milieu de la cour, cabinet précieux dont le docteur seul a la clé, sont graves ces deux mots latins sur une tablette de marbre: VENI ET VIDE. Sous le vestibule on voit encore une chaise dans laquelle Ruysch se fait porter à l'amphithéâtre d'Amsterdam les jours de pluie, et un *naveslede*, traîneau de promenade réservé pour le temps des patins, char suranné que Gudule, la vieille servante, a prudemment enveloppé d'une toile de serge afin d'en garantir les peintures et les surfaces vernies. Ce traîneau est le seul meuble de récréation du docteur; il est à côté de la loge d'un fort beau chien de Terre-Neuve, dont le professeur Tulp a fait présent, en 1660, à son bon ami et confrère Frédéric Ruysch.

Le quartier au sein duquel repose la maison est, nous l'avons dit, assez malsain; mais ils le sont tous à Amsterdam. Les fiévreux de ce pays, les plus honnêtes gens du monde, y ont à la fois bonne figure et mauvaise mine, comme l'observait déjà, dès 1624, un certain chirurgien nommé Chalais, plaisant homme de sa nature, qui avait reçu mission de la Faculté de Paris, d'examiner les écoles d'Amsterdam et de Leyde. Cette partie de la ville ne croasse guère près le canal qu'à midi. Au mois où se passe notre histoire, la neige pend aux branches du quai, et les nombreux apothicaires, transis de froid, qu'on y voit passer en manchons le dimanche, forment, avec leur nez rouge et leurs perruques, le plus bouffon contraste avec les baronnes d'Utrecht en robes à queue. Les épais bourgeois du Dam, leur plume fichée en guise de mât sur leur feutre, et quelques grosses paysannes venues d'Alckmaër avec leur riche costume, composent la meilleure partie de ce panorama habituel dont Sarah, du reste, ne peut rien voir, puisqu'elle occupe la chambre contiguë au cabinet d'anatomie qui donne sur la cour. Cette pièce ancienne est lambrissée de panneaux de chêne, et n'a qu'un seul portrait pour tout ornement. A la nuit tombante, le docteur, en vieille robe de chambre de lampasse orange, et tenant en

main sa lanterne de corne, a soin d'y conduire processionnellement la jeune fille après le repas du soir. Chaque soir ramène aussi la même conversation : elle roule presque toujours sur le thé que fait Rachel et sur le tableau appendu à la muraille.

Ce portrait est celui d'une femme de trente à trente-trois années, la taille mince, les épaules arrondies délicatement ; sa main droite est gantée et appuyée sur une table à plis de velours. Vous remarquerez encore que sa tête demeure penchée en arrière avec une sorte d'aristocratie dédaigneuse. Au bas de cette figure, et sur la toile même, il y a quelques vers du poète hollandais Jean Vos, à la louange de cette belle figure.

C'est dans la chambre même de Sarah, et sans doute pour en égayer l'aspect triste et nu, que la compagnie se réunit pour prendre le thé du soir. Le docteur, ses rôties en main, garde ordinairement le silence et laisse causer entre elles, près la cheminée, les deux jeunes filles. Sa troisième tasse achevée, il prend d'habitude l'un des flambeaux de la table, et, se tenant debout, il promène quelque temps la lumière sur le grand cadre. Comme cette pièce est dégarnie depuis longues années, et que, par son ordre, on vient d'en nettoyer les boiseries pour l'installation de Sarah, chaque thé voit renouveler les doléances du docteur sur les gerçures et les glacis de fumée dont le temps et le feu de la tourbe ont noirci cette peinture. Ce portrait, signé de Vander Helst, est un vrai chef-d'œuvre.

— Et dire qu'il y a seize ans que cet excellent Barthélemi Vander Helst a peint cela ! Maniere large, beau faire. Rachel, voici une dentelle qui s'écaille. Il faut sans doute que ce soit un empâtage. Veillez bien à cela, Rachel, veillez à cela ! Il y a seize ans que je n'étais entré dans cette chambre !.... Seize ans, murmurait le professeur en promenant un regard triste sur chaque moulure de ce vieil appartement.

Pendant que la bouilloire de thé chante au feu, et que les deux jeunes filles se tiennent serrées près des tisons, le docteur continue :

— Seize ans ! Ah ! je vous ai donné ma plus belle chambre, mademoiselle Sarah ! Il y a seize ans, chaque jour voyait venir ici Vander Helst avec sa palette. Il n'avait pas encore peint sa célèbre

Constance Reïns!... Allons, mes colombes, il est temps de se coucher. Je vais passer ma nuit à écrire contre cet âne nommé Bilsius... J'aimerais bien mieux demeurer ici près de vous, et vous raconter de jolies histoires..... Dormez bien, et lisez dans votre Bible, chère demoiselle Sarah! la Bible et l'anatomie sont les seules choses véritables!....

Il se faisait alors éclairer par Rachel, non sans lever encore une fois les yeux sur le portrait.... La petite lampe de Sarah et sa Bible à gros fermoirs devenaient de ce moment la seule distraction de sa tristesse. Appuyant, comme un beau cigne, son col onduleux sur l'une de ses épaules, la jeune fille écoutait encore une fois le bruit des verroux qui se tiraient, et le frôlement de la robe de chambre du docteur contre les marches de l'escalier. Quand le carillon de l'église occidentale tintait dix heures, les habitans de cette maison ou plutôt de ce couvent reposaient. Quelquefois il y avait un pas de fantôme dans le corridor, et ce pas faisait tressaillir Sarah.... Pourtant ce n'était que la vieille Gudule qui venait jeter quelques brins de sarment au foyer de chaque chambre, comme une antique druidesse; cela fait, la servante detachait le chien de Terre-Neuve, expensionnaire du professeur Tulp, et se couchait à l'autre extrémité de la maison.

A certaines heures de la nuit, et lorsque Sarah ne dormait pas, son oreille attentive surprenait pourtant quelques autres bruits dont la cause devait lui sembler indéfinissable. Ainsi en était-il de plusieurs craquemens étranges, d'éclats secs et sourds qui semblaient partir de la chambre attenante à la sienne, et qui n'était autre, on le sait, que le cabinet d'anatomie du docteur. Ces craquemens étaient brefs, et pareils au son que rend un meuble dont le bois travaille; souvent ils réveillaient en sursaut la pauvre enfant. Dans l'autre corps de logis, le laboratoire de Ruysch, où sans doute à cette heure le docteur devait dormir, les intervalles de bruit ou de silence étaient moins sensibles; parfois cependant, et au milieu de la nuit, Sarah crut entendre des voix et le cri strident d'une poulie. Une invincible curiosité faillit l'arracher bien des fois, à son lit; bien des fois l'oreille collée contre la porte, elle éprouva le désir de pénétrer le secret de ces mystérieuses agitations. La vie nouvelle de Sarah chez le docteur formait un trop brusque

contraste avec son ancienne vie, pour qu'elle ne regrettât pas sincèrement ses beaux jours de liberté! Au lieu de ce vaisseau, prison flottante, animée du moins par la variété des émotions, de ce vaisseau où le vice amiral avait obtenu lui-même à grand'peine de la conserver près de lui sous d'autres habits que les siens, au lieu de ces combats, de ces victoires, de ces scènes toujours neuves, la jeune imagination de Sarah n'avait plus devant elle que les quatre murs d'une cellule; souvent elle rêvait qu'elle avait pris le voile et s'était faite religieuse. Elle se demanda plus d'une fois comment son père, l'homme qui l'avait bercée et protégée de son corps à travers tant de hasards et de périls, celui dont sa main timide avait touché si long-temps le bras de fer, avait pu se resoudre à la quitter, à l'abandonner ainsi! car il ne l'avait pas seulement baisée au front, il ne lui avait pas dit : Adieu ma fille! Il était parti sans une larme, cet homme, ce père qui pourtant l'aimait! — Comment s'expliquer son abandon et le choix de cette demeure? N'y avait-il donc que le docteur Ruysch dans Amsterdam, auquel Ruyter pût confier une jeune fille? et combien de temps allaient durer cet exil et ces verroux?

L'ennui de Sarah s'accroissait donc en raison de sa vie nouvelle; tout le monde, à l'exception de Sarah, était occupé dans cette maison : le docteur de son état, la vieille Gudule de la tenue des chambres, Rachel Ruysch de la peinture de ses fleurs. Rachel, par cette bonte ingénue et comme innée aux dignes demoiselles (*freulen*) de la Hollande, ne pouvait tarder à devenir la confidente de Sarah; la nature de Rachel ressemblait à ces rivages inclinés qui pompent la rosee et le soleil, rivages bienheureux, que le flot las et battu cherche de lui-même; Rachel etait au monde pour pleurer des pleurs des autres, pour compatir, pour écouter. Regulièrement belle, mais sans aucun charme mobile de physionomie, belle par la sereine fraîcheur de son teint, et par cette espèce de tranquillité douce qui n'appartient qu'aux figures d'Harleëm ou d'Alckmaër, la fille de Ruysch, heureuse esclave de la règle en cette maison, n'avait pas d'autre plaisir que de préparer à son père les plantes et les fleurs que l'anatomiste soumettait lui-même à une dissection raisonnée; si elle peignait admirablement les fleurs, je n'oserais pas affirmer qu'elle n'en tournât pas moins de temps à autre le

vers latin très glorieusement pour son sexe. Ces sortes de natures demi-femme, demi-docteur, n'échapperont à aucun de ceux qui connaissent la Hollande; à vingt ans, une fille hollandaise est souvent un composé de Scaliger le poète, et de Van-Huysum le peintre; non contentes de peindre des fleurs, beaucoup écrivent des vers dans la langue d'Heinsius. La modestie et la simplicité, ce précieux manteau de la science, comme a dit quelque part saint Augustin, remplaçaient, chez la fille de Ruysch, l'orgueil qu'eût donné sans doute à toute autre femme une éducation aussi parfaite. Elle peignait ses fleurs avec amour, et comme une jeune fille qui ferait elle-même le portrait de son premier amant; car pour une nature indolente et douce comme celle de Rachel, ce paradis de fleurs en serre chaude nommé la Hollande était son unique amour. Tous les ans, elle ne manquait pas d'aller, quelque temps qu'il fît, à l'exposition des fleurs d'Harleëm; elle y faisait sa provision, et à son retour, elle garnissait de nouvelles guirlandes chaque rampe en fer des escaliers; ces belles rampes dont la propreté hollandaise est si jalouse. Les hymens variés de ces fleurs aux mil'e noms préoccupaient sérieusement la blonde Rachel, elle ne dormait pas avant de leur avoir donné un nom, les unes portaient celui de Maria, d'autres de Catherine, de Constance, de Nella ou de Gabrielle. Rachel demeurait dans son atelier la plus grande partie du jour; elle ne voyait qui que ce fût au monde hors la vieille Gudule, son père, et Regnier Graaf, l'ami intime de Ruysch, le seul homme que le docteur reçût chez lui. Assise dans un de ces grands fauteuils à tapisserie dont Terburg a tant de fois reproduit le tissu dans ses peintures, vous l'eussiez surprise le front penché sur quelque bouquet dont elle mariait les couleurs et les nuances avec ses doigts effilés et pâles comme ceux d'Ophélia. Elle ne sortait guère qu'avec répugnance de cette petite chambre nette et polie dont Gudule frottait chaque matin avec tant de persévérance les anneaux, les gonds, la serrure et les chenets. Ainsi qu'une plante sujette elle-même aux influences du climat, Rachel était heureuse ou triste suivant le temps qu'elle entrevoyait, pour la journée, à travers la vitre en losanges de sa fenêtre. Venait-il un de ces gros nuages que chasse le vent de nord-ouest, un de ces nuages qui éclatent en grêle et en pluie sur les écluses, la fille de Ruysch avait la tête inclinée ce jour-là comme ses fleurs, elle bai-

sait au front cette famille de reines-marguerites, d'œillets, de jacinthes, menacés dans son petit jardin par la tempête. Ces jours-là, elle descendait mélancolique les six marches qui la séparaient de la salle à manger du docteur, et ne touchait presque à aucun des mets. Le soir elle rentrait chaque plante dans sa chambre, elle les abritait, et les surveillait comme une bonne mère, allant jusqu'à se lever la nuit pour interroger leur abattement et leur pâleur. Tout au contraire, et quand les boutons dorés de chaque rose saluaient un beau soleil, quand elles se balançaient à sa fenêtre avec de vifs frémissemens sur leurs tiges humides encore de rosée, Rachel relevait le front comme une vierge orgueilleuse, elle parlait de mille choses au déjeuner du docteur; sa joie et sa journée étaient complètes. Cet amour se suffisait à lui-même, il ne marchait que sur l'herbe des prés et fuyait le pavé des villes; il était frais et pur, comme le cœur même de Rachel; devant lui avaient échoué les prétentions galantes et les sottes demandes des gens de la ville. Tous se trouvaient humiliés de la préférence que les œillets et les jonquilles obtenaient sur eux.

Seule fleur de cette maison, Rachel, en devenant la mère de tant de fleurs chéries, s'était, comme Marie de l'Évangile, réservé la meilleure part; car après tout, sans cet amour et ces odorans parfums, sa vie de jeune fille eût été bien triste! Le travail du docteur Ruysch, lequel achevait en ce moment la collection première de ce magnifique cabinet qui devait être vendu au czar Pierre-le-Grand, répandait sur cette maison une teinte de mystère et de tristesse. Promu en 1665 à la chaire d'anatomie d'Amsterdam, Ruysch poursuivait déjà en effet avec un acharnement infatigable ses études et ses découvertes. Peu content d'avoir terrassé Bilsius, surpassé van Horne et Deleboë, ses maîtres, d'avoir été plus loin dans l'injection des corps que Swammerdam, chez lequel l'illuminisme de la Bourignon tua la science, le laborieux docteur, par un de ces instincts qui n'appartiennent qu'aux hommes de génie, avait compris qu'une halte dans ce système suffirait peut-être pour le perdre; il allait toujours en avant sans s'inquiéter de Bidloo, son rival, qui cherchait à l'arrêter. Les avantages de sa méthode étaient si clairs, les services qu'il rendait à l'anatomie si palpables, ses découvertes si belles et si neuves, qu'il ne faut pas s'étonner que cet homme simple, ce professeur modeste, exempt de vanité et d'intrigues, ait été d'a-

bord violemment décrié. Le seul biographe qu'ait eu Ruysh, le docteur Frédéricus Schreiber, biographe trop avare de détails malheureusement, et qui d'ailleurs a écrit en latin le système de Ruysch, plutôt que sa vie, ne se fait pas faute d'énumérer cependant les persécutions odieuses que l'envie et l'impuissance en révolte firent éprouver à Ruysch. Non-seulement Bidloo se vantait d'avoir, bien avant lui, émis le secret de préparer et de conserver les cadavres; mais il l'appelait encore en latin, boucher subtil, *lanio subtilis*. Ce Bidloo ayant un soir, dans sa rage, vu chez Ruysch un petit enfant de douze ans admirablement conservé grace aux injections miraculeuses du professeur, ne manqua pas d'écrire que c'etait un enfant tue et écorche par lui. Cet homme aimait mieux accuser Ruysch d'un crime que de confesser un prodige. Inaccessible à ces vaines criailleries, Ruysch, le scalpel en main, n'en démontrait pas avec moins de succès chacune de ses pieces anatomiques; ses injections étaient si heureuses qu'elles parvenaient jusqu'aux ramifications des vaisseaux les plus deliés. A la consistance de ses préparations, il joignait la souplesse et la couleur : cet homme de génie irrigeait ses cadavres, comme la Hollande irrige son sol; sous ces doigts la mort sentait rebattre chaque artère. Il faut avoir vu comme nous, après deux siècles, ces immenses baignoires de cristal dans lesquelles l'alcool conserve encore intactes les démonstrations savantes de Ruysch, pour comprendre quel pas avait fait la science, esclave de ce novateur instruit. Le secret de Ruysch garantissait de la corruption; l'adresse de son génie etait extrême, les membranes les plus déliées, les vaisseaux, plus fins que des fils volans d'araignées, étaient à jour. L'anatomie ne portait plus avec elle ce dégoût et cette horreur qui ne peuvent être surmontés que par une grande passion; le czar Pierre-le-Grand lui-même voulait à toute force devenir anatomiste (1). Souvent entre quatre et cinq heures, au coup de cloche du dîner, et quand l'honnête M. Ruysch allait se mettre à table, un homme en habit galonné dînait près de lui; cet homme c'était le czar Pierre. Quand Ruysch passait le dimanche pour se rendre au Jardin des Plantes à Amsterdam, chaque bourgeois ôtait

(1) Intentissimo princeps auscultabat animo. (*Fredericus Schreiber, etc. Historia vitæ et meritorum Frederici Ruysch.* Amstordam. 1732, in-4°.)

devant lui son chapeau, comme devant un bourgmestre. Outre les fonctions de médecin de la ville et de professeur en chef d'anatomie, le tribunal d'Amsterdam l'avait chargé de l'inspection de ceux qui avaient été tués ou blessés en querelles particulières. Au temps de notre histoire, les duels étaient, comme on sait, fort communs à Amsterdam...

A cette époque, le docteur s'occupait donc sérieusement de son cabinet. Il en était aussi à ce temps de tâtonnemens et d'épreuves par lequel les plus habiles doivent passer. Il en était aux brochures amères de Bidloo, aux récriminations violentes des médecins, et à la veille d'un grand nom.

Toutes choses qui eussent peut-être expliqué comment il n'ouvrait qu'à la lune la fenêtre de son grand laboratoire, dont à coup sûr il ne sortait pas de la journée....

§ III.

ÉVÈNEMENS.

Le docteur, préoccupé de ses études, ne pouvait être long-temps un geôlier bien rigoureux pour Sarah. Sarah obtint d'aller le dimanche à la messe accompagnée de Rachel; le docteur Ruysch, digne protestant, n'y trouva rien à dire. Il la prenait parfois sur ses genoux et la faisait sauter comme un enfant.

L'honnête M. Ruysch était professeur avant tout, et ce mot de professeur implique nécessairement l'idée de distrait. Il venait d'ailleurs, cet hiver-là, de recevoir une visite à laquelle tout bon Hollandais doit s'attendre; la goutte avait un beau jour frappé à sa porte. Avec la meilleure volonté du monde il eût été impossible que les pauvres jambes de Ruysch suivissent régulièrement cette jeune gazelle. Il confia donc à Rachel tous ses pouvoirs et se démit sur sa fille du soin de ce précieux fardeau.

La surveillance de Sarah fut d'abord pour Rachel une religion. Il n'avait pas fallu un bien long examen à la fille de Ruysch pour se convaincre du caractère aventureux et impatient de Sarah. Ennemie de toute contrainte, pleine de franchise et de vives fantaisies,

jeune, et livrant à qui la voulait la clé de son ame, Sarah plut à Rachel tout en effrayant ses scrupules, elle lui plut par les dangers même d'une telle éducation. Ce contraste d'idées et de nature était toute nouveauté pour Rachel; c'était une fleur comme elle n'en avait jamais découvert, jeune et belle fleur ouvrant sa corolle pourpre au soleil, aspirant les parfums et les douces brises. Après tout, Sarah n'avait que les défauts d'un enfant, une curiosité insatiable, une fièvre ardente de voir. La vie qu'elle avait menée à bord ou dans les possessions hollandaises avait donné à sa jeune impétuosité l'attrait d'une nature tout étrangère, elle était aussi bien une jolie demoiselle de l'île de Formose, qu'une Hollandaise; à l'envisager de près, elle n'avait même rien des filles du pays. Sa peau légèrement brunie était celle d'une Anglaise, ses cheveux noirs recouvraient ses joues rosées par le plus vif incarnat. Tout était jeunesse et santé dans Sarah : la ravissante pureté de ses épaules, la fraîcheur de sa bouche et de ses dents, la légèreté de son pas, la melodie de sa voix. Le sang colorait ses joues au moindre mot; elle sautait, riait, bondissait; ce qu'elle voulait était sacré! Le docteur Ruysch l'appelait son démon; il avait fini par l'aimer comme sa fille. Quelquefois le bon docteur se surprenait lui-même la tête dans sa main, regardant Sarah sans pouvoir s'en détacher comme s'il eût été cloué devant ce parfait chef-d'œuvre de la création! Un jour que Rachel rentrait, elle le surprit noyé de larmes, dans la chambre même de Sarah. Ruysch avait attendu une demi-heure sans les voir revenir toutes deux. Il embrassa Sarah avant Rachel. Ce jour-là il n'était vraiment pas distrait, il tenait en main une lettre de Ruyter, avec un petit coffret de graines et de plantes, que le vice-amiral lui envoyait. Ruysch était un de ces hommes dont l'ame, descendue des hauteurs de l'intelligence, avait toutes les joies et toutes les larmes d'un enfant... Il était pieux, sévère à lui-même; depuis la mort de sa femme, il n'avait jamais logé chez lui qui que ce fût, hors cette dame de qualité dont le portrait peint par Vander-Helst figurait dans la plus vieille chambre de son logis. En consentant à se charger de Sarah, il avait tout refusé du vice-amiral: il donnait aux pauvres les quartiers de pension que Ruyter s'obstinait à lui faire tenir par le banquier Hals, banquier de l'Amirauté.

L'hiver arrivait à propos pour rompre la règle austère de cette maison. Il faut avoir vu ces *nareslede* ou traîneaux, les uns tirés par un cheval richement caparaçonné, d'autres poussés à la main par un valet, dessiner sur les lacs ou les canaux glacés mille paraphes fantastiques, pour se faire une idée de ces Longchamps luxueux qui en 1660 faisaient surtout fureur à Amsterdam et Harleëm. La jeunesse la plus considérable faisait assaut de luxe et de folie dans ces joûtes magnifiques. Le canal vis-à-vis la maison de Ruysch était couvert de traînaux et de patineurs. Outre que la paix avec la France amenait alors à Amsterdam bon nombre de curieux et d'étrangers, le bon plaisir de Louis XIV y avait jeté par contre-coup certains jeunes seigneurs dont sa politique ou sa justice avait à se plaindre. Les costumes d'hiver les plus galans et les plus riches paraient les acteurs principaux de la scène qui allait se passer. Les maîtres, devenus cochers, conduisaient eux-mêmes leurs chevaux couverts d'une longue peau de tigre, et porteurs d'aigrettes auxquelles pendaient de longs croissans et des platines d'or à armoiries. Les plus jolies filles de Hoorn et d'Enckhuysen, coiffées de leur béguin blanc orné de fleurs noires à broderie, fières cette fois de leur charmant corset d'indienne dont les manches descendaient en larges bandes de dentelle jusqu'au poignet, donnaient la main sur le canal aux plus brillans cavaliers de la ville, allant ainsi sur la glace jusqu'à trente de suite, et se tenant par le bras en exécutant chaque volte avec une prestesse remarquable; — vous eussiez dit de loin un vaisseau qui louvoyait. Au milieu de ces traînaux de différentes figures, les uns en forme de coquille, d'autres en cygne ou en oiseau, un houra général de gaieté venait d'accueillir celui du pauvre docteur; ce traîneau ne démarrait pas de la glace malgré Reynier Graaf qui le poussait lui-même en personne par derrière, avec ses patins. Ce *nareslede* de famille, vieux et lourd, n'avait aucun cheval et devait être poussé à la main; il ne contenait que Rachel et Sarah, qui dans cet embarras risible n'avaient pas tardé à remettre leur cachant de velours noir sur leur visage. A l'instant même, un homme de belle apparence et de haute taille, ayant coudoyé et fait choir Reynier Graaf sur la neige aux applaudissemens des spectateurs, poussa le traîneau comme un trait.

Le docteur, qui se trouvait en ce moment-là à sa seule fenêtre,

celle de son laboratoire qui donnait sur le canal, fit un mouvement de stupeur en voyant cet homme....

Il glissait toujours et avec une nouvelle adresse, il poussait le traîneau avec son bras et ses patins, l'arrêtant lui-même, puis se reposant, et decrivant alors a côté du char, des losanges, des fleurs et des rosaces merveilleuses. Radieuse et fiere, Sarah avait elle-même ôté son masque pour jouir de ce beau triomphe. Quant à Rachel, elle contemplait le nouveau venu avec une sorte d'anxiété.

Son costume était des plus élégans, il se composait de broderies d'or et de dentelle. Un instant, et comme pour reprendre haleine, il ôta son feutre et s'éventa avec sa longue plume...

C'etait un homme jeune et robuste, bien fait de sa personne et le regard assez hardi pour en imposer à tous. Une espèce de valet, en pourpoint fané, le suivait; celui-là portait une rapière dont le cavalier venait de se dessaisir, afin d'être plus leste en son nouvel exercice.

Les paroles qu'il échangea durant le temps de cette course rapide, furent à peine entendues de Rachel; quant a Sarah, elle se vit tentée plus d'une fois, en les entendant, de rabaisser encore une fois son masque. Le chevalier affectait de vanter la coiffure à toquet d'argent de Sarah, ses fourrures, son petit pied.

—Car vous n'êtes pas Hollandaise, ma belle demoiselle; ce n'est pas par le pied que brillent nos patineuses. Foi de gentilhomme, et aussi vrai que j'ai perdu cent pistoles, hier, au verkeeren..... (1), je vous jure que le digne M. Reynier Graaf n'est pas fait pour vous pousser. C'est un malotru auquel, si vous le voulez bien, je couperai, dès ce soir, les deux oreilles...

Il échangeait déjà un regard d'intelligence avec son valet comme pour lui demander la rapiere qu'il portait. Mais le prudent Reynier Graaf avait disparu; il etait sans doute allé rejoindre le docteur.

Le cavalier, confiant le soin du traîneau à son suivant, offrit bientôt sa main aux deux demoiselles, qui sautèrent comme deux biches sur le quai... Durant le trajet, qui fut très court, le jeune homme trouva moyen de dire à Sarah mille choses flatteuses, mais à demi-voix cependant, et sans que Rachel l'entendît. Sur la de-

(1) Jeu, trictrac renversé.

mande que Sarah lui fit de lui dire son nom, il n'hésita pas à répondre qu'il était le chevalier Castelneau, gentilhomme français fixé en Hollande depuis quelques mois.

L'homme qui l'accompagnait et qui demeurait toujours porteur de sa longue épée, faisait écarter le monde devant lui avec des airs de dignité tragique, pendant que son maître le chevalier fronçait majestueusement le sourcil devant les badauds.

Sarah, qui avait accepté le bras du chevalier pour s'en revenir, écoutait en souriant ses douces paroles... Elle trouva une bague au petit doigt de son gant fourré, lorsqu'elle se déshabilla; elle déposa cet anneau sur sa toilette. Il était d'un beau travail, et armorié comme un cachet. Sa devise portait *fide e zelo*. La conversation de l'inconnu avait tellement occupé Sarah qu'elle ne s'était point aperçu de ce malicieux cadeau....

La nuit venue, Sarah, ne pouvant dormir, crut entendre le grincement de la poulie du docteur... Elle criait tristement, comme une de ces machines nommées *grues* qui soulèvent, dans nos ports de mer, les plus lourds fardeaux. Sous la fenêtre du quai il y avait un bruit de voix inaccoutumé; le chien du professeur Tulp y répondait par de sourds grognemens; les grains de sable dont nous avons parlé, et que lançait sans doute sur le quai même une main connue de Ruysch, tintaient contre la fenêtre du docteur. La curiosité naturelle de la jeune fille s'était accrue par la rencontre mystérieuse de la journée; le donneur de bagues planait comme un fantôme sur ses rêves.

Sarah, s'étant levée prudemment, commença d'abord par chausser de larges pantouffles destinées, en Hollande, à préserver les appartemens de la poussière ou de la boue, que ne manquent guère d'apporter les visiteurs, elle engouffra ses jolis petits pieds dans ces mules qui se trouvaient à la porte même du cabinet de Ruysh. Les molles clartés d'une lune d'hiver éclairaient seules la double fenêtre du laboratoire, à travers laquelle Sarah, blottie contre un tulipier de la cour, vit fort distinctement une bière de bois qu'enlevait le croc de la poulie. Le docteur avança le bras et fit glisser le fardeau, avec précaution, sur une table préparée pour le recevoir. Bientôt après il se fit un grand bruit sous la fenêtre. Des gens amentés, sans doute, contre le docteur, criaient et l'ap-

pelaient voleur de cadavres. En un instant cette maison, d'ordi-si paisible, était sur pied. Ruysch lui-même, bien auparavant que Rachel et Gudule fussent réveillées, était descendu patriarcalement, sa lampe en main, pour apaiser le tumulte. Dans le vague d'idées qu'une telle émeute devait lui causer, Sarah prit machinalement le premier escalier venu, afin de voir d'en haut ce spectacle étrange, auquel le désordre très grand de sa toilette lui interdisait de se mêler. L'endroit auquel aboutit sa course haletante, était le laboratoire du docteur lui-même, ce laboratoire ou amphithéâtre dans lequel elle n'était jamais entrée. Un homme que Sarah reconnut fort bien pour le suivant du chevalier Castelneau, se trouvait alors monté à deux genoux sur la bière et enlevait son couvercle avec des pinces de fer. La stupeur de Sarah fut inouie quand elle vit peu à peu se lever un homme de cette grande bière de bois; cet homme c'était le chevalier Castelneau....

Les torches qui couraient le quai n'avaient pas encore envahi la cour de Ruysch. Il avait suffi d'une seconde au valet du chevalier pour remettre le couvercle en place.

— Sauvez-moi, mademoiselle! s'écria alors le chevalier. Sauvez-moi, je ne venais ici que pour vous! Toi, Gaspar Stok, demeure, tu recevras les émeutiers et leur parleras en mon nom. L'essentiel c'est qu'il n'y ait point ici de cadavre! Sarah, belle Sarah, vous sauvez Ruysch en me sauvant!

Le tumulte continuait sur le quai, mais l'apparition vénérable du docteur Ruysch empêchait ce peuple stupide et grossier de pénétrer dans sa cour. Sarah prit au hasard la main de Castelneau et le conduisit à la chambre même qu'elle occupait en faisant mille détours.

— Demeurez ici jusqu'au jour, monsieur, il ne vous sera rien fait. Vous êtes mon prisonnier et je vous garde sur parole.

Elle garda la clé et ferma la porte à triple tour. La foule avait envahi cette maison et faisait déjà fléchir, sous son poids énorme, l'escalier de bois qui conduisait au laboratoire de Ruysch. Seul dans cette grande pièce sombre, Gaspar Stok, assis auprès de la bière dans laquelle il apportait d'ordinaire des corps à Ruysch, avait l'air d'un chapelain qui veille un mort. En un clin d'œil, vingt bras furieux et armés de pioches s'étaient levé sur la bière. Ruysch, pâle de sueur, attendait l'issue de cette scène avec une anxiété visible.

— Ne savez-vous point, misérable tas d'ivrognes, s'écria Gaspar Stok, que c'est mon commerce à moi que de faire des bières au Kalver-Straat?

Quelques-uns baissèrent la tête en signe d'assentiment; c'était en effet le métier de Gaspar Stok.

— Eh bien! reprit-il, allez vous coucher, vous sentez le genièvre et la pipe. Ceci est une bière neuve que j'apportais à M. Ruysch.

Il retourna la bière dans tous les sens et la leur fit voir. Ce long troupeau d'hommes demeurait muet et confus. C'était pour la plupart de pauvres gens du peuple abrutis ce jour-là par le vin et les liqueurs. Le peuple d'Amsterdam est peut-être le plus facile de tous à soulever ou à calmer, après le peuple de Naples. Impétueux à l'extrême, il arbore au matin le drapeau devant lequel il viendra le soir faire sa soumission. C'est lui ce peuple brutal que vous voyez si animé contre le sang des de Witt qu'il coupe leur corps en pièces et s'en partage les morceaux, lesquels se vendent plus cher le second jour que le premier à ceux qui n'ont point assisté à cette boucherie; mais c'est encore lui qui (1) recule devant l'éloquence d'un bourgmestre de Leyde (2) dans une famine où les factieux levaient la tête.

— Habile docteur, grand docteur, dirent-ils à Ruysch, qui demeurait encore hébété de crainte, excusez-nous; votre élève Bidloo nous avait dit que vous dépéciez des corps humains. Il n'y a pas de jours, voyez-vous, qu'il ne nous meure quelqu'un dans Amsterdam, depuis quelque temps, au quartier des juifs, au Kalver-Straat, et au Dam. Les uns disparaissent en ayant pris leur épée pour s'aller battre, d'autres sont assommés le soir dans les rues. Nous sommes coupables, nous le savons, c'est Bidloo et quelques autres qui nous avaient trompés.

— Retirez-vous donc, cria Gaspar Stok d'une voix de tonnerre, retirez-vous, car M. Ruysch veut dormir. Allez jouer au jeu de la crosse, par cette belle nuit de gelée. Je fais vœu de coucher ici tout de son long, dans cette bière, le premier qui résisterait!

Gaspar Stok n'était pas un de ces hommes dont le poignet dé-

(1) Voyez *Histoire des frères de Witt*.

(2) Voyez Vandeer Veef.

ment la parole. C'était un gaillard rond comme la boule qui couronne le palais du Dam, ses bras étaient deux marteaux.

La foule dispersée, Rachel et Sarah, qui n'avaient pas quitté le lieu de la scène, soutinrent le docteur, que cette espèce de tragédie populaire avait violemment ému. Le silence revint bientôt assoupir chaque écho de cette maison. Gaspar Stok, voyant le docteur chanceler, tira de sa poche un cordial auquel Ruysch eut recours. Gaspar Stok, le faiseur de bières, fut cette soirée l'unique médecin de Ruysch. Le bon docteur n'éprouvait plus qu'un désir, c'était de savoir ses deux filles sous l'aile du sommeil après une telle alerte. Castelneau avait avoué à Sarah la ruse dont il s'était servi, et en définitive cette ruse, au lieu de perdre Ruysch, l'avait sauvé; l'innocence du docteur était un fait avoué par la foule. Ruysch, surmontant sa goutte, et dissimulant ses souffrances, marcha devant sa fille, la reconduisit dans sa chambre, et assista même à son coucher.

— Je te rendrai cela, Bidloo, je te rendrai cela en brochures et en coups d'ongles, murmurait le bon Ruysch (rancuneux comme tous les professeurs et les latinistes); je te charge, Stok, d'en instruire toi-même, demain, la chambre des bourgmestres!

Le docteur voulait écrire contre Bidloo cette nuit-là même, mais Stok lui représenta qu'il ne ferait qu'augmenter l'accès de sa goutte. Gaspar Stok tenait la lanterne du docteur qui reconduisait Sarah.

Ils arrivaient tous trois à la porte de sa chambre.

— Laissez-moi vous veiller, docteur, dit alors Sarah vivement, vous souffrez, excellent monsieur Ruysch; permettez que je passe la nuit dans votre chambre; je ne dormirai pas un seul instant loin de vous, je veux être, je serai votre garde-malade cette nuit!...

La pauvre Sarah ne savait plus ce qu'elle disait, tant sa frayeur était grande que Ruysch n'entrât dans sa chambre et qu'il n'y trouvât le chevalier.

Le docteur prit lui-même la clé des mains de Sarah, et ouvrit la porte....

— Adieu, dit-il à Sarah sur le seuil même, en l'embrassant sur le front. Sarah, cette chambre me ferait trop mal à voir ce soir. J'étais heureux dans ce temps. Rentrez!

Comme Sarah hésitait :

— N'ayez crainte, enfant, dit Ruysch s'enveloppant des plis de sa longue robe de chambre, je suis mieux, et je vous promets d'ailleurs que pareil scandale ne se renouvellera plus. Le bourgmestre et messieurs du conseil me sont dévoués! On a de tout temps persécuté le génie et la science. Remerciez Dieu qui nous a sauvés tous de ce péril. Encore une fois, rentrez.

Les genoux de Ruysch fléchissaient, Stok referma promptement la porte sur la jeune fille, et tous deux bientôt descendirent l'escalier.

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

SOUVENIRS
DE VOYAGES.

AIX-LA-CHAPELLE.

§ I.

SOUVENIRS DE CHARLEMAGNE. — LA LANTERNE DE CHLORIS.

L'entrée d'Aix-la-Chapelle, du côté de la Belgique, offre l'aspect d'une ville fortifiée dont les glacis sont des jardins anglais. La plupart des fossés de la vieille ville de Charlemagne ont été comblés; des bosquets de lilas, sortant du milieu des plates-bandes, des arbres ombrageant des bancs peints en vert et dont les dossiers représentent des serpens enlacés, des allées larges et sinueuses bordées d'arbrisseaux nains, couvrent l'emplacement des antiques remparts contre lesquels se sont rués les Normands du IXe siècle et les armées du moyen-âge. La porte de Marschier ou de Borcette, par laquelle on entre dans la ville, est un reste de la cité de Charlemagne. Du côté de la campagne, cette porte s'arrondit en plein cintre romain; du côté de la ville, elle a la forme ogivale; ce sont deux portes, de deux époques différentes, adossées l'une contre

l'autre, et couvertes d'un toit d'ardoise, qui est la part toute pacifique des temps modernes dans ce monument de plusieurs âges. Une archéologie sévère ne trouverait peut-être pas, dans ce qui est censé appartenir à Charlemagne, le dessin exact de l'architecture carlovingienne; mais on ne peut douter que parmi toutes ces pierres il n'y en ait qui ont été équarries par les maçons de l'empereur, et qui regardent depuis mille ans les arrivans du pays de Liége, soldats, pélerins, marchands, juifs, gens d'église, voyageant en tout équipage, et pour les mêmes besoins qu'aujourd'hui.

Au reste, sauf l'intérieur de la cathédrale, le peu qui reste de Charlemagne, dans cette ville qui fut pendant trente ans sa demeure favorite, a été comme cette porte, altéré, refait, recousu à des constructions ultérieures. La tour de Granus, à l'extrémité orientale de l'Hôtel-de-Ville, offre dans sa maçonnerie des ressemblances avec la maçonnerie de la cathédrale, et paraît avoir été fondée par la même main. Elle aurait servi, dit-on, de tour du guet et de prison. La base est un carré de trente-trois pieds, et les escaliers taillés dans l'intérieur des murs tournent autour d'étages voûtés et superposés les uns sur les autres avec une hardiesse qui étonne. Au sommet de la tour, quatre balcons ronds et saillans, en forme de tourelles, débordent aux quatre angles. La trace d'une arcade qui se dessine sur le mur, témoignerait à la fois de l'origine carlovingienne et des altérations du monument. On rattache cette tour à l'ensemble des constructions qui formait le palais de Charlemagne. On a tâché de restaurer en idée ce palais avec quelques pans de murs, quelques débris de galeries et d'arcades, quelques restes de voûtes, dont le tracé présenterait un carré irrégulier embrassant la place actuelle du marché et tout l'espace qui est entre l'Hôtel-de-Ville, la cathédrale et les bains. Autour du palais, et enfermés dans une enceinte commune, auraient été les habitations des gens d'église, des doctes, des clercs, qui composaient la cour de l'empereur. L'Aix-la-Chapelle de Charlemagne n'était qu'un palais avec ses dépendances; tout ce qui se trouvait en dehors était faubourg.

La plus belle trace de ce grand homme, c'est la cathédrale bâtie par lui en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il décora d'or et d'argent, qu'il ferma de portes et de grilles d'airain, et dont il fit venir les marbres de Rome et de Ravenne; Éginhard avait été chargé de

l'inspection des travaux. La plupart des pierres venaient de Verdun dont Charlemagne avait abattu les murailles. L'église fut consacrée par le pape Léon III en 804. Il devait assister à cette consécration autant d'évêques qu'il y a de jours dans l'année. Trois cent soixante-trois seulement purent être présens; mais le nombre sacré, dit la légende, fut complété par deux évêques morts qui sortirent de leurs tombeaux, et, qui, après avoir assisté à la cérémonie, disparurent.

Ce qui reste de toute cette magnificence, c'est la partie de l'église qui conserve le nom de *Chapelle de Charlemagne*, et qui est comme le noyau de tout l'édifice. La forme de cette chapelle est un octogone de huit piliers énormes taillés à cinq pans, qui supportent deux étages à plein cintre, formés de huit arcades, avec huit plafonds correspondans aux huit arcades, et peints à fresque. La coupole est éclairée par huit fenêtres, et fermée par une voûte que des arêtes coupent en huit pans. La beauté de cet édifice, c'était, à l'ouverture de chacune des grandes arcades du second étage, deux colonnes qui la partageaient en trois, et, qui, moyennant une corniche encore visible aux piliers principaux, supportaient trois petites arcades au-dessus desquelles courait horizontalement une élégante corniche. Cette première décoration montait à peu près jusqu'aux deux tiers de l'ouverture. Ce qui restait d'espace vide, était coupé par deux autres colonnes posées sur la corniche horizontale, ayant les mêmes axes que les premières, et terminées par un chapiteau de forme diverse par lequel elles rejoignaient le plafond de l'arcade principale. On ne pouvait rien imaginer de plus gracieux que ces trois petits pleins ceintres découpés dans le grand, et ces quatre colonnes dont les deux supérieures semblaient émerger des inférieures. La grandeur des ouvertures était dissimulée par cette disposition qui ne leur ôtait rien de leur hardiesse, et ce qui eût été désagréable à l'œil pour des arcades en plein air, qui se seraient découpées sur le ciel, était du plus bel effet pour des arcades bouchées par un côté, et se découpant sur un mur. L'édifice portait l'empreinte de deux grands arts; à sa base, l'art simple et massif de la Rome consulaire; à sa partie supérieure, l'art délicat de la Rome des Antonins.

Les guerres de la révolution amenèrent nos soldats dans le parvis de la cathédrale de Charlemagne. Les colonnes furent arrachées et

transportées à Paris. Les chances de la guerre les ont depuis rendues en grande partie à la ville d'Aix-la-Chapelle qui les laisse couchées le long de quelque mur, faute d'argent pour les remettre à leur ancienne place. En fait de morceaux d'architecture, les restitutions de la paix sont presque aussi absurdes que les pillages de la guerre. Mais s'il est vrai que ces colonnes soient celles que l'impératrice Hélène avait fait venir d'Italie pour décorer une église de Cologne, et que Charlemagne acheta au clergé de cette église, quelle ville possède de plus précieux restes que ces marbres de quinze siècles, tirés pour la première fois des carrières de Ravenne par la mère de Constantin, et, à mille ans de distance, remués par Charlemagne et par la république française?

Au milieu de la chapelle de Charlemagne est une grande pierre, sur laquelle est gravé son nom. On pense que cette pierre marque la place où ce grand homme fut enterré. Le premier qui voulut voir ses illustres restes fut Otton III, empereur d'Allemagne. Personne ne pouvait dire où était le tombeau, depuis que les Normands avaient dévasté l'église et brisé le monument élevé à son fondateur. Otton fit faire des fouilles, et on trouva dans un caveau le cadavre parfaitement intact, assis comme le lendemain des funérailles, dans une chaise, formée de quatre tables de marbre blanc non polies, que recouvraient des plaques d'or. Charlemagne portait le sceptre et le manteau impérial. Un livre d'évangiles en or était ouvert sur ses genoux; un morceau de la vraie croix était incrusté dans sa couronne; une pannetière d'or de pélerin pendait de sa ceinture. Otton enleva les insignes de l'empire, la couronne, le sceptre, le globe impérial, la tunique, pour les faire servir au couronnement des empereurs. Il donna le livre d'évangiles, le glaive et le collier à l'église d'Aix-la-Chapelle; il garda pour lui la couronne, le globe d'or et la pannetière, et les porta depuis dans toutes ses expéditions. Surpris par la mort en Italie, il les donna à l'archevêque de Cologne, Héribert, lequel ne put pas les défendre contre Henri, duc de Bavière, qui s'en empara de force, et les déposa dans sa ville de Nuremberg.

Frédéric Ier, dit Barberousse, de la maison des Hohenstaufen, fut pris de la même curiosité que son prédécesseur Otton III. Lui aussi voulut voir les restes de Charlemagne. Il convoqua en 1165,

à Aix-la-Chapelle, une diète où il vint tant de ducs, de princes, d'évêques et d'autres seigneurs, que la ville se trouva trop petite pour loger tous ces hôtes. C'était une fête de Noël. Frédéric célébra cette fête avec de grandes cérémonies dans l'église de Charlemagne. Puis il fit ouvrir le tombeau; l'archevêque de Cologne et l'évêque de Liége reçurent le corps, qui fut placé dans une châsse et exposé à la vénération publique. La chaise de marbre fut déposée dans une galerie supérieure, pour servir aux couronnemens. On coucha le corps dans un sarcophage antique de marbre blanc, orné de bas-reliefs. La chaise et le sarcophage subsistent encore; mais le corps a disparu dans ces pieux pillages; il en reste des os ou fragmens d'os, dont on peut suspecter l'authenticité, même sans être de ceux qui poussent la peur d'être trompés jusqu'à ne croire à rien.

Le sarcophage est enfermé dans une armoire particulière. Les bas-reliefs représentent l'enlèvement de Proserpine. Le mouvement des chevaux du roi des enfers est d'une grande beauté. On varie sur la destination primitive de ce précieux reste, et sur l'emploi qu'il reçut, en passant de l'Italie dans le monde barbare. Plusieurs disent que le prétendu sarcophage n'a été qu'une baignoire; ceux-ci le font venir de la Grèce, ceux-là de l'Italie. On veut qu'il ait servi de socle au fauteuil de Charlemagne, dans le caveau funèbre, avant de servir de cercueil à l'illustre mort. Dans le doute, il reste à ce marbre son antiquité; et c'est par là que toutes les reliques intéressent, et qu'elles ont raison contre les incrédules.

On est d'accord sur la chaise, qui est la plus curieuse de toutes les reliques profanes d'Aix-la-Chapelle. C'est dans cette chaise que fut assis, pendant trois cent cinquante ans, le corps de Charlemagne; c'est là que furent couronnés plus de trente empereurs ou princes, lesquels y sont venus chercher des inspirations de grandeur, et n'y ont trouvé, le plus souvent, que des fumées d'ambition stérile. Cette chaise est dans une sorte de niche en planches mal jointes, fermée par une porte à deux battans, et qui pose sur un massif de pierre élevé de cinq marches. Le roi de Prusse, auquel le doyen de la cathédrale avait demandé dans ces derniers temps une enveloppe plus digne du monument, a répondu, me disait-on, que ce n'est pas le dehors qui doit attirer les regards,

mais le dedans, vraie réponse d'un Harpagon de comédie. La chaise est d'une grande simplicité. Ce sont quatre feuilles d'un beau marbre de Carrare, l'une servant de dossière, deux autres d'accoudoirs, la quatrième fermant la chaise par en bas. Elle pose sur des traverses en pierre supportées à chaque bout par deux massifs de maçonnerie grossière, lesquels forment un espace vide d'environ trois pieds de haut et deux et demi de large. C'est dans cet espace vide, où l'on ne peut entrer qu'en se courbant à moitié, que viennent s'accroupir dévotement les gens de la campagne qui souffrent de rhumatismes aigus. Cette posture redoublant leurs souffrances, quand ils se relèvent, ils se croient soulagés, et, la foi aidant, guéris. Où est le Saint-aux-Reins? demandent-ils naïvement, prenant cette chaise fermée pour une niche de saint. On les entretient dans cette erreur, parce que c'est le profit particulier du sacristain, qui nous faisait des railleries sur ces pauvres gens dont il prend l'argent.

Le droit du couronnement était le privilége principal d'Aix-la-Chapelle. Les empereurs carlovingiens et saxons, ceux de la branche de Franconie, ceux des maisons de Souabe et de Habsbourg, s'y firent couronner successivement, et plusieurs portèrent dans leurs guerres les insignes impériaux qui ne les empêchaient pas toujours d'être battus. Vers le milieu du XVIe siècle, Aix-la-Chapelle perdit son droit. Charles-Quint et Ferdinand Ier sont les deux derniers empereurs qui y ont été couronnés. L'éloignement de la ville, la jalousie des autres cités de l'Allemagne, qui réclamaient cet honneur pour en avoir les profits, les dangers de la guerre, le manque d'argent, l'affaiblissement des traditions religieuses, enlevèrent à Aix-la-Chapelle un privilége que l'empereur Charles IV, dans la bulle d'or, lui avait maintenu et attribué à tout jamais par une loi expresse. Les empereurs confirmaient son privilége, mais se faisaient couronner ailleurs. On finit par stipuler des dédommagemens réguliers que la ville accepta. On lui donnait à chaque couronnement 3,500 florins d'or, pour le cheval d'où l'empereur devait descendre à la porte de la ville et qui revenait au porte-clés; pour celui qu'il devait monter depuis la porte d'entrée jusqu'à Notre-Dame, et sur lequel le prévôt avait des prétentions; pour les draps, velours et brocards dont on couvrait les siéges et le pavé de la cathédrale; pour la première poignée de jetons de couronnement que l'essayeur des mon-

naies avait droit de prélever sur toutes celles qu'on devait jeter au peuple; enfin, pour les habits que portait l'empereur avant de revêtir les ornemens impériaux, et qui revenaient au chapitre, et pour trois voitures du meilleur vin, dont deux étaient dues au même chapitre, et l'autre à Saint-Adalbert. Avec l'empire d'Allemagne ont disparu le droit du couronnement et les compensations qui dédommageaient le porte-clés, le prévôt, l'essayeur des monnaies, le chapitre de la cathédrale et le clergé de Saint-Adalbert, d'avoir perdu ce droit.

Avant de quitter la chapelle de Charlemagne, il faut admirer ce singulier lustre, en forme de couronne, qui descend du milieu de la coupole, au-dessus de la pierre du tombeau. C'est un présent de Frédéric Barberousse et un chef-d'œuvre de l'art du lampiste au XIIe siècle. La forme, quoique grossière, ne manque pas d'une certaine grâce, ni surtout de convenance. On y compte seize tourelles et quarante-huit bougeoirs en cuivre doré. La chaîne à laquelle il est suspendu serait un chef-d'œuvre de serrurerie dans tous les temps. Elle a été calculée pour la perspective, et paraît de grosseur égale dans toute sa longueur. Des vers latins témoignent que ce lustre fut offert par l'empereur en l'honneur de la Vierge.

Si le nom de Charlemagne ne remplissait pas cette partie de la cathédrale, et si les siècles n'étaient pas la plus grande beauté des monumens, on préférerait à l'église le chœur, moins vieux de cinq cents cinquante ans, mais d'un art bien supérieur. Il faut faire honneur de cette construction à Chorus ou Choris, bourguemestre d'Aix-la-Chapelle en 1355. Quant au nom de l'architecte, il est resté inconnu. On sait quelquefois qui commandait ces grands travaux, on ne sait jamais qui les exécutait; l'architecte ne mettait pas son nom au bas de son ouvrage et ne pensait pas à se perpétuer parmi les hommes, il lui suffisait que Dieu le connût. Le chœur est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance. Le nom de *lanterne* qu'on lui donne dans le pays, le décrit parfaitement. C'est en effet une lanterne oblongue de plus de cent cinquante pieds de haut, percée de onze fenêtres qui partent du dôme et descendent jusqu'à hauteur d'homme. Les piliers qui les séparent et qui forment les côtés du dôme semblent là pour attacher les fenêtres, comme sont, dans une lanterne à jour, les quatre filets de métal qui joignent, à chaque coin, les quatre verres.

Ne pouvant pas porter son sanctuaire dans le ciel, Choris et l'homme divin qui exécutait sa pensée voulurent l'y faire entrer tout entier par ses vastes fenêtres. La lampe de la lanterne mystérieuse est une sorte de soleil en bois doré suspendu à la voûte, et dont chaque face représente une image de la Vierge et de l'enfant Jésus sculptés au milieu des nuages; le tout en bois doré, dit-on, et d'un seul morceau.

Les révolutions et la guerre avaient respecté ce chœur, dont la noble et majestueuse nudité n'avait rien qui tentât les pillards et les iconoclastes; mais la cupidité des gens d'église l'a profané. Dans l'ouvrage primitif de Choris, les fenêtres descendaient jusqu'aux boiseries des stalles, et la base extérieure de la lanterne ne devait recevoir aucune construction parasite qui bouchât le passage de la lumière. Les chanoines, pour le misérable revenu de quelques échoppes qui y sont adossées, ont permis qu'on rognât les fenêtres et qu'on y mît des moëllons jusqu'à la hauteur de douze pieds. Or, douze pieds de moins à ces embrasures, qui devaient venir jusqu'à terre et permettre aux passans de voir du dehors les cérémonies du sanctuaire, c'est une mutilation qui a gâté ce bel ouvrage. L'édifice a perdu sa principale convenance qui était le peu de hauteur de sa base, et cette apparence de fragilité que lui donnait sa ressemblance avec une lanterne. Je ne me connais pas en droit canon, mais s'il y a une simonie caractérisée, ce doit être l'acte de ces chanoines vendant comme un terrain vague les murs de l'église, et prenant sur le jour du sanctuaire pour loger des marchands qui font arriver jusqu'au tabernacle ces misérables bruits de la vie vulgaire qui, dans la pensée de Choris, devaient mourir contre les vitraux du chœur. Ces hommes ont fait de Dieu un principal locataire qui sous-loue une partie de sa maison pour en donner les obscurs profits à ses serviteurs indignes. Je ne sais qui pourrait se contenir en voyant dans l'intérieur les traces récentes de ces ignobles maçonneries et le peu de soin qu'on a mis à les déguiser, apparemremment pour ne pas dépenser pour l'église ce qu'on tient de l'église. Serait-ce donc pour avoir à dîner quelques verres de plus de vin du Rhin? Au reste, qu'importe aux chanoines qu'on se plaigne de leurs mutilations? Ne faut-il pas leur payer un droit d'entrée pour s'en indigner?

L'autel, d'une belle forme, et peu orné, est surmonté d'une statue de la Vierge à laquelle on donne mille ans. La légende raconte que cette statue fut retirée intacte des débris d'un incendie qui consuma la ville. Deux couronnes d'or, richement travaillées et enrichies de pierreries, brillent sur la tête de la mère et de l'enfant Jésus. Les robes, brochées d'or, sont l'ouvrage des archiduchesses, filles de l'empereur Joseph Ier. Le tombeau d'Otton III, dévalisé par nos soldats en 1794, et rétabli depuis, est au pied de l'autel. Cet Otton fit beaucoup pour la cathédrale; il affectait d'aimer Aix-la-Chapelle, comme avait fait Charlemagne, et il rêva, lui aussi, d'en faire une seconde Rome. Le poison qu'il but dans les bras de la veuve de Crescentius, décapité par ses ordres, mit fin à cette brillante imitation de Charlemagne.

A l'entrée du chœur, à droite, au-dessus de la porte qui conduit à la sacristie et au dépôt des reliques, est une chaire revêtue de lames d'argent doré, avec des incrustations d'ivoire et de pierres precieuses, d'un travail exquis. La forme en est circulaire et d'une proportion charmante. Un énorme onyx, fixé au centre, attire les yeux par sa grosseur et la diversité de ses nuances. L'ivoire, divisé en petits compartimens, représente des bas-reliefs enchâssés dans des chatons de cristal, et qu'on dit grecs ou au moins romains; ils le sont certainement par les sujets, et sont dignes de l'être par l'exécution. Cette chaire est le don d'un empereur. Les jours ordinaires, on la revet d'une chemise en bois, qu'on ne découvre que pour les étrangers; dans les solennités, on la laisse voir au peuple, et on y chante l'Évangile.

§ II.

LES RELIQUES D'AIX-LA-CHAPELLE.

Le dépôt des reliques est au-dessous de cette chaire, dans une chambre qui conduit à la sacristie. On est reçu par deux personnages spécialement chargés de les montrer aux étrangers qui peuvent ou qui veulent faire la dépense de ce spectacle. De ces deux personnages, l'un appartient à l'ordre des laïcs, et l'autre à l'église. Le premier est sans doute là pour surveiller l'état matériel des reliques, tempérer la curiosité des étrangers qui voudraient y toucher, et

donner des renseignemens tout profanes sur la valeur des ornemens et des matières d'or et d'argent qui les décorent; l'autre, à ce que je suppose, a pour emploi de comprimer les propos trop libres des sceptiques, et d'aider la foi des personnes disposées à croire. C'est un clerc tonsuré, de mine honnête, sauf les habitudes de l'état, qui l'obligent à être sérieux de bouche quand il ne l'est pas d'esprit. Le laïc nous nommait les objets sacrés, sans accompagnement de paroles liturgiques; il disait : Voici un morceau de la vraie croix; voici le suaire de Jésus-Christ. Le clerc tonsuré disait : Ceci est un morceau de la sainte croix; cela est le suaire qui enveloppa le corps de notre Sauveur. Il y avait deux hommes dans ce clerc : l'ecclésiastique qui n'omettait rien de la formule, et l'homme dont l'œil souriait à notre surprise et à nos hochemens d'incrédulité, pendant que sa bouche commentait avec onction le point d'histoire sacrée auquel se rattachait chaque objet. Le haut de sa tête riait, le bas était prêt à prêcher.

La chambre des reliques est entourée d'armoires qui sont ouvertes successivement et par ordre. Une table est au milieu, sur laquelle on apporte tous les objets qui peuvent être déplacés à la main. On nous fit asseoir sur des chaises, autour de cette table, en face de l'armoire principale qui contient les grandes reliques et les plus précieuses d'entre les petites. L'ouverture seule de cette armoire, qui couvre tout un mur de la chambre, est déjà un spectacle éblouissant. Les portes à l'intérieur sont ornées de peintures d'Albert Durer, représentant des apôtres et des saints, petites figures exécutées avec finesse et sentiment, où le dessin n'est pas sacrifié à la couleur, et qui sont sans doute de cette époque où Albert Durer disait à Mélancthon : « J'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse la peinture fleurie et à effet, et je me suis grandement admiré dans celles de mes œuvres les plus chargées de couleur; mais depuis que je vieillis, je me suis mis à étudier la nature, et j'ai compris que la simplicité est le plus haut degré de l'art. » Dans l'intérieur de l'armoire, c'est l'or et l'argent sous mille formes; des châsses, des soleils, des calices, des reliquaires, figurant des tombeaux, ou des coupoles, ou des aiguilles de cathédrales dont chaque pointe est une pierre précieuse; des couronnes d'or, présens de personnes royales; des statuettes en argent doré, les plus rares

merveilles de l'orfèvrerie du moyen-âge et des temps intermédiaires, et déjà, pour les plus incrédules, vingt sujets de surprise et d'admiration auxquels personne n'est préparé.

Une châsse d'argent doré, longue de cinq pieds environ et haute de trois, en forme de toit ou vaisseau de cathédrale, occupe tout un rayon de l'armoire sacrée. Tout autour sont les figures des douze apôtres, en relief, agenouillés dans douze niches, occupant les deux grands côtés de la châsse. On n'en voit que six, le monument ne pouvant être regardé que de face. Au milieu, dans une niche plus élevée et qui règne dans toute la hauteur, la Vierge est assise, ayant l'enfant Jésus dans les bras; et, aux deux petits côtés, des bas-reliefs représentent les principaux mystères de la vie du Christ. L'angle que forme le vaisseau a son sommet est surmonté d'une petite galerie découpée en trèfle et à jour, sur laquelle brillent cinq chatons de forme ronde enchâssant des pierreries.

C'est dans cette châsse que sont renfermées les grandes reliques, dont l'ostension n'a lieu que tous les sept ans. La fête dure depuis le 10 juillet jusqu'au 24; pendant ces quatorze jours, la chapelle de Charlemagne se remplit d'une foule de curieux, venus là de tous les points de l'Europe, et qui contemplent dans les dispositions les plus diverses, mais avec une curiosité égale, ces précieux monumens de la foi catholique. L'ostension se fait par le clergé de la cathédrale, du haut de l'église tendue en baldaquin, et dont le balcon est recouvert de riches tapisseries. Pendant que l'un des prêtres étale l'objet sacré, deux autres placés à ses côtés, les montrent avec une baguette, et en donnent l'histoire et l'explication à la foule entassée dans l'église. Il n'est pas rare que parmi les spectateurs quelques-uns versent des larmes. A plusieurs le cœur manque, par la force de la religion rendue perceptible aux sens; ceux qui doutent sont émus par cette antiquité des témoignages, qui est, à elle seule, une authenticité; personne n'est indifférent. Toutefois Aix-la-Chapelle ne voit plus cette affluence du XVe siècle, qui forçait le bourgmestre de faire fermer les portes jusqu'à ce que les premiers venus eussent fait place aux nouveaux arrivans, et qui laissait dans le trésor particulier de l'église 80,000 florins d'or offerts à la Vierge, qui les abandonnait à ses collecteurs. Les pélerins ne sont plus obligés de camper hors des murs en attendant leur tour. Les au-

berges de la ville suffisent à l'empressement des curieux; aussi le clergé d'Aix fait-il des circulaires où il regrette les pélerinages du temps passé, et où il rappelle les miracles opérés par la vertu des grandes reliques.

Ces reliques sont : — La robe blanche qu'avait la sainte Vierge lorsqu'elle mit au monde l'enfant Jésus; cette robe est de coton, et longue de cinq pieds et demi, ce qui fait penser que la sainte Vierge a dû être de haute taille. On la montre toute dépliée, et sa ressemblance avec une chemise, lui en a fait donner ce nom dans le peuple. — Les langes dont saint Luc a dit au chapitre IV : « Vous trouverez cet enfant enveloppé dans les langes et couché dans une crèche. » On les dit d'un drap jaune, grossier comme du feutre. On les montre pliés. — Le drap dans lequel a été reçu le corps de saint Jean-Baptiste après sa décollation. Ce drap, d'un lin assez fin, est tout couvert de sang. — Le linge dont Jésus-Christ fut ceint sur la croix. Il est pareillement taché de sang, et très grossier, quoique de lin. C'est avec cette relique, la plus précieuse de toutes, qu'on donne la bénédiction chaque jour, à la fin de l'ostension.

On renouvelle tous les sept ans les enveloppes de soie où sont conservées ces quatre reliques. Les étoffes remplacées sont coupées en petits morceaux et distribuées en présens qui ne restent pas sans produit.

Les petites reliques sont ainsi appelées, non parce qu'elles sont de moindre valeur, dit le livret de la cathédrale, mais parce qu'étant moins volumineuses que les quatre premières, elles ne peuvent pas être l'objet d'une ostension solennelle du haut de la galerie. Ce sont ces reliques qu'on montre aux étrangers, et que j'ai pu voir à loisir. Elles sont nombreuses, et ma mémoire n'a retenu que les principales. Deux reliquaires d'argent doré, d'un travail admirable, représentant une église gothique, haute de trois à quatre pieds, et longue de deux à trois, contiennent : le premier et le plus grand, la pointe d'un des clous dont Jésus-Christ a été percé sur la croix; le morceau de la croix à laquelle ce clou était attaché, une dent de sainte Catherine, le grand os d'un bras de Charlemagne depuis le coude jusqu'à l'épaule; — le second : un morceau du roseau que les Juifs mirent dans la main de Jésus-Christ, quand ils le saluèrent ironiquement roi des Juifs, et un lambeau du suaire, dont son visage fut

couvert dans le tombeau; des cheveux de saint Jean-Baptiste; une côte de saint Étienne, premier martyr.

Je ne puis pas affirmer que j'aie bien vu tous ces objets sacrés, que mon œil ait tourné tout autour, et que la foi aux choses antiques ait toujours réussi à dissiper l'incertitude du témoignage de mes sens. L'éclat de ces châsses, l'élégance de ces tours gothiques d'où s'élancent mille aiguilles d'or, la splendeur des enchâssemens, l'altération des couleurs, des formes propres à chaque objet; tout cela ne me permettait pas d'en avoir une perception nette, et les accessoires me dérobaient souvent le principal. Je regardais alors le clerc tonsuré, dont l'œil souriant me disait : Il n'y a que la foi qui sauve; et dont la bouche officielle était prête à anathématiser mon incrédulité.

Je ne dirai pas non plus que j'aie bien et parfaitement vu, dans la jolie cassette d'or, qui figure la présentation au temple, le morceau du bras de saint Siméon qui y est renfermé, et l'huile miraculeusement découlée des os de sainte Catherine qu'on y conserve dans une fiole d'agathe. Mais j'ai admiré ce bouquet à tige d'or et aux fleurs de pierreries, qui sort de la fiole, comme un bouquet immortel nourri par l'huile miraculeuse. Deux petites statues, où la matière surpasse le travail, représentent Siméon élevant dans ses bras l'enfant Jesus, et Marie offrant deux colombes qui s'échappent de ses mains.

J'ai pareillement des doutes sur la grandeur de ces parcelles du corps de Charlemagne, conservés dans trois châsses. La seconde châsse, qui contient l'os du bras, depuis la main jusqu'au coude, est un don de Louis XI, lequel fit enchâsser ce précieux reste, en 1481, dans un reliquaire de trois pieds de hauteur, figurant un bras avec la main, entouré d'une manche collante. Au milieu de ce bras est un trou carré de quelques pouces, par où l'on voit, à travers un morceau de vitre, une portion de l'os. Allongez par la foi cet os de toute la longueur du reliquaire, terminez-le par cette main de géant, et joignez-y l'autre partie qui est renfermée dans la châsse en forme d'église gothique, et qui va du coude à l'épaule, vous aurez un bras d'un peu plus de cinq pieds. Si vous témoignez quelque étonnement, le laïc et le clerc veulent bien retrancher un pied, mais ne vous tiennent pas quitte à moins de quatre. Je n'ignore pas qu'Eginhard

donne à Charlemagne « un corps large et robuste, et une taille élevée, mais, ajoute-t-il, qui n'excèdent pas de justes proportions (1). » Un bras de trois pieds seulement demanderait un homme d'au moins sept pieds : quel géant faudrait-il donc pour un bras de quatre pieds? La sacristie d'Aix-la-Chapelle en est restée, en fait de critique historique, au témoignage des grandes chroniques de Saint-Denis, lesquelles font pourfendre à Charlemagne un chevalier d'un coup d'épée, et disent qu'il portait un homme armé, debout sur sa main. Si le docteur Antommarchi n'avait pas pris l'empreinte du crâne de Napoléon, les sacristains futurs n'eussent pas manqué de proportionner la tête de l'homme à son histoire, et de faire de celui qui régna de Rome à Moscou, un homme beaucoup plus grand qu'un grenadier de Frédéric II ou qu'un Patagon.

Je serais plus disposé à croire que le cor de chasse en ivoire, dit de Charlemagne, a réellement appartenu à ce prince, car il doit suffire du souffle d'un homme fort, pour en faire sortir les sons qui retentirent, il y a mille ans, dans les forêts d'Aix-la-Chapelle. Ce cor est une dent d'éléphant, — qui sait? peut-être de l'éléphant dont Haaroun-al-Reschid fit présent à Charlemagne — suspendue à un ceinturon de velours cramoisi, sur lequel on lit les mots *dein ein*, gravés en argent doré. On est libre de suspecter ce velours d'avoir été renouvelé. Le cor a deux pieds de long; il est épais et très lourd. J'ai demandé la permission de souffler dedans. Toutes mes forces d'aspiration et d'expiration réunies ont produit un faible gémissement, comme si l'instrument se fût plaint d'avoir perdu le grand homme qui lui donnait l'ame.

Parmi les autres reliquaires, j'ai remarqué une image en relief de saint Pierre, tenant d'une main la clé d'or, et de l'autre un anneau brisé de la chaîne dont il fut garotté dans les prisons de Rome ; —un soleil soutenu par deux anges, et formé d'une croix autour de laquelle règne une bande circulaire d'argent doré, avec des incrustations d'émaux, et de petits compartimens vitrés où l'on voit un morceau de l'éponge qui servit à abreuver Jésus sur la croix, une épine de la couronne, des os de saint Zacharie, père de saint

(1) Corpore fuit amplo atque robusto, staturâ eminenti, quæ tamen justum non excederet... Eginh. in Karl., M. c. 22.

Jean-Baptiste, les dents de saint Thomas et de saint Barthélemy; — une croix d'or dans laquelle est enchâssée une parcelle considérable de la vraie croix; — deux reliquaires, en forme de saint sacrement, dont l'un contient la ceinture de cuir de Jésus, cachetée aux deux bouts et scellée du sceau de Constantin, et dont l'autre montre la ceinture de lin de la Vierge; — enfin une statuette de la Vierge en argent doré, dont le creux renferme plusieurs reliques, et qui est portée solennellement par deux vicaires, le jour du Saint-Sacrement, comme patrone de la ville.

Les sceptiques ont de belles raisons contre les reliques; car quoi de plus semblable qu'une corde ordinaire à la corde dont Jésus ceignait sa robe, qu'une dent ordinaire à la dent de saint Thomas, qu'une épine de prunier sauvage à l'épine de la sainte couronne, qu'un os de païen à un os de saint, qu'une éponge à laver à l'éponge trempée de fiel et de vinaigre dont on abreuva Jésus, qu'un clou rouille a un clou de la vraie croix? Quoi de plus suspect que cette authenticité reposant sur des traditions orales, sur des approbations données par des autorités ecclésiastiques, intéressées à multiplier les preuves sensibles et populaires de la foi, sur les registres des églises intéressées à les exploiter? Quoi de plus douteux que ces conservations miraculeuses au milieu des guerres, des incendies, des pillages, dans des villes saccagées par toutes les invasions du midi et du nord, au milieu de cette Europe flottante dont la carte change tous les demi-siecles, renouvelee par l'épée et le feu? Mais les fidèles n'ont pas de moins belles raisons en faveur des reliques; car quoi de plus probable, dans l'origine d'une religion, que les croyans aient conservé des restes de ses martyrs; que des sépultures aient été pieusement violées pour en tirer quelques ossemens; qu'on ait ramassé les linges du supplice, les clous de la croix? Quoi de plus vraisemblable que, l'église ayant triomphé, ces débris aient été ou achetés aux possesseurs par les princes, ou volontairement donnés aux églises, pour être la propriété de la chrétienté tout entière? La croyance aux reliques est de celles pour et contre lesquelles il y a le plus de vraisemblance; et c'est peut-être ce qui la rend si vivace, outre qu'elle a sa racine dans l'imagination populaire et l'esprit de perpétuité si naturel à l'homme.

Est-ce donc à ce clou que je crois? est-ce à cet anneau de chaîne,

à ce petit morceau de bois noir, à ces cheveux, à ces linges ensanglantés, à cette huile découlée des os d'une sainte? Non. Mais je crois à tous ceux qui y ont cru, à ces pélerins s'aventurant au milieu des guerres furieuses pour les aller toucher, pour en rapporter le contact sacré dans la patrie, au risque de mourir en chemin, confessés et envoyés au ciel par leur seule vertu divine; je crois à la foi de ces princes qui les faisaient enchâsser dans l'or et l'argent, et partageaient avec les reliques, les pierreries de leurs couronnes; je crois aux ardentes prières, aux elans de cœur, à tant de regards respectueux et avides qui leur ont imprimé une authenticité bien autrement imposante que l'identité exacte de la matière; je crois à ces malades, à ces humbles d'esprit, à ces pauvres sans consolation, qui sont partis d'Aix-la-Chapelle guéris, redressés, riches, pleins d'espérance, après les avoir contemplées! Je crois à la pénitence de ces reines, princesses et grandes dames, qui léguaient leurs diamans aux reliques d'Aix-la-Chapelle, voulant que le don de ces bijoux, qui leur avaient donné tant de fol orgueil pendant leur vie, purifiés par ce saint et dernier usage, leur fût compté au jour du jugement comme une bonne œuvre! Les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, lequel est plus fort que tous les actes de notaires romains, que tous les registres d'églises, que tous les cachets des empereurs; c'est pour cela qu'on ne les peut pas voir froidement. Malheur à celui qui ne trouverait qu'à rire en présence de ces emblèmes que la foi de tant de générations a sanctifiés, qui ont été le baume de tant de blessures, la réparation ou le soulagement passager de tant de maux, qui dans des époques de ténèbres et d'anarchie, où l'homme manquait à l'homme, où le présent était intolérable et l'avenir dans le ciel, ont donné aux pélerins quelques heures d'exaltation fortifiante, et les ont rafraîchis un moment dans leur rude voyage vers le terme de la réparation éternelle!

Mais si les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, sitôt que ce consentement se retire, il n'y a pas de moyen humain d'authenticité qui puisse les garantir du doute et de l'abandon. Alors le sanctuaire où sont conservées les reliques n'est plus qu'un cabinet d'antiquités. Les châsses d'or et d'argent, bénies par les évêques, deviennent des écrins de l'orfévrerie du moyen-âge. L'homme d'église qui les montre n'ose plus se signer devant le

morceau de la vraie croix, ni s'incliner devant la ceinture du Christ, devant le lin sur lequel a dégoutté le sang de son flanc. Il sourit pour mettre à l'aise les incrédules, et ne pas paraître trop peu de son siècle. Au lieu d'être un pélerin qui a quitté sa ville sur la foi de la bonte divine, qui a dit adieu à sa femme, à ses enfans, emportant des provisions pour un jour au début d'un voyage qui lui demandera des mois, le visiteur des reliques est un voyageur qu'on fait asseoir; — le pélerin s'agenouillait; — avec lequel on fait prix à la porte, moyennant quoi il lui sera permis de toucher les reliques, de les peser dans sa main, d'élever des doutes, de se récrier, d'entrer en discussion avec l'homme d'église chargé de l'ostension, lequel défendra ses reliques de bouche, en les abandonnant de cœur. Tel est l'état des croyances, du côté de l'église qui les fait voir, et qui en tire un revenu régulier, et du côté des visiteurs qui croient que le spectacle vaut l'argent. Le visage du clerc tonsuré en est l'expression la plus exacte; c'est un visage de transaction; ses lèvres rompues aux paroles liturgiques, et où les habitudes de la profession ont paralysé le sourire, ne manquent pas à l'église; mais ses yeux s'accommodent avec le siècle. Si c'est le hasard seulement qui a donné cette physionomie double à ce jeune homme, peut-être candide au fond et plein de foi, je dirai que le hasard est peu favorable au culte des reliques.

Le tarif de la visite aux reliques est exorbitant. C'est une habitude illibérale du clergé d'Aix-la-Chapelle; à Cologne, l'ostension des crânes des trois rois mages est encore plus chère. Cette sorte d'impôt est inconnue en France, où les reliques, il est vrai, sont rares, et les curieux de reliques peu communs. Le peuple, où sont les demeurans de toutes les religions qui s'en vont, ne voit les reliques que tous les sept ans, quand la vue n'en coûte rien. Il y a pourtant beaucoup de pauvres gens pour qui une ostension plus fréquente et gratuite serait un grand soulagement moral. On voit ici des hommes du peuple, des vieillards, collés aux tribunaux de pénitence, comme ailleurs les femmes, et s'y confessant des fautes et peut-être des horribles tentations de la pauvreté. D'autres agenouillés sur les degrés d'une chapelle, immobiles, prient avec ardeur. L'église est pour eux un toit pendant la pluie, une maison qui ne repousse pas la prière du pauvre, mais qui ne l'exauce guère que

dans l'autre vie. Des gens de la campagne, après le marché, et avant de retourner dans leur village, viennent réciter un rosaire dans un coin de l'église, derrière un pilier, sûrs d'être entendus par le Dieu qu'on adore à l'autel. Dans le cloître qui conduit à la cathédrale, on voit quatorze tableaux, attachés au mur à des distances égales, et représentant divers sujets de la vie de Jésus-Christ. Au bas de chaque tableau est un banc grossier, en forme de prie-dieu, où l'on vient réciter des prières particulières. C'est sur un de ces bancs, devant le tableau qui représente Jésus-Christ disant cette belle parole, « laissez les petits enfans venir à moi, » que je vis une femme en haillons, qui paraissait exténuée, et qui était venue au cloître peut-être pour oublier la faim. Elle tenait dans ses bras un enfant, maigre comme elle, qui regardait par-dessus son épaule, et souriait pendant que sa pauvre mère priait. Mon premier mouvement fut de penser à lui donner quelque argent. Mais, après une courte réflexion, je la laissai achever sa prière, et m'allai placer à la sortie du cloître, pour l'attendre au passage et lui faire mon aumône. Elle se leva, fit une révérence, et se traîna jusqu'à la porte, en regardant à droite et à gauche, avec cet air stupide que donne l'habitude de la misère irréparable. Je lui mis rapidement une pièce de monnaie dans la main. Elle la prit, la baisa, et fit un signe de croix, en balbutiant quelques mots allemands; peut-être pensa-t-elle que celui qu'elle venait de prier lui avait envoyé cette aumône. Ah! sans doute, « il faut une religion pour le peuple; » qui pourrait le nier? mais malédiction à une société qui dit ce mot avec une arrière-pensée d'égoïsme, et qui se croit quitte avec le peuple quand elle lui laisse ses églises! Il faut une religion pour le peuple, mais il lui faut aussi des impôts doux, des écoles et du pain! même quand il aura tout cela, il lui restera assez de maux et de souffrances; c'est pour ces maux et ces souffrances sans remède qu'il faut une religion, mais non pour dispenser les gouvernemens du devoir de soulager ceux qui souffrent la faim et le froid, et d'empêcher qu'il y ait des pauvres faute de travail.

§ III.

BORCETTE.

Borcette est un bourg au sud d'Aix-la-Chapelle, non loin de la porte Marschier. C'est une longue rue sur le penchant d'une colline très rapide, où les maisons s'entassent et semblent se soutenir contre la chute jusqu'au bas d'un vallon qui court de l'est à l'ouest, et qu'arrose la Worm. Borcette n'était encore, au IXe siècle, qu'une forêt de chênes peuplée de sangliers qui durent entendre le son du cor de Charlemagne, et d'où lui vint son nom de *Porcetum*. Vers la fin du Xe siècle, l'empereur Otton II donna la forêt à Grégoire, prince grec, frère de sa femme Théophanie, lequel y fonda un monastère bénédictin, dont il fut l'abbé. L'abbaye attira des serfs, les serfs des hommes libres; ceux-ci bâtirent un village, qui peu à peu devint un bourg. L'esprit des temps modernes, dont l'instrument le plus puissant a été la révolution française, a fait de l'abbaye une propriété particulière, et de son église une paroisse commune à tous, et des descendans des serfs de Grégoire une population de drapiers industrieux et riches et de faiseurs d'aiguilles qui rivalisent avec celles de l'Angleterre.

La curiosité de Borcette, ce sont ses eaux chaudes dont les vapeurs se répandent en nuage tiède et argenté sur la partie basse de la ville. La source la plus considérable est entourée d'une large margelle de puits, d'où on la voit s'échapper avec bruit et à gros bouillons, d'un fond de sable mobile qu'elle soulève sans cesse et qui sans cesse retombe. La chaleur de cette source est de cinquante degrés de Réaumur. Il n'y a que la vue d'une mine d'or ou de diamant qui pût intéresser plus vivement que cette masse liquide qui sort de là de temps immémorial, en même quantité, avec la même température, offrant aux pauvres gens une eau qui leur peut servir à mille usages. Les ménagères de Borcette ont un petit seau attaché au bout d'une corde, qu'elles jettent par-dessus le parapet et qu'elles retirent plein d'une eau bouillante où les œufs cuisent en trois minutes. La vue de cette source n'est du reste pas plus gratuite pour l'étranger que celle des reliques. A peine est-on penché

sur la margelle qu'une femme d'une maison voisine vient ouvrir une petite grille qui ferme une échancrure pratiquée dans le puits, remplit aux plus gros bouillons de la source un grand verre à bière, et vous l'apporte sans mot dire. La langue de Borcette pourrait n'être comprise que de peu de gens, celle des gestes l'est de tout le monde. On s'exécute, et après avoir goûté avec précaution de cette eau, qui sent l'œuf pourri, on donne quelques silbergros à l'Hébé de la source, qui vous remercie, par un faible salut, indifférente, *maîtresse de ses sens,*

Et comme accoutumée à de pareils présens.

Toutes les eaux chaudes de Borcette, après avoir servi à différens établissemens de bains, vont se réunir dans un canal, d'où elles se dégorgent, partie dans un petit lac en forme de carré long, bordé d'arbres, et sur lequel flottent de légères fumées, partie dans un ruisseau, qui coule parallèlement à un autre ruisseau d'eau froide, dont il n'est séparé que de quelques pas. Chemin faisant, ces ruisseaux se grossissent de petites sources minérales éparses dans tout le vallon, et font mouvoir des fabriques et de moulins. La masse entière prend alors le nom de Worm ou rivière chaude, passe tout près d'Aix-la Chapelle, reçoit toutes les eaux qui forment le Worm particulier de cette ville, et va se jeter à sept lieues de là, en manière de rivière, dans la Roer, dont le nom a désigné pendant dix-huit ans l'un de nos plus beaux départemens du Rhin. Le petit lac de Borcette, appelé l'Etang chaud, à cause des eaux chaudes qu'il reçoit, ne gèle jamais, protége de ses tièdes exhalaisons quelques plantes aquatiques, qui ne croissent ordinairement que dans les climats du midi, et nourrit quantité de poissons médiocres. On ne peut manger de ces poissons qu'après les avoir fait dégorger longtemps dans l'eau froide; ils meurent à l'instant, si de l'eau froide on les rejette dans l'étang où ils sont nés. De beaux cygnes, qui vivent en liberté sur ces mille ruisseaux, s'accommodent de ce poisson tel qu'il est, et le mangent sans préparation. On voit leurs longs cous onduleux sortir du milieu des roseaux, d'où ils s'élancent comme des oiseaux sauvages, avec un grand bruit d'ailes et un frémissement particulier que ne font jamais entendre les cygnes claquemurés de nos pièces d'eau bourgeoises.

A l'est de Borcette, le lit épuisé d'un petit ruisseau, qui coule à travers des taillis, mène les amateurs de chemins infréquentés et de ruines douteuses sur les bords d'un étang desséché, d'où s'élève un pan de muraille antique en forme de tour carrée, seul reste d'un édifice dont les décombres amoncelés au pied de la muraille sont recouverts d'arbres poussés entre les pierres, et nourris par les pluies du ciel et les vapeurs de la vallée. Ce serait là qu'avec un peu de cette complaisance si facile aux voyageurs venus de loin, on pourrait placer ce château de Charlemagne où se passa l'épisode d'Eginhard et d'Emma. Ce serait là qu'Eginhard, après un rendez-vous d'amour avec la fille de l'empereur, durant lequel les heures s'étaient écoulées et beaucoup de neige était tombée dans la cour du château, aurait été porté sur les épaules d'Emma, afin que Charles, dont les yeux étaient si perçans, ne voyant que des pas de femme sur la neige, n'eût aucun soupçon de l'aventure. Si ce n'est pas à cette place même que la belle Emma punit son royal père de cette jalousie plus qu'étrange qui porta Charlemagne à ne pas marier ses filles, ce ne doit pas être très loin de là; et si l'aventure ne s'est pas tout-à-fait passée ainsi, peu de choses vraies sont plus vraisemblables. C'en est assez toutefois pour donner un sens à cette ruine, contre laquelle un riche propriétaire d'Aix-la-Chapelle, homme à écusson armorié, a fait bâtir une habitation de campagne, qui protégera contre les marchands de pierres toutes taillées l'asile des amours d'Eginhard et d'Emma.

§ IV.

LE LOUISBERG.

Le Louisberg est, après la cathédrale pour quelques voyageurs, avant la cathédrale pour le plus grand nombre, la principale curiosité d'Aix-la-Chapelle. J'entendais ce nom à toutes les tables d'hôte. — « Vous allez à Aix-la-Chapelle? — Oui. — Ne manquez pas de monter le Louisberg. » Dans la voiture publique, encore ce Louisberg. — « Monsieur va sans doute voir Aix-la-Chapelle pour son plaisir? — Oui, s'il n'y pleut pas comme à Liége. — Il ne faut pas oublier le Louisberg. » Viennent ensuite les conseils et les itinéraires. —

« Ne prenez pas de guide ; ils sont chers et importuns ; on peut aller seul au Louisberg ; il suffit de prendre à droite, puis à gauche, puis à droite, puis à gauche et à droite. » A la descente de voiture : — « Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire demain au Louisberg? » Le lendemain à peine au bas de l'escalier : — « C'est moi qui dois mener monsieur au Louisberg. — Mais je n'ai demandé personne. — Ah! » Et voilà un homme qui se croit volé, et qui souhaite intérieurement que je me casse le cou avant d'arriver au Louisberg. Dans la rue : — « Monsieur va-t-il au Louisberg? C'est par ici. » — Et déjà l'officieux guide me devance de quelques pas. Qu'est-ce donc que ce Louisberg?

Avant 1807, le Louisberg était pour les géologues une énorme masse de sable mélangé de coquillages pétrifiés, nue, stérile, sans verdure, et d'un difficile accès. La même main qui, en 1807, donnait au commerce d'Aix-la-Chapelle un développement inoui, qui portait à quatre-vingt-dix le nombre de ses fabriques de draps, et à neuf mille le nombre d'ouvriers employés à cette industrie, qui améliorait les laines indigènes, et introduisait dans le pays les moutons de race espagnole, la même main qui donnait à l'habile mécanicien Jecker les bâtimens et les jardins d'une abbaye pour y établir une immense fabrique d'épingles, transportait sur les flancs arides du Louisberg, de la terre et des arbres qui en font aujourd'hui une magnifique promenade. Cette main, c'était celle de Napoléon, dont le nom est resté si populaire à Aix-la-Chapelle, qu'on y arrête encore dans les rues et qu'on y cite devant le magistrat, de braves gens qui, en sortant du cabaret, ont crié Vive l'empereur! C'est que sous Napoléon ils étaient mieux payés, et travaillaient moins ; c'est que leur ville était la tête de la France du côté de l'Allemagne, et qu'ils y avaient vu, en 1804, le vrai descendant de Charlemagne ; c'est qu'au lieu d'une garnison de lourds soldats du Stralsund, qu'on envoie là de l'autre bout de la Prusse, et qui obtiennent, dans leurs momens libres, l'autorisation de porter des fardeaux pour le compte des particuliers, ils étaient gardés par des soldats gais et bons vivans qui avaient battu toutes les armées de l'Europe. Un chemin pavé, bordé de sapins et de peupliers, va de la ville au pied du mont. Deux allées sablées, qui montent en escalier double le long de ses flancs, amènent des deux côtés, et par une pente

douce, les gens de pied et les voitures, jusqu'à une pyramide en pierre qui en marque le point le plus élevé. Cette pyramide, élevée par nos ingénieurs, correspondait à l'une des pointes de la grande base triangulaire établie pour la levée du plan topographique des départemens unis du Rhin. C'est de là que l'un de nos colonels du génie faisait ses observations astronomiques. Une inscription française, gravée sur la pyramide, indiquait ces diverses circonstances. En 1814, les soldats du Stralsund abattirent la pyramide; le roi de Prusse l'a fait relever; mais l'inscription française a été remplacée par une inscription allemande, et le nom de Napoléon ne s'y lit plus.

La vue qu'on a du Louisberg est ravissante. Au sud, la ville et ses tours, et le vaisseau du chœur de la cathédrale, ce toit de la lanterne mystérieuse, la porte dite de Charlemagne, les hauteurs du vallon de Borcette, la ruine d'Éginhard, et tout autour de la ville, ce grand parc anglais jeté sur des fossés comblés; des routes qui, partant de tous les points de la ville, s'enfoncent dans des forêts, et en ressortent au bout de l'horizon; des maisons de campagne à l'entrée des bois; des fumées s'échappant des houillères; des moulins à vent sur tous les mamelons, de petites collines avec leurs vallons, leurs ruisseaux, leurs forêts, leurs prairies, leurs champs enclos de haies, leurs villages cachés dans les arbres; quelques lieux historiques, le Salvatorsberg (Mont-du-Sauveur), couronné par une église et un bâtiment rustique; le Bergerbusch (Bois-du-Mont), que les Français appelaient le *Bosquet Pauline*, parce que la princesse Pauline aimait à s'y promener; la hauteur de Melaten sur laquelle se dressaient jadis les fourches patibulaires où étaient pendus les criminels non bourgeois, et que les Français abattirent; à l'ouest et au nord, l'*Empire d'Aix-la-Chapelle*, qui avait cinq quarts d'heure de longueur sur une lieue de largeur, petit empire ceint tout autour d'un fossé et d'une haie, et divisé en quartiers dont chacun avait son capitaine, son lieutenant et son enseigne; à trois quarts de lieue de l'une des portes d'Aix, Vaels, village belgique, dont les manufactures de draps et d'aiguilles sont mues par un ruisseau qui fait frontière entre la Belgique et la Prusse. Enfin, le mont lui-même attire les regards par ses belles plantations, ses bosquets étagés dans les intervalles des allées, son petit temple à

colonnes et son pavillon chinois qu'il ne faut pas voir de trop près, et sa rotonde où se donnent les rendez-vous d'amour et les rendez-vous de boire, deux choses qui se font sous tous les gouvernemens, et comme ici, à ciel ouvert.

Dans cet horizon plus varié qu'étendu, trois grands hommes ont laissé la trace de leurs pas; César, qui vint y exterminer les Éburons; Charlemagne, qui y sema de la race saxonne arrachée du sol natal, et qui mourut à Aix-la-Chapelle; Napoléon, qui vint y chercher le méridien de la France rhénane, y fonder des fabriques d'épingles, et y planter une promenade. Dans l'intervalle, les Normands, dont Charlemagne avait vu avec effroi les barques longues pirater jusque dans son port de Narbonne, passèrent sur la ville et la détruisirent; saint Bernard y prêcha la croisade, alors que Conrad III y tenait sa cour, et qu'on y menait, dit Philippe, le compagnon de saint Bernard, une vie de voluptueux et de fous; au XIIIe siècle, Rodolphe d'Habsbourg voulut s'y faire couronner; mais comme les princes lui refusaient le serment sous prétexte qu'il n'avait pas en main le sceptre impérial, il prit le crucifix qui était sur l'autel, et dit : Voici qui me tiendra lieu du sceptre, et qui me servira à châtier tous ceux qui seront infidèles à l'empire ou à moi. Charles-Quint, roi des Espagnes et des Amériques, y fut couronné empereur d'Allemagne. Enfin, la paix fameuse d'Aix-la-Chapelle y fut signée, en 1668, entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, paix glorieuse pour la France, bien différente de cette paix qu'on lui accorda, en 1818, dans un congrès de rois vaincus dix fois, vainqueurs une fois, lesquels signèrent, le 14 novembre, la retraite de France des troupes alliées, et furent remerciés par le duc d'Angoulême, expédié pour cela en courrier confidentiel par Louis XVIII.

§ V.

LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

La poésie et la science y eurent aussi un pélerin illustre, ce fut Pétrarque qui fit quelque séjour à Aix-la-Chapelle dans son grand voyage en France et en Allemagne. Il écrivit à Jean Colonne, son

protecteur et son ami, la lettre suivante qui peut passer pour l'une des plus piquantes légendes d'Aix-la-Chapelle.

« J'ai vu la ville d'Aix, résidence de Charlemagne, et, dans une église bâtie en marbre, le tombeau de ce prince si révéré de ces peuples barbares. Quelques prêtres de cette église nous ont amusés d'un conte qu'on n'entend pas sans plaisir, et qu'ils m'ont montré écrit. Depuis lors je l'ai trouvé raconté avec plus de soin dans des écrivains modernes, et j'ai l'idée de vous le faire connaître. Toutefois, je ne veux pas qu'on me recherche pour la vérité du fait, qui reste, comme on dit, à la charge de ses auteurs.

« On raconte donc que le roi Charles, que, par le surnom de Grand, ils *osent* égaler à Pompée et à Alexandre, tout énervé des caresses d'une femme qu'il aimait à la folie, oubliant sa gloire, dont il s'était montré jusque-là si jaloux, négligeant les affaires du royaume et toute autre chose, enfin, s'oubliant lui-même, au grand chagrin et au grand dépit des siens, ne trouvait depuis long-temps de goût et de plaisir qu'aux embrassemens de sa maîtresse. Enfin, quand il n'y avait plus de remède, un fol amour fermant les oreilles royales de Charles aux conseils de la raison, une mort inespérée emporta la jeune femme, cause de tous ces malheurs, et mit dans tout le palais une joie immense, mais cachée. Mais on vit bientôt que plus la passion du roi avait été honteuse, plus ses regrets étaient violens. Sa fureur, loin d'être calmée par cette mort, passa tout entière sur ce cadavre défiguré et livide. Il le fit embaumer dans des parfums, le chargea de pierreries, le revêtit de pourpre, et, nuit et jour, il le pressait dans ses bras, et le couvrait de baisers avides et de larmes.

« Mais que doit être un règne, sinon une domination juste et glorieuse? Qu'est-ce, au contraire, que l'amour, sinon une servitude injuste et sans honneur?

« Tandis qu'il arrivait de toutes parts vers l'amant ou plutôt vers l'insensé (1) des ambassadeurs de toutes les nations, des chefs d'armée et des gouverneurs de provinces, qui venaient l'entretenir des plus graves intérêts de l'Europe, lui, couché sur son lit, malheu-

(1) Il y a dans le latin un calembour qu'on ne peut pas rendre en français : Ad *amantem* seu (rectius) ad *amentem*...

reux, seul, les portes fermées en dedans, restait attaché à ce corps tant aimé, l'appelant souvent du nom d'amie, comme si elle eût été vivante et qu'elle eût pu lui répondre. Il lui confiait ses soucis et ses peines, il lui murmurait de douces paroles, il poussait ces soupirs, il versait ces larmes, accompagnemens éternels de l'amour. C'était un misérable soulagement, mais le seul que ce roi, d'ailleurs si sage, dit-on, en toutes choses, fût libre de choisir.

« Ils ajoutent à ce récit des détails que je crois impossibles et que je ne juge pas convenable de te raconter. — L'évêque de Cologne, homme rénommé pour sa sagesse et sa sainteté, se trouvait alors à la cour. Il était le premier des personnages de la suite du roi et la voix prépondérante dans ses conseils. Ce prélat, ému de compassion pour son seigneur, et voyant que les remèdes humains étaient sans vertu, tourna ses pensées vers Dieu et lui adressa de continuelles prières, disant qu'en lui reposaient toutes ses espérances, et lui demandant avec des gémissemens qu'il mît fin à ce malheur. Après avoir long-temps prié, et quand il ne paraissait pas encore près de finir, il fut enfin consolé, un certain jour, par un miracle éclatant. Comme il disait la messe, selon sa coutume, et qu'après les plus pieuses prières, il se frappait la poitrine et arrosait l'autel de larmes, une voix descendue du ciel lui dit que la cause du délire de Charles était sous la langue de la femme morte. Le sacrifice achevé, il courut tout joyeux dans la chambre où était le corps, et où sa familiarité très connue avec le roi lui donnait le droit de pénétrer; il introduisit secrètement son doigt dans la bouche du cadavre, et trouva sous la langue glacée et roide une pierre précieuse enchâssée dans un petit anneau, qu'il arracha en toute hâte et emporta.

« Peu d'instans après, Charles rentra dans cette chambre, et courut, selon sa coutume, au cadavre, pour y renouveler ses stériles embrassemens; tout à coup il s'arrête à la vue de ce corps desséché; ses cheveux se dressent sur sa tête; il a horreur d'y toucher. Bientôt il ordonne qu'on l'enlève et qu'on le porte à la sépulture. Mais sa passion s'est tournée tout entière sur l'évêque de Cologne; il l'aime, il le recherche; de jour en jour il s'attache plus fortement à lui. Désormais, il ne fait rien que de son avis, et ne veut s'en séparer ni de jour ni de nuit.

« Le prélat, homme plein de sens et de prudence, résolut de se débarrasser d'un poids que tant de gens peut-être eussent desiré, mais qui lui parut insupportable. Toutefois, craignant que, si l'anneau passait dans les mains d'un autre, ou s'il était brûlé, il n'en résultât quelque péril pour son maître, il l'alla jeter dans un marais voisin.

« Charles habitait alors la ville d'Aix avec tous les grands. De ce moment, il la préféra entre toutes les autres villes. Rien ne lui plaisait plus que son marais; il prenait le plus vif plaisir à s'asseoir sur ses bords, à se baigner dans ses eaux, à respirer ses exhalaisons, qu'il trouvait plus suaves que des parfums. Finalement, il y transporta sa cour, et faisant jeter d'enormes môles dans les eaux du marais, il s'y bâtit à grands frais un palais et une église, afin qu'aucune affaire, divine ni humaine, ne pût l'en arracher. Il y passa le reste de sa vie, et y fut enseveli. »

Heureuse ville, qui a eu pour fondateur Charlemagne et pour légendaire Pétrarque!

NISARD.

BULLETIN.

Nous avons été des premiers à reproduire, sous le coup d'une impression récente, le sentiment de profonde douleur et de légitime indignation qui a saisi tout bon citoyen, tout homme qui s'honore de porter le titre de Français, à la vue de ce honteux renouvellement de crimes qui sont eux-mêmes de monstrueuses exceptions dans l'histoire des crimes, et qui feraient douter de la civilisation s'ils ne servaient à démontrer d'une façon éclatante que le bras de la Providence est plus long que celui des assassins, et qu'il ne dépend pas d'un obscur scélérat de précipiter, par un coup de pistolet, tout un pays dans la carrière des révolutions. Le meurtrier a été arrêté et livré sur-le-champ à la juridiction de la chambre des pairs. C'est un jeune homme de vingt-six ans, miné par la débauche, dévoré d'orgueil, poussé par un fanatisme vulgaire; il a servi quelque temps dans un régiment où il était noté comme duelliste et s'abandonnant à tous les vices.

Un journal a annoncé, comme s'il voulait être cru, qu'un homme s'était suicidé mercredi dernier en laissant sur sa table une lettre ainsi conçue: « Je me tue parce que mon ami Alibeau a manqué son coup.» Des amis à cet homme! cet homme a des amis! Non, cela ne peut pas être. L'attentat d'Alibeau est un crime isolé, conçu dans une exaltation factice et solitaire, exécuté froidement; non, cet homme n'a ni amis, ni complices. La société, plus affligée qu'effrayée, demande à la juridiction exceptionnelle de la chambre des pairs d'instruire en toute hâte ce honteux épisode, mais elle ne peut pas s'arrêter pour regarder debout sur le piédestal de son crime cet enfant perdu d'un fanatisme aux abois.

Le calme profond et la prospérité universelle qui régnaient de tous côtés, avant cet attentat, n'ont point été un seul moment troublés ou menacés; ils le seront certainement moins encore aujourd'hui, que le crime a échoué. C'est donc avec regret que nous avons vu la presse, plus préoccupée d'elle-même que de l'infraction portée à la moralité publique, se faire une arme de ce malheureux évènement, pour pousser au triomphe

de ses idées particulières. Au moins les partisans de l'amnistie ont-ils pour eux la générosité de cette grande mesure; mais ceux qui ont affecté de rappeler fastueusement les immenses bienfaits des lois de septembre choisissaient encore plus mal leur moment. La France doit-elle se mettre à la remorque d'un assassin, et la législature s'assembler nécessairement au bruit des détonations meurtrières, pour en faire jaillir des lois de circonstance; non, c'est l'affaire des partis, de faire triompher le particulier sur le général, et celle du gouvernement, de maintenir l'intérêt général au-dessus et en dehors des déclamations des partis, de veiller à ce qu'on ne corrompe pas ou qu'on n'effraie pas l'esprit public en grossissant outre mesure, un évènement douloureux, mais qui ne peut faire date dans l'histoire du pays. Il faut louer le gouvernement de cette modération intelligente, il faut louer le pays de son attitude ferme et recueillie, et oublier un crime obscur et isolé.

Ces salutaires convictions, qui ont simultanément pénétré la population et le pouvoir, ne paraissent pas avoir été également senties par les autorités de tous nos départemens. A propos de l'attentat du 25 juin, quelques préfets ont cru se devoir d'adresser à leurs administrés des proclamations qui n'allaient à rien moins qu'à jeter l'alarme là où tout était disposé au calme et à la confiance, qu'à faire d'un attentat isolé un vaste complot contre l'ordre légal. C'est là un zèle bien mal employé, un dévouement bien inopportun. Les proclamations, s'adressant surtout à la classe ouvrière, ont pour but de grossir un évènement et de l'imprimer profondément dans l'esprit de la population. Or, n'était-ce pas aller contre toutes les règles du bon sens, que de mettre ainsi la publicité de l'éloquence officielle au service du crime d'Alibeau? Quel rapport peut exister entre le reste de la France et cet homme dont le nom et la triste célébrité ne seraient peut-être jamais sans cela sortis de Paris? Il y a une autre manière de comprendre les intentions du pays et du gouvernement. Que veulent les assassins? Détruire la tranquillité et le bonheur de la France! Eh bien! messieurs les préfets, le meilleur moyen de déjouer les projets des assassins, c'est de contribuer le plus efficacement possible à l'accroissement de cette prospérité universelle; c'est là un moyen plus direct et plus convenable de démontrer l'impuissance des partis ou de ceux qui s'en donnent faussement comme les représentans. Quant à ceux des hauts administrateurs qui pourraient nourrir certaine arrière-pensée d'exploiter cet évènement en faveur d'anciens patrons dépossédés, il serait à désirer que cette éloquence officielle fût pour eux le chant du cygne.

Faut-il croire à de grands et prochains remaniemens dans le personnel de l'administration? Aurons-nous une fournée de pairs? Quelques journaux, pressés sans doute, ont déjà donné les noms des nouveaux législateurs héréditaires; il paraît cependant que la question n'a pas été seulement mise en délibération dans le conseil des ministres, et qu'elle est positivement ajournée. M. Baude ira-t-il à Alger? Nous ne savons, mais le maréchal Clauzel retarde bien long-temps son retour dans cette

colonie qui a tant besoin de sa présence. La défense de la petite garnison de Bougie a été glorieuse pour nos armes, et prouve la nécessité de jeter quelques troupes de plus sur ce point important.

D'autres places restent également vides, non plus dans des ministères ou au conseil d'état, mais dans des académies : les concurrens sont moins nombreux et leur installation plus modeste. Ce sont d'abord deux places dans l'Académie des sciences morales et politiques; les concurrens qui paraissent avoir le plus de chances sont MM. Tocqueville et Rossi.

Un jeune et loyal publiciste, M. Lerminier, n'a point cru devoir lutter contre un collègue du Collége de France, recommandé par de plus anciens services. Le culte de la science corrige les ambitions trop précoces, et enseigne la valeur du travail et de la persévérance. M. Rossi est un esprit plein d'élévation et de sérénité, plus étendu que profond, laborieux et suffisamment ouvert à la nouveauté. M. Tocqueville est l'enfant gâté des académies; pour la seconde fois le prix Monthyon vient de lui être décerné. L'Académie ne saurait d'ailleurs que gagner à l'adjonction d'un talent aussi impartial, aussi jeune, et beaucoup plus théoricien que pratique.

L'Académie des sciences remplacera-t-elle jamais M. Ampère, ce religieux savant, cet homme vraiment créateur qui avait donné à la morale la plus pure une base mathématique, et qui faisait jaillir, de l'observation des faits matériels, les aperçus métaphysiques les plus ingénieux. La mort de M. Ampère laisse également une place vacante au Collége de France.

L'Académie des beaux-arts vient de perdre le moins ancien de ses membres, M. Reicha; M. Halevy se présente pour lui succéder. Enfin, à l'Académie des sciences, M. Petit-Radel, ce collecteur infatigable du Musée Cyclopéen ou Pelasgique se fera long-temps regretter.

A l'extérieur, la vie politique ne se manifeste guère qu'en Angleterre. Le bill des corporations municipales de la chambre des lords a été rejeté, le 27 juin, par une majorité de 142 membres présens contre 75, et de 78 membres votant par procuration contre 48; majorité intégrale contre la bill, 97. Ce vote a été précédé d'une des discussions les plus mémorables qui aient retenti sous les voûtes de Westminster. Il ne s'agit plus en effet aujourd'hui de guerres à l'étranger, comme du temps de Chatham et de M. Pitt, mais de la guerre dans le sein même de la trinité britannique; il ne s'agit plus de défendre des Américains d'au-delà des mers, mais des Irlandais qui grondent à vos portes; ce n'est plus une question de ministère, c'est une question de réforme de la pairie. Comme on voit, le terrain s'est singulièrement agrandi, et il ne faut point s'étonner si lord Melbourne, une des consciences politiques les plus probes et les plus loyales de l'Angleterre; si le vétéran de la liberté, l'homme qui a combattu un demi-siècle pour la cause des réformes, le vénérable comte Grey; si le neveu de Fox, lord Holland, ont élevé une dernière fois la voix pour signaler à la pairie le gouffre qu'elle ouvrait sous ses pas.

Le discours de lord Melbourne est empreint d'une remarquable éner-

gie et de tous les caractères de la conviction; point ou peu d'ironie, cette arme des Brougham et des Lyndhurst; mais un accent élevé, sincère, entraînant, la dernière prière, la dernière réclamation, le dernier cri d'un homme politique qui demande à des adversaires de n'être pas eux-mêmes les instrumens de leur propre ruine. Bien loin que lord Melbourne ait songé à agir sur la chambre par les menaces, nous trouvons, au contraire, à chaque instant des protestations en faveur de la dignité et de la puissance de la noble chambre : *Nobody can injury your authority, my lords, but yourselves* (*loud cheers*).

Certes, il y a loin de l'éloquence passionnée et foudroyante du premier ministre à cette suite d'épigrammes, de justifications personnelles, de citations latines, qui forment le discours de lord Lyndhurst. Apercevant M. O'Connell dans une tribune, l'ex-chancelier a appliqué au grand agitateur ces paroles de Cicéron : *Etiam in senatum venit, notat, designat que oculis ad cædem unum quemque nostrum.* Mais, poursuit l'orateur, Catilina avait au moins du courage.

Au moment où nous écrivons, les paroisses de Marylebone, Pancrass, Finsbury, se forment en *meetings*, et du haut des *hustings* le grand agitateur foudroie peut-être son imprudent antagoniste.

Le moyen conciliatoire proposé par lord Grey arrivait trop tard ; mais son discours si modéré, cet avertissement qui sort en quelque sorte de la tombe, étaient nécessaires pour prouver à tous les esprits de bonne foi le mauvais vouloir de la chambre des pairs. Lord Holland avait-il besoin, après cette déclaration du duc de Wellington : « qu'il ne consentirait jamais à admettre les classes inférieures à la jouissance des droits électoraux, » de citer Wilkes pour justifier M. O'Connel, car le nom de M. O'Connel erre sur toutes les lèvres en Angleterre; il semble qu'un seul homme ait absorbé en lui l'intérêt général; c'est bien moins encore le bill des corporations que la personne du grand agitateur qu'attaquent les tories ou que défendent les whigs.

La conduite des deux partis après le vote n'a pas été moins remarquable; lord Ellenborough, au nom de la majorité conservatrice, a demandé qu'une commission fût chargée de rédiger les raisons qui ont engagé leurs seigneuries à rejeter les amendemens des communes, et lord Roseberry, au nom de la minorité libérale, a signé une protestation suivie d'un exposé de motifs. Le bruit courait dans la Cité que lord Melbourne avait offert sa démission. Les deux partis en appellent au pays. En Angleterre on n'aime pas à se décider, à prendre un parti tranché. Le ministère ne peut se retirer, parce que toute combinaison tory est impossible; une création de pairs répugne trop profondément aux mœurs aristocratiques de l'Angleterre. Nous croyons, pour notre part, à une prorogation de courte de durée, pendant laquelle les lords de l'opposition retourneront dans leurs châteaux et auront le bon goût de s'absenter lorsqu'on présentera de nouveau ce redoutable bill des corporations municipales.

La presse anglaise reproduit exactement la physionomie des différens partis parlementaires. Les tories font bonne mine, le *Times* reproche à

lord Melbourne et à lord Holland d'avoir voulu intimider la chambre des lords et n'a pas assez d'éloge pour l'éloquence douce, et cependant inexorable, *mild but un mercifully*, de lord Lyndhurst qui a replongé dans les ténèbres extérieures les fantômes accusateurs évoqués par ses adversaires pour le convaincre d'inconséquence et d'apostasie. Le *Morning Herald* vante l'esprit et l'habileté des lords; le *Standard* insiste comme le *Times* sur la réponse de lord Lyndhurst aux attaques d'O'Connel, ce dégoûtant mendiant : « *It was in his retort upon the digusting beggar that the indignant eloquence of lord Lyndhurst burst with most splendour.* »

Le langage des whigs est plus calme encore et plus menaçant; ce n'est plus tel ou tel amendement des communes qu'il leur faut soutenir; c'est la chambre elle-même qu'il faut réformer; « le peuple de ce pays, dit le *Morning-Chronicle*, organe du gouvernement, se trouve ainsi réduit à cette alternative de se laisser ignominieusement fouler aux pieds par les lords, ou d'introduire dans ce corps le principe électif. » « Nous ne serions pas surpris, ajoute le *Courrier*, que la motion d'O'Connel fût favorablement accueillie par les communes. »

Ce sont là de vaines menaces; une réforme de la chambre des lords est malheureusement impossible en Angleterre, et la motion de M. O'Connel n'obtiendra certainement pas les quatre-vingt-huit voix qui ont demandé avec M. Grote le vote au scrutin secret. Jamais Londres n'a été si joyeux qu'en ce moment; jamais il n'a plus prodigué les bals, les concerts, les splendides dîners; tout ce qui, dans les journaux, n'est pas envahi par les annonces ou les discussions de la chambre, l'est par la description et l'énumération des fêtes de l'aristocratie. L'affaire Churchill a ému à peine l'individualité britannique.

Le Mexique est en pleine révolution, Santa-Anna est tombé au pouvoir des Texiens révoltés dont l'indépendance va être reconnue. Le Texas n'aura probablement échappé à la confédération mexicaine que pour aller se perdre dans les États-Unis d'Amérique et donner un nouveau débouché sur la mer du Sud à cet immense état.

La Grèce cherche à rivaliser avec l'Espagne, sous le rapport de l'anarchie, de l'impéritie gouvernementale, et de l'absence complète d'organisation financière. Le roi Othon se faisait élever un palais dans la ville qui contient les ruines du Parthenon. Malheureusement il ne payait pas ses ouvriers aussi bien que Périclès, et les descendans très prosaïques des Hellènes, excités par quelques meneurs, ont démoli, pendant sept heures, la nouvelle tour de Babel; les pierres elles-mêmes ont été brisées et pulvérisées. Une commission urbaine a été installée, car en Grèce il y a encore moins de roi que de palais.

Nous reviendrons aux théâtres; la Porte-Saint-Martin a obtenu un véritable succès dans *la Duchesse de la Vaubalière*, drame en cinq actes de M. Rougemont, drame bien conçu, adroitement exécuté et joué avec ensemble. Certes ce théâtre avait besoin d'une purification, et nous croyons que c'est entrer, d'une façon également profitable pour le public et le directeur, dans une voie meilleure que d'ouvrir la marche par le légi-

time succès de *la Duchesse de la Vaubalière*. Nous reviendrons sur cette pièce qui a été suspendue par l'indisposition d'un acteur, le lendemain de la première représentation, et qui mérite d'être examinée avec attention, plus encore pour ce qu'elle promet, que pour ce qu'elle donne réellement.

Aux Variétés, les débuts se succèdent avec une merveilleuse rapidité. M. Duprez, acteur de province, et frère du fameux ténor Duprez, a débuté avec beaucoup de bonheur dans le rôle d'un Comédien de salon. Ce vaudeville est gai, et ne manque pas d'une certaine finesse que l'on rencontre rarement sur la scène un peu grivoise des Variétés. Une autre débutante, Mme Blanc-Sonnet, a chanté, avec une voix passablement fraîche, une cavatine assez peu harmonieuse. Cette pièce de société, jouée par un acteur de société, devant quelques hommes de société, qui tenaient lieu du public, lequel est en ce moment à la campagne, a réussi sans applaudissemens officiels.

— Mrs. Norton est à Paris. A-t-elle quitté pour toujours l'Angleterre, qui a déjà pris cette habitude avec lord Byron de rejeter loin d'elle ses plus glorieux enfans et d'effeuiller elle-même les fleurs de sa couronne? L'accueil fait à Mrs. Norton a été des plus flatteurs, et l'a vengé suffisamment du scandaleux procès auquel son nom s'est trouvé mêlé. Mrs. Norton trouvera en France assez d'ombre et de cordiale hospitalité pour cicatriser les blessures qu'a tenté de faire à sa réputation l'acharnement politique du parti tory.

— Vendredi soir, le boulevart des Italiens a présenté, jusqu'à deux heures du matin, un spectacle inaccoutumé. Le propriétaire du café de Paris avait différé l'extinction de son gaz; Tortoni était illuminé; des jeunes gens assis devant des tables, se rafraîchissaient et se brûlaient alternativement le gosier avec de l'eau glacée et la fumée de leurs cigares. La foule était grande : il s'agissait de la gageure du major Frazer, qui avait parié, comme on sait, d'aller à cheval à Bruxelles et de revenir en trente-six heures. M. Frazer était parti jeudi à deux heures, de l'hôtel de lord Seymour, rue Taitbout. Il devait se trouver trente-six heures après, au coin de la rue du Helder, sous la fenêtre du *Jockey Club*. A une heure et demie on entend un bruit lointain de chevaux au galop, puis les claquemens d'un fouet de poste. C'est lui! On court, les chaises tombent, on crie bravo! Ce n'était pas lui! mais bien le domestique de M. Ch..... qui avait, par ordre de son maître, exécuté cette plaisanterie dont on a ri jusqu'à deux heures. Il a perdu, se dit-on alors, il n'arrivera pas! En effet, M. Frazer n'est arrivé qu'à trois heures et demie. Or, voici ce qui est advenu. Presqu'en même temps que M. Frazer, un courrier nommé Cocapani était parti de Paris. Au-delà de Valenciennes, un maître de poste, voyant arriver deux personnes à cheval, refuse de donner deux bidets, et force fut aux voyageurs de faire deux

relais en carriole de poste, ce qui a fait perdre beaucoup de temps à M. Frazer Il est arrivé à Bruxelles à huit heures du matin, a franchi la barrière de la ville et en est reparti à l'instant même sur le même cheval. M. Frazer n'a couru aucun danger, il n'est pas tombé une seule fois, et hier dans la journée il se promenait comme au retour d'une course au bois de Boulogne. On annonce que le fait des deux relais parcourus en carriole, et cela par force majeure, doit donner lieu à des contestations, attendu que le voyage entier devait être fait à cheval. En ce cas, un arbitrage décidera si le pari est nul ou doit être maintenu.

REVUE DU MONDE MUSICAL.

Opéra-Comique. — *Le Luthier de Vienne.*

Angela est une jeune fille de la nature des cigales, il ne faut pas qu'elle chante fort, ou ses miroirs se crèveraient à l'instant même. Son père Crespel, qui le sait, puisqu'il a vu sa femme, la mère d'Angela, mourir de cette maladie peu commune dans nos climats, Crespel, luthier de Vienne, use de son autorité, de tout l'artifice que sa tendresse lui inspire pour empêcher Angela de chanter, d'attaquer ce *sol*, ce *la*, qui doit être son dernier soupir. Il dirige vers l'exécution instrumentale le goût que sa fille a pour la musique, Angela joue de l'orgue, et Crespel fait des orgues; c'est une singulière occupation pour un luthier. On a vu des peintres en miniature qui faisaient des décorations de théâtre, peut-être avons-nous des notaires qui fabriquent des trombones, des tailleurs qui vendent des pilules : cela ne serait pas plus étonnant que la maladie d'Angela. Frédéric aime sa cousine Angela, Frédéric est un amateur qui préfère le chant vocal à toute la puissance d'harmonie de l'orgue; il voudrait que sa cousine fît quelques roulades, et, ne pouvant les obtenir, il se prend de belle passion pour Mathilde, qui a le double mérite de chanter admirablement, et de ne pas jouer de l'orgue.

Mathilde a couru le monde, elle est bonne fille, tout-à-fait bonne fille; Crespel lui fait part de l'indisposition d'Angela, de sa jalousie, et la prie de réunir les deux amans. Mathilde tente la réconciliation, et voilà que cette pauvre Angela s'empresse de chanter la ballade du chasseur, afin de charmer ce Frédéric, ce *dilettante* qui veut des trilles et des roulades. Le danger est pressant, Mathilde prend le papier des mains de son amie, lui dit que ce morceau est trop difficile pour elle, et le chante parfaitement, au grand déplaisir d'Angela. Frédéric est encore plus amoureux de Mathilde, et lui écrit un instant après pour lui demander un rendez-vous et la permission de l'enlever.

Mathilde chantera la ballade pour lui donner le signal du départ; si elle

ne chante pas, c'est une preuve qu'elle refuse, et alors il va se noyer. Frédéric ajoute, on ne sait pas pourquoi, l'exacte répétition de la confidence que Mathilde lui a faite relativement à la maladie d'Angela. La pauvre fille est au désespoir en lisant cette lettre qui tombe entre ses mains; elle est blessée au cœur et au gosier. Frédéric est sous la fenêtre, il attend la romance demandée à Mathilde; Angela se décide à la chanter, et tombe morte, c'est-à-dire atteinte d'une légère suffocation. Elle se relève pour recevoir les tendres protestations de Frédéric, qui veut être son mari et consent à entendre l'orgue toute sa vie, à le souffler même, si cela plaît à sa petite femme. Mathilde revient et présente un conseiller ridicule, qu'elle s'est hâtée d'épouser, afin de laisser le champ libre à son amie. Le père Crespel applaudit à ce beau dévouement, et va sans doute arranger ses flûtes pour faire des orgues. Je lui conseillerai de changer son enseigne, et de s'appeler *le Facteur d'orgues de Vienne*. Jamais luthier, depuis Duiffprofugear jusqu'à MM. Willaume, Thiboust, Lupot, Lété, Aldric, Koliker, ne s'est avisé de faire des orgues.

Tel est le drame musical ou plutôt médicinal que les faiseurs de l'Opéra-Comique ont tiré d'un très joli conte d'Hoffman. Ils ont pensé que cette action pouvait être musicale, parce qu'on y jouait de l'orgue et qu'on y mourait en chantant. Rose, Colas, Pierre-le-Roux et la mère Bobi sont des personnages plus musicaux, bien qu'ils ne jouent ni de l'orgue ni de la guitare. Il faut, avant tout, une action, de l'intérêt dramatique, des situations, et c'est ce qu'on ne trouve point dans la pièce nouvelle. Il n'y a pas même un rôle pour Mme Damoreau, pour cette Mathilde, *prima donna* que l'Italie a couronnée. Ce n'est pas la première fois qu'un roman plein d'intérêt a fourni le sujet d'un drame languissant et froid. Le parolier ne peut pas produire une infinité de détails qui font adopter enfin une situation bizarre.

L'action d'Hoffman dure pendant dix ans, celle du *Facteur d'orgues* commence et finit en une demi-heure. La manie d'entendre chanter est amusante dans un vieux mélomane, elle est ridicule dans un amoureux qui règle les sentimens de son cœur sur le diapason de la voix de sa belle. Je t'aime, lui dit-il, en entendant le *sol* aigu; je t'adore si le *la* sort éclatant; je t'idolâtre si l'*ut* résonne victorieusement. Un faux ton doit faire fuir un tel soupirant, et ce *dilettante*, si délicat sur l'intonation, est pourtant un amoureux d'opéra-comique. Où diable est-il venu se fourrer?

M. Monpou vise à l'originalité; sa musique, écrite le plus souvent sans mesure, sans rhythme arrêté, frappe tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois elle reste en l'air; ce qui fait éprouver un malaise constant à l'auditeur assis d'aplomb sur sa banquette. Il fait des vœux pour que cette pauvre musique, si torturée, prenne enfin une position plus commode. Si cette marche irrégulière, ces phrases qui boitent au hasard, amenaient quelque effet piquant, original, on pardonnerait le procédé à cause de ses résultats. Mais ce désordre n'est que du désordre, ces difficultés ne produisent rien, absolument rien qui ne frappe l'attention d'une manière désagréable; quelquefois elles passent inaperçues et c'est ce qu'il

y a de plus heureux. La ballade du chasseur, morceau de déclamation pittoresque, changeant de rhythme, de mesure à chaque vers, à chaque mot, est instrumenté avec plus de soin que l'auteur n'en donne ordinairement à son orchestre. Mme Damoreau a su faire chanter cette ballade tant soit peu amphigourique. L'hymne de sainte Cécile n'a pas un motif assez neuf, assez caractérisé pour qu'on puisse en garder la mémoire et le reconnaître quand il revient. C'est le trait de basson qui signale les reprises de cette hymne, devenue le refrain de la pièce. Quant aux autres morceaux, ce n'est pas certainement le travail du compositeur, les artifices d'orchestre, qui serviront à déguiser la pauvreté de la mélodie.

Quelle idée d'avoir fait accompagner la voix douce et flexible de Mme Damoreau par un orgue, par un vieux grognard tout-à-fait antipathique avec le chant de la virtuose, l'orgue, l'instrument des carrefours et de la guinguette, instrument que l'orchestre repousse. Dans *Robert-le-Diable* il donne d'excellens résultats sans doute, mais c'est un autre instrument, c'est l'orgue de la cathédrale qui sonne dans une cathédrale véritable, il accompagne cent voix au lieu d'une. Tandis que dans une petite salle, un petit orgue grogne encore avec trop de brutalité. Vous aurez remarqué peut-être qu'une harpe se mêle encore à cet ensemble instrumental; que de moyens réunis pour produire si peu d'effet!

Les nouveaux faiseurs de l'Opéra-Comique tendent à le faire rétrograder, ils le ramènent au temps où Gaveaux, Lebrun et compagnie triomphaient deux ou trois fois par an. *Le Facteur d'orgues de Vienne* a triomphé d'une manière tout aussi brillante que *Sarah*, que *Rock le Barbu*, que tous les ouvrages donnés sur ce théâtre. Le procédé est toujours le même. Quelques personnes assuraient que la salle entière était occupée par des invités; cependant comme dix ou douze amateurs ont protesté vivement contre le *bis* de la ballade que les claqueurs lui ont imposé, il faut croire qu'une douzaine de spectateurs avaient payé leur billet à la porte. Le voilà pourtant cet Opéra-Comique de 240,000 francs! Allez l'entendre, messieurs les députés, et voyez ce qu'on vous donne pour notre argent!

Mme Damoreau a été applaudie avec enthousiasme, on lui a jeté des couronnes et des bouquets. Elles les mérite, hélas! il faut bien lui offrir quelque chose pour lui faire supporter les peines qu'elle est venue chercher dans cette galère. Payez-la bien, et que l'harmonie des écus lui fasse oublier la musique de ses nouveaux rôles. En voyant ses énormes sacs d'argent, on peut s'apitoyer sur son sort et dire sans malice aucune: Pauvre femme!

C.-B.

— *Coup d'œil sur la vie politique de M. Guizot*, par Martin Doisy. Cette brochure a toute la ferveur d'un prosélytisme jeune et intolérant. Rien de plus délicat qu'un panégyrique; la première condition doit être, ce semble, de bannir les récriminations amères et les allusions malveillantes

contre les adversaires de l'homme que l'on veut louer. Passe encore de ne présenter que le coté favorable à votre cause; mais attaquer, dans un panégyrique de M. Guizot, tous ceux qui ont combattu ses doctrines politiques, c'est manquer son but à plaisir. Cette brochure est tellement hérissée de citations, qu'il est difficile de reconnaître la part de l'auteur; ne pouvant juger du style, si l'on veut s'occuper de l'ordre avec lequel sont classés les faits, il faut convenir qu'un homme aussi net, aussi positif, aussi judicieux que M. Guizot, devait espérer un biographe plus méthodique.

— *Cléopâtre*, par M. Jules de Saint-Félix. C'est là un beau et simple livre, où il n'y a ni trop d'histoire ni trop d'invention romanesque, où chaque personnage, Antoine, César, Cléopâtre, portent avec dignité leur vêtement antique dans les palais de marbre d'Alexandrie et de Rome où le vieux monde, qui joue sa dernière partie, est mis en face du christianisme qui va naître. Nous reviendrons sur ce roman.

— Quelle meilleure consécration pour un livre qu'une seconde édition? Cet honneur vient d'être accordé à un ouvrage sérieux, artiste, durable, *Servitude et grandeur militaires* (1), par M. Alfred de Vigny. Un succès long et réel ne fait jamais défaut à des œuvres consciencieuses.

— *Théâtre de Sheridan*, traduit de l'anglais, par M. F. Bonnet (2). Il manquait à nos bibliothèques une traduction complète du théâtre de Sheridan; Sheridan dont le talent si plein de verve et de saillie a produit la meilleure comédie que puisse offrir aux prôneurs du flegme britannique le théâtre anglais moderne; Sheridan, l'adversaire de Pitt; Sheridan, l'ami de Byron, et qui savait attendrir jusqu'à un huissier; *Old Sherry*, comme on dit, *Old Will*, ou *Tom little*. Le théâtre de Sheridan est une des plus agréables lectures que l'on puisse se permettre. Le même éditeur vient de mettre en vente les tomes III et IV de l'ouvrage de M. Henry Bulwer sur la *France sociale, politique et littéraire*.

— Le *Cours de littérature dramatique*, par M. Delaforest. C'est un des livres où l'on rencontre le plus d'esprit, d'aperçus fins et ingénieux, de saine morale, sur les nombreuses productions dramatiques qui ont fait leur apparition depuis quinze ans sur nos différentes scènes.

— *La Couronne de bluets* est un roman qui se recommande peu par l'esprit et point du tout par le style, qui ne parle ni à l'imagination ni au cœur. Vain assemblage de situations bizarres et de concetti de mauvais goût, cette lecture est des plus fatigantes et des plus infructueuses.

(1) Librairie de Magen, quai des Augustins, 21.

(2) 2 vol. in-8°. Chez Fournier, rue de Seine, 14.

LE

CHANOINE MOREAU,

HISTOIRE DE LA LIGUE EN CORNOUAILLE.

C'était une des plus vives jouissances de ma première jeunesse, et celle-là ne s'est pas évanouie avec elle, de dérouler le manuscrit poudreux du bon chanoine dont le nom figure en tête de cet article. Je colorais alors par des souvenirs naïfs et pittoresques, par des tableaux vivans et passionnés toute cette Basse-Bretagne dont la physionomie s'animait pour moi comme celle d'un vieillard qui sourit en contant son long passé au petit-fils qui l'écoute et recueille ses paroles dans son cœur.

Chaque fois que je rentrais dans ma Cornouaille après une longue absence, je m'enfonçais avec un inexprimable bonheur dans ces landes dont les rares habitations s'élèvent abritées par quelques vieux chênes, et je me promenais sur ces longues grèves où les tempêtes jettent chaque jour des débris, où des siècles ignorés ont entassé les ruines. Quelle joie de retrouver mon vieux guide pour ces promenades solitaires, de consulter au gîte du soir, dans le château ou le presbytère, mon incorrigible ligueur! Je m'amusais

de ses conjectures savantes, je riais parfois de sa simplesse en matière d'archeologie; mais j'admirais l'énergie de cette ame dont les préjugés de son temps n'avaient pas étouffé le sens droit et profond. J'étais captive par la rude et abrupte vérité de ses impressions lorsqu'il peint les évènemens de son epoque, tant et de si longues douleurs, la guerre et les brigandages qui la suivirent, la famine et la peste ouvrant une large tombe aux restes d'une population décimée, enfin les loups sortant des forêts pour en finir avec les vivans et se disputer les cadavres des morts.

J'éprouvais, à cette lecture manuscrite, je ne sais quel plaisir d'égoïste : j'étais comme posséde du démon de la propriéte en songeant que ces faits domestiques qui se déroulaient devant moi n'étaient pas encore tombes dans le domaine public.

Le plaisir que me causa long-temps cette lecture va prendre un autre caractère, car tous les Cornouaillais pourront enfin posséder leurs annales. L'edition que publie à Brest un homme d'esprit et de savoir trouvera place dans nos bibliothèques de château, avant l'histoire de France, et chez le fermier après son catéchisme et ses cantiques bretons. Il appartenait à M. Le Bastard du Mesmeur de rendre à la Basse-Bretagne ce patriotique service; nul n'était plus en mesure d'illustrer de notes curieuses la chronique du conseiller-clerc au présidial de Quimper. Cette publication marchera de pair avec l'édition d'Albert-le-Grand (1) savamment commenté par M. Miorcec de Kerdannet. La Cornouaille et le pays de Léon verront donc a la fois refleurir et s'étendre leur gloire ignorée. Puissent les éditions de Brest preparer celles de Paris; puissent aussi ces quelques notes et quelques fragmens assurer en France à mon vieux chanoine un accueil digne de lui!

Moreau n'est pas l'historien de la ligue en Bretagne, quoique son manuscrit embrasse l'ensemble de ces grands évènemens; il ne voit pas les choses d'assez haut et d'assez loin pour les lier. Cette époque, d'ailleurs, n'a pas manqué d'écrivains : sans parler de la compilation publiée en 1759 sous le nom de l'abbé Desfontaines,

(1) Moine bénédictin de Morlaix, contemporain du chanoine Moreau, et l'auteur de la *Vie des saints de Bretagne*, le plus important monument pour l'archéologie locale et l'œuvre de ce temps la plus délicieusement naïve.

le recueil des actes de Bretagne est rempli de documens précieux ; et l'on ne saurait s'expliquer comment les savans bénédictins qui les ont réunis, et qui connaissaient la chronique de Moreau, ne l'ont pas imprimée au lieu et place du plat journal du notaire Pichard et de la narration sans intérêt du sieur de Quinipily, qui ne se distingue que par un fanatisme étroit et brutal. Combien Moreau, comme écrivain et comme penseur, est supérieur à tous ses contemporains! C'est bien mieux qu'un historiographe du XVIe siècle: il est pour nous l'historien unique et merveilleux de cette Cornouaille, qui, jetée à l'extrémité de notre continent comme un promontoire au sein des mers, possède un peuple et un idiome antiques et distincts, une histoire, une poésie et des mœurs inconnues; il est l'Hérodote d'une nationalité de cinq cent mille ames.

Je demande pardon d'avance d'une assimilation ambitieuse; mais je ne doute pas que si dans une de ces fêtes agricoles par lesquelles une administration éclairée s'efforce de ranimer les étincelles de la vie populaire, le manuscrit du chanoine était lu aux hommes de toutes les conditions qui se pressent autour des charrues couronnées de fleurs, le récit des expéditions de La Fontenelle dont le nom conserve ici toute sa terrible popularité, des siéges de Quimper, Crozon et Morlaix, par les royaux; la lutte héroïque de Romégou et de Praxède; la mort chevaleresque du sieur de Kercourtois; l'histoire enfin de tant de faits d'armes, surprises de places, révoltes, massacres, incendies ou maléfices, recueillis par le chroniqueur quimperrois, ne fût accueilli par ces longs applaudissemens qui retentirent aux courses d'Olympie quand l'écrivain de la guerre médique rappelait aux Hellènes la gloire et les épreuves de leurs pères.

Comme tout le passé se lèverait soudain devant les descendans des seigneurs, bourgeois et paysans, dont les noms remplissent cette chronique! Est-il quelque clocher de Cornouaille auquel ne s'attachât quelque souvenir, une gentilhommière dont les murs éboulés et noircis par l'incendie n'eussent à raconter de grands malheurs, et partant quelques nobles prouesses? Que les lecteurs français auxquels un écrivain breton aspire moins à faire partager que comprendre son patriotique enthousiasme, commencent d'abord par reconnaître le théâtre où s'est joué un drame qui coûta la vie,

selon Moreau, aux deux tiers de la population, et qui a rencontré un historien puissant dont le nom arrive pour la première fois jusqu'à eux.

Sur la carte de Bretagne, vous voyez au nord ce long bassin comprimé entre les montagnes d'Arrhès et les montagnes Noires, pays sauvage auquel une grande communication a été impitoyablement refusée jusqu'à ce jour, et qui porte çà et là des noms de villages écrits dans une langue inconnue pour vous. A l'ouest, vous suivez les échancrures de cette baie de Douarnenez hérissée de récifs à fleur d'eau, et dont les vagues, pour se réunir à celles de la baie d'Audierne, battent avec fureur la longue pointe du Raz. Celle-ci, haute et coupée à pic comme un revers escarpé des Alpes, couronnée d'écume comme d'une neige éternelle, se dresse et s'étend dans une mer houleuse pour atteindre l'île de Sein, mystérieuse et dernière retraite des druides, aujourd'hui triste et sauvage patrie des hardis pilotes de nos côtes dangereuses.

C'est là que se voient « les reliques de cette longue muraille située, comme dit Moreau, sur la dernière pointe de terre qui aboutit sur le roc de Cornouaille, faite à ciment de petits cailloux et qu'on nomme en langue bretonne *Mauguer-Greguii*, c'est-à-dire muraille des Grecs (1); et aux environs d'icelle, les laboureurs fouissant trouvent parfois des urnes ou auges de pierres étrangères de diverses sortes, et quelquefois on y a trouvé engravés quelques lettres et fragmens non lisibles. Depuis cette muraille il y a un pavé fait pour la plupart de pareilles pierres, conduisant d'icelle jusqu'en la ville de Quimper, distante de neuf lieues..... Paves aboutissant de tous côtés à cette très celèbre cité appelée *Is* en la bouche du vulgaire du pays, qui depuis a été, par succession de temps, conquise par la mer, il y a environ douze ou treize cents ans, régnant en ce temps-là en Bretagne le grand roi Grallon. C'était, disaient-ils, en cette ville, dont ceux qui en parlent plus par opinion et par ouï-dire que par science certaine, disent que Paris tire son étymologie, comme étant pareil à *Is*, que le roi faisait sa residence lorsqu'il fit édifier l'abbaye de Landevennec, « afin d'entendre plus faci-

(1) Construction évidemment romaine.

lement par mer les nouvelles des pays étrangers et des royaumes voisins, et que rien ne se passât à son préjudice. »

En suivant cette côte où la mer a détruit aujourd'hui les derniers monumens des maîtres du monde, tandis que les autels des druides y sont encore debout, immobiles sous les tempêtes et sous les siècles, vous apercevez ces immenses et récentes ruines de Penmar'ch, que l'on dirait englouties par les sables du désert et noircies par le feu du ciel, et qui n'attestent pourtant que les ravages du brigand dont Moreau nous conte l'histoire. Ici est Pont-Croix où ses crimes dépassèrent la mesure de ce que l'imagination humaine enfante dans ses plus délirantes conceptions; puis vient Pont-l'Abbé et son château si souvent assiégé; enfin un plus doux paysage se déroule : là coule l'Odet, tantôt torrentueux et tantôt large comme un beau lac, depuis les gothiques murailles de Quimper jusqu'aux Thermes romains du Perennou, où ses eaux, chauffées pour leurs vainqueurs par des esclaves armoricains, baignaient des marbres dont les siècles n'ont pas terni l'éclat.

Dans cet espace circonscrit où la population est peu nombreuse, l'industrie à peu près nulle, l'agriculture si imparfaite, l'instruction si peu répandue, que d'évènemens ignorés, que de problèmes pour la science, que de tableaux surtout pour le peintre et pour le poète!

Pour ne nous arrêter qu'aux lieux dont l'histoire revit dans les écrits de Moreau, et sans parler des innombrables monumens druidiques épars en cette contrée, reliques grandioses d'un culte auquel notre catholicisme armoricain emprunta sa sève abondante et sauvage, combien d'images sanglantes se dressent devant nous quand nous parcourons ces bruyères!

Dans les taillis ou sous l'ombre épaisse des bois de chêne, sur des mamelons couverts de ronces ou sur les rocs au bord des eaux, vous voyez de tous côtés des restes de châteaux, ou pour mieux dire de maisons fortifiées. Voici les douves et les étangs, marécages où paissent aujourd'hui les vaches d'une petite ferme. Cette maison aux murs épais en belles pierres de taille, bien qu'elle soit couverte de chaume, c'est l'assise de la grosse tour. Ces ruines ne sont pas imposantes par leur masse comme celles des grandes demeures féodales; mais cachées sous le lierre et devenues les hum-

bles crèches d'un pauvre métayer vêtu d'une braye de toile, elles ont je ne sais quoi d'inexprimablement triste, surtout quand dans ces monotones paysages encadrés par nos grèves bretonnes, on les contemple noyées dans le brouillard ou se dégageant sous la pale lumière de la lune :

> If thou wouldt view fair Melrose aright,
> Go visit it by the pale moon-light;
> For the gay beams of light some day
> Gild but to flout the ruins gray (1).

Tout cela brillait encore à la fin du XVIe siècle, tout en restant étranger à cette vie somptueuse et à ce grand luxe de cour que la Basse-Bretagne ne connut jamais et que sa noblesse eut trop souvent le tort de jalouser. La description que fait Moreau de la maison du Granec, saccagée par La Fontenelle en 1595, peut s'appliquer à toutes les demeures de la noblesse, qui couvraient alors le sol de cette contrée.

« Cette maison appartenait au sieur de Pratmaria qui y faisait sa résidence, et l'avait fait fortifier de bons fossés, et levées de terre par-dedans, flanquée de quatre tourelles aux quatre coins de l'enclos, se tenant en cet endroit pendant la guerre avec quinze ou vingt hommes pour sa garde particulière et à ses frais. Le corps de logis était composé d'un grand corps de maison ayant à chaque bout un pavillon rond, et en chacun d'eux trois chambres carrées. Le corps de logis entre les deux tours contenait deux belles salles, l'une basse et l'autre haute, et toutes les chambres et salles toutes tapissées de laine et cuir doré à mi-espace. Entre les deux pavillons devers le midi joignant ladite salle, se levait une tour de pierre de dix étages, en laquelle on entrait des salles; sur icelle il y avait cinq ou six pièces de canon de fonte verte. »

Tel était le Granec dont les ruines se voient encore dans la paroisse de Landeleau près Chateaulin. Cette maison qui mérite à peine le nom de château fortifié, était une des bonnes places du pays, fort enviée, selon Moreau, par les gens de guerre, et dont les sieurs du Liscoet et de Kergourmarch, venus avec grandes troupes, n'avaient pu réussir à s'emparer. Puisque nous venons de faire du

(1) *Lay of the last Minstrel*, II.

Granec le specimen des manoirs nobles de Cornouaille, nous dirons ici comment elle tomba au pouvoir de La Fontenelle, afin de donner quelque idée de la stratégie de l'époque, et de montrer que les moyens d'attaque n'étaient guère plus puissans que ceux de la défense.

« Le capitaine La Fontenelle cherchait en ces temps-là tous les moyens possibles d'avoir une retraite dans un pays qui n'eût pas encore été ruiné; il désirait donc cette place, mais n'avait pas d'assez grandes forces pour l'emporter. Il essaya de la surprendre par ruse, et voici comment. Les royaux, conduits par les sieurs de Kergourmarch et du Liscoët, devaient venir la surprendre avec des garnisons de Tréguier. La Fontenelle savait bien que le seigneur de Rosampoul, qui était fils de Carné et gouverneur à Morlaix, était grand ami au sieur du Granec, et que sur le bruit du siége il demanderait secours audit sieur de Rosampoul, ou que sans lui demander, ledit sieur lui en enverrait. La Fontenelle, prenant cette occasion, envoie dix de ses soldats approcher du Granec, avec ordre de faire entendre audit seigneur que le sieur de Rosampoul, sur les avis qu'il avait eus, qu'il devait être assiégé dans deux jours, lui envoyait cette troupe le renforcer, et qu'ils avaient ordre de vivre et mourir avec lui pour la défense de sa maison. S'étant donc présentés avec le faux ordre à la porte du château, le seigneur du lieu, trop crédule, fit incontinent abattre le pont; lui, joyeux de leur venue et se réputant beaucoup obligé au sieur de Rosampoul, qui l'assistait ainsi avant qu'il eût été requis, les fit entrer tous ensemble, ayant l'arquebuse amorcée et la mèche allumée, et commanda qu'on leur baillât à dîner. Les soldats de la garnison, croyant qu'ils fussent amis, mirent tous leurs armes sur une table. Les nouveaux hôtes tenaient toujours les leurs sur leurs épaules, et lorsqu'ils virent qu'on se doutait le moins d'eux, partie se saisirent des armes du corps-de-garde et les jettent d'un côté et d'autre, cantonnent la maison l'arquebuse en joue, criant que si personne bougeait il était mort. Et ainsi prennent le seigneur de la maison, et puis tous les autres, qu'ils lièrent et mirent prisonniers dedans la grande tour, et déclarent qu'ils tiennent la maison pour leur capitaine. »

On voit dans le chanoine Moreau les suites de cette surprise,

qui coûta la vie à sept ou huit cents paysans des environs. Cette expédition est en tout point conforme à la plupart de celles qui se faisaient en ces temps-là, et taillée sur le même modèle. La noblesse vivait ainsi renfermée dans ses châteaux, ou bien elle commandait pour le roi quelques places de guerre. Les gentilshommes étaient tous liés par le sang et divisés de parti; ils s'assiégeaient réciproquement dans leurs bicoques avec une armée de trente hommes d'armes.

Là on buvait sec et l'on s'attablait aux grands jours à la bonde de la barrique; puis au milieu d'une orgie, alors que les coupes d'argent massif étaient étalées et que les buffets sculptés de la renaissance s'affaissaient sous le poids de la vaisselle, survenait un gros du parti contraire, ou bien une bande de pillards criant selon le temps : *Vive le roi! vive la ligue!* C'était ou le sieur de Keranhlan, ou le comte de la Maignane, ou le terrible Guy-Éder. Alors si l'on n'avait pas l'escopette au poing pour combattre, ou un double bidet sellé dans son écurie pour s'enfuir, il fallait mourir et assister d'abord à sa propre ruine. Les femmes perdaient l'honneur sous les yeux de leurs époux, on enlevait les nobles héritières pour en tirer bonne rançon ou pour les épouser, comme le fit La Fontenelle; puis les brigands regagnaient leurs repaires fortifiés, et les paysans mettaient le feu au château pour n'avoir plus à trembler devant ses redoutables portes.

Cette féodalité au petit pied, cette anarchie permanente, avait disparu depuis bien long-temps dans la France centrale; François Ier, Henri II, Catherine de Médicis, les princes du sang, de Navarre et de Lorraine, avaient annulé, en l'attirant dans leurs factions, toute l'importance de la noblesse du second ordre. En Bretagne, au contraire, elle dominait encore à peu près seule, car quoique la réunion durât depuis près d'un siècle, cette situation politique n'avait apporté aucune altération sensible dans les habitudes antérieures qui nous sont révélées par Moreau avec un si grand charme de vérité.

Dans les cantons reculés de l'Armorique surtout, aucun lien ne s'était formé avec la France; les nobles dont les ancêtres allaient rarement jusqu'à Nantes pour saluer leur duc et naturel seigneur, se rendaient bien moins encore à la cour des Valois. Un tel dépla-

cement était trop cher et trop dangereux en ces temps-là : très peu de gentilshommes avaient vu Paris ; ce grand voyage n'était guère entrepris que par certains clercs ambitieux qui allaient étudier en l'université, ou par quelques hommes de robe aspirant à un siége au parlement de Rennes, que Henri II avait organisé d'une manière sédentaire. On continuait donc à vivre comme avaient vécu ses pères, debout, l'épée et le verre en main, et peu d'argent dans son escarcelle. Voici comment Moreau peint cette noblesse bretonne, et le tableau sans doute ne manque pas de vérité, quoiqu'on puisse supposer qu'un homme de robe ne le trace pas sans quelque secret plaisir :

« La noblesse était si dissolue en toutes sortes de vices et débordemens, que du plus petit jusqu'au plus grand, du maître jusques à ses simples valets, se réputaient efféminés et sans courage s'ils n'ornaient leur langage de tous les genres de blasphèmes qu'ils se fussent pu aviser, de sang, de mort, de tête et des plus exécrables qu'ils pouvaient trouver ; même celui qui savait le plus habilement jurer par tous les membres, bien renier et massacrer, était réputé bon gentilhomme, d'honneur, courage, brave et galant, et à celui-là ne fallait pas se frotter sans se ressentir. De plus, l'ivrognerie et confusion régnaient parmi la noblesse, d'une si grande fureur, que cela faisait horreur de voir ainsi prodiguer les biens que Dieu donnait aux hommes pour leur usage ; car lorsqu'ils s'entrehantaient aux villes et bourgs, les uns chez les autres, il fallait faire état de tant boire, que toute la compagnie ou partie demeurassent sur le carreau, sans jugement, comme bêtes brutes, et on réputait pour habile homme et digne de louange, qui mettait son homme à terre à coups de verre. Telles débauches engendraient souvent des querelles, qui enfantaient des meurtres sur-le-champ, comme on voyait presque tous les jours par expérience. »

Cette couche grossière recouvrait cependant un fonds d'indomptable courage ; la foi était vivante au sein des plus grands déréglemens, et la corruption, ce fruit trop ordinaire des discordes civiles, n'avait pas altéré cette loyauté bretonne, bien vivace sans doute, puisqu'elle survit encore de nos jours.

Mais aux yeux des contemporains, les défauts ont plus de relief que les qualités. C'est ainsi que Moreau est également plus

que sévère pour l'état ecclésiastique qui « ne se portait guère mieux, car l'ambition, l'avarice, le luxe, y régnaient tellement, que la piété requise y était grandement refroidie. Des sept, huit, douze cures à la fois tenues, profitées par un seul homme, et tant plus, tant mieux. »

« Et, pour le regard du tiers état, et entre autres de la populace, encore que ce soit la vocation la plus innocente si on la compare aux deux autres, néanmoins la longue paix dont ils avaient joui l'espace de plus de deux cents ans les avait mis si à leur aise, qu'ils méconnaissaient leur condition. Ils étaient si superbes et arrogans, qu'ils ne respiraient autre chose qu'une revolte contre la noblesse, et tous autres qui n'étaient de leur qualité; ce qu'ils eussent fait s'ils eussent trouvé un chef pour les conduire; ce qu'ils voulurent effectuer plusieurs fois au commencement de cette guerre. On voyait à travers tout cela leurs mauvaises inclinations, qui étaient de tuer les autres à la réserve des paysans comme eux; et de fait, ils en firent mourir plusieurs en cette Cornouaille, même ceux qui les conduisaient, leurs capitaines. Mais pour un gentilhomme ou soldat qu'ils tuaient, ils en perdaient plus de cent des leurs, ce qui leur abattit tellement le courage qu'ils furent rendus aussi doux qu'agneaux. »

Ce côté de l'histoire de Bretagne, laissé dans l'ombre par les historiens, est important à étudier. Aussi, croyons-nous devoir citer le passage suivant où Moreau décrit une révolte, antérieure d'un siècle aux guerres de la ligue, durant lesquelles les mêmes dispositions se signalèrent par les scènes sanglantes trop souvent retracées par lui.

« J'ai trouvé en un certain livret de Vellin, mémoire de choses notables desquelles nos histoires imprimées ne parlent aucunement, qui est que l'an 1489 il y eut un grand soulèvement en cet évêché de la populace contre la noblesse et les communautés des villes, qui, ayant publiquement et à guerre ouverte pris les armes, coururent les villes, bourgades et maisons des nobles, tuant tous ceux qui tombaient entre leurs mains; leur intention et leur but n'étant autres que d'exterminer tous ceux de cette qualité, afin de demeurer libres et affranchis de toute subjection, des tailles et pensions annuelles qu'ils payaient à leurs seigneurs, et revendiquer la pro-

priété de leurs terres. Cette commune effrenée et en très grand nombre prit sa source au terroir de Carahès ou Carhaix, et du côté d'Huelgoat, sous la conduite de trois frères paysans qu'on dit originaires de la paroisse de Plouyé, dont l'un avait nom Jean; mais le surnom n'est rapporté non plus que le nom des deux autres. Or, les rustiques se voyant en si grand nombre, et à leur avis assez forts, ne trouvant aucune résistance, et que tout le monde s'effrayait devant eux, ils pensaient déjà avoir tout gagné, et tournant visage vers le pays bas, vinrent peu à peu jusques à Quimper-Corentin, qu'ils osèrent bien attaquer. »

« Il n'est pas remarqué s'ils y entrèrent par assaut ou par composition; c'est une chose bien assurée qu'ils la pillèrent; ils y firent beaucoup d'insolences, et cela est assez croyable à ceux qui connaîtront combien une paysantaille qui a l'avantage est cruelle et inexorable. Ils n'épargnèrent pas le sang des habitans, et ils firent tous les autres actes d'hostilité qui sont coutumiers à ces barbares, comme ils l'ont toujours fait paraître ici et dans toutes les autres nations où il y a eu des soulèvemens de la populace. Nous avons, avec bien de la douleur, trop expérimenté pendant cette dernière guerre comb'en cette race de manans s'est inhumainement portée dans les occasions où elle a eu de l'avantage, n'oubliant aucune espèce de cruauté qu'elle n'exerçât comme il sera dit ci-après. »

« Et pendant que cette grande armée de paysans battait ainsi la campagne dans tous les quartiers de ce diocèse, la noblesse, contre laquelle ce parti était dressé, ayant été avertie quelque temps auparavant de leurs desseins et conspirations qu'ils pensaient secrets avant de se jeter en campagne, et ayant projeté de l'exécuter un certain jour de dimanche, chaque paroisse saccageant ses gentilshommes à jour fixe comme les *Vêpres siciliennes*, la noblesse, pensant à ce danger, s'assemble jointe aux communautés et habitans des villes, et fait une forme de gros pour la plupart gens de cheval qui se mettent à la suite de leurs adversaires, qu'ils pensèrent surprendre dans Quimper, où ils étaient à se rafraîchir. Mais sachant que la noblesse les suivait, ils quittent la ville s'acheminant vers Pratanraz. Toutefois, voyant que s'ils descendaient davantage, ils se trouveraient acculés entre la mer et leurs ennemis, et contraints de combattre en lieu désavantageux, joint qu'ils étaient suivis de

près, ils prennent donc la résolution d'expérimenter la fortune, en hasardant le paquet et en lieu ce leur semblant commode pour gens à pied, et incommode pour la cavalerie, en faveur des haies et fosses. Ils font halte auprès de Pratanraz et aux environs, où gens de cheval ne pouvaient que bien difficilement et sans péril les attaquer, et se fiant aussi en leur grande multitude, et ainsi résolus en ces lieux qui étaient montagneux, le dimanche, quatrième d'août, qui fut quatre jours après la rentrée en la ville de Quimper, ils furent chargés et défaits. Il en fut tant tués en ce pré, que, depuis ce temps, le nom de *Prat milgoff*, c'est-à-dire Pré des mille ventres, lui est demeuré jusqu'à ce jour. De cette défaite de paysans révoltés est venu le proverbe breton : « *Dalc'h mat, Jan, sac'h hui duc e Breis*, c'est-à-dire, tiens bon, fais ferme, Jean, et tu seras duc en Bretagne. »

De 1589, à la fin des troubles, ces révoltes se renouvelèrent plusieurs fois avec un même caractère de vengeance et de cruauté. C'est ainsi que dans l'un des épisodes les plus dramatiques de sa narration, Moreau peint l'attaque et le massacre du château de Roscanou, en Gouëzec, où les paysans des environs surprirent une grande quantité de gentilshommes, joyeusement réunis et faisant bonne chère pour célébrer les noces du sieur baron de Kerle'ch, « l'un des braves et beaux galans de la Bretagne, qui, ayant épousé à Rennes, ville du parti du roi, une dame fort riche et famée, mais bien jeune, la reconduisait au pays en compagnie de soixante ou quatre-vingts chevaux pour se défendre contre les paysans qui étaient partout sous les armes, et avaient, en plusieurs lieux, retranché tous les chemins. Entre le fer et le feu, cette pauvre infortunée troupe fut toute tuée, sans qu'aucun échappât, excepté cette jeune dame qui n'était qu'un enfant, et aussi la fille de la dame de la maison, âgée de neuf ans, qui fut jetée dans un fossé d'où elle fut retirée vive et préservée de ce massacre. Il y mourut plus de quatre-vingt-dix personnes, dont il y avait soixante gentilshommes et nombre de chefs de maison, avec nombre de demoiselles et autres femmes et filles, sans miséricorde de personne. »

Quand on considère la fréquence de ces tentatives et le canton où elles prirent toujours naissance au centre de la petite Bretagne, au pied des montagnes d'Arrhès; quand on rapproche de ces faits

d'autres faits plus récens et moins désastreux, mais inspirés par un sentiment analogue; lorsqu'on étudie certains détails de mœurs et de poétiques croyances, on n'est pas éloigné d'admettre, avec M. du Mesmeur, que les populations de ces cantons sauvages, restes de la race armoricaine native, réfugiées dans ces vallées lors des grandes migrations du ve siècle, pouvaient être mues par des souvenirs vagues et confus de leur origine et de leur droit primitif à cette terre dont elles étaient déshéritées.

Quoi qu'il en puisse être, un fait grave ressort des récits de Moreau, et révèle à lui seul tout ce que la situation de cette contrée devait présenter de terrible.

Rien ne rappelle ici ces clans écossais, par exemple, où les populations sorties d'une même souche étaient liées aux chefs par des traditions de famille presque sacrées, sorte de féodalité patriarcale. Ces bons paysans bretons dont les sentimens ont changé avec la position, qu'un attachement à peu près général lie aujourd'hui à leurs propriétaires, qu'on voit patiemment courbés sur le soc de la charrue, résignés à une existence sinon misérable, du moins trop souvent peu aisée, étaient alors en état d'insurrection permanente contre la noblesse et la bourgeoisie qu'ils menaçaient dans leurs castels et dans leurs villes. On comprend que les conjonctures du temps donnèrent *aux rustiques* de trop fréquentes occasions d'étancher dans le sang la rage dont ils étaient animés; et le chanoine Moreau parle de ces malheureux plus à plaindre à raison de leur brutale ignorance, qu'à blâmer pour une barbarie qui en était la suite, avec toute la rigueur d'un conseiller au présidial qui en avait fait sans doute suspendre bon nombre aux fourches patibulaires de la haute justice.

On vient de voir Moreau jugeant la noblesse et le peuple, l'une avec une sévérité presque cynique, l'autre avec une inflexibilité presque cruelle. Mais c'est surtout dans la peinture des mœurs de la bourgeoisie de son temps que le chanoine-magistrat excelle. C'est là qu'il est bien sur son terrain, plein de sens en même temps que de préjugés, de fantastiques croyances aussi bien que de religion et de lumières. Le conseiller-clerc était resté l'homme de sa corporation et de sa ville, quoiqu'il eût étudié à Paris dans sa jeunesse, et qu'il eût suivi pied à pied les évènemens depuis les barricades éle-

vées en mai 1588, jusqu'au « vendredi vingt-troisième jour de septembre dudit an, où l'apostume d'une jalousie enragée que le roi portait à la vertu de la maison de Lorraine creva, et, entre autres, au seigneur de Guise par l'effusion du sang de ce généreux chef de guerre. » Malgré son éducation et ses voyages, Moreau était cornouaillais dans l'ame. Il appartient à Quimper-Corentin au même titre que sa belle cathédrale ; c'est un inestimable monument que lui envieraient de plus importantes cités.

Avec quelle complaisance le bon chanoine raconte l'histoire de sa ville depuis ce siége où Charles de Blois fit massacrer toute la bourgeoisie quimperroise, jusqu'au jour où le sieur de Kerollain, avec ses hommes d'armes, sauva la pauvre ville des griffes du tigre de l'île Tristan ! comme il rehausse l'immémoriale antiquité de son origine, restée problématique avec l'étymologie de son nom ! comme il déplore d'une manière vraie et sentie la perte des vieux usages que les royaux, ces libéraux et ces philosophes du siècle, s'attachaient à détruire pour abolir la mémoire des temps passés ! Parmi ces us et coutumes, il en est un surtout dont le chanoine ne pardonne pas la suppression à l'évêque de la Cournouaille, homme rusé et politique, et l'un des seuls ecclésiastiques bretons entretenant des sentimens favorables à la cause royale.

« En l'église de Saint Corentin, d'ancienne tradition, on célébrait le jeudi, jour que l'évêque fait les saintes huiles, trois messes annotées ensemble sur le grand autel. L'évêque au milieu, et deux dignitaires ou anciens chanoines en chacun côté, célébraient et consacraient chacun son hostie, et faisaient l'élévation ensemble, ayant chacun son pupitre, son livre et son calice, faisaient toutes les cérémonies, prononçaient les mots ensemble et tout d'un temps, tant à basse qu'à haute voix, n'avançant l'un plus que l'autre, hors que celui qui était au milieu chantait un peu plus haut pour éviter la confusion des voix. On ne trouvait pas longue cette belle et dévote cérémonie, et l'on n'a pas ouï-dire qu'il y en ait eu aucune semblable en d'autres royaumes. Et à cause de cette solennité extraordinairement et partant ailleurs non ouïe, il se trouvait ce jour-là un très grand nombre de peuple au service divin, jusqu'au jour que l'évêque, le seigneur Charles du Liscoët, la fit abolir, disant, pour toute raison, que l'un des célébrans empêchait la dé-

votion de l'autre. On ne sait s'il faisait cela de sa propre cervelle, ou si, en ayant conféré ailleurs, il ne trouvait la cérémonie tolérable..... Pendant que presque tous les habitans tenaient pour les catholiques, entre autres les ecclésiastiques et le corps du chapitre, le dit seigneur evêque se montra fort douteux dans les commencemens, peut-être sollicité par son frere, le sieur de Coëtnempren, qui était homme du temps. Mais enfin le sieur évêque se détermina tout-à-fait, et son frère fit bonne mine, à quoi servit bien le voisinage du château de Concarneau. »

C'est plaisir de voir Moreau juger ses confrères du présidial et du conseil de la cité, bonnes figures bourgeoises de sénéchaux et d'échevins qui revivent pour nous colorées par le pinceau de l'homme de parti. Pendant l'investissement de la place par le maréchal d'Aumont, on assiste aux assemblées tumultueuses tenues à Saint-Corentin. « Devant le crucifix, dit Moreau, les uns bons catholiques faisant offre de se prêter à toute occurrence nécessaire, soit à la brèche ou ailleurs, les autres tenant pour l'opinion contraire, comme gens qui ne se souciaient pas tant de la religion que de leurs profits particuliers et de la conservation de leurs ambitions, épiant l'heure et le moyen de jouer leur jeu, et, comme Judas, « *quærebant opportunitatem tradendi civitatem.* »

Je ne saurais dire le plaisir que j'ai quelquefois éprouvé à relire ces scènes municipales, le soir sur le vert amphithéâtre du mont Frugy, d'où la bonne ville à vos pieds se mire tristement dans les deux fraîches rivières qui ceignent ce qui reste encore de ses remparts. A la place et peut-être sous le même arbre, où le 15 novembre 1594, « à l'heure de la volée de la bécasse, » Moreau entendit avec désespoir cesser le feu des Espagnols assiégés dans Crozon par les royaux, je reconstruisais à l'aide de quelques tourelles encore debout, qui se montrent toutes honteuses entre les cheminées des maisons modernes, la demeure ignorée de Grallon et du grand Saint-Corentin. J'avais vu des capitales où s'était décidé le sort de l'Europe; j'habitais Paris au centre du bruit, des plaisirs et des affaires; mais je le confesse, rien ne me saisissait plus intimement que ces retours de ma pensée vers un passé disparu à jamais de la mémoire des hommes, et dont les sanglans détails s'étaient évanouis

dans le froid ensemble d'une époque historique, sans jeter même un nom dans l'histoire en compensation de tant d'obscures douleurs.

On voit donc quelles mœurs la noblesse, la bourgeoisie et la population rurale offrent à l'écrivain pour former le fond de son tableau et dans quel âpre paysage il lui est donné de l'encadrer. Parlons du drame lui-même.

L'union de la Bretagne et de la France existait en fait depuis le double mariage de notre duchesse Anne avec Charles VIII et Louis XII. L'ascendant de la monarchie française et la ligue des hauts barons de Bretagne contre leur duc François II avaient amené cet état de choses sanctionné, d'ailleurs, par l'intérêt évident des deux peuples. Sous François Ier, ces rapports prirent un caractère plus stable par son mariage avec Claude de France, fille de la reine Anne, et l'acte consenti par les états de Bretagne en 1532. L'avènement de Henri II, duc de Bretagne, du chef de sa mère et de son aïeule, consomma la réunion qui devint définitive et irrévocable.

Mais un tel changement dans la condition d'un peuple jaloux d'une indépendance antérieure à l'existence même du royaume des Francs dans les Gaules, ne pouvait être soudain acceptée. Si la haute aristocratie attirée à la cour des rois de France et qui portait le collier de leur ordre, trouvait son compte dans une position politique qui ouvrait devant elle une plus vaste et plus brillante carrière, la petite noblesse pleurait la gloire des hermines humiliées, comprenant qu'elle serait bientôt réduite à quitter ses châteaux crénelés du fond desquels elle faisait souvent trembler ses ducs, pour verser obscurément son sang dans les troupes réglées des rois très chrétiens, à cette fin de leur conquérir le Milanais ou la Flandre. La bourgeoisie et le peuple des villes conservaient au fond du cœur les mêmes affections et les mêmes répugnances; quant à celui des campagnes, il ne connaissait la France que de nom et comme un pays étranger et lointain.

Les règnes agités des derniers Valois, les expéditions militaires entreprises par ces princes pour lesquelles la Bretagne fut épuisée comme les autres provinces du royaume, le régime nouveau imposé au pays par le parlement de Rennes sous les injonctions de la

cour, tant et de si nouvelles obligations devaient peser aux Bretons de pur sang, et entretenaient au fond des cœurs le regret et le culte de l'indépendance.

Ce fut bien pis quand la réforme eut envahi la France et que la couronne parut prête à passer sur la tête d'un prince hérétique. Déjà, par l'influence de la cour et des seigneurs français, la Bretagne avait reçu les premières semences de l'hérésie. Dandelot, frère de Coligny, que son alliance avec la maison de Rieux attachait à la Bretagne, avait paru à Nantes entouré de ministres qui célébraient publiquement le service divin selon le rit protestant. Des prêches s'élevèrent dans les domaines de ce seigneur à la Bretesche, à la Roche-Bernard, au Croisic, puis à Vitré et à Rennes, et l'on vit bientôt le ministre Dugravier prêcher publiquement dans cette ville même pendant la tenue des états. Vers le même temps, la vicomtesse de Rohan, fille du roi de Navarre, faisait de son château de Blein l'asile des réformés et le synode général de la province.

C'en était trop pour un pays où la foi catholique était aussi vivante qu'aux temps où les apôtres irlandais la lui apportaient en faisant maints miracles, à travers l'océan qu'ils franchissaient à pied sec, ou sur lequel ils naviguaient dans ces auges de pierre, tombeaux de nos anciens Bretons, auxquels un ange prêtait ses ailes (1). L'ébranlement fut universel et l'acte de la sainte union se couvrit de signatures. Un prince lorrain, le duc de Mercœur, qu'Henri III avait eu l'inexplicable imprudence de nommer au gouvernement de cette province, devint le chef naturel de la ligue et rompit de bonne heure tout rapport avec le roi accusé de fomenter l'hérésie.

L'imprudence du monarque, en confiant la Bretagne à ce prince, était d'autant plus étrange, que le duc de Mercœur pouvait faire agir, ainsi qu'il n'y manqua pas, deux ressorts également puissans. Comme frère des Guise, il commandait à toutes les sympathies religieuses, « et de fait, la plupart de la noblesse des villes et communautés, aussi bien que le simple peuple, bons catholiques, se montraient très prompts et affectionnés à son service; » de plus, une

(1) *Vie des saints de Bretagne*, par Albert-le-Grand.

occasion inespérée s'offrait à lui de revendiquer avec plus de succès qu'au XIVe siècle les prétentions de la maison de Blois à la souveraineté de la Bretagne. Il se présentait, en effet, pour recueillir cet héritage, d'abord de sa personne, comme descendant de Marie de Châtillon, puis du chef de sa femme, Marie de Luxembourg, duchesse d'Estampes et de Martigues, sur la tête de laquelle s'étaient confondus tous les droits des comtes de Penthièvre.

Philippe Emmanuel de Lorraine leva donc l'étendard de l'indépendance bretonne en même temps que celui de la foi catholique; il parla à tous les souvenirs et à toutes les croyances du pays, aussi la Bretagne répondit-elle, presque tout entière, à une voix qui semblait sortir du tombeau de son vieux barde Merlin, comme un chant prophétique de délivrance. Le fils dont Mme de Mercœur accoucha à Nantes reçut publiquement, ainsi l'attestent tous les écrivains contemporains, le titre de prince de Bretagne; mais cet enfant, mort au berceau, ne survécut pas à la vieille cause dont l'ambition paternelle s'efforçait de le faire le tardif représentant. Il est pour les peuples des fatalités d'avenir qu'ils doivent subir malgré leurs plus vives résistances; et la puissante unité française était une nécessité pour le monde.

Quelques places et châteaux pourvus par la cour de gouverneurs dévoués, Brest en Léon, Tonquédec en Tréguier, Rostrenen et Corlay en Cornouaille, tinrent seuls pour la cause royale. Dans la Haute-Bretagne, Rennes, cette ville de légistes et d'avocats, plus ou moins imbus des nouveautés, « royalistes, politiques, hérétiques, huguenots; car ils avaient, dit Moreau, tous ces noms indifféremment, » ne dévia pas non plus d'une fidélité qui se fondait sur les idées modernes, et repoussait les antiques traditions nationales. C'est là qu'on entendait dire aux gens de robe, au rapport de maître Pierre Pichard, que, « si le roi était un diable incarné avec la queue fourchue et les oreilles longues, il ne faudrait pas moins lui obéir. »

A quelques exceptions près, la Bretagne s'insurgea donc, et le duc de Mercœur fut bientôt à la tête d'une armée nombreuse. Il fit prisonnier le comte de Soissons, envoyé par Henri III pour lui ôter le gouvernement de la province, vainquit le prince de Dombes et le prince de Conti, lutta moins heureusement contre le maréchal

d'Aumont; mais à l'aide de renforts espagnols, débarqués sur la côte de Cornouaille, il se maintint jusqu'en 1597. On sait qu'à cette époque il traita avantageusement avec Henri IV, alors à Nantes, en consentant au mariage de sa fille, héritière des grands biens de sa maison, avec César, fils de ce prince et de Gabrielle d'Estrées.

Ces importans évènemens ne sont guère qu'esquissés par Moreau, dont toute l'attention se concentre sur les évêchés de Cornouaille et de Léon. C'est sur ce petit théâtre qu'il est historien véridique et colorée; ses chroniques sont moins personnelles que des mémoires, moins générales qu'un récit historique; c'est la guerre civile réduite aux proportions de la cité et du château. Il ressuscite avec ses angoisses de chaque jour et de chaque nuit, cette guerre de surprises et de rencontres, sorte de chouannerie à cheval, dont les chefs, couverts de la cotte de mailles, operaient à grands coups d'epee dans des gorges étroites, ou bien autour des donjons fortifiés.

Vous voyez d'abord le château de Concarneau surpris au commencement de la guerre par un parti de royaux, auquel commandaient le sieur de Kermassonet et un sieur de Lavigne, « homme bon et bienfaisant à la réserve de sa religion. » Toute la noblesse catholique des environs s'était vainement réunie pour reprendre cette place, protégée par la mer, lorsque, « le jour de la fête de M. Saint-Vincent, Charles Le Bris, marchand de profession, et chez lequel logeaient les chefs huguenots, revenant de la ville en sa maison, ne trouva que ledit sieur de Kermassonet et un autre gentilhomme qui s'étaient jetés sur un lit avec leurs habits, et qui dormaient profondément, parce qu'ils avaient veillé toute la nuit. Ils avaient seulement posé leurs épées et ceintures, avec leurs poignards, sur la table près du lit. Ledit de Kermassonet avait les clefs du portier, en une liassée autour du bras, qu'il était impossible et dangereux d'ôter sans l'éveiller; ou, en tel cas, il n'allait que de la vie à celui qui l'eût tenté, s'il eût été découvert. Ce jeune homme ayant considéré combien la ville et le pays étaient miserables, tant pour la religion que pour l'honneur et les moyens, si cette sorte de gens y demeurait, et que si le secours qu'ils attendaient de la Rochelle leur arrivait, combien il serait difficile de l'en délivrer; et l'occasion se presentant belle pour rendre un signalé service au pays,

et considérant que les autres dormaient chacun en son logis, à la réserve des sentinelles qui étaient sur les murs, et que personne n'était sur la rue, il se résolut de faire un acte d'honneur et de courage, et s'en va prendre les deux poignards des deux dormans, et leur en donne à tous deux ensemble dans le sein, et redoublant coup sur coup, les tue tous deux sans qu'ils eussent le temps de jeter un seul cri, mais bien quelques tressauts en mourant. Ces deux morts, ledit Le Bris prend les clefs, et s'en allant le long de la rue, sans faire semblant de rien, vers la porte principale de la ville, pour l'ouvrir aux assiégeans. Comme il s'acheminait ainsi, il y avait un soldat sur la muraille, vers la tour de la Munition, qui, prenant garde à sa contenance un peu emue, eut opinion qu'il voulait attenter quelque chose à leur préjudice, ce qui le fit s'approcher de ladite porte par-dessus ledit mur. Le dit Le Bris, qui s'approchait, se hâte et le soldat aussi; puis commençant à courir, savoir, l'habitant à la porte pour l'ouvrir, et le soldat, pour l'empêcher, l'épée nue au poing, en criant : « Trahison. » Mais la muraille étant très haute en l'endroit où le soldat voulait descendre; et, voyant les clefs de la porte entre les mains dudit Le Bris, le soldat fit le saut périlleux, se jetant du haut en bas de la muraille sur le pavé. Ce fut un miracle qu'il ne se rompit pas le col; il ne se fit néanmoins aucun mal qui le retardât de se lever promptement; et courant à la porte, pensant prévenir ledit Le Bris; et il y était à temps, sans que de bonheur, et par une spéciale grace de Dieu, ledit Le Bris ne connaissant pas en la lisse quelle était la clef de cette porte, sinon par conjecture; la première qu'il essaya était la vraie clef, qu'il n'eut sitôt tournée que le pont-levis tombe; et, la porte ouverte, ledit Le Bris s'encourut dehors, appelant les assiégants, et ayant le soldat à dos, qui le courut loin hors la porte, l'épée presque dans les reins, qui n'apprehendait pas de mourir, pourvu qu'il l'eût pu tuer. Et de fait, alla si loin, qu'il se trouva engagé; et, ne pouvant aller ni en avant ni en arrière, se jeta dans la vase du côté de la mer, où il fut tué, et la ville prise de cette façon.

« Les ennemis, qui étaient partie sur la muraille, partie endormis dans leurs logis, furent tous tués, et leurs corps jetés nus sur le pavé.

« Kermassonet fut lourdement trompé dans ses projets, faisant

son compte que les Bas-Bretons étaient des casaniers ; et, bouffonnant, contrefaisait le bas-breton qui veut parler français, et disait : « Moi, aller point en guerre, si mon femme ne donne congé, » et semblables goailles. Mais il les connaissait mal; ils n'ont jamais été accusés de couardise, les anciennes histoires et les modernes en donnent des preuves : ils n'ont jamais refusé le collet à aucune autre nation; et l'on sait en quelle estime ils ont toujours été aux universités. Bref, si les Bas-Bretons ne savent pas si bien jouer de la langue comme les Français, ils jouent aussi bien des mains, et sans demander congé aux femmes. »

J'aime cette boutade du chanoine, et j'estime qu'en sa jeunesse à Paris, il avait fait plus d'une fois le coup de poing au Pré aux Clercs pour l'honneur des *bragou-bras*.

Raconterai-je maintenant les innombrables petits combats, siéges de châteaux, surprises de bicoques, où l'on employait de part et d'autre tant de stratagèmes, d'audace et de bravoure? Ce serait copier le chroniqueur, quand je ne veux que le faire connaître. Ici c'est le siége de Pont-l'Abbé, auquel toutes les populations voisines, molestées par la petite garnison de royaux, couraient, dit Moreau, comme à des noces; celui de la maison fortifiée de Guengat, où « un jeune éventé, Juveigneur, de la maison du Bouëttier, s'était retranché avec vingt ou trente brigandeaux comme lui, pillant et ravageant, prenant prisonniers, violant et tuant sans distinction de personnes ni de parti. »

D'un autre côté, on voit succomber la ville de Quimperlé, tenue par le sieur de Mesle pour la ligue, par un trait d'audace analogue à celui qui avait livré Concarneau aux catholiques. Un soldat vint attacher un pétard à la principale porte, en tel état, que la garnison le laissa approcher sans méfiance, « croyant que ce fût un bourgeois du faubourg qui faisait ses nécessités de nature. » Le pétard attaché joua avec un tel effet, qu'il emporta la porte de la ville, où l'ennemi entra en foule. Hennebon, célèbre par les héroïques souvenirs de la comtesse de Montfort; le Blavet, où était descendue la flotte espagnole; Rostrenen, Corlay, tombèrent devant le duc de Mercœur; petites villes dont l'herbe cache aujourd'hui les murs, et qui n'ont pas gagné en importance civile ce qu'elles ont perdu en importance militaire.

Les royaux, de leur côté, asiégeaient Guingamp, saccageaient Carhaix, « où le dégât fut grand, parce qu'un chacun des environs y avait apporté ce qu'il avait de plus beaux atours, pour honorer les noces de la fille de Guillaume Ollimand, greffier de la ville. » Le lendemain, pillage; le surlendemain, massacre. Car les royaux étaient à peine entrés dans Carhaix, que le tocsin sonna dans toutes les campagnes. Une multitude de paysans des paroisses voisines, le *pen bas* et la fourche à la main, s'avancèrent de toutes parts vers Carhaix, sans ordre ni discipline, et en poussant d'effroyables cris. Ils arrachent les nobles des châteaux, les contraignent, sous peine de mort, de marcher avec eux; à quoi ceux-ci eussent bien voulu se refuser, ne pouvant douter de l'issue d'une telle expedition, « quoique cette paysantaille fût au nombre de trois cents contre un. » Un prêtre se mit à la tête de la tourbe, et abattit lui-même d'un coup de hache la main du général des royaux; mais la victoire ne pouvait être longtemps douteuse; et, deux jours durant, il se fit une affreuse tuerie des pauvres *rustiques;* le feu fut mis à la ville, et les paysans se ruèrent sur leurs capitaines, pour se venger de leur défaite.

« Ce massacre, dit Moreau, dont les antipathies paraissent encore plus vives contre les paysans que contre ses adversaires politiques, abaissa leur arrogance et fierté; car ils étaient tout disposés à une révolte contre la noblesse et communauté des villes, ne voulant être subjects à personne. Mais Dieu en disposa tout autrement, et ils furent si rudement traités à Carhaix, qu'ils demeurèrent aussi doux et humbles qu'ils étaient alles arrogans. »

Au milieu de cette guerre qui se résout toujours en pillages et en tueries, quelques entreprises furent tentées cependant, sur de plus larges bases, et brillèrent de tout l'éclat des vertus chevaleresques. Tel fut le siége de Morlaix, où le maréchal d'Aumont, qui commandait les royaux, déploya toute sa galanterie auprès de la dame de Rosampoul, femme du gouverneur, ce qui n'empêcha pas la noble dame de pousser la garnison à une résistance désespérée.

Le principal et le dernier fait d'armes, en Cornouaille, le plus beau selon Moreau, parce qu'on « n'y gagna que des coups, et que le pillage y fut moins que rien, » fut le siége et la prise de Crozon, dans la sauvage péninsule de ce nom, sur les Espagnols qui y te-

naient garnison : dangereux auxiliaires qui eux-mêmes pouvaient être tentés de faire valoir les prétentions de leur maître Philippe II à la souveraineté de la Bretagne, du chef de sa femme Isabelle, fille aînée de Henri II, et dès-lors arrière-petite-fille d'Anne de Bretagne.

Ce siége fut long, le sieur de Liscoët, l'un des principaux officiers de l'armée royale, y fut tué en bien faisant; et selon la tradition du pays, son cheval tout sellé, partit au galop, traversa à la nage la rade de Brest, de l'est à l'ouest, dans une largeur de deux lieues, prit terre à la côte opposée, et vint tomber mort de fatigue dans la grande cour du château du Kergoat, où la dame de Liscoët attendait l'issue du combat, comme si cet animal avait connu le grand attachement que portait son maître à celle qu'il avait aimée, au point de lui promettre, par un serment qu'il tint jusqu'à la mort, de changer de religion pour elle, « aimant mieux, le misérable, faire banqueroute à Dieu de son salut, qu'au beau nez d'une femme. »

Le capitaine Romégou trouva une mort glorieuse en escaladant les retranchemens, et le chef des Espagnols, que Moreau appelle Praxède (sans doute Prajedès), mourut également sur la brèche, après des exploits et une résistance héroïques. Tous les poètes du temps, confondant dans une même admiration ces deux nobles adversaires, dressèrent pour l'un et pour l'autre une couronne poétique, dont l'écrivain breton nous a conservé quelque curieuses fleurs.

Ce fut le dernier soupir de la Ligue, et l'un des derniers succès du maréchal d'Aumont, qui, étant allé assiéger le château de Comper, « pour gratifier la dame de Laval, qu'il aimait et hantait familièrement, » y fut blessé à mort, et déceda quelques jours après.

Déjà, depuis le mois d'octobre 1594, la bonne ville de Quimper avait ouvert ses vieilles portes. Ce fut un triste jour pour le chanoine, qui, pour ne pas confesser la vérité et l'impuissance réelle où elle eût été de se défendre, s'en prend, ainsi qu'il arrive toujours, dans les temps de parti, aux intrigues des traîtres et au manque de concert de ses défenseurs, car « Quimper, dit-il, est comme la cour du roi Petaud, et tout le monde y est maître. » Ce n'est du reste qu'au moment de sa douleur qu'il décoche ce trait inno-

cent à une ville « que son intention est plutôt de louer, étant le lieu de sa demeure depuis tant d'années. »

La cause bretonne était sans espérance. Toute vivante qu'elle fût encore dans les masses, elle était dépourvue de ce principe d'avenir qui seul assure et légitime la victoire; c'était déjà de la poésie plutôt que de la politique. D'ailleurs, le motif religieux faisait défaut : la conversion du roi Henri IV avait frappé la Ligue au cœur; et chacun préparait sa soumission, et songeait à en tirer un bon prix, ce que l'habileté autant que la générosité de ce prince rendait facile.

Mais quoique les principales villes et forteresses de la Cornouaille fussent occupées par les troupes royales, ce pays ne devait pas voir de si tôt le terme de ses calamités; et c'est ici que le récit du chanoine Moreau se colore d'une teinte sombre et désespérée, en même temps que le drame gagne en interêt, et s'anime par une péripétie pathétique.

Aux maux de la guerre avaient succédé le pillage, le viol et l'incendie. Les *chauffeurs* du temps parcouraient aussi ces tristes campagnes, non pas dans l'ombre de la nuit, mais de jour, la lance au poing et le casque en tête. Des bandits s'établirent sur les rocs inaccessibles, menacant les villes, rançonnant les châteaux, s'abattant sur les terres du plat pays que le désespoir finit par laisser sans culture.

Un nom infernal a survécu à tous les autres. Des montagnes d'Arrhès à la pointe du Raz, il n'est guère de noble demeure que La Fontenelle n'ait souillée par ses orgies sanglantes, de tannière où il ne soit entré pour enlever le pain du pauvre, puis égorger les malheureux *rustiques* sans defense. Souvent en parcourant les immenses bruyères de la Basse-Bretagne, vous apercevez, sous l'ajonc épineux et la fougère, des restes de retranchemens, assis parfois sur d'antiques campemens romains, et le paysan vous les indique encore avec une superstitieuse terreur, comme un souvenir de La Fontenelle. Que l'effroi populaire ait grossi les crimes de ce monstre et jeté sur sa mémoire une sorte de voile fantastique, on peut l'admettre; mais les faits attestés autant par des ruines encore debout, que par les récits de Moreau, qui eut de fréquens rapports avec lui, depuis sa jeunesse jusqu'au jour de son tardif supplice,

suffiraient pour en faire un personnage fort supérieur à tous les corsaires et brigands de l'école byronnienne, et je ne doute pas que si cette vie étrange était plus connue, elle ne fût dépecée par tous les vautours romantiques à bout de crimes et de curée.

Guy Eder, ou Gouyon Eder, sieur de La Fontenelle, étudia à Paris au collége de Boncourt, où Moreau le vit en 1587, « montrant déjà des indices de sa future vie dépravée, étant toujours aux mains avec ses camarades de classe. » Encore écolier, il vendit ses livres et sa garde-robe, pour acheter une épée et un poignard, et se mit à courir les aventures. Ayant passé près de la potence sans rencontrer la fortune sur son chemin, il rentra tout jeune encore en Bretagne; et comme on a la conscience large en temps de faction, la Ligue l'adopta, parce qu'il était de bonne maison et avait l'esprit entreprenant. Ayant lié à son sort, par l'ascendant de sa supériorité personnelle, quelques jeunes gens ruinés, il commença ses entreprises dans l'évêché de Tréguier, s'empara du château de Coëtfrec, cette jolie ruine aux festons de lierre, si fraîchement jetée dans un épais bois de hêtres, aux portes de la ville de Lannion, comme une fabrique de fantaisie dans un parc immense. Il pilla cette ville et tout le pays circonvoisin; enfin assiégé dans sa forteresse, il fut réduit à capituler, car on traitait régulièrement avec La Fontenelle, et les lois de la guerre étaient observées vis-à-vis du scélérat qui ne tenait aucun compte de celles de l'humanité.

Chassé de ce diocèse il se jette sur celui de Cornouaille, et débute par la surprise du Granec, dont nous avons vu ses gens prendre possession au nom de leur capitaine.

Solidement établi dans cette bonne maison fortifiée, il saccagea tout le pays, pendant plus d'une année, rançonnant les riches, égorgeant les pauvres, incendiant les fermes et les récoltes, palissadant les églises pour se retirer, au besoin, dans leurs hauts clochers; les brûlant quand elles lui étaient inutiles. Le parti de la Ligue n'osait cependant le désavouer, car il en avait besoin, et il est pour les partis de honteuses et terribles nécessités. Le duc de Mercœur cajolait donc M. de La Fontenelle, et c'est à peine si dans un voyage que l'audacieux brigand fit à Nantes, pour présenter ses hommages au prince lorrain, celui-ci, en le voyant paraître dans un somptueux appareil, osa lui demander, en lui frappant

amicalement sur l'épaule, combien de gens avaient contribué à payer tant de belles choses? Car il aimait le luxe et les plaisirs élégans, M. de La Fontenelle, et s'il devient jamais le héros d'un mélodrame, le chorégraphe trouvera sans peine où y placer un ballet.

On dansait en effet au château du Granec; nos grand'mères, dans leurs longues robes de velours et de soie, passaient le pont-levis pour figurer un menuet devant le maître du logis ou le sieur de la Boulle, son inexorable lieutenant; beaucoup y allaient par terreur, pour adoucir le tigre, quelques-unes peut-être par sympathie politique. Un jour, dans une de ces fêtes nocturnes, au milieu des délires d'une joie bachique, la grande salle du château s'écroula, et au milieu de tant de victimes, le malheur voulut que La Fontenelle ne perdît qu'une jambe. C'était trop peu ou trop, car Shakspeare nous a révélé l'effet des difformités physiques sur les caractères dépravés. Le diable boiteux se vengea sur ses victimes. Après avoir successivement occupé les manoirs et villes de Crémenec, Corlay et Carhaix, il descendit vers le rivage comme pour se rafraîchir par la brise de mer et le sang nouveau.

Il est peu probable que vous soyez jamais venu jusqu'à Quimper-Corentin, ce à quoi je vous exhorte fort pourtant, car ce pays est beau. Si vous y venez, vous pousserez à quatre lieues plus à l'ouest, jusqu'à Douarnenez, petite ville aux rues étroites et à pic, à l'air vif et saumâtre, à la physionomie vivante et maritime. A mer basse, vous monterez à pied sec par un beau lit de sable blanc jusqu'à l'un des rochers qui domine l'entrée du port. C'est l'île Tristan. De là, au couchant des jours d'été, on jouit d'un incomparable spectacle. Une baie de six lieues se déroule devant vous, et votre vue se promène du promontoire du Raz et des brisans de la côte des Trépassés, à la pointe de la Chèvre et à l'anse de Dinant. Partout des roches bizarres et géantes, des aiguilles et des colonnades, des portiques et des pyramides. Ici, sous le soleil, le sommet des flots étincelle; là, vous distinguez à peine quelques formes dans de sombres et profondes anfractuosités. Au retour de la pêche, le lac se couvre d'une flotte de six cents voiles où les filets à sardines, encore humides d'écume, courent de mâts en mâts comme des guirlandes phosphorescentes. Ces nuées de mouettes volent à tire-

d'aile pour regagner toutes les criques du rivage. Douarnerez en rassemble le plus grand nombre sous son môle, et vous les voyez, quand le vent s'élève, s'entasser aux quais de la ville comme des poussins sous leur mère. En face de vous et au sommet de l'amphithéâtre, s'élève le clocher dentelé de Ploarré, inondé de lumière comme le vêtement d'un ange; dans le fond se lient, par des pentes insensibles, les montagnes qui virent, au IVe siècle, la pénitence du premier ermite de l'Armorique, saint Ronan, et treize siècles après celle de son dernier solitaire, M. de Névet.

Rien dans cet harmonieux paysage ne reporte la pensée vers des scènes de carnage et de désolation. On ne s'explique pas qu'un aussi misérable îlot ait jamais pu résister à une attaque et devenir une inaccessible retraite. Cependant, l'ordre donné par Henri IV au comte de Brissac de raser les fortifications de l'île Tristan, n'a pas été si strictement exécuté qu'on n'en puisse découvrir encore des restes sous les varechs et les sables que le flot y charrie, et l'on voit que le drame sanglant de l'histoire s'est aussi joué sur cette côte solitaire et lointaine.

Contraint de quitter les environs de Carhaix, La Fontenelle descendit, comme nous l'avons dit, vers la mer. Un coup de main le rendit maître de Douarnenez, où « le sieur de Guengat, capitaine de la place, dormant à la française, fut pris dans son lit avec ses gens. » Le pillage fut considérable, car tous ceux du plat pays y avaient entassé leurs effets de prix. Les prisonniers furent « traités à la turque et plus barbarement encore. » De Douarnenez qu'il fortifie, il se jette sur Penmarch, ville grande et ouverte dont les ruines, entassées sur une lieue de rivage, attestent l'importance et les calamités. Ses habitans se défendent dans quelques maisons crénelées dont vous voyez encore les béantes meurtrières. Chassés de poste en poste, ils se réfugient dans l'église principale où le désespoir les pousse à de sacriléges profanations et à d'horribles voluptés. Le bras de La Fontenelle les saisit au pied de l'autel, et leurs ames meurent du même coup que leurs corps.

Trois cents navires transportèrent dans l'île Tristan les dépouilles de cette malheureuse ville, et devinrent les instrumens d'une active piraterie qui rendit ces parages et l'entrée de la Manche inaccessibles aux navigateurs de toutes les nations.

Ce fut bientôt le tour de Pont-Croix. Après avoir écrasé, à Plogastel Saint-Germain, le gros de cultivateurs qui, privés de tous moyens d'existence, se jetaient au-devant de sa cavalerie en poussant de longs hurlemens, il saute à pieds joints les tranchées et barricades que les pauvres bourgeois du Pont avaient élevées avec autant de promptitude que d'inexpérience. Le sieur de La Ville-Rouault et quelques gentilshommes se défendirent long-temps dans le clocher, dont deux ou trois hommes de cœur suffisaient pour garder l'étroite entrée. Les assiégeans reculaient écrasés sous les gros blocs de granit détachés de la muraille massive; mais bientôt suffoqués par l'épaisse fumée d'un feu de genêt vert qui enveloppait dans un nuage cette tour, leur dernier asile, les habitans de Pont-Croix offrirent de capituler sous condition d'avoir vies sauves, ce que La Fontenelle promit par serment. Mais « chrétien de nom et turc en effet, il commande, parjure qu'il est, que lesdits Ville-Rouault et Cosquer avec quelques autres fussent pendus à l'instant; ce qui fut fait. Avant exécuter le commandement, il voulut que cette sienne cruelle infidélité fût accompagnée d'un acte sans comparaison plus vilain et reprochable que les précédens, c'est qu'il fit par les soldats et goujats violer publiquement et en pleine rue ladite dame à la face de son mari, ce qui fut trouvé chose autant détestable qu'inhumaine; car, encore qu'il y eût mille crimes sur lui, dont le moindre était capital, si trouvait-on quelques prétextes d'excuser sous le manteau de la guerre. Ce violement infâme en la personne d'une demoiselle d'honneur ainsi perpétré, le mari fut pendu et quelques autres. Le reste de ceux qui tombèrent entre ses mains fut ou tué ou amené prisonnier à l'île Tristan, où les uns moururent misérablement en des cachots infects comme gardes-robes et latrines, et après une infinité de tourmens qu'on leur faisait tous les jours, tantôt les faisant seoir sur un trépied à cuir nu qui les brûlait jusqu'aux os, tantôt au cœur de l'hiver et aux plus grandes froidures, les mettant tout nus dedans des pipes pleines d'eau gelée, comme dit l'Écriture : *A calore nimium, a frigore nimium*. Ils n'avaient, après leur mort, autre sépulture que le ventre des poissons; car, sitôt qu'ils étaient trépassés, leurs compagnons prisonniers étaient commandés de les jeter à la mer, si mieux n'aimaient laisser les corps pourrir parmi eux, et ceux qui les traînaient

ainsi étaient peu après eux-mêmes traînés morts par leurs compagnons.

« Voilà les morales actions de La Fontenelle et de ses gens de guerre, qui durèrent jusqu'à la paix et plus, qui fut l'an 1597, sans aucune distinction de personne, qualité, ni parti, quoiqu'il se dît catholique et du parti de l'union. »

Assiégé deux fois dans Douarnenez par le capitaine du Clou, que Moreau accuse d'intelligence avec lui, puis par le marquis de Sourdéac, gouverneur de Brest, il repoussa toutes les attaques des troupes royales et tenta de surprendre Quimper, qui ne lui échappa que par l'intrépidité du sieur de Kerollain. Celui-ci, avec sept hommes d'armes, repoussa les bandits déjà maîtres du quartier Saint-Mathieu, et donna aux secours le temps d'arriver, qui mirent enfin en déroute les douze cents *argoulets* de La Fontenelle.

Ce qui surprend surtout dans le récit de Moreau, confirmé du reste par tous les écrivains de l'époque, c'est de voir ce brigand secondé dans toutes ses entreprises par les troupes aux ordres du duc de Mercœur. C'est ainsi, par exemple, que sa tentative sur Quimper fut appuyée par un mouvement combiné des garnisons de Vannes, Hennebon, et autres villes tenant pour l'union. On s'explique moins encore peut-être comment d'Épinay Saint-Luc, lieutenant-général pour le roi en Bretagne, et qu'un stratagème rendit maître de la personne de La Fontenelle, put et osa le remettre en liberté après s'être borné à en tirer bonne rançon, et le laissa reprendre possession de son île, où il se maintint jusqu'à ce qu'il eût traité directement avec Henri IV.

Ce qui passe, en effet, toute croyance, et offre une nouvelle preuve de la démoralisation qu'engendrent les guerres civiles, c'est de voir un scélérat qui avait saccagé villes et châteaux, ravi l'honneur aux femmes, épousé une enfant de neuf ans, riche héritière enlevée par lui au sac du château paternel, qui, selon Moreau, « était coupable devant Dieu de la vie de plus de trente mille ames, » traiter avec le roi de France et de Navarre après la soumission du duc de Mercœur et la pacification de toute la province.

Par lettres royales du 26 mai 1598, il obtint pour lui et les siens remise et absolution pleine et entière de tous meurtres, viols, enlèvemens et pillages qu'il avait pu commettre durant le cours de la

guerre ; et pour le mettre à couvert de toute poursuite, le roi, « eu égard à tous les siéges et autres affaires que le sieur de La Fontenelle avait eu sur les bras, disent les lettres, lui donnait tout ce qu'il avait ainsi pris, manié et reçu, sans avoir à en rendre compte. » Ces lettres, du reste, se terminent par des formules fort honorables pour le courage du sieur de La Fontenelle. L'étonnement redouble lorsqu'à la suite de ces actes on trouve un brevet de capitaine de cinquante hommes d'armes délivré par le roi à Gui Eder, sieur de La Fontenelle, commandant pour sa majesté en ses places de Donarnenez et l'île Tristan, « pour l'entière confiance qu'elle fonde en la fidélité, valeur et prudence dudit sieur, et autres considérations à ce mouvans (1). »

Si Marat avait vécu jusqu'en 1814, la restauration n'eût pas sans doute élevé d'échafaud pour verser cet ignoble sang; mais concevrait-on aujourd'hui, sous un pouvoir quelconque, la possibilité de traiter directement avec Marat en face de la France et du monde? Les temps et les mœurs ont changé et la presse est bonne à quelque chose.

Justice fut faite cependant, et le bourreau ne perdit rien pour attendre. La Fontenelle trempa dans la conspiration du maréchal de Biron, et alors on se rappela ses crimes. Il fut condamné à être roué vif en place de Grève (2).

Cet homme est le personnage principal du récit de Moreau. Il anime ses tableaux par sa présence et par la terreur qui le suit

(1) *Preuves de l'histoire de Bretagne*, par dom Morice, in folio, tome II. Col. 1681-1691. Ces actes étranges, qu'une situation bien difficile put seule imposer au noble cœur d'Henri IV, sont rédigés de façon à laisser entendre que les signalées faveurs que le roi accorde au sieur de La Fontenelle sont dues surtout à ce que, durant les troubles civils, ce chef avait toujours fait la guerre pour son propre compte, « sans avoir jamais eu l'intention de livrer le royaume à l'étranger ou à une personne quelconque voulant attenter à l'usurpation ou démembrement dudit estat. » Ainsi, la position du voleur est plus favorable que celle de l'adversaire politique.

Jacques de Lestel, sieur de La Poulle, principal officier de La Fontenelle, obtint également des lettres royales d'abolition, consignées au même recueil.

(2) Par arrêt du mois d'août 1602. *Preuves de l'histoire de Bretagne*, tome III.

toujours comme l'ombre suit le corps. Aussi comme l'épouvante était universelle en ces temps de calamités, comme toutes les imaginations étaient frappées! L'esprit éclairé du chanoine n'ose repousser aucun bruit populaire, aucune superstitieuse croyance. Ici ce sont des soldats morts, « ressuscités en forme de loups, pour, par permission de Dieu, affliger les vivans, et communément appelés en leur breton *tut bleis*, c'est-à-dire *gens loups*. Ce qui n'est hors de propos, attendu que les plus graves auteurs disent que les sorciers sont des antropophages ou mangeurs de chair humaine, surtout de la chair des petits enfans morts sans baptême. » Ailleurs vous voyez Moreau discuter le bruit universellement répandu en ce temps, que l'Antechrist était né en Babylone, et que déjà les juifs, en tout pays s'avançaient pour l'aller recevoir et reconnaître pour leur messie. « Ce qui troublait beaucoup les peuples, même les plus avisés, encore que plusieurs doctes n'y ajoutassent pas foi, disant que tous les signes prédits par les Écritures qui devaient précéder son avénement, n'étaient pas encore accomplis, et entre autres que l'empire romain n'était encore du tout aboli, ce qui était, disaient-ils, nécessaire, avec quelques autres raisons. »

Si c'est là la poésie, voici l'histoire :

« Il serait autant impossible d'éclairer, par le même, les misères de ce pauvre canton que de prendre la lune, comme on dit, avec les dents. La Cornouaille alla de mal en pis, ses champs étant dépouillés de tous moyens, et ravagés par La Fontenelle. Elle fut réduite à telle extrémité, que fort peu de gens demeurèrent en vie, et n'ayant ni cheval, ni bœufs. Lorsqu'ils pouvaient avoir quelques morceaux de blé, ils s'attachaient, de nuit, à la charrue, pour les semer, en espérant d'avoir quelque chose l'année prochaine. Je dis la nuit, car le jour, ils ne paraissaient pas plus que des hiboux, et se tenaient cachés dans les taillis et genêts comme bêtes sauvages. Et n'avaient moyen de faire aucun feu, crainte d'être découverts par l'indice de la fumée, et ainsi mouraient dedans les fossés, où les loups, les trouvant morts, s'accoutumèrent tellement à la chair humaine, que dans la suite, pendant l'espace de sept à huit ans, ils attaquèrent les hommes étant même armés, et personne n'osait aller seul. Quant aux femmes et enfans, il les fallait enfermer dedans les maisons, car si quelqu'un ouvrait les portes, il était le plus

souvent happé ; et s'est trouvé plusieurs femmes, au sortir, d'auprès leur porte, pour faire de l'eau, avoir eu la gorge coupée sans pouvoir crier à leurs maris, qui n'étaient qu'à trois pas d'elles, même en plein jour.

« Dieu suscita de toute manière les traits de son courroux sur son peuple, en faisant un exemplaire châtiment *in virga ferrea*, et fit un monde nouveau en petit nombre, comme seulement un séminaire du futur, avec tant de désolations, que telle paroisse où il y avait, avant la guerre, plus de douze cents communians à Pasques, sans comprendre plus d'autant d'enfans qui n'avaient pas encore atteint l'âge, en l'année de paix il ne se trouvait pas douze communians; et ainsi par toutes les paroisses, entre autres celles qui étaient éloignées des villes et places de retraite, dans lesquelles il y avait moyen de se retirer. »

La Cornouaille, saignée à blanc, fut bien long-temps à se remettre d'une épreuve qui parut avoir épuisé toutes les sources de sa vie ; et peut-être à sa physionomie mélancolique et reservée peut-on deviner encore de nos jours l'influence de tant d'effroyables calamités.

Telle fut l'issue de la principale tentative faite au XVIe siècle pour raviver la nationalité bretonne. Ce fut du moins la dernière fois que cette pensée se produisit d'une manière nette et précise; mais bien long-temps encore elle devait agiter sourdement les populations armoricaines, et les poursuivre comme une vague hallucination. Si le tableau que je viens de tracer présente quelque intérêt, et que moi-même j'éprouve un jour le besoin de me délasser d'études sévères en recueillant quelques souvenirs dans nos landes et sur nos grèves, je dirai les tentatives bizarres et ignorées qui eurent lieu sous Louis XIV et la minorité de Louis XV; je chercherai jusqu'à quel point la nationalité bretonne exerça d'action sur la chouannerie morbihannaise, et je montrerai cette pensée qui fut celle de tout un peuple se transformant chez quelques imaginations puissantes et solitaires en une monomanie, qui lutte encore avec désespoir contre le cours des choses et des siecles.

LOUIS DE CARNÉ.

RUYSCH.

HISTOIRE HOLLANDAISE DU XVIIe SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

---

§ IV.

GEORGE DE CASTELNEAU.

Il est temps de faire connaître le mystérieux instigateur de cette émeute nocturne. Les évènemens rapides, qui vont se presser dans ce cadre rétréci, nous obligeront à laisser dans l'ombre quelques traits de notre drame; mais la figure du chevalier George de Castelneau, son héros principal, y réclame impérieusement sa place.

Le chevalier de Castelneau, qui aurait pu faire assez bonne figure à la cour du roi Louis XIII à côté de Marillac, de Gondy, de Luynes ou de tout autre, était un gentilhomme de Poitou, qui n'avait réussi aucunement à se maintenir dans les bonnes graces du roi Louis XIV. Neveu du comte d'Estrées, et attendant, après la mort de cet oncle, de fort gros biens, sur lesquels il ne s'était fait faute de vivre à l'avance, le chevalier avait été long-temps à Paris un charmant jeune homme, cherchant à plaire, et plaisant même bean-

coup trop à de très grandes dames, ce qui plus d'une fois avait fait froncer le sourcil à Louis XIV, que Fagon, son médecin, et Pélisson, l'historiographe du roi, appelaient *le plus bel homme de sa cour*. Moitié pour ses dettes et moitié pour d'autres méfaits, le chevalier se vit un jour *engagé* à passer quelque temps dans l'Inde, par une lettre contresignée du roi et de son ministre Colbert. Le comte d'Estrées, espérant bien que son cher coquin de neveu périrait au moins dans la traversée ou dans quelque taverne de Calcutta, lui fit passer à cette époque quelque argent. Tout Paris se perdit en conjectures sur la cause positive de cet exil. Les uns voulaient que le chevalier fût allé, avec un carrosse à la livrée du comte d'Estrées, son oncle, acheter, en compagnie d'actrices de l'hôtel de Bourgogne, une tourte de pigeonneaux à la Halle, le jour même du vendredi-saint; d'autres, qu'il eût une fois malignement souligné tous les *car* qui se trouvaient dans une lettre du roi à Mme de Montespan, son idole. De pareils crimes conduisaient alors directement aux îles Marguerite ou aux Grandes Indes!

Mais au lieu de mourir aux Grandes-Indes comme l'avait espéré le comte d'Estrées, le chevalier en était revenu plus gros joueur et plus duelliste qu'il ne s'en était rencontré jamais à Amsterdam. Il était renommé pour la manière dont il embrochait un homme sur le terrain, et jouait du luth à sa fenêtre jusqu'à midi en caleçon de ratine. Cette double réputation de bretteur et de chanteur étayait prodigieusement ses bonnes fortunes; il faisait fureur auprès des bourgeoises du Dam avec quelques airs que le surintendant de la musique de France, Jean-Baptiste Lulli, lui avait appris, et il traitait ensuite les maris qui intervenaient dans ses concerts d'une manière trop incommode.

Depuis les ordonnances contre le duel, ordonnances publiées par la chambre des bourguestres d'Amsterdam à la suite de la guerre, le chevalier s'était prudemment retiré du monde et des belles compagnies; il ne paraissait plus qu'à certains jours, et demeurait chez Gaspar Stok, à deux pas du Kalver Straat. En vérité, par une soirée de mai, beaucoup de ces belles jeunes femmes de la Hollande, que Metzu représente assises à leur fenêtre, si potelées et si roses, regrettaient le luth du chevalier Castelneau. Rêveuses et pensives, elles se promenaient souvent sur les grands quais de

l'Amstel, écoutant les brises, qui ne leur apportaient que les sifflemens du nord, au lieu des symphonies miraculeuses de Lulli. George de Castelneau, leur ancienne idole, leur beau chevalier de France, n'habitait plus ce brillant quartier du Dam, il demeurait chez le faiseur de bière Gaspar Stok. Le rossignol d'Amsterdam chantait chez le fossoyeur d'Hamlet!

On en vint un beau jour à rechercher sérieusement quelle pouvait être sa vie. Elle prenait plaisir à dérouter les curieux et les bourgeois. Un jour elle était riche, évaporée, française; le lendemain, grave et sombre. Vie fantasque, étrange, que celle du chevalier de Castelneau! Aujourd'hui de l'or, de l'or à pleines mains, comme un joueur; demain, la barbe longue, la moustache mal peignée, de mornes rendez-vous, des cliquetis d'épée non loin de sa rue, une indissoluble union avec Gaspar Stok, un pacte peut-être! Ce diable de chevalier mettait sur pied le guet, les bourgmestres et les patrouilles de nuit, si belles dans les grands cadres de Rembrandt.

A part le jeu, qui lui procurait de l'or, n'avait-il donc pas une autre corde à son arc, cet acharné seigneur qui s'était fait tout d'un coup si redoutable, et qu'on n'osait renvoyer au roi Louis XIV, sans doute parce qu'il n'en aurait pas voulu? Il n'est que trop vrai, le gros jeu que tenait toujours Castelneau, dans les cafés, était soutenu par un métier abominable et infame. Il tuait les gens pour vendre leur corps; il approvisionnait les ateliers de dissection, et en particulier celui de Ruysch. L'anatomie, en effet, faisait en ce temps, nous l'avons dit, toute l'occupation d'Amsterdam. D'Amsterdam, la ville savante, partaient ces investigations patientes et ces découvertes utiles qui, depuis le XVIIe siècle, ont illustré cette science comme autant de rayons, et qui devaient immortaliser Ruysch, même avant Boerhaave. Ceux qui ont l'instinct inné de ces études, comprendront bien vite de quel avantage il devait être pour la science, une science qui n'avance que graduellement et avec la lenteur des siècles, d'avoir d'excellens sujets pour les recherches cadavériques. La fraîcheur et la souplesse des corps entraient nécessairement pour quelque chose dans ces curieuses préparations. L'anatomie, qui n'a d'autre objet, après tout, que la contemplation studieuse de la nature et des qualités apparentes de chaque or-

gane, ne fut d'abord pratiquée que sur les animaux ; la superstition fit long-temps regarder comme sacrilége l'homme assez hardi pour porter la main sur le cœur de son semblable. Comment Ruysch poursuivi, nous l'avons vu, par l envie et par l'erreur, meme après les premiers médecins ses maîtres, parvint-il à donner à la science une stabilite durable, un empire de croyance véritablement populaire? C'est, nous le répetons, en couvrant la science elle-même d'un tissu palpable, en rendant à la mort la couleur même de la vie. Les sujets nécessaires pour la dissection et que la superstition du peuple rend toujours rares, périssaient bientôt entre les mains des anatomistes; Ruysch les conserva, et sut leur rendre, pour ainsi dire, une nouvelle ère d'eternité. Mais pour cela (et les ouvrages du professeur lui-même en font foi), Ruysch préférait à des corps caducs et maladifs, à des organes vieux et appauvris, la verdeur et la force encore visible des cadavres. Non-seulement Ruysch injectait finement, mais c'était encore un embaumeur et un coloriste habile. Il fardait la mort, il la peignait aussi coquettement que le peintre en miniature habille une vieille coquette. Les sujets que tuait Castelneau, dans la vapeur du vin ou l'entraînement d'une querelle, ceux que le poing de Stok frappait dans une taverne, ou qu'il dérobait adroitement aux bières de bois qu'on lui commandait, étaient des cadavres d'élite, cent fois plus favorables aux scrutations studieuses du docteur, que ceux de l'amphithéâtre. Le chevalier et Gaspar Stok, son valet, ruse coquin, vieux soldat de marine sous les amiraux Ruyter et Tromp, étaient donc les véritables pourvoyeurs de Ruysch. Le metier de Stok, son ivrognerie et ses rudes manières, ne fournissaient qu'un trop grand nombre d'occasions à Castelneau d'approvisionner le docteur et sa poulie; d'un autre côté la vie aventureuse de Castelneau, sa soif de paraître et de dépenser, son humeur fanfaronne et son adresse au jeu de l'escrime garantissaient pour long-temps à Ruysch ce gain fatal, sur lequel le docteur fermait les yeux, comme tous les praticiens et les grands professeurs d'anatomie.

§ V.

LA RUE DES BIÈRES.

D'ailleurs, Gaspar Stok était le seul familier de la maison. Gaspard Stok connaissait Ruysch de longue date, il entrait chez lui à toute heure du jour et de la nuit. C'était le plus honnête croque-mort d'Amsterdam, que ce jouflu Gaspar Stok! Il faisait des bières admirables, ce qui est un métier fort prisé dans Amsterdam. Il remplissait près du chevalier le vieil emploi des vieux Frontin de comédie; la nature hardie et insouciante de Castelneau l'avait séduit. Il va sans dire que l'espèce d'imbroglio castillan qui avait livré au chevalier la chambre et le cœur de Sarah, était l'œuvre de George de Castelneau; œuvre soutenue et appuyée par son digne hôte Gaspar Stok. Le fabricant de bières ayant ramassé au hasard le nom de Bidloo dans une des conversations de Ruysch, s'en était servi pour ameuter ce soir-là dans les tavernes le peuple des ignorans et des bourgeois, comptant bien que Castelneau profiterait de ce tumulte pour sortir de son prétendu linceul.

Depuis quelques jours, Sarah ne se promenait guère sans prier Rachel de prendre avec elle le chemin du Kalver-Straat. Vainement Rachel déclinait-elle devant son amie sa répugnance pour certaine petite rue qui touche à ce quartier remuant, rue formée par des baraques en bois, comme les loges d'une foire, et dans laquelle se fabriquent toutes les bières de cette ville populeuse. L'intrépide jeune fille entraînait Rachel par le bras, loin du beau quartier du Dam, pour examiner ensemble ces échoppes de triste augure.

Si quelque jour, en effet, il vous prend envie de visiter le théâtre français d'Amsterdam, théâtre situé sur le quai d'Erwtenmarkt, vous la rencontrerez comme malgré vous, cette étrange *rue des Bières* (1). Là, chaque jour, quatre planches s'emboîtent aux coups réguliers

(1) Elle est située près du canal même qui porte son nom, et se nomme *Kistenakers-gragt* (Canal des Bières).

du marteau, à deux pas du plus beau palais d'Amsterdam, du palais du Dam, bâti comme un angle de Venise sur treize mille pilotis. Cette rue étroite et sombre n'abrite que des menuisiers funèbres. Le bois de ces bières et leurs compartimens distincts varient suivant la fortune ou le rang des acheteurs. Il y a des bières de cèdre, de bois blanc, de chêne, de mérisier, de sandal, de bois d'Amérique ou de bois de Chine. Au mouvement de la rue, à son babil, à la gaieté de ses chansons et au brouillard de ses pipes, vous ne pourriez croire jamais que d'honnêtes Hollandais s'occupent, dans cette rue, de l'*habit de bois* dont parle Scarron le poète; c'est là pourtant leur unique commerce de tous les jours!

La boutique de Gaspar Stok se distingue entre toutes les autres par la forme de ses bières et l'éclat de leur vernis. Les unes sont ornées de jolis petits filets blancs avec des devises tirées des psaumes; d'autres, ô vanité! ont déjà des sculptures avec un canton d'armoirie encore intact sur chacun de leurs panneaux!

Le vent est nord-ouest, et la fenêtre de Castelneau est fermée. Au lieu de ces pots de géranium et d'œillets, ornement habituel des chambres hollandaises, l'œil ne distingue guère à travers le vitrage de la fenêtre qu'une grande épée à l'italienne et un habit à rubans fanés. Pendant que la fille de Ruysch, tristement penchée, cherche à cueillir une pâle rose d'hiver qui croît entre les jointures du sol, Sarah fait un signe d'intelligence à Gaspar Stok, qui glisse un billet dans la main de la jeune fille.

— *Merci, Stok!* c'est ce que veut dire le balancement de tête de Sarah.

— *Mon Dieu, la pauvre fleur!* c'est le cri de Rachel en voyant que sa rose s'effeuille au vent. Les deux jeunes filles rentrent toutes deux; Sarah triomphe et Rachel est triste.

Beaucoup de promeneurs encombrent les quais, et bien qu'on soit au cœur de l'hiver, les places publiques regorgent de monde. Un maître tapissier, en frac de velours d'Utrecht, précède une charrette traînée par quatre chèvres; dans cette charrette il a fait tenir ses marteaux et ses bagages.

— Pourquoi ces banquettes rouges? demande Sarah à Rachel.

— On les porte sans doute à l'église occidentale, pour la messe de minuit.

— Comment sais-tu, Rachel, que c'est la messe de minuit?

— Sans doute parce que je suis protestante, Sarah, et que vous êtes, vous, catholique! reprend la fille de Ruysch avec l'air quelque peu puritain des protestantes. Je devrais vous gronder; depuis quelque temps vous ne faites que des étourderies. Hier, par exemple, pourquoi ai-je trouvé votre croix dans l'escalier?

Sarah, avançant la main, rattacha vivement à son cou cette croix qu'elle tenait, dit-elle, de sa mère, et que sans doute elle avait laissé tomber la veille imprudemment.... Elle embrassa les joues de Rachel et rabattit son capuchon dans lequel le vent s'engouffrait.

— Pardonne-moi, Rachel, disait Sarah en marchant toute joyeuse. Oh! ma bonne Rachel, je t'aime bien! Quel dommage pour toi que tu n'aimes que tes fleurs! N'y a-t-il pas, Rachel, d'autres choses qu'une jeune fille puisse aimer?

— Dieu et son père, Sarah.

La dernière feuille de la petite rose d'hiver glissa des doigts de Rachel, quand elles arrivèrent au seuil de la maison.....

§ VI.

RÉSOLUTION.

Ce froid brouillard continue. Le vent du nord s'unit aux carillons plaintifs d'Amsterdam; toutes les églises catholiques ont donné le branle à leurs cloches pour la grande solennité. Seul, dans son laboratoire, le docteur Ruysch, assis à sa table de cuir doré, continue ses *Adversaria*, son dernier ouvrage; Gudule et Rachel sont endormies. La plume du docteur sillonne d'énormes colonnes, il foudroie Bidoo, il commente Swammerdam. Sarah vient d'ouvrir sa vitre, malgré le froid, et regarde le pavé couvert de neige. Quelque temps elle a suivi de l'œil un manteau qui venait du côté de la maison: son cœur battait; mais la lanterne d'un bourgeois vient de lui faire reconnaître Reynier Graaf qui se rend en bon paroissien à l'église occidentale, ses Heures sous le bras. Ce n'est pas Reynier Graaf dont Sarah est inquiète!

La pauvre enfant referme sa fenêtre; ses yeux sont rouges et sa

poitrine oppressée. Debout près de sa petite lampe, elle froisse entre ses doigts la lettre que Gaspar Stok lui a remise le matin, et qui d'abord lui avait causé tant de bonheur.

— Il ne viendra pas!

Et Sarah se demande ce qui peut retenir George, l'homme qu'elle voit à ses pieds depuis vingt-cinq jours, celui pour lequel elle déroule avec tant de précautions et d'effroi l'échelle que l'ex-cordier Gaspar Stok lui a donnée! Car malgré le docteur, malgré Gudule et Rachel, en dépit même du chien de Terre-Neuve du professeur Tulp, la jeune fille a trouvé le moyen de rendre chaque soir le chevalier invisible à tous; pendant que le faiseur de bières apporte à Ruysch ses corps ou vient lui demander ses commissions, George de Castelneau escalade la fenêtre de Sarah; ses basques d'habit frolent les tulipes de Rachel qui sommeille, et qui se prend le lendemain au vent du nord des ravages de sa fenêtre. Le chevalier n'a pas eu grand' peine à enlever d'assaut ce cœur ouvert à tous les dangers. Il a triomphé par cela même qu'il a surpris Sarah au milieu d'une vie d'ennui. Sarah, que les livres du docteur ou les fleurs de la bonne Rachel n'étaient pas de nature à récréer, a goûté bien vite les paroles de miel qui tombaient des lèvres de Castelneau. Hier, c'était sa bague; aujourd'hui, quelque bracelet, — l'amour des jeunes filles et des grands seigneurs ne vit que de mensonges et de bijoux. Souple, insinuant, corrupteur comme un véritable fils de la cour de Louis XIV, trop égoïste ou trop distrait pour aimer, George ne songe qu'à son rôle de chaque soir. Dès que l'horloge de la Tour sonne dix heures, il arrive chargé de rubans, d'essences et de poésies de Benserade. Sa perruque est nouée de mille boucles factices, boucles d'anciennes maîtresses, dont il fait chaque soir un holocauste au feu de tourbe de Sarah. La pauvre petite le regarde de ses deux grands yeux et l'aime comme son prince. Un soir, il n'en était qu'au beau milieu de l'échelle, lorsque tout à coup le chien de Tulp aboya. Sarah fit si bien cette fois, qu'en une seconde ses doigts gonflés et meurtris ramenèrent vivement la corde. Au dernier aboiement du chien, les lèvres de Sarah touchaient celles de Castelneau.

Comment n'aurait-elle pas cru, la pauvre Sarah, à l'amour de ce beau jeune homme? Ils ne se sont pas donné la main, il est vrai, devant le monde, mais devant Dieu. La cérémonie du mariage en

Hollande est peut-être la seule chose que regrette la blonde Sarah; cette cérémonie est si touchante! Le jour de la célébration, les jeunes gens et les jeunes filles de la ville jettent des fleurs sur le passage du nouveau couple; l'hypocras et la cannelle circulent dans des bouteilles enjolivées de nœuds de faveur; la jeune fille que l'on marie a déjà envoyé dans la semaine qui précède l'hymen plusieurs de ces bouteilles à ses parens et amis : c'est ce qu'ils appellent *les larmes de la fiancée.*

Sarah n'a point traversé la ville comme ces belles filles joyeuses de leur voile blanc, de leurs bouteilles à nœuds de faveur et de leur fleur d'oranger; le carillon du Dam n'a point sonné pour elle les courantes et les bourées qu'il exécute d'ordinaire en cette circonstance, de telle sorte que l'horloger du Palais pourrait faire danser le bal dans chaque maison de la ville, tant cette musique simple du bon Hollandais marque distinctement tous les airs. Non, la religion de Sarah a été surprise, sa candeur et son inexpérience l'ont conduite elle-même dans le piége de Castelneau. Le chevalier, qui affecte de ne plus sortir des églises, a répandu depuis quelque temps une telle odeur d'encens autour de lui que Sarah s'est laissée prendre à ces beaux dehors; elle l'a suivi un jour, au risque de se voir suivie elle-même par Rachel, dans l'une de ces petites chambres retirées qui servent de chapelle aux catholiques d'Amsterdam; misérables chapelles où l'on célébre à grand peine la messe comme on célébrait jadis le rit pieux dans les catacombes. Castelneau n'a pas hésité à se présenter devant un prêtre, un prêtre qui a consenti à bénir sa main placée dans celle de Sarah, comédie sacrilége jouée sans doute plus d'une fois déjà par le chevalier quand il habitait la France, mais qui dut bien surprendre la petite cellule hollandaise, asile de pureté et de candeur, où ce chapelain appelé par Stok reçut les noms de Sarah et de George pour les noms des deux époux. Le chevalier, en cédant ainsi au plus cher désir de la jeune fille, a bien vu qu'il la captiverait pour la vie, qu'elle serait à lui, que nul n'aurait le droit de traverser ce bonheur. Un autre motif, suggéré par Stok au chevalier, ne lui a pas laissé le choix de la réflexion dans cette importante affaire; Stok a représenté à Castelneau que le mariage était de rigueur en ce pays, attendu qu'en cas de démêlé avec la justice et messieurs de la chambre des bourgmestres, le Spineus

et le Raspeus (1) étaient des lieux fort désagréables à visiter. Castelneau a donc nourri d'illusions le cœur de la naïve jeune fille. Quelque jour il l'emmènera en France, il lui fera voir la cour de Versailles. Sarah croit à l'éternité de cet amour; elle ne peut douter que George ne soit un de ces hommes méconnus que le caprice d'un roi exile ou rappelle à volonté; la vie journalière de Castelneau lui est du reste murée, et elle ne le voit que le soir. Les lettres du chevalier (quelle jeune fille ne croit pas à ces menteuses d'amour?) provoquent les réponses de la pauvre Sarah, qui lui en récrit de bien plus longues, où elle épanche son ame comme un jeune lis secoue les trésors de sa rosée. Cette correspondance amoureuse est le seul bonheur de la jeune fille pendant ces tristes heures de sa journée, ces heures lentes où le toit de Ruysch ne retentit que du bruit de ses horloges et du pas de la vieille Gudule. Sarah, dans ces lettres, a déposé ses plus chères espérances, ses rêves d'enfant, son amour! Pour tout autre que le chevalier il fût resté à ces lettres une odeur suave, pareille à celle qui sort du calice d'une fleur, d'un coffret de cèdre, ou du passage d'une femme aimée. Aussi la jeune fille, qui sait bien les pleurs que ces lettres lui ont coûtées, et combien sa main tremblait en les écrivant, a-t-elle exigé que Castelneau ne se séparât jamais de ces lettres chéries, et qu'il les gardât sur sa poitrine comme un talisman. Il lui semble que ces lettres protégeront Castelneau et le garderont de toute embûche.

Après s'être payée vainement elle-même de raisons mauvaises, Sarah relit la lettre du chevalier; elle ne contient que ces deux lignes :

« Il me sera impossible de t'aller voir, ame de ma vie! A demain à la même heure. GEORGE. »

— C'est là tout ce qu'il répond à ma longue lettre d'hier! Toujours attendre, douter et trembler! C'est notre sort à nous autres pauvres femmes. Mon Dieu! mon Dieu! que je suis donc malheureuse! Voilà bien trois manteaux que j'ai compté sur mes doigts, et jamais lui! jamais lui dans cette maudite rue!

(1) Le Spineus, lieu où l'on renferme toutes les filles de mauvaise vie que l'on condamne pour un certain temps, et où elles travaillent. Le Raspeus est une autre maison pour les hommes.

C'est la première nuit qu'il manque à nos rendez-vous! Blanches étoiles qui vous baignez dans l'Amstel à l'heure qu'il est, vous qui l'avez vu tant de fois courir avec un front aussi radieux que le vôtre vers cette fenêtre du Marché-Neuf, vous êtes voilées d'ombre et de tristesse aujourd'hui! A demain! écrit-il; il a écrit *demain*, il me trompe! Tout n'est aujourd'hui que religion ou impiété à Amsterdam. Les fêtes de Dieu cachent souvent bien des crimes! L'autre jour, il m'en souvient, George entra; il ne m'embrassa même pas. Ses paroles n'étaient plus tendres; il avait l'air d'un masque auquel on se laisse prendre de loin, mais de près! Mon Dieu! pourquoi donc l'ai je aimé, pourquoi ai-je quitté pour lui tous mes devoirs de bonne catholique! Stok m'a donné la clé du jardin; j'irai, je veux aller à cette messe de minuit! Quelle joie si j'allais le trouver priant, se repentant surtout, les mains jointes devant la Vierge, de m'avoir fait tant de mal! Ou plutôt je vais le surprendre tournant autour de quelque belle dame du Kalver-Straat, et prêt à lui offrir l'eau bénite avec ses doigts pieusement alongés! Si je le voyais, j'irais droit à cette femme lui dire qu'il est mon amant! Il est mieux que cela, c'est mon mari! — Seigneur Jésus! l'horrible ouragan qu'il fait! — Il ne me donne aucune raison, il me dit que cela lui est impossible. Impossible! voilà un mot que George n'a jamais connu! il ne me l'a dit que d'aujourd'hui; oh! c'est qu'il ne m'aime plus! Maudite lettre! il semble qu'elle soit écrite sur les genoux de quelque autre femme, tant elle est courte! Mais je veux savoir où il va, je le saurai! sans doute que je vais le trouver à cette messe, j'irai; je veux savoir où est George!

Ayant pris sa mante et la lettre du chevalier, elle sortit.

§ VII.

LE PYL.

Le sage Heinsius, votre compatriote, l'a écrit quelque part, bons Hollandais, ce que veut une curiosité de femme, votre mer du Nord le veut, elle renverserait plutôt les digues et les écluses. Sarah marchait donc comme une jeune fille enhardie par le danger même; elle marchait sur la neige du quai comme sur les planches du na-

vire, son ancien hôte. Le vent soufflait à déraciner les tilleuls plantés devant la maison du docteur; cette nuit de Noël était glacée, les clapotemens de l'eau dans chaque canal et le vent fatal de nord-ouest présageaient l'orage. Ces sortes de nuits que l'habitant de la Hollande ne remarque même pas, l'arrachent rarement à une partie de jeu ou de plaisir qu'il a projetée, les tavernes sont loin de désemplir de buveurs aux nuits d'hiver; les églises aussi en ces jours de fête regorgent de fidèles. Nous avons expliqué précédemment au sujet même d'Amsterdam comment tous les cultes avaient fini par l'envahir, comme les flots de la mer qui mordent le sable; ce fait tient plus que jamais à l'histoire de l'édit de Nantes; mais au temps de notre drame, Amsterdam comptait encore pourtant beaucoup d'églises catholiques.

L'église de la Tour (*de Toren*) n'était entre autres ni la moins riche, ni la moins belle. Toutes les nuits, depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre du matin en hiver, des hommes nommés *klapermans*, espèce de sonneurs ambulans avec une cliquette, assez semblables aux watchmen de Londres, partaient du seuil même de cette église afin de commencer leur ronde de nuit; ils ramenaient dans leurs maisons ceux qui se trouvaient ivres ou égarés, veillaient au couvre-feu, et constituaient la police. Ce ne fut donc pas sans un léger sentiment de crainte que la jeune fille entrevit d'abord les piques serrées et les arquebuses de ces klapermans. Ils marchaient deux à deux et dans le plus grand ordre à quelques toises de la maison même du docteur, pendant que les bourgeois, armés d'une simple lanterne de corne, traversaient les ponts de la ville. Certainement cette nuit devait être une nuit de recueillement et de piété, comme en tous les pays chrétiens; mais là, ainsi qu'ailleurs, on reconnaissait, à certains signes, l'abus inséparable des cérémonies nocturnes de la fête de Noël. De grands jets de lumière et des éclats de rire bruyans s'échappaient souvent des volets mal fermés et des barraques disjointes.

Au pas lourd des klapermans, le bruit cessait pour recommencer de plus belle lorsque la patrouille avait passé. Sarah s'était enveloppée de sa mante hollandaise à houppe noire, mais les plis de cette large soierie préservaient à peine du froid ses membres délicats. A chaque église, Sarah fléchissait le genou, puis elle cherchait; à

chaque église, des nuages d'encens portaient sa prière au tabernacle sur leurs chastes ailes. Mais sa prière était vaine, George de Castelneau n'était pas là! Tremblante, au milieu de tant de monde, elle ramenait sur sa figure les plis de son voile, puis elle reprenait, haletante, cette course infructueuse, elle priait et demandait George à chaque autel. Perdue bientôt en ces inutiles détours, Sarah ne remarquait pas même une chose, c'est que le hasard la ramenait à la maison de Ruysch; le théâtre anatomique et ses quatre tourelles chargées de neige, étaient devant elle avant qu'elle s'en pût douter. A deux pas de ce théâtre anatomique, Sarah vit une grande tache rouge dans le brouillard, c'était une lanterne énorme, flamboyante comme une comète; ce fanal surmontait une porte sablée avec soin; ce lieu, qui n'a pas même changé de destination aujourd'hui, s'appelle encore *la Fontaine* ou *Pyl*. Harassée de fatigue, transie de froid, et sentant la pluie battre ses joues, Sarah n'hésita point à y entrer; le son d'un clavecin avait frappé son oreille. A peine arrivée, elle s'assit sur un banc de bois, au milieu d'une foule de gens qui semblaient comme elle ignorer ce qu'ils allaient voir; c'était pour la plus part d'excellens colons de la Frise, que la musique avait attirés en ce lieu avec leurs femmes et leurs filles.

La nouveauté du spectacle, auquel Sarah allait assister, mérite bien que nous en disions ici quelques mots. Dans une salle éclairée par quatre lustres de cristal, la jeune fille entrevit d'abord confusément des matelots qui buvaient à un comptoir voisin d'un orchestre; cet orchestre, orné de petites draperies blanches comme une loge de marionnettes, raclait toujours le même air, pendant qu'un pauvre aveugle frappait les intermèdes sur une épinette. De la sorte, la musique allait toujours, et avec elle seize à vingt demoiselles en robe blanche, qui ne dansaient pas, mais se promenaient deux à deux au milieu même de la salle, pareilles à ces figures de mécanique auxquelles le joueur d'orgues donne le branle. Sans le coloris emprunté de leur visage et leurs regards agaçans, un étranger aurait pu se croire dans quelque pensionnat d'Amsterdam, un jour de distribution de prix. Toutes portaient les mêmes tresses, les mêmes dentelles, les mêmes fleurs. Cette promenade continue, et le brouillard produit dans cette salle, par le tabac, aurait infailliblement soulevé le cœur aux filles les plus robustes, si depuis long-temps celles-ci n'eussent

été faites au métier. Ce ne fut pas sans une secrète angoisse que Sarah parcourut les visages des spectateurs; ils respiraient tous un air de taverne qui la surprit fort, on doit le croire; quelques-uns pourtant étaient plus voisins de la bonhomie que du vice. Le caractère national est ainsi fait, que de bons bourgeois de Hollande promènent souvent leurs filles et leurs femmes le dimanche dans ces *musico* ou *maisons de nuit*. Les curieux et les étrangers, protestans pour la plupart, y affluaient ce soir-là.

Sarah voulut sortir; mais la pluie battait le quai. Les auvens et les girouettes criaient, la musique allait, le vin circulait autour des tables. Les domestiques de l'endroit en livrée sale présentèrent à Sarah des raisins et des carlets secs qu'elle refusa; la pauvre jeune fille toute confuse n'avait pas alors assez de ses yeux pour regarder la maîtresse de ce singulier salon, laquelle venait de s'asseoir en grande pompe au buffet. Cette femme avait le front couvert de pierreries et de grandes plaques de perles, à sa ceinture pendait une bourse à fermoirs comme celle des châtelaines, elle portait au col une chaîne d'or de douze à seize tours. Armée d'une mouchette qui ne ressemblait pas mal à une pincette, cette reine de comptoir se faisait remarquer par son adresse à émécher les chandelles triangulaires de son trône; elle servait elle-même le vin et la bierre aux consommateurs.

Dans cette ville d'Amsterdam, une des premières villes commerçantes du monde, lorsque des navires chargés de richesses venaient des deux Indes, l'étrange maison où s'était réfugiée Sarah, maison de plain-pied ouverte à tous, sur le quai même, pouvait recevoir, à juste titre, le nom de creuset, car là venait se fondre l'or que les marins avaient amassé dans les colonies. Ces gens, si disciplinés à bord, donnaient alors tête baissée dans les piéges que leur tendait l'astuce de ces infames créatures. En quelques nuits de débauche, la plupart perdaient le fruit de plusieurs années de fatigues et de périls. Les uns, échauffés par le vin, laissaient imprudemment tomber de leurs basques d'habit des poignées de ducats que le domestique *engraissé* dans cette maison n'avait pas de peine à faire tenir à la semelle enduite de cire de ses bottes, tout en faisant mine de les chercher à terre, d'autres en se logeant eux-mêmes sous ce toit qu'ils auraient dû fuir, demeuraient journellement exposés à ces vols

perfides. Sarah n'entendait pas sans frémir les singuliers récits que s'en faisaient entre eux quelques matelots; un capitaine revenu de Goa avec un coffre rempli de poudre d'or y avait perdu tout son avoir au bout de six mois; le coffre en question pouvait être évalué à quatre-vingt mille florins (1).

Les femmes que gardait cet antre de corruption ne tardèrent pas à se précipiter vers une des portes. Un affreux coup de tonnerre venait de déchirer le voile de l'ouragan; la pluie avait cessé, ou ne tombait plus que par raffales. Sarah se vit seule tout d'un coup dans cette salle si peuplée de monde auparavant; les curieux avaient pour la plupart regagné leurs maisons qui étaient proches. A peine remise de l'effroi que venait de lui causer ce coup de tonnerre, peut-être aussi en proie à l'une de ces crises nerveuses qui brisent les plus résolues, Sarah sentit machinalement sur ses doigts les doigts de la maîtresse du comptoir, cette femme l'entraînait vers une chambre voisine. L'espèce de brouillard qui voilait ce lieu, et la faiblesse que Sarah éprouvait, lui permirent à peine de distinguer une table chargée de viandes, autour de laquelle chantaient en chœur plusieurs femmes, comme si dans cette orgie sacrilége elles eussent voulu défier le ciel lui-même. De jeunes cavaliers en dentelles tachées de lie, leur frac étendu sur le parquet, et leur épée pendante au bois même de leurs fauteuils, tendaient à ces femmes quelques-uns de ces longs verres colorés de bleu et de jaune pareils à ceux que tourne la patiente Allemagne. Les uns juraient Dieu, d'autres chantaient des refrains de gardes françaises. Le plus jeune et le plus beau d'eux tous s'était fait apporter sur la table même l'épinette que touchait l'aveugle une heure avant, et donnait la serenade à ces femmes. Pendant ce temps un autre convive lisait tout haut des lettres d'amour dont chacun faisait de grands rires; ces lettres circulaient de main en main; l'écriture en était petite et fine: la jeune fille reconnut bien vite la sienne.... Abandonnant de ses doigts glacés la main de la femme qui la tenait, Sarah poussa un grand cri, elle venait de reconnaître Castelnau..... Repoussant avec force ceux qui voulaient s'opposer à son passage, elle courut en foule vers le quai, le démon du vertige avait pris sa pauvre tête. Elle courut, le brouil-

(1) Cent soixante mille livres de France.

lard était partout. Sarah marcha devant elle et fendit ces nuées grises, elle doublait le pas sans savoir où elle allait. Déjà dans cette course irréfléchie, elle avait dépassé la Fontaine, et marchait toujours. Certes, qui l'aurait vue cotoyer ainsi le quai de l'Amstel, que nul parapet ne garantit, se fut jeté vite au devant d'elle. Tout à coup les échos de la maison du docteur retentirent d'un cri affreux; Sarah trompée par le brouillard venait de tomber dans le canal.

Celui qui sortit le premier de la maison du docteur était Gaspar Stok; aidé du chien de Tulp qui flairait les neiges, il retira du canal le corps de la jeune fille; — Sarah était morte!

. . . . . .

. . . . . .

§ VIII.

DOULEUR.

Le chien du professeur Tulp poussa un long aboiement. Ruysch descendit, Rachel se leva, la vieille Gudule elle-même s'arracha tremblante de son alcôve. La neige refluait au visage du bon docteur, qui éleva ses deux bras en signe de désespoir, et ne put trouver que ce mot :

— Mon Dieu!

Car Sarah n'existait plus; tout l'art de Ruysch échouait devant ce corps que Gaspar Stok venait de tirer du canal. Aux cheveux de la jeune fille pendaient de longues gouttes d'eau que le froid avait déjà cristallisées. Vous eussiez dit des perles au front d'une vierge.

Ruysch baisa la main de Sarah, et dit à Gaspar Stok de monter le corps dans son cabinet. C'était le sanctuaire de sa maison, et il avait hâte de mettre à l'abri des profanes un si précieux cadavre! Il aida lui même Gaspar Stok, il traversa la cour et les corridors, son front chauve a nu malgré le froid et la neige.

Rachel attérée ne vit pas même en passant que chaque fleur et chaque tige de son petit jardin étaient rompues. Gudule la soutint jusqu'à sa chambre où elle s'enferma pour prier Dieu et dire l'office des morts; et sur les joues pâles de Rachel coulèrent, cette nuit-là, des pleurs semblables à ceux que durent verser autrefois les saintes femmes, des pleurs d'amour, de remords. Rachel s'accusa de-

vant Dieu de n'avoir pas été à Sarah une duègne sévère, une amie sûre, un véritable ange gardien.

Pour Gaspar Stok, bien qu'accoutumé, durant sa vie de marin, à ces scènes d'angoisse, il s'essuya les yeux du revers grossier de sa manche, lui qui sans pleurer avait un jour cousu dans sa voile le corps de son frère à Plymouth!

Sarah venait d'être étendue par Gaspar Stok et le docteur sur une natte du cabinet. L'eau ruisselait encore sous la mante de Sarah, quand le pauvre Ruysch en écarta les plis lourds. Il reconnut fort bien la croix que Sarah portait au cou, et sur laquelle se trouvait gravé un chiffre de date. La bague du chevalier était au doigt de l'enfant. Le visage de Sarah, si décoloré que l'eût fait la mort, gardait une grace et une fraîcheur incomparables. Sa main droite, crispée violemment, tenait une lettre mouillée; ce ne fut pas sans efforts que Ruysch parvint à l'ouvrir. Approchant la lettre du feu que Gudule venait d'allumer, il en sécha les caractères avec soin, et la parcourut ensuite tout entière. C'était la derniere lettre écrite par le chevalier de Castelneau à Sarah. Ruysch recula d'un pas en voyant la signature : elle lui rappelait un homme perdu, qu'il était à même de connaître plus que tout autre. Ce billet lui révélait tout, et les rendez-vous du chevalier et son rôle menteur de chaque soir près la trop naïve enfant. Le docteur se tordait les bras de désespoir; il marchait d'un air égaré dans cette grande salle peuplée de cadavres. Les uns parfaitement secs, et enveloppés de linges et de bandes de cuir, ressemblaient à ces momies que les prêtres du Nil avaient seuls le droit de toucher jadis, ils étaient bruns et poudreux, exhalant encore à la chaleur du foyer une odeur aromatique. Leur peau, retirée sur elle-même, et presque tannée comme le cuir, était dorée sur le visage, sur les mains et sur les pieds. Ces dorures, communes à un assez grand nombre de momies d'Égypte, n'empêchaient pas que des figures hiéroglyphiques n'en couvrissent le tissu; leur masque de toile était verni, et le globe de l'œil dans quelques-unes se trouvait même injecté. Le docteur les avait placées, pour la plupart, dans de grandes cages de verre à côté de squelettes, qui, par une bizarrerie coquette, tenaient des roses artificielles entre leurs doigts alongés.

A la première vue de ce cabinet de Ruysch, si l'observateur se

trouvait attristé devant ces jeux de la destruction, de quel étonnement ne devait-il pas être saisi en examinant les prodiges de vie que Ruysch avait su tirer de la mort même? A côté de corps admirablement conservés dans de longues baignoires de cristal remplies d'alcool, et dont la pose conservait encore sa souplesse et son abandon, à côté de plantes disséquées aussi habilement que des animaux, la baguette du docteur avait répandu le charme de la vie sur tout un peuple de morts : ici des enfans, le sourire sur les lèvres, la joue encore fraîche et invitante comme un beau fruit; plus loin de jeunes paysannes de la Nord-Hollande, enluminées du vermillon charmant de Miéris, les bras satinés, les épaules nues; dans cette cage de verre, une grave matrone d'Utrecht en falbalas, sa lèvre aristocratiquement pincée; sous cette autre cloche un vieux bourgmestre avec sa perruque à rubans noirs, et son feutre à larges bords. Sous tous ces visages entièrement desséchés, Ruysch, à l'aide d'injections chaudes et colorées, avait fait refluer la vie. Il était le roi de cette seconde création; chez Ruysch, la mort était peinte. Le vent et l'orage qui avaient faibli sur le matin, laissaient arriver alors à ce cabinet du docteur un rayon de ciel bleuâtre. Tout ce muet sénat semblait saluer Ruysch, les enfans avec un sourire, les vieillards avec un reste de vie dans les yeux, les momies et les squelettes avec leurs roses. En tout autre moment Ruysch se fût levé fier de son siége pour remercier chacun de ces hôtes funèbres; mais devant ce cadavre il resta muet.

— Je suis un misérable, s'écria-t-il tout d'un coup, en s'arrachant lui-même à la torpeur de son rêve, j'ai laissé mourir l'enfant de Michel, et je ne puis le ressusciter! Ce chevalier me traite en vrai tuteur de comédie! Ingrat et infame que je suis! Méprisable savant qui passes les nuits pour ton art, et ne veilles pas sur la perle de ta maison! Muet devant ce cadavre! A genoux, docteur Ruysch! ressuscite ce corps si tu peux! Qu'on vienne me dire à présent que je suis un homme de Dieu, que je rends la vie aux morts! Enfant, pardonne-moi, car je t'ai laissé mourir. J'aurais dû, de mon corps usé et goutteux, te faire un rempart à toute heure du jour et de la nuit. J'aurais dû marcher auprès de toi comme le vieux Joseph près Jésus faible et petit. J'avais promis à Michel et à toi ce que j'ai donné depuis à mon inutile science, mon bras, ma pensée, ma vie!

Au lieu de cela je t'ai laissé mourir. Mon Dieu! vous êtes juste, mais vous êtes cruel en même temps!

Le docteur sangotait, la face contre la natte où semblait dormir Sarah. Les derniers tisons du foyer luttaient de clarté avec le jour naissant, Gudule entra, elle tenait en main un paquet à l'adresse de Ruysch.

Le docteur, au seul cachet de la missive, retomba morne et pâle dans son fauteuil. Le cachet était aux armes de l'Amirauté, et la lettre lui annonçait le retour de Ruyter dans trois jours.

—Trois jours! il vient me la demander dans trois jours! La guerre n'est elle donc pas achevée, et voudrait-il tenter quelque nouveau coup? Je suis un pauvre homme qui ne comprend rien aux choses de guerre. Que lui dirai-je dans trois jours? Si j'écrivais à Vondel! Oui il n'y a que Vondel, Vondel le poète, qui puisse me tirer d'embarras. Que Vondel donne au théâtre d'Amsterdam sa tragédie des *Vierges* qui doit suspendre le peuple hollandais aux lèvres de son poète; moi pendant ce temps, je me barricade chez moi, j'ensevelis moi-même cette femme, et je dis à Ruyter qu'elle a été étouffée aux portes d'un théâtre. Mais morte, morte ainsi! morte par ma faute! bien morte!

Il continuait :

— Dieu a bien fait de ne me donner qu'une fille. Mais il me punit dans cet enfant, plus cruellement que dans ma chair. Je l'aimais plus que ma fille, plus que ma Rachel que j'aime tant, et je le lui dis maintenant que je suis seul avec elle et Dieu!

Il embrassa encore une fois les mains de la morte, puis il reprit en se levant :

— Il faut, avant tout, que nul ne vienne me troubler dans ma nouvelle œuvre. J'ai besoin de l'aide du ciel pour ce que je vais tenter!

Le docteur ouvrit un des livres de son cabinet, et médita quelque temps. Il fit appeler ensuite Gaspar Stok, et lui commanda une bière avec le nom de *Sarah*.

Ruysch n'osa pas ajouter le second nom, le nom terrible et creux de *Ruyter*.

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La fin au prochain numéro.*)

HISTOIRE

De L'art en France par les Monumens.

LA STATUAIRE AU XIIIe SIÈCLE.

IV.

Dans notre premier article (1), nous avons assisté à la naissance de Marie, à sa glorification sur terre; retournons à la porte gauche du portail de l'occident, et nous assisterons à sa mort, à sa glorification dans le ciel. Mais avant que de décrire les statues qui concourent à ces deux derniers actes de la vie de la Vierge, qu'on me permette de traduire un petit poème latin attribué à saint Jean, il facilitera et abrégera en même temps l'explication de la statuaire (2).

« Les apôtres étaient dispersés en diverses contrées du monde pour prêcher la religion chrétienne, et Marie habitait en une maison près de la montagne de Sion, passant sa vie à visiter en grande dévotion tous les lieux glorifiés par le baptême, le jeûne, la prière, la passion, la sépulture, la résurrection et l'ascension de son fils.

(1) Voyez la Livraison du 17 avril dernier.

(2) Ce poème a été recueilli par Jacques de Voragine dans sa *Légende dorée*. Il l'a inséré à la fête de l'Assomption de la Vierge dont il fait tous les frais. Voragine en donne même deux versions différentes à quelques égards. J'ai pris de l'une et de l'autre ce qui pouvait le mieux faire comprendre la sculpture que je vais décrire.

Elle avait alors soixante ans : car à quatorze ans elle conçut Jésus, l'enfanta à quinze, vécut trente-trois ans avec lui, et lui survecut douze années encore.

« Un jour que le cœur de la Vierge, embrasé du désir de revoir son fils, faillit de courage et se répandit en larmes; — car son fils ôté, toute consolation lui avait été enlevée; — un ange habillé de lumière lui apparut. Vierge bienheureuse, lui dit-il, vous êtes bénie, mais recevez encore la bénédiction de celui qui dans le temps salua Jacob. Voici, ô ma maîtresse, une branche de palmier du paradis; vous commanderez qu'on la porte devant votre cercueil, car dans trois jours vous serez ôtée de votre corps, pour aller en gloire à votre fils. Marie lui répondit : Qu'il soit fait comme vous dites; mais je désire instamment que les apôtres mes frères et mes fils soient assemblés près de moi, pour qu'avant ma mort je les voie de mes yeux corporels, qu'en leur présence je rende mon ame à Dieu, et que je puisse être ensevelie par eux. Je demande encore, ce que j'ai demandé bien des fois à mon fils sur terre, que quand mon ame sortira de mon corps, elle ne voie nul terrible esprit, et n'ait encontre aucune puissance du démon. L'ange lui dit : Celui qui de Judée en Babylone transporta le prophète par un cheveu, pourra en un moment vous amener les apôtres. Vous n'aurez pas non plus à redouter la présence de l'esprit méchant, vous qui l'avez brisé à la tête et dévêtu de son empire. En achevant ces mots, l'ange remonta au ciel comme il en était venu, dans des flots de lumière.

« Cependant la palme qu'il avait laissée étincelait d'une grande clarté : elle était verte comme un rameau naturel, mais ses feuilles pétillaient comme l'étoile du matin. Marie entra dans son lit pour y rester jusqu'à sa sépulture.

« Pendant que Jean prêchait à Éphèse, le ciel tonna tout à coup. Une blanche nuée prit l'apôtre et le déposa devant la maison de Marie. Il frappa à la porte, entra et salua sa mère. Marie fut si joyeuse de le revoir qu'elle ne put se tenir de pleurs. Jean, mon fils, lui dit-elle, souvenez-vous des paroles de votre maître qui m'a confiée à vous. Dieu m'appelle à mourir; je vous recommande donc mon corps, car les juifs ont résolu d'attendre la mort de celle qui a porté Jésus afin d'enlever son corps et de le jeter dans les

flammes. Vous ferez porter cette palme devant mon cercueil quand vous me conduirez au tombeau. Jean pleura.

« Au même instant le tonnerre gronda, et tous les apôtres enlevés par des nuages à toutes les contrées où ils prêchaient, tombèrent comme de la pluie devant la maison de la bienheureuse Vierge. Jean sortit au-devant d'eux et leur apprit que Notre-Dame allait trépasser. En essuyant ses larmes, il leur recommanda de ne pas pleurer sa mort, de peur que le peuple n'en fût troublé et dît : En voici qui redoutent la mort, et cependant prêchent la résurrection.

« Quand Marie vit tous les apôtres rassemblés, elle bénit Notre-Seigneur. Elle les fit asseoir parmi les lampes et les lumières ardentes, elle leur montra le rameau lumineux, elle revêtit des habits de mort et s'arrangea dans son lit en attendant sa fin. Pierre était à la tête du lit, Jean aux pieds, les autres apôtres à l'entour, célébrant les louanges de la Vierge. Vers la troisième heure de la nuit, un grand coup de tonnerre heurta la maison, et un parfum si délicieux embauma la chambre, que tous ceux qui étaient là, hors les apôtres et trois vierges qui portaient des flambeaux, s'endormirent d'un profond sommeil. Alors Jésus-Christ arriva avec les ordres des anges, l'assemblée des patriarches, les bataillons des martyrs, l'armée des confesseurs et les chœurs des vierges. Tous se groupèrent autour du lit de la Vierge et psalmodièrent de doux cantiques.

« Jésus dit à sa mère : Venez, mon élue, je vous placerai sur mon trône; car je soupire après votre beauté. — Seigneur, répondit Marie, mon cœur est préparé. Alors tous ceux qui étaient venus avec Jésus chantèrent doucement. Marie chanta sur elle-même ces paroles : Toutes les générations me proclameront heureuse, parce que celui qui est puissant, et dont le nom est saint, a fait de grandes choses pour moi. Aussitôt le chantre des chantres entonna plus excellemment que tous les autres : Ma fiancée, venez du Liban; venez, vous serez couronnée. — Me voici, dit Marie, car je me réjouis en vous. En ce moment l'ame de la bienheureuse Vierge sortit sans douleur de son corps et s'envola dans les bras de son fils. Jésus dit aux apôtres : Portez honorablement le corps de ma mère dans la vallée de Josaphat, ensevelissez-le dans le tombeau qui lui est préparé, et attendez-moi trois jours jusqu'à ce que je revienne à vous.

« Aussitôt les roses et les lys des vallées, c'est-à-dire les martyrs, les confesseurs, les vierges et les anges entourèrent l'ame plus blanche que le lait que portait Jésus-Christ, et montèrent au ciel avec elle. Les apôtres s'écriaient d'en bas en la voyant s'élever : Mère pleine de prudence, souvenez-vous de nous.

« Les saints qui étaient restés au ciel furent attirés à la mélodie de ceux qui montaient, et lorsqu'ils virent leur roi porter en ses propres bras, appuyée sur sa poitrine, l'ame d'une femme, ils furent émerveillés et s'écrièrent : Quelle est celle qui monte du désert, pleine de délices, appuyée sur son époux? — Elle est belle entre les filles de Jérusalem, répondirent ceux qui l'accompagnaient; et comme vous l'avez connue pleine de charité et d'amour, vous allez la voir sur un trône de gloire, assise à la droite de son fils.

« Alors s'éveillèrent ceux qui dormaient, et voyant le corps sans ame, ils se prirent à pleurer. Les trois vierges qui avaient porté des flambeaux dépouillèrent le corps pour le laver; mais il s'illumina d'une si grande clarté, qu'elles pouvaient le toucher et non le regarder. Cette lumière dura jusqu'à ce que le corps fut lavé et vêtu d'un suaire. Alors les apôtres prirent cette dépouille avec respect et la placèrent sur le cercueil. Jean qui avait bu des flots de grace en reposant sur la poitrine de Jésus, qui s'était désaltéré à la source de l'éternelle clarté, porta la palme étincelante; Pierre et Paul mirent le cercueil sur leurs épaules; Pierre entonna l'*In exitu Israël de Ægypto*, et les autres apôtres continuèrent le psaume à voix faible. Dieu couvrit d'une nuée les apôtres et le cercueil, en sorte qu'on entendait leurs chants sans voir leurs corps. Les anges marchant deux à deux chantaient avec les apôtres, et remplissaient la terre d'un son de merveilleuse douceur.

« Tout le peuple de Jérusalem fut ému à cette délicieuse mélodie, et sortit en foule de la ville demandant ce que c'était. C'est Marie qui est morte, répondit-on, et les disciples de Jésus l'emportent en faisant autour d'elle cette musique que vous entendez. Alors tous coururent aux armes, s'excitant mutuellement. Tuons les disciples, disaient-ils, et brûlons le corps de celle qui a porté ce séducteur. Le prince des prêtres tremblait de rage. Voilà, s'écriait-il, le tabernacle de celle qui a troublé notre pays; voyez la gloire qu'on lui rend. Il mit la main au cercueil pour le faire tomber, mais ses

deux bras séchèrent subitement et furent cloués à la bière. Il pendait ainsi par les mains, tourmenté d'une horrible douleur. Tout le peuple fut frappé d'aveuglement par les anges qui étaient dans les nuages. — Saint Pierre, criait le prince des prêtres, ayez pitié de moi; rappelez-vous comme je vous ai aidé lorsque la chambrière vous accusait. — Je n'ai pas le temps, répondit saint Pierre, je suis empêché au service de Notre-Dame; mais crois en Dieu et en la Vierge qui l'a engendré, et tu seras guéri. — J'y crois, dit le grand-prêtre en baisant la bière, et soudain ses mains furent détachées, ses bras furent revivifiés. Prends ce rameau, ajouta le chef des apôtres, et mets-le sur ce peuple aveugle; à qui croira, la vue reviendra.

« Cependant les apôtres étant arrivés dans la vallée, placèrent le corps dans un sépulcre semblable à celui de Jésus-Christ, et s'agenouillant auprès, pleurèrent et chantèrent. Au troisième jour, une nuée resplendissante environna le sépulcre, une odeur suave voltigea à l'entour, des voix célestes résonnèrent et Jésus-Christ descendit en terre, entouré d'une multitude d'anges. Il salua ses disciples par ces mots : la paix soit avec vous. Ils lui répondirent : la gloire soit avec vous qui seul faites les grandes merveilles. Quel honneur, dit Jésus, pensez-vous que je doive faire à ma mère? Seigneur, dirent-ils, ressuscitez-là et placez son corps à côté de vous. Alors saint Michel vint, qui présenta l'ame de Marie à Notre-Seigneur, et Jésus dit : Levez-vous, mon amie, vase de vie, temple de gloire, afin que votre corps, qui n'a pas été souillé par l'impureté du mariage, ne soit pas gâté par les vers du tombeau. Aussitôt l'ame revint au corps de Marie, qui sortit glorieuse de la tombe. Elle s'envola dans les airs au milieu de la foule des anges, et fut reçue dans le ciel par son fils qui l'embrassa au visage et l'habilla de clarté. Là elle est entourée de la compagnie des anges, enclose de la foule des archanges, possédée des trônes, ceinte du chant des dominations, environnée de l'empressement des apôtres, honorée des vertus, louangée des chérubins, célébrée par les séraphins. La Trinité se réjouit sur elle, les martyrs la supplient, les confesseurs la prient, les vierges l'entourent d'harmonie, et l'enfer même hurle de rage devant sa gloire.

« Les apôtres embrassèrent pieusement le sépulcre, et se disper-

sèrent de nouveau par toute la terre pour pêcher les hommes en les attirant dans le filet de leurs paroles. »

Les cent soixante et onze acteurs du drame qu'on vient de lire jouent chacun leur rôle dans le tympan et la voussure que nous étudions. En réunissant à la porte gauche les huit cadres à bas-reliefs engagés dans les murailles extérieures de l'apside, la légende de pierre est presque aussi complète que la légende écrite. D'abord la Vierge étendue sur son lit de mort est entourée des douze apôtres abîmés de douleur. Ces figures à peine reconnaissables ici, tant les hommes les ont mutilées, tant les siècles les ont dégradées, sont d'une conservation magnifique au tympan de la porte occidentale, où les apôtres assistent à l'enterrement. C'est là que se lisent aisément les diverses expressions de douleur et d'espérance. — On reconnaît au chevet du lit, saint Pierre, cette figure sanguine, ardente, à cheveux frisés, à barbe épaisse et courte, tempérament mobile, mais énergique ; aux pieds, saint Jean, face jeune encore, pâle, mélancolique, désespérée, il souffre l'horrible souffrance d'un fils qui voit mourir sa mère, d'un ami qui perd la mère de son ami. Mais aussi l'espérance éclate dans son désespoir, la vie éternelle rayonne à lui de cette mort passagère, et je ne sais quoi de confiant éclaire cette figure que la douleur terrestre obscurcit. Les autres apôtres, variés d'âge et de tempérament, sont variés aussi par la douleur plus ou moins profonde. Les mains jointes de tristesse ou portées à leurs yeux qui s'emplissent de larmes, ils penchent la tête, laissent tomber leurs bras. Tout à coup au milieu de ce deuil infini, de ces larmes intarissables, paraît Jésus-Christ lui-même, soleil divin dont la présence illumine les tristesses de la terre. La Vierge se soulève à l'arrivée de son fils, puis retombe et meurt.

Alors les douze apôtres chargent sur leurs épaules, en versant des larmes, en entonnant des chants lugubres, le cercueil plus précieux qu'une châsse où repose pour trois jours seulement la dépouille mortelle de la Vierge. Six soutiennent le brancard par les bras de devant, trois à droite, trois à gauche ; six par les bras de derrière, disposés de même trois à trois. Le chagrin a déjà ridé tous ces fronts, amaigri toutes ces figures, dépouillé ou blanchi toutes ces têtes. C'est qu'en effet on ne souffre pas autant pour

une fille unique qu'on perd, pour une mère adorée qui meurt. Ils ont vu mourir le fils, ils ont vu mourir la mère; et n'était la promesse de Jésus qu'il serait toujours avec eux, n'était sa présence de tout à l'heure, tout espoir serait perdu : avec Marie serait mort le christianisme.

Cependant la mort de la Vierge se répand à Jérusalem. Les Juifs furieux accourent pour profaner le corps sacré. Un d'eux a voulu renverser la bière, mais ses mains coupées comme par un rasoir sont restées collées au cercueil, lui-même est renversé dans la boue. Un autre a porté les mains à la bière et ses mains sont paralysées, il va tomber à la renverse sur le corps du premier. Les apôtres continuent leur marche sans s'arrêter. On arrive à la vallée de Josaphat figurée par deux arbres, un olivier et un figuier, chargés de leurs fruits. C'est là le terme du convoi. Deux anges prennent le corps de Marie que des anges seuls pouvaient toucher, et le mettent dans un sépulcre taillé pour elle. C'est ici que la douleur des apôtres déborde. Quatre d'entre eux accablés de chagrin plus que de lassitude, sont assis : saint Paul et saint Pierre à droite, saint André et saint Jean à gauche. Saint Paul est tout chauve, sa tête douloureuse appuyée sur sa main gauche; saint Pierre a la face triste, mais ferme; à saint André, les bras tombent et se croisent sur les genoux; saint Jean, jeune figure, beaux cheveux taillés en couronne, pose sa tête désespérée sur sa main droite, abat la gauche sur ses genoux. C'est lui qui perd le plus à cette mort, c'est aussi lui le plus accablé. Les autres apôtres souffrent beaucoup, et la présence de Jésus peut à peine les rasséréner. Jésus, qui n'a pas senti la corruption de la tombe, ne veut pas que le corps de celle qui l'a porté et nourri en soit souillé. Trois jours donc se sont à peine écoulés que, sur les ordres de Jésus, qui n'est resté de même que trois jours au sépulcre, les anges descendent du ciel avec l'ame de Marie, et rallument son corps éteint avec cette flamme immortelle. La Vierge revenue à la vie, monte sur les nuages abaissés à terre comme un char aérien, et aux acclamations des anges qui la soulèvent, s'envole au plus haut du ciel, là où trône son fils bien-aimé, entre deux anges à genoux. Jésus assied sa mère sur un trône à côté du sien, lui pose sur la tête la couronne qu'un ange lui apporte, met les étoiles sous ses pieds et proclame cette mère chérie la reine des cieux.

C'est alors qu'un concert ineffable retentit du ciel à la terre, de la terre au ciel. Écoutez aux parois de la porte, écoutez aux voussures, et vous entendrez tressaillir de joie, d'abord les huit statues colossales d'en bas qui se dressent de toute leur hauteur : Aaron avec sa tiare de grand-prêtre; Moïse armé des tables de la loi; saint Jean-Baptiste qui porte sur son disque l'agneau qui lave les péchés; saint Bernard qui a aimé Marie comme un amant une amante; Philippe-Auguste dévoué à la Vierge qui le sauva de la mort à Gisors; saint Denis portant à la main le haut de sa tête, non sa tête entière (on entrait déjà dans le doute); enfin deux anges balançant leurs encensoirs vers le tympan où trône Marie (1).

Mais c'est dans les quatre gorges de la voussure et au premier étage du tympan, que l'amour et la joie éclatent, et entourent comme d'un cercle de feu la Vierge couronnée et Jésus qui la couronne. Au bas du tympan et de la voussure, quatorze grandes figures assises ou debout, représentent la terre qui fête sa reine. Cinq rois méditent les louanges de la Vierge, écrites sur les phylactères qu'ils tiennent à la main, ou sur les rouleaux deployés que soutiennent leurs genoux; neuf docteurs de la loi nouvelle, exaltent et commentent les passages du Cantique des cantiques, appliqués à la Vierge et à Jésus. Voilà le monde moderne, le monde vivant, placé au plus bas étage.

Plus haut, dans le ciel de la voussure, c'est le monde passé, la foule des bienheureux. C'est d'abord, en allant de la circonférence au centre, un cordon de seize patriarches, admirables et vénérables figures de cinquante à soixante ans, tenant à la main des phylactères plus ou moins déroulés; puis un cordon de figures couronnées, rois de Juda dont descendait la Vierge; puis les douze apôtres, non plus hommes grossiers et pleureurs, comme nous venons de les voir sur terre, mais glorifiés et joyeux dans le ciel; enfin, à gauche, six anges, délicieuses figures d'enfans en aubes unies, longues et blanches, portant des candélabres allumés de cierges; à droite, six autres anges en aubes recouvertes de ma-

(1) Ces huit statues abattues à la révolution, ont leurs analogues et leurs contemporaines au portail latéral nord de la cathédrale de Chartres. On pourrait en moulant les statues de Chartres puis en les fondant en bronze, remplacer textuellement ces statues colossales de Paris.

gnifiques chapes qu'agrafent des fermoirs d'or ou de diamant, balancent leurs encensoirs. Tout ce Panthéon étincelant de sainteté, de joie et d'amour, accueille de trépignemens, de chants, de lumière, de parfums, cette femme qui est à ceux-là leur fille, à ceux-ci leur mère, aux autres leur reine, à tous leur bienfaitrice.

Cette fête, c'est sous le signe de la Vierge qu'ils la célèbrent. La Vierge astronomique et la Vierge humaine se rencontrent et s'embrassent dans le ciel, l'une couronnée des douze étoiles que son fils lui pose sur la tête, l'autre vivante des cent dix étoiles dont Dieu a fait sa constellation. C'est au mois d'août, alors que le blé mûri, scié, battu, moulu, cuit en pain, nourrit les hommes sur la terre; alors que les derniers jours de la canicule achèvent de sucrer de lumière et de chaleur les fruits de l'automne; c'est en août que la mère de Jésus, mûrie par soixante ans de vie, moulue par la souffrance, pétrie par les sept plus grandes douleurs que le cœur puisse contenir, monte au ciel pour devenir la nourriture de notre ame, la boisson de notre intelligence; car c'est à elle, d'après le christianisme, que nous devons la lumière de cette intelligence et le salut de cette ame. Enfin, Marie quitte la terre et s'envole au ciel au moment où le soleil, après s'être approché de nous, nous abandonne aussi et remonte dans les hauteurs de l'air. — Sans adopter les idées de Dupuis, on ne peut s'empêcher de faire remarquer la coïncidence de l'histoire avec l'astronomie, l'engrenage des saisons de l'Église et des saisons de l'année, des jours de fête et des jours du calendrier. L'Église a voulu cette concordance, elle le dit formellement par ses liturgistes. Comme rien n'était ni plus naturel, ni plus beau, il n'est pas besoin de recourir aux observations astronomiques des Chaldéens, aux zodiaques des Indiens et des Égyptiens, pour bâtir des systèmes impossibles.

V.

Le chrétien mort sur terre vivait dans le ciel. Alors lui qui s'était dévoué aux hommes pendant sa vie mortelle, et qui, comme son maître, avait passé en semant les bienfaits, n'oubliait pas, dans les joies de sa gloire céleste, les malheureux d'ici-bas. C'était alors

surtout que, transfiguré d'homme en saint, de faible en fort, il répandait sa bienfaisance sur les infirmes de corps et d'ame. Un petit os de lui, un cheveu, un lambeau de sa chair, un lambeau de ses vêtemens, avait plus de pouvoir que son corps entier pendant la vie; parce que la vertu du saint glorifié dans le paradis descendait dans ses reliques terrestres. S'il en était ainsi de tout chrétien canonisé, quelle puissance devait donc avoir la Vierge triomphante, créature supérieure aux saints, supérieure même aux anges! Aussi les légendes fourmillent-elles de miracles opérés par Marie. Des poèmes entiers en vers latins, romans et français, en vers de toutes les langues de l'Europe, existent encore sur les miracles de la Vierge; il n'est pas une de nos bibliothèques de France qui n'en possède un ou deux; la bibliothèque royale de Paris en a plus de trente imprimés ou manuscrits. Il sera bon de revenir un jour sur le caractère et le nombre de ces miracles qui charment l'imagination, exaltent l'amour, tout en faisant sourire la raison.

De ces nombreux miracles, un surtout était populaire aux XIIIe et XIVe siècle, c'est le miracle de Théophile. Théophile était économe ou vidame d'un évêque. Il avait géré les biens matériels de l'évêché avec tant de profit pour son ame, qu'à la mort de son maître le peuple voulut le mettre à sa place; Théophile refusa. L'évêque qui fut nommé, sollicité par un intrigant et mécontent lui-même de n'avoir gagné sa dignité qu'au refus d'un économe, destitua ce vertueux serviteur. Cette odieuse injustice troubla l'intelligence de Théophile, il en perdit la tête. Lui qui avait administré des biens immenses pendant de longues années, qui avait remué tout l'argent d'un diocese, il était pauvre. Il voulut avoir de l'argent pour se venger. Il écumait de haine; tout moyen fut bon. Il vendit son ame au diable, et le diable lui donna des millions; mais cet argent sonnait d'un son d'enfer. A peine le marché infernal fut-il conclu que le remords entra dans Théophile; il se jeta aux pieds de la petite Vierge de son oratoire, lui demanda pardon et la pria à chaudes larmes d'arracher son ame des pattes de Satan, en arrachant l'acte qu'il avait signé. Marie, quoique le crime de Théophile fût inouï, eut pitié de ses larmes et vint en secours à son désespoir. Elle, si timide femme, força par la violence le démon qu'elle redoutait tant avant de mourir, à lâcher le contrat fatal, qu'il tenait dans ses

griffes crochues. Plein d'amour, de reconnaissance et de repentir, Théophile courut à l'évêque, lui avoua son crime, et lui remit l'infernale obligation en se prosternant à ses genoux, en lui demandant miséricorde, en racontant avec sanglots la bonté infinie de Marie.

C'est cette légende que raconte en dix-huit statuettes le tympan de la grande porte du nord. Mais pour indiquer aux ignorans qu'il s'agit de la Vierge, quelques faits de sa vie, sculptés au premier étage du tympan, passent rapidement sous les yeux.

D'abord la nativité de Jésus. La Vierge est là étendue sur un pauvre lit. Ce n'est plus le lit triomphal, aristocratique, que nous connaissons au portail de l'occident; mais le grabat du pauvre. Entre mille autres, ce fait suffit pour prouver que cette sculpture n'est plus hiératique, mais laïque; plus du XIIIe siècle, mais du XIVe; plus du noble, mais du bourgeois, du peuple même; car c'est le peuple qui a couché la Vierge dans son propre lit de bois grossier. Saint Joseph est aux pieds du lit; le petit enfant est plus bas que sa mère, emmailloté dans un assez pauvre berceau, et qui ressemble à un cercueil; Jésus est caressé par le bœuf et l'âne. Puis vient la purification: Joseph porte quatre colombes dans une corbeille; la Vierge suivie d'une sage-femme (statue précieuse pour l'histoire de l'art d'accoucher), présente son enfant au grand-prêtre. Puis Hérode, redoutable despote, le cœur ouvert aux conseils affreux d'un horrible petit diable qui a l'air de lui entrer dans l'oreille, assis sur son trône, commande à son tribun, qui l'ordonne à deux soldats, de tuer tous les petits enfans. C'est déjà fait de l'un d'eux; un autre va périr, quoique la mère cherche à dévorer de ses mains la figure du soldat bourreau; un autre soldat, encapuchonné, comme son camarade, d'une lourde cotte de mailles, lève son épée sur un pauvre enfant qui de frayeur glisse des bras de sa mère. Enfin, la Vierge sauve son fils de cette boucherie en s'enfuyant en Égypte. Elle est assise, elle et l'enfant, sur un de ces magnifiques ânes de l'orient. Joseph conduit l'animal par la bride.

Après ces quatre épisodes de la vie de Marie, nous sommes préparés au miracle qu'elle va faire. Le malheureux Théophile, les yeux allumés de rage, mais rouges de honte, se prosterne à genoux devant le diable qui prend ses mains dans ses mains; l'économe, pour avoir de l'argent, jure foi et hommage à Satan avec la ferveur

d'un vassal courbé devant son seigneur. Ce Satan n'est pas celui que nous verrons au jugement dernier, un Satan stupidement féroce, n'ayant de l'homme que l'attitude, et de la bête carnassière, au contraire, griffes, dents, gueule alongée, cerveau nul ou horriblement aplati: le Satan de Theophile est plein de finesse et d'intelligence; son crâne est assez haut, assez large. Mais pour ce démon, ce crâne humain ne suffit pas. Non-seulement l'intelligence lui sort par l'extrémité superieure du tronc, mais encore par l'extrémite inférieure, devant et derrière. Ce démon a trois fois autant d'intelligence qu'un homme ordinaire.

Le diable est donc debout pendant que l'homme est à genoux; il serre fortement dans ses mains les mains du chretien, tant il a peur qu'il lui échappe, tant il veut graver en sa memoire le pacte qu'ils jurent tous deux en ce moment. Cette scène infernale se passe devant un juif, l'entremetteur de toutes les affaires d'argent de cette époque. Le juif, c'est le banquier proscrit du XIVe siècle; celui qui, après avoir tue le corps du Christ, tuait l'ame des chrétiens, et qui vivait avec Satan, comme une femme avec son mari. Regardez, en effet, cette figure longue, sèche, couverte du chaperon réprobateur, lèvres pincées et grêles, teint livide, tenant l'écrit scellé où Theophile vend son ame pour de l'or, et vous aurez horreur de ce juif. Théophile a donné son ame, Satan donne ses écus. Mais c'est un commerçant consciencieux que le diable, et comme il sait qu'une ame a du prix, il commande à un de ses petits diablotins de donner de l'argent à poignées, d'en verser à flots dans le giron du juif. Le juif en garde bien un peu pour lui, car toute peine mérite salaire; mais il faut lui rendre justice, il n'est pas trop usurier, ne prête pas à cent pour cent, et remet à Théophile, assis près de lui, presque tout ce qu'on lui donne.

Lourd de son argent et de son crime, Théophile tombe aux pieds de la Vierge dont la statue est placée dans une petite chapelle. Marie, menaçante et brandissant une épée d'une main, arrache de l'autre le contrat au diable qui grimace, hurle, frissonne de tout le poil qui lui couvre le corps en guise d'habit; mais il a beau grimacer, hurler, frissonner, saisir de ses griffes la robe de la Vierge, il faut céder et lacher l'écrit.

Au troisième étage, Théophile, rentré dans son traité et dans

son ame, vient les remettre à l'évêque. Ce chef du clergé convoque l'assemblée des fidèles; il leur montre et le contrat arraché par la Vierge à Satan, et Théophile humilié à sa droite : d'un côté le crime et le pardon, de l'autre le criminel et le remords. Un homme du peuple, une femme du monde, un noble, une religieuse, sont aux pieds du trône épiscopal, regardant avec admiration cet acte arraché par la Vierge des griffes du diable, qui ne lâche rien cependant quand il tient. C'est alors un concert d'ineffables remerciemens, une clameur de louanges à Marie, bruit qui monte de la terre au ciel, du tympan à la voussure.

Marie est donc en statue colossale, dressée sur le trumeau de la porte. C'est à elle que s'adressent tous ces hommages. Cette Vierge est fière, trop fière peut-être pour représenter l'humble mère de Dieu. Mais cette sculpture est de ce XIVe siècle, qui commençait déjà à perdre l'intelligence des choses divines. Et d'ailleurs, qui, à la place de la Vierge, ne serait fière, autant qu'elle, d'avoir opéré un aussi beau miracle et d'entendre l'église entière par ses fidèles, le ciel universel par ses anges, ses femmes saintes et ses docteurs bienheureux, vous étourdir d'un hourrah de louanges! Dans la voussure, d'abord seize docteurs, jeunes et vieux, tous assis, chantent sur leurs phylactères la gloire et la bonté de Marie; puis quatorze vierges-martyres, vierges de l'église, vierges du monde (il n'y en a que deux mondaines; mais c'était déjà beaucoup que le monde pût en glisser deux des siennes parmi douze de l'église, et cent ans plus tôt le clergé ne l'eût pas permis), secouent d'une main leurs palmes de martyre, agitent de l'autre leurs lampes de virginité, pour embaumer de verdure et de parfums la reine dont elles célébrent la miséricorde.

Enfin, la gorge intérieure est remplie de douze anges, six offrant à la Vierge calices, plat d'or, corporal et palle brodés, phylactères et livres d'hymnes en son honneur; six l'encensant à tours de bras, et levant en cadence leurs encensoirs, pendant que retombent ceux de quatre charmans petits anges adossés en consoles aux pieds-droits et au trumeau.

La nature brute elle-même assiste et applaudit à cette fête; car, dans les clés de la voussure, la lune éclaire de sa blanche clarté, le soleil illumine de ses rouges ardeurs la figure de la Vierge.

Enfin, une main sortant des nuages, la main de Dieu qui bénit sa mère, couronne divinement cette apothéose, où cette femme, que nous avons vue mourante à l'occident, vivante ici de la vie éternelle, et compatissante aux infirmités de l'homme, est partout, à l'occident et au nord, honorée de la nature, adorée de l'homme, vénérée des anges, aimée de Dieu.

Telle est l'histoire que racontent, la fête que célèbrent les cent six figures de ce portail. Autrefois, douze colossales gardaient les parois et les niches des contreforts : la Foi, l'Espérance et la Charité à gauche; les trois rois mages à droite. Les Vertus étaient accompagnées d'Abraham, de Job et de Tobie : la réalité expliquant l'allégorie; les rois, d'Assuérus, de David et de Salomon, ces magnifiques souverains de l'Ancien Testament, allant de pair avec les mages, ces rois magnifiques du Nouveau. Ces mages et ces rois se rapportant au premier étage du tympan; les vertus allégoriques et historiques, au second et au troisième, complétaient ainsi cette histoire, qui fait un poème à elle seule, et n'est cependant qu'un court épisode de cette épopée qui commence à la porte Sainte-Anne, où naît la Vierge, continue à la porte gauche, où elle meurt, et s'achève à la porte du nord, où elle fait du bien après sa mort. Voilà les trois chapitres de la biographie de la Vierge, les trois livres de son histoire.

La légende de Théophile, née à la fin du VIe siècle, et devenue très populaire, s'était singulièrement répandue au XIVe. C'est qu'il n'était pas rare, à cette époque, de voir des chrétiens, laïcs et clercs, se livrer corps et ame au démon. Effectivement, jamais on n'avait senti, comme alors, le besoin d'être riche. On était sous le règne de Philippe-le-Bel qui, pour fonder son nouveau gouvernement, pour établir la centralisation, qu'il essayait, avait inventé une redoutable administration fiscale. Il avait retiré leur privilége aux quatre-vingts seigneurs ayant droit de battre monnaie, afin de se constituer le seul faux monnayeur de ses états. Faux monnayeur et banqueroutier frauduleux à la fois, il altérait l'argent et ne payait pas ses dettes. C'était tout profit pour lui, mais toute ruine pour ses sujets. Les fortunes étaient compromises du jour au lendemain; car, du jour au lendemain, le titre de l'argent changeait au gré et selon les intérêts du roi de France. Le fisc se soûlait d'or et d'ar-

gent, et demandait toujours. On lui avait jeté les neuf cent mille manoirs et les millions en numéraire des templiers; on lui avait laissé dévorer Juifs et Lombards, toutes les riches maisons de banque, et il grondait toujours. Les riches manufactures, les grasses terres de la Flandre n'avaient pu le remplir; et les royaumes étrangers ne le rassasiant pas encore, il menaçait les fortunes privées à l'intérieur. Aussi cherchait-on de l'argent partout, pour faire face aux demandes sans nombre du bon roi et de ses agens. Tout moyen était valable à ces chrétiens de foi attiédie, pourvu qu'ils vissent reluire quelques instans des ecus qui, de leurs mains, tombaient dans les griffes du fisc.

Pour arrêter sur la pente ces idolâtres de l'argent, payans et payés, contribuables et receveurs, le clergé jeta l'épouvante dans les consciences. Il remit en vogue la légende de Théophile, qui ne peut avoir d'argent qu'en vendant son ame au diable, et qui ne peut s'ôter des griffes de Satan que par l'interventiou directe de la Vierge. Il la fit traduire du latin en roman, la peignit sur verre et sur laine dans toutes les églises. Il la fit sculpter deux fois à la cathédrale de Paris : la première, à la porte du nord, la seconde, au dernier cadre des bas-reliefs engagés dans l'apside extérieure. Cette sculpture fut faite peut-être avec l'argent des templiers, qu'on accusait aussi d'avoir vendu leur ame à je ne sais quel horrible démon impudique qui les gorgeait de richesses. Pour effrayer les ames cupides du XIVe siècle, ce n'était pas trop de cette légende sculptée deux fois et avec un argent venant des trésors de Satan. Ces bas-reliefs, appendus aux murailles extérieures pour qu'ils fussent visibles à tous, devaient, dans la blancheur de leur jeunesse, briller d'un terrible éclat aux yeux de quiconque aurait été tenté de recommencer la première partie de l'histoire de Théophile.

DIDRON.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

BULLETIN.

C'est à la chambre des pairs qu'il faut aller frapper, si l'on veut, en ces jours d'été si calmes, si longs, si dédaigneux de la politique, trouver quelque chose qui ressemble à la vie, au mouvement. A la chambre des pairs, M. Gautier se plaint amèrement de la position délicate où le départ précipité des députés avant la clôture légale de la session place chaque année la chambre des pairs. Il nous semble que ces plaintes de la pairie cachent plus de paresse que de bon vouloir. Qui a dit aux pairs de France que les députés ne fussent plus en nombre? Ne s'en est-il pas trouvé plus de deux cents réunis simultanément en vingt-quatre heures au bruit du coup de pistolet d'Alibaud? Et, d'ailleurs, serait-il si difficile à M. de Salvandy de laisser M. de Meyendorff continuer seul l'inspection des fabriques de la Normandie? M. Duvergier de Hauranne, que les journaux anglais désignent naïvement sous le titre de secrétaire de M. Duchâtel, repasserait le détroit; M. le maréchal Clauzel n'est pas encore parti pour Alger; M. Dupin plaide sur le duel à la cour de cassation; M. Dufaure s'occupe de ses nouvelles fonctions comme conseiller d'état, et M. Mauguin pourrait encore compléter un dîner de doctrinaires sous les ombrages de Marly-le-Roi. M. Gautier a donc tort de se plaindre; d'un coup de baguette l'on pourrait rassembler la majorité nécessaire... pour rejeter peut-être un amendement introduit par malice dans le budget.

La discussion du budget à la chambre des pairs n'a rien offert d'ailleurs de dramatique, ni qui prouvât le désir de la chambre des pairs d'appeler l'attention du gouvernement sur les différentes questions à l'ordre du jour. Il faut en excepter M. de Noailles, qui a réclamé du gouvernement, au nom de l'humanité outragée, que la France mît enfin un terme aux atrocités qui souillent la guerre civile dans la Péninsule. Il serait temps en effet que la France, l'Angleterre, l'Europe, ne permissent pas à quelques condottieri retranchés dans un coin des montagnes de la Navarre de défrayer la presse du sanglant récit de leurs assassinats, et d'envoyer à l'immortalité par le meurtre, l'incendie et le massacre, les noms de Mina et de Cabrera; car nous ne prétendons point ici aborder la

question de l'intervention, mais seulement réclamer au nom du droit commun, également foulé aux pieds par les deux partis, du simple droit des gens, plus ouvertement méconnu dans l'Espagne de 1836 qu'il ne l'a jamais été au moyen-âge. Le Basque Villareal a remplacé le vieil Eguia, et son premier ordre du jour est une lettre où le général en chef du roi catholique annonce au général christino qu'il va faire fusiller les prisonniers qu'il a en sa puissance. Quand on veut faire de la guerre civile, il faut, d'une part, avoir à sa tête des Lescure et des Larochejacquelein, il faut teindre de son sang les bruyères et les sillons; il faut, de l'autre côté, s'appeler Kleber, ou Hoche, et commander la garnison de Mayence; mais ni les pâtres et les moines barbares de don Carlos, ni les généraux courtisans de l'Escurial, ne sont à la hauteur de la guerre civile: ne pouvant être grands, ils sont féroces, et c'est ce que les peuples civilisés ne devraient point permettre.

Le discours de M. Mounier sur Alger a été au discours de MM. de Hauranne et Desjobert ce que la salle de velours de la chambre des pairs, sourde et obscure, est à la salle de marbre de la chambre des députés, sonore et inondée de lumière. Le gouvernement, par la bouche de M. Thiers, s'est expliqué en revanche encore plus catégoriquement qu'à la chambre des députés sur la nécessité de conserver et de coloniser Alger, de le conserver à tout prix, en faisant la guerre toutes les fois qu'il le faudra. Alger est un département français, Alger est la dernière conquête d'un peuple devenu le plus pacifique de toute l'Europe. Que l'on y mette en pratique un peu de la vieille politique française, qui consiste à planter pour ses enfans, à semer pour que les générations futures recueillent. D'ailleurs ne retrouvons-nous pas sur ce sol les traces des ébauches tentées par la civilisation romaine, et qui ne sait que Caïus Gracchus et César voulaient rebâtir Carthage?

Le procès d'Alibaud a remplacé vendredi et samedi les séances législatives; le meurtrier a conservé tout son sang-froid, toute son exaltation; son ton est assuré et déclamatoire. Il nous semble ressortir du procès de Fieschi et d'Alibaud un fait moral assez important : Fieschi et Alibaud n'ont jamais fait ni voulu faire partie d'une association quelconque. La publicité, la discussion, le contact de la société et des idées est insupportable à ces hommes. Ils ne cherchent point à travailler en commun et obscurément, par des moyens lens et généreux, au triomphe de leur cause. Non, ils ne s'en remettent qu'à eux-mêmes du soin de compromettre leur parti par une tentative coupable et inutile. Il reste donc bien acquis que ni Fieschi ni Alibaud n'ont fait partie d'aucune des nombreuses associations qui ont couvert le sol de la France; et à l'honneur de l'humanité, ce n'est point dans le commerce de leurs semblables et dans

la discussion, même la discussion passionnée et déréglée des clubs, que ces furieux ont trouvé un aliment ou un encouragement à leurs desseins.

D'ailleurs, aucun crime ne reste sans enseignement pour la société. C'est ainsi que l'on a compris combien était fâcheuse la publicité pour de pareils crimes; la cour des pairs a brisé sous les pieds d'Alibaud le piédestal de Fieschi. Le gouvernement a refusé de donner l'autorisation de mettre en vente différens portraits d'Alibaud, c'est là une sage mesure, et ne pourrait-on pas montrer le même scrupule à l'égard de ces gravures obscènes qui salissent les devantures de boutiques des marchands d'estampes? On ne veut pas du portrait de Fieschi, et on laisse exposé le moule en plâtre qui reproduit les traits d'un héros de cour d'assises.

Il est consolant de pouvoir tourner les yeux, non plus sur les spectacles de vengeances et de haines éternelles, mais sur celui du pardon et l'oubli. Depuis bientôt six ans languissent dans un cachot quatre membres du ministère du 8 août 1829, enseignement douloureux, mais nécessaire, et qui aujourd'hui a porté tous ses fruits. Prolonger plus long-temps cette détention serait se montrer plus inexorable que la nature physique, qui semble indiquer elle-même que ce supplice doit finir. MM. de Peyronnet, de Polignac, Chantelauze et Guernon-Ranville doivent être transférés dans des maisons de santé, où ils resteront prisonniers sur parole. Mais n'est-il pas d'autres souffrances, d'autres douleurs que l'on puisse calmer? Et maintenant que le grand fleuve de la révolution de juillet coule paisiblement, encaissé dans ses deux rives, ne pourrait-il rejeter sur le bord bien des débris mutilés qui avaient voulu s'opposer à sa course, et qu'il a roulés avec lui dans ses flots écumeux? Oui, certes; et l'on ne saurait trop supplier tant d'hommes de cœur et de probité politique à toute épreuve de songer un peu plus à leur cause et au pays. Ce n'est pas dans cette obstination orgueilleuse, qui les fait se draper avec leurs propres fers, qu'est la véritable force, la véritable dignité.

En France, aujourd'hui, qu'on le sache bien, tout le monde veut l'oubli du passé, la conciliation dans l'avenir. L'attentat d'Alibaud n'a pas plus changé les intentions du gouvernement qu'elle n'arrachera à la chambre des députés de nouvelles lois de septembre. Il serait, en vérité, triste et fâcheux que les principaux obstacles vinssent des détenus eux-mêmes; et, que, lorsque les rangs de la société s'ouvrent de tous côtés pour les recevoir, les accueillir, pour ne se souvenir que de notre origine commune, tous ces efforts allassent échouer contre une invincible opiniâtreté.

— Les bruits d'une recomposition du cabinet qui se répandent périodiquement pour défrayer les nouvelles diverses, inquiéter les agioteurs, et raviver les regrets cuisans de ceux qui n'ont pas voulu comprendre

que de nouveaux besoins d'humanité et de conciliation réclamaient satisfaction; ces bruits, disons-nous, ont cessé depuis quelque temps : cependant il est un candidat ministériel trop bien recommandé pour ne pas devoir être favorablement accueilli par les amis de la révolution de juillet; ce futur président du conseil est M. de Mortemart, ex-ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et chargé, avec M. de Sémonville, par Charles X, d'apporter à l'Hôtel-de-Ville la révocation des ordonnances; le chaperon de M. de Mortemart est la *Gazette de France*. La révolution de juillet allant chercher un président du conseil dans les bureaux de l'ancien journal de M. de Villèle, et celui-ci, après une consultation entre MM. L. de B. et de G., daignant lui octroyer l'homme qui, par une transaction peu digne des deux partis, espérait anéantir le résultat de trois jours de combats glorieux ! Voilà en vérité un procédé bien tendre, et qui mérite une reconnaissance toute particulière.

— Les théâtres ont été peu actifs cette semaine. Le Vaudeville a repris, pour la rentrée de M. Lafont, deux jolies pièces de son ancien répertoire, *Jean* et *André*; les Variétés sont en vacances pendant que l'on répare la salle, qui sera inaugurée par le drame de *Kean*; la Porte Saint-Martin a fait avec *la Duchesse de la Vaubalière* une heureuse et utile tentative. Enfin, le Palais-Royal, qui a définitivement mis à l'ordre du jour les pantalons colans pour les dames, nous a montré Mlle Wilmen, transfuge du Vaudeville, sous les traits d'Édouard VI dans la *Couronne de diamans*. C'est une véritable épidémie de mutation qui s'est emparée des artistes dramatiques; M. Frédérick-Lemaître joue le drame aux Variétés, M. Odry la parade à la Porte Saint-Martin, Mlle Jenny-Colon chante à Feydeau, Mme Hébert-Massy psalmodie des calembours avec MM. Prosper et Daudel. C'est là un symptôme fâcheux. La confusion, après avoir passé dans les genres, s'empare des personnes, et l'on voit s'introduire de plus en plus cette fatale habitude d'écrire une pièce pour un seul acteur. On a reproché, avec raison, à l'ancien répertoire de multiplier jusqu'à satiété les Frontin, les Lisette, les Mascarille; mais qui ne préférerait cent fois encore le type Frontin, type de connaissance, type qui ne mentait pas à lui-même, type de comique enfin? qui ne le préférerait aux allures, aux gestes, aux inflexions de voix particulières à MM. tel ou tel, et qui forment la base de tous les vaudevilles représentés chaque soir sur les théâtres de Paris? Oui, cent fois mieux valait le vieux Frontin et Valère, et Dorante et Géronte que les déguisemens de Mlle Déjazet, les mystifications de M. Arnal, la taille de M. Lepeintre, ou le sourire de M. Levassor.

— Depuis quelques semaines les amateurs de belles gravures s'arrêtent devant le *Richelieu* et le *Mazarin* de M. Delaroche, gravés à la manière noire par M. Girard. Ce sont là de ces succès privilégiés qui se font d'eux-mêmes, et où le public n'a pas eu d'intermédiaires pour former son jugement. La *Revue* ne peut négliger de constater l'apparition d'une belle œuvre d'art et de lui accorder toute l'attention qu'elle mérite, surtout quand il s'agit de travaux signés du nom d'un artiste modeste qui, par un désintéressement et une timidité bien rares aujourd'hui, n'a voulu de-

voir son succès qu'au mérite même de son travaill. Graveur habile, et depuis long-temps l'un des plus estimés dans son art, M. Girard a conservé, même au sein d'une réputation solide, cette candeur d'un homme qui s'étonne de recevoir des éloges qu'il a tout fait pour conquérir. Il est du très petit nombre d'artistes auxquels il reste des doutes sur leur ouvrage, même après y avoir dépensé de longues veilles et mis toute leur ame, et à qui la critique paraît être la voix d'un ami qui ose y dévoiler les imperfections qu'ils y avaient soupçonnées eux-mêmes. Rare et précieuse disposition, car en même temps qu'elle soutient et anime l'artiste, en lui montrant l'image du beau au bout de ses veilles et de ses efforts, elle le préserve des vertiges de l'admiration de soi-même, en lui laissant toujours quelque vague regret de n'avoir pas réalisé complètement cette image.

Peu d'ouvrages de M. Delaroche ont eu un succès plus général que ces deux jolis tableaux de Richelieu traînant Cinq-Mars et de Thou à la remorque sur le Rhône, et menant ces deux nobles victimes à l'échafaud, où, selon le mot du reconnaissant Louis XIII, Cinq-Mars allait passer un si fâcheux quart d'heure, et de Mazarin mourant dans une partie de brelan, avec du fard sur sa figure cadavéreuse et les contractions du sourire mêlées à celles de l'agonie. Les petites proportions de ces tableaux si bien appropriées au caractère anecdotique du sujet, le naturel des gestes et des figures, la justesse, sinon la profondeur des expressions, leur avaient donné un succès de vogue à l'exposition, et leur en promettaient un du même genre dans la gravure. Le graveur a été le digne traducteur du peintre. Tout, dans ces deux belles planches, est parfaitement rendu, depuis les deux grandes figures qui y donnent leur nom, jusqu'aux physionomies des personnages secondaires; depuis les circonstances morales les plus graves du double drame jusqu'aux plus minces détails matériels du théâtre où il se joue, tels que, dans le *Richelieu*, la barque du cardinal et sa tente de soie, et le riche tapis dont les franges d'or tombent dans les flots, et l'eau limpide du fleuve; et, dans le *Mazarin*, les lustres, le dais du lit, les sculptures des cheminées et toutes les somptuosités d'un appartement de premier ministre au XVIIe siècle.

Dans l'expression des sentimens, les deux arts luttent encore de finesse. Dans le *Richelieu*, rien n'est oublié de l'indifférence de ces soldats placés à l'avant du bateau du cardinal, qui mangent pendant que d'autres vont à la mort, ni de l'air de tristesse honnête des gardes, qui rêvent, à leur manière, au sort des deux personnages illustres dont ils sont les geôliers. Dans le *Mazarin*, rien non plus n'a été perdu de tant d'attitudes si diverses, de cette charmante expression de la nièce du cardinal, qui semble prête à pleurer, tout en montrant à son oncle les cartes du brelan, ni de la politesse officielle de l'ambassadeur espagnol à qui personne ne rend sa grave révérence, ni des ravissantes figures de ces trois graces qui paraissent causer languissamment au pied du lit du mourant, et sont écoutées par un vieux courtisan penché de leur côté.

Où l'on peut craindre que la gravure à la manière noire n'échoue, c'est surtout dans ce que la gravure en taille-douce imite avec tant de souplesse

et de vérité; je veux parler des vêtemens, où le burin le dispute quelquefois de moelleux avec le plus habile pinceau. Les deux planches de M. Girard ne laissent rien à désirer à cet égard. Le velours, l'hermine et la soie y sont traités avec beaucoup de largeur et de relief, sauf pourtant, çà et là, quelque peu de lourdeur inhérente, je le crois, à l'art de la gravure à la manière noire, lequel, même dans la main de M. Girard, n'atteindra jamais la douceur et la légèreté de la gravure en taille-douce.

— *Simon*, par George Sand, a paru jeudi. *Simon* est un frère d'*André*, de *Benedict*, une de ces natures plus rustiques qu'urbaines, moins usées au contact des villes, plus fières et plus nobles. *Simon* réunit toutes les qualités éminentes du talent de George Sand, la clarté, la grandeur, le pittoresque des descriptions, et cette analyse hardie et dramatique des plus secrètes pensées du cœur humain.

— *Poésies*, par Jean Reboul, boulanger. Les poésies d'un homme du peuple doivent-elles être nécessairement des poésies populaires? non assurément, car, en revanche, lord Byron n'aurait dû écrire que des poèmes aristocratiques. Néanmoins, il est un sentiment, sinon une forme que l'on veut, je dirai presque que l'on a droit de trouver dans les poésies d'un homme du peuple. Eh bien! rien de pareil dans les vers de M. Reboul. Au lieu de force, de la grace; au lieu de tristesse vraie, de l'affectation; au lieu de s'identifier avec la foule dont il partage les rudes et honorables labeurs, une exaltation solitaire et contemplative du moi. Le défaut de correction est loin d'être racheté par l'énergie des pensées. On chercherait en vain dans les poésies de M. Reboul, un cri de sympathique amour pour les joies, les douleurs, les passions de ceux qui souffrent des privations matérielles. Il faut le placer dans la grande classe des poètes rêveurs, mélancoliques, suffisamment chrétiens et très préoccupés d'eux-mêmes. Maintenant nous avouerons une chose, c'est qu'un jour M. Reboul a été mieux inspiré, et il a écrit *l'Ange et l'Enfant*. C'est là un de ces petits chefs-d'œuvre comme *la Chute des feuilles*, *le Lac*, *Elle a vécu*, *Myrto*, que tout le monde sait par cœur et qui font vivre un nom à eux seuls.

— *Le Flagrant Délit* (1), par M. Jules Lacroix. Ce qui frappe surtout dans ce livre, c'est un récit rapide, animé, chaleureux; point trop de détours, de sentiers perdus, de digressions, mais quelque chose de réel et de vrai, un monde que l'on connaîtra si on ne le connaît déjà. Ce titre un peu farouche, *le Flagrant Délit*, ne fait peur que sur la couverture, et il ressort de ce livre un enseignement fort moral.

(1) Librairie de Dumont, au Palais-Royal.

MULHOUSE.

Mulhouse n'appartient à la France que depuis 1798. C'était auparavant une petite république de la confédération helvétique qui s'administrait seule, se défendait elle-même, et qu'entouraient des fossés de guerre, par-dessus lesquels, selon la chronique, les loups sautaient en hiver pour venir manger les chiens dans les faubourgs. Quoique les fossés aient disparu depuis long-temps ainsi que les loups, Mulhouse a conservé des traces de son origine. Au premier aspect, c'est bien encore la ville suisse couchée au fond de sa vallée, avec ses toits roses, ses peupliers, et ses montagnes neigeuses à l'horizon. Seulement, à mesure que l'on approche, cette physionomie s'efface et l'aspect industriel se révèle de plus en plus, jusqu'au moment où la ville entière apparaît comme une usine immense, mais silencieuse; vous prêtez en vain l'oreille, nul bruit ne parvient jusqu'à vous; aucune rumeur de foule, aucun retentissement de fer. Parfois seulement les cent cheminées qui s'élèvent dans les airs vomissent de plus épais tourbillons de fumée, comme si la fabrique en travail poussait une respiration plus forte; mais le silence n'est point troublé; il semble que dans ce grand corps tout se fasse mystérieusement et au-dedans; on sent qu'il vit sans l'entendre vivre.

En entrant dans la ville l'aspect change complètement. Vous ne trouvez plus que des rues étroites qui ne portent pas de noms, bordées par des boutiques sans enseignes, et par de laides maisons, que l'on a eu la bizarre idée de numéroter par unités et fractions. C'est seulement après avoir traversé les vieux quartiers que vous rencontrez la nouvelle ville, bâtie à l'instar de Paris, et dont vous voyez s'étendre au loin les colonnades blanches.

Quoique la population de Mulhouse soit un mélange d'Alsaciens, de

Suisses, de Tyroliens, de Juifs et de Français de l'intérieur, la langue et le caractère allemands dominent partout. Il suffit, du reste, de vous présenter à un hotel, pour reconnaître que vous n'êtes plus en France. Avez-vous jamais lu l'amusante description que fait Erasme de ces auberges d'Allemagne où le voyageur trouve, pour toutes commodités, un poêle commun, une assiette et un couteau, et où l'on répond à chacune de ses demandes : — Si cela ne vous convient pas, allez plus loin? — Eh bien! vous avez la description complète d'un hôtel mulhousien. Vous pourrez pourtant, à force de prières, y obtenir une chambre particulière; peut-être même, si le hasard vous favorise, y trouvez-vous un de ces poêles incrustés dans la muraille et qui s'allument par l'escalier, de telle sorte qu'il faut quitter sa chambre et faire trente pas dans le corridor pour se chauffer les pieds et attiser le feu; mais une fois que vous aurez arraché ces inappréciables faveurs, tenez-vous pour satisfait, car les servantes de l'auberge n'approcheront plus de vous, et les sonnettes sont chose inconnue. Si par hasard votre lit manque de draps comme il arrive parfois, descendez vous-même en réclamer, sinon résignez-vous à dormir tout habillé, ce qui serait plus sage, car il est incertain que vous obteniez ce que vous désirez. Vous chercherez d'ailleurs en vain l'hôte pour vous plaindre, l'hôte mulhousien est un être insaisissable et invisible. Cependant il y a moyen d'obtenir ce dont on a besoin, même dans les auberges de Mulhouse; mais pour cela, il faut de la patience et de l'imagination : l'anecdote suivante en fera foi.

Il y a quelques années un touriste qui venait de parcourir la Suisse et qui voulait gagner Paris, arrive à Mulhouse. Il descend à l'un des meilleurs hotels de la ville, se fait donner une chambre et demande un bain de pieds. Une heure se passe et le bain de pieds n'arrive pas. L'Anglais descend, renouvelle sa demande, attend encore une heure; rien ne paraît. Impatienté, il ouvre la fenêtre, appelle, crie; les servantes qui passent dans la cour le regardent et continuent tranquillement leur travail sans lui répondre. Furieux, il quitte la fenêtre, prend son portemanteau, décidé à chercher une auberge plus hospitalière, lorsqu'une idée lui vient. Il a la main sur sa boîte de pistolets; il l'ouvre, en saisit un et tire. Aussitôt grande rumeur, on se précipite dans la cour, on regarde; la fumée sortait encore par la fenêtre ouverte de l'étranger. L'hôte, épouvanté, s'écrie : — C'était un Anglais qui avait le spleen, il se sera tué chez moi! Et il accourt suivi de sa femme et de tous les domestiques. Il se jette contre la porte qu'il croit trouver fermée en dedans; la porte s'ouvre, et laisse voir le jeune voyageur paisiblement assis au milieu de sa chambre et fumant une cigarette.

— Qu'est-ce donc? demande l'hôte en s'arrêtant stupéfait.

— Monsieur, c'est un bain de pieds que je demande, répond l'Anglais avec un grand sang-froid. L'hôte se retira confondu, et l'insulaire eut son bain de pieds.

Du reste, cette froideur d'accueil n'est point particulière aux hôtelleries; on y est exposé partout à Mulhouse, excepté de la part des grands industriels et de quelques étrangers qui n'ont point adopté les manières du pays. Mais vous l'éprouverez surtout chez les vieux marchands, bourgeois de pure race qui se fâchent si vous prononcez le nom de leur ville à la française. Ne vous attendez, en entrant dans leurs boutiques, à aucune des prévenances câlines habituelles aux marchands parisiens. Le boutiquier mulhousien ne cause jamais quand il fume, et il fume toujours.

Mais ce qui contribue par-dessus tout à entretenir à Mulhouse la sauvagerie des formes, c'est l'absence des relations sociales, jointe au manque d'instruction élégante et littéraire. Occupé tout le jour dans ses fabriques, l'industriel ne rentre chez lui que pour manger et dormir. Aussi, le cercle qu'il fréquente se borne-t-il à ses parens les plus proches; encore cause-t-il peu dans ces réunions de famille; fatigué qu'il est du travail de la journée et des soucis du lendemain, il se contente le plus souvent de digérer en société. Quant à l'instruction de l'enfant, elle se borne aux élémens rigoureusement nécessaires pour qu'il puisse poursuivre ses études spéciales et son éducation professionnelle. Horace nous a laissé une fidèle peinture de cette instruction qui était aussi celle des jeunes Romains de son temps. « On leur apprend à partager par des moyens compliqués un as en cent parties. — Fils d'Albinus, voyons, qui de cinq onces en ôte un que reste-t-il? — un tiers de livre. — A merveille, tu pourras conserver ton bien. »

C'est à ces enseignemens que se bornent les leçons des maîtres; quant à l'élément poétique, quant à l'art, quant au bien dire, il n'en est point question. Les lettres sont, pour l'enfant mulhousien qui *finit ses études*, ce qu'était l'Amerique avant Colomb. Il n'a jamais pensé, peut-être, que la parole pût être bonne à autre chose qu'à discuter un compte, ou à expliquer un nouveau procédé de teinture. Son intelligence n'a jamais fait, à travers les langues opulentes de l'antiquité, ces longs voyages dont elle revient chargée de souvenirs et de poésie; le langage qu'il parle est le patois barbare que sa nourrice lui a appris à bégayer ou le français tudesque dont un Allemand lui a enseigné les rudimens.

Nous devons avouer, pour être vrais, que, depuis quatre ou cinq années, l'éducation littéraire a fait quelque progrès à Mulhouse. La réorga-

nisation du collége a créé et entretenu ce mouvement; mais il se passera encore bien du temps avant que les résultats s'en fassent sentir d'une manière générale sur la jeune génération. Les impressions premières de l'enfance sont trop fortes. La vie pratique a commencé pour lui le jour où il a quitté le sein de sa mère; à cinq ans, il sait le prix de la houille; à huit ans, il comprend la machine à vapeur; à quinze ans, il est contremaître, et gagne mille écus par an. Le moyen de combattre de telles influences avec des discours de Cicéron et des tragédies de Racine! Aussi vous tâcheriez vainement de l'intéresser à ces études improductives, et d'éveiller dans son ame la voix des fées endormies. La seule Égérie qui y habite, et dont il entende les conseils, est l'arithmétique.

Et ne croyez pas pourtant que cette préoccupation industrielle soit le signe d'une sordide avidité de gains. Ces hommes qui n'ont étudié dès l'enfance que le côté positif de la vie, ne sont ni avares ni durs; leur cœur s'émeut à la prière, l'aumône remplit leurs mains, non pas l'aumône parcimonieuse et inutile des rentiers, mais l'aumône féconde, l'aumone royale, qui ferme à jamais la porte à la faim. L'antique association bourgeoise et chrétienne n'est point encore entierement détruite à Mulhouse; la sainte égalité des vieilles républiques suisses y survit; le riche n'est vis-à-vis du pauvre qu'un frère plus heureux qui a mieux réussi dans le monde, et l'orphelin sans ressources devient le pupille de tous (1).

Malgré la prospérité de Mulhouse, depuis quelques années, le luxe est loin d'avoir suivi le mouvement progressif des fortunes. La richesse des familles ne se révèle que par une sorte de profusion sans goût, qui ne dépasse guère les prévisions d'un vulgaire *comfort*, et ne s'élève jamais jusqu'à la recherche délicate. C'est l'abondance prodigue, mais sans ce charme qui fait du luxe un art intelligent. Le meuble gracieux et nouveau venu de Paris coudoie un meuble grossier, fabriqué par un menuisier d'arrière-boutique il y a cinquante ans; vous cherchez vainement dans l'appartement des plus riches Mulhousiens ces bagatelles précieuses dont l'élégance caresse le regard. Tout est donné à l'utilité, rien au goût. On sent dans cette opulence triviale que ce n'est point l'argent qui a fait défaut, mais la poésie. L'instinct aristocratique manque au millionnaire, et en définitive, que gagnerait son orgueil à notre mesquine somptuosité? Il n'en a pas besoin pour prouver sa richesse. Son immense usine qui fume, les mille ouvriers qui lui ont vendu leur

(1) Il n'est point rare de voir à Mulhouse une souscription pour une famille sans fortune, et qui vient de perdre son chef, s'élever à 30 ou 40,000 francs.

corps, ces machines puissantes dont les bras de fer s'usent pour lui, voilà son luxe à lui, voilà ses preuves d'opulence! A d'autres les équipages armoriés, les loges aux théâtres, les chasseurs galonnés d'or! Ses vaisseaux sillonnent toutes les mers; il a des comptoirs dans toutes les capitales, et ses commis-voyageurs courent en poste les deux mondes.

A la vérité, cet homme qui gagne un million par an a moins de loisir que le plus pauvre de ses ouvriers : il se lève avant le soleil, passe le jour au milieu des miasmes fétides de l'atelier, et se délasse le soir en parcourant les colonnes de chiffres de son grand-livre; mais c'est sa joie. Que le travail presse, que son vaste entrepôt soit comme le tonneau des Danaïdes, toujours vide, quoiqu'on le remplisse toujours; qu'il n'y ait pour lui ni paix, ni relâche; qu'il trouve à peine, une fois par semaine, le temps de se rappeler qu'il a une femme, ou de regarder dormir ses enfans, cette fatigue est son bonheur, ces embarras font sa vie. Dieu eut besoin de se reposer le septième jour de la création; mais le Mulhousien est plus robuste que Dieu. Je demandai à l'un de ces hommes extraordinaires s'il ne comptait pas se délasser quelque jour : « J'aurai l'éternité pour cela, » me répondit-il. Partout ailleurs, le travail tend au repos. Demandez au marchand de la rue Saint-Denis et au banquier de la Chaussée-d'Antin quel est le but de leur ambition? Le repos. Mais le Mulhousien, lui, n'a point de terme où il doive s'arrêter : le travail le conduit au travail, la fatigue à la fatigue; l'industrie n'est point pour lui un moyen, c'est un but, c'est une manière d'être; il fabrique, comme vous lisez les journaux, comme vous dînez à six heures, par habitude, par tempérament, par plaisir. Il sait pourtant, mieux que nul autre, combien sa richesse est précaire; il sait qu'une crise peut lui enlever, en quelques jours, les gains de vingt années; il n'ignore pas qu'il pourrait se soustraire à ces chances fatales en renonçant à des travaux pénibles; mais ces travaux, il en a besoin; ces chances, il y est fait; l'air de ses ateliers est pour lui l'air natal; il ne peut plus s'en passer. D'ailleurs, il aime ces alternatives fiévreuses et changeantes, ces gains rapides, suivis d'une ruine totale; son usine est un tapis vert où il joue avec des chances variables, tantôt les bras dans l'or jusqu'au coude, tantôt les mains croisées devant ses coffres vides. S'il succombe dans cette lutte, malgré tous ses efforts, ne craignez pas qu'il perde courage; le front ridé et les cheveux blanchis, il recommencera sa carrière chez quelque confrère plus heureux, et vous n'entendrez sortir de sa bouche ni regrets du passé, ni plaintes jalouses : seulement, peut-être, en inscrivant un jour à la balance de comptes quelque énorme bénéfice de son nouveau patron, vous le verrez sourire, et il vous dira, avec la bonho-

mie d'un innocent orgueil : « En telle année, j'ai gagné le double, monsieur ! »

Du reste, il est rare que l'industriel mulhousien renonce à tenter la fortune. A moins que l'âge n'ait brisé son infatigable activité, il trouve bientôt moyen de faire avec sa ruine même une assise pour son avenir. Tout le monde connaît cette poétique superstition du Tyrol sur les chasseurs ensorcelés, qui, ne pouvant plus atteindre de chamois, poussés par leur irrésistible passion, se donnent au Robin-des-Bois pour trois balles enchantées; eh bien! le Mulhousien qui a épuisé toutes ses ressources, et qu'entraîne son penchant, suit cet exemple; il vend son ame aux Bâlois (1), signe sa damnation industrielle, et alors en avant! à travers les torrens, les montagnes, les abîmes!... Muni de ses balles d'or, il recommence, sans paix ni trêve, la chasse de la fortune.

C'est à cet industrialisme ardent que Mulhouse a dû de reproduire un des miracles d'accroissement réservés jusqu'à présent aux seules villes du Nouveau-Monde, et qu'une population de dix mille ames a été portée à vingt mille en moins de cinq années; c'est grace à la dévorante activité de ses manufacturiers que sa fabrication est devenue la seule industrie française capable de supporter les concurrences étrangères; mais aussi quelle habileté! quelle ingénieuse ardeur de perfectionnement! quelle patience d'essais chez ces hommes! ne vous arrêtez ni à leur extérieur ni à leur langage si vous voulez les juger réellement, mais visitez leurs ateliers : c'est là que vous trouverez leur intelligence traduite, non par des mots, mais par d'adroits arrangemens, de merveilleux procédés, d'admirables machines; car ces hommes si simples et si peu faits au beau langage ont pénétré dans toutes les pratiques de la science; ces imaginations si froides en apparence sont inépuisables en créations fécondes; ces esprits que vous croyez si lourds inventent tous les élégans caprices de la mode, et c'est de la rude main de ces cyclopes que sortent les tissus gracieux qui, chaque été, rendent vos filles plus fraîches et vos femmes plus belles.

Mais pour tant de travaux qui deviennent chaque jour plus immenses, les bras sont déjà en trop petit nombre, et quoique tout manque à Mulhouse, la chair humaine est encore la denrée la plus rare. La ville produit sur la population des campagnes qui l'environnent l'effet d'une pompe

(1) Les habitans de Bâle possèdent d'immenses capitaux, qu'ils prêtent usurairement aux industriels de l'Alsace. Mulhouse a dû, en grande partie, la gravité de ses crises commerciales à l'emploi imprudent de cet argent étranger, acquis à des conditions onéreuses.

aspirante; elle l'attire et l'absorbe de plus en plus, sans pouvoir cependant satisfaire aux besoins croissans de sa fabrication. Tout vient s'amasser, se mêler et se perdre dans ce lac grossi qui tend à se faire Océan: enfans, femmes, vieillards, tout est appelé, tout est reçu; il n'est pas de main si inhabile ou si faible qui ne trouve son emploi. Aussi la plupart se laissent-ils séduire par cet appât d'un salaire immédiat qu'ils peuvent obtenir sans apprentissage, et la fabrique occupe tous les bras, au détriment des professions mécaniques. D'un autre côté, les ressources de consommation n'ayant point grandi proportionnellement avec la population, il en résulte que Mulhouse est peut-être la ville de France où l'on se procure le plus difficilement et au plus haut prix les aisances journalières. Il faut y dépenser un peu plus qu'à Paris pour y vivre de *noules*, de beurre rance et de choucroute. Il n'est donné qu'aux riches d'adoucir les rigueurs de cette vie spartiate, et encore ne le peuvent-ils qu'en appelant Paris à leur secours; car, autant la grande industrie est intelligente et progressive, autant la petite industrie est routinière. L'artisan que ne presse pas l'aiguillon de la concurrence, suit les traditions qu'il a reçues sans s'inquiéter des perfectionnemens. A Mulhouse, il n'est point d'usage que l'artisan obéisse à vos désirs. Si vous voulez lui faire exécuter quelque travail qui ne lui soit pas familier, il secouera la tête avec un dédain nonchalant et vous répondra : — C'est en France que l'on fait cela, ici ce n'est pas la coutume. — On conçoit que l'on ait d'abord quelque peine à se plier à de pareilles exigences. Quand on espère déménager avec ses habitudes, il est dur de se trouver tout à coup dans un monde nouveau qu'il faut accepter. Les sages se résignent pourtant, mais il en est qui, plus délicats, s'effarouchent et prennent la fuite. Nous avons connu un spirituel élève de Brillat-Savarin qui n'avait jamais pu s'accoutumer au séjour de Mulhouse, et qui, toutes les fois qu'on l'interrogeait, répondait brusquement : — Mulhouse!.... c'est une ville où l'on n'a pas encore découvert les tourne-broches, et où l'on vous loue des cuisines sans cheminée.

Mais si la classe moyenne est soumise à de pénibles privations, que l'on juge de celles supportées par les ouvriers! à la vérité, il serait difficile de dire si leur misère l'emporte sur leur démoralisation. Chez eux, chaque privation a engendré un vice. Par suite de la cherté des logemens, il n'est point rare de voir deux ou trois familles habitant la même chambre et vivant dans la plus hideuse promiscuité. Les filles de fabrique que fatiguent le travail et la pauvreté, tâchent de devenir mères pour trouver une place de nourrice dans une maison bourgeoise. Tout cela est horrible sans doute, mais n'est point particulier à Mulhouse. Partout où l'indu-

strie a entassé de la matière humaine dans ces cloaques infects que nous appelons des villes, la corruption n'a point tardé à s'y mettre. L'accroissement des salaires, si imprudemment demandé par quelques hommes de bon vouloir, ne changerait rien à cet état de choses; avec la moralité actuelle des classes inférieures, l'accroissement des salaires ne serait pour l'ouvrier qu'un moyen de mieux nourrir ses vices. Le mal est plus profond : il ne tient pas seulement à une question d'économie politique, mais à la constitution de la société entière. Les vices et les misères du peuple sont comme ces plaies qui paraissent parfois à l'extérieur du corps, mais qu'on ne peut guérir isolément parce que la cause est au dedans.

Nous avons déjà dit que dans la population ouvrière de Mulhouse, les Allemands étaient les plus nombreux. Il est facile de les reconnaître à leurs pipes, à leur blonde chevelure, et surtout à leurs chants. Souvent, dans les soirs d'été, en revenant des vignes, on entend s'élever sur les pics des Vosges un de ces airs bizarres et mélodieusement sauvages qui retentissent dans les rochers du Tyrol; puis, tout à coup, du fond des vallées, d'autres voix répondent, et un chœur grave, mélancolique, un chœur d'Allemagne monte avec les raffales du soir à travers les peupliers. On croirait presque que ce sont les génies de la plaine qui causent avec le génie de la montagne : malheureusement, les génies reviennent du cabaret, et on les voit bientôt déboucher de tous les sentiers, regagnant la ville en trébuchant. Alors, adieu l'illusion, adieu la rêverie; ce qui vous charmait n'est plus qu'un chœur d'ivrognes qui chantent juste.

Nous nous arrêtons ici, et cependant, pour achever notre étude sur Mulhouse, il nous resterait à parler de sa position commerciale, de la cause de ses progrès, de ses chances de crise, et de l'influence qu'auront sur son industrie les lois de douanes que nous promet l'avenir; mais ces détails nous jetteraient dans la statistique, et, Dieu merci, nous ne faisons ni une enquête ni un rapport aux chambres. On nous pardonnera, dans cette esquisse, d'avoir appuyé sur quelques étrangetés, dernières traces d'une époque qui finit. Mieux qu'aucun autre nous sentons ce qu'il y a de vivace, de grand, de fécond, dans cette colonie industrielle, née d'hier et si robuste déjà. Le Mulhouse d'aujourd'hui a dix ans à peine, et n'a complété ni sa croissance ni ses facultés : c'est un Hercule au berceau. S'il lui manque encore quelque chose, ce n'est point pauvreté de nature, mais jeunesse. Laissez venir l'âge, et ce corps, que défigurent les formes inachevées de l'enfance, se développera dans sa force et sa grace virile; ce front, que fatigue maintenant une seule préoccupation, s'élargira pour s'ouvrir à toutes les pensées, et cette bouche, qui ne balbutie encore qu'un patois barbare, saura parler toutes les langues. Alors dispa-

raîtront ces derniers symboles d'ignorance ou de rudesse, ces derniers ridicules d'une population prise à l'improviste par la prospérité; alors ces hommes rares, qui ont su réunir déjà les trois plus belles vertus productives de la terre, l'ordre, la patience et l'imagination, s'apercevront qu'il y a quelque chose au-delà qui leur manque; ils comprendront que la matière n'est qu'une face du monde, et de nouveaux sens se révèleront à eux; ils aimeront à se délasser de l'utile dans l'idéal, et voudront mêler à leur éducation positive cette instruction variée qui, seule, peut rendre les loisirs intelligens. Alors enfin, Mulhouse, qui égalera les plus grandes villes de la France pour son industrie, aura, comme elles, complété son existence par le culte du beau, et les grands artistes y trouveront applaudissement et sympathie.

ÉMILE SOUVESTRE.

RUYSCH.

HISTOIRE HOLLANDAISE DU XVIIe SIÈCLE.

DERNIÈRE PARTIE.

§ IX.

LE ROYAL CHARLES.

George de Castelneau passa au Pyl non seulement cette nuit, mais la nuit suivante. Il en sortit vers les sept heures le surlendemain matin, escorté de ses compagnons. Les fumées du vin obscurcissaient encore le cerveau de ces gentilshommes, que leurs beaux exploits avaient fait pour la plupart exiler dans les Grandes-Indes, mais qui avaient obtenu la permission d'en revenir aux premiers bruits d'une guerre entre la Hollande et la France. Après tout, l'armée navale de France, en les rappelant sous ses drapeaux, se donnait quelques bons soldats de plus. C'étaient de jeunes fous, impatiens de laver dans le sang ennemi la tache de leur vie première; désordonnés en temps de paix, mais braves à l'attaque d'une redoute, aussi dignes que bien d'autres de faire souche de colonels

et de maréchaux-de-camp. Les uns, victimes d'un ressentiment de femme, ou d'un caprice de ministre, avaient quitté le mousquet pour tenter le commerce, et revenir ensuite se faire pardonner chez eux avec de l'or; les autres, plus insoucians du lendemain, s'étaient rejetés à corps perdu dans leur ancienne vie, vie d'oisiveté et de désordre; pour eux tous, la rencontre de Castelneau à Amsterdam était une bonne fortune : cette espèce de fête nocturne qu'ils avaient donnée au chevalier le prouvait assez.

Leur invitation rendit Castelneau soucieux, et le fit hésiter peut-être pour la première fois de sa vie. George de Castelneau, comme tout ce qu'épure l'amour ou la flamme, éprouvait à son insu un renouvellement complet d'idées; il était puni de son ancien scepticisme d'homme blasé par la plus ardente et la plus imprévue des croyances; il aimait Sarah d'un amour vrai et respectueux. Castelneau, qui avait menti toute sa vie, balança donc pour mentir cette fois à Sarah. Il relut ses lettres, il jura vingt fois de manquer de parole à ses compagnons plutôt qu'à lui-même; il fut rigoureux à ses sermons deux grandes heures. Mais ses anciens amis ne tardèrent pas à ébranler ce bel échafaudage de vertu. On lui rappela ses vieilles campagnes; bien plus, on lui demanda le nom et la demeure de la belle qui pouvait le retenir; George aurait peut-être nommé sa maîtresse, mais il lui répugnait de nommer sa femme; il joua l'indifférence, et suivit ses amis à ce lieu voisin de son quartier. Le vin acheva ce qu'avait commencé la flatterie; George but, afin d'être proclamé le meilleur d'entre eux tous; il oublia bientôt que Sarah pouvait l'attendre; il s'enivra, et laissa lire les lettres de la jeune fille par tous les convives. Cette abnégation, c'est le mot dont ils se servirent, leur parut un trait superbe; ils déclarèrent que George était définitivement Castelneau, leur ancien maître; l'orgueil de la victoire l'exaltait encore quand il mit ce matin-là le pied dans la rue.

—Si nous reverrons la France, mes gentilshommes! mais, par la sambleu, je n'en doute pas! Encore quelques petits coups d'épée, dont je me charge seulement ici. Il y a, voyez-vous, sur le pavé d'Amsterdam, de ces sournois de Hollandais qui vous regardent et vous flairent sous le nez comme si l'on était Turc. Je leur ferai passer le goût du genièvre à ces récureurs de vaisselle qui ne m'ont

jamais prêté un escalin, et que je renverrai à mon ami Ruysch, le docteur, salés comme des harengs! Holà hé! qui êtes-vous, vous, monsieur l'insolent, qui écornez ma basque d'habit avec vos planches? Or çà, voilà de belles planches, l'ami, et que mon hôte Gaspar Stok vous envierait, sarpebleu! Voyez un peu comme ça travaille dès le matin ces menuisiers de Hollande!

Remarquez-vous, messieurs, que son bois est du bois de rose, ni plus ni moins? Que vas-tu faire de ces quatre planches, l'ami?

— Une bière pour M. Stok.

— Comment as-tu dit? pour Stok, pour mon ami Stok? Allons donc! ce ne peut pas être pour lui; il ne serait pas mort sans toucher mon dernier quartier de bail! Messieurs, voyez l'imbécile! je loge chez le digne Stok, et il ne peut mourir qu'avec ma permission cet homme-ci est un fou!

L'ouvrier pressa le pas; et le chevalier, prétextant une affaire, se détacha de ses amis. L'homme aux planches allait devant, et Castelneau le suivait, cédant à une curiosité inexplicable. La boutique de Stok était fermée, mais l'ouvrier posa ses planches contre la porte. Il s'assit ensuite sur un petit banc au-dessous de la fenêtre.

— Voilà une bière, dit-il à une voisine, que je ne saurais céder à moins de deux cents florins! Il faut que ce soit quelqu'un de huppé, car l'enterrement se fait au petit jour demain au cimetière des Chartreux! . . . . . .

. . . . . .

Le chevalier attendit vainement Stok, qui ne parut pas de la journée. Quand vint la brune, George de Castelneau prit son épée et sortit de la maison. Long-temps il s'était tenu à l'appui de cette fenêtre, d'où il avait coutume de guetter le passage de Rachel et de Sarah. Onze heures sonnant, il était dans la ruelle voisine du toit de Ruysch. Il fit alors le signal convenu, frappa du pied trois fois, appela et chanta. Mais il ne vit rien, pas même un jet de lumière.

En se retournant, il allait sans doute chercher querelle à quelqu'un, mais le premier homme qu'il rencontra fut un prieur d'enterremens, un de ces gens nommés en Hollande *aanspreker*. Ce personnage courait en homme affairé. Castelneau ne songea pas à l'appeler, et demeura une grande partie de la nuit sous la fenêtre. Le

vent était froid et il tombait de la neige. L'excès et la fatigue de la veille l'avaient presque paralysé, le sommeil le prit. Il s'enveloppa de son manteau, et s'endormit sur les dalles mêmes du quai. Une heure avait à peine passé sur ce sommeil lourd et presque mortel, lorsque Castelneau se vit réveillé par un bruit de pas. Une goutte de cire brûlante tomba sur ses doigts ; il se leva, la main sur la garde de son épée.

La goutte de cire provenait de l'une des torches que portait le prieur même des Chartreux, suivi de vingt autres frères qui formaient une longue ligne noire sur la neige. Castelneau se mit à l'écart pour observer, et s'appuya contre la muraille en se cachant derrière un des frères. Il vit l'huis de la maison qui s'ouvrait, et un homme en fourrures des pieds jusqu'à la tête, appuyé sur le bras d'un autre que Castelneau reconnut pour Gaspar Stok. Ruysch, c'était lui, se tint debout sur le premier degré de la porte, Gaspar Stok ensuite, puis l'*aanspreker* et les Chartreux. Ils formaient deux rangs au milieu desquels le chevalier reconnut la bière en bois de rose, que deux frères descendaient. Elle était couverte d'un long drap blanc, qui pendait jusqu'à terre; elle avait une couronne blanche, et était semée en outre, suivant l'usage hollandais, de branches de romarin. Le chevalier manqua de défaillir de nouveau à la vue seule de cette bière; était-ce Rachel ou Sarah qu'elle renfermait? Il fit un pas, puis il retomba; le froid enchaînait sa langue et ses membres. Le cortége était déjà loin quand il reprit l'usage de ses sens. A quelques pas de la porte du docteur, il vit une femme qui balayait la neige du pavé, il reconnut bien vite la servante de Ruysch, la vieille Gudule. Gudule était en grand deuil, elle avait un voile noir à son toquet et des revers de manche entièrement blancs; elle balayait tristement et sans chanter cette neige qui tombait si triste. Le chevalier profita du moment où la servante lui tournait le dos pour entrer par cette porte entr'ouverte... Il franchit d'un bond l'escalier de bois du docteur, et courut bien vite à la porte de Sarah; cette porte était fermée. Toutefois, en approchant du cabinet de Ruysch, il crut entendre une voix faible qui entremêlait les sanglots aux psaumes; la clé se trouvait encore à la porte du cabinet d'anatomie.... Déchiré par l'angoisse et l'incertitude, Castelneau saisit la clé, il ouvrit la porte avec précaution, son front

était mouillé de sueur, ses dents claquaient. Les contrevens de la salle étaient fermés, un jour douteux éclairait à demi la jeune fille qui priait en ce moment. Le pas de Castelneau sur les tapis du cabinet ne l'avait pas dérangée de son recueillement pieux ; elle récitait les hymnes saints à voix basse. Le chevalier se pencha vers elle pour reconnaître ses traits, mais elle demeurait cachée obstinément dans son capuchon à cause du froid de la salle. Un grand rideau vert, devant lequel elle priait à genoux, recouvrait sans doute quelque pieux tableau de sainteté que le docteur cachait aux regards profanes. En proie à mille reflux divers d'espérance et d'inquiétude, le cœur du chevalier battait avec force; Castelneau, dans cette femme agenouillée, cherchait la taille et les formes divines de Sarah. Éperdu, il n'osait avancer ni reculer, quand elle se leva droite tout d'un coup; son capuchon tomba, et Castelneau reconnut Rachel.

La foudre eût frappé le chevalier qu'elle n'eût pas imprimé à ses traits une décomposition plus soudaine. Devant Rachel qui s'avançait vers lui, Rachel étonnée elle-même et interdite, Castelneau ne trouva pas une parole; sa stupeur était visible. Cette couronne blanche qu'il venait de voir, Rachel ne la portait donc pas ; ce n'était pas Rachel dont Castelneau avait vu la bière et le cortége ! Le chevalier fléchit les genoux devant la fille du docteur comme devant un fantôme.

Rachel, à la vue de cet homme, s'était rangée d'elle-même devant le grand rideau vert, objet de ses adorations pieuses. Il semblait qu'elle eût voulu le défendre et presque le protéger de son corps contre les coups d'un impie. Cependant il se faisait un grand bruit dans l'escalier, des volées de canon tirées au loin vers l'Amstel retentissaient aux fenêtres du cabinet.

— Morte, répétait le chevalier, morte !

Il se mordait les poings, il éclatait en imprécations et en sanglots. Rachel, qui avait à peine vu cet homme une seule fois, comprit son rôle à la vivacité d'une telle douleur ; quel autre que l'amant de Sarah eût franchi le seuil de Ruysch en cette horrible circonstance ? La pâleur de Castelneau et l'égarement de ses traits engagèrent Rachel à faire quelques pas vers lui, elle lui tendit d'elle-même la main comme un de ces anges miséricordieux des affligés.

— Approchez, dit-elle, et voyez.

La fille de Ruysch, après avoir tiré l'un des contrevens de la fenêtre, afin de donner sans doute plus de jour au cabinet, fit crier le rideau vert sur ses anneaux. Le chevalier poussa un cri de surprise.....

Castelneau dut en effet se récrier, car la jeune fille qu'il vit endormie dans un fauteuil, la tête doucement inclinée sur un coussin de velours, et la poitrine à peine voilée sous sa dentelle, c'était son amante, son idole, Sarah!

Oui, Sarah, Sarah vivante encore même sous la serre cruelle de la mort; Sarah, conservée miraculeusement et encore belle, belle et jeune comme l'enfant de la veuve de Naïm, que ressuscita Jésus! Sarah dormait avec un sourire; ses lèvres et ses joues, admirablement fardées, avaient l'incarnat et la fraîcheur de la vie; seulement une légère maigreur avait dénaturé la forme onduleuse de son beau cou; ses yeux à jamais fermés s'étaient éteints comme deux étoiles dans un cercle limpide et bleuâtre. Castelneau crut d'abord que Sarah était vivante, à voir l'admirable perfection de cette étude à à laquelle Ruysch avait consacré trois jours et trois nuits. Ce corps, ainsi vivifié, était la plus sublime réponse de Ruysch aux injurieux libelles de Bidloo! La bague de Castelneau luisait encore au doigt de Sarah comme une émeraude que frapperait l'éclat du soleil. Elle gardait aussi à son cou sa petite croix.

Rachel et le chevalier étaient tellement absorbés dans la contemplation de la jeune fille, qu'ils n'entendaient pas le son des cloches, qui, de toutes les tours d'Amsterdam, répondaient à la grande voix du canon.

— Malheur sur moi! s'écria George de Castelneau; malheur sur moi!

— Assassin! cria derrière le chevalier une seconde voix qui n'était point celle de Rachel, mais bien celle de Ruysch; voix terrible, menaçante! Ruysch rentrait, il revenait du cimetière des Chartreux.

George de Castelneau voulut s'excuser.

— Oui, assassin, méprisable et odieux assassin! cria le docteur en faisant craquer le bras du chevalier sous sa main sèche. Ce n'était donc pas assez pour vous, George de Castelneau, de voir ici

tous vos morts? Vous vouliez tuer la colombe en son nid même! George de Castelneau, vous avez tué Sarah!

Ruysch referma vivement le rideau vert; il semblait vouloir préserver ce corps inanimé de la vue et de l'approche du chevalier. Rachel élevait ses grands yeux bleus mouillés de larmes vers le crucifix du docteur, seule relique du cabinet. Castelneau, le front baissé, n'osait répondre à Ruysch.

Tout d'un coup, il se fit un grand bruit sous le vestibule; un homme en habit d'amiral, et suivi d'officiers de son équipage, parut au seuil du cabinet de Ruysch. Cet homme, c'était Ruyter. Michel Ruyter portait cette fois son magnifique pourpoint de guerre, celui que Ferdinand Bol lui a conservé dans l'un de ses plus admirables portraits (1). Sur un pourpoint de cuir, sorte de cuirasse semée de clous d'or et de dessins en losanges, retombait l'écharpe en dentelles de Ruyter; des aiguillettes noires placées au poignet et à la saignée du bras relevaient la blancheur de ses larges bouffantes. Ruyter entra les bras tendus vers Ruysch.

— Embrasse-moi, docteur, c'est bien moi! Frédéric Ruysch, embrasse Michel Ruyter! Ces coups de canon te disent assez que j'ai tenu ma promesse. Placé avec mon escadre à l'embouchure même de la Tamise, j'ai rompu la chaîne en travers de la Medway, et j'ai pris le port de Shereness. Tous les bâtimens de ce port ont servi de feu de joie à mes marins! Grace à nos armes, mes amis, la Hollande est sauvée, et la terreur est déjà dans Londres. Embrassez-moi tous; mais, toi surtout, Ruysch, embrasse-moi!

Le docteur fit un pas en avant d'un air consterné, il s'inclina et baisa la main de Ruyter.

— Sur mon cœur, ami, sur mon cœur, mon vieux Ruysch! Va, je te le disais bien, quand j'entrai pâle et humilié, il y a trois mois, dans cette ville et sous ce toit; je te le disais bien: tu me verras bientôt revenir! Tiens, veux-tu ces loques anglaises, ces loques de drapeaux à demi brûlés? A toi, docteur, à toi tout cela! Mes lions ont mordu au sang la licorne anglaise! Quoi! tu ne me dis rien! ta main est froide, Ruysch!

(1) Ce portrait, qui provient de la vente de la Malmaison, fait partie du cabinet de l'auteur.

Ruysch ne répondit rien.

— Vive Michel Ruyter! cria Gaspar Stok par la fenêtre de la salle. Le peuple, qui encombrait le quai, répondit comme un écho : Vive Michel Ruyter!

Le docteur était attéré et respirait un flacon de sels. L'amiral, après avoir jeté les yeux autour de lui, aperçut la fille de Ruysch, il lui tendit sa main qu'il retira presque aussitôt, et il prononça le nom de Sarah.

— Sarah!

Cela voulait dire : comment n'est-elle pas encore ici? que peut-elle faire? où se cache-t-elle? Ruysch, amenez-la donc, cette chère Sarah!

Le docteur hésita, puis, se fiant sans doute à l'illusion de son œuvre, il tira soudain le rideau vert. Ruyter vit la jeune fille endormie; il la vit, et à quelques pas d'elle Castelneau, qui se tenait à l'écart, les yeux baissés, comme un criminel attendant l'arrêt de mort. Interdit un instant, l'amiral parcourut des yeux cette figure rose encore; mais s'étant approché pour baiser les mains de l'enfant, il les trouva froides.

— Elle dort, murmura faiblement Ruysch.

— Du sommeil des morts, dit sourdement Ruyter. Ce n'est pas moi que l'on trompe, docteur. Il ajouta lentement : Qui l'a tuée?

Ruysch montra du doigt Castelneau.

Ruyter bondit comme un lion; sans le bras de Gaspar Stok, qui entrait au même instant, il eût écrasé le chevalier contre la muraille. Il éloigna de la chambre, par un geste, les officiers de son équipage, et demeura seul avec Ruysch, Rachel et son ancien matelot Gaspar Stok. George de Castelneau eût voulu fuir, que ses jambes tremblantes lui eussent refusé ce service. Il resta.

Cependant le courroux de Ruyter fit bientôt place à la compassion. Castelneau protestait de son amour par des larmes abondantes. Ruysch, Rachel et Castelneau à genoux aux pieds de ce rude vainqueur nommé Ruyter, formaient un spectacle attendrissant, un groupe vraiment digne des temps antiques. Ils suppliaient tous Ruyter de leur pardonner. Depuis sa dernière entrevue avec le docteur, les cheveux de Ruyter avaient grisonné; il avait à la main

et au cou plusieurs cicatrices qui témoignaient assez des périls qu'il avait courus. La foule qui l'entourait et le touchait comme son sauveur le moment d'avant, se composait d'anciens marins qui avaient servi jadis à son bord quand il portait la terreur du pavillon hollandais jusqu'aux îles barbaresques. La chaise dans laquelle il s'était fait amener chez le docteur, était aux armes mêmes de la ville, les armes d'Amsterdam, laquelle, on le sait, porte de gueules au pal de sable, chargé de trois sautoirs d'or. Une majesté inconnue semblait alors empreinte au front de l'amiral. Castelneau n'observait pas sans frémir intérieurement ces deux visages de vieillards; l'un, pâle et atteré, c'était celui de Ruysch; l'autre, assombri par le deuil au milieu de son triomphe, celui de Ruyter. Penché vers la jeune fille, l'amiral ne tarda pas à dénouer le cordon de la petite croix qui demeurait encore suspendu au cou de Sarah, et qui ressemblait à une ligne noire sur de l'albâtre. Il l'éleva entre ses deux doigts et l'approcha de la fenêtre pour en lire distinctement la date à Ruysch. Cette petite croix portait le chiffre de 1650. La date parut faire impression sur Ruysch, qui se hasarda à demander à l'amiral d'où Sarah tenait cette croix. Le chiffre en était assez grossièrement sculpté, il semblait avoir été entaillé à l'aide d'un poinçon ou d'un couteau de marin. Ruyter se détourna et frappa de son gant l'épaule de Gaspar Stok.

— Reconnais-tu ceci, maître graveur? C'est toi, si je m'en souviens, qui me rendis ce service. Tu inscrivis cette date sous ma dictée, le 28 du mois de mai, il y a seize ans de cela. Tu vois que j'ai bonne mémoire... Nous étions à la hauteur de Douvres...

— Et j'ajouterai, revérence gardée, mon amiral, qu'il y faisait bon dans ces eaux-là. Ce fut à Douvres que M. Tromp, sous lequel vous nous commandiez vous-même alors, me chargea de attacher un balai à son grand mât, ce que j'exécutai à la satisfaction de toute la flotte. Nous avions assez balayé d'Anglais pour nous permettre cette farce allégorique...

— N'as-tu pas, Gaspar, écrit en outre sur notre journal l'évènement qui se passa cette nuit?

— De point en point, mon amiral; si ce n'est que le journal fut coulé, comme l'esquif qui le portait, un beau jour au cap de Horne; mais c'est égal, je me souviens de cette nuit-là comme si je m'y

trouvais à l'heure d'aujourd'hu . D'abord vous me fîtes écrire sous la lanterne de votre cabine; il y faisait aussi froid que dans une hutte de Lapon ; nous avions près de nous le chirurgien Hultz, qui est mort depuis. Vous lui recommandiez cet enfant que je vois là, pendant que le portevoix de ce grand diable de Robert Blake, l'amiral, vous criait *merci* en anglais de ce que vous veniez de faire.

— Et qu'avais-tu donc fait Michel? demanda Ruysch.

— Ce que tu aurais fait en mon lieu et place, docteur. Robert Blake, auquel nous envoyâmes depuis tant de boulets, corna donc et amena les huniers pour nous saluer; les hostilités n'étaient pas encore ouvertes. — Un médecin pour une femme, criait Robert Blake à travers son porte-voix, un médecin ! — A la voix de l'amiral anglais, je jugeai qu'il était temps, il cornait comme un sourd. Je pris Hultz, que tu as connu, nous partîmes sur le yatch de Tromp, et je sautai avec le digne Hutlz sur *le Royal Charles.* A te parler vrai, je n'etais pas très rassuré et redoutais une surprise; je ne me fie guère à ces gueux d'Anglais. Je le dis à Tromp en partant, et il commanda devant moi à ses Hollandais de tirer si je ne revenais pas après une heure. Nous entrâmes donc dans la galerie du *Royal Charles,* ce navire que nos bordées devaient entamer le lendemain sans que je pusse alors le prevoir. Il présentait l'aspect d'un vaisseau parfaitement en ordre. A peine arrivé, j'entendis pourtant des cris aigus qui partaient de la chambre même de l'amiral. Robert Blake nous conduisit à cette chambre où nous trouvâmes une femme de trente à trente-cinq ans, parfaitement belle encore, et qui se tordait à cette heure dans les angoisses de l'enfantement. Je demandai son nom à l'amiral; il l'écrivit lui-même sur mes tablettes; il ajouta que c'était un vrai service que nous lui rendions, que cette femme etait de grande famille, et qu'il avait consenti à la prendre à son bord depuis Yarmouth, où son mari était mort inopinément; que tout le temps de la traversée elle avait été malade, et que le principal chirurgien du navire ayant été tué dans un engagement récent, il n'avait pas craint de se confier à nous. Cette femme s'appelait la comtesse Mina Stafford...

— Mina Stafford! interrompit Ruysch violemment, les doigts crispés sur le gant de cuir de l'amiral. Les yeux du docteur brillaient comme la lame de son scalpel.

— Oui, Mina Stafford, reprit froidement Ruyter, elle s'appelait Mina Stafford.

Gaspar Stok fit un signe d'assentiment.

— Le chirurgien Hultz, reprit Ruyter, accoucha cette dame avec beaucoup de sang-froid, mais son art ne pouvait rien contre l'agonie de la malade. Elle entr'ouvrit alors la paupière.—Vous êtes Hollandais, monsieur, me dit elle d'une voix faible, je veux que ma fille soit Hollandaise. Elevez-la près de vous ou placez-la dans quelque couvent d'Amsterdam. Je vous la confie, car je vais bientôt mourir... J'ai des raisons pour vous confier à vous, Hollandais, ce bien, mon plus cher trésor... Le ciel m'est témoin que je meurs ici en bonne catholique. Cela dit, elle expira.

Ruysch, sans attendre la fin de ce récit, avait pris convulsivement Rachel, sa fille, par la main, mais à ce dernier mot de Ruyter, il tomba à genoux avec elle devant le corps inanimé de Sarah.

— Rachel, cria-t-il, Rachel, embrassez votre sœur!

La poitrine de Ruysch se fendit presqu'en même temps en longs sanglots. Il bondit comme un fou jusqu'à la fenêtre où demeuraient appuyés Gaspar Stok et Ruyter. Après avoir entraîné l'amiral vers la porte de l'ancienne chambre de Sarah, il l'ouvrit rapidement, et montrant à Ruyter le portrait de Vander-Helst :

— Michel, cria-t-il, est-ce bien Mina Stafford?

L'amiral poussa un cri de surprise, et baissa la tête... Ruysch, épuisé, tomba sans connaissance sur le lit même de Sarah. Ce lit était encore blanc, fraîchement remué, et conservait la forme à demi effacée de la jeune fille. Reynier Graaf, que l'on fit appeler sur-le-champ, saigna Ruysch dont le délire était violent.

— Ma fille, elle ma fille! répétait Ruysch l'œil immobile et vitré. Sarah! ma fille, Sarah la sœur de Rachel! Cela était donc écrit là-haut? Oh! le beau vaisseau, le magnifique vaisseau que *le Royal Charles!* Oui, je la reconnais, je la vois cette grande dame appelée Mina Stafford! Un pauvre médecin aimer une grande dame! Bonjour, Vander-Helst, tu vas peindre la comtesse Stafford ce matin. Vander-Helst, tu seras mieux dans ce jour-ci, en fermant cette fenêtre. Vous n'êtes plus pâle, madame la comtesse, et le vermillon revient à vos joues. Je vous ai sauvée des bras de la mort; vous m'aimez, dites-vous, vous me trouvez docte et modeste?... Mais encore un jour,

et il faudra que vous partiez, votre mari le veut, et moi, je resterai avec votre portrait..... N'importe, la science me distraira; je vais me remettre à étudier. Reynier Graaf, écoutez ceci, Bidloo est un infâme; il n'a pas vû mon œuvre, il ne m'a pas vu travailler jour et nuit à l'embaumement de Sarah! Il n'a vu que le corps de la belle Paule (1) dans le charnier des cordeliers à Agen. Sarah, vous étiez ma fille, et Castelneau vous a tuée! Le misérable que ce Castelneau! je le hais autant que Bilsius. Voilà où conduit l'*insatiabilis scrutandi corpora curiositas!* J'ai négligé cette fleur, Reynier Graaf.... Je l'ai négligée pour courir après la science... Oui, regarde-moi bien, Michel, avec tes yeux de géant, je suis brisé sous ce coup... J'ai soif, bien soif!

Ruyter remplit le gobelet de Ruysch; Reynier Graaf et Ruyter ne quittèrent pas le docteur cette nuit-là. Stok était sorti avec le chevalier, qui lui avait parlé à l'oreille... La nuit de Ruysch fut effrayante; dans sa fièvre il se levait par intervalle sur son séant, parlant de Sarah et de la membrane arachnoïde. L'amiral, penché sur le front du pauvre docteur, rafraîchissait ses tempes brûlantes avec un mouchoir trempé de vinaigre. Ces sortes de compresses, incessamment renouvelées, procurèrent quelque soulagement à Ruysch. L'ange de cette maison, la pieuse et bonne Rachel, priait les mains jointes près de son père qui ne la reconnaissait même pas. Tout était deuil et désolation dans cette demeure naguère si calme. Cette nuit-là, et près du laboratoire de Ruysch, une oreille attentive eût distingué pourtant quelques bruits sourds et des mouvemens singuliers...

Depuis trois grandes heures, le chevalier George de Castelneau n'avait pas encore reparu. La nuit venue, un huissier de la chambre des bourgmestres se présenta à la porte même de la chambre où Ruysch recevait les soins de ses amis; ce personnage était por-

(1) « Pour *la belle Paule* que j'allay voir dans la cave des cordeliers à Agen, je ne manquai pas de lui faire vos baise-mains. Mais mon Dieu! qu'elle entend mal son monde! A votre civilité et à la mienne, elle ne me répondit qu'en me montrant les dents, dont la plupart étaient *furieusement délabrées.* »

(*Amitiés, Amours et Amourettes,* par Le Pays, lettre XXIII.)

teur de lettres de l'Amirauté qu'il remit à Michel de Ruyter. Ruyter tira cet homme dans l'embrasure d'une fenêtre et lui demanda ce qu'il voulait.

— Est-ce là votre signature? monsieur l'amiral, lui dit l'huissier.

— La mienne, je la reconnais; mais je n'ai point donné cet ordre. Cette signature, écrite sur parchemin est ancienne; c'est un laissez-passer donné à l'un de mes contre-maîtres à mon ancien bord. On a surpris votre religion, monsieur du conseil.

— Ce papier m'a été présenté par un nommé Stok, qui a fait charger devant moi, et d'après mon autorisation, une fort lourde caisse sur la première *schuyten* qui partait pour Rotterdam. Cette caisse, monsieur l'amiral, renfermait sans doute quelque objet précieux, à voir le pas lent et les précautions inouies du nommé Stok et de celui qu'il appelait *son porteur*. Tous deux sont montés ensuite dans la barque en payant d'avance fort généreusement le patron.

— Il faut, monsieur du conseil, que vous fassiez courir un autre *suchyten* du chantier après cette première barque; avant deux heures vous pouvez encore les atteindre. Allez, partez vite... Je ne vous oublierai pas; j'en ferai bon rapport à l'amirauté....

— J'oubliais de remettre à monsieur l'amiral cet autre papier....

Ruyter le prit des mains de l'huissier et le parcourut à la lueur de la petite lampe du corridor où ils se trouvaient. Ce papier était l'acte même de la célébration du mariage de George Castelneau avec Sarah.

— Il en avait le droit! murmura-t-il consterné.

L'amiral rentra presque aussitôt dans la chambre de Ruysch; le front de Ruyter ne trahissait aucune émotion.

— Le docteur sommeille, lui dit Reynier Graaf.

. . . . . .

§ X.

LA CHAMBRE DU COMTE GEORGE DE CASTELNEAU.

— M. Lebrun?

— Il se lève, mademoiselle: attendez ici, dans cette première antichambre, je m'en vais le prévenir.

Il était midi, et M. Lebrun, premier peintre du roi, venait en effet de se lever. Après avoir ajusté sa grande perruque sur son serre-tête orange, il passa son plus magnifique habit, quand vint l'instant de se placer devant son chevalet. M. Lebrun avait pour habitude de ne peindre qu'en velours et en grandes manchettes, comme fit plus tard, et à son exemple sans doute, un peintre d'un autre genre, M. de Buffon.

— Que me veut-on? demanda M. Lebrun à son valet. Ce valet, attaché au service du premier peintre du roi, était vêtu de la grande livrée du Louvre.

— C'est une demoiselle de Hollande qui m'a chargé de remettre ce cadre à monsieur. Elle arrive d'Amsterdam, et s'excuse bien humblement de n'avoir pas à l'avance prévenu monsieur de sa visite.

— Introduis-la, Bourguignon; je ne serai pas fâché d'apprendre d'elle quelques détails sur nos engagemens de Hollande. Peut-être y aura-t-il dans son récit quelque bonne remarque pour mes sujets de bataille. Ce n'est que devant elle que je ferai sauter l'enveloppe de ce cadre qu'elle m'adresse. Avance un pliant à côté de ma chaise, Bourguignon.

Le valet de chambre, après avoir placé sur un autre chevalet le cadre encore couvert, fit entrer dans l'appartement du peintre celle qui attendait ainsi humblement et sans se plaindre dans la plus glaciale des antichambres.

Par une fascination dont il ne put guère se rendre compte, Lebrun se trouva forcé malgré lui d'envisager tout d'abord la figure de cette femme. On pouvait la croire amaigrie par le chagrin autant que par les privations; chacun de ses traits portait l'empreinte d'une souffrance. Une *faille*, sorte de mantille de soie hollandaise, encadrait ce visage tristement paisible et résigné.

— Pourrais-je savoir de qui est le cadre que vous m'apportez, ma chère enfant?

— Le nom de son auteur est au bas de la toile, répliqua modestement la pauvre fille.

Lebrun défit l'enveloppe et demeura fort surpris à la vue de cette peinture. Elle représentait une corbeille de roses, de lis, de pavots et d'anémones. Jamais peut-être la fraîche imagination du

jésuite d'Anvers, ou le pinceau velouté de Van Huysum, n'avaient si bien reproduit l'incarnat des fleurs et la molle souplesse de leurs tiges. Un petit bas-relief finement touché, bas-relief composé d'amours traînés par des chèvres, servait de support à cette corbeille. Lebrun, tout en se récriant d'admiration sur cette œuvre, courut bien vite à la signature du peintre. Il lut cette date : 1620, et ce nom : *Rachel Ruysch*.

Celle qui était alors devant le peintre rougit ; elle voulut répondre à ses éloges par quelques mots que sa bouche balbutia, Lebrun devina Rachel Ruysch.

Rachel Ruysch, dont quelques musées gardent encore des tableaux, peignait les fleurs avec une rare perfection. Lebrun l'ignorait jusqu'à ce jour, soit qu'il n'eût point vu la Hollande, soit que la nature de son génie, consacré aux reproductions historiques, ne lui fît rechercher que des sujets dans le genre de Vander Meulen. Il donna toutefois de grands éloges à ce précieux tableau de fleurs. La figure souffrante de Rachel l'intéressait ; Lebrun qui n'était pas un peintre ordinaire et qui devait peindre plus tard la Brinvilliers sur le chemin de la Grève, comprit tout de suite la tristesse de Rachel Ruysch ; la fille du docteur faisait un métier nouveau pour elle : elle en était réduite en effet à vivre alors du produit de sa peinture. Six ans s'étaient écoulés depuis la mort de Sarah, six ans de tristesse et d'infortune avaient suivi ce drame, qui avait courbé le front et les épaules du vieux Ruysch. Les ventes successives de son cabinet, la guerre de Hollande et la maladie du docteur avaient amoindri ses ressources ; depuis quelque temps d'ailleurs une mélancolie profonde remplissait le cœur de l'anatomiste. Rachel venait donc à Paris autant pour y vendre et y placer ses tableaux de fleurs, que pour ranimer le zèle des correspondans scientifiques de Ruysch ; elle demanda avec modestie au peintre du roi si ce tableau, si faible qu'il fût, pouvait figurer au musée du Louvre.

— Le musée du Louvre, ma chère demoiselle, répondit Lebrun, n'accepte guère que des batailles ou des portraits de héros. Sa Majesté Louis XIV aime mieux les prises de villes que les fleurs. Les tableaux de fleurs vont bien mieux aux particuliers. J'en connais un, par exemple, auquel j'ai double raison de vous adresser en ce moment, d'abord parce qu'il est riche et magnifique, puis

parce qu'il recherche spécialement les fleurs. C'est un gentilhomme qui demeure à l'hôtel même d'Estrées, hôtel qu'il occupe depuis le départ de son oncle pour l'Angleterre. N'allez pas vous laisser effrayer d'abord par les singularités de son hôtel, dont chacun raconte d'étranges choses... Avec cette lettre signée de moi, il vous recevra.

Lebrun cachetait avec le scel du Louvre une large missive, qu'il remit lui-même à Rachel en se levant de sa chaise. La fille du docteur y lut ce nom : Monsieur le comte George de Castelneau.

Rachel recula d'étonnement, et laissa glisser la lettre à terre... A ce moment, il se fit un grand bruit aux portières de la chambre.

Bourguignon annonça messieurs de l'Académie de peinture.

Le peintre du roi avait replacé sa lettre entre les mains de Rachel. La fille de Ruysch, encore tremblante, traversa les escaliers au milieu de gens chamarrés de croix et de cordons. C'était la députation de l'Académie qui venait remercier Lebrun de son portrait de Louis XIV, offert par ce peintre à l'Académie française. Les sentimens confus qui se livraient assaut dans le cœur de Rachel, se turent bientôt devant une curiosité invincible, celle de rencontrer chez lui le comte George de Castelneau. Un valet à la livrée du Louvre suivait Rachel et portait son tableau jusqu'à l'hôtel du comte.

Cet hôtel de la noble maison d'Estrées aboutissait à l'un des angles de la rue de Nazareth, dans le vieux quartier du Temple. Pendant que le comte d'Estrées employait à Londres toute sa diplomatie à négocier la ligue navale de la France avec l'Angleterre, Paris s'entretenait des singularités de son neveu, le comte de Castelneau. Au lieu de s'embarquer sur le vaisseau de son oncle l'amiral, et de suivre sa fortune, le comte George de Castelneau, après s'être d'abord remis en grace avec son oncle, qui lui avait transmis son titre et son héritage de son vivant même, s'était jeté dans la dévotion, comme beaucoup de seigneurs de cette cour, lesquels, après avoir commencé par les exploits galans de Bussi de Rabutin, finissaient par courber la tête sous la parole sévère de Bossuet et de Bourdaloue. George de Castelneau communiait au moins une fois tous les mois, il vivait seul et retiré. Les gens de l'amiral étaient de-

venus les siens, ils avaient reçu l'ordre de le soigner comme on eût fait d'un enfant malade. Au dire de ces hommes, jamais il ne s'était rencontré de maître plus doux à servir, plus paisible, plus modéré. L'ordre le plus grand régnait dans cet hôtel, dont les abords étaient silencieux et tristes comme ceux d'un cloître. Le suisse qui tira les gonds de la grille à l'arrivée de Rachel, était entièrement vêtu de noir; il portait un large crêpe à son bras; les autres domestiques qu'entrevit Rachel, avaient aussi la même livrée. Rachel gravit sans peine un escalier de quelques marches, contourné majestueusement comme les escaliers de cette époque. Une lanterne à glace où brûlaient trois grosses bougies répandait sa clarté sur la rampe à soleils d'or.

Il restait encore assez de jour cependant pour que Rachel pût trouver ce luxe d'éclairage inutile; mais la teinte sombre des pièces qu'on lui fit traverser formait, pour ainsi dire, une nuit précoce, bien qu'on ne fût pas même au déclin de la matinée. Elle arriva, toujours escortée du valet de M. Lebrun, à une grande portière en velours noir semée de larmes d'argent, comme les draps mortuaires. Le valet gratta un instant à cette portière, et un petit nègre en vint tirer les anneaux. Rachel put alors considérer l'étrange appartement dans lequel on venait de l'introduire.....

Cette immense chambre à coucher était tendue de noir du haut en bas; de longues franges d'argent en recouvraient les corniches. Les meubles, les tapisseries, les gradins, tout conservait cette teinte étrange de deuil. Au milieu de la chambre était un grand lit à baldaquin de velours noir, une gaze de crêpe l'entourait et se jouait à ses colonnades de nacre. Les rideaux du lit étaient tirés soigneusement comme si quelqu'un y reposait. A côté du lit, il y avait une table et un prie-dieu gothique avec des heures. Cinq grands candélabres, semés d'abeilles et de fleurs de lis, jetaient à cette sorte de chambre ardente une clarté mortuaire. Rachel remarqua encore sur des coussins de magnifiques robes, des colliers de perle, des agrafes et des écrins, tout ce qui pouvait enfin flatter la coquetterie d'une femme d'alors; ces étoffes étaient déployées et jetées négligemment sur les meubles. Rachel contemplait cette chambre si triste, lorsque la porte s'ouvrit; un homme, également habillé de deuil, mais appuyé sur le bras de plusieurs domestiques,

s'avança vers elle. Les joues de ce malheureux étaient creuses, son teint luisant et plombé, comme le teint que donne la fièvre; il était soutenu par ses gens et marchait avec grande peine; il salua Rachel par une simple inclinaison de tête, et jeta sur la table un livre à fermoirs qui semblait le fatiguer de son poids. C'était le comte George de Castelneau qui revenait d'entendre les vêpres de la cour à la chapelle du roi. Massillon, ce jour-là, avait prêché devant Louis XIV son redoutable sermon sur *le petit nombre des élus*.

A la seule vue de ce déplorable squelette, auquel l'impression récente des foudres de la chaire donnait un air plus lugubre encore, les genoux de Rachel tremblèrent, et sa main chercha l'appui d'un fauteuil. Rachel avait enfin devant ses yeux celui que l'on appelait autrefois le chevalier George, l'homme des duels, des parties d'hombre et des escalades, cet ancien jeune seigneur à passions ardentes, qui avait tout remué, tout détourné de sa voie dans sa vie folle, et qui à cette heure, exilé des rives fleuries, goûtait par sa propre volonté le calice des eaux amères. Castelneau, le séducteur de Sarah, n'était plus, hélas! qu'une ombre expiatoire de lui-même! Loin de puiser sa pâleur dans la débauche, les nuits dissipées, les joies lascives, son front, dégarni de cheveux, portait plutôt l'empreinte d'un suicide religieux de tous les jours; suicide formel, arrêté, espèce de martyre consommé avec amour et lenteur, comme l'indiquait assez la triste résignation de son sourire. Pour un homme qui eût connu jadis le chevalier George, et qui eût vécu dans son intimité favorite, cette dépression graduelle opérée sur une charpente assez forte pour qu'elle dût long-temps résister, aurait eu l'intérêt d'une lutte réelle. Évidemment le comte avait dû se choisir lui-même sa croix et son agonie; il s'était lui-même enfoncé les pointes de ce dur cilice dans la chair. Cette pénitence lugubre ne pouvait servir qu'au rachat d'une vie folle. Ainsi voûté, humble et triste, le comte rappelait plutôt un chartreux de Lesueur qu'un gentilhomme à rubans et à dentelles de cette cour. L'immobilité de ses grands traits, de son œil terne et jaune, n'était jamais traversée par aucun éclair. Il s'assit devant une petite table en vieux laque ornée de fort belles incrustations de la Chine; le nègre qui le suivait lui présenta, sur un plateau d'argent, quelques tranches d'orange.

Après qu'il eut humecté ses lèvres de ce jus, le comte avança la main pour recevoir la lettre de Rachel. Si Rachel reconnut le comte dans le fantôme même du chevalier, Castelneau fut loin de soupçonner la fille de Ruysch dans cette femme. Rachel l'envisageait toute consternée, elle interrogeait l'œil de ce malade et tremblait pour lui plus que pour elle et son tableau. Le comte examinait la peinture en même temps qu'il lisait la lettre du premier peintre de sa majesté. Quand il vit le nom de Rachel Ruysch, il fit écarter ses gens et voulut demeurer seul..... Trop habitué à maîtriser une impression pour qu'il en perçât le moindre indice sur ses traits, Castelneau, qui pouvait à peine parler, agita convulsivement une sonnette, et demanda le souper. La nuit était venue en effet, et le comte se couchait fort régulièrement sur les neuf heures. Des flambeaux traversèrent la galerie, le vent était froid, Rachel et le comte se regardaient. La compassion de Rachel pour Castelneau était en ce moment aussi profonde que la misère du comte. Les larmes arrivaient à la paupière de la pauvre Rachel en voyant cet homme, ainsi enseveli dans sa douleur, porter le linceul de son remords. Le souper servi, le comte fit asseoir Rachel près de lui; il touchait à peine aux plats qu'on lui présentait. Dans cette chambre sourde et noire comme le tombeau, le seul cliquetis des couteaux retombant sur l'assiette eût glacé le sang aux moins superstitieux de la cour. Les bougies des candélabres se mouraient agitées par le vent que soulevaient les portières de velours. Pendant ce souper, il ne s'échangea pas un seul mot entre Rachel et le comte; seulement, il la regardait clouant sur elle son œil morne et froid. On enleva la table, neuf heures sonnaient à une grande horloge de Boule, surmontée d'un Apollon. Le comte avait congédié ses valets, il réclama l'appui du bras de Rachel pour gravir les trois marches qui conduisaient à son lit. En lui donnant le bras, Rachel ne put se défendre d'un frisson involontaire... Il lui sembla que la respiration de Castelneau était plus gênée, sa main crispée, glaciale. Arrivé à la dernière marche, le comte releva vivement la tenture du lit. Là, sans nul doute, une femme attendait, car il entra dans ce lit avec une promptitude extraordinaire....

Se penchant alors avec l'un des candélabres, Rachel poussa un cri de défaillance et tomba à la renverse..... Le front sur lequel

venaient de glisser les lèvres de Castelneau, était le front de Sarah!....

. . . . . .

Le chef-d'œuvre de Ruysch, encore intact, reposait dans cette alcôve. Sarah semblait dormir et prononcer un nom en s'endormant de ce pacifique et long sommeil .... Habituellement paré et métamorphosé chaque semaine dans ses blancs atours, le corps de la jeune fille, insensible et froid, recevait chaque soir, à côté de lui, un autre cadavre, le comte George de Castelneau! Les gens de ce quartier étaient loin d'ignorer ces monstrueuses fiançailles. Un soir que le vieux Fagon, médecin de sa majesté, revenait sur sa mule de visiter des malades au quartier du Temple, une femme égarée courut à lui et l'arrêta violemment par la bride même de sa mule.

— Je suis la fille de Ruysch, monsieur, dit-elle à Fagon; venez sauver M. le comte George!

Fagon se laissant guider par le nom de Ruysch et par Rachel, trouva George dans les bras de l'agonie.

— Sarah! criait-il dans son delire, chère Sarah!

George l'insensé, le mourant, tordait cette momie dans ses embrassemens fougueux; il l'etreignait si violemment, que les bras et les épaules encore transparentes du cadavre étaient meurtris sous ses doigts..... Évidemment le comte était en proie à l'une de ces crises violentes qui précèdent l'heure fatale; un chapelain assis près du lit l'exhortait à bien mourir. Castelneau, pendant le discours du prêtre, regardait d'un œil béant un long coffre qu'il ordonna bientôt d'ouvrir... La stupeur de Rachel fut grande en reconnaissant dans cet étui la bière en bois de rose fabriquée pour Sarah par l'ouvrier de Gaspar Stok.

Ce fut le docteur Fagon qui jeta le voile le premier sur la figure du mort... George de Castelneau venait de s'éteindre en demandant que le corps de Sarah fût réuni au sien, sa main droite indiquait encore le coffre et la bière qui gisaient au pied de son lit.

Fagon intervint heureusement pour que cet ordre ne fût point exécuté. Cet ordre d'un mourant, exalté par son amour, déshéritait la science du plus beau chef-d'œuvre auquel elle eût

droit, du chef-d'œuvre de Ruysch. Fagon, secondé par Gui de la Brosse, son oncle, fondateur et intendant du Jardin des Plantes de Paris, auquel il se confia pour l'exécution de son projet, obtint de Louis XIV la permission d'enrichir son cabinet de cette merveille. Louis XIV voulut voir de ses propres yeux la comtesse Sarah de Castelneau. Ce fut un beau spectacle que celui de Louis XIV allant voir un soir après ténèbres, qu'il avait entendues à Sainte-Élisabeth, le corps de cette morte dans sa chambre noire et parée. De toutes les beautés que possédait la cour de France, Sarah la morte eût peut-être encore été la plus belle. Le religieux Fagon la montrait parfois aux grandes dames et aux jeunes seigneurs de cette cour comme les anciens peintres et les ciseleurs allemands, qui ne manquaient pas de graver la mort sur toutes leurs coupes de table. Nous avons dit que ce siècle si vif et si fastueux dans sa fièvre de plaisir en était revenu au cilice aigu de la pénitence; beaucoup de femmes avaient donc peur de la *morte* de Fagon. Mme de Brinvilliers qui la vit un soir au clair de la lune, sous la cage de cristal où Fagon l'avait posée chez lui, fit seule bonne contenance devant elle. Rachel Ruysch, après avoir reçu le dernier soupir de Castelneau, avait repris le chemin de la Hollande avec Lebrun qui allait lui-même visiter Vander Meulen. Dans ce Paris, pieux et ridé, ce Paris déjà vieux par la seule vieillesse de son roi, Rachel eût regretté bien vite son père et ses belles fleurs. Elle partit, et retrouva en Hollande tout ce qu'elle y avait laissé, Ruysch et Reynier Graaf, la vieille Gudule et le chien de Terre-Neuve. La chambre de Sarah n'était plus ornée cependant du portrait de la comtesse; le docteur l'avait fait placer dans son grand laboratoire, comme pour se consoler de l'enlèvement de ce corps précieux. Ruysch mourut très vieux et il mourut triste. Sur le déclin de cette vie laborieuse, l'envie trouvait encore moyen de le tourmenter; ses infirmités redoublèrent, et à quatre-vingt-dix ans, le pauvre docteur se cassa la cuisse en allant à l'amphithéâtre. Depuis ce jour, une députation d'élèves se rendait chaque matin à sa maison et le portait à bras à l'école même.

Ce fut Gaspar Stok qui fit la biere destinée au professeur. Le menuisier y mit un très grand soin : elle lui avait été d'ailleurs commandée par messieurs des états-généraux. Ruyter était mort des

suites de ses blessures à Syracuse, après la bataille d'Agousta, où Duquesne avait remporté l'avantage. Au lieu de tous les portraits de ce grand amiral par Ferdinand Bol et par Rembrandt Van Ryn lui-même, la Hollande eût mieux aimé retrouver Ruyter conservé par l'art miraculeux de Ruysch. Cette grande figure d'amiral eût présidé du moins avec honneur ce senat de morts vulgaires que Ruysch vendit quelques ans plus tard à Pierre-le-Grand!

ROGER DE BEAUVOIR.

LE JOURNAL

DE DANGEAU.

Lorsque M. Courcillon de Dangeau, gentilhomme beauceron, reçut du ciel et de sa femme le présent d'un fils, qu'on appela Philippe, il ne se doutait guère que cet enfant deviendrait un jour l'ami du plus grand des rois, l'un des riches favoris de la cour, membre des deux académies. Ce n'est pas que le jeune Philippe de Dangeau ne montrât de bonne heure les qualités nécessaires à un gentilhomme bien né. Les dames de Nogent-le-Rotrou lui trouvaient assez bonne mine et la tournure passable. Le précepteur, à qui son père avait donné la table et six livres par mois, lui avait appris, sans trop de peine, à lire, écrire et compter, avant qu'il eût atteint quinze ans; mais nombre de hobereaux avaient la jambe aussi bien faite que lui, plus d'argent en poche et des amis plus puissans. Rien n'annonçait donc que la fortune dût se prendre pour lui d'un caprice de si longue durée qu'on pourrait le nommer une passion, car cet homme heureux a réussi dans tout ce qu'il a entrepris, sans que le sort lui laissât le temps de désirer. Il s'avisa un jour de faire quelques vers dans lesquels *montagne* rimait souvent avec *campagne*, et le fils de M. de Dangeau fut aussitôt remarqué, admiré, prôné par toute la famille des Courcillon. On décida qu'un garçon si spirituel ne pouvait rester enfoui dans une province, et qu'on se cotiserait pour lui fournir un joli trousseau et quelques écus pour aller à Paris. On se figurait, avec cette incroyable présomption des provinciaux, que le jeune homme se ferait, dès son arrivée, remarquer de tout ce qui était riche et puissant à la cour.

Dangeau monta donc dans le *carrosse de voiture* de Chartres, muni d'un bel habit, de vieilles dentelles rajustées, d'une somme assez ronde, et d'une grosse montre d'argent que son père lui donna en disant : — Mon fils, si tu viens à te trouver à court d'espèces, tu vendras ce bijou.

Comme les Courcillon ne tenaient à personne de considérable, le voyageur reconnut bientôt que les recommandations de famille ne lui seraient d'aucun appui à Paris. Sans doute, il se disposait à retourner dans son pays lorsque le hasard, son meilleur ami, lui fit faire la connaissance du poète Benserade, comme lui amant heureux des Muses, et sachant aussi garder avec les neuf sœurs sa dignité de gentilhomme. Benserade était né pour sympathiser avec Dangeau. Il le présenta chez Mme de Lavallière. L'étoile des Courcillon y amena le roi qui se prit d'amitié pour le Beauceron, et l'admit dans son intimité avec les Vardes, les Lauzun et autres jeunes cavaliers aimables.

Personne ne savait aussi bien que Dangeau rire complaisamment des mots du roi, bons ou mauvais; personne ne possédait mieux que lui ce qu'on nomme de l'usage. Jamais ce courtisan, vraiment poli, ne sut ce que c'est qu'un sot, un bavard, un homme ennuyeux, ridicule, prétentieux ou affecté. Il n'avait pas d'yeux pour les défauts des autres, et si on se moqua souvent de lui, jamais du moins il n'eut un ennemi; jamais il n'excita la colère, la haine, ni l'amour, rarement l'envie. Le roi n'avait pas horreur de l'esprit; mais il l'aimait de loin, et il détestait l'esprit offensif: aussi Dangeau ne lui donna-t-il jamais d'ombrage.

Son incapacité absolue pour tout emploi et sa nullité firent sa fortune, et lorsqu'on pense qu'il resta toute sa vie près du roi sans jamais avoir à craindre une disgrace ou même une boutade de mauvaise humeur, on est tenté d'admirer cette servilité héroïque. Il aurait peut-être passé pour un homme au-dessus du médiocre sans les mémoires des contemporains et surtout sans son *journal*.

Le plus habile, le plus heureux et le plus intègre joueur de la cour était le marquis de Dangeau. Jamais il ne se mettait à une table de jeu, sans se lever les mains pleines. Les dés étaient pour lui obstinément, et semblaient se rire des autres. Il gagna tout d'abord 200,000 écus dont il se servit plus tard pour acheter la charge de premier gentilhomme de la Dauphine à M. de Richelieu qui s'était ruiné les cartes à la main. L'amour et les intrigues sont de dangereux écueils à la cour. Un amoureux néglige ses devoirs, perd son assiduité, s'abandonne à d'affreuses distractions : Dangeau sut se garder de l'amour. Les bonnes fortunes exposent à des inimitiés, à des duels, et compromettent la position d'un favori; Dangeau était trop sensé pour avoir la moindre bonne fortune. Il

se maria deux fois sur le conseil et le choix du roi. En un mot, Dangeau n'existait pas. La nature, après l'avoir mis au jour, s'étant aperçue qu'elle n'avait rien fait, pria sans doute la fortune de s'occuper de l'ouvrage qu'elle venait de manquer, afin qu'on pût affirmer plus tard que Dangeau avait été quelque chose.

C'était un homme obligeant, pourvu qu'il ne lui en coutât rien; prêtant volontiers de l'argent à ceux qu'il savait en état de le lui rembourser, et s'il versifiait avec facilité, du moins ses vers étaient exécrables. Cependant cette déplorable facilité lui valut un appartement à Versailles. Dangeau sollicitait depuis long-temps cette faveur; or un jour que le roi se sentait de bonne humeur, il assembla quelques rimes bizarres et dit au marquis, que s'il les remplissait convenablement en moins de cinq minutes, il y aurait un logement pour lui dans le château. Sans doute Louis XIV s'exagérait la difficulté du bout rimé en général; toujours est-il que Dangeau gagna la gageure. A quelque temps de là, il acheta une charge de lecteur du roi. Ces lecteurs étaient sans fonction; mais ils avaient les petites entrées dont le marquis usa avec tant d'assiduité, que S. M. le récompensa en lui donnant un régiment. Il céda le régiment pour le gouvernement de Touraine, et la Touraine ne fut pas la plus mal gouvernée des provinces, puisque le gouverneur n'y mit pas les pieds de sa vie. Bientôt l'amitié du grand roi valut au marquis le collier de l'ordre, puis la grande-maîtrise de Saint-Lazare. Ce fut alors que Dangeau pensa perdre la tête en se voyant devenu un grand seigneur. Il parut tout chamarré de cordons et de ridicules, la cour pouffa de rire à ses dépens. Il épousa la nièce du cardinal de Furstemberg, jeune fille adorable et belle, qui, après avoir bien pleuré pour ne point se marier avec ce marquis grotesque, fut forcée de céder au roi. Elle resta miraculeusement sage et fidèle à un mari qui réunissait toutes les qualités nécessaires au George Dandin accompli. Qu'on ose dire que Dangeau n'était pas l'enfant gâté du sort!

Parvenu ainsi à la fortune et à des honneurs que des hommes du plus grand mérite s'efforçaient en vain d'obtenir, je ne vois pas ce qui aurait pu l'empêcher de se croire un aigle. De petit visiteur obscur, faisant antichambre chez les muses, qu'il avait été jadis, le marquis voulut devenir un personnage ayant les grandes entrées au Parnasse. Il témoigna le désir de faire partie des deux académies, et personne n'y trouva à redire. Ses titres étaient des complimens rimés plus ou moins ingénieux, des madrigaux insipides et une élocution facile autant que banale. On l'admit, sans doute aussi parce qu'il professait peu d'estime pour les ouvrages de Corneille, parce qu'il préférait Chapelain à Racan, Colletet à

Despréaux, et Pradon à Racine, surtout parce qu'il montrait une admiration à nulle autre pareille pour ce grand M. de Pelisson, historiographe du roi. — Mais comment il s'introduisit dans l'académie des sciences, c'est là un mystère que je ne puis expliquer. Si c'eût été son frère l'abbé de Dangeau, à la bonne heure : celui-là inventa le jeu historique des rois de France, absolument semblable à celui de l'oie. Il faut donc que le marquis se soit emparé des titres scientifiques de son frère, ou bien qu'on l'ait choisi, parce que ce fut lui qui enseigna à S. M. et aux enfans ce jeu vraiment utile et agréable.

Une fois académicien, quel meilleur emploi de ses loisirs et de ses talens pouvait-il faire que d'écrire le journal des évènemens de la cour? Assurément, Dangeau, placé près du monarque, reçu chez toutes les dames, chevalier d'honneur de la Dauphine, semblait en position de tout connaître, et ce journal avait mille chances d'offrir un intérêt puissant et varié. C'est que vous croyez peut-être que le marquis, ainsi debout aux meilleurs lieux de la cour, était au courant des moindres intrigues? — Point. On en savait là dessus plus que lui à Quimper-Corentin. — C'est qu'alors il laissait les futilités à d'autres, et qu'il ne notait que les ressorts secrets des grands évènemens politiques? — Encore bien moins : il n'en est pas question. Le dernier des laquais était mieux instruit.

A voir le journal du marquis, vous prendriez la cour licencieuse et magnifique du grand roi pour celle d'un petit duc allemand; vous croiriez que tout le monde y est sage, rangé, et compassé comme Dangeau lui-même. Choisissez au hasard une date historique marquée par quelque affaire d'importance, et ouvrez le journal : vous trouverez que le roi alla tirer, que monseigneur (le Dauphin) se promena dans ses jardins, que le soir il y eut appartement, ou comédie française.

Tout le monde sait comment Saint-Simon raconte le mariage secret du roi et de Mme de Maintenon. Ne vous imaginez pas que vous en saurez les détails par Dangeau. Ouvrez l'un de ses indigestes in-4° à la date de ce mariage singulier. Voici ce que vous lirez :

« Ce matin, monseigneur tira dans le grand parc malgré la pluie. Madame la Dauphine obtint du roi que lorsqu'elle dînerait seule, les maîtres d'hôtel porteraient le bâton devant ses viandes. — Le roi ne sortit point à cause du mauvais temps. »

On aurait tort de croire que ce journal soit inutile. C'est par lui que nous savons que le Dauphin, l'élève de Bossuet, ce prince qui donnait de si belles espérances, passait sa vie à courre le loup tout le jour, et que, pour occuper son esprit après ces exercices royaux, il jouait trois heures

durant à *mon chien n'aime point les os*, avec les dames. Il avait alors passé trente ans.

L'envie ne manque pas à Dangeau de laisser des détails. Ce qu'il connaît, il le relate, dût la répétition en venir cent fois de suite. Vous pouvez faire le relevé du chiffre exact des médecines que la Dauphine prenait sans cesse, et ne croyez pas que le chevalier d'honneur vous fasse grace de l'effet produit sur les entrailles de la princesse, car cela, Dangeau était à portée de s'en instruire comme il faut.

Si vous désirez savoir combien le roi fit de passes heureuses en jouant à la bague, ou combien il enleva de têtes en carton dans la course à cheval, vous le saurez au plus juste. Vous apprendrez combien de coups de fusil furent tirés, combien de faisans mis à bas; à quelle heure sa majesté s'en alla voler (c'est-à-dire faire voler des éperviers).

Je suis sûr que vous ne lirez pas sans intérêt la relation d'une chasse à courre au lièvre et en calèches! Voyez-vous toutes les dames, dans les lourdes voitures d'alors, courant à brides abattues par les allées de la forêt de Fontainebleau après un pauvre lièvre que les chiens pourchassent? Voilà la bête forcee. Tout le monde regarde. — Où donc est-elle? — Un chien l'a mangée. Il n'en reste plus que les oreilles. Tout le plaisir est gâté.

J'aurais mieux aimé que la roue de l'un des coches passât sur le corps du gibier, tandis qu'on le cherchait au loin.

Vous ferez un soupir en lisant cette phrase sur l'un des hommes qui ont élevé notre littérature à son plus haut point :

« Ce matin on m'a dit que le bonhomme Corneille était mort. Il avait été fameux par ses comédies. »

Le *bonhomme* n'était donc plus fameux, au dire de Dangeau, l'académicien!

Le marquis ne renonce pas absolument au plaisir de faire quelques réflexions, comme on voit. Pour apprécier parfaitement la finesse de son esprit, il faut lire l'article suivant qui est l'un des plus complets, et celui où l'homme se trouve le plus entièrement.

« Le roi nous dit en sortant de la chapelle : Il y a des appartemens vacans à Versailles; il ne tiendrait qu'à moi de les remplir, car on me sollicite assez de les donner. — Ce qui nous fit penser que le roi était importuné de demandes d'appartemens. »

La princesse de Conti, fille de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, était belle, aimable et romanesque, autant que sa mère; c'était une de ces jeunes femmes comme on n'en retrouve plus dans les cours. Elle était un peu légère, et, de ses petites aventures, on aurait pu faire un ouvrage fort amusant. Dangeau parle d'elle tous les jours de sa vie; mais

c'est pour en dire chaque fois : « Madame la princesse de Conti se promena dans les jardins avec monseigneur. » Elle faisait bien autre chose que se promener dans les jardins; mais ce n'est point Dangeau qu'elle en informait.

Tout le monde sait ce qui arriva un soir à M. de La Feuillade dans une rue détournée de Paris. Le maréchal avait été chargé par le roi de suivre les princes de Conti qui faisaient la débauche au cabaret, et de rendre compte de l'emploi de leur temps. La Feuillade, déguisé en bourgeois, suit par les rues les princes et leurs amis. Il les voit justement entrer là où on craignait qu'ils n'allassent. L'espion est reconnu. On feint de le prendre pour un passant importun, et on lui donne des coups de bâton. C'est un scandale dont toute la cour est en émoi. Les lettres et mémoires du temps en sont remplis. Lisez un peu Dangeau.

« Il paraît que les princes de Conti eurent quelques mots avec M. de La Feuillade; mais le roi les accorda. »

Il aurait pu être mieux instruit. Cependant vous aller voir que ce n'est pas toujours par ignorance, que le marquis reste muet comme un poisson. Ces mêmes princes de Conti étant en Hongrie, s'avisèrent d'écrire à leurs amis des plaisanteries sanglantes contre le roi, ses maîtresses et ses bâtards. La police secrète intercepta les lettres, et un matin, le roi sortit furieux et bouleversé de son cabinet, ne sachant sur qui faire tomber sa colère; le hasard lui fit voir un valet, qui mangeait à la dérobée, un biscuit contre un buffet. Il tombe sur ce malheureux à coups de canne et l'accable d'injures au milieu de la stupéfaction de la cour. Certes, Dangeau avait beau jeu pour essayer d'animer son journal. L'anecdote était connue et jetée dans le domaine public; mais l'ame du marquis, unie comme les plaines maussades de la Beauce sa patrie, avait été trop cruellement navrée du manque de dignité de la majesté royale, et sans doute au moment de prendre la plume, Dangeau se sentant frémir d'horreur jusqu'à la racine de sa perruque, se résolut à garder un silence prudent.

Venons-en maintenant aux affaires d'état. Louis XIV avait cela de bon qu'il savait se faire respecter. Je dis lui, parce que la France c'était le roi. La république de Gênes s'étant avisée de manquer à notre pavillon, une flotte fut expédiée, qui bombarda si vertement la ville, que la moitié s'en trouva mise par terre. Le doge, forcé de venir en personne faire des excuses au roi, essaya, par tous les moyens en son pouvoir, d'éviter ce rude affront. Il voulait bien s'humilier dans le particulier, mais non en audience solennelle. Rien ne put vaincre l'obstination du monarque : la

veille du jour où l'orgueil des Génois eut tant à souffrir, voyez ce que nous apprend le journal :

« Il paraît que le doge avait quelque affaire pressée à dire au roi ce matin, car il fut admis des premiers au lever, et parla avant que sa majesté eût mis la chemise. »

Pour le coup, si j'avais tenu Dangeau, je l'aurais secoué par les épaules en lui disant:

—Ah! pour dieu! laisse là cette chemise; conte-nous les angoisses de cet honnête doge; répète-nous ses prières et ses raisons.

Mais j'aurais perdu mes peines comme le doge. La seigneurie de Venise alarmée et désireuse de gagner les bonnes graces d'un prince si redoutable, envoya à S. M. des complimens et des cadeaux. Le marquis veut bien nous informer de l'arrivée des ambassadeurs; mais il ajoute :

« C'était sans doute pour quelque chose relative à leur commerce. »

Bien obligé, monsieur de Dangeau! l'histoire heureusement nous apprend ce dont il s'agissait. Il aurait pu au moins nous dire que parmi les présens envoyés au roi, se trouvaient les trois beaux tableaux de Salvator Rosa, que notre musée possède encore.

Salvator Rosa? des tableaux? qu'est-ce que cela? a sans doute dit Dangeau d'un air de mépris, et il aura préféré mentionner la partie de reversi de sa majesté. Lisez un peu l'article unique du 1er août 1688.

« On a su d'Angleterre que le roi et la reine ont fait conduire le prince de Galles au château de Richmont. Le prince et la princesse de Danemarck n'ont point voulu assister aux couches de la reine. On n'en comprend pas bien la raison. »

Pardon, cher marquis! c'est-à-dire que vous seul n'y comprenez rien. La princesse de Danemarck se séparait de son père Jacques II, parce qu'elle voyait qu'il allait perdre le trône (comme cela arriva quatre mois plus tard); elle s'unissait contre lui à l'autre fille du roi, femme de Guillaume d'Orange. Dans le moment où vous assuriez qu'on ne comprenait pas ce qui se passait, d'Avaux, ambassadeur en Hollande, écrivait lettre sur lettre à Louis XIV, pour lui apprendre les détails de la révolution qui se brassait, comme disait Saint-Simon. L'héritier du trône était transporté à Richmont, dans la crainte d'un coup de main. Bon Dangeau! — Mais laissons cela. — On ne se douterait pas qu'il y a tout un roman plein de tristes sentimens, dans cet article consigné au journal, le 17 mai 1688 :

« Pendant que Mlle de Guéméné était dans l'abbaye de la Trinité de

Caen, elle avait pris quelques engagemens avec son cousin le comte de Flex. Sa famille, qui n'approuvait pas ce mariage, l'a fait revenir ici et l'a donnée au comte de Jarnac, lieutenant du roi en Xaintonge. — Ce mariage-là s'est fait fort secrètement et avant que personne en ait ouï parler. »

Mlle de Guéméné était une jeune personne douce, rêveuse et charmante, qui, sans lire en cachette les œuvres de la Scudéry, avait résolu tout bas, dans sa petite cervelle, de n'épouser qu'un beau et aimable garçon. Dangeau ignorait qu'il y eût dans la noblesse des femmes de cette sorte. Le comte de Flex, ayant une jolie figure et de l'esprit, plut tout d'abord à sa cousine. Son uniforme des chevau-légers était gracieux, et comme il venait souvent chez Mme de Guéméné, qu'il s'entretenait fort long-temps avec la jeune fille, qu'il portait son éventail à la comédie, et qu'il lui offrait des bouquets, ces deux enfans devinrent éperdument amoureux l'un de l'autre. Ils étaient trop jeunes et trop naïfs pour dissimuler leur tendresse. A la première question qu'on adressa au petit cousin, il avoua tout franchement qu'il adorait Mlle de Guéméné. Or, le pauvre garçon n'avait point de fortune; il était cadet et n'avait pas échappé sans peine aux persécutions de ses parens qui voulaient faire de lui un évêque. Le troisième fils, plus sage, *était de robe*.

Les Guéméné entrèrent en grande consultation. Cette famille ne manquait pas de prélats prenant du tabac, ni de vieilles femmes fardées. On décida unanimement que le cousin serait renvoyé à son régiment, et que la porte de l'hôtel lui serait fermée pour un temps. La jeune fille eut les yeux rouges tous les matins; mais on ne s'en embarrassa guère. Cependant, comme sa tante lui demandait un jour si elle n'épouserait pas volontiers un neveu de M. de Belle-Isle, elle répondit tout doucement qu'elle mourrait plutôt. On s'aperçut aussi que de Flex passait quelquefois à cheval devant l'hôtel, et que la cousine soulevait alors les rideaux de sa fenêtre. Il fallait prendre un parti. La petite fut envoyée brusquement au couvent de la Trinité, à Caen.

Le comte de Flex vint à bout de séduire une femme de Mme de Guéméné. Il fit dérober par cette femme une des lettres que la mère écrivait à la fille. Le voilà parti pour Caen, et parvenant jusqu'à sa maîtresse à l'aide de cette épître, pleine de sévères conseils. A peine ces amans se voient-ils qu'ils oublient tout et se jettent dans les bras l'un de l'autre, en présence de la supérieure épouvantée. Ils se jurent une fidélité éternelle en pleurant d'une façon si cruelle, que l'abbesse, touchée, essuie ses pieuses paupières.

Malheureusement la famille, informée de cette escapade, résolut d'en

finir. On choisit pour mari à la pauvre fille M. de Jarnac. C'était un militaire distingué, à peine âgé de cinquante ans. Il avait reçu un beau coup de feu au passage du Rhin, et deux belles balafres au siége de Luxembourg. Il était veuf de Mlle de Créqui, dont il lui restait des enfans, et sa fortune était considérable. On dressa d'avance les articles du contrat et on remplit soigneusement les formalités nécessaires, de sorte qu'il ne manquait plus que la présence de la jeune fille. Le cœur de la petite battit bien violemment lorsqu'on la tira de son couvent pour l'amener à Versailles, car on ne lui avait pas appris ce qui l'y attendait.

Quand les oncles assemblés lui déclarèrent d'un ton impérieux qu'il fallait sur l'heure signer un contrat et aller aussitôt à l'église, elle devint pâle comme une morte, et répondit avec plus de fermeté qu'on n'en pouvait attendre d'une fille si jeune, qu'elle ne signerait pas. Mais, hélas! Mme de Guéméné, plus habile que cette famille orgueilleuse, embrassa sa fille avec tendresse, en la suppliant d'obéir. La petite crut se sacrifier au bonheur de sa mère, dont les larmes venaient de la vaincre. Elle épousa le comte de Jarnac, et partit pour l'Angoumois.

Trois mois après cela, le petit de Flex fut tué par la mousqueterie allemande, sous les murailles de Namur. Il mourut en prononçant le nom de sa cousine. Vers 1692 on donnait pour amant à Mme de Jarnac un riche corsaire malouin, d'humeur querelleuse. Ce n'est pas Dangeau qui mentionne cette particularité.

Si je disais au lecteur bénévole, affadi par la prose du compassé marquis, que dans un coin de cet amas de notes on trouve une horrible et lugubre histoire, il croirait sans doute qu'on veut le mystifier.

— Et quoi! s'écrierait-il, Dangeau, cet homme heureux dont l'existence fut toute d'apparat; Dangeau! cet être sans cœur et sans passion, qui n'a jamais eu d'autre contrariété que d'arriver cinq minutes trop tard au petit lever, d'autre crainte que celle causée par l'aspect du sourcil royal! vous voudriez me faire croire qu'il a pu consigner dans son pitoyable registre un fait intéressant et dramatique! cela ne se peut pas.

— Je conviens avec le lecteur que la chose est invraisemblable; mais il faut s'entendre : la catastrophe dont parle le marquis est racontée d'une façon polie et ingénieusement courtisanesque, dans le style employé pour discuter une question vétilleuse d'étiquette. C'est au point qu'il m'a fallu m'y reprendre à trois fois pour deviner le sens véritable et débarrasser la réalité de son enveloppe fleurie, car M. de Dangeau, seul au monde, a su donner au récit d'une persécution cruelle, des formes moelleuses; lui seul a su parler d'un suicide avec une grace aimable et forcer le squc-

lette menaçant de la mort à se couvrir de rubans pour tendre le jarret dans une sarabande.

Dangeau voyait le bon côté des choses et ne perdait pas un temps précieux à se désoler des maux qui ne frappaient point la noblesse; et qu'importe, je vous prie, qu'un homme de peu meure misérable, pourvu que le roi sourie après avoir mis les cheveux, pourvu que le prince du sang chargé d'offrir la chemise s'acquitte convenablement de cette heureuse fonction; pourvu que le petit jeu commence à heure fixe et qu'on ne fasse pas attendre la serviette; pourvu qu'on ne se trompe pas à la répétition du ballet, et que les maîtresses sachent inspirer au prince une douce gaieté, qu'importe si le populaire est décimé par la disette ou ruiné par des guerres fastueuses et inutiles? Lui, Dangeau, s'apitoyer sur les misères du menu peuple! verser des larmes pour quelque prisonnier réduit au désespoir, ou s'attendrir en nous contant le malheur d'un condamné! et où voulez-vous, s'il vous plaît, qu'il trouve le temps de traiter les affaires sérieuses, s'il descend à ces détails? On l'attend là-bas pour régler un protocole, décider de l'ordre d'un dîner et fixer l'instant où il conviendra de donner le signal aux vingt-quatre violons. Ne faut-il pas d'ailleurs qu'il réserve ses pleurs pour le jour où quelque erreur déplorable sera commise dans le cérémonial, pour le jour où le maréc al-des-logis, perdant la tête, oubliera de retenir, dans un voyage de la cour, un appartement pour le marquis de Dangeau? Le lecteur avouera que le bourgeois dont la fin malheureuse fut mentionnée dans le journal, doit encore être fier de passer à la postérité par ces pages immortelles, au prix de sa vie et de tous ses biens, quoique Dangeau sache trop son monde pour nous dire le nom de ce roturier. Voici l'histoire en deux mots :

Un graveur nommé Perrot, qui gagnait péniblement de quoi nourrir sa femme et trois enfans, s'avisa un jour de faire une image allégorique contre la Montespan, où le personnage du roi ne se trouvait pas. Il se vendit sous main cinq mille exemplaires de cette gravure, et Paris en fut inondé. Perrot, enhardi par ce succès, ne travailla plus que dans le genre satirique. Ses dessins contre la cour étaient fort goûtés de la ville. L'auteur gagna dans ce commerce dangereux une petite fortune. Cependant la Montespan, d'humeur vindicative, ayant eu connaissance des rires de la bourgeoisie, montra au roi l'image qui la tournait en ridicule, et le lieutenant de police fut prié de rechercher le coupable. On le trouva, et sans forme de procès, on le mit à la Bastille. Perrot resta enfermé six ans. Sa famille perdit son temps et ses démarches à demander sa mise en liberté jusqu'au moment où Louis XIV changea de maîtresse. Mlle de Fontanges ayant bien voulu dire un mot en faveur du prisonnier,

on consentit à donner l'ordre de son élargissement. Perrot, dégoûté des épigrammes au burin, ne songeait plus qu'à jouir paisiblement de sa fortune, lorsqu'il eut le malheur de se griser avec des amis dans un cabaret où on chanta des couplets contre la cour. La police qui surveillait le graveur, l'arrêta une seconde fois. La chanson ayant été considérée comme une récidive, on le remit à la Bastille, toujours sans forme de procès, et en lui disant que ce serait pour la vie. Le désespoir s'empara de ce malheureux. Il fit plusieurs tentatives inutiles d'évasion. On le jeta dans un cachot affreux. Un matin son geôlier le trouva pendu par sa cravate aux barreaux d'une meurtrière. Or, dans ce bon temps, les biens des suicides étaient confisqués au profit du roi, qui, le plus ordinairement, en faisait présent à un favori ou à une maîtresse. Ce fut à la Dauphine qu'on donna la fortune du graveur. Les gens noirs, la plume sur l'oreille, arrivèrent un matin dans la famille désolée du pauvre Perrot. Ils s'emparèrent de l'argent, vendirent la maison et les meubles, et donnèrent à la veuve et aux enfans la permission, de par le roi, d'aller mourir de faim où ils voudraient. — Ce qu'ils firent en effet. La bru de Louis XIV en eut quelques rubans de plus, et Dangeau écrivit dans son journal cette phrase que le lecteur n'aurait sans doute pas comprise si je n'avais commencé par lui conter les malheurs du graveur Perrot :

« Aujourd'hui le roi a donné à Mme la Dauphine un homme qui s'est tué lui-même. Elle espère en tirer beaucoup d'argent. »

Ceci couronne l'œuvre. Je n'ai vraiment pas eu le courage de pousser plus avant la lecture du journal de la cour, et je terminerai là mes réflexions sur le marquis de Dangeau auquel je ne veux pas penser davantage.

PAUL DE MUSSET.

MUSÉES GOTHIQUES

DE

LOUVAIN ET DE BRUXELLES.

Lorsque Raphaël, conduisant par la main son disciple et son ami, Jean da Udine, dans les ruines antiques, dans les chambres déterrées du palais de Titus, lui montrait les *grotesques* merveilleux peints à fresque sur les murs, figures que dans son ravissement il croyait inimitables, et que toutefois Jean da Udine, ce Dantan du règne de Léon X, imita plus tard avec une évidente supériorité; à coup sûr le grand peintre, malgré son enthousiasme de bon aloi, n'avait pas l'idée de transporter le type exhumé dans les lignes de son magnifique dessin. Il admirait le génie antique en homme qui avait fondé le moderne. L'art grec ne lui faisait point oublier l'art chrétien.

Or, le défaut en vogue dans notre époque est précisément une imitation maladroite de tous les styles qui ont vécu et qu'on veut faire revivre. Au lieu d'étudier l'esprit des vieux peintres, on parodie avec exagération leur pratique. Nous ne réfléchissons pas que dans leurs productions tout était d'accord, tout marchait ensemble,

la société, les mœurs, les croyances, même les costumes. Les tâtonnemens dans les progrès de la couleur, au moyen-âge, avaient la naïveté philosophique et curieuse qui convenait aux scrupules et aux recherches de l'esprit humain à cet âge. Il ne serait pas plus possible à nos jeunes peintres, hommes d'un temps sans doctrine et sans but, d'antidater sérieusement un tableau gothique, malgré leurs cheveux longs et leur barbe pointue, qu'il ne l'eût été aux artistes du xve siècle, où toutes choses nous paraissent profondément empreintes d'unité sociale, de franchir, dans les jeux de leur pinceau, les idées contemporaines dont le christianisme s'était réservé le monopole et l'inspiration.

C'est par l'unité morale d'invention, de pratique et de poésie, que les tableaux du moyen-âge, dans la vieille école flamande, s'enveloppent de religion et de mystère. On y lit mot à mot l'histoire des vigoureuses tentatives qui ont fait passer la peinture de l'état d'enfance aux développemens de sa virilité. Maintenant, il est vrai, on sait fondre les teintes, graduer les nuances, assouplir les draperies, reculer la perspective; c'est le côté matériel qui est dans les voies de la perfection, c'est la pratique seule qui règne. Mais l'invention, résultat de certain accord entre les croyances et les idées dominantes à une même époque, nous manque absolument. Au moyen-âge, l'invention débordait, et la pratique dans l'enfance grandissait à pas de géant. La plénitude de l'une aidait aux efforts et aux conquêtes de l'autre; et tandis que le peintre enthousiaste se confessait en pleurant au prêtre afin d'illuminer sa toile, une inspiration plus positive, guidant les ébauches de son coloris, faisait apparaître la vraie peinture sous les amalgames de sa palette novice.

Aussi, voyez comme son génie était tendu à la recherche des secrets qui lui échappaient encore! Un jour, Van-Eyck, rêvant au moyen de purifier ses couleurs pour les rendre plus durables, trouva un enduit liquide et brillant dont l'application répandait tout à coup sur ses tableaux un éclat de force inconnu; la recherche de ce vernis avait déjà vainement occupé les peintres d'Italie. C'est Pascal qui arrive au problème de la cycloïde en découvrant la brouette et le haquet. Le rêve de Jean de Bruges le mit sur les traces d'une gloire plus précieuse. Comme son nouveau vernis ne séchait pas, il exposa au soleil un tableau qui en avait reçu les prémices;

le tableau, sur bois, se fendit. Le regret inspire au peintre de plus téméraires idées; il s'enferme dans son laboratoire, il décompose des métaux, il frappe à la porte des sciences chimiques, il leur demande un moyen d'assurer l'immortalité de ses œuvres. C'est alors que les huiles de noix et de lin, essentiellement siccatives, mêlées à d'autres drogues, composèrent à l'imprévu, sous ses yeux, le magnifique enduit auquel nous sommes redevables du salut et des merveilles de son pinceau. Grace à ce procédé, les couleurs se fondaient ou se séparaient avec une égale facilité; elles conservaient les mêmes tons, ne restaient plus mattes et confuses, et perdaient à toujours enfin le défaut de s'emboire, dont la colle et l'eau d'œuf n'avaient pu les garantir. Van-Eyck eut l'égoïsme vaniteux de ne point confier ce secret magique; mais quand l'heure d'une découverte a retenti, une même fièvre parcourt les intelligences, et l'invention éclate sur plusieurs points à la fois. Van-Eyck fut encore châtié de son orgueil par la crudité de ses teintes, que plus de relations avec ses émules auraient probablement adoucies. Il demeura coloriste éblouissant, mais sans harmonie; et ses tons trop aigus, ses nuances heurtées, ses effets de découpure et de marqueterie, sans compromettre la grandeur de son talent, le rattachent au berceau de la peinture gothique, dont il eût peut-être signalé les transformations avec Hemlinck, moins correct et plus doux, avec Schoreel, moins splendide et plus expressif, tous deux peintres de la transition. Ce n'est donc pas seulement l'opiniâtreté invincible du génie, c'est encore son individualité orgueilleuse, qui ressort des vestiges gothiques de la peinture flamande; et, à ce titre, les ébauches de l'école, comme les débris de ses monumens, appartiennent à l'histoire des beaux-arts.

Je n'ai pas la prétention de donner la nomenclature de tous les tableaux séculaires qui se trouvent maintenant d'Anvers à Mons et de Bruges à Maestricht; un pareil travail convient mieux à la biographie intime de chaque ville belge, à la chronique pittoresque de ses traditions d'art et de ses reliques de famille. Nous y reviendrons. Aujourd'hui, nous ne voulons simplement que raconter une visite aux deux musées de la Belgique dont les tableaux sont les plus anciens. Leurs auteurs, comme leurs dates, sont même fréquemment tombés dans un complet oubli.

Il faut avouer que la physionomie de Louvain n'est pas étrangère aux sentimens mélancoliques dont on est saisi devant ces tableaux sans noms comme devant des mausolées sans épitaphes. Les cendres du peintre, son ame ou son talent, palpitent dans ce bois vermoulu, dans cette toile morte, qui n'a gardé du souffle inspirateur qu'une image dont le temps ronge peu à peu l'expression et le coloris. Mais jetez les yeux dans la vieille cité, touchez les murailles et les hommes même qui vous entourent, interrogez les sculptures lascives et les inscriptions pieuses qui suppléent à l'incognito du peintre, au silence funèbre de son monument, vous aurez soulevé sur vos pas une résurrection mystérieuse du siècle où l'artiste a vécu. Il sortira de ses ténèbres et de son néant; il vous prendra la main, il vous expliquera son œuvre, il vous parlera sa langue, il vous dira tout, tout, excepté son nom.

Voilà donc à quoi sert une vieille cité, et Louvain est bien vieux : vieux par les bâtimens scolastiques de son université, dont les trente colléges, aujourd'hui déserts, ne montrent plus que les stalles vides et les chaires muettes où molinistes et jansénistes, le rabat jaune, la soutane troussée, se mesuraient d'un œil ardent; vieux par son canal, qui serpente dans les entrailles de la ville, où les bateaux pontes du nord s'amarrent au talus verdâtre des maisons du quai; vieux surtout par ses rues si échelonnées, si montueuses, si tortues, qu'à chaque instant vous croyez voir le misérable Goldsmith grimper lui-même en sueur dans leurs détours, courant proposer son grec aux docteurs du Collége de Hollande. Rouen, Poitiers et Bâle, mêlés ensemble, représentent Louvain dans ses originalités comme dans ses laideurs. Quand on réfléchit qu'avant l'émigration en Angleterre, vers 1582, cinquante mille tisserands, et, au temps de Jansénius, vingt mille écoliers ont rampé dans la nuit délétère de ce gouffre, il est permis de ressentir une vive admiration pour les artistes qui devinèrent, plutôt qu'ils n'entrevirent derrière leurs masures enfumées, la nature, l'expression et la couleur.

Louvain serait un magnifique vestibule au Musée de Bruxelles, dont la collection des gothiques manque certainement à notre Louvre. A Louvain, bien que la galerie renferme une quarantaine de tableaux dont la plupart remontent au commencement du

XVe siècle, il n'y a réellement que les *Deux Avares* et la *Conversion de saint Paul* qui appartiennent au système des gothiques, à l'école des frères Van-Eyck. La *Conversion de saint Paul*, précieux reste de la peinture du XIVe siècle, est même très antérieure à Jean de Bruges, s'il faut en juger par les costumes des personnages et la manière dont la chute de Simon-le-Magicien est introduite dans la composition. Au coin de cette planche, qui semble tomber en poudre et qu'un chevalet retient dans son encadrement pourri, on lit quatre initiales, véritables hiéroglyphes pour les amateurs de l'école flamande, dont la critique ne pousse guère au-delà d'Otto van Veen. Je serais tenté de voir dans ce respectable morceau de bois, avec d'autant plus de raison qu'il est peint à la colle, une page mystique de Hans Verbeek, dont la *Fête du Serment de l'Arc* est à Malines. On ne peut pas le mettre sur le compte des disciples de Van der Mander ou des imitateurs d'Albrecht Dürer, car le ton en est harmonieux et chaud. La *Conversion de saint Paul* est d'ailleurs convenablement placée dans l'intérêt de sa curieuse décrépitude; la lumière lui arrive mélancoliquement par une fenêtre dont l'ogive imite un faisceau d'épines tordues en cintre; son chevalet s'appuie à des poutres sculptées, à des bas-reliefs licencieux, à des lambris armoriés, et cette ruine de l'art occupe le milieu d'une salle où pendant plusieurs siècles de liberté communale les bourgmestres de Louvain ont siégé sur le banc de leurs franchises, avec cette singulière inscription au-dessus de leurs têtes et pour épigramme à leurs débats : *Le monde est une comédie où chacun joue son rôle.*

En lisant ces mots flamands, j'avais le cœur serré. Leur sarcasme correspondait à la misère du cadavre anonyme devant lequel nous étions recueillis et mornes, discernant le génie et n'osant y croire. Le peintre aussi joue un rôle dans la comédie du monde; ainsi que le poète, il a compté vivre toujours avec les créations de sa poésie. Mais si les langues ne périssent que fort tard, la peinture meurt jeune. Il ne reste du peintre que son bois ou sa toile dont il est impossible de tirer une seconde édition. Les gravures ne sont que des traductions, et, malgré le talent des traducteurs, je doute que la postérité retrouve Virgile dans les *Géorgiques* de l'abbé Delille, et Léopold Robert dans Mercuri et Calamatta. Les plus belles épreuves de Wostermans ne nous rendront pas les chefs-d'œuvre

perdus de Rubens. Et qu'est-ce donc maintenant si le nom du peintre s'en va comme ses pages, si mémoire et tableau, homme et artiste, tout enfin périt?

La peinture des temps antiques n'a pu résister à la mort, et la sculpture elle-même, malgré une conservation miraculeuse, a été atteinte dans ses plus beaux débris; mais nous savons le nom, la gloire, et le talent des artistes grecs; nous savons que la guerre persique, le règne de Philippe et les conquêtes d'Alexandre sont les époques historiques de leur splendeur. Les peintres de l'antiquité nous apparaissent avec l'auréole de la plastique et du sensualisme, comme les peintres de l'Italie moderne dans les clartés de l'art chrétien. Depuis les âges de la peinture monochrome, jusqu'aux tentatives déjà si reculées et plus compliquées de Panéus, la civilisation grecque est ouverte à nos iconologistes : Polygnote et Aglaophon demeurent à nos yeux les maîtres de l'art antique, dans la vivacité d'expression et dans la vérité de caractère; Zeuxis d'Héraclée, Parrhasius d'Athènes et Théon de Samos, les amans de la grace, de l'imagination et du coloris; Apelle de Cos, Pamphile et Melanthe, Antiphile, sans rivaux pour le portrait, les sujets graves et la fécondité du pinceau; Protogène, un vrai Delaroche par l'esprit et l'arrangement de ses compositions; Timanthe, un autre Raphaël pour l'élévation du style, et Apollodore un autre Rembrandt pour les effets d'ombre et de lumière. Si leurs œuvres sont détruites, la postérité et la critique ont pris note de leur influence comme de leur passage; ils tiennent une place dans le caveau de famille, ils brillent au cercle étoilé des pleïades, de même que Giunta Pisano, Guido de Siena, Andrea Tafi et Buffalmaco, peintres gothiques de l'Italie, prédécesseurs de Cimabuë, et dont aujourd'hui les tableaux ne sont pas très communs, servent par leur biographie de transition mnémotechnique entre les artistes bysantins et l'époque de Giotto et de Mazaccio.

Il n'en est pas ainsi des peintres gothiques flamands. Leurs pages seules nous restent, entières ou rognées; le nom, la vie, les travaux qui devraient en éclairer l'histoire, sont perdus; et, quoi qu'on puisse dire pour notre consolation, les évènemens dont ces peintres ont été acteurs ou témoins sont nécessaires à la parfaite intelligence de leur talent. Laïresse, et les chroniqueurs nationaux

du métier, ne vont guère au-delà d'Otto Van Veen et d'Adam Van Noort, et encore ces deux artistes sont-ils redevables de la distinction des critiques à l'honneur d'avoir été les maîtres de Rubens; on a évidemment reculé devant la nuit épaisse du système gothique. D'un autre côté, l'histoire générale des Flandres, si dramatique pendant les trois siècles du développement de son école, absorbe tout l'intérêt des beaux-arts, que l'école espagnole d'ailleurs, par droit de conquête, appelait sur les imitateurs de Ribera, de Velasquez et de Murillo, dans les temps modernes et sur les disciples de Pacheco et de Herrera pour les anciens jours. Aussi, la foule des artistes, qui s'est groupée après 1410 autour des frères Van-Eyck et qui plus tard battit des mains au style raphaëlesque de Bernard van Orley, excite à peine la curiosité archéographique des contemporains. Leur admiration se reporte avec fanatisme sur Porbus, le précurseur châtié, mais froid, de Crayer. Cet oubli est une affaire de nationalité.

Ne perdons pas de vue que les peintres du système gothique appartiennent beaucoup moins à la manière flamande proprement dite qu'au style allemand en vigueur dans leur époque. Ils acceptent toujours, par force ou par goût, une influence que la situation géographique du pays et les circonstances politiques du moment, ont dû imposer à leur école plus directement qu'à l'école hollandaise. Hemlinck fut un insouciant condottiere du nord dont la palette suivit le sort de ses aventures guerrières, espagnole dans les cités de la côte flamande et néerlandaise le long des polders, mais surtout et partout allemande, tant la gloire d'Albrecht Dürer dominait, à cet âge, les peintures de l'Europe septentrionale. Hemlinck a plus de grace et de naïveté que Jean de Bruges; les tableaux de ce maître qui se trouvent dans la chapelle Saint-Roch de l'église Saint-Jacques d'Anvers, prouvent qu'il s'était formé sur Durer et Cranach, de même que François Clouet et Martin Freminet se corrigèrent à Paris devant les toiles de Rosso de Rossi. Les caractères de la peinture allemande au xve siècle, sont trop distinctifs pour qu'il soit possible de s'y tromper, et de ne pas les reconnaître, même sous la physionomie des imitateurs voisins. Presque toujours à Cologne et à Nuremberg, l'artiste travaillait sur un fonds d'or; les auréoles de ses têtes étaient parsemées de fleurs

de fantaisie; les ombres et les couleurs présentaient une véritable et brillante incrustation; des contours sans harmonie, mais sans bigarrure, rehaussaient une expression délicate et tendre, bien que souvent grimacière. Cette pratique, étrangère à Van-Eyck, dont les tons aigus et le dessin découpé accusent la préoccupation exclusive pour l'éclat du coloris, se retrouve au contraire dans les gothiques flamands qui s'étaient mis en relation avec l'Allemagne, dans Hemlinck, dans Jean de Mabuse, Hemskerke, Van der Mander et principalement dans Schooreel (S'goir'l), le plus allemand de ces gothiques. Schooreel, qui saisit le pinceau en 1495, et dont le musée de Bruxelles possède un curieux débris, *l'Adoration des Mages*, est le type le plus original de la fièvre d'investigation noble et lointaine, dont les peintres de ce siècle brûlaient en leur enfance.

Qui n'a pas lu dans Poussin les admirables lettres où il raconte avec tant de modestie et de simplicité comment pauvre, malade et inconnu, il entreprit quatre fois le voyage de Rome et quatre fois manqua de périr de souffrance et de misère en chemin, comment enfin à la vue du tombeau de Raphaël, il sentit l'ame d'un artiste puissant s'éveiller dans son corps éteint! Ce que le rigide Poussin tenta opiniâtrément plus tard dans le but unique de sa gloire, Schooreel, misérable et enthousiaste comme lui, l'avait déjà tenté au xve siècle sous la double inspiration de l'art et de l'amour. Mais la pensée vagabonde du Flamand ne s'était pas bornée à la métropole de la peinture italienne; le monde entier, avec les mille trésors qu'il étale sous tous les climats à l'imagination du poète, était le théâtre où Schooreel voulait puiser les élémens de son coloris et les idées de sa composition; à l'instar de Byron, qui dans les solitudes de Newstead préludait aux voyages de Childe-Harold par des rêveries passionnées sur l'orient, Schooreel invoquait à grands cris dans l'atelier de Cornélis les vieilles planches de Kulembach et de Calf, les vitraux de la Souabe, les Embes rayonnans que les moines d'Osnabruck contemplaient à la lueur des torches sur le front de leurs madones. Dans ses songes fanatiques, il croyait baiser avec transport l'*Acheropita* de Rome et les portraits de Memmi, les mosaïques de Constantinople et les images des iconoclastes; il demandait à Mantegna ses études sur l'antique, au Perugin sa grace et sa no-

blesse, au Ghirlandaio sa perspective; et puis la figure d'une jeune Hollandaise, aux joues purpurines, voltigeait autour de ses ébauches et lui rappelait que la fortune de son pinceau était le seul moyen d'obtenir la main de sa maîtresse. Schooreel se leva donc avec délire, renversa son escabeau, brisa sa palette, et saisissant un jour où Cornélis était ivre pour lui arracher de la poche et déchirer son engagement, il s'enfuit à pied d'Amsterdam.

Voilà le peintre enfant qui court le monde, seul sur la terre avec le souvenir de la jeune fille et le pressentiment de sa gloire; la jeune fille et la peinture, cette autre fiancée, accompagnaient le fugitif; elles lui souriaient, elles l'entraînaient vers l'Allemagne par la main, elles agitaient sur ses pas, avec un bruit mystérieux, le feuillage des aulnes qui bordent le Zuyderzée; elles lui montraient du doigt Van der Neer assis déjà sous leur ombre et contemplant amoureusement la lune qui caresse dans le paysagiste un nouvel Endymion. Ces révélations excitaient Schooreel; il traversa les sables de la Gueldre, et un matin, tandis que l'evêque Philippe de Bourgogne posait pour Jean de Mabuse, son premier peintre, Schooreel, parut tout à coup dans l'atelier de cet artiste, à Utrecht, le sac sur l'épaule et presque nu, absolument comme le Giotto chez Cimabuë. A la vue du caractère et de l'expression de ce maître allemand, le renegat de Cornélis se crut sauvé.

L'amour avait chassé Schooreel de l'atelier de Cornélis, un sentiment tout contraire le sépara du premier peintre de l'évêque. Au moment de quitter la peinture allemande, ce rêve insatiable de son imagination et qu'il venait d'entrevoir à peine, l'enfant versa des larmes. Mais bientôt, reprenant le bâton du pélerin, il les sécha sous la brise qui lui arrivait de son eldorado; à mesure que Schooreel perdait de vue les toitures encore hollandaises d'Utrecht, les tourelles déjà presque saxonnes de Spire captivaient ses regards à l'horizon; l'Allemagne se rapprochait de plus en plus de l'enfant; ce n'était pas le voyageur qui courait à elle, c'était elle qui venait, les bras ouverts, au-devant du voyageur. Toujours poursuivant sa chimère, Schooreel entra dans Spire et alla frapper aux portes d'un couvent.

Alors éclatait dans toute sa splendeur, sur les bords du Rhin, de Bâle au Katwick, cette architecture symbolique dont le dôme de

Cologne est la plus imposante tradition. Ses monumens, épars sur la chaîne des Vosges et les deux rives du fleuve, étaient, pour ainsi dire, échelonnés coquettement aux yeux de Schooreel dans l'ordre ascensionnel de leurs miracles; les vitraux de Nuremberg, les églises de Mayence, de Trèves et de Francfort, initiaient le voyageur à la poésie de Strasbourg, aux œuvres d'Holbein et de Schoen. La douce piété, le calme, la simplicité qui regnent dans la peinture allemande, lui étaient révélés par le spiritualisme de l'architecture; il apprenait déjà, sous l'impression mélancolique des arceaux et de l'ogive, à corriger l'ardeur du coloris flamand, à rechercher moins la vivacité que l'expression des nuances. L'enfant puisa dans le cloître, tout en sonnant les matines pour gagner son pain, les sciences de la perspective et de l'anatomie. Puis, ce nouveau miel achevé, l'abeille s'envola cherchant d'autres fleurs et toujours battant de l'aile vers l'orient.

Pour bien comprendre la curiosité de Schooreel, il est peut-être bon de se rappeler que l'école flamande se distingue moins par l'harmonie de l'ensemble que par la perfection des détails. C'est une femme qui brille au milieu de ses rivales par une belle chevelure, des mains irréprochables, une toilette exquise, mais dont l'apparence générale ne réveille pas les émotions de l'idéalité. Le modèle des têtes flamandes atteint la perfection, mais l'ordonnance des tableaux de l'école manque de grandeur. Ses figures sont admirablement habillées de soie, de velours et de pierreries, et toutefois le sentiment du nu, le talent de draper en respectant plutôt la nature que l'histoire, cela ne s'y rencontre pas. Aussi, dès les premiers temps de l'école où ces défauts étaient plus saillans qu'aujourd'hui, les peintres un peu soucieux de gloire durent naturellement s'enquérir des travaux de l'Allemagne pour répandre la vie morale dans leurs compositions. Plus tard même, ce fut par les méditations sérieuses de Rubens, dans ses voyages, au milieu des chefs-d'œuvres de l'Escurial, de la peinture italienne et jusque devant les fresques de Gênes et de Florence, que l'école flamande acquit un moment les qualités supérieures de l'art. Mais à l'époque du pèlerinage de Schooreel, les différences étaient plus frappantes parce que les écoles s'étaient encore peu mutuellement fréquentées. Un voyage d'artiste de Rotterdam à Venise formait un événement dans la vie

d'un peintre. Avoir vu Raphaël, Albrecht Dürer, Holbein, ressemblait presque à une distinction du génie. Sous ce rapport on ne saurait mieux comparer les peintres flamands du système gothique qu'aux aventuriers normands leurs ancêtres, qui partaient tous les ans de leurs glaces polaires pour chercher au midi la ville éternelle. Quand le peintre revenait dans les polders, sa célébrité éclatait en raison directe de son séjour et de son influence en Italie; les confréries se disputaient son patronage, les arbalêtriers lui confiaient la garde de leur bannière, les moines lui ouvraient une stalle dans leur chœur, et le plus souvent il épousait la fiancée qui l'avait fidèlement et impatiemment attendu. Schooreel n'eut pas ce bonheur.

Poussin envoyait de Rome des gants et des senteurs de la parfumeuse Madalena à ses amis du Louvre; Schooreel expédiait de l'Allemagne à sa maîtresse les vœux et les noms des jeunes filles qui briguaient l'hommage du Flamand voyageur. A sa fiancée d'Amsterdam il sacrifiait tout, hors la peinture; mais il y avait une chose qui, aux yeux d'un artiste du moyen-âge, l'emportait autant sur la peinture que la peinture devait l'emporter sur l'amour; c'était le catholicisme. Si Schooreel avait aimé bien fort et son art et sa gentille Hollandaise, pour se risquer dans les hasards d'un voyage qui a été si long et que nous n'avons pas fini, comment donc aimait-il sa foi, la religion du Christ et des beaux-arts dans le xve siècle, lui qui n'hésita pas un seul instant entre Albrecht Dürer et le pape! Ces hésitations-là nous surprendraient beaucoup aujourd'hui, mais en revanche peut-être n'avons-nous aujourd'hui ni peinture, ni religion, ni amour. Voici pourtant comment on aimait et comment on croyait, voici surtout comment on devenait peintre au moyen-âge.

Après avoir étudié le dessin avec Jean de Mabuse, et la perspective chez les moines de Spire, après avoir contemplé le style lombard moderne dans le chevet de Strasbourg et *la Danse des Morts* à Bâle, déjà presque riche et toujours amoureux, glanant sur sa route les conseils des peintres, les regrets des femmes et l'expérience de la vie, Schooreel arriva tout tremblant à Nuremberg, dans la terre promise de la peinture, dans la mosquée allemande de l'art, en présence d'Albrecht Dürer. Les regards du maître pour le Flamand voyageur furent aussi bienveillans qu'avaient été

charmantes et paternelles les façons d'Holbein; il lui tendit la main et le pinceau. S'il n'avait tendu que la main et le pinceau à Schooreel, l'Allemagne ou plutôt l'école allemande compterait un troisième grand maître; mais Dürer tendit en même temps au catholique jeune homme une bible luthérienne; Schooreel détourna les yeux. L'immoralité chez Jean de Mabuse et le fanatisme dans Albrecht Dürer soumettaient le Flamand à de rudes épreuves; on lui déflorait la peinture, on prolongeait son exil, on ne voulait initier sa jeunesse aux merveilles de l'art qu'au prix des turpitudes ou des folies du monde. Désenchanté, mais non découragé, Schooreel sortit de Nuremberg et s'achemina tristement du côté de Venise.

C'était au moment où Pordenone faisait espérer le Titien et le Giorgion. L'école vénitienne se laissait pressentir, mais ne dominait pas encore. Schooreel, que les premiers rayons de la lumière orientale illuminaient déjà, passa de Venise à Chypre et à Candie, invoquant des artistes grecs et byzantins ce sentiment de la vie intérieure et des émotions de l'ame qu'il n'avait pas eu le temps de recueillir en Allemagne. Cette source épuisée, Schooreel poussa toujours vers l'Orient, peignant pour ainsi dire des deux mains, chargeant sa palette de toutes les couleurs, et son dessin de tous les caractères que le panorama du midi exposait à son imagination d'artiste, semblable à ces poètes qui moissonnent dans les littératures étrangères, avant de jeter au moule de la langue nationale une œuvre individuelle et créatrice. A Rhodes il peignit des chevaliers de l'ordre, et à Jérusalem des religieux du couvent du Sépulcre. Et puis il rentra dans le continent par la Rome antique, dont les débris achevèrent de perfectionner son dessin, et par la Rome moderne où Raphaël, aimé et glorieux, s'épuisait à la fois dans son amour et dans sa gloire. Ce spectacle, en rafraîchissant dans la mémoire du voyageur le souvenir de sa fiancée et les espérances de son génie, paya Schooreel de toutes les souffrances et de tous les désenchantemens de son pèlerinage. Que lui manquait-il à ce bon Flamand pour être heureux? Il savait peindre, il avait vu Raphaël, le soleil des tropiques et le tombeau du Christ. Childe-Harold ne rapporta de ses courses que le scepticisme dans la poésie; Schooreel du même voyage rapportait aux lagunes d'Amsterdam sa foi entière, son cœur aimant et la complète intelligence du plus bel art

qui soit après la poésie. Pour être heureux, il ne lui restait qu'à épouser la fille de Cornélis.

La fille de Cornélis avait épousé un orfèvre.

Telle est, au moyen-âge, l'histoire de tous les peintres flamands du système gothique. La médiocrité de l'école nationale et un sentiment intime d'exaltation religieuse, chevaleresque ou guerrière, les entraînent hors de leur froide patrie : ils vont demander à l'Europe des ressources pour leur génie et des alimens pour leur ame. La vie de ces artistes se consume dans un éternel ballottage entre le mouvement de la société contemporaine et les torpeurs du ménage flamand. Ainsi ont fait encore Heemskerk, Swart, Van Conixloo (Coinixloi), Bernard van Orley, et autres, dont le musée de Bruxelles possède une collection inestimable. Après l'existence la plus romanesque, Heemskerk finit ses jours à Harlem, en cultivant des tulipes; et son testament institue une dot annuelle aux jeunes filles qui se marieront et danseront sur son tombeau pour réjouir l'ombre du testateur. Van Orley s'est éteint au milieu des réjouissances et des voluptés de la cour de Charles-Quint, dont il était l'ordonnateur misérable et fêté. Quelquefois les plus extravagantes préoccupations révélaient un maître dans le plus humble, dans le plus insouciant disciple. Koeck, élève de Van Orley, disparaît un jour des Flandres, et court au fond de la Turquie chercher le secret des belles couleurs pour les soies et la laine. Et puis cette admirable profusion du pinceau en Italie, ces peintures en plein air exaltaient les imaginations du Nord par le grandiose inaccoutumé de leurs résultats; tandis que les façades des palais de Gênes se couvraient de fresques à peu près impérissables, à l'instar des péciles grecs, les artistes flamands étaient éblouis par les monarques espagnols, qui les hissaient aux regards du peuple sur des échafauds pour peindre les portiques éphémères de leurs triomphes. Quand une nation regorge de grands maîtres, au point d'employer leur talent aux décorations publiques des carrefours, et surtout quand un peuple se presse au pied de ces chevalets gigantesques avec le sentiment et le respect à la fois de l'œuvre qu'il contemple, le peintre est excusable de perdre la tête. C'est un peu ce qui se passait, au moyen-âge, dans les Flandres; mieux encore au XVIIe siècle, où Rubens lui-même peignait, à Anvers, les arcs de triomphe

du prince Ferdinand; mais, à l'époque des gothiques, les orgies de la palette se manifestaient aussi par la surabondance des vitraux, dont le nord est inondé, par les miniatures coloriées des livres de cour, et par les fresques détruites dans les églises et dans les monastères au temps de la révolution. Il faut joindre à cette fièvre d'art, qui emportait dans le même délire les grands seigneurs et les pauvres peintres, le goût des tapisseries, répandu par les Flamands en Allemagne, en France et en Italie. Ce qu'il y avait de magnifique au XVe siècle, c'est que toutes ces différentes parties de l'art étaient également honorées, et que souvent un grand maître les réunissait toutes dans son génie. Koeck avait risqué d'être empalé chez les Turcs pour découvrir le meilleur moyen de teindre les laines; plus tard, Jules Romain ne dédaigna pas d'envoyer des cartons en Flandre pour des tapisseries que Jean-Baptiste Roux exécuta sur l'ordre du duc de Ferrare. Van Orley fournissait les rois de France, les papes et les empereurs de tentures, comme Rubens s'amusait à tracer des plans d'autels et des projets de façades pour les architectes de son époque. C'est par cet immense déploiement de force que le système gothique de la peinture flamande envahit le nord, s'infiltra dans l'école allemande, étendit les émigrations de ses jeunes néophytes jusque vers le sanctuaire de l'école italienne, et prépara enfin cette surabondance de grands artistes, depuis Van Dyck jusqu'à Ommégang.

Rien donc n'est plus curieux au musée de Bruxelles que le vestige de cette grandeur empreinte dans les moindres essais des gothiques. Dans l'*Adoration des Mages*, par Swart, la carnation vigoureuse d'un nègre, la richesse de certaines draperies, font deviner les portraits de Victoor et la fougue de Jordaens. *Le Christ mort*, de Van Orley, avec plus de calme et de style, respire une douleur si profonde, que chaque tête de religieux et de nonne exprime un sentiment d'angoisse individuel; les émotions sont variées comme les caractères; on doit reconnaître que les disciples de Rubens, même Crayer, n'ont jamais atteint cette expression décisive de Van Orley, qui, au surplus, était élève de Raphaël. Les yeux des femmes éplorées ont bien la transparence que le passage des larmes y verse comme une nappe mobile; l'homme qui regarde de côté le cadavre, est à lui seul un morceau achevé. Le tableau

d'ailleurs est peint à la manière allemande, sur fond d'or, avec des mouches ou étoiles noires. Un pareil monument suffit à l'honneur d'un musée.

Le Christ chez Simon le Pharisien, par Gossart, dans la même salle que le précédent, renferme une prétention d'architecture qui trahit encore des réminiscences ou des imitations du style allemand. C'est l'école d'Hemlinck avec moins de coloris et plus d'imagination. Ce tableau, qui vient de l'ancienne abbaye de Dieleghem, est divisé en plusieurs scènes dans le genre des compositions de Cranach, que les moines encourageaient beaucoup par économie ou bénéfice; sous ce rapport, il y a des tableaux gothiques dont la surface ressemble à un tapis, tant on y a entassé le drame et profité du vide. Les angles même étaient consciencieusement exploités; dans les coins où le ciel et l'espace sont à la rigueur tolérables, les abbés glissaient leurs modestes médaillons. On peut rapporter au *Christ* de Gossart l'invention toujours riche, mais l'exécution toujours sage de Raphaël Coxcie, de Gaspard de Crayer, de Van Thulden, qui n'ont imité Rubens que dans ce qu'il a produit de plus égal et de moins heurté.

Quant au prédécesseur de Teniers, il se révèle d'une façon éclatante dans un *Massacre des Innocens*, par Breughel (Pierre-le-Drôle). Cette œuvre gothique est incroyable; par son dévergondage elle laisse bien loin en arrière la Kermesse de Rubens au Musée de Paris, les hallucinations de Van Cleef, telles que son grotesque *Jugement dernier* de Gand, et même les naïvetés de Floris. Les satellites d'Hérode percent de leurs hallebardes avec un grand sang-froid les marmots de la Judée qui tombent de tous côtés sur la neige sanglante avec les circonstances les plus atroces et les plus risibles. Il y a surtout un tonneau qui joue un rôle dramatique dans cette page, où le mouvement, la variété et l'expression provoquent le dégoût ou le rire à volonté; elle faisait partie de l'ancien cabinet des empereurs à Vienne. Au fond, tournant le dos et arrêté sous les arbres morts d'un paysage où l'hiver est admirablement glacial, se trouve l'inévitable buveur de Téniers dans la posture que ce peintre a répétée avec tant de complaisance sur le second plan de presque tous ses ouvrages, comme Wouwermans, l'habit rouge et le

cheval blanc de son cavalier inamovible. Jamais filiation n'a été plus religieusement observée.

A côté d'une très belle *Vierge aux sept douleurs* de Pateniers dont le caractère n'avait pas besoin des mots latins suivans qui l'expliquent, *tuam ipsius animam pertransibit gladius*, etc., on voit une série de petits tableaux effiles en ogive, d'après la Genèse; si l'époque de cette peinture ne témoignait pas de sa bonne foi, elle nous représenterait une excellente, mais sacrilége caricature de *la Bible*. L'auteur, dont le style rappelle les fresques de Jules Romain et les compositions de Van der Mander, est inconnu. Ces tableaux, au nombre de six, ont un superbe encadrement intérieur en arabesques. *Le Sacrifice d'Abraham* en quatre actions, avec les costumes du temps de Louis XI, nous semble une imitation du même sujet de Cranach, en trois actions, au Musée de Paris, mais *la Naissance d'Ève* demeure un morceau véritablement excentrique. Le Père éternel, revêtu de la dalmatique, une mitre en tête et une crosse à la main, tire avec gravité la première femme du corps d'Adam qui dort d'un profond sommeil. Ève surgit peu à peu des côtes du premier homme; elle a le maintien réservé d'un enfant qui vient au monde; ses yeux sont fermés, ses bras pendans. Elle ne tient encore à la poitrine de son mari futur que par les pieds, que l'artiste a fondus délicatement avec la chair d'Adam pour exprimer leur consanguinité originelle. Le caractère singulier du tableau est achevé par un geste que le Père éternel aventure de sa main droite, geste symbolique et pieux assurément, mais dont l'indication est impossible.

Une foule de portraits remarquables, où l'école d'Holbein prédomine, et de compositions mystiques, dont la physionomie allemande est incontestable, complètent les trois salles du musée gothique de Bruxelles, qui forme, à notre avis, un monument unique dans sa spécialité et le plus digne de cette capitale. Quand on contemple l'énergie de ces peintures, qui, par leur naïveté grossière et dans leurs efforts barbares, ont cependant préparé la seule école moderne qui se soit nettement distinguée de la grande famille italienne; lorsqu'on réfléchit que leur enthousiasme et leur originalité exprimaient une foi sociale ardente, on est réduit à penser qu'il n'y a

point d'art nouveau sans société nouvelle correspondante. Il est aisé de suivre dans leur corrélation intime la marche du christianisme et le développement de la peinture; il est malheureusement aisé de comprendre qu'ils s'abaissent l'un avec l'autre, que la beauté idéale s'affaiblit en même temps que la pureté catholique. La peinture tend à se matérialiser pour découvrir une dernière signification dans sa décadence. C'est pourquoi les pastiches, qui veulent si follement ressusciter les croyances et les allures de ses débuts, ranimer dans sa sceptique vieillesse le spiritualisme de son enfance, et remonter aux gothiques, pour caractériser notre âge, transportent dans les douleurs actuelles de l'école une plus triste et plus cuisante douleur, l'hypocrisie morale de l'art. Nous osons dire que les peintres qui restent dans la physionomie de leur temps, quelque stérile que soit cette physionomie, approchent plus de l'avenir que les peintres qui le cherchent par des imitations du passé.

André Delrieu.

BULLETIN.

La semaine qui vient de finir n'a eu, pour défrayer les journaux politiques, que les nominations conciliatrices du *Moniteur*. La discussion, qui s'était d'avance engagée sur des noms propres, semble aujourd'hui s'élargir, et tel préfet, M. de Preissac par exemple, qui, disait-on, avait été nommé sur les instances de M. Malleville, est aujourd'hui attaqué comme légitimiste. C'est un progrès. Cependant nous désirerions savoir si M. de Preissac, préfet en 1836, serait un autre personnage qu'un M. de Preissac qu'en 1829 les vieux verdets du midi voulaient jeter dans la Garonne, comme député de l'opposition des deux cent vingt-un. Une discussion de noms propres ne peut subsister. Il y a donc autre chose dans cette promotion de fonctionnaires qui vient après une session pendant laquelle un ministère a été renversé, et où l'on a vu, sur des questions importantes, l'ancienne majorité profondement divisée.

Le sens politique de ces nominations est-il que les trois députés de l'opposition ont renié leurs croyances, abdiqué leurs opinions, qu'ils se sont vendus corps et ame au ministère, comme des renégats? Mais où a-t-on vu rien de semblable dans les paroles et dans les actes de ces hommes? sur quel indice fonde-t-on cette prétendue apostasie? M. Félix Réal se repent-il d'avoir signé le compte-rendu? MM. Dufaure et Baude, d'avoir voté contre les lois de septembre? Ces nominations veulent-elles dire que c'est le ministère qui a abdiqué son programme. Il serait encore plus facile de montrer à ceux qui se feraient une pareille illusion, combien les faits démentent cette transformation subite. D'ailleurs un ministère ne change pas d'opinion; c'est l'opinion qui change les ministres. Si les idées de l'opposition l'emportaient réellement, ses membres ne recevraient point de places des ministres actuels; ils feraient mieux, ils remplaceraient les ministres eux-mêmes. Quel est donc le sens de ces nominations?

Cela ne voudrait-il pas dire simplement qu'il n'y a plus d'exclusion systématique, que les distinctions de parti s'effacent, que l'on commence à moins s'occuper des noms propres et davantage de la chose publique. En Angleterre, où l'on naît whig ou tory, et où ces classifications sont bien plus profondément enracinées, il n'est point rare de voir un whig remplir un poste important dans une administration tory, et réciproquement. La capacité personnelle et l'influence parlementaire sont des garanties suffisantes. Or ces deux qualités se rencontrent-elles dans les nou-

veaux élus? voilà l'essentiel. M. Dufaure est-il un des hommes les plus capables de résumer une discussion et de faire adopter ou rejeter un amendement par la seule force de sa logique serrée et pressante? voilà ce qu'il s'agit de constater. Ce qui triomphe en cette occasion, c'est l'influence parlementaire, la fidélité à une ligne de conduite; ce qui est vaincu, c'est le système des exclusions invincibles, c'est la préférence donnée, par les partis violens, à l'homme d'une coterie sur l'homme de talent et de probité. S'il ne s'agissait que de l'élévation de tel ou tel homme politique, le pays aurait peu à s'en soucier, mais il s'agit de prendre acte pour l'avenir d'une mesure générale d'ordre et de conciliation. Le pouvoir est en définitive la sanction des faits et des principes; il est convenable, il est utile que les hommes qui ont travaillé le plus activement à la rédaction des lois soient mis en demeure de les appliquer et de montrer qu'un talent véritable grandit à l'épreuve dangereuse du maniement des affaires.

Il serait en vérité déplorable que le titre d'homme d'opposition fût un arrêt de bannissement perpétuel. Parvenus à une période meilleure et plus calme, où il s'agit bien moins de faire de nouvelles lois politiques que des lois d'intérêt général, telles que la loi des douanes et la loi des chemins vicinaux, l'opposition cesse également d'être une opposition systématique. Vous avez voté contre les lois de septembre, s'écrie-t-on; oui certes; mais s'agit-il aujourd'hui d'appliquer cette législation? n'appartient-elle pas à l'histoire des mauvais jours, des jours passionnés? Et peut-être serait-il bien, en passant, de remarquer que le pouvoir se doit à lui-même d'user plus rarement de ces terribles lois d'exception.

— Parmi les souverains étrangers qui, à l'occasion de l'attentat du 25 juin, ont envoyé féliciter le roi, on remarque deux princes qui s'étaient jusqu'alors montrés plus hostiles que bienveillans, le roi de Hollande et Charles-Albert de Sardaigne, tant il est vrai que l'assassinat politique est non-seulement quelque chose de stérile et d'impuissant, mais que son seul résultat est de consolider pour l'avenir ce qu'il n'a même pu ébranler dans le présent. Sans parler de l'aveu naïf du grand-duc de Baden, qui, dit-il, « est personnellement intéressé, dans l'intérêt de sa propre couronne, à la conservation des jours de sa majesté, » le roi de Sardaigne a écrit pour témoigner du regret qu'il avait éprouvé de ce que, par suite de cet accident, les deux princes français n'avaient pu visiter sa capitale. Un des symptômes les plus catégoriques de ce notable changement dans la politique du roi de Sardaigne est l'émigration en masse des carlistes français, qui vont transporter ailleurs le foyer de leurs intrigues, et chercher un pays que n'ait point encore infesté la contagion de l'esprit de juillet.

Ce voyage des princes français, assez brusquement interrompu, a donné lieu aux commentaires les plus contradictoires et aux relations les plus invraisemblables. Rien n'est plus pauvre que ce bavardage politique, cette exploitation de noms propres sans goût, sans choix, et surtout sans vérité. Malheureusement, le cercle des relations politiques personnelles étant fort restreint, il se fait en dehors, et pour la grande masse du public, une sorte d'histoire scandaleuse, de même qu'au moyen-

âge la légende et la scholie venaient satisfaire l'avidité des gens pieux et des érudits; ou, pour prendre des exemples plus rapprochés de nous et plus ressemblans, les couplets de ruelle au XVIIIe siècle. Ainsi on lit : « M. le duc d'Orléans est fort dans les idées du tiers-parti; » puis, le lendemain : « M. le duc d'Orléans réclame voix délibérative dans le conseil des ministres, ainsi qu'il fut fait, sous la restauration, pour le dauphin. C'est là le plan des doctrinaires. » Malheureusement l'intimité n'a jamais été bien grande entre le chef de l'ancien cabinet doctrinaire et le duc d'Orléans; et s'il y a derrière M. le duc d'Orléans une main invisible qui le pousse, ce n'est assurément pas celle de M. le duc de Broglie. Le duc d'Orléans semble d'ailleurs participer de l'esprit délié, tenace, prévoyant, observateur de sa famille, et l'impression profonde qu'il a produite sur un homme qui a quelque expérience du monde diplomatique, M. de Metternich, n'est pas un des résultats les moins importans de ce voyage.

— Quelques troubles ont éclaté à l'École de Médecine, à l'occasion de la nomination de M. Breschet à la chaire d'anatomie. Des dégâts ont été commis, et les principaux perturbateurs arrêtés. Les deux candidats opposés à M. Breschet étaient M. Blandin et M. Broc. Rien ne saurait être plus contraire à l'intérêt des élèves, du professeur, au principe même du concours, que ces démonstrations violentes. Les titres de M. Breschet sont de ceux qui justifient suffisamment le choix du jury. Nous apprenons néanmoins, avec plaisir, que la place de chef des travaux anatomiques va être offerte à M. Broc sans concours. Peut-être à l'occasion de ces troubles pourrait-on contester non l'utilité du concours, nous le croyons inattaquable en principe, mais sa forme actuelle, qui détruit toute espèce d'initiative de la part du pouvoir. Ne serait-il pas convenable que l'autorité supérieure eût toujours à sa disposition plusieurs candidats capables de remplir les différentes places vacantes? Pourquoi le concours, au lieu de s'ouvrir, pour une place déterminée, à la suite du décès d'un titulaire, ne deviendrait-il pas une institution régulière à époques fixes, et donnant un certain nombre de brevets de capacité, parmi lesquels l'on ferait ensuite un choix en cas de besoin? Par là serait rétablie l'initiative du pouvoir, et disparaîtrait ce qu'il y a de trop personnel, de provocateur et de sujets de troubles dans les concours actuels. Il n'est guère d'occasion où les élèves ne soient en dissentiment plus ou moins marqué avec le jury. Cette dernière manifestation doit faire ouvrir les yeux sur les inconvéniens du mode actuel de concours.

— On s'est fort entretenu depuis quelque temps de M. l'archevêque de Paris et de la restauration de Saint-Germain-l'Auxerrois. Il semble que le chef de l'église métropolitaine ne soit point aussi populaire dans la Cité qu'au ministère des cultes. Pendant que les journaux commentaient en sens divers la lettre où le prélat annonçait qu'un assassinat venait d'être tenté sur le chef de l'état, les diocésains en veste et en casquette, qui témoignaient hautement leur méfiance à l'égard de la bonne volonté de M. de Quelen, se précipitaient dans l'église, et voulaient se convaincre de leurs propres oreilles que l'archevêque avait distinctement entonné le *Domine, salvum fac regem.*

REVUE DU MONDE MUSICAL.

L'Opéra a repris hier *les Huguenots*. La salle était pleine comme un jour d'hiver, et ce chef-d'œuvre a pendant tout le temps excité l'admiration la plus vive. A la joie expansive du public, à ses élans d'enthousiasme, à son empressement d'applaudir tous les morceaux de cette partition, on sentait qu'il s'agissait d'une reprise. Le public ne craignait plus de se compromettre et trouvait beau ce qui est beau; il jouissait avec franchise et se lançait en plein dans le chef-d'œuvre. Les chœurs, les duos, les airs des deux premiers actes, si peu appréciés d'abord, ont été reçus de la manière la plus flatteuse. Le public saisissait les mélodies au passage et saluait leur retour avec acclamation. C'est là un triomphe nouveau pour M. Meyerbeer, qui est venu tout exprès de Baden pour en jouir, et se plonger encore une fois dans les eaux du succès, qui, quoi que les médecins en puissent dire, sont bien les meilleures pour lui. L'exécution a été loin d'être irréprochable, et s'est ressentie par intervalle de la précipitation avec laquelle on a remis cette musique à la scène. Les chœurs ont hésité çà et là au troisième acte surtout, où les difficultés s'amoncellent pour eux d'une si curieuse façon. Mme Dorus est charmante dans le caractère de Marguerite; elle dit son air un peu languissant avec une coquetterie exquise, et ce qui vaut mieux, avec une agilité de voix qu'elle seule possède à l'Opéra depuis la retraite de Mme Damoreau. Du reste, les voix agiles, de long-temps ne feront pas défaut à ce théâtre, qui tient en réserve Mlle Flécheux et Mlle Nau, deux jolies voix sonores, jeunes et limpides, qui gazouillent en attendant leur jour. Nourrit, qui chante avec une délicatesse infinie et beaucoup d'art le magnifique adagio du quatrième acte, se laisse entraîner, vers la fin de ce duo, à des mouvemens d'une exagération peu commune. Il est fâcheux que cet acteur, doué d'un si beau sentiment dramatique, ne puisse dominer sa fougue, qui trop souvent l'emporte au-delà des bornes. Son exemple peut devenir fatal autour de lui, car il trouve des gens qui l'imitent. Que Nourrit modère son geste et son enthousiasme, et par l'excessive chaleur qui règne, il y gagnera de toute façon.

Outre *les Huguenots*, l'Opéra a donné cette semaine *la Juive* de M. Halévy et le second acte de *Guillaume Tell*, cette œuvre si admirable que le moindre fragment qu'on en détache au hasard vous étonne par sa magnificence. Derivis porte à merveille le fardeau pesant du rôle de Guillaume. Dans le finale, sa voix élevée et vibrante attaque vaillamment et fait sonner de belles notes, où la voix de M. Dabadie avait pris la coutume de venir échouer. Comme on le voit, le vent est à la musique. Malheureusement jamais la musique n'est venue plus mal à propos. Voilà *le Diable Boiteux* arrêté au milieu de sa carrière; voilà que Fanny Elssler se retire avant d'avoir ramassé toutes ses couronnes. Fanny, cette belle danseuse de tant de goût et d'art, dont le sourire avait fait oublier pour six mois au moins la musique des *Huguenots*, le bal de *Gustave* et l'attirail sacerdotal de *la Juive*; c'est une imprudence de croiser ainsi ses succès.

L'Opéra-Comique a donné le *Luthier de Vienne*, parodie étrange de

l'une des plus ravissantes fantaisies d'Hoffmann. Ce *Luthier* n'a eu aucun succès. M. Monpou, qui, d'ordinaire, ne manque ni de verve ni d'originalité, s'est complètement fourvoyé cette fois; il est homme à prendre sa revanche. Aujourd'hui que le talent court les rues, les musiciens qui écrivent pour l'Opéra-Comique ne veulent plus avoir du talent; c'est merveille de voir comme le génie les travaille. La mélodie simple et telle qu'elle descend sur le clavier de Cimarosa ou de Rossini, leur paraît sans valeur; ils la torturent et lui cassent les ailes avant de la produire. Avec l'idée d'Hoffmann, un seul homme pouvait faire un livret d'opéra : c'était Hoffmann; comme aussi un seul homme, Mozart, pouvait mettre ce sujet en musique. Vous figurez-vous un livret d'Hoffmann mis en musique par Mozart; la pensée qui a inventé *le Pot d'Or* luttant de poésie et de grace avec celle qui a créé *l'Enlèvement du Sérail*. Quel acte, quelle merveille cela aurait fait! Comme ces personnages, déjà si poétiques dans le conte, se seraient agrandis et développés sous le souffle du musicien Quels airs et quels duos, que de verve, de grace, de mélancolie et d'amour! Soyez sûrs que tout cela ne se serait pas appelé *le Luthier de Vienne*.

Comme pour se consoler du médiocre succès de la partition de M. Monpou, l'Opéra-Comique, dont l'activité n'est jamais en défaut, a repris *l'Éclair*. L'opéra de M. Halévy plaît beaucoup au public du théâtre de la Bourse; c'est là vraiment une jolie pièce, ornée de jolie musique! La mélodie y manque bien quelque peu; et lorsqu'elle se dégage de l'orchestre, c'est par bouffées imperceptibles; mais tout cela est si habilement ordonné, si curieusement travaillé, que le public a l'air de n'en pas demander davantage; et puis où est la mélodie aujourd'hui? *L'Éclair* aidera l'Opéra-Comique à traverser les mois difficiles de l'été. Chollet joue et chante la partie de Lionel avec talent et simplicité. C'est un grand mérite de M. Halévy d'avoir su disposer sa musique pour la voix de ce chanteur, que le public aime tant. Dans la nouvelle distribution des rôles, Mlle Jenny Colon remplace Mlle Camoin. Mlle Jenny Colon est une joyeuse fille, pleine de jeunesse et de santé, qui était née tout exprès pour Marsollier et Dalayrac, et que l'on s'obstine à vouloir produire dans des rôles malheureux et larmoyans, tels que l'Opéra-Comique d'aujourd'hui les affectionne. A vrai dire, la mélancolie est mal à son aise sur ce visage épanoui et frais comme une rose d'avril. Quant à Mlle Olivier, c'est une de ces actrices de zèle et de bon goût qui ne sont déplacées nulle part, et qui, tout en se dévouant aux intérêts de l'administration qui les emploie, se familiarisent avec le public, qui, tôt ou tard, les prend en affection et les applaudit.

EXPOSITION DE PEINTURE ET D'INDUSTRIE AU MANS.

Le Mans est une vieille cité à laquelle se rattachent une foule de souvenirs historiques, et où l'on retrouve beaucoup de restes du moyen-âge. On montre encore la maison de Bérengère, dont le tombeau est conservé dans la cathédrale. La statue de cette reine d'Angleterre est couchée sur

la pierre; elle porte la couronne au front et serre entre ses bras une relique du Christ. La cathédrale, qui a malheureusement été badigeonnée et repeinte par d'impitoyables restaurateurs, renferme plusieurs autres sculptures d'un grand intérêt : une histoire du Christ en cinquante sujets, depuis l'Annonciation jusqu'au Jugement dernier, sur les stalles en bois qui entourent le chœur; le tombeau et la statue couchée de Charles, duc du Maine, mort en 1472; les ornemens et entourages sont de la renaissance; enfin l'une des œuvres les plus remarquables de Germain Pilon, le mausolée, en marbre, de Guillaume Langey-Dubellay, daté de 1557. Le noble guerrier, couvert de sa cuirasse est à demi couché, la tête appuyée dans sa main gauche. Son casque et ses gantelets sont déposés près de lui. Autour de la pierre tumulaire il y a comme une guirlande de magnifiques bas-reliefs, représentant un combat de monstres marins; de chaque côté, une cariatide en pierre et un faisceau d'armures. Cette composition rappelle le *Bacchus couché* du musée des antiques : elle a surtout beaucoup d'analogie avec le *Philippe Chabot* de Jean Cousin, qui est au musée de sculpture moderne. C'est le même style élevé, le même calme, la même harmonie dans l'ensemble, la même perfection dans les détails. On pourrait presque dire que le Guillaume Dubellay est une œuvre à part dans les œuvres de Germain Pilon, qui a plutôt cherché la grace, la finesse exquise des lignes, que l'élévation du caractère.

Auprès de la préfecture on s'arrête encore devant une vieille église appelée, je crois, *la Couture*. Elle n'a pas échappé non plus au replâtrage des maçons : on a passé sur la dentelle de ses sculptures une épaisse couche jaune qui a bouché tous les trous. Et c'est grand dommage vraiment, car il y avait plusieurs statues et bas-reliefs très curieux et très bien conservés. Je me rappellerai toujours le bas-relief principal de la porte d'entrée. Au-dessous du Christ assis entre les animaux symboliques, il y a, comme dans presque toutes les églises, un Jugement dernier; c'est là que s'opère, sous l'œil de Dieu, la séparation des bons et des méchans; d'un côté, les élus avec de longues et chastes robes; de l'autre côté, les réprouvés confus de leur nudité. Au milieu, les ames sont posées dans une balance par un bel ange à la figure noble et naïve; mais l'ange ne s'aperçoit pas que le diable, qui est partout, s'est glissé sous un des bassins de la balance, et qu'il la fait pencher à son gré.

Le musée du Mans est assez pauvre en peintures : on compte tout au plus une demi-douzaine de tableaux dignes d'attention. En tête il faut parler d'un petit *Jugement dernier* sur bois, que les connaisseurs du pays donnent, je crois, à Albert Dürer. Cette composition, extrêmement curieuse, est une réduction par *Frans Floris* lui-même de son grand tableau, qu'on voit à Bruxelles. On y remarque un diable armé d'une fourche; il a une tête d'animal sur un corps d'homme, et le peintre a eu le caprice de lui mettre un bec d'oiseau à l'endroit où les dévots mettent une feuille de vigne. Les têtes de damnés qui s'agitent sur le devant sont d'un grand dessin et d'une énergie merveilleuse. Si ce n'était la couleur grasse et limpide qui annonce l'école flamande, on pourrait comparer ce

tableau au *Jugement dernier* de notre Jean Cousin; on sent dans les lignes quelque influence des maîtres florentins; mais, en Flandre plus qu'en aucun autre pays, ces influences du génie étranger sont aussitôt absorbées et transformées par le génie particulier de la nation.

Une autre peinture fort précieuse représente un *Cardinal indiquant du doigt une tête de mort :* ce portrait tient à l'école allemande, et pourrait bien être de Quintin Metzys. N'oublions pas quelques petits Flamands qui se rapprochent de Brenghel, de Velours, de Teniers et de Franck le jeune; un *Christ entre les soldats*, sur bois, une petite *Sainte Famille* qui semble copiée d'après le Corrège, une copie de *Sainte Famille* du Vinci, etc.; un magnifique portrait de femme, sur bois, dont les yeux sont malheureusement grattés et enlevés; elle tient une palme d'une main, et de l'autre un livre. Enfin, un grand tableau où sont réunis une trompette, un casque, un sabre, un plat d'or, etc.

De l'école française, il n'y a qu'un Carle Vanloo d'assez grande dimension, *le Christ lavant les pieds des apôtres;* cette toile, qui porte une signature, et je crois bien aussi une date, doit être de la première manière de Carle Vanloo, avant que le peintre se fût créé sa manière propre et originale. Elle ressemble donc un peu à toutes les peintures de ce temps-là. Le reste des tableaux français ne mérite pas une mention : ce sont de mauvais portraits de famille provenant des ventes de châteaux, et quelques médiocrités de la dernière école. M. Jollivard, le paysagiste, qui jouit d'une grande renommée dans le pays manceau, contrairement au proverbe : « *On n'est jamais prophète dans son pays;* » M. Jollivard a l'honneur de figurer à la plus belle place du musée.

Une collection très amusante est une suite de scènes traduisant le *Roman comique* de Scarron : on sait que le théâtre de ces mirifiques aventures est au Mans et aux environs; Scarron a spirituellement chargé et critiqué le caractère manceau qui est lourd et badaud à plaisir; dans cette province des poulardes et des marrons, les hommes ont généralement plusieurs mentons, les joues tombantes et le ventre énorme; on y pense très peu par régime de santé, mais on mange long-temps et on boit toujours. Vous imaginez bien que les femmes n'acceptent pas cette grossière atmosphère : leur délicatesse les préserve de ce sensualisme brutal et dégradant; leur activité les emporte dans une vie moins somnolente ; elles se jettent dans les hasards de la galanterie où tout va le mieux du monde, sauf les procès scandaleux et les charivaris.

Le barbouilleur qui a interprété en peinture le *Roman comique*, y a rendu fort plaisamment toute la causticité de Scarron; sa verve a suivi la verve de Scarron; il vous met devant les yeux les figures véritables de Ragotin et des autres. Ce peintre-là, qui était un Manceau du XVIIe siècle, fut à coup sûr un homme d'esprit, sinon un peintre.

Si le Musée ne possède pas beaucoup de bons tableaux, il est très riche en objets d'histoire naturelle, et surtout en antiquités romaines découvertes dans les fouilles, en monnaies et médailles, en vieilles armures, en fragmens de poteries étrusques et romaines, noires ou rouges; on admire particulièrement une petite statue assise, en marbre blanc antique, d'un

travail exquis; et tout auprès de cette statue conservée, malgré deux ou trois mille ans, on voit un crâne humain, un crâne véritable avec quelques vertèbres du col, auquel est attachée une lourde chaîne de fer rongée par la rouille. Ces débris proviennent des anciennes arènes.

En fait de restes du moyen-âge, il y a une singulière figure du Christ, en bronze, qui date du IXe siècle, et qui offre un échantillon de l'art catholique avant son mélange avec l'Orient par les croisades. On conserve aussi dans la salle des tableaux un portrait en pied de Henri Plantagenet, roi d'Angleterre et duc d'Anjou. Cette précieuse mosaïque en émail de différentes couleurs, fixé sur cuivre, a été enlevée de la cathédrale où était le tombeau.

L'exposition de peinture et d'industrie était installée dans le même édifice que le musée, c'est-à-dire dans les vastes bâtimens de la préfecture. Nous avons assisté presque à l'ouverture solennelle des salons où nous avons rencontré les fondateurs zélés de l'*Association artistique de la Sarthe*. M. Charles de Saint-Rémy, adjoint au maire, président de la société, de plus homme d'esprit et de goût, a beaucoup contribué à l'établissement de ces expositions périodiques. Les secrétaires de la société, MM. Alphonse Bayle et F. Girault, aidés de leurs amis, viennent de publier une brochure intitulée : *Fragmens littéraires sur les tableaux qui offrent une pensée morale.* C'est un excellent moyen pour répandre le goût des arts dans le public.

Il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans une exposition provinciale beaucoup de grandes toiles et de compositions originales : ce qui domine, c'est la copie, l'aquarelle, le tableau de genre, le portrait.

Entre les tableaux de genre, nous avons remarqué les petits *Intérieurs d'hôpitaux*, par M. Deutsch, et le *Napoléon à Sainte-Hélène*, par M. Gaston. Ces deux peintres, attachés au collége militaire de La Flèche comme professeurs, appartiennent par leur âge et leurs études à l'école de David; aussi se préoccupent-ils surtout du dessin aux dépens de la couleur, qui est terne et grise. Mais la composition est sage, et bien entendue.

Les meilleures copies sont le *Portrait de M. de Nanteuil*, de Pagnesse, et une petite *Descente de croix* du Guide, par M. Chastel.

M. Hawke, d'Angers, a envoyé quatre aquarelles qui auraient eu un grand succès, même au salon de Paris. Ce sont deux vues, prises sur les lieux, de la cathédrale de Cologne, une vue de la cathédrale d'Anvers, une de la cathédrale de Strasbourg. Les détails d'architecture sont traités avec une science parfaite et une finesse exquise. La couleur se rapproche des Anglais, qui sont peut-être encore nos maîtres en aquarelle.

La peinture en camayeux, tout-à-fait abandonnée en France depuis long-temps, a été continuée par M. le marquis de Bruilpont. On sait que cette peinture *monochrome*, pour laquelle on emploie, par exemple, la sepia, n'a de ressources que la gamme graduée d'un seul et même ton; avec ce moyen borné, il faut exprimer tous les jeux de l'ombre et de la lumière. M. de Bruilpont a réussi fort heureusement dans un projet de tableau d'histoire, et un combat dans le genre du Bourguignon.

Nous avons retrouvé là, au salon du Mans, un cadre de gravures sur

bois d'après les dessins de Gigoux, Johannot, etc., par M. Godard, dont le talent est connu à Paris.

Je ne dirai rien des deux portraits du batelier René-Louis Poirier et de *maître Blanchard*, d'Angers; mais je veux faire connaître ces deux hommes, qui sont diversement célèbres dans l'ouest. Maître Blanchard, ancien tisserand et maintenant cabaretier, est auteur de fables en vers d'un style franc, vif et facile; comme Reboul, de Nîmes, il n'a reçu aucune instruction première; il a puisé son talent dans sa riche et féconde nature. Le batelier Poirier, âgé de quarante-quatre ans, a sauvé la vie à TRENTE-CINQ personnes, par eau, par terre, au travers des flammes, au milieu de tous les accidens. Noble et belle vie que la vie de ces deux hommes du peuple!

L'industrie est représentée à l'exposition par une foule de machines et d'instrumens utiles à l'agriculture, et par les produits des forges voisines. M. Drouet a obtenu des perfectionnemens notables dans la fonte du fer; il a exposé des clochetons tout entiers en fonte. Ce procédé sera sans doute d'une immense ressource pour les constructions, et l'emploi des métaux hâtera certainement la révolution prochaine de l'architecture. Les médailles sorties des ateliers de M. Drouet méritent aussi toutes sortes d'éloges, et peuvent soutenir la comparaison avec les productions des ateliers parisiens. T. T.

SOUVENIRS D'ORIENT. — SOUVENIRS D'ESPAGNE, PAR HENRI CORNILLE.

Vers la fin de 1834, un voyageur revenu du Levant consigna dans un volume modeste et de peu d'apparence l'histoire de ses courses à travers ces contrées poétiques si souvent décrites, si éternellement inépuisables. Son livre, empreint de vérité, plein de notions nouvelles, d'aperçus ingénieux, présentait à nos yeux un croquis tracé d'après nature, où se réunissaient les traits les plus marqués de la physionomie actuelle de l'Orient; et autour de ces traits principaux on pouvait suivre, avec l'intérêt qui s'attache à tous les secrets surpris dans les mystères du cœur humain, une multitude de détails moins fortement dessinés, mais dont l'ensemble complétait le panorama de ces régions.

M. Henri Cornille est un jeune et hardi voyageur. L'Orient fut le premier but de ses courses aventureuses. Parti de Livourne, il rasa la Corse, la Sardaigne; la Corse, ce point de départ d'où l'empereur s'élança pour tomber à l'île d'Elbe.

Bientôt voici la Calabre et ses hautes montagnes, voici Messine et le cap Pellaro. Regardez au sommet de l'Etna la lune qui se lève comme elle ne se lève nulle part; la lune de Sicile, aux reflets à la fois mystérieux et éblouissans. Zanthe paraît bientôt, on la prendrait pour une île flottante, tant elle semble posée légèrement sur les eaux. Peu après nous quittons l'Italie pour la Grèce, pour Navarin, pour Modon, pour les montagnes de l'Arcadie, pour l'ancienne Cythère qui n'est plus qu'une roche doublement déserte

Quand la Grèce est proche, la Turquie n'est pas loin. Entrons avec le voyageur dans les Dardanelles : la flotte musulmane a jeté l'ancre au centre du détroit. L'amiral qui la commande est un jeune homme : esclave autrefois, capitan-pacha aujourd'hui; tous les pavillons étrangers sont soumis à la douane de cette flotte. Il n'y a que le pavillon russe qui passe fièrement et sans s'arrêter, ce qui est très honorable pour le pavillon français.

La Turquie! ce grand empire de Turquie s'annonce à peu près comme la grande ville de Paris, par quelques masures mal habitées : misère avant-courrière d'un luxe sans frein; misère immense par laquelle se paie ce luxe sans bornes; races d'esclaves, cortége obligé des maîtres tout puissans.

Enfin voici Constantinople; les minarets s'élèvent comme autant d'aiguilles dorées; la capitale du Bosphore nous apparaît éblouissante entre Stamboul et Scutari, deux points de terre chargés de cités. C'est une admirable pêle-mêle d'arbres, de kiosques, de cimetières, de vallées, de collines, de vaisseaux aux longs mâts, de barques légères qui volent sur l'eau, emblème de la puissance du sultan.

Quand notre voyageur entra dans Constantinople, les imans annonçaient du haut de leurs mosquées l'heure de la prière. Le peuple réveillé s'agenouillait en tous lieux, dans ses cafés, sur la place publique, dans ses caïques d'érable.....

M. Cornille s'élance sur le rivage, il s'apprête à parcourir cette ville singulière; un cri terrible l'arrête : Prenez garde à la peste!

La nouvelle était dure pour un jeune homme de France, accoutumé de bonne heure à ce mot hideux : la peste! *puisqu'il faut ici l'appeler par son nom*. Cependant il reprit bientôt courage, il s'abandonna, comme un véritable Turc, au kismet, à la fatalité. Il sortit de sa maison en défiant l'épidémie; il se promena comme les autres à travers les tombeaux. Un jour même, il ramassa le mouchoir d'une belle dame qui ne voulut plus le reprendre de ses mains, tant elle avait peur de la contagion. Le soir il allait au café prendre des sorbets et des glaces, comme il eût fait au café Tortoni, tout en se demandant s'il était bien en effet à Constantinople, dans la capitale des Orientaux?

A quelque temps de là, le sultan revint d'Andrinople où il avait été visiter ses sujets, quoique indignes. Le peuple était accouru pour voir son maître venir; la foule couvrait les rives du Bosphore, le canon saluait le croissant à l'embouchure de la mer Noire. Notre voyageur aperçut sur un bateau à vapeur le sultan Mahmoud. Sa tête est belle, une barbe épaisse et noire encadre merveilleusement son visage; il porte le costume nouveau, sans turban, sans manteau d'hermine, sans aucun des vêtemens accoutumés des descendans de Mahomet. Quand le maître et le peuple se trouvèrent en présence, le peuple s'inclina comme un seul homme; Mahmoud porta la main sur son cœur.

Lorsque le sultan eut touché le rivage, il monta à cheval au milieu de sa cour, étincelante d'or et de pierreries; il se rendit à la mosquée de So-

liman, et de là il se dirigea vers sa résidence d'été, sur la côte d'Asie, pour ne plus reparaître de long-temps.

Après la peste et le sultan, la troisième chose que nous rencontrons à Constantinople, c'est le jeûne du rhamazan..... Voici ce que dit le koran : « Vous pourrez manger jusqu'au moment où, à la clarté du jour, vous distinguerez un fil blanc d'un fil noir. » Après le jeûne arrive la fête. On se réjouit, on s'embrasse, les maisons se remplissent de fleurs, on se fait mille cadeaux, on se donne même jusqu'à des femmes de prix. Le sultan profite de ce moment de bonheur pour marier ses filles. Une fille du sultan est mariée au maillot. L'époux choisi par le maître est obligé d'envoyer à sa femme une dot tous les ans.

Cependant il est des lieux défendus au chrétien, défendus à tout le monde : la mosquée et le sérail. Le voyageur jette un regard lointain sur ces deux sanctuaires impénétrables et il en est réduit aux conjectures.

M. Cornille diffère en ceci de la plupart des voyageurs en Orient, c'est qu'il n'a pas eu à raconter une de ces mystérieuses bonnes fortunes dans es harems de Stamboul, merveilleux tours de force qu'on dirait sténographiés dans tous les récits des voyageurs. Mais, si M. Cornille ne nous raconte pas ces mille évènemens fantastiques, en revanche, il a souvent de vives et ingénieuses échappées sur l'histoire contemporaine. Son chapitre sur le sultan et sur la réforme de l'empire est d'une haute portée. Il est impossible de mieux apprécier cette révolution qui n'est à tout prendre qu'une révolution de costume; comme aussi il est impossible de raconter avec plus de grace les mœurs, les usages et les habitudes de ces contrées, cette foule pressée qu'on disait immobile, ces bazars où se cherche en vain le luxe oriental.

Les monumens ont aussi la place qui leur est due. Allons à l'Hippodrôme, construit par Sévère sur le plan du cirque de Rome; là, nous croyons entendre hennir encore les célèbres chevaux enlevés à la Grèce par la république de Venise, ravis à la république par l'empereur, enlevés à l'empereur par les armées coalisées et rendus à Venise, qui, contente de ses chevaux de pierre, ne redemanda ni sa liberté ni sa gloire.

De l'Hippodrome où triompha Bélisaire vainqueur des Vandales, nous descendons à la ménagerie du sultan. Cette ménagerie se compose de trois bêtes : un vieux Turc, un vieux loup et un vieux lion. Ils s'aiment tous trois d'amour tendre, et ils espèrent mourir à peu près le même jour. Allah est grand !

Tout à coup, au milieu de ses explorations, le voyageur est réveillé par l'incendie de *Pera*, une flamme immense qui enveloppait toute une montagne et qui dévora quinze mille maisons en un jour. Quel bruit soudain ! quels ravages affreux ! Ces monumens de bois s'écroulent dans les flammes : bientot la ville n'est plus qu'un vaste brasier; la description de cet incendie est vive, animée, et, chose étrange ! elle est fort amusante.

Pera brulé, M. Cornille se sauve de ses ruines fumantes, il se réfugie à Thérapsia, joli village sur le Bosphore. Il passe sous l'antique plateau qui ombragea Godefroy de Bouillon; il salue le cap Aucyrium où les Ar-

gonautes jetèrent l'ancre de pierre. Il fuyait l'incendie, il tomba dans une horrible tempête de la mer Noire. Voilà comme la Russie donne la main à l'Orient.

Thérapsia est un village grec. Les Grecs y vivent en paix à certains jours de l'année. Les femmes y sont jolies comme des Athéniennes de Paris et coquettes comme des Parisiennes d'Athènes. Thérapsia est le grand boudoir de Constantinople. Le sultan lui-même jette quelquefois son grand mouchoir brodé sur le joyeux petit village; et parmi toutes ces femmes, c'est à qui aura l'honneur de le ramasser.

Au sortir de Constantinople, M. Cornille entre dans la mer Égée : il voit la place *où fut Troie*.

Le mont Ida lui apparaît rayonnant de lumière : il boit de l'eau du Simoïs et du Scamandre; en un mot, il rêve à Homère, le vrai et véritable dieu qui a créé ces rivages, qui a élevé ces villes dans son heure de clémence comme il les a renversées sous le souffle de sa colère; Homère, le grand créateur du monde grec.

M. Cornille, en homme sage, a évité avec le plus grand soin de revenir sur les traces de M. de Châteaubriand dans ce voyage; c'est une précaution que M. de Lamartine n'a pas assez prise dans le sien. Notre voyageur regarde plutôt, dans sa route, les ruines d'aujourd'hui que les ruines d'hier. A Smyrne, il rencontre le choléra, comme il avait rencontré la peste et l'incendie à Constantinople. Smyrne, le Paris du Levant, était plongé dans le deuil; son port était fermé. Il fallut aller à Scio, nommé jadis la fleur de l'Orient; Scio n'est plus qu'une ruine de marbre blanc.

La ville a été confisquée. Le sultan ne veut pas qu'on rebâtisse ces murailles. De là nous voguons vers Nauplie, nous entrons dans le golfe par un de ces épais brouillards qui ont si fort indigné M. de Lamartine.

Chose étrange! M. Cornille était arrivé tout exprès à Constantinople pour être témoin de l'incendie de Pera. Il arrive tout exprès à Nauplie pour voir tomber Capo-d'Istrias sous la balle de l'assassin.

Plus tard, nous le trouvons à Argos. Il arrive encore tout à point pour l'assemblée des états réunis sous la présidence du comte Augustin, frère du feu président de la Grèce. La mort de Capo-d'Istrias fut le texte de la première assemblée. Les uns criaient : vengeance! les autres criaient : victoire! C'était tout simplement le commencement d'une guerre civile.

M. Cornille se rendit ensuite aux ruines de Sparte. Il vit couler l'Eurotas, ce méchant ruisseau desséché. Les ruines de Sparte sont traitées avec fort peu de respect par M. Cornille. Pour notre part, nous ne prendrons pas la défense de ce peuple féroce qui eut de si belles heures dans sa vie, et qui n'a laissé après lui que des tronçons d'épée pour se battre, et des verges pour fustiger ses esclaves.

Plus tard, nous retrouvons le voyageur sous les remparts de Saint-Jean-d'Acre; et cette fois encore, il arrive à temps pour voir le siége de la ville, investie par les troupes d'Ibrahim-Pacha. Il traverse les tentes des Arabes. Des soldats en guenilles faisaient bouillir le pilau ; d'autres soldats étaient occupés à recevoir la bastonnade. Les prêtres chantaient, les canons

hurlaient, les bombes éclataient; un espion de la ville assiégée râlait sous une balle qui lui avait traversé la poitrine; la peste s'agitait aussi bien que la guerre; voilà par quels chemins de sang et de fièvres, de coups de pistolet et de coups d'épée, nous fait passer notre voyageur, avant de se présenter devant Soliman-Bey, ancien colonel de l'empereur. Soliman, pour faire fête à son compatriote, le mena à la tranchée. Les murailles étaient minées, assiégeans et assiégés se tenaient à distance.

Le soir, au sortir de la brèche, Soliman présenta M. Cornille au pacha Ibrahim. Le pacha, espèce de Turc goguenard, ne comprenait pas la révolution de juillet, — chose facile à croire. — Les derniers mots qu'il prononça furent ceux-ci : — *Liberté, inflammation!* et dans un certain sens, le pacha ne raisonnait pas trop mal.

Le lendemain fut un grand jour. Ibrahim avait dit qu'il prendrait la ville. On mit le feu aux mines, le fossé fut comblé; on fit avancer l'artillerie, les tambours, la musique, les bombes, le diable à quatre, assiégeans, assiégés, tout était sur la brèche!.... si bien qu'Ibrahim-Pacha ne prit pas la ville de Saint-Jean-d'Acre.

Mais nous entrons dans la ville de David, dans Jérusalem, où M. Cornille visite le saint sépulcre, la vallée de Josaphat, ce dernier rendez-vous des hommes; le temple de Salomon, le palais de Pilate; il se désaltère dans les eaux du Jourdain; il salue Bethléem; puis, retournant à Jaffa, il traversa le Delta; puis, arrivé au Kaire, il ne s'arrêta qu'au sommet de la plus grande pyramide. Il était en compagnie de Français qu'il avait rencontrés sur les bords du Nil. On entonna *la Marseillaise*, cette même chanson qui avait retenti aux oreilles de ces trois mille ans, lorsque, du haut de leurs pyramides, les trois mille ans s'étonnèrent de voir passer le général Bonaparte à leurs pieds.

Depuis son voyage en Orient, M. Cornille a encore entrepris, et dans des circonstances bien difficiles, Dieu le sait, avec la même simplicité et la même bonne foi, un voyage en Espagne, qui est digne d'attention. C'est un de ces hommes en petit nombre qu'on suit avec d'autant plus d'abandon, qu'ils mettent eux-mêmes plus de hasard dans leur marche; car on voit, sans qu'ils nous le disent, que ces hasards et ces périls sont la seule gloire qu'ils réclament.

S. Ward, de New-York.

LE

GUET-APENS.

AVENTURE DU CARNAVAL DE 1811.

Anatole de Brioude avait commencé fort tristement sa soirée du Lundi-gras en tête-à-tête conjugal : il était assis en silence, le menton appuyé dans sa main, devant un feu presque éteint qu'il oubliait d'alimenter avec de nouveau bois et d'aviver à l'aide du soufflet; par moment, il passait ses doigts dans les boucles de ses cheveux noirs, et remuait ses lèvres en signe d'impatience mêlée de dépit. Pendant ce temps-là, sa femme brodait au métier, le front penché sur son canevas pour cacher les larmes qui ruisselaient de long de ses joues, malgré l'effort qu'elle faisait pour les retenir.

— Voilà pourtant, pensait-il, la triste et rapide conséquence d'un mariage d'amour, cette monstrueuse alliance de mots et d'idées qu'on n'a pas encore tout-à-fait rayée du vocabulaire social, cette rare et fantasque création du hasard qui produit aussi des veaux à deux têtes et des enfans jumeaux !

Anatole et Emma étaient mariés depuis quatre années à peine,

et les deux dernières ne comptaient plus pour le bonheur de l'un ni de l'autre. La raison de *convenance* et de fortune, qui fait la plupart des époux dans ce qu'on nomme le *monde*, n'avait pas été entièrement étrangère à l'union de ces jeunes gens, appartenant également à une famille distinguée, et apportant chacun 20,000 livres de rentes dans la communauté; mais le cœur avait déjà parlé, lorsqu'on les mit en présence pour la première fois avec le projet arrêté de conclure ce mariage s'ils n'y paraissaient pas contraires. Anatole et Emma se voyaient souvent dans les concerts et les bals, où leurs parens se rencontraient l'hiver; les propriétés du père d'Anatole et celles de la mère d'Emma étaient en Champagne dans le même canton, de sorte que la jeune personne et le jeune homme se retrouvaient avec joie l'été et se plaisaient réciproquement: comme ils avaient mainte fois parcouru ensemble les allées du parc de Brioude, comme ils avaient dansé ensemble bien des contre-danses, comme ils se séparaient toujours trop tôt et se rejoignaient toujours trop tard, ils pensèrent d'un commun accord qu'ils seraient parfaitement heureux le jour où ils ne se quitteraient plus, le jour où ils pourraient causer, danser et se promener seuls tout à leur aise. Ce fut de l'inexpérience aveuglée par la sympathie qui découle si facilement d'une ame vierge et aimante. Ils s'épousèrent en bénissant le ciel qui les avait créés l'un pour l'autre, et le maire qui arborait pour eux son écharpe tricolore, ce drapeau municipal que le Code Napoléon a déployé sur le front des époux, comme pour leur annoncer que la guerre est déclarée et que leur vie ne sera plus qu'un combat.

Les suites du mariage d'Anatole et d'Emma furent très supportables, tant que la mère de l'une et le père de l'autre présidèrent aux destinées conjugales de leurs enfans; mais ils ne vécurent point assez pour voir s'évanouir la félicité qu'ils croyaient attachée au foyer domestique des nouveaux époux; dès qu'ils eurent les yeux fermés, dès que leur présence et leurs conseils ne servirent plus de guide et de frein au caractère d'Anatole, celui-ci se laissa par degrés entraîner à son penchant naturel pour la dissipation et pour les plaisirs de son âge: il ne tarda point à s'apercevoir qu'il s'était marié avant que le temps des passions fût venu, et eût, pour ainsi dire, consumé tout ce qui germe de mauvais, de sauvage, dans le

cœur humain, afin d'y planter la sagesse et de la féconder avec les débris de tant de brillantes folies réduites en cendre. Anatole n'avait pas donné de place à sa jeunesse, étouffée entre une enfance que prolongea son éducation austère, et un âge mûr ridiculement précoce que lui fit la condition de mari; cette jeunesse existait pourtant en lui, légère, capricieuse, ardente : elle courait dans ses veines, exaltait son cerveau, se reflétait sans cesse dans sa pensée, se mêlait à toutes ses actions, semblable à la sève du printemps qui monte des racines dans le tronc de l'arbre, et se répand de branche en branche pour jaillir en bourgeons et en feuillages; enfin, la jeunesse fit irruption; Anatole cessa de lutter contre ses goûts, et s'y abandonna bientôt avec complaisance : il négligea sa femme, il eut des maîtresses, il ne porta plus qu'avec ennui le fardeau du ménage.

A l'ennui succéda l'impatience, à l'impatience une résignation souffrante et désespérée. Soir et matin, il se répétait, gémissant tout bas, que la plus sotte condition pour un homme jeune, c'est le mariage qui le façonne de bonne heure à la vieillesse en lui prêtant des habitudes, ces rides morales que chaque jour creuse davantage; il se disait à lui-même qu'il était désormais perdu pour la société des femmes, pour la camaraderie des jeunes gens, pour les récréations vives, bruyantes et aventureuses, pour les dîners de garçons, pour les amours de passage; il s'avouait tristement que son titre d'époux le reléguait dans la catégorie des vieux qui n'ont pas de plus chères distractions que leur partie de wisk et leur tabatière; il se figurait même qu'il ne pouvait faire un pas dans le monde sans être trahi par le bruit des chaînes qu'il essayait en vain d'oublier : alors il eût donné la moitié des jours qui lui restaient, pour racheter sa liberté, pour sortir du moins de la prison matrimoniale, et pour n'y rentrer qu'après avoir lassé son imagination et son corps à voir du pays, à recueillir des sensations, et à préparer des souvenirs pour le coin du feu de l'arrière-saison. La loi du divorce, qui subsiste inutile dans le répertoire de nos lois, était encore à l'usage de l'an de grace 1811.

Anatole de Brioude n'avait pas d'enfant, et ce lien du mariage, le dernier et le plus difficile à rompre, ne le retenait point par les fibres délicates de l'affection paternelle : il eût donc accepté avec

joie une occasion de divorce, pourvu qu'elle ne fût pas trop éclatante ni trop sensible à la pauvre Emma, qui préférait ses souffrances d'épouse délaissée au coup mortel d'une séparation décisive. Anatole comprenait bien qu'il ne l'amènerait pas à ce *consentement mutuel*, prévu et dirigé par les législateurs de manière à satisfaire les deux parties en litige, et à leur rendre une individualité à peu près complète après un an d'épreuves, de déclarations, de procès-verbaux, de représentations et de supplice; d'ailleurs, Anatole n'avait pas atteint l'âge de vingt-cinq ans, à partir duquel cette espèce de divorce était licite moyennant des frais et des embarras tels, que les gens ennemis des formalités de la justice se contentaient d'une rupture à l'amiable sous seing-privé, et que les personnes peu favorisées de la fortune se trouvaient exclues du bénéfice de la loi. Enfin, Anatole, sachant que sa femme ne consentirait jamais au divorce et ne le demanderait pas à plus forte raison, se voyait réduit à l'attendre d'une *cause déterminée*, adultère, excès, sévices ou injures graves, et il jugeait bien, à son grand regret, que la malheureuse femme ne lui fournirait jamais aucun fait de cette nature, capable d'appuyer une demande en divorce.

Le fonds du caractère d'Anatole était une faiblesse ou seulement une mollesse de principes, qui subissait presque sans débat l'impérieuse nécessité de la circonstance, l'influence immédiate de l'exemple, et l'action plus lente des conseils bons ou mauvais; il n'avait pas songé à se munir de convictions, ces armes défensives qui doivent être assez bien trempées pour résister au choc d'un évènement et d'une opinion; il n'aurait pu dompter par la réflexion les dérèglemens de son esprit, ni étendre par l'étude les facultés de son intelligence, ni se soustraire aux inspirations de sa frivolité ignorante et présomptueuse : tout en lui était incertain, chancelant, puéril, variable; il fléchissait au moindre poids; il succombait à la moindre attaque; il connaissait si bien son défaut de solidité et de constance, qu'il évitait toute contradiction et qu'il imitait ces généraux dont le génie consiste à fuir toujours la bataille, et dont les plus belles campagnes ne sont qu'une succession de retraites adroites; voilà pourquoi il n'avait pas osé entamer devant sa femme la question du divorce, dans la crainte d'être dissuadé d'y recourir,

comme il en nourrissait secrètement l'intention, surtout depuis qu'il était tombé à la merci de Mme de Manigaud, jolie coquette placée, par sa position de fortune et par le rang de son mari, au plus haut degré de l'échelle sociale, mais descendue au plus bas par le scandale de sa conduite et d'un divorce obtenu contre elle à la suite d'une aventure qui avait fait l'entretien de tout Paris.

Emma de Brioude ne justifiait aucunement par ses défauts personnels l'éloignement, prêt à dégénérer en aversion, que son mari avait pour elle et lui témoignait avec une réserve méritoire; mais elle n'avait pas non plus en soi ces qualités et ces agrémens qui parviennent à fixer les soins et les menus détails de l'amour aux pieds d'une femme long-temps après que l'amour l'a quittée. Emma était cependant assez bien pourvue des avantages de la beauté et de la grace, pour être sûre de plaire du premier coup d'œil à tout autre que son mari; grande et bien faite, blanche de teint, agréable de figure, avec des yeux bleus au regard tendre, avec des cheveux châtains au reflet doré, avec une physionomie douce et mélancolique, elle attirait d'abord les désirs et les hommages de quiconque la rencontrait dans un salon, la remarquait rêveuse et poétique, l'idéalisait ensuite par le souvenir, et souhaitait de la connaître par de plus intimes relations : cette impression favorable que produisait sa vue à de rares intervalles, se fût rapidement évanouie en un commerce de tous les jours, et le prestige eût été détruit par l'uniformité, par l'ennui. Emma manquait de ressort dans le caractère comme dans l'esprit; elle ne savait ni prendre une résolution, ni s'y cramponner quand elle l'avait prise, ni la mettre de côté quand elle aurait pu en adopter une meilleure; toute sa persévérance se bornait à une tristesse à peu près chronique, dont l'abandon d'Anatole était l'origine, et qui suivait les variations d'un thermomètre invisible que ne dirigeaient pas exclusivement les infidélités et autres peccadilles du mari.

Cette tristesse avait son siége dans le système nerveux, et ne s'échappait guère qu'en larmes continuelles, tantôt distillées goutte à goutte, tantôt débordant à flots; ses redoublemens étaient causés quelquefois par un léger incident qui ajoutait à l'amertume de la vie habituelle; mais plus souvent une sorte d'instinct, de pressentiment confus, remuait jusqu'au fond la source cachée de ces cha-

grins d'intérieur, et en faisait jaillir des torrens de pleurs, des orages de soupirs, des éclairs de reproches et de désespoir. Cependant l'état ordinaire d'Emma était une mélancolie normale, silencieuse, larmoyante, résignée : Anatole avait beau déserter la compagnie de sa femme pour celle de sa maîtresse, passer des jours entiers dehors et même une partie des nuits, recevoir des billets parfumés qui accusaient son inconstance, revenir au logis après une orgie que révélaient son haleine vineuse et ses habits imprégnés de tabac, épancher en paroles dures son humeur aigrie par d'artificieuses manœuvres, se plaindre à demi-voix de la gêne qu'il s'était imposée si maladroitement, maudire indirectement le mariage et ses fatales exigences, Emma ne paraissait pas l'entendre ni le juger, ni lui répondre; elle poussait la délicatesse jusqu'à se défendre de le regarder, pour qu'il ne vît pas dans ce regard une réprimande ou bien une muette inquisition; mais elle baissait la tête et pleurait, en affectant d'être tout occupée d'un travail d'aiguille qu'elle n'interrompait jamais. Alors Anatole se sentait touché de cette douceur, de cette patience, de cette affliction; il ne retrouvait plus d'amour pour elle, mais de la pitié, et quoiqu'il se dît à part soi qu'une femme éplorée était un spectacle pénible à voir, que sa maison n'avait nul attrait pour le retenir vis-à-vis de ces armes perpétuelles, que son sort serait plus heureux dans une solitude tranquille et insouciante, que le divorce terminerait peut-être deux souffrances de différente espèce engendrées par le même mal, il s'efforçait de distraire Emma et de la consoler en l'entretenant de choses étrangères au sujet de leurs pensées, en l'invitant à faire de la toilette, à voir du monde, à se mettre en fête, à chercher du plaisir par tous les moyens que lui offraient l'argent et la jeunesse.

Emma était reconnaissante de l'intérêt amical que son mari lui montrait ainsi avec d'involontaires bâillemens, des mouvemens de dépit et des haussemens d'épaules; mais sa gratitude ne savait pas emprunter une allure plus vive et plus divertissante que sa tristesse : coutumière elle souriait sans tarir ses pleurs et sans quitter son air de deuil monotone; en ce moment, elle se persuadait aisément qu'Anatole l'aimait et n'avait jamais aimé qu'elle, mais sa confiance était inerte, fatigante, chagrine, plus encore que sa

jalousie qui s'animait parfois en sanglots et en lamentations : elle ne changeait rien à son genre de vie, elle ne semblait ni plus gaie ni plus heureuse, jusqu'à ce que les soupçons, les regrets et les larmes abondantes eussent recommencé dans l'isolement où la laissait volontiers Anatole. Celui-ci prenait à charge cette existence, de jour en jour plus lourde, plus nauséabonde, plus intempestive, et pour l'alléger, faute de pouvoir s'y soustraire entièrement, il la fuyait, il l'oubliait, en passant la meilleure partie de son temps auprès de Mme de Manigaud qui aurait bien voulu s'emparer de lui tout-à-fait à la faveur d'un divorce que ce faible époux désirait autant qu'elle et ne savait comment obtenir par un moyen honnête. Anatole, cependant, avait promis souvent à sa maîtresse de lui sacrifier la femme légitime qu'il n'aimait plus.

— Anatole, lui dit Emma en se faisant violence pour arrêter ses larmes, vous ne sortez donc pas ce soir?

— Non, répondit-il sèchement sans relever ses yeux abaissés sur les tisons à demi éteints.

— Ne sortirez-vous pas? reprit-elle après un moment de silence employé à se consulter tout bas.

— Que vous importe? voudriez-vous donc m'empêcher de sortir, si telle était ma fantaisie? ajouta-t-il avec humeur en se redressant d'un air révolté.

— O mon Dieu! Anatole, vous êtes libre de faire ce qui vous plait; mais cependant....

— Ensuite? répliqua-t-il d'un ton bourru. Voilà le charme du mariage, des querelles, puis des larmes! et des larmes sans raison, sans fin!

— Hélas! est-ce que je vous ai jamais querellé, Anatole? dit-elle en pleurant.

— Vraiment, j'aurais préféré que vous me querellassiez, madame; car je ne l'eusse pas long-temps souffert, et au lieu de la position fausse dans laquelle nous nous trouvons, une bonne séparation nous en eût tirés pour nous rendre à l'un et à l'autre une liberté que nous avons si sottement perdue! mais si vous ne me faites pas de querelle, du moins bruyante et acharnée, vous ne me laissez guère de répit avec vos pleurs qui coulent d'une source intarissable et qui n'ont pas le sens commun.

— Ce n'est pas ma faute, Anatole, si vous me donnez tant de sujets de pleurer!

— Vous avouez donc que vous êtes malheureuse, madame?

— Je ne dis pas cela, dit-elle en sanglottant, mais il me semble qu'il ne dépendrait que de vous que je fusse plus heureuse.

— Ainsi vous déclarez que vous seriez bien aise si quelque circonstance fortuite nous séparait pour le reste de nos jours; oh! vous l'avez dit!

— Je ne l'ai jamais pensé, Anatole, et malgré l'abandon où vous me laissez, malgré votre changement à mon égard, malgré des torts que je ne demandais qu'à ignorer....

— Quels torts! s'écria M. de Brioude en rougissant et en s'agitant pour feindre l'indignation d'un innocent qu'on accuse. Je suis curieux de les apprendre de vous.

— N'en parlons plus, Anatole, je les oublie, je les oublierai, et je vous supplie de ne pas vous apercevoir des larmes que je m'efforce de vous cacher.

— Au contraire, Emma, parlons de mes torts, interrompit-il, persuadé que les récriminations de sa femme se borneraient à des soupçons vagues; je vous défie de trouver un seul fait....

— Vous savez trop que je ne cherche pas à me convaincre et que je vous aime encore assez pour vous défendre même contre les apparences les plus fortes....

— Vous m'aimez? vous m'aimez! Ne plaisantons pas, je vous prie, et querellez-moi pour tout de bon, plutôt que d'avoir l'air de me pardonner; querellez-moi avec des menaces et des injures, afin que je puisse me fâcher aussi pour tout de bon et vous traiter sans pitié. Parbleu! madame, vous me direz mes torts, ou je ne vous reverrai de ma vie!

— Ce que j'en fais est seulement pour vous obéir, dit-elle en prenant une lettre dans sa corbeille à tapisserie et en la baignant de larmes; mais je vous avertis que je ne crois pas un mot de ces infamies et que j'ai dans le cœur un attachement pour vous, capable de vous excuser encore, lors même que cette femme aurait dit vrai.

— Je l'avais prévu, répondit Anatole en s'emparant de la lettre: votre curiosité, votre imprudence, ont passé les bornes! Madame, le temps est venu de nous séparer!

Emma joignit les mains et pleura en silence sans quitter des yeux son mari qui avait ouvert la lettre et qui la lisait au milieu d'un chaos d'émotions diverses et de projets contradictoires; car au premier coup d'œil, il avait reconnu l'écriture de ce billet qu'il hésitait à juger utile ou funeste, odieux ou louable, lâche ou généreux. L'épître était ainsi conçue :

« La léthargie de l'ame est mortelle comme la léthargie du corps: vous pourriez vivre, madame, et vous languissez dans une erreur qui emporte et annihile vos plus belles années. C'est une amie qui veut vous tendre la main pour vous aider à remonter de l'abîme où vous êtes plongée. Une étrangère a le droit de prendre le titre d'amie quand elle remplit les conditions de ce rôle qu'inspire souvent un dévouement spontané. Votre mari ne vous aime pas, madame, sachez-le bien; la réserve qu'il se prescrit dans les rapports encore subsistans entre vous deux n'est que de la dissimulation qui vous outrage et qui n'offense pas moins la personne qu'il aime. Comment pouvez-vous supporter cette conduite de sa part? Comment, vous jeune et agréable, vous pourvue de tous les dons du cœur et de l'esprit, consentez-vous à subir un partage que vous devez au moins soupçonner? tant d'hommes distingués seraient fiers de coopérer à votre consolation! tant de cœurs impatiens voleraient à la rencontre du vôtre! Anatole aime Mme de Manigaud, qui est assurément digne d'un amour plus exclusif et plus énergique que le sien; Mme de Manigaud a pourtant la faiblesse d'aimer M. de Brioude, dans l'espoir qu'il sentira enfin l'inconvenance de sa position et qu'il optera entre sa femme et sa maîtresse. Je ne vous cache pas que la dernière aura certainement l'avantage dans une pareille lutte qui est au moment de se terminer; car Mme de Manigaud a expressément ordonné à son amant qu'il se mît en mesure de divorcer. N'est-ce pas la seule chance de salut et de bonheur pour vous, madame, vous trahie, vous abandonnée, vous sacrifiée? Je présume donc que vous entendrez les conseils d'une amie qui se découvrira quelque jour quand elle aura vu votre repos assuré par une séparation que les circonstances exigent impérieusement. Je vous engage à ne point attendre que M. de Brioude demande le divorce contre vous, et à le prévenir par une demande qui l'étonnera de votre part, qui le punira en blessant son amour-

propre au vif. Les hommes sont toujours surpris et honteux, lorsque les femmes ont le courage de les mépriser. Alors, madame, vous retrouverez le calme du cœur qu'un ingrat vous a enlevé depuis plusieurs années, et vous n'aurez pas même un regret en pensant que ce misérable objet de vos affections vous délaissait sans cesse pour passer entre les bras d'une autre femme. Dans le cas où vous désireriez des preuves certaines, pour vous décider à un divorce qui est devenu indispensable des deux côtés, la personne qui vous écrit cette lettre offre de vous montrer votre mari avec sa maîtresse et de vous faire entendre les vœux qu'il forme pour un prompt divorce. D'après ces avis dictés par le véritable intérêt que je vous porte, je suppose que vous serez bientôt séparée d'un perfide époux et que vous ne le disputerez plus à la femme qu'il vous préfère ouvertement. Excusez mon indiscrétion en faveur du motif qui m'a mis la plume à la main. »

— Eh bien! Anatole, que vous semble de cette lettre anonyme? lui dit Mme de Brioude lorsqu'elle le vit, tout pâle de cette lecture imprévue, froisser et déchirer le papier.

— C'est à vous plutôt que j'adresserai une semblable question? répondit Anatole, flottant dans une indécision qui se préparait tantôt à démentir la lettre, tantôt à renchérir sur elle.

— Les lettres anonymes sont des armes empoisonnées, dit Emma en sanglotant; mais on peut échapper aux blessures qu'elles font en n'y ajoutant aucunement foi.

— Ainsi vous ne croyez pas que je songe à divorcer, que j'aime une autre que vous, que je ne vous aime plus, que j'attends une occasion pour vous quitter...?

— Non, non, Anatole, je ne le crois pas! s'écria-t-elle fondant en larmes et repoussant de toutes ses forces un soupçon qui lui traversa le cœur; je ne le croirai jamais!

— Et s'il arrivait pourtant que cette lettre contînt la vérité? dit Anatole qui avançait pas à pas dans l'explication définitive où il tendait : si je voulais divorcer?

— Oh! vous ne le voudrez pas, vous ne voudrez pas me faire mourir de chagrin! reprit-elle avec plus de vivacité et plus de fermeté qu'elle n'en montrait ordinairement.

— Sans doute, je ne veux pas vous faire mourir, répartit M. de

Brioude affaibli dans sa résolution par la résistance qu'il rencontrait; mais ne consentirez-vous pas à divorcer?

— Moi! interrompit-elle en le regardant fixement avec un air de doute et de stupeur; moi, consentir à un divorce! Eh! pourquoi divorcerais-je?

— Puisque nous vivons en mauvaise intelligence, dit Anatole qui s'enhardissait par l'étonnement silencieux de sa femme, puisque vous vous consumez dans les larmes, puisque je ne vous aime plus, puisque j'en aime une autre, puisque je vous trompe, puisque cette lettre enfin vous le conseille avec tant de sagesse...

— Ne plaisantez pas de la sorte, Anatole, interrompit Emma en essuyant ses pleurs et en faisant un effort extraordinaire sur elle-même; ô mon ami, cette abominable lettre est un piége dans lequel je ne tomberai pas. Mais je vous en conjure, Anatole, épargnez-moi des railleries aussi cruelles, qui ne m'abusent point un moment, quoiqu'elles brisent mon ame!

On sonna : c'était une visite. Mme de Brioude eut le temps d'effacer les traces des larmes sur ses joues et de se faire un maintien avec sa broderie où elle piquait lentement son aiguille; Anatole prit les pincettes et s'occupa de reconstruire le feu, pendant qu'on annonçait M. de La Turbinière, un de ses voisins, un vieil ami qu'il avait hérité de son père et qu'il fréquentait avec autant de plaisir que si leur âge eût été moins différent. M. de La Turbinière était encore jeune d'idées, nonobstant ses cheveux blancs, et recherchait la société des jeunes gens, dans laquelle il n'était pas déplacé à cause de sa gaieté et de son égalité d'humeur. Il avait plus de cinquante ans. Il n'affectait pas néanmoins, dans son habillement et dans son genre de vie, une ridicule imitation de la jeunesse; il se contentait d'être vêtu proprement, de porter du linge bien blanc, d'avoir des souliers bien cirés, une coiffure bien soignée; mais il se sentait si vert d'esprit, qu'il appréciait peu la maturité de ses contemporains et se trouvait embarrassé avec des têtes blanches comme la sienne; il était encore capable de bien des enfantillages, car il tenait à honneur de passer pour un des plus ingénieux *mystificateurs* de la capitale.

Depuis que la *mystification* avait été inventée au milieu du XVIIIe siècle pour divertir la cour et les favorites de Louis XV aux

dépens du *petit* Poinsinet, cet art burlesque s'était perfectionné et répandu dans la meilleure compagnie qui en raffolait; la mystification, loin d'émigrer avec les grands seigneurs et les petits soupers, avait fondé en France sous le Directoire une nombreuse secte de gens de bonne volonté toujours prêts à s'amuser avec le prochain et à son préjudice en exécutant à la lettre l'axiome fameux : *Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.* Mais comme il n'y a pas beaucoup de mérite à prendre un sot pour plastron, les mystificateurs en titre s'attaquaient de front aux personnes qui, par leur rang, leur caractère, leur aspect, prêtaient le moins à ces malices en actions ou en paroles, dont la *galerie* applaudissait la finesse et le succès. Cette mode, qui durait depuis douze ou quinze ans avec des redoublemens de ferveur dans le public, avait tellement pénétré dans les mœurs qu'on n'osait pas faire un mauvais parti aux mystificateurs ni user à leur égard de représailles brutales : un cri de réprobation se fût élevé contre quiconque eût appelé en duel ou même admonesté un de ces bouffons de salon à qui tout était permis comme aux anciens fous attachés d'office à la maison des rois et des princes. Cependant ces Triboulet de l'empire, qui avaient droit d'entrée dans toutes les fêtes et couvert mis à toutes les tables, n'arboraient pour insignes de leur profession, ni marotte, ni bonnet à oreilles d'âne.

M. de La Turbinière exerçait ce singulier métier avec une certaine dose d'imagination et d'habileté; mais l'habitude s'était si bien enracinée chez lui, que, faute d'avoir un sujet présent de mystification, il se tournait lui-même en ridicule, presque machinalement. Ce champion, toujours armé et toujours en guerre contre tout le monde, ne se figurait pas que les coups qu'il portait en aveugle eussent le moindre danger : c'est pourquoi il les réitérait souvent avec une impitoyable barbarie. Si l'inviolabilité de son personnage ne l'eût préservé des conséquences de sa malignité, il aurait vingt fois couru risque de la vie, tant il frappait juste et fort sur ses meilleurs amis. Ce mystificateur s'était étrangement mystifié, en épousant à cinquante ans une femme de seize, la plus nulle, la plus insignifiante, la plus ennuyeuse qui fût sortie de la côte d'Adam, comme il le disait en ajoutant que Dieu, pour cette pauvre création, s'était reposé sur l'imprudence d'un mari; cette

femme n'avait rien changé au train de vie du mystificateur, puisqu'elle restait somnolente et insouciante à la maison, pendant que M. de La Turbinière, choyé, caressé, adulé, suffisait à peine aux dîners qu'on lui donnait, aux invitations dont on l'accablait, aux aimables surprises qu'on lui réservait. En outre, Mme de La Turbinière ne rachetait pas son peu de mérite par les charmes de la figure, et son mari, qui ne l'avait pas épousée les yeux fermés, faisait ce singulier éloge du visage disgracieux qu'il trouvait le soir sur l'oreiller conjugal :

— J'ai cherché le solide dans le choix d'une femme : la beauté passe, mais la laideur reste, la laideur dure toujours!

Mme de Brioude le vit entrer souriant avec un air patelin et une voix doucereuse; elle tressaillit malgré elle, comme si cet abord avenant et ces démonstrations calines fussent le prélude de quelque méchanceté, le mystificateur tenant de la nature du chat et cachant ses griffes sous sa pate de velours. Elle était d'un caractère trop sombre et trop tranquille pour faire grand cas de l'habileté malicieuse de M. de La Turbinière, qu'elle craignait et fuyait toujours, ne se croyant pas à l'abri d'une perfidie de cet impitoyable bourreau. Mais Anatole, sur qui le mystificateur n'avait pas encore fait tomber sa férule, s'amusait volontiers des pasquinades dans lesquelles il ne se trouvait pas personnellement intéressé; il rencontrait souvent à table M. de La Turbinière dans les déjeuners et dîners de garçons; il prenait volontiers sa part des facéties que le vin et l'émulation inspiraient à ce plaisant convive; d'ailleurs M. de La Turbinière figurait parmi les habitués du salon et de la salle à manger de Mme de Manigaud : c'était là le théâtre le plus ordinaire de ses mystifications.

— Bonsoir au cher voisin! dit-il en pirouettant après lui avoir frappé sur l'épaule avec une familiarité de grand seigneur. Madame, je ne vous présente pas mes respects, parce qu'ils sont si vieux et si usés que personne n'en veut plus. Jeune homme, ajouta-t-il d'un ton déclamatoire, mon cher Anatole, vous me faites de la peine, une peine inexprimable!

— Pourquoi? reprit M. de Brioude en ouvrant des yeux étonnés, pendant qu'Emma suspendait son travail dans l'attente de quelque grave reproche adressé à son mari.

— Oh! vous me désespérez, mon ami, répliqua M. de La Turbinière en s'installant, les jambes étendues et la tête renversée, dans un fauteuil; vous me ferez mourir de chagrin!

— Que je meure moi-même, si je comprends vos lamentations! Dites-nous ce dont il s'agit? accouchez donc enfin!

— Bon! voilà le grand mot lâché; mais c'est à madame qu'il faut s'adresser pour qu'elle y fasse honneur. Parole la plus sacrée, vous m'affligez!

— Je vous afflige, je vous désespère, je vous fais de la peine! s'écria M. de Brioude impatienté. C'est de l'hébreu pour moi et pour ma femme.

— Savez-vous bien, madame, que c'est une trahison? répartit le mystificateur, qui, croisant les bras et hochant la tête, se tourna vers Mme de Brioude et la considéra de manière à l'émouvoir.

— Une trahison! répéta Anatole, intrigué de cette interpellation qui avait fait rougir et embarrassait visiblement sa femme; quelle trahison?

— Une trahison abominable dont vous devriez être bien honteux, mon très cher; une trahison qui ne mettra pas les rieurs de votre côté; une trahison que je voudrais exprimer en termes honnêtes...

— Morbleu! expliquez-vous, monsieur de La Turbinière? interrompit Anatole, qui commenta en mari l'embarras de Mme de Brioude et arrêta soudain sa pensée sur un malheur qu'il n'avait jamais prévu dans son ménage.

— Plaît-il? demanda le plaisantin en jouissant avec un sang-froid imperturbable du trouble d'amour-propre soulevé dans l'ame d'Anatole.

— Je veux connaître cette trahison, monsieur, dit M. de Brioude tremblant de colère et menaçant du regard l'innocente Emma; j'ai besoin de la connaître, entendez-vous?

— Parole la plus sacrée! cela s'appelle de la grandeur d'ame, de la magnanimité, de l'héroïsme! Vous avez raison, mon cher; je vous approuve; je vous en estime davantage.

— Ah! monsieur de La Turbinière, murmura-t-il prêt à éclater, vous ne me refuserez pas la fin de votre confidence, qui m'intéresse plus que vous ne pensez : je ne suis pas jaloux, mais...

— Mais vous pourriez le devenir : c'est comme moi, mon cher.

Hélas! lorsqu'on devient jaloux, on ne tarde pas à être autre chose... En usez-vous? ajouta-t-il en offrant sa tabatière ouverte.

— Monsieur, je vous prie de cesser vos réticences, qui chagrinent M. de Brioude, dit Emma remarquant avec anxiété l'impatience et les soupçons de son mari.

— Je suis tout au service des dames, répondit galamment M. de La Turbinière; et je ne garderai pas plus long-temps le silence sur la trahison que je vous reproche : vous ne faites pas d'enfant!

— La Turbinière! s'écria M. de Brioude, mécontent d'avoir mal interprété les doléances du mystificateur, qui savait mieux que personne la situation respective des deux époux.

— Oui, mon bien cher, j'ai lâché le grand mot, car j'aime les enfans, j'aime les baptêmes et les dragées. Si j'étais Sa Majesté l'empereur, ou bien *le Fidèle Berger* de la rue des Lombards, je condamnerais au divorce et mettrais dos à dos les ménages qui ne feraient pas lignée : il faut des soldats pour la guerre et des parrains pour les confiseurs.

— Bah! répliqua M. de Brioude, qui se crut capable de soutenir l'assaut du mystificateur, et qui ne lui pardonna pas ce coup de langue porté dans le vif de l'amour-propre: vous seriez le premier démarié, mon cher monsieur de La Turbinière; car vous prouvez que les gens d'esprit, comme dit la comédie, *ont fort peu de talent pour créer leurs semblables.*

— Hélas! je me déclare ignorantissime sur ce chapitre, reprit M. de La Turbinière avec un front d'airain ; aussi me suis-je récusé de fort bonne grace en abdiquant, car je ne faisais que des mystifications.

— Toujours des mystifications, monsieur de La Turbinière!

— En vérité, je voudrais être ce que vous n'êtes pas, répartit le mystificateur dont l'assurance effrontée augmentait à mesure qu'il osait davantage.

— Allons donc! vous voyez les choses à travers la mousse du champagne, dit Anatole, qui ne se sentait pas cuirassé de la même philosophie et qui était contrarié d'un pareil entretien devant sa femme.

— Parole la plus sacrée! reprit M. de La Turbinière, armé d'un cynisme révoltant que tempérait une feinte bonhomie : j'ai eu le

courage d'examiner le revers de la médaille. Croyez-moi, mon très cher, les choses sont plus effrayantes de loin que de près, et souvent le monde fait fi des meilleurs plats. Mais, en revanche, on ne trouve pas toujours ce que l'on cherche.

— Certes, voici la plus hardie mystification que je sache, dit Anatole, qui pensa pour la première fois qu'il n'était pas lui-même à l'abri du sort traditionnel des maris. Vous êtes philosophe?

— Je ne suis rien encore, par malheur! répliqua l'invulnérable mystificateur en affectant dans sa contenance un regret impudent, qu'Anatole ne se résignait pas à partager pour son propre compte. Écoutez-moi, mon cher : à mon âge, ne serait-il pas fort agréable d'avoir chez soi de la société, des jeunes gens distingués, comme vous? Or, ce n'est pas ma tête blanche qui peut attirer des partners pour mon piquet ou pour ma conversation; je fais peu de cas des vieux, tel que vous me voyez, et je saurais gré à une femme de me ménager un petit cercle de bons amis.

— Monsieur de La Turbinière! interrompit Anatole, qui, malgré sa conduite relâchée, repoussait les principes désorganisateurs du mariage que ce vieillard énonçait avec une candeur patriarcale; je ne doute pas que tout ce que vous avancez ne soit une très spirituelle, mais très dangereuse mystification.

— Pas du tout, mon cher; je vous parle le cœur sur la main. Croiriez-vous que Mme de La Turbinière ne veut pas mordre à l'hameçon, quoi que je fasse? J'ai beau lui répéter tous les jours que je ne vaux plus rien, que je serais enchanté de la voir se divertir, que les jeunes gens sont aimables; eh bien! elle fait la sourde oreille par esprit de contradiction. Elle est d'une fidélité déplorable, elle s'ennuie avec une vertu ridicule; elle mourra vierge et martyre, parole la plus sacrée! Cela me consterne, car je l'aime, cette pauvre victime! Qu'en pense madame de Brioude?

— Mme de Brioude serait plus surprise de votre langage, monsieur, si elle pouvait oublier ce que vous êtes, répartit Anatole que cet excès d'immoralité rendit presque rigoureux en morale. Je comprends qu'on divorce, quand il y a incompatibilité d'humeurs entre les époux; mais je ne comprendrai jamais qu'un mari tolère, bien plus, souhaite son déshonneur.

— Bravo, cher ami! s'écria le mystificateur, prenant le contre-

pied de la thèse qu'il venait de soutenir en faveur de la liberté illimitée des femmes mariées. Scipion l'Africain et la chaste Lucrèce n'auraient pas mieux résisté à mes conseils tentateurs. Vous méritez d'avoir le modèle des épouses, vous le modèle des maris. Le diable sera bien fin qui vous fera les cornes! Oui, madame, vous avez un excellent mari, que j'admire comme un héros de continence, de sagesse, d'austérité. Quel malheur que la race ne s'en perpétue pas! Nous sommes, nous autres, des marauds auprès d'un tel mari. Parole la plus sacrée! ce serait conscience que de le tromper, entendez-vous, madame? car vous n'auriez pas beau jeu avec lui...

— Morbleu, monsieur, faites-moi grace des éloges! interrompit Anatole, qui ne fut pas la dupe de cette ironie dite avec une perfide naïveté.

— Monsieur, reprit Mme de Brioude, empruntant à sa situation de femme offensée cette dignité de ton et de visage que son sexe emploie toujours à propos, quelles que soient les noirceurs auxquelles on ait recours pour semer la mésintelligence entre M. de Brioude et moi, je ne perdrai pas la confiance que j'ai mise en lui, et je ne dévierai pas de la ligne de mes devoirs.

— Sublime! s'écria M. de La Turbinière, que cette brusque apostrophe déconcertait et qui feignit l'enthousiasme pour cacher son embarras. Épouse sensible et courageuse, que la chaîne de l'hymen te soit légère!.... Mon cher, ajouta-t-il d'un accent moins théâtral, la confiance qu'on vous accorde à juste titre vous permettra sans doute de venir cette nuit au bal de l'Opéra?

— Moi! dit en rougissant Anatole, qui s'était mis dans une position trop morale pour ne paraître pas indifférent à un plaisir que Mme de Brioude ne partagerait pas. J'aime mieux dormir.

— Comment, mon cher, dormir! Vous parlez comme un bonnetier. Le bal du Lundi-gras est le plus beau de tous, et la cour ira. Emmenez-y madame?

— Non, monsieur, dit Emma sans ostentation de pruderie, je préfère rester chez moi; mais M. de Brioude, qui se plaît dans ces sortes de fêtes, vous accompagnera sans doute...

— Je ne m'en soucie pas, reprit Anatole, attristé par ses pensées et ses pressentimens. Cette promenade de masques n'a pas d'attrait pour les gens qui craignent la poussière et les paroles inutiles.

— Vous êtes ce soir d'une humeur doguine, mon très cher! répliqua M. de La Turbinière en se levant, piqué d'avoir mal réussi dans le but de sa visite; je me retire pétrifié et mystifié.

Aussitôt que M. de La Turbinière fut parti, Anatole, qui se repentait déjà d'avoir sacrifié ses plaisirs au misérable amour-propre de passer pour un mari jaloux, donna le bonsoir à sa femme, et eut à subir les remerciemens de celle-ci, toute reconnaissante de l'échec que le bal de l'Opéra venait d'éprouver à cause d'elle. Il échappa le plus vite possible à cette mystification prolongée avec une bonne foi candide, et se renferma dans sa chambre, en maudissant sa femme, le mystificateur et sa propre maladresse; car il avait d'avance projeté d'assister à ce bal, où Mme de Manigaud devait aller peut-être, et où il eût trouvé, dans tous les cas, quelque agréable distraction. Un mouvement de pudeur et de dépit avait pu seul l'engager dans cette voie de pénitence, pour laquelle il ne se sentait aucun penchant, et le faire étourdiment renoncer au parti pris de ne point passer cette nuit-là dans son lit. Il fut tenté d'abord de ne tenir nul compte du mépris qu'il avait affecté à contre-cœur pour le bal masqué; et il s'habilla même afin de s'y rendre ouvertement. Mais pour la première fois depuis son mariage, il s'était préoccupé des représailles que sa femme pourrait exercer contre lui, et de vagues soupçons sur elle avaient survécu aux insinuations goguenardes du mystificateur : il se figura bientôt, à force de creuser sa préoccupation, que Mme de Brioude cachait le véritable sujet de ses larmes, et couvait au fond de sa mélancolie inexplicable un amour adultère, plus ou moins éloigné de son but; alors le fantôme du déshonneur, tel qu'il l'entrevoyait à travers le préjugé social, se dressa devant lui et le glaça d'effroi. Il avait souvent arrêté son esprit sur les chances et les conséquences d'un divorce réclamé et approuvé par les deux parties intéressées; mais il s'était jusque-là abstenu de toute prévision relative à une faute qu'il jugeait légère de sa part, impardonnable chez sa femme. Il se reprocha donc de n'avoir point assez ménagé les apparences à l'égard de Mme de Bioude, et de s'être imprudemment exposé à la peine du talion. Il ne se promit pas de retrancher rien à ses habitudes, ni d'être aussi sévère pour lui, qu'il voulait le devenir pour Emma; il résolut seulement de mettre dans sa façon d'agir plus de circonspection et de fermer les yeux de sa femme aux

exemples de dissipation qu'il lui avait donnés. Ainsi, de ce moment, il se félicita d'avoir paru fort insouciant du bal de l'Opéra, et crut devoir en faire bon marché pour exiger davantage de Mme de Brioude dans une autre occasion. Ce n'était pas un retour d'affection conjugale, produit par le remords, mais une terreur panique des périls auxquels un mari est exposé, et qu'il avait bravés pendant quatre années sans y songer; périls si redoutables pour lui, qu'il n'eût pas voulu d'un divorce acheté à ce prix.

Pendant qu'il se livrait à ces appréhensions imaginaires, sans toutefois se décider à se mettre au lit, on lui apporta un billet de Mme de Manigaud, lequel ne contenait que deux lignes : « Venez au bal de l'Opéra, sinon je ne vous pardonnerai jamais. » Anatole ne balança plus, et ses craintes de mari s'évanouirent en présence de son impatience d'amant. Néanmoins il ne voulut pas perdre le fruit de la concession qu'il avait faite à sa femme en refusant d'accompagner M. de La Turbinière à ce bal qu'il eût tant regretté de perdre. Il attendit, pour s'y transporter, que tout le monde fût couché et endormi dans la maison. Vers une heure du matin, il prit un passe-partout dont il faisait usage quelquefois, descendit dans le jardin sans éveiller personne, et sortit par une petite porte qui s'ouvrait sur la rue de la Victoire, et qui n'était pas numérotée, la porte-cochère de l'hôtel ayant le numéro 26. Vis-à-vis de l'hôtel, se trouvait la maison de M. de La Turbinière, fermée d'une porte bâtarde sous le numéro impair 25. Quand il fut dehors, il tressaillit involontairement, et se repentit de manquer à sa parole envers sa femme pour obéir à sa maîtresse; puis jetant un coup d'œil derrière lui, il s'arrêta un instant, indécis, à regarder une fenêtre de son hôtel, colorée en rouge sombre par la lueur d'une lampe, que reflétaient les rideaux de soie écarlate : c'était la chambre d'Emma où veillait cette lumière, gardienne de son sommeil. Anatole faillit retourner sur ses pas et céder à l'influence d'une voix secrète qui l'invitait à ne point aller à l'Opéra. Mais le billet mystérieux de Mme de Manigaud l'emporta, et M. de Brioude, avec l'intention de témoigner sa déférence à cet ordre en se montrant au bal, y courut à la hâte, pour en revenir plus tôt. Au moment où il entrait dans le foyer, encombré d'une foule bourdonnante, un domino, qui était placé en embuscade près du grand escalier, s'é-

lança vers lui, le saisit par le bras, et l'entraîna au fond d'un corridor obscur.

— Anatole, ce n'est pas de la sorte que je veux être aimée! lui dit une voix fortement accentuée et aigre de colère, qu'il ne put s'empêcher de comparer à la voix douce et calme d'Emma.

— Vous avez voulu que je vienne ici, et je viens, reprit M. de Brioude avec soumission.

— Vous venez bien tard! répliqua-t-elle aigrement en lui lançant des regards irrités qui jaillissaient du masque comme des éclairs. Il y a une heure que j'attends; mais je vous excuserais si vous n'aviez pas d'autre tort!

— Quel tort? s'écria-t-il, outré de cette injustice, sans savoir encore quelle en était l'origine. Louise, vous êtes bien injuste; je fais tout pour vous plaire, pour vous prouver mon amour.....

— Votre amour, monsieur? je n'y crois plus, interrompit Mme de Manigaud avec emportement.

— Que dites-vous, Louise? m'avez-vous appelé pour m'injurier, pour me désoler?...

— Je vous ai appelé pour vous convaincre de fausseté et pour rompre avec vous!

— Louise, ne raille pas! je t'en conjure, répartit M. de Brioude en lui baisant une main, qu'elle s'efforçait de disputer à ces caresses, que ne refroidissait pas le contact d'un gant parfumé.

— Vraiment! ai-je l'air de plaisanter, monsieur? dit-elle d'un ton plus rude : ceci est une explication, et la dernière sans doute.

— Mon Dieu! on accuse les gens avant de les condamner, et on ne leur défend pas de se disculper.

— Moi, qui vous aime! moi, qui vous ai préféré à tant d'autres, plus dignes d'être aimés! murmura-t-elle en diminuant les intonations de sa voix, qui attirait la curiosité des passans; moi, enfin, qui ai trop long-temps souffert une rivale!

— Une rivale! répéta-t-il stupéfait : eh! qui donc?

— Votre femme! s'écria-t-elle avec un cri de rage.

— Louise, quelqu'un peut vous entendre! parlez plus bas!..... Mon amie, vous savez bien que je n'aime pas celle qui porte mon nom, mais que mon cœur n'a pas choisie?...

— Je sais que vous vous jouez de moi : hier encore, vous me

juriez que le divorce était le plus ardent de vos vœux, que vous étiez impatient de me consacrer votre existence entière, que vous aviez honte des chaînes qui vous chargent, que vous les briseriez si vous ne pouviez parvenir à les détacher.... Ces sermens étaient sur vos lèvres, mais non dans votre cœur!

— Je ne vous comprends pas, Louise? dit en tremblant Anatole, qui ne sentait jamais mieux sa faiblesse que vis-à-vis du caractère despote et violent de Mme de Manigaud.

— M. de La Turbinière m'a raconté ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu!

— Pouvez-vous avoir égard aux sornettes de cet homme?

— Ne vous a-t-il point fait une visite ce soir?

— Eh bien!

— Eh bien! il vous a vu aux genoux de votre femme, plus tendre, plus amoureux auprès d'elle que vous ne fûtes jamais pour moi!

— L'odieux mystificateur!

— Il vous a entendu prodiguer à cette femme mille témoignages d'attachement, lâche!

— C'est un mensonge, une calomnie, vous dis-je, puisque c'est vous seule que j'aime au monde!

— Moi seule! s'écria Mme de Manigaud en dirigeant sur lui deux yeux enflammés comme ceux d'une lionne en fureur; si c'est moi seule que vous aimez, pourquoi vous tant inquiéter des sentimens de votre femme?

— Louise, M. de La Turbinière a une langue de vipère, dit Anatole, qui n'osa plus nier avec la même ténacité.

— M. de la Turbinière du moins n'a aucun intérêt à m'abuser. Voyons si vous le démentirez? N'avez-vous pas, devant lui, donné à cette femme d'admirables conseils de fidélité conjugale.

— Quand cela serait vrai? dit-il en hésitant.

— Si cela est vrai, vous ne m'aimez point comme je dois être aimée, et je suis une folle de vous aimer encore!

— Mon Dieu! que vous importe! reprit Anatole, qui était mal à son aise sur un sujet si délicat.

— Eh quoi! monsieur, est-ce donc là ce que vous m'avez promis? s'écria Mme de Manigaud, qui se croisa les bras et se posa devant lui comme une statue menaçante.

— Que vous ai-je promis? dit-il, déjà bouleversé par cette scène imprévue, qui s'animait par degrés.

— De quitter cette femme, de divorcer? reprit vivement le domino, dont la physionomie devait alors exprimer sous le masque toutes les angoisses de la passion la plus exaltée.

— Je ne demande pas mieux, répliqua M. de Brioude interdit à l'idée des conditions de déshonneur qu'entraînerait peut-être ce divorce.

— Ce n'est pas assez que de l'attendre et de vous y soumettre, il faut le vouloir, il faut l'obtenir par tous les moyens possibles!

— Quels moyens? dit Anatole avec inquiétude, ne sachant ce qu'il répondrait dans le cas où ces moyens répugneraient à sa conscience.

— Les plus prompts, les plus infaillibles sont les meilleurs. En un mot, Anatole, je suis lasse de tolérer un partage offensant, et je vous somme d'opter entre elle et moi.

— Mon choix est fait, Louise! répondit Anatole avec un véritable élan de tendresse, qui toucha Mme de Manigaud et calma sa fureur jalouse.

— Alors hâtez-vous d'en venir à un divorce nécessaire, Anatole; si vous tardez à le réclamer vous-même, on aura bientôt l'audace de l'exiger de vous, pour vous faire affront.

— Je vous atteste, Louise, que je n'ai pas moins d'ardeur que vous pour ce divorce; mais Mme de Brioude s'est prononcée trop explicitement sur ce sujet, pour que j'espère la faire consentir à ce que nous désirons l'un et l'autre.

— Vous êtes plus faible qu'une femme, Anatole! murmura Louise, avec un sourire de dédain.

— Enfin, que puis-je faire? dit-il, tremblant qu'on le lui apprît.

— Tout, pour réussir! s'écria-t-elle d'un ton résolu.

— Vous ne m'ordonnez pas de la tuer? dit-il amèrement.

— Non, mais de rompre les liens qui vous unissent à elle.

— Ils sont rompus de fait, vous ne l'ignorez pas; elle n'est plus ma femme que de nom, et vous seule, Louise, toi seule, mon amie, as hérité de ses droits, de mon amour, de mon dévouement...

— Cependant on la nomme votre femme; vous habitez la même maison, peut-être la même chambre; vous la voyez tous les jours

sans contrainte, sans vous cacher ; vous la menez ouvertement dans le monde, vous ne rougissez pas d'elle, tandis que moi, votre maîtresse, votre femme par le cœur, vous ne venez chez moi qu'en cachette, vous n'osez avouer tout haut les sentimens que vous me jurez tout bas ; vous avez honte de moi ; vous ne voudriez point que je parusse à votre bras dans une promenade ; vous me traitez comme une prostituée qu'on couvre de baisers en secret, qu'on couvrirait de crachats en public ! Anatole, cela ne peut durer plus long-temps ! Cela va cesser d'une manière ou d'une autre.

— Sans doute, notre position respective a bien des embarras, bien des peines ; j'en souffre plus que vous ! reprit tristement M. de Brioude en baissant la tête.

— La faute en est à votre malheureuse faiblesse, qui ne sait pas prendre un parti, dit Mme de Manigaud en lui pressant les mains qu'elle appuyait sur son cœur.

— Je ne suis pas si faible qu'on le suppose, et si j'étais décidé à suivre tel ou tel parti, je marcherais jusqu'au bout sans balancer, sans reculer ; ce soir encore, j'essayais de préparer ce divorce.

— Ma lettre a donc produit bon effet ? interrompit Louise, avec une pétulance qui la trahit elle-même.

— Je soupçonnais bien que c'était vous ! dit Anatole, qui ne se fût pas, sans cette indiscrétion, rappelé alors la lettre anonyme dont il avait pourtant deviné l'auteur.

— Je ne m'en cache pas, répliqua-t-elle en dissimulant sa confusion par une fausse franchise, je l'ai fait pour vous rendre service : quel a été le résultat de ma ruse ?

— Mme de Brioude a déchiré votre lettre.

— Après l'avoir lue ?

— Sans que cette lecture fît la moindre impression sur elle.

— Elle n'a pas pleuré en la lisant ?

— Elle pleure toujours, c'est son passe-temps.

— Je suis étonnée qu'elle n'ait pas cherché, sollicité une explication avec vous, objecta Mme de Manigaud en réfléchissant : cette explication, où elle se serait jetée dans un premier mouvement de colère, pouvait amener l'occasion qui vous manque pour une rupture décisive. Mais je ne renonce pas à y arriver tôt ou tard.

— Croyez-moi, Louise, contentons-nous d'être heureux d'in-

telligence, sans témoins, sans confidens; oublions qu'il y a entre nous une personne qui ne peut être un obstacle à notre affection mutuelle, quoique la société lui reconnaisse un titre que mon cœur lui refuse; oublions que la destinée s'oppose à une association que l'amour fonderait sur les ruines d'un mariage; oubliez que je suis marié, j'oublierai que vous l'avez été! Je t'ai donné mon sang, je te donnerais ma vie, Louise, mais je ne puis vous donner ce qui ne m'appartient pas.

— Ces belles paroles, si je les comprends, dit Louise, signifient que vous ne pensez plus à un divorce?

— Ne pouvons-nous pas être heureux sans ce divorce?

— Non, s'écria fièrement Mme de Manigaud, non, du moins quant à moi! je ne veux plus être une maîtresse à qui l'on préfère toujours une femme légitime : je me suis donnée à vous tout entière, Anatole, et je n'accepte pas de partage.

— Que vous êtes cruelle! disait M. de Brioude, qui n'avait plus l'énergie d'une résistance passive. Que faut-il faire?

— Etre homme, vouloir se faire obéir, commencer devant les tribunaux une instance en divorce.

— Du scandale! à quoi bon?

— Eh! voilà ce qui vous arrête!

— Encore une fois, sous quel prétexte?

— Votre volonté.

— Ce n'est pas une raison, aux yeux des juges.

— Eh bien! une autre, l'adultère par exemple!

— L'adultère! répéta M. de Brioude, frémissant de tout son corps. L'adultère, madame!

— Oui, ce motif-là l'emporte toujours auprès des juges, qui sont ordinairement pères de famille.

— Mais elle n'est pas coupable, cette femme! reprit Anatole d'un air suppliant.

— Qui le sait? répartit légèrement Louise.

— Moi, madame! je sais qu'elle ne s'est jamais rendue criminelle! s'écria solennellement M. de Brioude, chez qui se remuèrent à la fois toutes les fibres maritales.

— Etes-vous insensé, Anatole? dit en éclatant de rire Mme de Manigaud, plus surprise encore que fâchée de cet orgueil de mari.

A Dieu ne plaise qu'elle soit criminelle, suivant votre expression tragique!

— Si j'en étais sûr! s'écria Anatole, avec un courroux concentré.

— Vous divorceriez?

— Je l'écraserais sous mes pieds! continua-t-il, en joignant à cette menace une pantomime terrible.

— Ah! reprit Mme de Manigaud en le repoussant, vous l'aimez cette femme! Vous me sacrifiez à elle! vous vous êtes joué de moi, infame! Adieu!

En prononçant ces mots avec une rage mêlée de mépris, Louise s'échappa et se perdit dans la foule, avant qu'Anatole, troublé et chagrin de cette apostrophe, eût la pensée de poursuivre la fugitive et de l'apaiser par une rétractation que l'amour eût arrachée à l'amour-propre conjugal. Quand il essaya de la rejoindre, il s'aperçut avec dépit qu'il ne parviendrait pas à la reconnaître parmi cette cohue de dominos différens de couleurs, mais à peu près semblables d'aspect, sous ces masques également immobiles et mystérieux. Il se promenait lentement dans le foyer, la salle et les corridors de l'Opéra, examinant de près chaque femme masquée qui semblait le remarquer de loin, voyant partout la taille de Mme de Manigaud, entendant partout le froissement de sa robe, écoutant les voix, flairant les parfums : il espérait découvrir le mouchoir ambré de sa maîtresse. Il était si absorbé dans sa minutieuse recherche, qu'il ne répondait pas aux questions qu'on lui adressait au passage; il congédiait même assez brutalement les intrigues qu'on voulait nouer avec lui, et s'isolait tellement au milieu du bal, qu'il ne vit pas M. de La Turbinière passer et repasser accompagné d'un domino qui lui parlait avec feu.

— Hé, hé! dit à M. de Brioude le mystificateur qui vint se placer devant lui, après avoir fait asseoir sur une banquette le domino qu'il conduisait, vous y venez donc, mon cher!

— Ah! c'est vous, M. de La Turbinière! reprit Anatole, qui ne se souvenait plus de ses griefs contre ce malfaisant personnage. Où est-elle?

— Qui? votre femme? répliqua le mystificateur, avec une malicieuse grimace.

— Quel homme! s'écria M. de Brioude, qui faillit s'emporter. Avez vous vu Mme de Manigaud?

— Certes, oui; elle vous cherche, mon très cher.

— Elle me cherche? reprit Anatole, qui, joyeux plutôt qu'étonné, se mit à courir au hasard pour la rencontrer.

— Ne prenez donc pas le mors aux dents, cheval poussif du char de l'hyménée? criait M. de La Turbinière, en s'efforçant d'arrêter cet amant qui ne l'écoutait pas.

— Elle me cherche? répétait-il, en tournant les yeux à droite et à gauche, en se penchant vers tous les dominos. Elle n'est donc plus en colère contre moi!

— Comment se porte Mme de Brioude? dit M. de La Turbinière, en le retenant par le pan de son habit.

— Que voulez-vous dire? répartit brusquement Anatole.

— S'amuse-t-elle beaucoup? continua d'un air confidentiel le mystificateur sournois.

— Elle a peut-être de beaux rêves, puisqu'elle dort!

— Elle dort? reprit M. de La Turbinière, en faisant sonner sa langue au palais et en clignant d'un œil. Elle dort, la pauvre colombe : ne la réveillons pas!

— Je ne comprends pas vos facéties? répondit M. de Brioude, dans l'esprit de qui retentissait le mot d'ordre des infortunes conjugales; je n'ai nulle envie de les comprendre. Bonsoir.

— Bonne nuit, mon cher, et bonne nuit pour madame! dit le mystificateur, en sifflotant de manière à imiter le cri étrange d'un oiseau allégorique.

— Si vous n'étiez pas un mystificateur de profession, reprit Anatole en se contraignant à paraître tranquille, vous n'auriez jamais le loisir de remettre l'épée dans le fourreau.

— Monsieur, croyez-vous que Mme de Brioude ne sait pas que vous êtes ici? dit M. de La Turbinière, qui enfonça son chapeau en avant et prit un visage sinistre.

— Oui, je le crois! répondit M. de Brioude, qui sentait le besoin de se rassurer lui-même, au sujet d'une inquiétude à laquelle M. de La Turbinière avait donné une nouvelle impulsion; je suis même certain que personne, chez moi, ne soupçonne mon absence,

puisque je suis sorti sans lumière, par la petite porte du jardin, et que j'en ai la clé dans ma poche.

— Mon cher, voici Mme de Manigaud qui vous appelle ! dit M. de La Turbinière, en profitant de la distraction d'Anatole pour lui enlever cette clé, avec une dextérité de prestidigitateur, qui était le comble de l'art dans les mystifications. Je vous laisse à vos amours, galant mari, et vais tirer les rideaux de Mme de Brioude.

M. de La Turbinière, après cette boutade, armé du passe-partout, à la conquête duquel il s'était si effrontément risqué, alla dans le vestiaire écrire un billet, qu'il rapporta promptement avec la clé à Mme de Manigaud, qui attendait la fin de cette aventure en s'animant à la vengeance contre Anatole et surtout contre Emma, cette rivale qu'elle détestait davantage, depuis qu'on la lui avait préférée. Elle entretint de ses projets le mystificateur, qui se frottait les mains et bondissait d'impatience : il avait trouvé dans la vengeance d'une femme plus de ressources de noire méchanceté que dans sa propre imagination, exercée à concevoir des ruses diaboliques. Cependant il eut un sentiment d'inquiétude sur les suites de ce plan hardi, qui pouvait amener une fâcheuse catastrophe, et il craignit de se voir impliqué dans une intrigue dont il ne sortirait pas sain et sauf.

— Je ne suis qu'un écolier auprès de vous ! dit-il à Mme de Manigaud, qui lui avait arraché la lettre des mains, et qui cherchait quelqu'un parmi les hommes circulant autour d'elle : vous avez le feu sacré, parole d'honneur! Je vous rends les armes de la mystification, et je ne demande qu'à servir sous vos ordres comme volontaire. Mais qui chargerez-vous des fonctions de maître des hautes-œuvres?

— Le premier venu, reprit-elle distraitement sans discontinuer son enquête ; quelque bon garçon qui n'a pas peur, quelque figure à moustache; nous n'avons ici que l'embarras du choix.

— Mais il pourra de tout cela résulter une affaire désagréable? répliqua La Turbinière ; le fait est grave : un flagrant délit ! Si j'étais le mari, je ne demanderais pas mon reste et dirais seulement : « Il paraît que je suis de trop ici ! » M. Brioude n'est pas comme moi : d'après la profession de foi qu'il faisait ce soir devant sa femme, je le crois capable de tuer les deux complices sur la place.

— Qu'il les tue! s'écria Mme de Manigaud, avec une froide

cruauté : je serai débarrassée de cette femme qui m'importune, que je hais, que je rencontre toujours entre lui et moi !

— Voilà le grand mot lâché ! O charmant démon que vous êtes, vous gagnez plus de maris au divorce, que Satan ne gagne d'ames à l'enfer ! Quels bons tours vous avez joués à ce pauvre vieux mariage qui ne vous avait rien fait !... Hé, hé ! n'est-ce point là le motif de la guerre que vous lui avez déclarée ? Mystifié, ce digne mariage, mystifié comme un Beaunais !

— Je vous rejoins dans un moment, dit Mme de Manigaud en lui quittant le bras pour suivre un jeune homme qu'elle avait choisi entre cent : attendez-moi là, pour savoir le succès de mon entreprise ?

— Un mot seulement, mon adorable : je ne vous disputerai pas la gloire de votre invention devant Dieu, ni devant les hommes, entendez-vous ?

— Oh ! vous serez un des témoins ! reprit-elle en revenant à M. de La Turbinière.

— Témoin du duel ?

— Non, du flagrant délit.

— C'est un peu sérieux pour une mystification, parole d'honneur !

— J'oubliais la clé : donnez-la-moi ?

— Ah ! la clé, un véritable passe-partout !... je n'y songeais pas plus que vous... Je l'ai mise dans ma poche en écrivant le petit poulet... Diantre ! l'aurais-je perdue ?

— Perdue ! ô ciel ! je vous en voudrais toute ma vie, à la mort !

— Ne m'en voulez pas, gracieuse sylphide ! car la voici, cette clé qui doit ouvrir la porte à votre protégé. Comment le nommez-vous ?

— Je ne connais pas le nom de ce jeune homme.

— J'entends par ce nom-là : le divorce !

Mme de Manigaud, qui n'avait pas quitté des yeux l'inconnu qu'elle se proposait d'employer dans cette audacieuse intrigue, le rejoignit à travers la presse, et lui prit le bras familièrement. C'était un homme largement proportionné et richement étoffé, qui aurait pu, par sa taille et sa carrure, aspirer à la canne de tambour-major, si la fortune militaire ne l'avait élevé, de campagne en campagne, au grade de lieutenant des grenadiers ; il portait la tête haute et souriait dans sa moustache en homme sûr de sa valeur intrinsèque.

Néanmoins aucun domino ne venait égayer la promenade du *vainqueur*, qui se rappelait, en manière de consolation, les conquêtes galantes qu'il avait laissées derrière lui; vainement il dévorait du regard tous ces masques noirs, qui devaient lui cacher de si jolis visages; vainement il s'aventurait à glisser quelques agaceries guerrières dans l'oreille de ses voisines: à peine s'il obtenait un coup d'œil ou bien une parole. A cette époque, la société distinguée allait seule au bal de l'Opéra, pour s'y mêler aux gens de cour, et même aux personnes de la famille impériale; un lieutenant en congé, espèce de paysan à demi civilisé par la magie des épaulettes, grand et bien fait, mais gauche dans son assurance, et rustique dans son extérieur, n'avait pas en soi assez de prestige pour exciter la curiosité féminine, ni assez de nouveauté pour évoquer une aventure; car dans ce temps de batailles continuelles, presque tous les hommes appartenant aux armées, une moustache rébarbative n'était pas le gage infaillible des triomphes de boudoir. Les belles dames de Paris commençaient même à se lasser des uniformes les plus brillans, qu'elles partageaient avec tout le beau sexe de l'Europe vaincue, et une illustre princesse donnait l'exemple de cette désertion amoureuse, en remplaçant des maréchaux de France par un comédien. Enfin la tyrannie du sabre cessait dans les salons, en 1811.

— Es-tu brave? dit Mme de Manigaud au lieutenant, ébahi de sentir un petit bras contre le sien.

— Je suis lieutenant au 10e des grenadiers! reprit-il fièrement en s'arrêtant avec complaisance sur ce simple énoncé de ses titres et qualités, mais prêt à déployer ses états de service.

— C'est bien, répliqua Mme de Manigaud qui prit plaisir à entendre la voix forte et à contempler l'air rodomont de ce chercheur d'aventures. Oseras-tu?

— J'ose tout, interrompit-il en lui baisant la main à plusieurs reprises.

— Ecoutez-moi? dit-elle, peu sensible à ces rudes galanteries. Oserez-vous aller chez une dame qui vous attend?...

— Plaisante question! s'écria-t-il en éclatant de rire: me prends-tu pour un péquin?

— Je t'avertis qu'il y a bien quelque danger.

— J'en ai vu de pires certainement, et je suis revenu de plus d'un endroit où bien d'autres sont restés.

— Il faut y aller tout de suite.

— Attention au commandement.

— Voici une lettre qui vous est adressée.

— Une lettre à moi! f.....!

— Ne l'ouvrez point : on pourrait nous remarquer; vous la lirez dehors.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre?

— Un rendez-vous, sans doute.

— Pour moi?

— Ce n'est pas pour moi, j'imagine.

— Eh bien! j'y vais.

— Tenez, voici la clé.

— Qu'est-ce que c'est que cette clé?

— La lettre vous le dira. Adieu; soyez discret, et ne perdez pas une minute.

— Il y a donc un mari?

— Oui.

— Tant mieux, c'est pain bénit. Et la personne m'aime?

— A la folie.

— Elle m'a vu?

— Apparemment, puisqu'elle vous aime.

— Serait-ce toi, par hasard?

— Moi! je ne vous connais pas.

— Bah! on a bientôt fait connaissance.

— Vous ferez ce qui vous plaira; mais dépêchez-vous. Vous savez qu'une femme mariée a des ménagemens à garder?

— Nous les garderons.

— Tâchez donc qu'on ne vous voie pas entrer dans la maison.

— Quand je devrais entrer par le trou de la serrure! Oh! comme les officiers du régiment seront jaloux de cette aubaine! Adieu; il ne faut pas faire attendre nos maîtresses!

Le lieutenant, qui se serait promené intrépidement en long et en large jusqu'à la fin du bal sans ce mystérieux incident, sortit tout joyeux de l'Opéra. Il semblait avoir grandi de deux pouces, tant il se redressait en faisant sonner les talons de ses bottes; il s'approcha

vivement d'une lanterne, et lut avec peine ce billet écrit au crayon, dont les caractères étaient effacés par le frottement : « Depuis cinq « ans je vous aime sans pouvoir vous le dire : mon mari, qui soup- « çonne ce sentiment, que vous méritez à tant d'égards, est absent « cette nuit; cette nuit, je puis vous recevoir chez moi très facile- « ment; mes gens sont couchés, je me trouve seule dans un pavillon « écarté : viendrez-vous? Voici la clé d'une petite porte qui vous con- « duira dans mon appartement, rue de la Victoire, n° 25. Mon cœur « bat en vous attendant. Discrétion, prudence et amour. » Cette lecture coûta de prodigieux efforts de divination à l'officier, qui ne lisait couramment que les écritures moulées des fourriers ou les bulletins imprimés. M. de La Turbinière avait cru ajouter un attrait de plus à cette épître en la traçant à la hâte d'une manière presque indéchiffrable; cependant le dieu malin qu'on représente aveugle rendit les yeux du lieutenant assez perçans pour retrouver la plupart des mots à travers un nuage de mine de plomb qui les enveloppait. La perspicacité de ce héros galant ne fut en défaut que pour le numéro de la maison, soit que le mystificateur eût mis par distraction un 5 au lieu d'un 6, soit que le froissement du papier eût changé tout-à-fait la figure du chiffre; toujours est-il que le triomphant séducteur n'eut plus en perspective que le n° 25 : c'était justement celui de M. de La Turbinière, qui demeurait vis-à-vis de M. de Brioude.

Une heure après le départ de l'aventureux lieutenant, Mme de Manigaud vint se jeter à la rencontre de M. de Brioude, qui, désespérant de rejoindre sa maîtresse dans le bal, se disposait à l'aller chercher chez elle, où l'heure avancée avait pu la ramener. Elle le regarda en silence, et il la reconnut avant qu'elle eût parlé; elle riait sous le masque et n'opposa pas de résistance lorsqu'il l'entraîna dans une loge. M. de La Turbinière colla sa face grimaçante et railleuse à la vitre de cette loge, qu'Anatole avait refermée bruyamment derrière lui.

— Vous voilà donc enfin! dit M. de Brioude avec un air de prière et de reproche. Que vous êtes cruelle! que vous êtes injuste, Louise!

— Je ne vous connais pas, reprit-elle dédaigneusement.

— Tu ne me connais pas, Louise? Qu'ai-je fait pour être si maltraité par toi, que j'aime plus que tout au monde?

— Vous m'aimez plus que tout! ah! vous mentez effrontément.

— Je dis vrai, Louise, je t'aime trop pour mon repos, pour mon bonheur.

— Eh bien! ne m'aimez pas, monsieur.

— Ingrate! crois-tu qu'on puisse faire de l'amour comme d'un arbre qu'on coupe et qu'on déracine avant qu'il soit mort? Lors même que je me prouverais que vous n'êtes pas digne d'être aimée de la sorte, parviendrais-je à ne plus vous aimer ou à vous aimer moins? Hélas! savez-vous si je ne me dis pas que j'ai tort de vous aimer, que je manque à des devoirs...?

— Fi donc! vous parlez comme un marchand de la rue Saint-Denis!

— Que demandez-vous de plus, je vous les ai sacrifiés ces devoirs?

— Je vous tiens quitte de vos sacrifices, monsieur.

— Louise, s'écria-t-il en lui serrant les mains avec transport, Louise, accable-moi de ta colère, plutôt que de me glacer par cette indifférence! Ordonne ce que je dois faire, j'obéirai sur-le-champ.

— Eh! monsieur, je n'ordonne pas, je prie!

— Je te jure, Louise, que je t'obéirai! répéta-t-il avec cette exaltation passagère que les esprits faibles prennent pour de la force.

— Vous consentez donc à vous séparer de cette femme? dit-elle en le regardant fixement.

— Oui, un jour sans doute.....

— Demain.

— Demain! mais c'est impossible; je n'ai rien à lui reprocher pour motiver, justifier une éclatante séparation.

— Vous le croyez? dit-elle avec un accent sardonique.

— Je le crois, parce que telle est la vérité, reprit-il en éprouvant une poignante appréhension qui se révélait à sa rougeur subite et au tremblement de sa voix.

— Vous êtes bien comme tous les maris!

— Vous dites que Mme de Brioude me trompe? dit-il vivement.

— Je ne dis jamais ce que je pense sur des matières si délicates.

— Dites-le? répliqua-t-il avec impétuosité; dites-le, ou je vous accuserai de calomnier indignement une femme innocente!

— Bon! vous la tueriez, avez-vous dit? répondit-elle en ricanant.

— Je ne la tuerais pas, mais...

— Quel est ce mais? Vous lui pardonneriez?

— Lui pardonner! amère dérision! je la chasserai sans pitié.

— Alors chassez-la!

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il pâle et consterné.

— Rien..... presque rien. Je dis que votre femme, en ce moment même...

— Achevez! s'écria-t-il hors de lui.

— Vous en apprendrez davantage, si vous retournez chez vous.

— A l'instant. Vous m'accompagnerez?

— Volontiers.

— Louise, au nom du ciel, n'est-ce pas une horrible épreuve que vous imaginez pour me punir de ce que vous appelez mes préjugés?

— Vous divorcerez? lui dit-elle tendrement.

— La malheureuse! l'infâme! Mais c'est peut-être une fausse nouvelle?

— Vous le verrez bien.

— D'où la tenez-vous?

— En effet, on m'a probablement abusée: restons ici.

— Rester! rester quand mon honneur reçoit une tache qui ne se lave que dans du sang!

— Quel enfantillage! un divorce, cela suffit.

— Cela suffit pour une femme qui s'est jouée de la foi conjugale, qui a imprimé cette tache au front de son mari.

— Venez donc!

— Louise, si vous m'avez trompé, dit-il solennellement, je vous mépriserai, je vous haïrai!...

— Et si je vous ai éclairé?

— Oh! alors, répondit-il en se frappant la tête, alors!...

— Tu seras libre, Anatole, et je t'aimerai sans rougir!

— Venez! venez, madame!

M. de Brioude, dans l'imagination duquel la prétendue infidélité de sa femme produisait un étrange désordre, sortit précipitamment de la loge en tirant après lui Mme de Manigaud, que la pas-

sion empêchait de s'effrayer des conséquences d'un scandale public. M. de la Turbinière fut presque renversé par la porte de la loge qu'Anatole poussa violemment, mais il n'eut pas la présence d'esprit de s'éclipser, comme il en avait l'intention, et surpris à l'improviste par Mme de Manigaud qui le nomma, il se vit forcé de suivre Anatole qui s'empara de lui et l'entraîna, malgré tout ce qu'il put dire pour échapper au dénouement de la mystification.

— Venez, venez aussi, monsieur de la Turbinière! lui dit Anatole dont la fureur étouffait la voix; si je pouvais avoir cent témoins, je les prendrais!

— Pourquoi n'avez-vous pas fait crier dans le bal, répondit l'inexorable mystificateur, que Mme de Brioude serait visible cette nuit...?

— Taisez-vous, monsieur! interrompit M. de Brioude, ne m'insultez pas!

Ils arrivèrent dans la rue de la Victoire. Pendant le chemin, Anatole gardait un silence farouche; Mme de Manigaud l'imitait, comprenant bien que la situation était au-dessus de toute espèce de dialogue. M. de la Turbinière avait essayé plusieurs fois de rompre ce silence par des plaisanteries, mais M. de Brioude lui fermait la bouche par des menaces brèves et terribles.

— Ma clé! s'écria soudain Anatole, qui fixait de loin un regard scrutateur sur la seule fenêtre de son hôtel où luisait la clarté d'une lampe.

— Mon cher, quelque chien enragé vous aura mordu, dit M. de la Turbinière.

— Que cherchez-vous, Anatole? demanda Mme de Manigaud.

— On m'a volé ma clé! la clé de la petite porte du jardin! reprit Anatole attéré.

— Autrefois les amans entraient par les fenêtres! dit le mystificateur.

— Oh! je ne doute plus maintenant de la trahison! s'écria M. de Brioude qui voulut se dégager du bras de Mme de Manigaud.

— Qu'allez-vous faire? lui dit-elle effrayée de l'emportement d'Anatole qui se dirigeait de force vers la porte cochère.

— Je frapperai, je sonnerai jusqu'à ce qu'on ouvre! dit-il avec rage.

— Pour avertir le galant qu'il est découvert? dit M. de la Turbinière.

— Attendons ici, dans la rue, reprit Mme de Manigaud. Il faudra bien que cet homme sorte par où il est entré.

— Vous plaît-il de monter chez moi, mon très cher! dit M. de La Turbinière; des croisées de mon salon, nous serons aux premières loges.

— Attendons! dit Anatole qui s'appuya contre une borne pour se soutenir, car il défaillait.

— Attendons, reprit le mystificateur. Si j'appelais mon domestique pour qu'il apportât des siéges?

— Vous me servirez de témoin, mon ami? dit M. de Brioude, préoccupé d'une idée de vengeance plus prompte qu'un divorce.

— Si vous en voulez un de plus, ma femme est là!

— Vous avez des armes?

— Il n'y a pas d'eau bénite pour mettre en fuite ces diables de galans.

— J'aurai sa vie ou il aura la mienne!

— Anatole, lui dit Mme de Manigaud, qui craignait de tomber dans le gouffre où elle avait précipité son amant, mon cher Anatole, vous devez être content d'une occasion qui vous fera divorcer?

— Content, madame? content de mon déshonneur! fi donc!

— Mon Dieu! le divorce réparera tout.

— Je n'en serai pas moins voué au ridicule! je n'aurai pas moins vu ma honte! Comme il tarde, cet homme!

— S'il prévoyait que vous l'attendez, il se hâterait davantage, dit M. de La Turbinière.

— Je n'aurai jamais le courage de supporter plus long-temps cette angoisse, dit Anatole en ébranlant la porte à grands coups de marteau.

— O mon Dieu! vous attirerez tous les voisins aux fenêtres! s'écria Mme de Manigaud, qui s'efforçait en vain de l'arrêter.

— Jacques, ouvre, c'est moi! Ouvriras-tu, misérable? disait-il en faisant un vacarme capable d'éveiller tout le quartier.

— J'espère que le bruit éveillera ma femme, disait M. de la Turbinière en se frottant les mains; ce sera un très curieux spectacle pour la galerie.

— Demeurez un moment, dit Anatole à sa maîtresse en s'élançant dans la maison dont la porte venait de s'ouvrir; je vais vous les envoyer tous deux du haut de cette fenêtre!

Il disparut, sans que les efforts et les cris de Mme de Manigaud pussent le retenir : elle se repentait d'avoir peut-être causé la perte de deux personnes innocentes; elle attendait dans une affreuse anxiété; elle écoutait avec horreur les imprécations d'Anatole, qui avait franchi les escaliers, ouvert ou enfoncé les portes, et pénétré jusqu'à la chambre à coucher de sa femme, éveillée en sursaut par ce bruit de pas, de serrures et de voix.

— Qu'est-ce donc? dit Emma, se levant tout épouvantée sur son séant.

— Madame! c'est votre juge, c'est votre bourreau! s'écria M. de Brioude, qui fouillait déjà le lit avec des mains et des regards investigateurs.

— Anatole! mon Dieu! en quel état vous êtes! qu'est-il arrivé?

— Où est-il? où est-il? dit M. de Brioude, furetant par tous les coins de la chambre.

— Qui?

— Cet homme.

— Y a-t-il des voleurs ici? s'écria-t-elle naïvement.

— Des voleurs? reprit-il en s'apercevant qu'il avait été dupe d'une fausse nouvelle. Il n'y a personne!

— Anatole, je vous conjure de m'expliquer cela.

— Vous dormiez?

— Sans doute.

— Vous étiez seule?

— Seule! dit-elle étonnée.

— Emma! s'écria-t-il, cédant à un mouvement de généreux remords; Emma! ma pauvre Emma! répétait-il en lui couvrant les mains de baisers.

— Anatole, qu'avez-vous? Que se passe-t-il?

— Pardon, pardon, Emma! disait-il ému jusqu'aux larmes; je t'ai accusée, je t'ai soupçonnée...

— Moi!

— Je veux expier mon injustice, dit-il en allant à la fenêtre qu'il ouvrit avec tant de violence, que trois vitres volèrent en éclats.

— Anatole! cria Mme de Brioude qui sauta hors de son lit, et courut en chemise à la fenêtre pour arrêter son mari, qu'elle croyait entraîné par une frénésie de suicide.

— Louise, dit d'une voix tonnante M. de Brioude, tenant Emma embrassée, voici ma réponse à vos calomnies! voici comme je venge ma femme indignement accusée!

Ce tapage nocturne avait troublé le sommeil des habitans de la rue de la Victoire, et lorsque Anatole refermait sa fenêtre, d'autres fenêtres s'ouvraient aux environs. M. de la Turbinière, seul dans la rue avec un domino, apprécia ce que sa position avait de singulier, et offrit un asile momentané, dans sa maison, à Mme de Manigaud, qui, tout émue de l'adieu lancé par son amant, était incapable de prendre une résolution et s'abandonnait à un muet découragement. Mais le mystificateur eut beau présenter de cent façons, à la serrure, la clé qu'il tira de sa poche, cette clé refusait un usage qu'elle n'avait jamais eu; car c'était celle de la porte du jardin de M. de Brioude: M. de La Turbinière avait remis sa propre clé au lieutenant de grenadiers! Cependant la porte du numéro 25 s'ouvrit en dedans, et l'officier sortit en jurant contre les maris qui ont de doubles clés; il s'éloigna la tête haute, après avoir repoussé militairement M. de La Turbinière, qui lui répondit par un salut gracieux

— Parole d'honneur! dit le mystificateur, un peu étourdi du quiproquo; voilà encore une mystification! mais ce n'est pas moi, c'est le hasard qui l'a faite.

PAUL L. JACOB, BIBLIOPHILE.

LE

CONTEUR DES SALONS.

LES TROIS CENSURES.

Je viens de passer quelques heures qui n'ont pas été sans profit pour moi. Le hasard avait réuni à dîner trois hommes qui, à des époques différentes, ont rempli les fonctions de censeurs dramatiques; le premier du temps de la république, depuis 1793 jusqu'au 18 brumaire an VIII; le second, de 1801 à 1814; et le troisième, depuis 1815 jusqu'en 1830. L'entrevue de ces trois parques, qui avaient manié les mêmes ciseaux, fut d'abord très cordiale; mais après le premier verre de champagne, à la neutralité parfaite qu'ils observaient, aux égards réciproques qu'ils se témoignaient, succédèrent bientôt quelques plaisanteries sur la manière dont ils avaient exercé leur emploi. Peu à peu les récriminations devinrent plus vives; la première attaque fut dirigée par l'ex-censeur impérial contre l'ex-censeur républicain. « Comment se fait-il que de votre temps les gouvernemens qui se succédaient avec tant de rapidité, après s'être soigneusement entre-dévorés, se soient montrés plus pointilleux encore que leurs prédécesseurs? La censure ne s'exerçait pas alors sur les pièces nouvelles, car aucun auteur ne se serait hasardé à faire de l'opposition sur le théâtre, il lui en eût coûté trop cher. Mais à défaut de cet aliment, elle se ruait avec une raideur, quelquefois assez comique, sur une tirade, un couplet ou sur des traits isolés. Pour *mettre au pas* le répertoire, vous l'aviez purgé de tout ce qui pouvait rappeler l'ancien ré-

gime. Les titres avaient disparu de la scène, et les tuteurs aussi, car les enfans étaient majeurs à quinze ans. Le seigneur du village ne venait plus au dénouement marier les amoureux : le *représentant du peuple en mission dans le département* se chargeait de ce soin, qui jetait quelque diversité dans les occupations de ce terrible fonctionnaire ambulant; le matin, il faisait couper des têtes, et le soir il unissait les amans; journée bien employée! N'est-ce pas alors qu'au premier titre de *Tartuffe* on ajouta celui du *Faux Patriote;* le personnage principal disait en roulant les yeux :

Je me suis pour *les lois* appris à tout souffrir.

Or, le faux patriote, malgré son civisme apparent, n'était qu'un agent de Pitt et Cobourg, qui voulait, par ses accaparemens en subsistance, faire mourir de faim le peuple français. Ses coupables projets étaient cependant découverts. La pièce se terminait ainsi :

..... Et nous traduirons le faussaire
A notre tribunal révolutionnaire.

Vous conviendrez que ce dénouement valait un peu mieux que celui de Molière; et quel bel effet produisait cet hémistiche, composé d'un seul mot!

Dans *le Déserteur*, opéra très peu comique, le brigadier Courtchemin, rendant compte de la revue militaire, chantait autrefois :

Le roi passait,
Et le tambour battait aux champs.

Prononcer le nom de roi, quel blasphème! Vous eûtes l'heureuse idée du changement suivant :

L'*officier municipal* passait,
Et le tambour battait aux champs.

Et quoique cette substitution dérangeât tant soit peu la phrase musicale, le compositeur Monsigny, qui, trois ans auparavant, avait failli être victime de la fureur populaire, se garda bien de réclamer. Et ce brave charbonnier, dans *la Belle Arsenne,* qui, sur votre invitation spéciale, chantait :

Dans ma cabane *je suis loi.*

Celui-là, au moins, se rendait justice à plein gosier. C'est encore alors que le ci-devant marquis Damis, devenu le citoyen Damis, disait en parlant à Pasquin, son ex-valet : *Mon homme de confiance.*

Monseigneur, monseigneur, je m'en rapporte à vous,

s'écriait autrefois un pauvre paysan en invoquant la bonté du seigneur de son village; et vite, encore une substitution :

Citoyen, citoyen, je m'en rapporte à toi,

exclamation tout-à-fait convenante, et qui donnait une idée fort juste de la position réciproque des personnages. N'ai-je pas vu représenter, le 18 août 1793, au théâtre Favart, une comédie en cinq actes, intitulée : *la Cause et les Effets*, pièce morale si jamais il en fut. On y voyait un cardinal, revêtu de ses habits sacerdotaux, qui, après avoir confessé une vieille tante, essayait de..... faire violence à une jeune personne fiancée à son neveu. Ces deux scènes, mises en action, divertirent beaucoup la délicate assemblée, qui battit des mains avec transport en entendant le citoyen Trial, artiste de ce théâtre, chanter les vers suivans :

Pour n'avoir plus de traîtres,
Il ne faut plus de roi,
De nobles, ni de prêtres,
Fléaux dont le dernier cause le plus d'effroi.

La poésie avait, à cette heureuse époque, revêtu les formes le plus à l'ordre du jour. Le citoyen Grammont, artiste dramatique, parut un soir sur le théâtre, au moment où la représentation était sur le point de finir; il portait le costume de rigueur, carmagnole écourtée, et large pantalon d'étoffe grossière, des sabots, un bonnet rouge, avec une immense cocarde tricolore et un grand sabre traînant; il vint régaler le public du compliment suivant, qui fut accueilli avec enthousiasme :

Vrai citoyen,
Républicain,
Pique à la main,
Souviens-toi bien
Qu'un roi n'est rien,
Pas plus qu'un chien.

Faut-il encore que je vous remette en souvenir..... — Assez, assez, interrompit en riant le censeur royal; votre mémoire est excellente, impitoyable, vos citations sont exactes, et notre confrère du temps de la république est obligé d'en convenir. Mais vous, mon cher collègue, qui avez exercé avec tant de distinction depuis 1801 jusqu'en 1814, n'avez-vous donc pas quelques peccadilles à vous reprocher? A votre tour, avez-vous donc oublié que votre censure impériale fut aussi ridicule, aussi tracassière que celle à laquelle elle succédait? N'est-ce donc pas vous-même qui, en 1805, avez retranché, comme portant atteinte à la dignité impériale, et comme pouvant donner lieu à d'injurieuses applications, ces deux vers d'une comédie d'Andrieux :

Lorsque l'on s'appartient on est ce qu'on veut être,
Mais on est ce qu'on peut quand on a pris un maître.

N'est-ce donc pas un certain Félix Nogaret, votre féal et amé confrère, qui, examinant à la loupe un vaudeville destiné au théâtre de la rue de Chartres, eut la naïveté d'écrire en marge la note suivante : « Lorsque je vois le nom de Dubois donné à un valet intrigant et fripon, j'ai grand soin de le faire changer *par respect pour monsieur le préfet de police.* » En vertu de la liberté illimitée dont on jouissait alors, l'épître de Chénier à Voltaire n'a-t-elle pas coûté à son auteur sa place d'inspecteur-général de l'Université? Et ce monologue du cinquième acte *du Mariage de Figaro,* comme vous l'aviez écourté! comme vous aviez étouffé la gaieté du joyeux barbier! Son bavardage philosophique vous portait encore plus d'ombrage qu'à la police de M. Lenoir, et vous n'aviez vraiment pas tort; à quelle sanglante allusion n'aurait pas donné lieu le passage suivant! « Pourvu que vous ne parliez ni du gouvernement, ni de l'Opéra, ni de rien qui tienne à quelque chose, vous pouvez imprimer tout, imprimer librement, moyennant l'approbation de deux ou trois censeurs. »

Vos prudens confrères avaient mis à l'index *Brutus, la Mort de César, Mérope, Fénelon, Henri VIII, Tibère, Épicharis et Néron, le Roi Lear, Mélanie, Édouard en Écosse, l'Ami des Lois, Pinto, Charles IX,* etc., etc. N'est-ce pas vous qui, au mois de décembre 1812, avez, dans la crainte de quelque allusion à la fatale campagne de Russie, retranché les vers suivans dans *le Tableau parlant*, le plus inoffensif des opéras comiques :

Vous étiez ce que vous n'êtes plus,
Vous n'étiez pas ce que vous êtes,
Et vous aviez pour faire des conquêtes,
Et vous aviez ce que vous n'avez plus.

Et votre censure impériale, non contente de disséquer les ouvrages de théâtre, n'épargnait même pas les titres des tableaux aux expositions du Louvre. — Qui veut trop prouver ne prouve rien, et ceci est une plaisanterie. — Non, non, rien n'est plus exact, reprit le censeur royal avec un rire sardonique, et je vais vous rappeler les faits. En 1808, M. Ansiau présenta un fort joli tableau de genre, *la lecture de Tartufe chez Ninon;* on y voyait réunis les personnages les plus célèbres de l'époque, Corneille, Racine, Boileau, Lafontaine, le duc de La Rochefoucauld, le grand Condé; le peintre avait rappelé ces noms dans un cartouche servant de titre; eh bien! la police et la censure impériales ne permirent pas que le vainqueur de Rocroi fût autrement désigné que sous la dénomination suivante : *Un amateur.* A ce dernier trait qui provoqua un rire général, le censeur de 1801 à 1814 se tint pour battu, et le triomphe du censeur de la restauration semblait assuré, lorsque le censeur

républicain, qui avait été attaqué le premier, jaloux de prendre sa revanche, entra à son tour dans la lice. — Que vous avez raison, mon honorable collègue! tout ce que vous venez de rappeler est de la dernière exactitude, et notre pauvre confrère confesse que, sous le régime impérial, la censure se montra tant soit peu susceptible; mais, en conscience, pouvait-elle agir autrement? Les parvenus sont chatouilleux, et le gouvernement, qui était d'une date bien récente, n'avait pour lui que le vœu de quelques millions d'hommes. Les Bourbons de la restauration, au contraire, comptaient plusieurs siècles de possession, et cependant je prendrai à mon tour la liberté grande de rappeler comment vous avez usé du même pouvoir; car, moi aussi, j'ai bonne mémoire. Avez-vous donc oublié que, dès les premiers momens de votre entrée en fonctions, le répertoire des théâtres de la capitale subit les plus cruelles mutilations? Vous aviez soigneusement fait disparaître tout ce qui pouvait rappeler l'époque impériale, croyant naïvement que vous parviendriez à l'effacer du souvenir de la France.

Alors il ne fut pas permis de dire que nous avions porté nos aigles dans toutes les capitales de l'Europe; on ne voyait plus notre glorieux uniforme sur la scène; il était défendu de rappeler le moindre trait à la gloire de nos braves soldats : les philosophes et les grands écrivains du XVIIIe siècle étaient compris dans la proscription. *Le Premier prix*, vaudeville représenté sur le théâtre de la rue de Chartres, se terminait par le couplet suivant :

Le Tasse illustra l'Italie,
Et notre rivale Albion,
Pour sa gloire fut la patrie
Et de Shakspeare et de Milton.
De Cervantès l'Espagne est fière,
Mais certes dans tous les pays,
Corneille, Racine et *Voltaire*
Auront toujours le premier prix.

Le nom de Voltaire ayant été accueilli par des applaudissemens unanimes, dame censure royale lui substitua celui de Molière, car ce Voltaire n'était vraiment pas digne du premier prix, et la police, à la seconde représentation, fit arrêter plusieurs jeunes gens qui s'étaient permis de réclamer le premier rang pour l'auteur de *la Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*.

En 1819 reparut au Théâtre-Feydeau *les Deux Grenadiers*, vieil imbroglio de Patrat, rajeuni au moyen de quelques morceaux de musique. Dans cette pièce, deux jeunes personnes, dont l'une songe au mariage et l'autre veut rester fille, chantent en duo :

Vive, vive la liberté!
Vive le mariage!

et sur la remarque d'un juré piqueur de diphthongues, il ne fut plus permis à l'une des deux villageoises de dire qu'elle préférait le célibat à l'hymen.

Le 27 avril 1824, un prologue qui avait pour titres *les Trois Genres*, fut joué à l'Odéon. Il se composait d'une scène de tragédie, d'une scène de comédie, et d'une scène de vaudeville. Dans la scène de comédie, la censure retrancha le dernier mot du vers suivant :

Émule des vainqueurs de Marsaille et d'*Arcole;*

car nos seigneurs les censeurs ne voulaient pas que l'on prononçât même le nom d'une journée si glorieuse pour nos armes.

Au Théâtre-Italien, don Giovanni s'écrie dans l'ivresse de la débauche : *Viva la liberta.* La prudente censure de M. Corbière, qui était, non le premier homme d'état, mais le premier bouquiniste de France, exigea le changement suivant : *Viva l'hilarita.* Ah! que l'hilarité était là placée heureusement !

Un acteur du théâtre des Variétés chantait dans une petite pièce fort médiocre :

C'est l'amour, l'amour, l'amour,
Que fait le monde à la ronde,

Un de vos scrupuleux confrères conçut l'heureuse idée de la variante suivante :

C'est le vin, le vin, le vin,
Que fait le monde à la ronde.

Pensée morale, mais qui transformait le monde entier en vignerons.

Le 25 janvier on joua, au théâtre des Variétés, *Victorin* ou *le Soldat dépositaire*. Le premier titre de l'ouvrage devait être *la Croix-d'Honneur;* il fut changé. La scène se passait sur les bords de la Bérésina. Un soldat français à qui un officier ennemi blessé grièvement avait confié un dépôt l'avait enfermé avec sa croix dans un coffre soigneusement enfoui par lui. Quelques années ensuite, l'officier s'étant fait connaître, le soldat revenait vers les lieux témoins d'un si grand désastre; il retrouvait son double trésor, et restituait le dépôt. Votre censure dramatique exigea d'abord que l'action se passât en 1752, et en cela elle fut conséquente. Comment supposer en effet qu'un soldat de Bonaparte, un brigand de l'armée de la Loire, comme on les appelait alors, fût capable d'un trait de probité, d'une action généreuse? Vous savez mieux que personne, mon doux con-

frère, qu'à cette époque la police avait placé auprès des théâtres de Paris un inspecteur de la mise, création toute nouvelle, et dont l'honneur lui revient de droit. Or donc ce magistrat des coulisses devait veiller principalement à ce que le même costume ne réunît pas dans ses différentes parties du blanc, du bleu et du rouge, couleurs essentiellement séditieuses, et M. de C...sy s'acquittait de ces nobles fonctions avec la gravité qu'elles comportaient. Tout naturellement Victorin devait porter l'uniforme de la garde impériale; et lorsque les auteurs eurent annoncé leurs intentions à ce sujet, l'inspecteur des culottes et des bavolets se prit à rire à une demande si exorbitante. Il ne voulut jamais permettre que le principal personnage portât un uniforme quelconque, ni du temps de Louis XV, ni de la révolution, ni de l'empire; aussi avons-nous vu le soldat dépositaire faire son entrée en scène vêtu d'un habit et d'une culotte courte de drap noir, ainsi qu'un brave notaire de campagne qui va faire signer un contrat de mariage. Que dites-vous, mon honorable confrère, de cette petite anecdote, dont je garantis l'authenticité? Alors la mêlée devint générale, et tous parlèrent à la fois. L'un d'eux s'écriait : — Mais le dernier acte de votre censure républicaine se passait souvent sur la place de la révolution. — Mais votre censure impériale était un manteau de plomb sous lequel on étouffait toutes les idées généreuses. — Mais votre censure royale s'attaquait niaisement à toutes les illustrations, et vous aviez pour mission d'abâtardir le caractère national. — La querelle s'échauffait, et je ne sais trop comment elle aurait fini, lorsque, prenant à mon tour la parole : Messieurs, messieurs, vous avez raison tous trois. Je partage tour à tour votre opinion : censure républicaine, censure impériale, censure royale, *la meilleure n'en vaut rien*, et je les donne toutes de grand cœur si l'on veut me garantir que, moyennant ce douloureux sacrifice, je n'en subirai pas une quatrième.

SAUVAN.

UNE

MISSION A TUNIS.

SECOND ARTICLE.[1]

Sydi-Schekir arriva bientôt; il vint du Zérid avec une vitesse prodigieuse, laissant sur la route presque tous ses gens, qui ne pouvaient le suivre. Nous avions langui avant l'arrivée du sabataba, dans une inaction que nous regardions presque comme humiliante; mais dès notre première entrevue, nous vîmes, avec plaisir, en lui un ministre qui ne nous laisserait pas sans rien faire. J'ai connu peu d'hommes doués de si hautes qualités, d'une aussi riche organisation. Sa tête, d'une beauté accomplie, était remarquable par son expression de calme, de douceur et de tranquille énergie. Dans un pays où les intelligences fortes et laborieuses n'ont aucun moyen de se révéler par leurs œuvres, où la faveur des princes est acquise à ceux qui semblent avoir reçu la faveur de Dieu, à ces hommes qui séduisent et attirent à la première vue, je conçois que Sydi-Schekir soit devenu, de simple mamelouk, le conseiller, le ministre, l'ami de son maître; car jamais personne ne m'a paru posséder ce don

(1) Voyez la livraison du 19 mai 1836.

merveilleux de captiver à un plus haut degré que lui. La première fois que nous le vîmes, il était triste et pâle; un reste d'une grande douleur altérait ses traits. Je regardais avec émotion cette belle tête mélancolique, penchée sous le fardeau des affaires et sous le poids d'une douloureuse infortune. Je ne puis résister au désir de dire la cause de sa tristesse : c'est une histoire toute simple, qui m'a touché bien profondément.

Sydi-Schekir est, comme presque tous les mamelouks du sérail, un de ces enfans enlevés sur les côtes et vendus dans les bazars de l'Orient, malheureux enfans qui passent brusquement des baisers de leur mère sous le fouet du marchand, ravis à la liberté, à la patrie, au bonheur de la famille. Que de soupirs étouffés sous les murs de ces odieux sérails de l'Orient! que d'existences flétries! J'ai vécu pendant plusieurs mois avec dix jeunes mamelouks; un ou deux seulement avaient la gaieté de leur âge, les autres paraissaient malheureux; tous regrettaient leur pays, dont ils conservaient un vague souvenir. Sydi-Schekir fut porté au sérail de Tunis encore enfant; dès les premiers jours, il devint le favori de son maître, chargé des soins de sa belle pipe. C'est une marque de grande faveur, un signe de haute et rapide fortune, que l'emploi de garde-pipe. Quand un enfant a commencé par là, il peut prétendre aux premières dignités du beylik. Lorsque le bey veut fumer, il s'assied sur son divan; l'enfant pose la pipe dans une sorte de soucoupe dorée, placée par terre à quatre ou cinq pas du bey; il l'allume, aspire quelques bouffées de tabac, et présente le bout d'ambre du long tuyau aux lèvres de son maître; puis, il vient s'asseoir en silence à ses pieds ou auprès de la pipe dont il entretient le feu, pendant que le bey se livre à ses rêveries. Telles furent les premières fonctions de Sydi-Schekir. Plus tard, il accompagna son maître dans ses courses; c'était lui qui avait l'honneur de tenir la bride lorsque le bey voulait monter à cheval; il se montra adroit dans tous les exercices, courageux et intelligent à la guerre; il parvint à gagner, très jeune encore, toute la confiance et l'affection de son maître. Il était arrivé au faîte de sa fortune, lorsqu'un médecin du Bardo vint lui dire qu'une pauvre fille malade, une Algire de la beyesse, l'ayant vu passer plusieurs fois dans une des cours du sérail, l'avait reconnu pour son frère. Sydi-Schekir répondit au médecin :

— A présent que je suis riche et puissant, tout le monde voudra être mon parent.

Parole dure, qui, plus tard, lui fit verser bien des larmes!

Le médecin n'osa pas insister et se retira. Mais au bout de quelques mois, il revint trouver le ministre et lui dit :

— Pardonne au plus dévoué de tes serviteurs. Mon cœur seul me dicte la démarche que je fais auprès de toi. La jeune fille qui se dit ta sœur se meurt dans la tristesse et les larmes. — Je sens que je vais mourir, m'a-t-elle dit; je ne demande au ciel que la faveur d'embrasser mon frère! Ne me l'accordera-t-il pas? — Au nom de Dieu, viens la voir! Sa ressemblance avec toi est frappante; et si c'était un effet du hasard, viens donner un peu de bonheur à une pauvre fille aimée de la beyesse et de ses compagnes. Qu'est-ce que cela te fait? Elle mourra bientôt; une maladie de langueur la consume. Ta présence ne peut plus lui rendre la vie; mais ton refus de la voir peut la tuer subitement.

Sydi-Schekir, cette fois, se laissa toucher. Il raconta au bey ce qui se passait, et il obtint la permission d'aller voir l'Algire malade. Il fut conduit par le médecin dans une chambre où une jeune fille, pâle et souffrante, était couchée tout habillée sur un lit. Dès que la jeune fille le vit entrer, elle se leva, et courut à lui en criant : — Mon frère! mon frère! — Elle jeta ses bras autour de son cou, et couvrit son visage de baisers et de larmes.

— Mon frère, lui disait-elle, ne me repousse pas, je suis bien ta sœur; quelque chose ne te le dit-il pas?

Sydi-Schekir ne pouvait pas voir son visage, tant la jeune fille le tenait étroitement serré dans ses bras; mais sans doute une voix intérieure parla à son cœur, et leurs ames se reconnurent, car il la pressa à son tour contre sa poitrine; il lui rendit ses baisers et ses larmes, il l'appela sa sœur avant qu'aucun mot d'explication sorti de la bouche de la jeune fille confirmât cette reconnaissance du sang. Tout à coup le souvenir de sa fortune présente vint inonder son sein d'une bien douce joie; car, pour une ame bien née, s'il y a quelque bonheur dans l'opulence, c'est le plaisir de pouvoir la partager avec ceux qu'on aime.

— Pauvre sœur, dit-il, je suis puissant et riche; au moins je n'aurai pas travaillé pour rien, tu seras heureuse.

La jeune fille sourit tristement, et Sydi-Schekir comprit tout ce qu'il y avait de désespoir dans ce triste sourire. Pensant qu'un air pur, un peu d'exercice, le plaisir de se trouver ensemble en toute liberté, opéreraient un heureux changement dans l'état de sa sœur, il la conduisit à la Mohamédie, maison de campagne située à quatre lieues de Tunis, du côté opposé aux ruines de Carthage. La Mohamédie est dans un pays un peu aride; mais on y respire un bon air, et les eaux y sont excellentes. Nous l'avons habitée pendant plusieurs mois; il y a un joli jardin, assez éloigné de la maison d'habitation, mais dont les parfums des fleurs d'oranger montaient jusqu'à notre terrasse. La sœur de Sydi-Schekir fut entourée de tous les soins possibles à l'amour d'un frère; on les vit souvent se promener ensemble, s'asseoir et pleurer. Sans doute, ils parlaient de la maison paternelle, de leur mère délaissée; peut-être formaient-ils le projet d'aller la voir; mais hélas! après quelques mois d'une existence douloureuse, malgré la présence et la tendresse d'un frère, la jeune fille mourut. Elle mourut dans les bras de son frère, en bénissant son nom. Sydi-Schekir se reprochait sa mort, et il versa long-temps des larmes amères.

Ce fut la Mohamédie qu'on choisit comme le lieu le plus propre aux préparatifs de l'expédition contre Constantine; Sydi-Schekir vint nous y installer. Il vit avec douleur cette terre où reposait le corps de sa sœur, profanée par les pas des soldats, mais il crut devoir faire ce sacrifice aux intérêts de son maître. Depuis son retour du Zérid, il n'était pas encore allé à la Mohamédie; il ne put nous cacher son émotion à sa vue. Un appartement du rez-de-chaussée fut mis à notre disposition; malgré sa convenance et sa commodité pour nos travaux de tous les jours, il ne nous parut pas assez retiré et assez paisible pour nos momens de repos; nous nous établîmes dans les appartemens d'en haut; et, sans le savoir, je choisis la chambre où était morte la sœur de Sydi-Schekir. L'intendant de la maison ne nous fit aucune observation; mais lorsque je l'appris plus tard, je fus vivement affligé d'avoir violé ce dernier asile que peut-être le sabataba avait réservé à sa douleur.

Je le confesse, ce n'est qu'avec une espèce de répugnance que je me décide à parler de quelques travaux auxquels j'ai pris part, peut-être parce qu'ils n'ont été qu'une source de déceptions pour

moi; il faut cependant que j'en dise un mot, ne fût-ce que pour justifier le titre de cet article : *Une mission à Tunis.* Il avait été arrêté qu'en attendant l'expédition qui ne pouvait avoir lieu avant le printemps, nous organiserions des troupes d'artillerie et du génie, selon les instructions que nous avions reçues du général Clausel, de seconder le bey surtout dans la spécialité de nos armes. Des batteries de campagne et de montagne devant être construites et se trouver immédiatement sous nos ordres, il convenait d'appuyer cette artillerie de deux bataillons au moins d'infanterie régulière, dont les mouvemens fussent combinés avec les siens; de sorte que nous nous vîmes tout à coup chargés de former des troupes d'infanterie, d'artillerie et du génie. La tâche n'était pas facile; nous fîmes tout ce que nous pûmes. Nous trouvâmes à la Mohamédie environ cinquante recrues d'assez bonne volonté, un jeune mamelouk du bey, un jeune tambour, et deux mauvaises pièces de canon; ce furent là les premiers élémens de notre organisation. Nous n'avions pas un moment à perdre; dès le premier jour de notre arrivée, nous nous mîmes à faire tourner tout notre monde sur les talons, à lui apprendre à décomposer le pas, à tenir l'écouvillon, et les échos de la Mohamédie retentirent des mots : *écouvillonnez; en avant; marche.* Le jeune mamelouk qu'on nous avait donné pour nous aider était le protégé du sabataba. Il avait passé plusieurs années à Constantinople et connaissait passablement l'école de peloton; il maniait un fusil comme un vieux grenadier; à peine âgé de dix-sept ans, avec toute l'apparence de délicatesse d'une jeune fille, il était d'une force de corps étonnante; son fusil paraissait léger dans ses mains comme une paille. Herchil, — c'était le nom du mamelouk, — fut pour nous un précieux instructeur. Il ne quittait plus son fusil, et sa voix retentissait du matin au soir : c'était un si grand bonheur pour cet enfant de commander à des hommes deux fois grands comme lui! Cependant il fallait le surveiller de très près, parce qu'il était d'une vivacité extrême; il battait les soldats, et comme il en était fâché après, il leur donnait tout son argent. Au bout de quelques jours, nos hommes marchaient assez bien; mais si nous avions un enfant pour battre le tambour, nous n'avions point de caisse. Il fallut nous mettre en quête : nous trouvâmes des peaux, des feuilles de cuivre; avec cela on fait une caisse. La première que je vis me

fit un plaisir difficile à dire; le premier roulement que j'entendis, bien que l'enfant ne fût pas très habile et que l'instrument fût un peu sourd, me parut sonore et d'une exécution parfaite. La caisse fut corrigée; le jeune tambour s'exerça; il avait un peu oublié les marches qu'il avait apprises à Constantinople; je les lui rappelai en tambourinant avec mes doigts, et bientôt il se montra vraiment digne du titre de tambour-maître. Il y a plus, cet intelligent enfant savait jouer du fifre, et dans la suite il cumula l'emploi de chef de musique avec celui de tambour-maître.

Lorsque nos cinquante soldats furent assez exercés pour remplir à leur tour les fonctions d'instructeurs, il nous vint de Tunis environ deux cents jeunes gens. Ceux-ci ne se montraient pas d'abord d'une humeur aussi facile que les premiers; c'est que la forme d'enrôlement qu'on avait employée à leur égard leur avait causé un peu de surprise. Un beau jour, des gens du bey furent appostés sur les places de Tunis, avec mission de saisir au collet tous les jeunes hommes de bonne mine qui se présenteraient, et de les envoyer comme soldats à la Mohamédie. Les parens venaient intercéder auprès de nous pour qu'on leur rendît leurs enfans. Le commandant adopta, avec l'autorisation du bey, un mode de remplacement qui me parut assez juste, et qui fut très productif. Les jeunes gens des familles riches obtenaient la faveur de se retirer, à la condition qu'ils fourniraient à leur place quatre ou cinq soldats, selon leur fortune. Par ce moyen et par divers autres procédés, tels que celui, par exemple, de permettre à un soldat d'aller passer un ou deux jours à Tunis, pourvu qu'il nous amenât un homme de bonne volonté, notre troupe se grossit plus vite même que ne l'aurait désiré le bey. Bientôt de jeunes mamelouks nous furent envoyés pour remplir les places d'officiers dans les compagnies, et un des premiers mamelouks du Bardo pour l'emploi d'officier supérieur. Quand les Turcs de Tunis virent que cette organisation devenait sérieuse et menaçait leurs prérogatives, car jusqu'alors le bey s'était astreint à recruter ses soldats parmi la milice de Constantinople, ils témoignèrent leur mécontentement, et un moment on craignit une révolte. Nous ignorions ce qui se passait à Tunis; nous ne l'apprîmes que par l'envoi de deux cents Turcs qui furent incorporés dans les troupes régulières. Nous les reçûmes avec joie, comme nous recevions tous

les soldats qui nous arrivaient, quels qu'ils fussent et de quelque manière qu'ils vinssent, pourvu qu'ils accrussent notre nombre. Je dois même dire que les Turcs se montrèrent toujours les plus disciplinés de notre troupe; les Maures sont plus vifs et plus gais, mais ils sont un peu légers et indociles; ils ressemblent davantage aux soldats français. Avec ce nouveau renfort, notre petit corps put recevoir une constitution définitive; nous formâmes une compagnie d'artillerie, une compagnie du génie, une compagnie du train et deux bataillons d'infanterie. Des outils de pionniers et de mineurs, des baïonnettes de fusils, car le bey avait dix mille fusils de voltigeur sans baïonnettes, des équipemens complets de soldats, furent confectionnés sous la direction du commandant; je fus chargé de la construction des affûts et voitures de dix pièces de campagne et de quatre pièces de montagne, et des harnais de ces batteries; l'intendant du Bardo fit faire les habillemens des troupes. Il y eut un moment une sorte de presse de tous les ouvriers en bois et en fer de Tunis, et pendant quinze jours mille ouvriers environ travaillèrent à la Cazauba et à la Goulette pour les soldats de la Mohamédie. Les troupes étaient campées sous des tentes, les exercices se succédaient rapidement dans la journée, les manœuvres des batteries attelées, les manœuvres d'infanterie, les légers travaux de sape et de mine, ce mouvement continuel plaisait beaucoup au sabataba, qui venait souvent nous voir. J'avais presque oublié que j'étais au milieu d'un ramassis de Turcs, de Maures et de Bedouins, et je vivais là avec autant de sécurité que dans une caserne de France. Une seule fois l'ordre fut gravement troublé, et nous eûmes à réprimer la révolte d'une compagnie. Les soldats refusaient de se rendre à la manœuvre; ils finirent cependant par céder devant la fermeté dont fit preuve le commandant dans cette circonstance. Le châtiment fut sévère. Tous les mutins passèrent à la file devant le régiment rassemblé, et reçurent trois coups de crosse de fusil de chacun de leurs camarades, comme des soldats dégradés. Cette punition produisit un tel effet que beaucoup d'entre eux pleuraient. Après cet acte d'insubordination, dont la répression fut subie avec toute la résignation de soldats disciplinés, nous n'eûmes qu'à nous louer de la douceur et de la docilité de nos troupes.

Vers les premiers jours de mai, selon une loi musulmane, les soldats devant aller passer dans leur famille les trois jours de fête qui suivent le ramazan, nous profitâmes de cette circonstance pour conduire les troupes à Tunis et les faire manœuvrer devant le bey. Elles partirent le sac au dos, et firent le trajet de la Mohamédie à Tunis avec assez d'ensemble; cependant nous ne pûmes empêcher qu'il n'y eût quelques traînards. Un des grands obstacles à l'organisation des troupes régulières, c'est l'extrême aversion qu'éprouvent les soldats pour les souliers; si on les laissait faire, ils les porteraient volontiers au bout de leurs fusils, et marcheraient pieds nus. Il paraît qu'en Égypte les souliers ont fait aussi le désespoir des officiers qui ont commencé l'organisation des troupes du pacha, parce que là comme à Tunis, le cuir propre aux souliers des soldats est de très mauvaise qualité, et leur blesse les pieds. Quoi qu'il en soit, sauf quelques éclopés, nous arrivâmes, avec une assez belle contenance, en vue du Bardo, en colonnes à distance, enseignes déployées. Une population immense attendait l'arrivée du régiment; le spectacle était nouveau pour elle, et d'ailleurs c'était la première fois qu'on voyait des enfans de Tunis sous les armes. Un grand nombre de femmes voilées, mêlées à la foule, la plupart sans doute mères et sœurs des soldats, saluèrent le régiment d'un cri aigu et prolongé, qu'on peut comparer aux notes cadencées d'un flageolet. C'est l'honneur que les femmes rendent au bey et aux grands du pays. Nous entrâmes dans le sérail, au pas ordinaire, par un long corridor, où nos vingt tambours et autant de fifres faisaient un bruit d'enfer.

Le bey ne put résister au plaisir de venir au-devant de ses troupes : il se plaça en tête, et se mit à marcher au pas. Je riais de le voir lever les jambes pour mieux marquer le mouvement de la marche, avec la naïveté et le sérieux d'un enfant. Nous nous arrêtâmes dans une cour, où le régiment fit l'exercice à feu, et défila devant le bey. Après le défiler, les soldats déposèrent leurs armes au sérail, et nous les conduisîmes à Tunis. Nous logeâmes avec tous les officiers du régiment chez Sydi-Benajet, un des plus riches Maures de la régence. Tous les soirs, il y avait rassemblement et appel devant sa maison; puis, à la nuit tombante, les tambours, suivis d'une foule nombreuse, parcouraient la ville en battant la

retraite. Les tambours et le tambour-major firent une grande sensation à Tunis : tous les jours il se présentait des enfans échappés de leur maison, pour être tambours, et des hommes superbes, qui briguaient le poste de tambour-major. Il faut dire aussi que jamais tambour-major en France n'a eu son chapeau surmonté de plus magnifiques plumes d'autruche que le nôtre. Le commandant faisait espérer à tous ces ambitieux la faveur qu'ils sollicitaient, et c'étaient autant de beaux soldats qui figuraient bien dans les compagnies d'élite. Les soldats *de la Mohamédie,* c'est ainsi qu'on les appelait, se conduisirent assez bien à Tunis; il y eut bien quelques coups de sabre échangés entre eux et les Turcs; mais ils vécurent en bonne harmonie avec les habitans de la ville : c'était l'essentiel. Lorsque nous partîmes de Tunis pour la Mohamédie, nous emmenâmes plus de quatre cents volontaires, qui nous suivirent sans s'être fait inscrire. Le bey ne fut pas très content d'un pareil élan, et le lendemain nous eûmes la douleur de voir arriver Sydi-Benajet, qui nous énleva la moitié des nouveaux venus. Les troupes de la Mohamédie s'élevaient alors à quinze cents hommes environ. Le bey déclara qu'il ne voulait pas augmenter ce nombre; il appuya fortement sur sa résolution, sachant bien que, d'une manière ou d'autre, nous savions toujours attirer à nous quelques nouveaux soldats.

Peu de jours après, nous trouvant en mesure d'entrer en campagne, nous insistâmes pour que le sabataba rassemblât toutes ses troupes et que l'expédition contre Constantine eût lieu sans retard. Mais le bey, alarmé par quelque article semi-officiel d'un journal qui annonçait l'annulation du traité conclu avec le général Clausel, ne voulut rien entreprendre avant que son traité ne fût ratifié par le gouvernement français. Dès-lors nous suspendîmes toute instruction nouvelle, déclarant que tout en voulant être agréables au bey, nous ne pouvions faire que ce qui pouvait être utile à notre pays, et nous attendîmes des nouvelles de France. Bientôt M. de Lesseps annonça officiellement au bey la non-ratification du traité, et un navire qui allait à Navarin jeta en passant l'ordre qui nous rappelait de Tunis. Le commandant Hudler arriva à peu près en même temps, sur un brick venant d'Alger, avec un triplicata de l'ordre de notre rappel et un nouveau projet d'arrangement

relatif un beylik de Constantine. N'ayant pu s'entendre avec le Bardo, il partit, et nous restâmes à Tunis, pendant qu'on appareillait un brick de guerrre que le bey nous fit offrir pour nous reconduire en France.

Libres alors de toute occupation, nous fîmes quelques courses dans l'intérieur de la régence. Nous suivîmes les traces de ce magnifique aquéduc de quinze lieues environ de développement, qui portait les eaux de la montagne du Zowan à Carthage. A une petite distance de la Mohamédie, on en trouve une belle ligne qui fuit à pas de géans dans la plaine; je n'ai rien vu de plus imposant que cette partie d'aquéduc jetée si hardiment sur un torrent. Souvent je passais par là, lorsque j'habitais la Mohamédie, et je ne pouvais m'empêcher de m'y arrêter, contemplant la triste majesté de ces belles ruines, au milieu d'une immense solitude. Que la vie de l'homme est peu de chose en présence de ces vieux témoins de l'antiquité! Il me semblait voir dans cette longue file d'arches, dont les plus éloignées échappaient à la vue, une image de la fuite du temps et de la destruction; on eût dit une file d'ombres qui couraient et se perdaient dans la terre. L'insoucieux Arabe vient poser sa tente à côté de ces immortels monumens, ou se loge avec indifférence sous les arches. Il ne bâtit pas, lui, pour des siècles. — « Ma demeure, dit-il, est légère et de peu de durée; elle est emportée par les vents; mais ne serai-je pas emporté à mon tour, et ne suis-je pas de passage sur cette terre? Un cheval, digne compagnon, un chien, gardien fidèle, une femme jeune et belle, une tente pour cacher nos amours, une étendue sans limites où mes pas soient libres, voilà tout ce que je demande à Dieu. » — Les traces de l'aquéduc nous conduisirent à la petite ville de Zowan qui a hérité de toutes les eaux portées jadis si magnifiquement à Carthage, et un peu plus haut à la belle source qui alimentait l'aquéduc. Il y a là d'admirables restes d'un temple d'un ordre corinthien, et de beaux bassins. Toutes ces constructions sont romaines; mais Shaw prétend que l'aquéduc est carthaginois. Les jardins de la petite ville de Zowan sont d'une grande richesse et d'une delicieuse fraîcheur, grace au tribut de ces eaux limpides qu'on y voit accourir de toutes parts.

Nous descendîmes vers la mer, et nous visitâmes la ville de Soliman où un Maure nous montra la clé d'une maison que sa fa-

mille possédait anciennement à Grenade. Après avoir traversé une plaine agréablement couverte d'oliviers, dans laquelle toutes les tourterelles du monde semblaient s'être donné rendez-vous, nous arrivâmes à Nebel, la ville des fleurs et des jolies femmes, un de ces charmans endroits où tout ce qu'on y voit enchante le cœur. La population a un air d'aisance et de bien-être qui vous plaît tout d'abord; elle vit presque dans la richesse, avec le produit de la culture des fleurs et des fruits. La campagne de Nebel est le jardin de la régence; c'est là que sont les champs de roses et de jasmins dont on distille les essences si renommées dans l'Orient. Les mœurs répondent à la douceur du pays. Il y a là certainement un reste de la belle civilisation des anciens Maures de l'Andalousie. C'était une agréable surprise pour nous qui venions de Tunis où toutes les femmes sont renfermées, de les voir ici aller seules dans les rues et sur les chemins. Elles passent rapides devant vous avec leurs légères draperies blanches, laissant sur un sable fin l'empreinte de leurs jolis pieds nus; elles vous jettent un regard que vous prenez pour une promesse; vous les suivez, et tout à coup vos aimables fantômes disparaissent au milieu des jardins. Plusieurs fois j'ai vu une petite porte s'ouvrir, une main blanche présenter un bouquet, et puis la porte se fermer subitement. Nous ne devions passer que quelques heures à Nebel, et son attrait indicible nous y retint plusieurs jours. On trouve à Nebel et aux environs beaucoup de ruines romaines; nous explorions le pays, l'ouvrage de Shaw à la main; nous eûmes le plaisir de lire les inscriptions de plusieurs grandes pierres près des ruines de Neapolis, que Shaw regrette dans son livre de n'avoir pas eu le temps de déchiffrer. Nous visitâmes encore quelques villes, telles que Rhades, Gurba, Hammamet; tout ce littoral de la régence de Tunis est d'une grande fertilité; il fait partie de la *Zengitanie* des anciens; les Tunisiens l'appellent *Quartier d'Été*.

Nous rentrâmes à Tunis enchantés de notre voyage, et nous attendîmes dans la maison de Sydi-Benajet le jour de notre départ pour la France. J'ai vu à Tunis des maisons d'un luxe oriental plus recherché, mais dans aucune autre on ne trouvait cet air d'abonbance et de prospérité qui me rappelait le temps des patriarches. On respirait dans de riches appartemens comme une saine odeur

de troupeaux; c'est qu'en effet on était presque toujours obligé de passer au milieu des brebis pour arriver à l'escalier qui conduisait aux appartemens, et toutes les avenues étaient encombrées de chameaux qui arrivaient ou partaient pour le service de la maison. Sydi-Benajet avait deux fils, deux beaux jeunes hommes, gouverneurs de Souza et de Zerbi. L'aîné des deux se trouvait dans ce moment chez son père, avec ses nombreuses femmes; on parlait beaucoup d'une belle Grecque qui lui avait coûté 10,000 francs. J'ai passé dans cette maison les jours les plus sereins de ma vie. Le matin, lorsque Sydi-Benajet et son fils se rendaient au Bardo, je montais à cheval et j'aimais, avec un petit vent frais, à me promener autour des remparts, sur les collines, aux environs des marabouts où les femmes venaient prier. Lorsque le soleil faisait chercher l'ombre, je rentrais à Tunis; c'était l'heure où les bazars se remplissaient de monde, j'allais m'asseoir devant le café des officiers turcs, et mon plaisir était de voir passer la foule. Des hommes, parcourant les rues, vendaient aux enchères des objets de prix, tels que pistolets, sabres, ceintures voiles brodés de femmes. Avant midi, tout ce peuple s'écoulait; les rayons du soleil brûlaient le pavé des rues, les boutiques se fermaient, et peu à peu la ville devenait silencieuse. J'ai traversé plusieurs fois Tunis à cette heure; on eût dit une ville abandonnée. J'aimais à me sentir pressé par la soif, au milieu des rues désertes, pour me donner le plaisir de boire un verre de cette eau hospitalière que quelques Maures mettent derrière leur porte pour les passans. Vers une heure, nous dînions seuls, le commandant et moi. Un jour seulement Sydi-Benajet vint s'asseoir à notre table, et l'on ne saurait comprendre la gêne qu'il éprouva à manger devant nous. Il voulut d'abord se servir de sa fourchette, mais sa maladresse était extrême; il riait de son embarras, le bon vieillard, et il n'osait manger avec les doigts; mais tout à coup il prit bravement son parti, il rejeta sa fourchette, retroussa les manches de sa veste jusqu'au coude, et se mit à tremper ses doigts dans la sauce, à faire des boules de viande et de mie de pain : il mangea enfin à sa manière et dîna de fort bon appétit. Après notre dîner, j'allais trouver souvent le fils de la maison, avec lequel je m'étais lié d'amitié; nous nous asseyions sur un divan dans une grande salle dont le pavé était de marbre et dont les murs étaient revêtus

de faïence. Nous faisions soigneusement fermer les jalousies des fenêtres; le jour ne pénétrait qu'à travers des rideaux de soie rouge; nous fumions, prononçant à peine quelques paroles de loin en loin; nous prenions du café et des sorbets; un juif venait nous chanter des airs doux comme des cantiques; la pipe souvent tombait de nos mains et nous nous endormions jusqu'au soir.

Tous ceux qui ont visité l'Orient ont éprouvé ce qu'a de charmes l'heure du soir sur les terrasses. Pendant le jour, quoi qu'on fasse, on éprouve quelque chose d'accablant, le soleil vous tient enfermé; il semble que les voûtes dorées des appartemens pèsent sur votre tête et oppressent votre poitrine; mais le soir on sort de prison, on monte sur la terrasse, et l'on se sent plus léger. Le dernier sourire du crépuscule, le lever de la lune, une voix lointaine de femme, une ombre qui apparaît, un geste, une attitude gracieuse, telles sont les jouissances de cette heure.

Tant que le jour dure, les femmes se montrent peu, elles ne font que passer et se cachent. Il n'y avait qu'une jolie petite fille sur une terrasse voisine, que je pusse bien voir. Encore, les premiers jours elle n'osait pas se montrer; elle traversait rapidement la terrasse, venait se cacher derrière un mur, et n'avançant que par momens sa charmante tête, elle attendait la nuit. Peu à peu elle s'enhardit; avant que la nuit ne fût venue, elle prenait un vase et arrosait ses jasmins. Entre le crépuscule et le lever de la lune, il se passait un moment d'une nuit profonde. C'était dans ce moment que les terrasses se remplissaient de femmes, je les entendais sans pouvoir les distinguer. Lorsque la lune s'élevait dans le ciel et versait sa clarté sur la ville, les femmes ne s'enfuyaient pas; elles ne craignaient pas alors de se laisser voir; leur pudeur ne s'alarmait pas de cette lumière; il semblait qu'elles se reposassent sur la nuit du soin de les couvrir de ses voiles; et la nuit pourtant était presque aussi claire que le jour de nos villes du nord de la France. Le spectacle de ces femmes assises sur les terrasses, au clair de la lune, est un des plus ravissans que j'aie jamais vus. Tout s'adoucissait et s'idéalisait sous la molle et tremblante clarté; les poses du corps me semblaient plus voluptueuses, les formes plus parfaites, les vêtemens plus transparens; les têtes avaient quelque chose de suave. Toutes ces femmes se mouvaient à peine; elles res-

piraient seulement le frais et le calme de la nuit; on les eût prises pour des groupes d'ombres heureuses; en les voyant ainsi, je comprenais le paradis de Mahomet, le séjour des houris ou *femmes épurées*. Il y en avait une, peu éloignée de moi, qui chantait toute la nuit en s'accompagnant d'une espèce de luth. Peut-être ne pensait-elle seulement pas à ce qu'elle disait. C'était le chant continu d'une ame pleine de bonheur qui s'épanche comme une source.

L'appartement que nous occupions chez Sydi-Benajet n'était pas éloigné de l'appartement des femmes; je voyais une porte dont je n'avais qu'à franchir le seuil pour me trouver au milieu d'elles. Mais je connaissais trop bien les devoirs sacrés que m'imposait l'hospitalité pour songer à commettre la plus légère indiscrétion. Mes yeux, cependant, se tournaient, malgré moi, vers cette porte, qui parfois s'entr'ouvrait un peu, et où paraissaient de jeunes Mauresques. C'était toujours le matin que ce faisait ce petit manége. Je comprenais, au bruit que j'entendais, que les maîtres étaient loin. J'ai dit que Sydi-Benajet et son fils se rendaient dans la matinée au palais du bey. Il fallait voir alors comme toutes ces femmes étaient joyeuses et bruyantes; elles chantaient et folâtraient; elles aiment tant à faire tout ce qu'on leur défend. De belles négresses sortaient de l'appartement des femmes, allaient et venaient, coquettes, sveltes, au costume lascif; un simple mouchoir attaché autour de leurs reins flexibles, et qui descendait à peine jusqu'aux genoux, collait sur leur corps. Un jour qu'on me croyait parti pour ma promenade du matin, je revins subitement; on lavait la maison du bas en haut. Un nègre, placé à la première porte d'entrée des appartemens, voulait m'empêcher de passer; je ne le compris pas, et pressé d'aller dans ma chambre, j'entrai avec précipitation. Je me vis tout à coup au milieu de dix jeunes femmes, toutes dans un costume fort léger. Aussitôt qu'elles m'aperçurent, elles s'échappèrent de différens côtés en jetant de petits cris de peur et de surprise, comme ferait une troupe de jeunes baigneuses au milieu desquelles tomberait un jeune homme. Poursuivant mon chemin, j'entrai dans une chambre où je vis un rideau de croisée qui remuait; il me prit un violent battement de cœur; j'allai au rideau, et je trouvai blottie dans l'encoignure de la fenêtre la charmante petite fille que je voyais le soir sur la terrasse. Elle était presque nue; ses petites mains cachaient son sein;

ses yeux, levés vers moi, me demandaient grace. Elle tremblait, la pauvre enfant, et n'osait proférer une parole. Je voulus lui prendre la main; elle se jeta à mes genoux en me faisant signe de sortir. Comme j'hésitais, elle me regarda d'un air plein d'effroi; et, passant sa main sur son cou de cygne, elle fit le geste qu'on lui couperait la tête. Son geste, son expression, étaient si vrais; je fus saisi de pitié; je me dirigeai vers ma chambre; j'entendis derrière moi le bruit léger d'une robe, je vis une ombre courir sur le mur; je détournai la tête, la petite fille avait disparu. J'appris par un nègre qu'elle avait dit que je ne l'avais pas aperçue, qu'elle était restée cachée derrière le rideau. Mais depuis ce jour je ne vis plus la porte de l'appartement des femmes s'ouvrir; j'allai souvent sur la terrasse, je ne vis plus la jolie enfant arroser ses fleurs. Les femmes furent tenues plus sévèrement, et Benajet fils me bouda un peu.

Le départ des pèlerins pour la Mecque est une des choses les plus curieuses que j'aie vues à Tunis. Les voyages lointains s'entreprennent vers la fin du mois de mai. Durant les fêtes qui suivent le ramazan, le Koran fait une loi aux musulmans de passer trois jours dans leur ville natale, au sein de leur famille, loi sainte qu'ils observent religieusement. Tous les ans les proches parens se réunissent, les enfans entourent leur père, des mains ennemies se rencontrent et se pressent, les cœurs attiédis se réchauffent, les liens sacrés du sang se resserrent, et la bénédiction du ciel descend sur la famille entière. Au sortir de ces touchans banquets on se fait de tendres adieux et on se sépare. Les chemins se remplissent de voyageurs; le Maure opulent part sur son beau cheval, l'Arabe s'éloigne avec ses chameaux, le pèlerin prend son bâton et se met en route.

Tous les pèlerins des états barbaresques qui veulent faire le voyage de la Mecque se rassemblent à Tunis, où ils viennent s'embarquer pour Alexandrie. Il en arrive de Maroc, d'Alger, de Constantine, des montagnes de l'Atlas, du désert de Sahara. En attendant le jour du départ, ils s'établissent sous les murs de la ville, dans l'endroit qu'on appelle *la Marine*. Rien n'est plus bizarre que le spectacle de cette multitude campée sans tentes sur les bords du lac. Les pèlerins portent en général le costume arabe. Un grand burnouz blanc les couvre tout entiers; des étoffes de laine blanche

entourent leurs visages bronzés et amaigris, une corde de laine brune couronne leur tête et donne à leur physionomie un caractère sauvage. On les voit occupés sur cette plage à préparer la nourriture qu'ils doivent emporter au désert, et c'est vraiment une chose hideuse à voir. Les bras nus, les pieds dans le sang, ils dépècent des bœufs, déchirent de la viande, et la coupent en longs morceaux en forme de lanière, qu'ils suspendent sur des cordes pour la faire sécher au soleil. On dirait une volée d'oiseaux de proie qui s'est abattue au milieu d'un charnier, et dont on entend les cris confus.

Les pèlerins, avant leur départ, choisissent parmi eux un chef qui jouit ordinairement d'une haute réputation de sainteté. L'année que j'étais à Tunis, ce fut un marabout du Kairouan qui obtint cet insigne honneur. Le Kairouan, ville de la régence de Tunis, est la seconde cité sainte aux yeux des Arabes; elle a droit d'asile, et l'entrée en est interdite aux juifs et aux chrétiens. Quelques malheureux marchands juifs, qui ont voulu parfois s'y introduire sous le costume arabe, ont été massacrés dans les rues, et leurs membres jetés par-dessus les remparts. Les criminels de la régence qui peuvent échapper aux mains de la justice et se réfugier dans la ville, sont, sous sa protection, à l'abri de toute atteinte; toute puissance humaine vient expirer sur le seuil des portes saintes. La grande renommée de vertu du marabout du Kairouan lui venait en partie de la résistance énergique qu'il avait opposée aux volontés du bey, dans une circonstance où les droits d'asile de sa ville avaient été violés par des soldats turcs. Il était d'une stature élevée et d'une grande maigreur; il avait la peau couleur de feu, la barbe rare et les mains osseuses. Je ne saurais rendre l'impression que produisit sur moi la vue de cet homme extraordinaire. Il était d'une mobilité singulière, on l'eût dit sous l'influence constante d'une machine électrique; ses paroles brèves que je ne comprenais pas, ses mouvemens brusques, tout en lui me paraissait étrange; mais son regard vitreux, si je puis m'exprimer ainsi, avait surtout quelque chose de magnétique qui me fascinait. Au reste, presque tous les pèlerins portaient sur leur visage ce caractère d'exaltation; peut-être était-ce l'effet des longs jeûnes du ramazan. Quelques-uns certainement étaient fous. Trois d'entre eux surtout, qui avaient leur

tête nue, eussent provoqué le rire, s'ils n'avaient excité la pitié. On sait que les musulmans se rasent la tête et la tiennent toujours couverte; ceux-ci avaient laissé pousser leurs cheveux, et leur tête nue sous un soleil brûlant, tout hérissée de cheveux noirs et rudes, offrait l'indice le plus frappant de la folie. Parmi les pèlerins, il en est qui vont à la Mecque pour remplir un vœu qu'ils ont fait dans un moment de détresse, d'autres qui entreprennent ce voyage sans espoir de retour, connaissant les dangers du désert, et acceptant cette mort de martyr comme une fin heureuse de leur misérable existence, ou comme une expiation de leurs fautes.

Un matin, du haut des remparts, je les vis partir avec leurs longs bâtons à la main, et leurs petits paquets sur le dos, semblables à un essain d'abeilles, qui fait entendre au loin son bourdonnement. Les pèlerins, avant de s'embarquer, devaient se rendre à un marabout très vénéré qui a été élevé sur les ruines de Carthage; c'est le monument tutélaire des voyageurs; les marins, les soldats, tous ceux qui entreprennent des courses lointaines, viennent y déposer leur offrande et demander des prières. La caravane suivit les bords du lac; le marabout du Kairouan était à la tête, entouré de quelques pèlerins qui portaient des pavillons rouges. Elle s'achemina en silence vers le cap de Carthage et vint s'agenouiller dans un profond recueillement autour du *santon;* les pavillons furent placés flottans au-dessus de la porte. Après leurs prières, les pèlerins n'avaient plus qu'à s'embarquer, ils descendirent sur le port de la Goulette.

Dès qu'ils virent dans la rade le navire qui était destiné à les porter à Alexandrie, ils poussèrent des cris de joie, comme s'ils eussent déjà aperçu la Mecque. Le navire était en appareillage, il faisait ses dispositions pour mettre sous voile; il se balançait sur les flots, à pic sur sa dernière ancre; les voiles étaient prêtes à tomber à commandement. Le capitaine voulut mettre quelque ordre dans l'embarquement, mais cela lui fut impossible. Les pèlerins se précipitèrent dans les chaloupes, au risque de les faire couler; ils s'entassaient les uns sur les autres, malgré les efforts que faisaient les matelots pour les repousser. Le capitaine avait fait marché pour prendre deux cents pèlerins à son bord, déjà il en était parti au moins ce nombre, et il en restait autant sur le quai. Ce n'était pas

la première fois, disait-il, que cela arrivait. Une année, ayant reçu à bord tous ceux qui se présentaient, il vint à manquer d'eau; tous les jours il mourait un grand nombre de pèlerins, il en jeta plus de la moitié à la mer, et à son arrivée à Alexandrie, il en trouva encore plus que son compte. Il s'embarqua en déclarant qu'il ne prenait plus personne, et repoussant à coups de rames les plus osés qui voulaient sauter dans les chaloupes. Lorsque les pèlerins le virent s'éloigner, ils se livrèrent à un affreux désespoir, ils se frappèrent la poitrine, en criant et pleurant, comme s'ils avaient été laissés sur une plage étrangère. Mais tout à coup, ayant aperçu un bateau dans le port, ils s'y jetèrent comme des furieux, et forcèrent les matelots à les conduire au navire. On levait l'ancre; le bateau eut le temps d'aborder. Les pèlerins déjà embarqués proféraient des menaces contre l'équipage et tendaient leurs mains à leurs frères; ceux-ci, en arrivant, se cramponnèrent au navire avec rage, et l'escaladèrent comme des démons. Le capitaine du bord comprit qu'il serait dangereux pour lui de s'opposer à l'embarquement de ces hommes exaspérés, il n'y mit aucun obstacle; seulement il les fit descendre tous à fond de cale. La manœuvre de l'ancre était finie. Au commandement : largue les huniers, les hautes voiles tombèrent, et s'enflèrent au vent; lorsque les flots mugirent, pressés par la proue du navire, des cris de joie partirent du fond de la cale, et retentirent dans l'air. Le navire avait pris son essor.

J. L. Lugan.

Arc-de-Triomphe de l'Etoile.

Dans le court espace de trois mois Napoléon, à la tête de 160,000 hommes, avait vaincu l'Autriche et la Russie. A la suite de quelques brillans faits d'armes, dont le plus éclatant fut le combat d'Elchingen, Mack, général en chef de l'armée autrichienne, s'était laissé investir dans Ulm, et, chose inouie, avait mis bas les armes à la tête de 30,000 hommes. Vienne avait ouvert ses portes aux Français, et l'empereur y avait fait une entrée triomphante. Enfin il venait de vaincre, dans les plaines d'Austerlitz, l'armée russe unie aux restes des troupes autrichiennes. La France entière était dans l'enivrement de la victoire. L'empereur voulut consacrer ces souvenirs en élevant un arc-de-triomphe à la gloire des armes françaises. Il décida, par un décret du 18 février 1806, qu'il serait construit à la barrière de l'Etoile; et, pour le rendre digne des batailles gigantesques dont il devait transmettre la mémoire à la postérité, il résolut de lui donner plus d'élévation qu'à tous les arcs-de-triomphe de l'antiquité ou des temps modernes.

L'architecte Chalgrin fut chargé de la construction de ce monument. Il en assit la masse énorme sur des fondations qui s'enfoncent à vingt-six pieds au-dessous du sol, et qui ont cent soixante-huit pieds de longueur et quatre-vingt-quatre pieds de largeur. La première pierre fut posée le 15 août 1806. Si un jour nos neveux, en démolissant l'édifice, viennent à la découvrir, ils y liront une inscription destinée à transmettre aux âges futurs un souvenir de cette famille Bonaparte dont la gloire a été si grande et la puissance si courte. *L'an* 1806, y est-il écrit, *le quinzième d'août, jour de l'anniversaire de la naissance de sa majesté Napoléon-le-Grand, cette pierre est la première qui a été posée.*

Tandis que les constructions se faisaient avec une sage lenteur, la puissance de l'empire augmentait sans cesse; la victoire d'Iéna avait frappé au cœur la Prusse, si illustrée naguère par les armes de Frédéric. Wagram avait abattu l'Autriche assez imprudente pour affronter de nouveau les chances terribles des combats. Napoléon, séduit par le désir d'obtenir un héritier, et par l'ambition de s'allier aux vieilles dynasties de l'Europe, répudiait Joséphine de Beauharnais, sa première femme, et épousait, le 30 mars 1810, Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur François. On fit à Paris, pour célébrer ce mariage, des fêtes magnifiques au milieu desquelles on remarquait surtout une décoration qui s'étendait des Tuileries à l'arc-de-triomphe, et qui présentait les dispositions les plus majestueuses. L'arc fut bâti en charpente et en toile, et fut décoré par M. Lafitte de peintures et d'inscriptions. On commença à construire le 3 mars, et le 25 tout était terminé.

Mais, au milieu de travaux si nombreux, il survint de graves difficultés financières. Les matériaux augmentaient de prix, il en était de même de la main-d'œuvre. Les choses en vinrent au point que les charpentiers, dont les journées étaient montées à 18 fr., voulurent les élever à 24 fr. Il fallut une proclamation du préfet de police, suivie de l'arrestation de plusieurs d'entre eux, pour que le travail continuât. Profitant de tous ces embarras, les entrepreneurs réclamèrent des sommes bien plus grandes que celles qui leur étaient réellement dues. Ceux de l'arc-de-triomphe exigeaient 907,768 fr. C'est alors que la probité sévère de M. de Montalivet écrivit ces paroles dignes d'être méditées par tous ceux qui administrent les deniers publics : « Qu'on examine avec soin cette demande exorbitante. Quatre ou cinq cent mille francs me paraîtraient déjà une dépense excessive. Il faut trancher dans le vif sans égard à de misérables formes qui très scandaleusement nous coûtent chaque année une perte de plusieurs millions. » On examina en effet, et la dépense fut réduite, par la persévérance et la sagesse du ministre, à 499,522 fr.

Lorsque l'empire succomba, en 1814, l'arc de triomphe forma le centre d'une des nombreuses places d'armes qu'on établit aux diverses barrières. On employa son enceinte pour la défense de Paris; et son sommet devint un observatoire d'où l'on suivait les mouvemens des troupes ennemies. Bientôt la restauration, qui ne sut que répudier la gloire de la république et de l'empire, abandonna la construction d'un édifice dont la vue lui rappelait d'amers souvenirs; et ce ne fut qu'après la campagne d'Espagne de 1823 qu'elle résolut de l'achever et de le consacrer à l'illustration de sa politique et de ses armes. A cette époque, M. Huyot, chargé, avec M. Goust, de la direction des travaux, présenta un projet nouveau,

où, conservant les principales constructions de Chalgrin, il donnait au monument plus de magnificence. Il l'encadrait dans des colonnes immenses, qui dessinaient ses contours, et dont la saillie au dehors égalait au moins celle des bas-reliefs. Ses propositions ne furent point adoptées, soit à cause de l'accroissement des dépenses, soit à cause des changemens qu'il fallait apporter aux constructions déjà faites; et l'on se décida à suivre le projet de Chalgrin, en augmentant la saillie des corniches, afin de donner quelque vigueur aux lignes horizontales de l'édifice.

Tout était disposé pour achever l'arc de triomphe dans le système de la restauration; les projets des bas-reliefs étaient faits lorsque la révolution de 1830 arriva. Alors, le roi Louis-Philippe rendit ce monument à sa destination primitive, se montrant ainsi l'ami et le défenseur de notre vieille gloire nationale. Les constructions furent poussées avec vigueur. M. Huyot fit le grand entablement; M. Blouet, qui le remplaça en 1832, éleva l'attique, et vient de terminer le monument. Sa hauteur est de cent cinquante-deux pieds, sa largeur de cent trente-huit pieds, son épaisseur de soixante-huit pieds. Le grand arc intérieur a quatre-vingt-dix pieds de haut et quarante-cinq pieds de large. Les petits arcs ont cinquante-sept pieds de haut sur vingt-six pieds de large.

Sur sa surface extérieure et sous les voûtes, des bas-reliefs et des inscriptions consacrent le souvenir des faits les plus éclatans de nos glorieuses campagnes. M. Rhude représente le peuple entier courant aux armes comme en 1792, et volant aux frontières; M. Marochetti, la victoire de Jemmapes. M. Lemaire nous fait assister aux funérailles de Marceau, où les ennemis eux-mêmes se réunirent à l'armée française pour honorer la mémoire de la loyauté; M. Feuchers nous montre le passage du pont d'Arcole, signalé par l'héroïsme de Bonaparte et par la mort touchante de Muiron; M. Chaponnière, la prise d'Alexandrie; M. Seurre aîné, la bataille d'Aboukir; M. Gecther, celle d'Austerlitz; M. Cortot, Napoléon au faîte de sa puissance et couronné des mains de la victoire.

Bientôt la victoire infidèle, abandonne les drapeaux de Bonaparte, et M. Etex nous peint la défense de la patrie, envahie en 1814 par les armées étrangères, et la paix qui mit fin à ces guerres longues et sanglantes.

Un bas-relief, plus grand que tous les autres, qui s'étend sur les quatre faces de la frise du grand entablement et qui a été exécuté par MM. Brun, Laitié, Jacquot, Caillouette, Seurre aîné et Rhude, offre un résumé de cette dramatique histoire. D'un côté les représentans du peuple, au pied de l'autel de la patrie, distribuent des drapeaux aux chefs des différens corps des armées, qui se préparent à marcher contre l'ennemi; de l'autre, la France régénérée, accompagnée de la prospérité et de l'abondance, re-

çoit ses armées au retour des combats, et leur distribue des couronnes. Les soldats amènent les monumens de leurs conquêtes.

Sur des boucliers placés dans l'attique figurent les noms de trente victoires les plus décisives. Ceux des victoires secondaires sont inscrits sous les voûtes. On y lit dans le même lieu les noms des généraux qui se sont distingués dans cette longue période de combats.

Telle est la description succincte de ce monument triomphal, placé si convenablement sur une éminence à l'entrée de la ville, environné de vastes avenues, lié à cette grande disposition du Louvre, des Tuileries et des Champs-Élysées. En considérant dans leur ensemble ses bas-reliefs et ses inscriptions uniquement consacrés aux souvenirs de la république et de l'empire, on ne peut s'empêcher de ressentir quelque regret de n'y rien trouver qui se rapporte à la monarchie par les soins de laquelle il a été terminé, et dont la politique a régularisé et affermi toutes les libertés conquises sous les régimes précédens. Cependant la force de notre gouvernement, la prudence du roi, son stoïcisme dans les dangers personnels, tout présente des sujets dignes d'inspirer nos artistes. Heureusement l'arc-de-triomphe n'est pas entièrement terminé; il reste encore à placer le couronnement de l'acrotère. Espérons qu'on y mettra la représentation des libertés françaises consolidées et des forces nationales développées par la sagesse du gouvernement de juillet.

L'arc-de-triomphe semble destiné à être le témoin des changemens successifs des édifices de la capitale, de leur dégradation et de leur destruction. Alors sa masse isolée sur l'éminence qu'il occupe attestera aux générations futures qu'à une époque reculée la France combattit avec une rare énergie pour sa liberté et pour son indépendance, et qu'après les convulsions inséparables de ces luttes glorieuses, elle trouva le bonheur et la vraie puissance sous un prince ami de la paix et des lois.

L.

BULLETIN.

Dans l'intervalle de nos sessions parlementaires il se produit un singulier phénomène. A défaut de gros évènemens, de grandes questions qui ébranlent l'atmosphère, on voit apparaître et voltiger dans l'air une quantité de petits bruits, de petits mensonges, de petits caquets, qui tombent sur le nez de celui-ci, entrent dans l'oreille de celui-là, qui piquent, déchirent, pénètrent sous l'épiderme, et font mille blessures plus cuisantes que dangereuses. Quand nos gouvernans songent à leur repos, la presse aussi prend ses loisirs. Alors commence la mission du faiseur de nouvelles, type à observer. C'est toujours, comme on dit à présent du moindre porteur de journaux, un homme d'esprit et de cœur; il se lève à huit heures, va voir un de ses cousins qui est lié avec un jeune homme attaché au cabinet d'un ministre, et fume avec lui un premier cigare. A dix heures on le voit sur la place de la Bourse, guettant l'arrivée de M. Etienne au café du Commerce, entrer derrière lui, et prendre à une table de distance sa tasse de café. L'appétit de M. Etienne l'ayant parfaitement renseigné sur l'état des affaires publiques, il va rôder devant Tortoni, demande du feu pour son second cigare à un *coulissier* qu'il ne connaît pas, et dit en le remerciant : — Combien fait-on? — 35. — Bah! Qu'est-ce qu'il y a donc? — Hum! hum! — Le voilà très avancé sur la question étrangère. Il prend des notes; il fume encore une botte de cigares jusqu'à cinq heures. A ce moment il court dans les bureaux de journaux, va se frotter contre d'autres nouvellistes, échanger avec eux les plus précieux documens. Il n'est pas inutile pour lui d'entrer au Café Anglais, de faire le tour des tables un cure-dent à la bouche pendant l'heure du dîner. Une promenade le soir dans les galeries de l'Opéra, en compagnie de deux ou trois fonctionnaires fort connus, fort bavards et très fumeurs, peut n'être pas sans fruit. Mais c'est surtout au foyer de l'Opéra que le faiseur de nouvelles trouve à récolter, à glaner, à mentir; c'est là qu'il se fait attraper. Il est certain d'y rencontrer des députés qui discutent en groupe et à haute voix, des hommes de bourse qui crient et qui rient, des journalistes qui dépensent leur esprit, et des étrangers de distinction entre deux vins. Après *les Huguenots*, il retourne à Tortoni, fait semblant de prendre une glace; et pendant que les coulissiers se vendent des rentes qu'ils n'ont pas, il se mêle à eux, toujours en demandant du feu, et prend ses dernières notes. Sa journée

est achevée. De cigare en cigare, il est arrivé à sonder les plus profonds mystères de la diplomatie; à savoir, mot pour mot, les conversations intimes du roi et de ses conseillers; à connaître les dissensions intestines du ministère, et les dispositions secrètes du cabinet russe, touchant la question d'Orient; et, le lendemain, il est annoncé au public que : « M. le duc d'Orléans a eu, ces jours derniers, un entretien fort vif avec M. le président du conseil. Dans ce tête-à-tête, le prince, encore ému de l'attentat auquel sa majesté vient d'échapper par miracle, est entré, à propos de ce fait, dans des considérations qui ont paru singulièrement contrarier le chef de la politique du 22 février. Son visage dissimulait mal la contrariété que lui faisaient éprouver les observations du prince. » Ou bien : « Une altercation très vive a eu lieu entre M. le maréchal Maison et M. Pelet de la Lozère. Personne n'assistait à cette scène, qui est restée secrète. Mais il est certain que la retraite de l'un des deux ministres en sera la conséquence inévitable. » Ou bien encore : « Sa majesté l'empereur de Russie a décidé, sans en faire part à ses conseillers les plus intimes, qu'une escadre de vingt vaisseaux viendrait croiser dans la Méditerranée, et protéger, au besoin, l'apparition de Tahir-Pacha dans les parages africains. On est fort tourmenté, en haut lieu, de cette résolution, dont nos renseignemens nous permettent de garantir l'authenticité. »

Reste à savoir si le public croira que le prince royal, M. le président du conseil, M. Pelet de la Lozère et l'empereur de Russie ont déposé leurs plaintes et leurs secrets dans le cœur des gobe-mouches qui vendent, à dix sous la ligne, leurs projets et leurs entretiens. Peu importe; il faut, à tout prix, subir cette inflexible loi du remplissage qui pèse sur les journaux, et satisfaire cette soif de nouvelles qui tourmente une population bavarde et curieuse. Tout devient bon à dire, depuis les conversations supposées du roi, jusqu'à la nomination projetée d'un garde champêtre. Nous avons relevé, cette semaine, dix colonnes de caquetages sur les discussions intérieures du cabinet, sur les préparatifs du mariage du prince royal, cinq destitutions importantes et toutes d'invention, notamment celle du chef de la division des beaux-arts, et celle d'un jeune chef de division à l'instruction publique; enfin, la nomination à la sous-préfecture de Sceaux d'un homme qui n'y songe pas. Nous ne suivrons pas nos confrères quotidiens et autres dans les conséquences à perte de vue qu'ils tirent encore du voyage des princes dans les cours du Nord. Nous n'avons pas, comme eux, le don d'invisibilité et de locomotion qui leur révèle tant de beaux mystères. Nous ne connaissons que des détails qui éclatent à la vue de tous. On nous a dit, par exemple, que la dépense de cette tournée s'était élevée à 600,000 francs, et que la magnificence intelligente et distinguée des voyageurs s'était déployée dans les moindres occasions. On s'est piqué envers eux de réciprocité, et l'hospitalité des souverains du Nord a été poussée jusqu'à une recherche minutieuse. Les personnes de la suite des princes ont été l'objet des plus flatteuses prévenances. La valetaille elle-même n'a pas été oubliée, et la bonté des chambellans prussiens et autrichiens s'est occupée de son bien-

être avec générosité; les domestiques des princes et de leur suite étaient servis à Vienne et à Berlin par les valets de la cour. Une table somptueuse était dressée pour eux; des laquais en culotte courte, en grande tenue, leur offraient du vin de Champagne, de Bordeaux et du Rhin, et leur versaient des rasades dont le souvenir vivra long-temps dans leur estomac. Pour revenir au mariage du prince royal, il a suffi d'une rumeur pour en accréditer la nouvelle : mais, en la supposant probable, personne encore une fois n'en peut connaître l'époque ni les stipulations. Personne n'a oublié que, pour varier le ton officiel des relations du voyage, plusieurs feuilles avaient insinué que l'accueil fait à Vienne aux princes français témoignait seulement de la politesse autrichienne, et qu'ils y avaient vainement cherché la cordialité des réceptions de Berlin. Or, l'empereur, et surtout l'archiduc, ont montré pour les jeunes voyageurs une véritable inclination, et se sont séparés d'eux avec le plus grand regret.

—Les affaires d'Espagne sont toujours à leur état ridicule et atroce. On se bat moins que jamais, et l'on fusille de plus belle. Le siége de Fontarabie ressemble au siége d'une redoute de neige attaquée par des enfans. Les Anglais font en Navarre assez triste figure et trop bonne chère. Cordova ne conclut rien, et Mendizabal vient d'être élu à Madrid. En Angleterre, les chambres s'occupent de bills d'intérêts privés; O'Connell trinque et pérore à Rochester, et soutient aux Anglais qu'ils sont esclaves, à quoi les Anglais répondent oui! oui! Il leur demande s'ils abandonneront les Irlandais dans leur lutte, à quoi les Anglais répondent non! non! Ces solennités à la fourchette trouvent toujours infatigable le représentant de l'Irlande. On en veut toujours à la mémoire du roi Guillaume. La statue de ce prince a un ennemi particulier qui lui décoche sans cesse des projectiles de la plus hideuse nature. L'autre jour encore la pauvre statue a reçu dans le dos une énorme pierre, et son visage a été souillé par un liquide noir et corrosif. La police croit tenir l'original qui s'amuse à ces actes inqualifiables.

—Deux grandes affaires qui occupent depuis long-temps nos tribunaux, sont terminées. Les assises d'Ille-et-Vilaine ont prononcé plusieurs condamnations dans le procès Demiannay, et Dehors, accusé d'incendie, vient d'être acquitté à Paris. M. Berryer, son défenseur, n'a pas manqué, selon son usage dans les grandes occasions, d'arroser de larmes sa plaidoirie, et Dehors s'est écrié en entendant la sentence : Mon innocence est enfin reconnue. Pendant que nous enregistrons les arrêts de la justice, nous ne pouvons passer sous silence le scandale qu'a produit le départ de la dernière chaîne des forçats. On est bien accoutumé depuis long-temps aux laborieuses forfanteries de ces scélérats, qui ont puisé dans la légende de *Robert Macaire* de nouveaux alimens à leur cynisme. On sait très bien que les forçats étudient à l'avance le rôle qu'ils joueront dans cette dernière représentation, au jour de ce dernier adieu à la société : les uns méditent d'être gais, les autres insolens. Celui-ci compose une romance dont il enseigne le refrain à ses compagnons. Tous se fabriquent des cha-

peaux de paille extravagans, parmi lesquels se distingue la coiffure exorbitamment haute et pointue *du magicien*. Mais cette année ils se sont surpassés. La présence de l'abbé Delacollonge dans la chaîne a donné lieu à une méprise dont a profité le célèbre François, le complice de Lacenaire, pour se permettre une parodie sacerdotale; en le voyant ainsi bénir le peuple, en entendant les autres s'écrier en riant : Comme il bénit bien ce gaillard-là! on s'est rappelé le geste de Wormspire et la réflexion impie de Bertrand. Il est certain du reste que la publicité donnée à toutes ces prouesses excite la verve de ces condamnés, et malgré l'hypocrite indignation avec laquelle la plupart des journaux racontent ces détails, on distingue dans leurs versions le plaisir étrange que les narrateurs ont trouvé à ces hideuses bouffonneries, et la certitude d'amuser le public en les reproduisant. Nous avons vu citer tout entière une espèce d'hymne avec refrain *en argot*, composée par le poète de la chaîne. Quand un malheureux écrivain ne peut obtenir dans un journal une mention de dix lignes pour un ouvrage d'honnête homme, on ne peut qu'éprouver du dégoût à voir deux colonnes gratuitement remplies par les rimes du bagne.

— Les fêtes de juillet se préparent avec pompe. Il y a, cette fois encore, un monument à inaugurer. L'arc-de-triomphe de l'Étoile sera découvert, dégagé de ses enveloppes de toile; ses bas-reliefs seront au jour. On recherche partout les vieux soldats de l'empire pour leur offrir des places d'honneur dans les estrades qu'on a construites autour du monument. Ce sera un spectacle attendrissant que cette exhumation des débris de la gloire française. Le nommé Petit, ancien maréchal-des-logis des chasseurs de la garde impériale, sera investi, ce jour-là, de la dignité de gardien de l'arc-de-triomphe. Il portera désormais son ancien uniforme. En un mot, rien ne sera négligé pour entourer de détails nationaux cette grande commémoration. On annonce cependant qu'il n'y aura pas de revue le 29 juillet. Il paraît que les renseignemens parvenus à l'autorité ont déterminé le conseil des ministres à prendre cette mesure. Plusieurs arrestations ont été faites, entre autres celle d'un nommé Hoquart, sous-officier, dit-on, au 41e de ligne. Hoquart a été arrêté à deux lieues de la capitale. On assure que dans une lettre qu'il adressait à un de ses amis, après l'avoir félicité d'avoir été témoin de l'incendie d'une forêt, il ajouta : « Moi, je voudrais assister à l'incendie d'une ville; j'ai besoin d'émotions fortes! »

— Un duel funeste est venu attrister toutes les conversations; à la suite d'explications personnelles entre M. Carrel et M. Emile de Girardin, relativement à une note insérée dans le journal *la Presse*, une rencontre a eu lieu à Saint-Mandé. Placés à quarante pas, les deux adversaires arrivèrent à la distance de vingt-quatre pas, après avoir fait l'un dix, l'autre six pas. M. Carrel tira le premier et atteignit M. Girardin, qui eut la cuisse traversée, et riposta à l'instant même. M. Carrel a été blessé dans le bas-ventre, à deux pouces de l'ombilic. Cette blessure est fort grave, mortelle peut-être. Personne ne peut se défendre d'un profond sentiment

de regret en voyant exposée à de pareilles chances la vie d'un homme aussi honorable, aussi distingué. Les adversaires politiques de M. Carrel déplorent eux-mêmes le résultat de cette affaire.

VAUDEVILLE. — *Casanova*, par MM. Etienne Arago, Desvergers et Varin. — Il est fort étonnant que les vaudevillistes n'aient pas songé plus tôt à fureter dans ces incroyables mémoires du plus damné libertin qui se soit imaginé d'enregistrer ses folies : quel livre que celui de Casanova! avec quel aplomb il nous raconte qu'il a triché au jeu, dépouillé les femmes, ruiné les hommes! Richelieu ne lui est supérieur que par le rang et la qualité. Duc et pair, il n'a eu qu'à se baisser pour ramasser du vice et de la prostitution dans une cour corrompue. Casanova, aventurier d'origine obscure, a dépensé cent fois plus de rouerie pour nouer sa moindre intrigue qu'il n'en fallut à l'amant de Mme Renaud la tapissière pour déranger son ménage. Quelle variété de moyens, quelle diversité dans son langage et ses protestations d'amour! Avec la grande dame il est poli, dépensier, grand seigneur; s'il s'adresse aux filles d'auberge, il se fait crapuleux et brutal comme un muletier; brave dans l'occasion, il perfore les gens avec une botte secrète, un coup droit qu'il a étudié. Tour à tour séminariste, soldat, joueur de violon, astrologue, rose-croix, il se préoccupe toujours de femmes, et sa philosophie aidée par un tempérament surnaturel le rend fort indifférent sur le choix. C'est chose aussi amusante qu'immorale que toutes ces aventures mêlées de réflexions spirituelles, d'aperçus élevés et d'aveux d'un cynisme sans pareil.

Au reste, si ce héros ne nous ment pas, la nature l'avait doué de facultés et d'appétits qui expliquent les désordres de sa vie, l'effrayante multiplicité de ses prouesses et les moyens qu'il employait pour assouvir des passions si impérieuses. On peut, sans être rigide, affirmer que Casanova fut un vaurien. Que la terre lui soit légère! C'est avec un épisode de ses mémoires approprié aux usages du théâtre, que les auteurs de *Casanova* ont composé une pièce en trois actes dans laquelle brille le talent jeune et frais de Mlle Fargueil. Casanova est en prison au fort Saint-André; au moyen d'une entorse qu'il simule, il écarte tout soupçon d'évasion et s'en va, affublé d'un domino, causer dans un bal masqué une foule de ravages. Il noue une intrigue avec la femme du gouverneur de la prison, compromet sa sœur Claudia, alarme deux maris, rosse un porte-clés, séduit une petite servante, et revient dans sa prison, où on le retrouve couché, de telle sorte qu'on ne peut l'accuser de ces méchantes actions. La conclusion est celle-ci : les deux maris sont rassurés, et la petite servante lui promet un rendez-vous. Il y a dans ce vaudeville tout ce qu'il faut d'esprit, d'arrangement et de gaieté pour réussir; il n'y manque qu'une seule chose, la popularité du personnage principal, de Casanova, dont les fredaines sont peut-être trop ignorées du vulgaire.

— Parmi les écrivains qui ont choisi l'histoire de l'antiquité pour but de leurs travaux, aucun n'a essayé d'entrer profondément dans les mœurs

des individus, de scruter leurs passions privées, de dévoiler les ridicules de leur intérieur; des récits de bataille, des réflexions politiques sur les évènemens de tel règne, sur l'habileté gouvernementale de tel prince, voilà le cercle d'idées dans lequel se sont constamment renfermés les historiens. En publiant les *Romans historiques du Languedoc*, qui viennent de paraître chez l'éditeur Ambroise Dupont, M. Frédéric Soulié s'est imposé une tout autre tâche; il a voulu peindre la vieille civilisation, en faisant poser devant lui les individus, puis en étudiant leur caractère; en analysant leurs penchans, en dévoilant leur bonne et leur mauvaise nature.

— Un refugié Polonais, M. le comte Henri Krazinski, vient de publier un roman historique en deux volumes, la *Bataille de Kirholm, ou l'Amour d'une Anglaise*. Ce livre renferme des renseignemens entièrement nouveaux sur un pays, des mœurs, des coutumes qui nous sont encore inconnus; l'intrigue est rapide et dramatique; l'auteur, avec cette facilité particulière aux hommes du Nord, manie également bien sa langue nationale dans laquelle il pense, et la nôtre dans laquelle il écrit.

— M. Félix Davin vient de publier un roman historique sous le titre d'*Une Fille naturelle* (1). La scène se passe en 1556, sous Henri II. Saint-Quentin est le théâtre du drame. Des recherches suffisamment consciencieuses ont été entreprises par l'auteur, mais l'action se dégage avec quelque lenteur dans un style qui manque parfois d'éclat et de couleur.

(1) Chez Dumont, au Palais-Royal.

LES ADEPTES

DE L'IMMORTALITÉ.

Il fut un moment, dans la vie de l'Europe, où l'homme ne douta de rien. On venait de découvrir une puissance dans un grain de salpètre et de charbon. La science s'avançait, dans le chemin du ciel, le télescope à la main; la bousole avait été trouvée, avec ses utiles et mystérieux secrets. Un jour, sur les places publiques de Gênes, de Venise, de Florence, une nouvelle tomba, auprès de laquelle toutes les nouvelles que la Renommée a publiées depuis ne sont que des contes d'enfans : on annonça qu'un monde avait été découvert par un Italien; un monde de l'autre côté des mers, un monde avec une nature toute colossale, avec des arbres, des hommes, des animaux inconnus. Il est difficile d'apprécier aujourd'hui l'ébranlement qui fut donné aux imaginations italiennes par ces révélations inattendues. Tous les esprits étaient en délire; les jours fabuleux des Titans semblaient vouloir se faire historiques; on allait escalader les cieux; on cherchait Ossa et Pélion. Dieu se mettait à la por-

tée des intelligences; il n'y avait plus de secrets dans la machine de l'univers. Les alchimistes tenaient enchaînés sous cloche tous les Protées : les phénomènes arrivaient avec leur explication : on avait enfin le mot de cette énigme qui retentit dans les vents, dans les bois, dans les mers; on avait pris Dieu sur le fait.

Ce fut une époque d'orgueil, de folie, d'athéïsme et de débauches. La foi même du clergé romain en fut ébranlée : c'était peu de Luther et Calvin; voilà que le télescope donnait raison à Galilée et à Copernic. Copernic avait écrit : « Si nous avions des instrumens, nous verrions les phases de Vénus comme celles de la lune. » L'illustre astronome, après avoir écrit cette vérité, n'avait pas eu le courage de la soutenir; il publia son livre et mourut le lendemain, pour s'éviter des embarras et des persécutions. Les instrumens ayant été découverts, on aperçut les phases de Vénus, l'anneau de Saturne, les satellites des planètes, plus ou moins nombreuses, selon leur éloignement du soleil. Tout cela semblait porter atteinte à quelques passages des livres saints qui n'avaient pas prévu Galilée et Copernic. L'Amérique arrivait ensuite pour tourmenter le premier chapitre de la Genèse. Les uns s'alarmaient de la révolution inévitable que ces choses allaient soulever dans les idées; le plus grand nombre se laissa maîtriser par le démon de la superbe, se souciant fort peu que les portes de l'enfer prévalussent contre le Vatican, et trouvant, au contraire, dans ce désordre intellectuel du moment, une excitation de plus à mener joyeuse vie; fermant l'oreille aux terreurs du démon, puisque l'enfer était mis en problème par la découverte de l'Amérique, et qu'après tout, s'il existait, on saurait bien découvrir un secret d'alchimiste pour éteindre ses flammes, ou y vivre à l'aise éternellement.

Les hommes oisifs et opulens qui s'entretenaient des merveilles qu'ils avaient vues, ou que leurs pères leur avaient racontées, se persuaderent aisément que le monde était sur la voie d'une ère nouvelle, et que chaque jour devait enfanter son prodige. Les plus exaltés ne doutèrent point que, de découvertes en découvertes, on arriverait nécessairement à quelque chose de mieux que l'extinction des flammes de l'enfer, c'est-à-dire à l'immortalité du corps. Ils se disaient qu'à coup sûr la nature avait un secret qui devait à jamais abolir la mort sur la terre, et que tous les efforts de la science et

de l'imagination devaient tendre à lui arracher ce secret, bien plus important que l'invention de l'Amérique, de l'anneau de Saturne et de la poudre à canon. On organisa donc des plans pour tuer la mort.

Un comte de Bolsena qui jouissait d'immenses revenus, et qui se désolait à l'idée de les perdre en mourant, se mit à la tête d'une société clandestine qui ne cherchait pas la pierre philosophale, mais l'immortalité. Cette secte se réunissait dans un château de la grande île du lac de Bolsena. Cette résidence est aujourd'hui détruite, ou du moins il n'en reste que les ruines. L'île des adeptes se révèle encore au voyageur des Apennins, lorsqu'il a laissé à sa droite le village de *San-Lorenzo-Nuovo*, et qu'il découvre le magnifique lac de Bolsena, autrefois cratère d'un volcan.

Le comte de Bolsena, l'allié d'Americo-Vespucci, s'était promis, lui aussi, de faire une découverte plus utile à l'humanité que la conquête d'un monde nouveau. Il était dans la force de l'âge et il était presque certain de ne pas être surpris en traître par la mort, avant d'avoir trouvé le secret de lui échapper. Les adeptes se réunissaient sur le lac, sous sa présidence, toutes les fois que l'un d'eux avait une communication à faire à la société. On écoutait gravement; on discutait sur le procédé d'immortalité trouvé par l'adepte; on ne se livrait aux expériences que sur l'avis unanime qu'il y avait chance de réussir. Alors on prenait un vieillard agonisant, on lui imposait le remède de la vie éternelle, et le vieillard mourait le lendemain.

La société ne se décourageait pas. Après la mort du vieillard, on constatait unanimement que l'expérience était mauvaise et le procédé vicieux. Cela étant admis, on recommençait à se plonger dans les calculs; on étudiait les simples, on en exprimait des sucs; on combinait les poisons et les plantes alimentaires, afin de neutraliser le principe de mort par la vigueur de l'élément de vie : on cueillait la ciguë avec la main gauche, la droite sur le dos, par un sombre clair de lune du mois de mars; on prononçait tout bas le mot ineffable, le mot qui brûle le papier lorsqu'on l'écrit, ou la lèvre qui le laisse échapper; on chantait en chœur le verset du psalmiste, *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*, mais à rebours, en remontant du dernier mot au premier; horrible sacrilége qui ré-

jouit l'enfer et met le démon à la disposition de l'homme, dans les hautes combinaisons magiques. On épuisait la cience et la nécromancie. Les adeptes dépérissaient à vue d'œil, brûlés par la flamme des veilles; ils mouraient avec des regrets inconnus aux autres hommes, parce qu'ils pensaient qu'une heure d'existence de plus les eût initiés peut-être au grand arcane quidevait donner à leurs heureux confrères des corps immortels.

Pour combler le vide de ses rangs dégarnis, la société se recrutait de nouveaux membres. Mais elle n'admettait dans son sein que des hommes énergiquement organisés, et dont l'indomptable courage avait triomphé des formidables épreuves de la réception. La société ne voulait pas donner asile dans son sein à des lâches qui se seraient fait de l'initiation un rempart assuré contre la mort; elle ne donnait le titre d'adeptes qu'à ceux qu'elle avait jugés dignes de l'immortalité par le mépris qu'ils témoignaient de la vie. Aux solennelles épreuves le cœur faillissait souvent au plus brave; le récipiendaire était introduit les yeux bandés dans des souterrains sur lesquels mugissaient les vagues du lac de Bolsena; il entendait des bruits, des voix, des murmures, des gémissemens, qui ne lui rappelaient rien de connu; l'eau du lac suintait à travers le mince plafond, et l'inondait bientôt d'une pluie glacée comme s'il eût été roulé par un torrent; il entendait mugir sur sa tête la roue d'un moulin, suspendue sur l'écume d'un gouffre, avec les bruits de ferrailles et de battans rouillés d'une large écluse emportée par la violence des eaux. Si le récipiendaire criait *merci*, deux bras vigoureux le saisissaient; on lui faisait boire un narcotique, et à son réveil, il se trouvait, seul, bien loin de Bolsena sur une crête sauvage des Apennins. La cérémonie de l'initiation n'était pas toujours la même. On disposait l'épreuve d'après le caractère connu de l'adepte futur. Quelquefois on le plaçait, par une nuit sombre, sur le piédestal naturel de granit qui dominait la haute cascade de Bighi. Recommandation expresse lui était charitablement faite de ne pas avancer d'un pouce, quelque chose qu'il entendît. Une forte écluse contenait dans son lit supérieur les eaux calmes de la cataracte. Au signal donné, l'écluse s'ouvrait, et le profond silence de la nuit était soudainement brisé par le fracas épouvantable des ondes qui tombaient à pic dans le gouffre. Un de ces malheureux éprouvés, ou-

bliant la recommandation, bondit de terreur sur l'étroit piédestal, et roula jusqu'au fond de l'abîme. On lui fit des funérailles magnifiques, et il fut reçu adepte de l'immortalité après sa mort : le diplôme posthume fut déposé dans son tombeau.

Un jour, dans la salle des séances, entra un adepte qui jouissait d'une grande considération. On le nommait le Viterbois. La société comptait beaucoup sur lui pour le succès de l'œuvre. Il n'avait encore rien inventé, mais on affirmait qu'il n'était pas homme à donner quelque chose au hasard, et que sa première expérience serait un triomphe. Son apparition excita un grand intérêt cette fois, parce qu'il était nu, et qu'il portait à la saignée du bras gauche un ruban rouge, ponceau. Un adepte, qui entrait ainsi dans le lieu ordinaire des séances solennelles, avait une importante communication à faire à la société. Un grand silence se fit. L'adepte détacha son ruban rouge, et le président lui accorda la parole.

Le secret de la vie était enfin trouvé; aux premières phrases de l'orateur, la société applaudit d'enthousiasme; dès ce moment, c'en était fait de la mort; elle n'existait plus; l'adepte de Viterbe avait mis le pied sur le spectre hideux. Malheureusement, l'inventeur de l'immortalité demandait douze ou quinze ans pour faire jouir ses confrères du triomphe de sa découverte. Les uns répondirent que lorsqu'il s'agissait d'éternité, il ne fallait pas s'arrêter à si peu de chose, d'autres firent observer qu'il était fâcheux que le bénéfice de la découverte fût perdu pour les adeptes qui mourraient avant le jour de l'expérience. On répondit à ceux-là que la société s'engageait à découvrir un mode de résurrection applicable aux confrères ensevelis dans ces quinze ans. Le plus difficile étant obtenu, le reste était un jeu.

La société résolut de s'armer de patience; on décida que les recommandations de l'adepte viterbois seraient suivies exactement, et que, dès ce jour, tout confrère était dispensé de songer à de nouvelles expériences, puisque le procédé nouveau avait toutes les garanties de réussite que le scepticisme le plus méticuleux pouvait exiger.

D'abord, l'adepte viterbois avait demandé une petite fille de trois ans et un garçon de quatre, tous deux aussi beaux que peuvent l'être des enfans de cet âge. Les adeptes étaient puissans et riches

et vivaient dans un pays placé en dehors de toute domination. Ils trouvèrent sans peine les enfans demandés. On les enleva clandestinement dans la campagne de Bolsena. C'était la première condition du succès. La petite fille reçut le nom de *Vita*, le garçon celui de *Raggio*, *rayon*. Ils furent enfermés séparément dans deux jardins clos de hautes murailles, mais remplis d'agrémens, et dans lesquels on avait eu soin de ménager tout ce qui peut contribuer au développement du corps et à la santé. C'étaient deux prisons délicieuses avec des pelouses toujours vertes, de beaux massifs d'orangers, des bassins d'eaux vives; le paradis terrestre n'avait rien de mieux.

Les adeptes s'engagèrent par serment, toujours d'après l'injonction du Viterbois, de veiller, chacun à leur tour, sur Vita et Raggio. Ce service de surveillance fut régulièrement organisé. Il s'agissait d'épier tous les mouvemens des enfans, sans jamais se montrer à eux, et de déposer leur nourriture, sur un lieu apparent, la nuit, pendant leur sommeil. Chaque soir, les surveillans de garde devaient faire leur rapport au président de la société.

Vita et Raggio étaient plus jeunes encore que le Viterbois ne l'exigeait; ils avaient cet âge qui n'apporte à l'avenir aucune image du passé; leur vie n'était pas commencée lorsqu'ils entrèrent dans le jardin qui devait si long-temps leur servir de prison. En avançant en âge, leurs souvenirs devaient s'arrêter à ces pelouses sur lesquelles ils essayèrent leurs premiers pas. Ces deux êtres n'avaient donc point appartenu au monde, ils n'avaient vu que des arbres, des fleurs, des oiseaux, et jamais un visage humain. Les gardiens qui épiaient tous les mouvemens, faisaient une étude curieuse de l'espèce humaine à l'état de nature. Vita et Raggio, séparés l'un de l'autre par une haute muraille, s'essayaient à la vie par des habitudes, des poses, des mouvemens à peu près identiques; on aurait cru quelquefois qu'ils se copiaient, comme s'ils avaient pu se voir. Ils se réveillaient aux mêmes heures; ils jouaient sur la pelouse, imitaient le chant des oiseaux, se plongeaient dans le bassin, dont la fraîcheur matinale les faisait frissonner et rire aux éclats. Puis ils mangeaient gaiement les provisions du jour, sans avoir l'air de s'inquiéter de l'invisible providence qui apprêtait leurs festins; rarement on les surprenait dans une attitude mé-

ditative. Lorsqu'une teinte sombre tombait sur leurs calmes et gais visages, ils ne tardaient pas de s'étendre sur le gazon et de s'endormir. Le besoin de sommeil les rendait rêveurs et mélancoliques. Ils regardaient souvent le soleil à midi d'un œil fixe; ils lui souriaient comme au seul ami qui les visitait dans leur solitude, et lui chantaient en reconnaissance l'hymne harmonieux que leur avaient appris les alouettes et les rossignols.

L'adepte de Viterbe habitait un château dans le voisinage de Monterosi; il venait régulièrement, tous les sept jours, à l'île de Bolsena, pour lire les rapports des gardiens et observer lui-même, par la secrète lucarne, les progrès des deux enfans. Le jour de cette visite, les adeptes se réunissaient; on entourait le Viterbois, on le pressait de questions. Lui conservait un calme imperturbable, et répondait à ses confrères en termes d'oracles. Quelques vieillards, intéressés à une très prochaine solution de l'expérience, ayant demandé à l'inventeur s'il n'était pas possible de l'avancer de quelques années, le Viterbois répondit :

« Le cep de Monterosi a bourgeonné à la lune nouvelle; laissez jaunir le pampre et cueillir la grappe encore trois fois; le cep de Monterosi aime le bitume qui vient du lac de Vico; le lac de Vico est l'œil vitré par où regardent ceux qui habitent les lieux profonds. Il faut porter l'eau du torrent de La Paglia aux vendanges de Vico. Le torrent est à sec; laissez tomber les pluies sur les maremmes. Nos enfans sont beaux; Vita, ma fille, est dorée comme l'étoile Ibis quand elle se lève sur le cône sombre de Radicoffani. Raggio, mon fils, est brun, comme notre premier père. Laissez bourgeonner trois fois le cep de Monterosi. »

Il n'y avait rien à répondre à ces paroles; on s'inclinait de respect, chacun les admirait dans son cœur, et les vieillards se résignaient; il en mourut deux avant que le cep de Monterosi eût bourgeonné trois fois. On écrivit sur leur tombeau : *Dormiunt et expectant*.

Trois ans après, à la saison des vendanges, au coup de minuit, un homme sonnait la cloche du pèlerin à la porte du château du comte de Bolsena : c'était l'adepte de Viterbe. Le comte l'attendait; il courut au-devant lui, et l'introduisit dans la grande salle. Les deux adeptes s'assirent sur le balcon.

Le château de Bolsena est aujourd'hui en ruines; mais on peut juger encore de son ancienne beauté et de son admirable position. Il était flanqué de hautes tours et ceint de murs comme une citadelle. Il s'élevait sur le point culminant du bourg de Bolsena, dominait la magnifique campagne qu'un horizon circulaire de montagnes étreint de toutes parts; et du balcon du château l'œil embrassait la vaste étendue du lac, les îles et les bois d'oliviers qui le couronnent. Aujourd'hui une tour est seule debout; et du milieu des décombres amoncelées pendent des touffes de saxifrages et des rameaux de figuiers.

Le comte de Bolsena, plein de respect, comme tous les adeptes, pour la haute science du Viterbois, n'osait l'interroger; il attendait en silence la première de ses paroles, pour la recueillir pieusement.

— La vendange est faite sur les coteaux de Monterosi, dit le Viterbois; comment se portent mes enfans?

— Ils jouissent d'une santé merveilleuse, répondit le comte.

— La lune se lève pâle et largement échancrée sur les chênes de San-Lorenzo. L'île du Mystère semble flotter sur le lac comme une tombe de marbre noir; c'est l'heure où mes enfans dorment. La nuit est bonne; nous aurons un beau soleil demain. Les adeptes sont-ils prévenus?

— Oui, frère. Mes domestiques ont couru à cheval sur tous les rayons.

— C'est bien. Les enfans de la veuve se réjouiront; le mystère va s'accomplir. Entendez-vous ces plaintes qui courent sur les grèves du lac? c'est la Mort qui se plaint, parce qu'elle sait qu'elle va mourir.

Les deux adeptes gardèrent quelque temps un morne silence pour écouter les plaintes de la Mort. Le vent du lac pleurait dans les figuiers sauvages et les tamaris.

— Frère de Bolsena, dit l'homme de Viterbe, la barque sera-t-elle prête avant le jour?

— Avant l'aube.

— Oh! bien avant l'aube. Il faut veiller, et nous garder du sommeil. A cette heure, la Mort, qui se voit perdue, cueille tous les pavots du cimetière, et les secoue sur nos yeux. J'ai entendu un

éclat de rire et des craquemens de squelette; j'ai vu l'ombre d'une faux sur cette muraille; frère de Bolsena, nous sommes obsédés de piéges; c'est moi qui vous le dis : tenons nos yeux fixes, et ne succombons pas à la tentation du sommeil.

Les deux adeptes se secouèrent vivement pour ne pas s'endormir.

— Frère de Bolsena, poursuivit le Viterbois. Que ferez-vous de la vie, quand vous en aurez une éternité dans votre corps?

— Je prendrai pour maîtresse la blonde Virgilia, et je la rendrai immortelle, comme moi.

— Après?

— Après.... je voyagerai.

— Où?

— Partout.

— Après?

— Je me retirerai dans mon château de Bolsena; j'aurai des maîtresses; je boirai du vin de ma vigne de Montefiascone; je conterai mes voyages à mes amis.

— Après?

— Je recommencerai.

— Et quand vous aurez recommencé?

— Eh bien! je verrai, je réfléchirai....

— C'est qu'une éternité est bien longue, frère de Bolsena. Me promettez-vous de ne jamais chercher un autre secret, pour retrouver la mort?

— Oh! certainement, je vous le promets; je vous le jure par notre société.

— C'est bien.

— Et vous, frère de Viterbe, comment comptez-vous employer votre temps d'éternité?

Le frère mystérieux se leva; ses yeux noirs étincelèrent; son front se sillonna de rides verticales; il étendit la main gauche vers l'île du Mystère, et il dit d'une voix solennelle : Moïse conduisit les Hébreux à la terre promise, et il mourut avant d'y entrer. Moïse avait péché; c'était bien. Il faut toujours qu'un libérateur se sacrifie pour le salut de ses enfans.... Après une pause, il ajouta : Celui qui se sert du glaive doit périr par le glaive; cela est écrit.

Le comte de Bolsena, impie, libertin et ignorant, ne comprit rien à ces citations; il se contenta de s'incliner.

A l'heure convenue, les deux illuminés montèrent sur leur barque, et le vent de terre les poussa vers l'île en fort peu de temps. De plusieurs points opposés du rivage, d'autres barques avaient amené les adeptes. Ils se réunirent tous dans la salle commune, où le plus grand silence régnait. La nuit était encore obscure. Le frère de Viterbe, après s'être assuré que le jeune Raggio dormait dans la cabane de son jardin, fit enlever sans bruit la cloison masquée, qui avait été pratiquée au bas du mur qui séparait les deux jardins. Cette opération terminée, ordre fut donné de garder le silence, et d'attendre le jour.

Vita entrait dans sa quinzième année; Raggio ne comptait que deux ans de plus. Mais la vie naturelle qu'ils menaient avait développé si heureusement leurs corps, qu'ils paraissaient plus robustes qu'on ne l'est ordinairement à cet âge. C'étaient véritablement deux êtres d'exception.

Ils se réveillèrent aux chants des oiseaux, selon leur usage; chaque jardin n'était pas fort étendu, ils s'aperçurent presque simultanément qu'une brèche avait été pratiquée au mur. Cela les fit rire aux éclats; puis, tout à coup, ils s'effrayèrent de cette nouveauté. Raggio, plus hardi, s'avança lentement, et avec précaution, vers l'ouverture, et regarda dans l'autre jardin. La jeune fille poussa un cri d'effroi devant cette apparition; Raggio resta immobile, les yeux fixés sur Vita.

Le mot curiosité n'a pas un assez énergique synonyme qui puisse peindre le sentiment qui bouleversa ces deux êtres, l'un à l'autre ainsi révélés. Ils prononçaient des mots qui ne correspondent à aucune langue humaine, mais qui, pour eux, étaient la traduction d'une idée. Ils restaient à leur place, n'osant avancer d'un pas, de peur de faire envoler comme un oiseau, et sans retour, cette figure dont la vue leur causait tant de joie, de terreur, d'étonnement, de plaisir. Le jeune homme essaya d'entrer en conversation, en fredonnant de ces airs qu'il avait appris à l'école des fauvettes; la jeune fille lui répondit sur le même ton, et ils durent reconnaître en ce moment qu'ils appartenaient à la même espèce d'êtres, malgré quelques différences bien évidentes de leurs individus. Ils se souri-

rent alors mutuellement ; et cette grace souveraine, que le sourire répand sur les jeunes visages, agissait à leur insu, et les rapprocha. Raggio franchit, avec une grande délicatesse de mouvemens, l'ouverture du mur mitoyen, et il posa le pied sur le domaine de Vita. A cet instant, son ouïe, son odorat, ses yeux, fonctionnaient ensemble avec une merveilleuse excitation ; c'était comme la subtile bête fauve qui change de cage, et juge, par tous ses sens, de la sécurité de sa nouvelle prison. La jeune fille recula quelques pas timidement ; Raggio lui tendit la main, la fascina de son sourire continuel, de ses doux regards ; il chantait aussi, et jamais le rossignol ne fit résonner d'une plus tendre mélodie les hauts peupliers de Bolsena. Un petit ruisseau les séparait ; Raggio allait le franchir d'un pas ; et la jeune fille, par un instinct indéfinissable, voyant Raggio si près d'elle, s'enveloppa de sa longue chevelure noire comme d'un vêtement ; la rougeur colora, pour la première fois, ses joues d'un brun doré.

Les adeptes étaient demeurés dans la salle commune. Le Viterbois et le comte de Bolsena assistaient seuls, par la lucarne de l'observatoire, à cette première scène, et ne perdaient pas un geste, un mouvement, une pose de Raggio et de Vita. — La voyez-vous, mon Ève? dit le Viterbois ; elle est innocente et elle se voile ; la faute de sa mère lui a légué la pudeur. — Mais où donc a-t-elle lu l'histoire d'Ève? dit Bolsena. — La nature lui a mis cette histoire dans le cœur ; Vita l'a lue en dormant. Oh! les livres saints sont vrais : si Ève n'eût pas succombé, ses fils ne seraient pas morts. Il faut retrouver le sang de notre première mère, et nous vivrons.

Le comte s'inclina, comme après toutes les énigmes du Viterbois.

Raggio avait franchi le ruisseau ; une de ses mains était dans la main de Vita, et de l'autre il écartait le voile de cheveux qui couvrait la figure et le sein de la jeune fille. Vita riait et n'opposait qu'une faible résistance. Ils avaient bien des choses à se dire ; mais ils ne tiraient de leurs poitrines que des sons inarticulés ou des roulades de rossignols. Vita, la première, eut une idée ; et à la joie qui rayonna sur son visage, on s'apercevait qu'elle était ravie d'avoir trouvé quelque chose qui n'était pas un sentiment d'impossible communication. Elle entraîna Raggio, avec un mouvement de tête

qui signifiait : *Viens*, et le conduisit au buffet de verdure, où l'on déposait ses alimens pendant la nuit ; elle lui fit signe d'en manger. Raggio ne fit point de façons et mangea. La jeune fille bondit de joie, battit des mains, chanta des gammes de fauvette, en voyant Raggio qui mangeait comme elle. Ils s'assirent côte à côte, et prirent joyeusement leur repas du matin. Jamais les deux sauvages n'avaient fait un meilleur déjeuner. Après s'être désaltérés à la fontaine, ils se jetèrent à la nage dans le bassin, et folâtrèrent comme des tritons.

— L'heure du mystère va sonner, dit le Viterbois d'une voix sourde ; le mystère va s'accomplir. Dites au frère servant d'apporter le broc de vin de Monterosi, et ma coupe de plomb.

L'ordre transmis fut exécuté à l'instant. Le comte de Bolsena regarda son frère de Viterbe; en ce moment l'adepte fanatique paraissait agité de crises nerveuses; ses lèvres étaient convulsives; le râle sortait de sa poitrine; il ressemblait à l'agonisant que le delire met en face d'une épouvantable vision.

Raggio et Vita, sortis du bassin, couraient ensemble sur la pelouse, comme deux enfans. Vita, légère comme l'oiseau, ne s'arrêtait que pour cueillir une fleur, qu'elle liait dans un nœud de sa chevelure, et se montrait ainsi parée, à Raggio, plus triomphante avec sa fleur, qu'une coquette avec une touffe de rubis. Raggio avait cessé subitement de la poursuivre à travers le labyrinthe des arbres du jardin; la gaieté du jeune homme avait fait place à de mélancoliques expressions de regard. Il contemplait Vita, puis il se recueillait en lui-même, comme pour se rappeler, dans un passé qui n'existait pas, de vagues et mystérieux souvenirs qui ne venaient sans doute que de ses rêves. Il éprouvait un irrésistible entraînement qui le poussait vers la jeune fille, et pourtant un sentiment contraire le retenait malgré lui. Vita s'approchait alors, et divisant, sur son front, ses cheveux humides, laissant tomber sa tête sur une de ses épaules, et roucoulant des gammes amoureuses, elle semblait lui dire : Eh bien! est-ce que tu es fâché? Raggio, la joue en feu, la poitrine haletante, les yeux mouillés de larmes, en proie à des sensations inconnues, prenait les mains de la jeune fille, et semblait lui demander pardon de ne plus se montrer à elle tel qu'aux premiers instans de leur entrevue; ils ne se comprenaient

pas; ils échangeaient des signes et des sons, qui n'ont de valeur qu'après les longues habitudes de la vie commune. Mais, en eux, se développait, avec une prodigieuse rapidité, une passion qui n'a pas besoin de langue pour se faire intelligente; Raggio, surtout, avait oublié son jardin, ses fleurs chéries, ses oiseaux amis; il considérait Vita avec une attention muette et ses lèvres frissonnaient. Vita prit un air sérieux et se troubla; des larmes coulèrent sur ses joues; c'était la première fois que Raggio voyait couler des larmes, et cette vue le fit pleurer aussi. Un instinct inexplicable poussa les lèvres de Raggio vers ce visage de femme, comme pour cueillir ces perles brillantes qui argentaient cette figure déjà tant aimée; ses jambes faiblirent, parce que tout son sang refluait à sa tête; il se laissa tomber langoureusement sur le lit de gazon; Vita poussa un cri, et s'assit brusquement à côté de lui; on aurait dit qu'alarmée de son état, elle lui offrait ses consolations. Des paroles inintelligibles, mais qui tiraient un sens clair de la circonstance, s'échangèrent entre ces amans de la nature. Vita n'avait plus de larmes sur ses joues, et Raggio ne pleurait plus...

— L'heure terrible sonne, dit le Viterbois; frère de Bolsena, prenez ce papier, vous le lirez après ma mort.

Le comte s'inclina.

L'adepte de Viterbe ouvrit aussitôt une porte secrète, entra furtivement dans le jardin, et tirant de sa ceinture un long poignard, il en frappa trois fois Vita et Raggio.

Puis il se frappa courageusement lui-même, et tomba mort sur le gazon.

Tous les adeptes accoururent sur le lieu de la catastrophe, en manifestant beaucoup de surprise, mais aucune pitié : le fanatisme ne connaît pas la pitié. Les regards étaient tournés vers le comte de Bolsena qui avait reçu les dernières confidences du Viterbois.

— Frères, dit le comte, écoutez la lecture du billet que notre glorieux adepte martyr vient de me remettre avant de mourir. Ce papier est le diplôme de notre immortalité à tous. Écoutez :

« Mêlez quelques gouttes du sang de Vita et de Raggio au vin versé dans ma coupe de plomb, et buvez tous, en disant : *immortalité.* »

L'horrible libation fut faite à la ronde. Ce fut un jour d'orgie, et

une nuit de délirans excès. On but à Satan, on insulta Dieu, on maudit les anges. Les vieillards se montrèrent plus insolens que les jeunes adeptes, tant était grande leur joie de ressaisir la vie à ses derniers jours. Jamais plus éclatante folie ne traversa le monde; car s'il est quelque chose qui puisse atténuer l'horreur de pareilles atrocités, c'est que la raison des adeptes était aliénée, et que l'île de Bolsena ne comptait que des fous et des fanatiques furieux. Ils s'étaient endormis, triomphans, ivres d'orgueil et d'immortalité; ils se réveillèrent, avec toutes les joies de la veille; le monde leur appartenait. Avant de se séparer, les adeptes résolurent de se réunir une dernière fois, afin d'adopter, en commun, un plan de vie immortelle, dans une solennelle délibération. Le doyen de la société devait présider la réunion suprême; les adeptes prirent place sur leurs siéges; on attendait le président; il ne paraissait pas; il avait sans doute prolongé son sommeil; on ouvrit les rideaux de son alcôve : il était mort.

MÉRY.

LES COULISSES

DE L'OPÉRA.

Le prestige vulgaire qui de tout temps s'est attaché aux choses et aux personnes du théâtre n'est pas encore effacé. Arnal ne passe pas dans la rue sans être remarqué par deux béotiens, dont l'un serre le bras de l'autre en lui disant : « Tiens, tiens, tiens, Arnal ! Je te dis que c'est Arnal. » Le plus souvent ils se détournent de leur chemin pour le suivre à trois pas, et on les voit échanger un sourire d'intelligence avec d'autres béotiens, qui se retournent aussi pour voir passer *Renaudin de Caen*. Ce sourire veut dire : « Vous reconnaissez Arnal ? nous aussi, nous l'avons reconnu : la preuve, c'est que nous le suivons. » Il n'est pas rare, non plus, que des individus fréquentent ces cafés, voisins inséparables des théâtres, exprès pour voir comme quoi les acteurs déjeunent, boivent de la bière, jouent aux dominos. Ils affectionnent particulièrement le *comique*, se tiennent derrière lui en riant d'un rire étouffé, lui offrent une chaise, lui donnent du bleu pour sa queue de billard, relèvent son mouchoir. Ces complaisances muettes finissent par toucher le comédien, qui peu à peu salue l'habitué, consent à lui accorder la poignée de main, et daigne un jour le tutoyer. Quand l'habitué est jeune et qu'il perd ainsi le temps qu'il doit à son notaire, à son avoué, sa famille dit ordinairement de lui : C'est un mauvais sujet qui ne fera jamais rien; *il est toujours fourré avec des auteurs.*

L'actrice est un objet de curiosité bien autrement recherché et convoité. Le portier de sa maison donne rendez-vous aux voisins dans sa loge pour la voir passer quand elle se rend aux répétitions; sur son chemin, elle rencontre des figures de jeunes gens qui connaissent ses heures et s'échelonnent dans la rue pour l'attendre. A peine paraît-elle, qu'ils composent de loin leur allure, tortillent les boucles de leurs cheveux, aiguisent leur regard, et, comme s'ils la voyaient pour la première fois, disent, en lui faisant place sur le trottoir et de manière à être entendus : C'est Déjazet! Le soir, au spectacle, on les retrouve au balcon, à l'orchestre, élevant au-dessus de la foule deux mains gantées, dont l'une se fatigue aux exercices de la lorgnette, tandis que l'autre régularise les plis d'une cravate ambitieuse. Il n'en est pas un qui n'ait la prétention d'être reconnu dans sa stalle, qui ne se croie l'objet d'une foule d'œillades et d'agaceries. Les choses vont de cette façon jusqu'au jour où l'actrice reçoit une lettre ainsi conçue :

« MADAME,

« J'ai dix-huit ans, un cœur neuf et brûlant. Je n'ai pas des milliards à déposer à vos pieds; mais je peux vous offrir un amour éternel et sans bornes.

« Votre admirateur passionné,
« ÉDOUARD.

« *P. S.* Comme je demeure chez mes parens, ne me répondez pas à domicile. Envoyez-moi poste restante une lettre dans laquelle vous me direz si je dois vous attendre, dimanche prochain, à une heure, au Luxembourg, sur le troisième banc à gauche de l'allée de l'Observatoire. Vous me reconnaîtrez à mon pantalon vert, à ma redingote boutonnée, et au feu de mes yeux, qui vous exprimeront ma félicité suprême. Si vous ne pouvez pas dimanche prochain, ce sera pour le dimanche d'ensuite. »

Autre lettre.

« MADAME,

« *Frétillon* est si bonne fille qu'elle voudra sans aucun doute connaître un bon garçon qui brûle du désir de la voir. Venez au magasin, faites semblant d'acheter des mouchoirs de batiste, et remettez-moi mystérieusement la réponse à la présente, afin de n'être pas remarquée des autres commis, qui sont un peu farceurs.

« EUGÈNE,
« Commis du *Cheval de bronze*, boulevart des Italiens. »

Ils croient, les pauvres petits, qu'après le spectacle, la chanteuse va jeter les éclats de sa voix à travers le bruit et les fumées d'un souper, et broder de gammes chromatiques le refrain d'une chanson à boire; que la danseuse ne dit pas un mot, ne reçoit pas un baiser, sans faire un rond de jambe; qu'elle bondit dans son appartement, qu'elle bat un entrechat pour prendre son châle dans une armoire, arrondit une suave pirouette pour fermer la porte, et ne s'avance jamais vers son amant, mollement couché sur un divan, sans exécuter deux pas de basque et lui présenter une corbeille de fleurs. Frétillon leur apparaît toujours insouciante, rayonnante, généreuse, *sablant le champagne*, et roulant sa vie dans un torrent de folie et de gaieté. Ils n'imagineront jamais que la chanteuse, ayant passé la journée à filer des sons (exercice tellement odieux aux voisins, qu'il est une cause de résiliation de bail), chanté péniblement le soir dans trois ou cinq actes, sort furtivement de son théâtre, enveloppée de vêtemens chauds, et va se réfugier dans son lit, contre les maux de gorge, extinctions de voix, et autres calamités qui affligent la gent musicienne : que la danseuse se prépare le matin par mille contorsions hideuses, telles que pliés, battemens, qui l'exténuent, l'étouffent, la noient de sueur, aux graces et aux succès de la représentation; que, semblable au cheval de course, elle est ensevelie sous des monceaux de châles en rentrant dans la coulisse, et remonte péniblement, sans vigueur, sans légèreté, sans sourire, trouver dans sa loge un peu de repos, et payer, par une heure de suffocation, un petit effet couronné d'applaudissemens. Quant à Frétillon, c'est une femme spirituelle à l'excès, mais non moins mélancolique, qui étudie laborieusement douze rôles par an, subit quatre heures de répétition par jour, et dîne bourgeoisement à cinq heures, parce qu'elle joue dans deux ou trois pièces. Voilà la vérité, la vérité aussi prosaïque, aussi insignifiante, qu'un décor vu de près.

Allez la dire, cette vérité, aux provinciaux, aux lycéens, aux mineurs, clercs d'avoués, clercs de notaires, élèves des écoles, à toute cette génération de vingt ans, qui voit la vie colorée d'un arc-en-ciel de plaisirs, pour qui le théâtre est un enfer de voluptés, un capharnaüm de jouissances; pour qui les danseuses sont des houris, des sylphides, des sultanes; des nymphes, des êtres dorés, ailés, éthérés, gazeux, des papillons radieux, des insectes diaprés, fragiles, méprisant la terre, volant dans l'espace à travers une atmosphère d'essence de Portugal, de patchoulis, de vanille et de bouquet. Ces infortunés novices ouvrent leurs naseaux vierges quand vous parlez d'un premier sujet; leurs oreilles rouges et duvetées se dilatent pour recueillir un détail de sa vie. Ils frémissent d'une jalousie sourde s'ils savent que vous parlez à ce premier sujet, que

vous touchez, quand il vous plaît, l'étoffe de sa robe; ils vous assasineront d'envie s'ils apprennent que vous lui baisez quelquefois la main. Être admis dans un théâtre quelconque, chez Mme Saqui, par exemple, leur paraît au-dessus d'une présentation dans un salon du meilleur monde. Pour eux, les coulisses d'un théâtre royal, c'est le paradis.... de Mahomet, bien entendu; et si, sans aucun ménagement, sans préparation, vous leur offriez de les conduire dans les coulisses de l'Opéra, ils tomberaient la face contre terre, frappés de vertige, asphyxiés de bonheur.

Il faut convenir que les grandes fredaines de nos pères n'ont pas médiocrement servi à poétiser l'existence des femmes de théâtre; on nous a si long-temps parlé de marquis ruinés par des danseuses, de fermiers-généraux pressurés, tordus comme des éponges, jusqu'à la dernière parcelle d'or, de grands seigneurs pailletés qui mangeaient leurs patrimoines avec des Camargo, des Guimard, narguant à souper Dieu et le roi, secouant la poudre de leurs perruques sur des sophas à ramages! Ces amours fardés, en paniers, en mules, en robes de Pekin, ces amours *rocailles* étaient l'histoire de la ville et de la cour. Ce fut assez long-temps l'histoire de France. Avoir une comédienne était un luxe si indispensable, que le maréchal de Saxe, cet homme de sabre, cet Hercule qui, d'un coup de poing, envoyait un boxeur dans un tombereau de boue, aux grands applaudissemens de la populace de Londres, le maréchal de Saxe se fit amener Mme Favart jusque dans la tranchée de Maëstricht. Ainsi donc jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'était l'usage. Les ducs et pairs, les mousquetaires, les cadets de famille, les petits abbés trouvaient chez les comédiennes, le plaisir, la ruine et l'esprit, toutes choses aristocratiques que la révolution sépara si bien de la profession du théâtre que les pauvres actrices furent forcées de faire de l'art et rien de plus. Cependant tous les hauts jacobins ne furent pas purs de relations de ce genre, et l'hypocrite sentimentalité de leurs principes publics donnerait une fausse idée de leurs mœurs privées. Mais c'était de la simple débauche, sans générosité, sans grandeur, sans argent. Une actrice célèbre, Mlle R...., qui avait cédé aux pressantes instances d'un terroriste fameux, crut remarquer un jour que la voix de son amant était douce, sa figure humaine; le moment lui sembla bon pour glisser une demande. « Citoyen, dit-elle, que me donneras-tu pour ma fête? » — « Je te donnerai la vie, » répondit-il.

Avec le directoire et sa réaction reparurent les folies du luxe et les grandes dissipations. Quelques émigrés rentrés en possession de leurs têtes et d'une partie de leurs biens non vendus, des généraux enrichis par

le sac des villes ennemies, songèrent à mener joyeuse vie; ce fut un débordement à n'y pas croire : à proprement parler, on jetait l'argent par les fenêtres; les maisons de jeu regorgeaient d'hommes passionnés qui engageaient, sur un coup de roulette, tout le butin d'une campagne, les galons de leurs uniformes, les dragonnes de leurs sabres, et qui jetaient au peuple par la fenêtre du 113 des poignées de louis prélevés sur un coup gagné. Les restaurateurs faisaient fortune; les hommes de ce temps-là mangeaient comme s'ils avaient fait diète depuis 93. M. R. S. J. D. dépensait tout seul à son dîner 100 fr., et l'on nous montrait, il n'y a pas dix ans, chez Véry, un garçon qui recevait chaque jour 20 francs d'étrennes parce qu'il avait l'honneur de servir ce dîner de Gargantua. Les femmes, les actrices surtout, ne furent pas négligées au milieu de ces réactions de plaisir, et les hommages les plus magnifiques vinrent s'entasser à leurs pieds. Le faste de l'empire et de ses grands dignitaires leur continua cette vie d'opulence et de recherche.

Or, sous le directoire et sous l'empire, florissait la célèbre Clot..., c'était une danseuse grande, belle, au visage grave et voluptueux, à la taille aussi souple qu'une branche de saule; on disait alors que Mlle Georges était une belle statue, et Cl.... une belle créature; ses cheveux blonds et purs comme l'or, couronnaient un front mat au-dessous duquel s'enchâssaient deux yeux de saphir. Sa tête se balançait mollement comme une aigrette sur un cou long, élégant et fier. Les amateurs du temps parlent encore les larmes aux yeux, mais de ces larmes qui attestent le regret d'une belle sensation perdue, d'un certain mouvement de hanche indescriptible qui donnait à tout le corps de Cl.... un frémissement d'ineffable volupté. Quand elle levait les bras et se penchait pour commencer une pirouette, quand cette élévation des bras laissait voir librement tout le dessin du corsage, et que l'inclinaison du corps faisait saillir la hanche de cette délicieuse femme, il paraît que c'était un tableau à se brûler la cervelle. On ne dit pourtant pas que personne lui ait fait le sacrifice de sa vie, mais on cite plusieurs individus qui lui offrirent de plus utiles holocaustes, et qui gaspillèrent des millions pour avoir le droit de l'aimer. Le plus brillant, le plus noble de ses adorateurs fut le prince Pignatelli, comte d'Egmont, Espagnol, porteur d'un grand nom, possesseur d'une immense fortune et doué des plus beaux instincts d'élégance. Ce fut lui qui fit venir de Londres la première berline à ressorts anglais. Cette voiture basse, commode et remarquable par sa coupe fit, dans le temps, une grande impression; ce fut lui encore qui, au grand bal donné par les maréchaux, se présenta dans trois toilettes différentes dont la richesse défraya les conversations de toute une semaine. Dans le cours de ses ga-

lantes prodigalités le prince Pignatelli devait remonter la belle et dépensière Cl.... Il lui créa un état de maison éblouissant, lui fit un revenu annuel de 1,200,000 fr.; lui donna les plus riches équipages pour Longchamps, dans un temps où Longchamps était quelque chose.

Mais Cl.... avait le cœur si bon, l'ame si charitable, il lui arrivait si souvent, par paresse, par générosité, de donner à son cordonnier 1000 fr. d'une paire de souliers pour n'avoir pas à changer un billet; elle était si compatissante aux misères de la populace théâtrale, des comparses, des figurantes, des choristes, que les magnificences du prince Pignatelli ne suffisaient pas à tant de besoins honorables. L'amiral espagnol Mazaredo vint aider Cl... dans ses charités et augmenta de 4 ou 5 cent mille francs son modeste revenu. A ces nouvelles largesses de Mazaredo s'ajoutèrent bientôt les petites galanteries de M. Pu... qui venait s'asseoir, seulement, à côté d'elle à trois heures pendant son dîner. Cette espèce de commensalité inactive, ne se payait pas moins de 100 mille francs par an. Total, 16 ou 17 cent mille francs. Pauvres danseuses de 1836, lisez cette insolente addition, et dites avec douleur : La danse est perdue.

On cite de Cl... des particularités de luxe vraiment surprenantes. Elle habitait rue de Menars un appartement qu'avait occupé Mlle Bourgoin, de la Comédie-Française. A cette époque, Paris était grec, on décorait les maisons comme le palais d'Agamemnon. Les tentures à la grecque de l'appartement de Cl... étaient en drap de Sédan à 70 fr. l'aune. Son lit, bas et nécessairement aussi de forme grecque, avait coûté 9 mille francs; le couvre-pied n'était autre chose qu'un cachemire noir de 15 mille francs. L'estrade de ce lit était recouverte d'un autre cachemire d'une valeur énorme; enfin, le tapis perse de la chambre ne coûtait pas moins de 6 mille francs. Les bronzes, les statues volés à l'Italie, se heurtaient dans ce gynécée et composaient les menus accessoires d'un mobilier inestimable. Hélas! la pauvre Cl... n'en était pas moins crucifiée, au milieu de son luxe Sardanapalien, par une étrange préoccupation. La nature qui s'était épuisée à réunir tant de perfections, avait laissé, dit-on, une tache dans ce bel ensemble. Cl... eût été une demi-déesse si elle avait posé immobile sur un piédestal d'agathe ou de malaquite; mais il fallait danser, et la malheureuse bayadère ne pouvait se dissimuler que l'ébranlement causé par cet exercice diabolique portait un trouble notable dans l'économie de ses émanations corporelles : Henri IV, dans sa rudesse béarnaise, se serait servi, comme il fit jadis, de l'expression propre pour qualifier cet inconvénient. Plus polis, les gens de l'Opéra se disaient tout bas que Cl.... laissait après elle la trace d'un parfum mal corrigé par le musc dont elle faisait abus.

Un convoi triste et lugubre traversait un jour Paris. C'était celui de Clot.., qui mourut pauvre et oubliée.

Mais que sa vie fut belle! La grande époque pour les femmes de plaisir et d'argent! Quel éclat! quel prestige entouraient ces femmes adorées à prix d'or, disputées à coups d'épée, pleurées par des ambassadeurs, des maréchaux, des rois! La jolie anecdote que celle d'un frère de Napoléon, sortant à sept heures du matin des bras de la chanteuse Ph... et recevant un soufflet de la main d'Andrieux, petit *Colin* d'opéra, autre amant qui attendait avec rage, dans la rue, la sortie de l'amant couronné. Un roi se battre avec un colin! impossible. L'empereur, qui n'entendait pas qu'on fît injure aux rois de sa fabrique, fit chercher Andrieux pour l'emprisonner, le torturer, le tenailler, le fusiller, l'écarteler; mais le Colin bien avisé, avait décampé le jour même pour la Russie, où il fut rejoint par sa *Colinette* (devait dire alors M. de Jouy).

Qu'est-ce que la régence a de comparable au caprice du prince Eugène écrivant à la ravissante Bi... qu'il s'ennuie en Italie, et veut l'avoir auprès de lui. La danseuse demande un congé pour aller rejoindre le prince; on le lui refuse pour raison de service. Il en est référé à l'empereur qui l'accorde. Mlle Bi... va, pendant quinze jours, désennuyer le prince Eugène.

L'empereur, comme le voit, comme on le sait du reste, ne s'épargnait à aucune besogne, ne se refusait à aucun rôle, quand l'exigeait le bien de l'état ou le plaisir de ses favoris. L'homme qui data de Moscou les règlemens de la Comédie Française, apprit un jour que le corps de ballet de l'Opéra allait diminuant chaque jour. Blasés sur les Allemandes, les Italiennes, les Transylvaniennes, les Prussiennes, les Badoises et les Wurtemburgeoises, les braves de son armée revenaient volontiers à la Française, et affamés de conquêtes faciles en amour comme en guerre, ils s'abattaient comme des éperviers sur le corps de ballet. Ces liaisons projetées pour un jour devenaient quelquefois durables. Les guerriers impériaux, ces hommes à grandes moustaches et au cœur facile, qui *cravachaient* et adoraient les femmes, s'attachaient souvent à de simples figurantes qu'ils retiraient du théâtre, emmenaient avec eux en campagne, au diable ou ailleurs : bref on ne les revoyait plus : les plus belles avaient disparu par suite de ces réquisitions militaires. Les recrues devinrent rares, puis impossibles. Un jour, l'empereur voulut assister à une représentation de l'Opéra pour juger de la laideur et de la décrépitude des figurantes que la fureur de ses hommes d'armes avait respectées. Il ne cessa de crier avec impatience : Quelles horreurs! d'où viennent ces femmes! qu'on en ait d'autres! Le soir même, le ministre

de la police reçut l'ordre de lever une conscription générale dans tous les établissemens qui, alors comme aujourd'hui, étaient confiés à la surveillance de la police. La levée en masse de dix-huit à vingt-cinq ans fut exécutée le lendemain, et à la représentation suivante, on fut étonné de voir l'honorable corps des comparses femelles recruté de créatures superbes, gigantesques. Le ministre avait fait choisir de véritables grenadiers. La gaucherie et la maladresse de ces novices fit rire d'abord, quelques-uns de leurs cliens les reconnurent; on rit plus fort, on les nomma tout haut par leurs noms au milieu d'une hilarité générale : on finit par trouver la mesure utile. Cette génération de figurantes dura jusqu'à l'invasion des alliés, qui en firent de grandes dames, des princesses russes, des mères de famille respectées.

Sous Napoléon, les grands satellites qui gravitaient autour de l'étoile impériale, venaient seuls dans les coulisses de l'Opéra resplendir de l'éclat de leurs broderies et de leurs crachats. Les ambassadeurs étrangers y étaient admis également; mais, en général, ces colosses de gloire et de puissance dédaignaient ce privilége, et leurs réunions avaient lieu dans les loges somptueuses de ces dames.

La restauration tenta de conserver à l'Opéra et à son personnel ces grandes apparences de privilége royal et de libertinage princier. Des hallebardiers gardaient les portes des foyers et en défendaient l'entrée. La nouvelle cour, après s'être ruée dans les antichambres et avoir songé aux affaires, se rua dans les coulisses pour s'occuper un peu de plaisirs. Un prince du sang que des raisons de convenance nous permettent seulement de désigner, mais dont personne n'ignore le nom, s'y distingua un des premiers. Il dépensait gaiement les derniers instans d'une vie dont l'exil avait dévoré les plus belles années, et que la mort devait terminer si vite. Ses conquêtes furent nombreuses, rapides, bruyantes. On en parla beaucoup, on en parle encore; car il existe de ses passions plus d'un témoignage vivant. De hauts personnages, des généraux, s'inspirèrent de son exemple, et trouvant commode que l'empire eût créé des traditions si galantes, ils se partagèrent le corps de ballet comme on s'était distribué les préfectures, les cordons, les grandes charges de l'État.

L'époque ne fut vraiment pas malheureuse pour ces dames : la plupart avaient déployé peu d'esprit national à l'approche de l'invasion. Quelques-unes avaient peu résisté aux assauts de l'armée alliée, et capitulé plus vite que Paris, qui, pourtant, ne put se défendre que trois jours. Leurs positions particulières s'étaient embellies dans nos désastres publics : il existe encore plus d'un écrin où brillent des bagues, des colliers d'origine moscovite. Les hauts dignitaires de Louis XVIII se firent à leur tour gé-

néreux comme ils purent; leurs fortunes, leurs traitemens, se convertirent en diamans, en cachemires, en petits hôtels ornés d'un acte de donation. D'un côté, la guerre avait profité à ces dames, car les baskirs couverts de fer étaient commandés par des officiers qui avaient de l'or; d'un autre côté, la paix amena un résultat non moins favorable; car alors s'établit, entre Londres et Paris, ce système d'échange de danseuses qui permet d'avoir en France un amant qu'on trompe en Angleterre, et *vice versâ;* espèce de fidélité trimestrielle dont s'accommodent les amateurs des deux côtés du détroit. Ainsi, la bienheureuse paix qui nous rendit le sucre, rendit aux Anglais les danseuses françaises. Nos voisins reçurent très bien nos arrivages, et leur reconnaissance se traduisit en cadeaux somptueux : leurs magnificences firent tant de bruit, que la verve de nos chansonniers et de nos vaudevillistes s'en émut, que les caricatures nous représentèrent de gros Anglais donnant un sac d'argent à une nymphe d'Opéra, et recevant dans le nez un ingrat coup de pied, et qu'enfin *milord* devint chez nous synonyme de gros homme à grandes guêtres, aspergeant les femmes de guinées et de *banks-notes*. Ces plaisanteries ont fini par piquer les insulaires, et l'on remarque avec douleur à l'Opéra que les captures d'Anglais deviennent chaque jour plus difficiles pour nos pirates en jupon, armés en course par leurs mères naturelles, légitimes ou adoptives.

Il y a quinze ans, une grande passion, survenue à un puissant personnage, et partagée par la personne qui en fut l'objet, fit demander à tout le monde si l'Opéra allait nous offrir une série de chapitres à la Werther. La personne en question était belle, sentimentale, langoureuse et dévote, le personnage vieux. Cette passion périt par son propre excès, et l'on sait que la mort fit subitement un cadavre d'un amant trop présomptueux et trop novateur. La pauvre veuve pleura long-temps; elle se consola, mais pour pleurer encore, car le destin qui en veut à ses amours, vint loger une balle suicide dans la tête du nouvel adorateur, jeune cette fois. Depuis lors, cette femme dont les yeux de velours semblent toujours noyés dans un fluide lacrymatoire, ne danse plus pour personne, mais pour l'amour de Dieu : elle prête sans murmurer, belle encore, son visage fatal à toutes les grimaces mimiques que lui impose le répertoire actuel; les consolations lui coûtent trop cher à elle et à ceux qui les lui apportent. C'est un magnifique palais sans habitant : c'est Versailles. Il est une ruine que je comparerais assez volontiers au monument de la rue Richelieu, lequel fut détruit par ordre des chambres avant d'avoir reçu sa destination. L'honnête et inintelligent autocrate que la restauration avait préposé à la garde des jupes de l'Opéra, fut long-temps soupçonné

d'avoir déchiré le voile d'innocence qui protégeait la vertu de Mlle Jul... C'est une calomnie de l'époque, une invention de petits journaux malfaisans. L'autocrate, qui avait établi deux escaliers, un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et alongé d'un tiers les robes du corps de ballet, était sérieusement trop moral pour rêver les joies du paradis, au risque d'envoyer une ame en enfer. D'autres suppositions, non moins injustes, ont été faites depuis. Il faut le proclamer, Mlle Jul... est une ruine immaculée de trente-six ans sonnés. Nous passerons rapidement sur une liaison dont les témoignages sont publics et quotidiens, qui se produit au spectacle en landau, à la ville, à la campagne, et date d'une douzaine d'années. Ce couple, qui a tout le confortable et la bonne mine d'un mariage heureux, malgré la disproportion des âges, mérite par sa constance un peu de discrétion de notre part. C'est d'ailleurs un amour respectable que celui d'un homme excellent, haut placé, qui déjeune avec des maîtres de ballet, qui cajole les compositeurs pour faire raccourcir ou alonger l'*écho* de l'objet aimé, qui graisse la patte toujours si grasse d'un coiffeur, qui donne du tabac de contrebande aux priseurs, des oranges, de l'angélique, des poussahs aux enfans des chefs de service, qui fait des visites, donne de l'argent aux journalistes gagés, aux portiers, aux allumeurs, à tout le monde, et qui n'en garde pas pour lui. Nous ne parlerons pas non plus de l'ascendant inouï qu'une petite femme, ronde, blanche,... jolie? — non, elle en convient la première, — prit sur certain directeur hébété de ses charmes. Le règne de Mme Mon... dura deux ans.

La révolution de juillet a modifié la charte des théâtres; l'Opéra cessa d'être royaume de droit divin; enlevé à la maison du roi qui le gouvernait par des satrapes de son choix, il tomba entre les mains d'une entreprise particulière, avec cautionnement, subvention fixe et réglée. Ce nouveau régime eut pour effet de tuer sur place le crédit des patrons et protecteurs de la cour. A toute sollicitation de ses subordonnés, à toute recommandation venue du dehors, l'entrepreneur avait le droit de répondre par la raison de son intérêt particulier. Il en résulta d'abord que ce qui nous reste de grands seigneurs, considéra l'Académie royale de musique comme un domaine national vendu par les révolutionnaires, et dans lequel ils n'avaient plus le droit de bâtir, planter, semer et récolter, que les hommes du gouvernement nouveau, n'ayant conservé aucune action sur la manipulation intérieure des affaires de l'Opéra, n'eurent même pas assez d'autorité pour y placer une ouvreuse. Quant aux administrées de M. Véron, elles se firent le raisonnement suivant et dans les termes que voici :

« La révolution a été faite contre les gentilshommes, contre les sinécu-

ristes à gros traitemens, prodigues, débauchés et bourreaux d'argent, comme on dit; donc la révolution a été faite contre nous. Sous l'empire, on trouvait que l'amour d'une danseuse valait 100,000 fr. par mois. Les dernières années de la restauration ont offert déjà plus d'un exemple d'une femme s'estimant assez peu pour recevoir 30,000 francs par an. En voilà bien d'une autre à présent; nous allons voir arriver des marchands de chandelles, des fabricans de bobines de soie, des débitans de fil en écheveaux, des députés, des maquignons, des pairs de France sans majorats, qui nous offriront, tous les 31 du mois, un ignoble billet de 500 fr. tout sec, tout gras, jamais plié dans un écrin, et, au 1er janvier, un cachemire français à fond vert cru; tenons-nous bien. Juillet ne nous entamera pas; nous ne mangerons pas d'un pareil pain. La vertu a ses charmes; soyons vertueuses. Arrière! truands enrichis! laissez-nous. Pouah! que sentez-vous donc? la chandelle, la graisse, la boutique, l'usine, l'économie, l'industrie? Arrière! députés de province, vous infectez l'ordre du jour, le rapport, les lois d'intérêt local, l'impériale de la diligence, la paille de l'omnibus! Allez faire votre guerre aux abus, voter des chemins de fer, étrangler des budgets, paperasser, avocasser, il n'y a rien à faire ici pour vous, vilain monde que vous êtes, *nescimus vos*. Qui nous a donc fait des ministres pareils? des fonctionnaires à 80,000 francs? Sauvez-vous, pauvres hères! lieutenans-généraux, réduits à votre solde! Savez-vous pas que nous avons vu ramper sur nos paillassons, caché dans des armoires, mis à la porte de grands cordons rouges, commandans de quatre ou cinq places, gouverneurs de cinq ou six châteaux, inspecteurs d'une infinité de choses qui n'existaient pas, titulaires d'une quantité d'emplois, représentant un revenu de 200,000 francs, qui existaient fort bien; petites gens, vivez avec vos femmes légitimes; mariez vos filles à des sous-lieutenans, faites à vos fils des hautes-paies de 50 francs par mois, et laissez-nous notre vertu, puisque vous n'en pouvez donner le prix. Tout se paie, pourquoi la vertu n'aurait-elle pas un cours comme des actions de la Banque? Nous n'avons pas besoin de vos adorations; nous sommes plus riches que vous en nous renfermant dans notre coque, en vivant dans le chiffre de nos appointemens, de nos feux, et en vendant nos bijoux. Nos mères feront la cuisine, qu'elles n'ont pas oubliée; nos pères iront nous chercher des fiacres sur la place; quant à nos filles, nous éleverons celles que nous avons dans la crainte de M. Coraly et du directeur, dans le respect du concierge M. Crosnier, et l'amour des Anglais. Vous serez bien malins, par exemple, si vous nous prenez à en faire d'autres! Bonsoir, révolution de juillet : économise, rogne, taille, écris ta dépense, pullule, engendre des petits êtres libéraux, à qui

tu apprendras l'horreur des abus et des danseuses, nous n'avons rien à démêler avec toi ; nous allons seulement t'imiter. Nous aussi, nous serons économes, rangées, *pot-au-feu* : nous n'aurons pas une robe neuve, pas un chapeau, pas un châle ; les femmes ne doivent pas acheter de ces choses-là. Nous ferons teindre nos chapeaux de paille d'Italie de 1825, repriser nos cachemires, retourner nos robes; nous placerons les deux tiers de nos appointemens; et, puisque vous voulez des citoyens utiles, des contribuables; puisque vous ne regardez pas à la naissance, nous ferons de nos fils des huissiers, des avocats, qui sauront bien glapir comme les vôtres et se marier avec nos héritages. Et un jour, quand on demandera où en est la génération de Mlle..... danseuse de l'Opéra, on n'en retrouvera pas la trace parmi tant d'alliances honnêtes et respectables. »

Dans cette longue imprécation, exhalée en termes peu mesurés, nous ne prendrons qu'un mot qui caractérise la position actuelle. C'est qu'à cela près de quelques exceptions, que nous dirons tout à l'heure, l'Opéra s'est fait *pot-au-feu*.

De cette disparition complète des adorateurs, à l'humeur grande et généreuse, et de cette résignation forcée à l'économie et au placement est résultée naturellement une disposition au mariage, à l'accouplement d'individus exerçant la même profession. Au lieu de rêver de grands états de maison, de riches toilettes, ces dames ont descendu leurs regards sur les charmes de petits intérieurs légitimes, assez maussades, assez peu élégans; elles se sont forgé des félicités d'épiciers, en compagnie d'un époux de leur classe. En mettant ensemble les revenus de la femme et du mari, en prélevant là-dessus une bonne part pour les économies, elles ont entrevu dans l'avenir une petite maison de campagne, en pleine poussière du bois de Boulogne, une petite calèche remorquée par un seul cheval, et remplie d'enfans barbouillés de confitures.

Aujourd'hui donc, il y a chez les femmes de théâtre une tendance générale à mépriser des hommages devenus trop mesquins, et à choisir des époux parmi les hommes qui vocalisent le matin avec elles, qui, le soir, leur serrent la main en *mi bémol*, et se poignardent pour elles en *ut majeur*, ou parmi ceux qui les enlacent dans des poses anacréontiques, qui leur battent des entrechats à la hauteur du nez, et confectionnent avec elles des ronds de jambe et des pirouettes. Cette habitude de vivre, de travailler, de voyager ensemble, de confondre sa voix, son haleine, de s'embrasser, de se tutoyer, avait, de tout temps fondé un privilége qui primait celui des amans du dehors, lesquels veulent tout avoir pour de l'argent : et c'est bien à tort qu'on a comparé les coulisses d'un théâtre à un sérail, attendu que pas un homme n'y joue le personnage le plus nécessaire

à la tenue d'un sérail. Mais aujourd'hui, ces badinages illégitimes ont disparu pour faire place à des unions sérieuses et consacrées par la loi. Nous voyons successivement tout l'Opéra s'enrégimenter sous les drapeaux de l'hymen, et des femmes que n'a pas même souillées une proposition déshonnête, jurer par-devant M. Berger, maire du deuxième arrondissement, fidélité à l'époux de leur choix. C'est ainsi que Mlle Noblet épousa M. Dupont, chanteur; que Mlle Dorus épousa un violon de l'orchestre, M. Gras; et que Mlle Leroux mit sa main dans l'énorme main de cet excellent homme de Dabadie, si patriote dans *la Muette* et dans *Guillaume Tell*. Ce sont de bons ménages bourgeois, qui considèrent l'Opéra comme une exploitation à laquelle ils concourent, moyennant une rétribution honnête de leur talent. Ces personnages-là ont une maison convenablement tenue, un agent de change, un uniforme de garde national, avec ou sans sac, portent le deuil de leurs parens morts, font leur devoir, ou soutiennent des procès avec le directeur, quand ils ne le font pas, et ne conservent rien de la physionomie folle, désordonnée, Bohême des comédiens de jadis. Leur exemple gagne de jour en jour, surtout dans les autres théâtres, et s'il ne profite pas plus à l'Opéra, c'est qu'il y a là des traditions plus invétérées, des souvenirs de dissolution plus tenaces, et que d'ailleurs l'Opéra se divise en deux corps d'armée, celui de la danse et celui du chant, et que si le chant élève l'ame et la purifie, il faut croire que la danse amollit le cœur et tourne la tête. Notre compte avec le chant n'est pas long à régler; les premiers sujets sont mariés ou à marier, et ne s'occupent que de rentes, d'actions des canaux, et autres valeurs de placemens. Quant aux choristes, parlons des femmes. La plupart sont fort médiocrement belles, incontestablement vieilles; les unes emmanchent sur des épaules d'un gris de pâte d'amande bise, un cou noir dont les veines se gonflent comme les cordes d'une contrebasse. Celle-ci pousse devant elle un ventre à enfanter douze jumeaux; celle-là projette des pieds longs et recourbés comme une pioche; l'une boîte, l'autre louche; il y en a une ou deux qui ont six pieds de haut, quatre ou cinq qui sont petites comme des crétins. Nous disons cela sans galanterie, parce que ces pauvres créatures ont presque toutes atteint cet âge pour lequel la galanterie semble une épigramme; c'est, en somme, un assemblage assez vilain, assez obscur, dans lequel personne ne songe à porter le flambeau de l'hymen ou de l'amour, pour regarder qui que ce soit sous le nez. Les choristes, hommes et femmes, ont un foyer spécial, dans lequel ne vont jamais, et pour les causes ci-dessus, les habitués des coulisses. Les hommes sont ou de vieux musiciens dont la carrière s'est arrêtée là, dont l'ambition se borne à dire : « *Jurons! — Oui, tous!*

— *Si parmi nous il est un traître — Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire!* » et autres choses qui ne se disent qu'à plusieurs; ou des jeunes gens, élèves du Conservatoire, qui laissent former leurs voix, et nourrissent l'espoir d'aborder *notre grande scène lyrique*, style de journaux. Autrefois, les chœurs se plaçaient sur deux rangées, à droite et à gauche, et restaient immobiles, hommes et femmes, sans prendre aucune part à l'action qui se consommait dans ce cercle de momies chantantes. Les systèmes nouveaux de mise en scène ont donné à tout ce monde du mouvement, des épées pour les tirer du fourreau, des poignards pour les brandir en l'air, des bras pour étrangler le premier sujet dans l'occasion, des jambes pour courir à la délivrance de Naples ou de la Suisse. Parmi ceux qui se démènent avec le plus de conscience, il faut compter le père Gontier, vieux chanteur de province, qui donne à ses bras une langue télégraphique, à sa figure, tantôt une expression de rage concentrée, tantôt de courage noble et fier; peu lui importe la place, il exprime toujours quelque chose; qu'il soit sur le devant de la scène, il se produit dans toute sa pantomime; qu'il soit au fond du théâtre, derrière les autres, inaperçu de tous, dans la foule, il croirait se manquer à lui-même s'il ne contractait ses traits par la colère, le mépris, la haine; mais son expression favorite est celle d'un dédain amer : il est magnifique dans les insurrections. Venons au ballet; aussi bien nous n'avons plus à dire sur le chant qu'une seule chose; savoir, que M. Adolphe Nourrit est non-seulement un artiste distingué, mais un homme de très bonne compagnie, et recherché de tous.

Le ballet se divisait naguère en *premiers sujets*, *remplacemens*, *coryphées*, *figurantes* et *comparses*. Cette division n'est plus observée dans toute sa rigueur. Ainsi l'on voit des *premiers sujets* servir de *remplacemens*, et des *coryphées* sortir tout à coup, sans début, des rangs de la masse pour remplacer un premier sujet. La volonté du directeur est plus puissante que les règlemens; son pouvoir est immense; il tient dans sa main l'avenir, le succès, l'amour-propre, la fortune de ses sujets; et si, comme nous n'en doutons pas, le directeur n'a jamais fait usage de ce pouvoir que dans un intérêt d'art, il mérite des couronnes de marguerites blanches, des honneurs de rosière, un des prix de la fondation Monthyon. Une danseuse qui veut un rôle, ou un pas, ne ménage à ce souverain absolu ni les visites tête-à-tête, ni les obsessions par voie indirecte, ni la grande œillade assassine, ni le regard piteux, ni les prières, ni les larmes : on en cite qui tombent à genoux. L'antichambre du directeur est embellie chaque matin par le minois coquet et la toilette fraîche d'une solliciteuse, tremblante d'ambition, de

rage ou de joie. Le garçon de bureau l'annonce. La danseuse vient heurter de ses doigts gantés la porte du maître, présente son petit museau, orné d'une moue étudiée, et se glisse ondoyante comme une couleuvre, soyeuse comme un chat, jusqu'au fauteuil qui lui est présenté. Le prétexte des conversations intéressantes ayant pour but un pas ou un costume, est toujours la demande de deux billets de quatrièmes pour la femme de chambre et le coiffeur. Ici la position du directeur devient une torture; on le bloque, on le fusille, à bout portant, de regards à double détente; on le poignarde de mots câlins, puis de reproches; le grand mot *injustice* est enfin lâché. On frappe; le directeur est sauvé : c'est un journaliste qui vient demander une loge, un chef de service qui présente une dépense de casques. La danseuse se lève, et le directeur, soulagé, lui dit en la reconduisant : « Nous reparlerons de cela; » et il n'en reparle jamais.

La vie des premiers sujets est tout entière dans leurs intrigues de théâtre, dans la question des appointemens, des feux et des rôles à emporter sur des rivales : leur vie privée est fort insignifiante. C'est une amourette sans faste, un mariage fou, une faiblesse pour M. Perrot, le plus beau danseur, et l'homme le plus laid des temps modernes, une appréciation passagère des formes de M. Mazillier; tout enfin, excepté ce qui composait jadis l'existence royale des danseuses d'Opéra. L'une, dont nous avons parlé, continue paisiblement une liaison la plus ancienne de l'Opéra, liaison qui lui a valu de tout temps une protection efficace et à toute épreuve; l'autre a trouvé depuis long-temps son fait dans un jeune premier d'un autre théâtre. Une troisième est paisiblement mariée; Mlle Leg.... pleure ses fautes dans le sein de Dieu, et Mlle Jul... pleure dans le sein de sa mère les fautes qu'elle n'a pas voulu commettre. A propos de mères, c'est un être bien digne d'être observé à la loupe que la mère d'une danseuse. S'il est prouvé que l'on n'a pas toujours un père, mais qu'on a toujours une mère, c'est surtout des danseuses qu'il faut le dire; une danseuse en a toujours une : si la parque vient trancher le fil des jours de sa mère, il faut à tout prix qu'elle en trouve, qu'elle en emprunte, qu'elle en loue une autre : la mère est morte! vive la mère! c'est un ustensile de première nécessité; la mère tient le mantelet de sa fille dans la coulisse, la regarde danser, lui couvre ses épaules quand son pas est fini, lui offre un petit carafon rempli de bouillon froid qui la désaltère et la fortifie; la mère est encore utile quand la fille est obsédée de fades et stériles assiduités; elle accourt comme une lionne griffer le ravisseur de son enfant; quand la fille voit luire l'amour d'un homme bien lesté de quadruples, de florins ou de *bank-notes*, elle se rejette sur sa position de mineure,

et renvoie le soupirant s'expliquer par-devant sa mère; là, après avoir essuyé une scène d'attendrissement, dans laquelle on explique que des revers de fortune ont pu seuls conseiller la profession du théâtre, le bienfaiteur est amené à se prononcer : le plus souvent il promet tout, des revenus, des meubles, des rentes dans l'avenir; il promet tout, le Pérou, Golconde, le Visapour, on l'arrête sur place. « L'avenir n'est à personne, le présent est à nous : ma fille et moi, nous nous adorons comme deux sœurs; nous séparer, c'est nous ôter à chacune la moitié de la vie; moi, plus raisonnable qu'elle, je me résignerai à ce sacrifice si vous consentez à lui assurer un sort. Il lui faut 3 ou 4,000 livres de rentes : secouez un peu votre fortune, et faites-en tomber ce grain de poussière. » A cette proposition, qui représente 80,000 fr., on dit que les uns deviennent verts comme des grenouilles, les autres blancs et mats comme des vers à soie. Il y en a dont les cheveux se dressent et offrent la surface d'une étrille. On en voit qui éprouvent dans le diaphragme le travail d'un moulin à vent, et qui demandent un verre d'eau sucrée; quelques-uns rient comme des singes fous, ou pleurent comme un cerf aux abois. On en cite fort peu qui sautent au cou de la mère, et accueillent cette demande d'un sort qu'on appelle *l'entrée de jeu*. C'était pourtant l'usage autrefois, mais que de bons usages perdus, sans compter celui-là! Une des plus singulières manies qui soient survenues à l'esprit des hommes qui fréquentent les théâtres, c'est la prétention d'être aimés pour eux-mêmes. Désespérant de trouver une pareille stupidité dans les bayadères du premier ordre, criblées de billets doux, dévisagées par trois cents lorgnettes, fortifiées à la Vauban par des mères habiles, on les voit depuis quelque temps, pour éviter *l'entrée de jeu* qui leur semble une humiliation, s'abattre sur des figurantes subalternes qui n'exigent, pour *entrée de jeu*, qu'un morceau de pain ou un barége.

Au milieu des masses que développe la grandiose et fastueuse mise en scène de l'Opéra, le public a pu remarquer de petites femmes qui agitent les jambes, qui élèvent les bras, et font à peu près quelque chose qui ressemble à de la danse; d'autres qui marchent bêtement et simplement; qu'on nous pardonne ici d'employer, pour désigner ces deux espèces, deux mots du vocabulaire théâtral; si l'on excuse cette licence, on ne sera peut-être pas fâché de savoir que les premières s'appellent *rats*: que les autres, nommées autrefois comparses-femmes, ont fini par s'appeler *marcheuses* : le *rat* est élève de l'école de danse, et c'est peut-être parce qu'il est enfant de la maison, parce qu'il y vit, qu'il y grignotte, y jabotte, y clapotte, parce qu'il ronge et égratigne les décorations, éraille et troue les costumes, cause une foule de dommages inconnus, et commet

une foule d'actions malfaisantes, occultes et nocturnes, qu'il a reçu ce nom passablement incroyable de *rat*. *Marcheuse* : ce sobriquet est logique, il exprime l'emploi de celles qui le portent ; tandis que le *rat* est destiné à former des groupes dansans, de génies, d'amours, de sylphides, la *marcheuse* ne fait que parader avec des costumes de pages ou d'icoglans. Le *rat* est tout jeune, mal nourri, sec, et noir comme un petit être qui se chauffe à la fumée des quinquets : il apprend à danser ; la *marcheuse* a vingt ou vingt-cinq ans, est petite ou grande, toujours grasse, agréable à l'œil, n'apprend rien, ne sait rien, et ne vit pas du théâtre.

L'entrée des coulisses de l'Opéra était jadis, comme nous l'avons dit, une prérogative, très recherchée, très défendue, et que se partageaient les intimes de la maison du roi. Par suite du système d'entreprise particulière, la concession de ces entrées appartint à M. Véron, qui sut s'en faire un moyen d'administration. Il admit successivement, mais toujours de sa propre volonté, et sans créer un droit, la plupart des abonnés fidèles ou influens de son théâtre. Il étendit cette faveur à des députés, à des pairs, aux employés supérieurs des ministères, aux journalistes, aux artistes distingués, en un mot, à toutes les personnes dont les rapports pouvaient lui être utiles ou seulement agréables; cette combinaison a produit les résultats prévus. Les coulisses ont cessé d'être une mine exploitée par cinq ou six gentilshommes ridés; mais elles n'ont rien perdu sous le rapport de la tenue et du bon ordre. Des ministres n'ont pas cru déroger à la sévérité de leurs fonctions, en venant voir comment se machine le troisième acte de *Robert*, et aucun jeune homme de famille n'est devenu fou d'amour pour avoir parlé à une danseuse. Voici en quoi consiste la jouissance de ces entrées. Une petite porte placée au bas de l'escalier voisin du côté gauche de l'orchestre, est surveillée par un employé gardien de la liste des privilégiés, et communique à trois petits paliers puants, gras, infectés d'huile, qui conduisent sur le théâtre, à peine éclairé quand le rideau est baissé. Dans la pénombre de ce lieu si magique de loin, si repoussant de près, passent et repassent des formes de figurantes, de chanteurs, de danseuses. Aux cris du machiniste se mêlent les ricanemens niais des petites filles, les gloussemens licencieux des petits garçons, les roulades préparatoires du ténor, et les allocutions véhémentes des chefs de service. Ceux qu'une permission récente vient d'admettre dans cette terre promise, s'y présentent d'abord avec l'embarras et l'indécision de gens qui surprendraient des femmes turques au bain. Errant d'une coulisse à l'autre, ils prennent part seulement par le sourire aux conversations grivoises que ne ménagent pas les habitués vétérans. Enhardis peu à peu par l'exemple, ils finissent par se lancer en désespérés dans le

foyer de la danse : c'est un ancien salon doré de l'hôtel Choiseul, coupé en deux dans sa hauteur, et dont les pilastres enfumés, les glaces cintrées, et les ornemens noircis, attestent encore la richesse passée. Une pente légère du plancher, est destinée à reproduire l'inclinaison du théâtre; tout autour de la pièce, sont adaptées des barres d'appui contre lesquelles les sujets dansans viennent se tordre les pieds, se cambrer les reins, se renverser les jambes. Voyez pour votre intelligence le premier tableau du deuxième acte du *Diable Boiteux*. Devant la cheminée se tiennent les enfans et le fretin du ballet; à côté des deux chambranles, s'assoupissent, digèrent, bavardent, les mères de ce menu monde. N'oublions pas la petite table où est déposée la feuille de présence sur laquelle chaque figurant mâle où femelle vient signer son nom ou dessiner une simple croix s'il y a lieu. Au milieu de la pièce, un groupe d'hommes habillés avec soin, le chapeau à la main, chuchotant, riant, semble attendre quelque chose. Ce sont les habitués. Qu'attendent-ils? L'arrivée des premiers sujets, qui vont s'exercer avant le lever du rideau. Ces dames tardent le moins possible à paraître. On les voit venir une à une, descendre avec une grace étudiée un petit escalier de quatre pas, marcher avec ce déhanchement qui n'appartient qu'aux danseuses, le pied en dehors, tout d'une pièce, et chaussé d'une guêtre large qui leur donne assez l'aspect de petites poules anglaises blanches. Ces guêtres sont destinées à garantir le lustre de leurs souliers de satin, et la netteté de leurs bas. Avec le petit arrosoir qu'elles portent du bout du doigt, en façon de jardinières de Vateau, elles versent un peu d'eau sur un espace de trois pieds carrés, puis soulevant avec la main la tournure de leur robe, envoient dans la glace, une œillade générale au groupe qui se tient derrière elles, et les voilà parties, s'arrondissant, pirouettant, s'enlevant, travaillant les sourires, les langueurs, les entrechats pendant cinq minutes : ici un peu de repos. Le groupe d'hommes se disloque, les plus intimes s'approchent, et profitent de cette courte halte. Ce qui se dit, ce qui s'arrange, ce sont des secrets que nous ignorons ou voulons taire. Nous dirons seulement, pour reproduire l'aspect général du foyer, que Mlle Fanny Elssler est depuis *le Diable Boiteux* l'objet d'une foule de félicitations qui se renouvellent tous les jours, et qu'elle reçoit avec une grace inépuisable : comme une mère orgueilleuse des succès de sa fille, Thérèse Elssler aspire le parfum des flatteries qu'on adresse à sa sœur Fanny. L'avertisseur vient jeter sa voix de crécelle au milieu de ces gazouillemens de femmes et de jeunes gens : *messieurs et dames on commence.* (Ce n'est pas vrai.) Cet incident est utile à celles de ces dames qui veulent couper court à une conversation ennuyeuse ou trop pressante; leur réponse est un entrechat; l'avertisseur

revient : *Messieurs et dames l'on a commencé.* (C'est à peu près vrai.) On défait alors les guêtres, on remet son arrosoir à sa mère, à sa femme de chambre, ou à la personne qui est l'une et l'autre, et l'on prend, en se déhanchant de plus belle, en donnant à son corps les saillies les plus déraisonnables, le chemin de la scène.

Le foyer est un salon; les mères regrettent le temps où c'était un bazar. Il s'y fait beaucoup de conversations et peu d'affaires; on y parle assez facilement d'amour, rarement d'argent. Les hommes riches de l'époque penseraient jouer au grand seigneur d'autrefois, s'ils convoitaient des danseuses de premier ordre; ils se croiraient des Guéménée, des Soubise, et se précipitent dans la figurante, afin d'être aimés pour eux-mêmes. Vieillards, ventrus, catharreux, goutteux, ils ont tous cette prétention.

Le personnel des habitués se compose donc des abonnés saillans, des jeunes gens à la mode, qui occupent leur soirée avec les petits bruits et les petits faits du lieu. Quelques étrangers ont été reçus dans les coulisses, et parmi les députés qui ne dédaignaient pas les pompes et les œuvres secrètes du théâtre, on a souvent compté plusieurs membres de cette nuance qu'on appelle stupidement la *doctrine*, parce qu'en France il est peu de choses qui ne reçoivent une dénomination imbécille : le début dans ce monde nouveau leur a été ménagé par une personne qui s'est attribué l'entreprise générale de leur éducation. Un accent méridional, assaisonné de gasconismes grivois, une sorte d'œil noir assez provocateur, et un nez basque, constituaient toute la séduction. Cette pauvre personne, bonne fille s'il en fut, remplit avec tant de conscience ses fonctions d'institutrice, qu'on finit par l'appeler le *canapé de la doctrine*.

Il nous reste à parler des loges de ces dames dont nous n'avons pas vu une seule, comme on pense. Une psyché, un divan, une toilette et des armoires en composent le mobilier nécessaire. En fait d'ornement, des gravures, le plus souvent des portraits de Vestris, de Gardel, de Duport, de Bigottini. La loge de Mlle No... offre une collection complète des illustrations de la danse passée et présente; celle de Mlle Leg... est un oratoire profane, un boudoir dévot, dans lequel se rencontrent un prie-dieu et un pot de rouge, un livre d'heures et des rôles de ballet, un bénitier et un flacon d'essence. Dans un entr'acte, Mlle Leg... a le temps de se sanctifier et de se damner vingt fois, de se parfumer et de faire le signe de la croix, de réciter trois *Ave* et de se farder le visage. Ses camarades iront en enfer, elle compte sur le purgatoire.

Le corps de ballet est réparti dans des chambrées de quinze, dix, cinq ou trois femmes. Il se pousse là des cris inconnus, des éclats de rire de l'autre monde. On chante, on se déshabille, on médit, on bat les coiffeurs,

on désole les habilleuses, et l'on se paie des petits verres de cassis ou de la bière, jusqu'au coup de cloche de l'avertisseur. Quand la bande est tout entière, étuvée, peignée, vêtue à la moyen-âge, à la péruvienne, à la grecque, à la sauvage, coiffée à la *mal-content*, à l'italienne, paysannes, pages, grandes dames, sylphides, roulent dans les escaliers, à grand bruit, comme des pavés de Fontainebleau qu'on décharge sur la voie publique.

De tous ces détails et de toutes ces considérations sur l'état actuel de la danse, non pas comme art, mais comme moyen de fortune, il faut tirer cette conclusion déplorable, que l'époque n'est pas généreuse, qu'elle blame les folies brillantes et tolère les petits plaisirs, obscurs et sordides. Le vent n'est pas à la danseuse, il tourne à la figurante. Si l'époque ne s'arrête pas là, où ira-t-elle?

JULES VERNIÈRES.

HISTOIRE

De l'Art en France par les Monumens.

LA STATUAIRE AU XIIIe SIÈCLE.

DERNIER ARTICLE (1).

VI.

La cathédrale de Paris, comme les cathédrales qui se respectent un peu, étant dédiée à la Vierge, la première des créatures après Dieu, il était naturel que la vie, la mort, les miracles de Marie y fussent représentés; que sur cinq portes, trois au moins lui fussent données. La vie de Marie était populaire, pas d'enfant de dix ans qui ne la sût par cœur; mais il fallait aux grands enfans de trente et quarante ans un cours d'histoire plus étendu, plus substantiel, plus accommodé à leurs goûts, à leur âge, à leur position. Pour ces hommes qui devaient martyriser leur corps, qui un jour pouvaient être appelés à enseigner, à confesser hardiment la divinité de Jésus, la virginité de Marie, — car les ames les plus saintes, les plus hauts dignitaires ecclésiastiques

(1) Voyez la livraison du 10 juillet.

sortaient ordinairement du peuple; — pour ces hommes fut sculptée la quatrième porte, celle qui s'ouvre dans l'aile droite, la porte méridionale.

La Vierge n'était pas encore morte que le mosaïsme et le paganisme qui allaient expirer soufflèrent contre le christianisme naissant des tempêtes affreuses, d'horribles incendies. Il y eut lutte atroce entre la vieille et la jeune civilisation pour décider à qui serait l'avenir. Cette lutte, qui constitue l'ère des martyrs, dura près de quatre cents ans dans toute son énergie, de saint Étienne, le premier martyr après Jésus, à saint Martin, le premier confesseur. Bien des hommes donnèrent leur sang après saint Étienne, bien des intelligences prêchèrent avant saint Martin; mais ces confessions et ces martyres étaient des évènemens accidentels, non des états constans. C'est ainsi que l'entendait le christianisme quand il sculptait son histoire. Il a donc ouvert sa période des martyrs par le premier de tous, saint Étienne, et l'a fermée par saint Martin pour entamer une période nouvelle.

Donc, au tympan est sculptée la vie de saint Étienne. Le jeune diacre en dalmatique à larges manches, accompagné d'un acolythe debout, est assis, montrant du doigt aux Juifs riches et lettrés, aux pharisiens qui l'entourent les passages du Vieux Testament où quelque prophète prédit la venue du Messie. Un vieux Juif assis en face du saint dispute avec lui sur l'interprétation des mots; un autre déroule un phylactère où sont réfutées les propositions malsonnantes du chrétien; un troisième, furieux, grince des dents, s'arrache les cheveux et la barbe en entendant ce qu'il croit être des blasphèmes contre Moïse et Jehovah; deux autres, plus calmes en apparence, ne sachant qui a raison des Juifs ou du chrétien, penchent tantôt à droite, tantôt à gauche, alternativement.

Étienne ne pouvant venir à bout de ces pharisiens orgueilleux, de ces riches endurcis, de ces ames desséchées par l'avarice et la vieillesse, va plus loin s'adresser au peuple. Il ne s'agit plus ici de syllogismes et de dilemmes, mais d'émouvoir, d'enlever, de persuader. Étienne a donc fermé sa Bible et parle à cœur ouvert; il ne raisonne plus, il prêche. Deux vieillards assis, vacillans entre l'ancienne et la nouvelle loi, semblent pencher pour celle qui les a nourris, car ils sont vieux, et les vieux n'aiment pas les idées jeunes.

Deux autres vieillards debout, penchent la tête et paraissent se laisser aller au fil des idées chrétiennes. Une jeune femme allaite son enfant, pendant qu'elle s'abreuve elle-même de la parole enivrante du saint. Un jeune homme debout écoute avec ferveur la prédication, et prend des notes au stylet sur une tablette. Il y a là tous les degrés d'émotion et de conversion : depuis ceux qui résistent encore, jusqu'à la femme que saisit l'enthousiasme, en passant par les degrés intermédiaires du jeune homme qui prend des notes pour réfléchir à son aise, et des vieux qui cèdent. Il faudrait de la place pour détailler cette sculpture aussi intelligente sous le rapport moral, que fine comme œuvre d'art.

Le peuple, toujours facile aux idées d'avenir, écoute donc le saint avec bienveillance, plaisir et amour (1). Mais il n'en va pas ainsi du pouvoir qui se cramponne au présent, parce que le présent lui est une mamelle de voluptés intarissables, un trésor d'inépuisables délices. Le gouverneur à figure dure et sèche, assis sur son fauteuil magistral, se fait amener Étienne. Le saint qu'un tribun cuirassé d'écailles prend par les cheveux, et qu'un soldat saisit à la poitrine, a le visage calme, une attitude innocente et douce : c'est un agneau qui se laisse mener à la boucherie. Sa figure, disent les Actes des apôtres, rayonnait comme celle d'un ange. Elle fait un contraste délicieux avec les traits cruels et amers du proconsul.

Étienne est condamné à mort. Allons donc avec lui au second étage du tympan, où il monte à la gloire. Saul, un jeune Juif fanatique pour Moïse, et qui deviendra Paul, fanatique pour Jésus, est assis sur les vêtemens des bourreaux. L'impitoyable jeune homme encourage les meurtriers des yeux et du geste. Ces hommes, ou plutôt ces bêtes féroces, en robe retroussée pour être plus agiles, accablent le saint de pierres qui le meurtrissent et le tuent. « Jésus, s'écria Étienne, recevez mon ame, et ne leur imputez pas ce crime. » Puis il s'endormit en Dieu.

(1) Cette sculpture est de la fin du XIIIe siècle, alors que le peuple était puissant déjà. Il est probable que c'est un artiste du peuple qui, sous la direction de Jean de Chelles, l'architecte de ce portail, aura sculpté ces figures, si amères pour les riches, si flatteuses pour le peuple.

Les chrétiens étaient peu nombreux encore, mais pleins de courage. Ils emportèrent le corps du premier martyr et lui firent de belles funérailles; elles sont simples ici. Deux vieillards, Gamaliel, riche sénateur juif, et Nicodémus, son neveu, tous deux chrétiens secrets (le premier, maître de saint Paul qui vient de pousser à la mort d'Étienne, et le second, qui ensevelit Jésus-Christ), mettent au tombeau le premier martyr enveloppé d'un suaire presque transparent. Un jeune prêtre, — ils ne pouvaient être encore vieux les prêtres, dans ce berceau du christianisme, — accompagné d'un acolythe qui tient une croix et un bénitier, récite sur le mort les prières funèbres, tandis qu'une femme, la mère du martyr, s'abîme dans la douleur, comme autrefois Marie au pied de la croix ou au sépulcre de son fils.

Voilà la vie de saint Étienne, passons à la vie de saint Martin. Celle-ci n'est qu'indiquée, mais par l'action qui la glorifie le plus, par un acte d'une vertu que le christianisme appelait cardinale, et qu'après l'Espérance et la Foi, souvent même avant elles, il exaltait par-dessus les autres. Saint Martin est à cheval, chaudement vêtu, car on est au cœur de l'hiver. Il rencontre à la porte d'Amiens un vieillard presque nu et paralysé de froid. Aussitôt le saint coupe avec son épée la moitié de son manteau, et la donne au pauvre qui s'en enveloppe. Cette action en dit plus qu'une vie entière, elle suffisait pour caractériser saint Martin.

Maintenant, c'est un autre spectacle. Par Etienne le martyr et par Martin le confesseur, s'ouvre une procession de confesseurs et de martyrs qui défilent aux niches et aux parois des contreforts, aux parois et aux cordons de la voussure. Les statues colossales des parois latérales et des contreforts ont été brisées en 93, mais les analogues et probablement les contemporaines existent encore à Chartres. On pourrait donc regarnir cette porte méridionale de Paris avec le secours du portail méridional de Chartres.

Saint Etienne conduit au ciel une double colonne de martyrs s'élevant de la base au sommet de l'ogive. Parmi les martyrs de la voussure méridionale on reconnaît saint Laurent à son gril, saint Denis à la tête mitrée qu'il porte entre ses bras, saint Jacques au bourdon qu'il tient à la main, saint Maurice, le fier soldat, à son bouclier; le pape saint Clément tient la meule qu'on lui attacha au

cou lorsque Trajan le fit précipiter dans la mer; saint Martinian montre les verges dont on lui déchira le corps; saint Eustache se prosterne devant le cerf divin qui le convertit à la chasse.

Il n'y a pas une femme martyre au milieu de tous ces hommes. Bien mieux, à la porte de la mort de la Vierge, deux femmes seulement, et parce qu'elles sont reines, assistent à la fête que les hommes font à Marie. Il faut donc le dire, quoiqu'on ait prétendu le contraire, le moyen-âge n'aimait pas la femme. Il faut qu'elle soit vierge et martyre en même temps, deux fois sainte, pour qu'on daigne lui donner une place, la dernière encore, dans les assemblées où l'homme est si nombreux et si glorieux. Dans le paradis, il y a un ordre des apôtres, un ordre des patriarches, un ordre des prophètes, un ordre des martyrs, un ordre des confesseurs, cinq ordres d'hommes; et un seul de femmes, celui des vierges. Les anges n'ont pas de sexe, mais il est facile de voir qu'ils se rapprochent du masculin et s'éloignent du féminin très sensiblement; le diable, au contraire, et il est vraiment effroyable alors, est femelle quelquefois. C'est que la religion chrétienne eut constamment Eve sur le cœur, et qu'en elle elle maudit la femme à jamais. Il faudra toujours s'étonner que dans sa haine pour ce sexe perfide, inférieur, dégradé comme il le fait, le christianisme n'ait pas imaginé un miracle pour faire sortir Jésus-Christ d'un homme et non d'une femme.

Après les martyrs s'avancent les confesseurs ayant à leur tête saint Martin le premier, sinon le plus illustre. Ce sont des jeunes gens en général, à front ouvert, large et haut : car eux, c'est par l'intelligence, par la discussion, qu'ils gagnent à Dieu. Ils confessent Jésus-Christ, et ils convertissent à lui; ils sont saints par la parole et non par le sang, comme les martyrs; ils sacrifient leur ame à Dieu plutôt que leur corps. La longue procession de ces hommes intelligens s'ouvre à saint Martin et se ferme à saint Bernard, qui porte sa crosse d'abbé. Ces illustres confesseurs sont presque tous nés ou morts en France après y avoir long-temps vécu. C'est entre autres saint Martin qui, vivant et mort, nous a gouvernés, car Tours fut pendant long-temps le centre de notre pays. C'est saint Remi qui attira les rois francs de Tours à Reims pour les convertir, les baptiser et les diriger. C'est saint Hilaire,

cet homme impétueux, le Rhône de l'éloquence latine, disait saint Jérôme. C'est saint Bernard qui renversa l'Occident chrétien sur l'Orient idolâtre. Il était juste que la cathédrale de Paris, que l'église de la monarchie fît l'apothéose de ces génies sanctifiés qui ont dirigé les destinées de la France, et par la France ont mené le monde.

Mais le peuple n'a pas voulu qu'on oubliât son ami saint Marceau, au milieu de cette foule de confesseurs. Il a voulu qu'on lui fît une place plus belle qu'à saint Hilaire, plus belle qu'à saint Remi, plus belle qu'à saint Martin lui-même : il a forcé le chapitre de lui consacrer toute la Porte-Rouge qui menait du cloître au sanctuaire. Sauf le tympan, consacré encore ici au couronnement de la Vierge, les six charmans reliefs presque en saillie ronde-bosse qui décorent la voussure, racontent la vie publique de saint Marcel. C'est la vie de l'épiscopat ramassée et condensée dans la vie d'un évêque. Marcel exorcise le démon qui se roule à ses pieds sous la forme d'un reptile ailé; il baptise un catéchumène moitié par immersion, moitié par infusion comme Jean-Baptiste, Jésus-Christ; il communie un laïc avec le pain trempé dans le vin; il instruit ses jeunes clercs; il donne l'hospitalité aux voyageurs et guérit les infirmes; enfin il ajoute à cette vie laborieuse et bienfaisante le miracle qui l'a rendu populaire jusqu'à nos jours. Une femme adultère venait de mourir dans l'impénitence. Le diable, fou de joie d'avoir à prendre un aussi beau butin, emporte l'ame en enfer pour la tourmenter de tourmens nouveaux et inouis. Mais l'ame ne lui suffisant pas, il s'acharne au cadavre. Tous les jours au coucher du soleil, il entrait au cimetière, levait la pierre du sépulcre qui contenait la femme adultère, et la refermait soigneusement sur lui pour n'être pas troublé dans ses opérations. Là, entre ce cadavre et lui se consommaient d'horribles mystères. A la pointe de l'aurore, le diable sortait du sépulcre et remettait adroitement le couvercle pour qu'on ne s'aperçût de rien. Mais par malheur, ce diable qui sortait tout brûlant de l'enfer ne pouvait aller au cimetière vers la chute du jour, sans que son corps enflammé ne reluisît un peu dans les ombres naissantes. Il fut donc facilement découvert, et le peuple, qui n'aime pas à voir Satan, se porta en masse chez saint Marceau, en le priant de le délivrer de la présence incommode

du démon. L'évêque, heureux de faire quelque chose d'agréable à son bon peuple, guetta le diable au moment où il entrait dans le tombeau pour y faire son repas accoutumé, lui jeta autour du cou son étole, l'y enserra comme dans un nœud coulant, et aux grands battemens de mains de la foule, le conduisit ainsi qu'un chien en laisse, hors de la ville, en lui défendant d'y revenir jamais. Après ce beau miracle sculpté à la Porte-Rouge, sculpté à la porte Sainte-Anne où saint Marcel est aussi grand que le Christ et à la même place que lui, sur le trumeau de la porte, l'évêque mourut. Il était à l'apogée de sa gloire et de sa popularité, et n'attendit pas long-temps sa canonisation. Faisons comme le peuple, retournons de la Porte-Rouge à la porte Saint-Étienne, et plaçons Marcel dans le paradis, entre saint Bernard et saint Remi.

Les martyrs conduits par saint Étienne, les confesseurs par saint Martin, montent donc vers Dieu pour obtenir le prix du sang qu'ils ont versé et des paroles qu'ils ont semées. Dieu rend à chacun suivant ses œuvres, et ne confond pas les chefs avec la foule, les premiers avec les derniers. D'abord du haut de son tympan, et accompagné de deux anges prosternés devant sa face, il se montre dans toute sa gloire à saint Étienne qui s'écrie : « Je vois le ciel ouvert. » Puis dans l'amortissement d'une arcade de contrefort, il se fait apporter par deux anges le bout du manteau dont Martin couvrit le pauvre d'Amiens. A Chartres, la sculpture va plus loin : Jésus-Christ se revêt lui-même de ce lambeau d'étoffe, et la nuit, ainsi glorieusement habillé, il apparaît en songe au saint de Tours en lui disant : « Ce qu'on fait au plus petit des miens, c'est à moi qu'on le fait. J'étais nu, tu m'as vêtu; j'avais froid, tu m'as réchauffé. Sois béni. » Je ne connais pas de plus magnifique récompense que cette récompense, de morale plus divine que cette morale du christianisme. Les deux chefs ainsi largement payés de leurs vertus, la foule qui marche derrière eux, arrive successivement à la récompense. Jésus-Christ ordonne à quatorze anges, répandus dans la gorge intérieure et aux clés de la voussure, de porter des couronnes lumineuses d'or et de pierreries à tous ces saints qui ont donné pour lui leur corps et leur intelligence. Enfin la face de Dieu le père, face vénérable mais tronquée, sort des nuages sculptés à la clé du cordon des confesseurs. Quoique se hasardant timide-

ment au milieu de la gloire, de la puissance et de la justice de son fils, ce bout de figure paraît incliner du chef en signe d'adhésion aux honneurs que Jésus rend lui-même et fait rendre à tous ses saints.

VII.

Le christianisme est né avec la Vierge, il s'est constitué après sa mort, il a mené sa longue vie pendant l'ère des martyrs et pendant l'ère des confesseurs; il ne nous reste plus maintenant qu'à le voir finir. De ce long drame, qui s'est développé sous nos yeux lentement, largement, clairement, nous n'avons plus à voir que le denouement. Retournons donc au portail occidental, car c'est le portail solennel, le seul digne d'une pareille fin. Arrêtons-nous devant la porte du milieu, par où les prêtres seuls, les rois et les nobles avaient le droit de pénétrer dans l'église, et nous verrons, par deux cent quatre-vingt-six statues, se clore la vie du christianisme; nous regarderons se coucher le soleil de la grande journée chrétienne, et nous assisterons au jugement dernier, fin suprême du poème que nous avons tâché d'épeler.

De même que dans l'Évangile, Jésus entassa paraboles sur paraboles, conseils sur prédications, signes avant-coureurs sur metaphores, pour tenir les peuples en éveil au temps de ce qu'il appelle la fin du monde, lors du jugement universel; de même aussi le christianisme, dans les panneaux de verre où il peignit, dans les champs de pierre où il sculpta, accumula les avertissemens, les allegories, les exhortations, pour que le fidèle ne s'endormît pas et ne se laissât pas surprendre par ce moment fatal. Il plaça des paraboles en pierre, les vertus et les vices, sous les yeux du chretien, pour qu'il se jugeât lui-même avant d'être jugé par Dieu; pour qu'à la vue de la Foi, de la Chasteté, de l'Espérance, de la Patience, de l'Humilité, de la Charité, de la Douceur, de la Force, il tremblat, s'il avait été idolâtre, libertin désespéré, emporté, lâche; qu'il eût confiance, s'il avait cru, espéré, souffert, aimé.

D'abord, le long des jambages de la porte était sculptée la parabole des vierges folles et des vierges sages, la vertu opposée au vice; cinq folles à gauche, cinq sages à droite. Mais cette parabole a été brisée en 1771, sous l'archevêque Christophe de Beaumont,

par Jacques Soufflot, architecte du Panthéon. Admirateur par patriotisme provincial des belles églises ogivales d'Auxerre, il voulut se donner le plaisir de faire du gothique aussi et de dessiner au moins une ogive dans sa vie. Il la creusa, cette ogive, au beau milieu de la plate-bande qui amortissait la porte du jugement dernier de notre cathédrale. Malheureusement, son ogive est placée où les gothiques n'en mettaient jamais; malheureusement, pour arrondir des colonnes où les gothiques équarissaient constamment des pieds-droits, M. Soufflot a cassé la parabole des vierges folles et des vierges sages; malheureusement, pour planter une tête sur le corps de son ogive bossue et bâtarde, il a entaillé les deux premiers étages du tympan où les morts ressuscitent et sont jugés. C'est là qu'il a brisé cette belle allégorie de saint Michel qui, pour peser les hommes, met l'ame dans un plateau de balance et les vertus de cette ame dans l'autre plateau. — A côté était Satan appuyant sur le plateau de l'ame pour la faire peser si fort qu'elle rendît légère le plateau des vertus. M. de Beaumont et M. Soufflot ont tout cassé.

Au surplus, le mal fait par l'archevêque et l'architecte, quoique immense, n'est peut-être pas irréparable, car presque tous les édifices religieux de 1200 à 1300 sont sculptés de jugemens derniers que précède et qu'annonce la parabole des vierges. Le portail occidental de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui est du second tiers du XIIIe siècle, et comme une vieille pièce à ce grand vêtement du XVe, montre en belle conservation, quoique engluée de badigeon, cette allégorie évangélique; une seule vierge folle est cassée. Or, la parabole de Notre-Dame de Paris avait été sculptée à la même époque, peut-être par le même artiste. On pourra donc, quand le temps sera venu de restaurer notre cathédrale, s'appuyer des renseignemens de toute espèce fournis par cette sculpture. En outre, on sera aidé par les dimensions que donnent les vierges folles et sages de la cathédrale d'Amiens, car elles sont dans les proportions de celles de Paris. — Comme je ne puis décrire la parabole Notre-Dame, où elle n'existe plus, je donne, en place, celle de Saint-Germain-l'Auxerrois, son équivalente.

De la base au sommet de l'ogive montent, à droite, les cinq vierges sages; à gauche, les cinq vierges folles. La première, la plus inférieure des sages, porte sa lampe droite et l'élève à la hau-

teur de sa poitrine. Elle la tient assez négligemment de la main gauche, pour que la droite soit obligée de la soutenir afin qu'elle ne renverse pas. La figure de cette sage est distraite, ses yeux regardent hors du centre, elle est tournée plutôt vers le monde que vers Dieu. — La seconde élève sa lampe à la hauteur de sa poitrine, comme la première; mais comme elle s'est haussée d'un degré vers Dieu, de la main droite elle abrite la flamme avec sollicitude. — La troisième paraît s'avertir elle-même, en levant l'index de la main droite, de veiller diligemment. Sa figure conserve à peine quelques regrets du monde qu'elle abandonne pour aller à Dieu. D'un bras ferme elle lève sa lampe à la hauteur des yeux; mais cependant moins fermement encore et moins haut que la quatrième, qui la porte à la hauteur du front, et la soutient précieusement avec son manteau; elle y met les deux mains à la fois. Celle-ci ne regrette plus le monde, ses yeux sont tout entiers sur le tympan où le Christ va juger. — Mais c'est la cinquième qui s'absorbe entièrement en Dieu. Elle hisse sa lampe presque au-dessus de sa tête, si haut, que le bras droit, pour faire équilibre, s'abaisse de toute sa hauteur. Quoique sur le bras qui porte la lampe pèse un gros manteau, les muscles sont si fermes, que le poids fût-il plus lourd, ils ne faibliraient pas encore.

La sagesse croît donc à mesure qu'elle s'élève de bas en haut, à mesure qu'elle approche de Dieu. Mais ce ne sont que des degrés divers de la même sagesse, non des sagesses différentes. Il en est de même de la folie : c'est une échelle composée d'échelons semblables, divers seulement de hauteur. La sculpture n'a pu ni voulu détailler ce que la parabole écrite dans l'Évangile, donne en bloc. Les sages attendent l'époux, l'œil plus ou moins ouvert; les folles ne veillent que pour l'époux de la terre ou pour l'amant : la différence n'est que dans l'énergie de la passion, mais la passion est identique. — En montant, la sagesse a grandi; en descendant, la grace va diminuer et la folie grossir.

La première vierge folle, celle du sommet, celle qui touche à la clé de voûte, a renversé sa lampe; mais le dos de sa main droite est appuyé sur son cœur, elle se repent, elle demande grace. — La seconde se repent encore, met encore sa main sur le cœur, en priant qu'on lui pardonne sa négligence; mais elle prie avec

moins de ferveur. Elle a l'air de penser à autre chose et de ne regarder Dieu que d'un œil. — Pour la troisième, elle songe à peine à l'époux du ciel; celui de la terre prend ses pensées. Au lieu de demander grace, elle tient avec coquetterie les bords de son manteau. — C'est bien pis pour la quatrième : elle tient à la fois son manteau et sa robe, et les plisse d'après les graces les plus mondaines. Elle est si loin de Dieu, qu'elle entend à peine son arrêt de réprobation, et ne peut se douter de son malheur Pour elle, il n'y a déjà plus d'époux, le nom d'amant est le seul qui ait jamais sonné à son oreilie. — La cinquième n'entend plus rien, ne voit plus rien du ciel. Ses regards sont complètement en dehors du tympan, à l'extérieur de la voussure. Elle semble regarder les jeunes barons qui vont entrer à l'église, leur faire des mines, les agacer par la coquetterie et l'ajustement de sa robe. Elle fait plus qu'aimer le monde, elle a bien l'air de mépriser Dieu du geste, de l'attitude, du costume coquettement plissé, de l'expression des yeux et de la figure. La quatrième n'avait qu'un amant, celle-ci papillonne autour d'une foule d'amoureux.

La sage du sommet et cette folle de la base réalisent l'absolu du contraste; ce sont les deux points extrêmes, la tête et les pieds. A la clé de voûte enfin est le mot de l'énigme : deux mains sortent des nuages tenant chacune un rouleau. Sur celui de gauche était écrit : *Je ne vous connais pas*; sur celui de droite : *Entrez avec moi.* Ces deux mains sont celles de Jésus, l'époux aimé par la gauche et dédaigné par la droite.

Voilà un premier tableau de la sagesse et de la folie; mais il faut maintenant le détailler pour l'intelligence paresseuse des bourgeois. Le stylobate est donc sculpté de vingt-quatre bas-reliefs, douze à droite, douze à gauche; chacun sur deux rangées horizontales, alignant six vertus en haut, six vices en bas. Les vices sont les ennemis mortels et directs de ces vertus.

En tête des vertus est la Foi, grande femme de trente ans, un peu mélancolique, dans une attitude calme, dans un vêtement simple, portant de la main droite un écusson chargé d'une croix à la rose brochante en abîme. Il était juste que la Foi ouvrît la marche, car toute morale se déduit de la croyance qui engendre tout bien et tout mal. Cette Foi, c'est la foi chrétienne, confiante à la

croix, la folie des nations, le pivot de la religion nouvelle, l'arbre qui a porté tous les fruits de vertu chrétienne. A Chartres, la Foi porte sur son écusson un calice en pal; elle croit au dogme chrétien le plus rude à croire, à la présence réelle. Une fois ce dogme accepté, les autres, la Trinité, la Virginité même de Marie, passent tout seuls. D'ailleurs c'était le dogme le plus attaqué au sein même de l'Église. C'était aussi un des plus nouvellement debattus; car il n'y avait pas encore deux cents ans que Berenger, écolâtre de saint Martin de Tours et archidiacre d'Angers, était mort. Si donc, au XIIIe siècle, la transsubstantiation résume la foi entière, c'est que ce dogme engendre les autres. Sous la Foi, un homme pâle, amaigri, tête d'oiseau sans cervelle, face de bandit, cheveux en désordre comme son intelligence, se prosterne devant une petite figure en relief sur un médaillon. C'est la stupide idolâtrie à genoux devant les faux dieux ramassés dans le corps de ce petit être encadré. A Chartres, ce petit dieu est le diable, c'est tout simple; à Paris, on dirait d'un portrait de jeune fille : il serait digne de la ville où l'Amour a toujours fait délirer, d'avoir personnifié l'idolâtrie dans un jeune écervelé qui adore sa maîtresse.

Après la Foi, l'Espérance, femme plus jeune que la Foi, plus rassurée qu'elle. Les yeux au ciel, elle porte d'une main ferme un écusson où flotte au vent un étendard attaché au bout d'une pique. A Chartres, c'est une voile de vaisseau qui charge l'écusson. Voici le sens des emblèmes de Chartres et de Paris : — sur le continent, le sol est ferme, et sauf de rares tremblemens de terre, on a peu de raison pour craindre, partant peu de mérite à espérer; mais en mer, où tout est caprice, où l'eau est profonde et perfide comme la femme, dit Shakspeare, où la mort tient à une planche, où la vie dépend d'un flot, c'est là qu'il y a vertu à espérer. Voilà pourquoi, au XVe siècle, l'Espérance s'appuie sur une ancre, au XIIIe se confie à une voile : deux attributs analogues, une seule idée sous deux formes. Quant à l'étendard de Paris, il va bien à cette ville guerrière qui se bat chez elle quand elle n'a plus à guerroyer au dehors. Avoir fait d'un attribut guerrier un attribut d'espérance, c'était donc une marque de profonde intelligence, car les champs de bataille sont plus orageux que les champs de la mer. La foi à l'eucharistie ou à la croix, l'espérance en mer et l'espérance en guerre,

voilà deux vertus poussées à l'absolu, comme on les veut au moyen-âge. — Sous l'Espérance, un malheureux s'enfonce dans le flanc droit un glaive qui ressort par le flanc gauche : c'est le suicide personnifiant le Désespoir.

Comme une trinité divine est la source de tout être, une trinité morale engendre toute vertu. Chez les anciens aussi trois Parques présidaient à la vie, trois Graces à la beauté, trois Furies à la vengeance. Près de la Foi et de l'Espérance, la Charité, leur plus jeune sœur, se dépouille de ses vêtemens pour en couvrir un enfant tout nu. L'écusson qu'elle tient à la main est chargé d'une brebis qui vient d'abandonner sa toison pour en faire des tissus. La Charité est âgée de vingt-cinq ans à peine, car la Foi et l'Espérance sont ses aînées, puisqu'elle ne peut être sans elles, — au moins suivant l'opinion des plus rigides chrétiens, car d'autres mettaient la Charité avant la Foi et l'Espérance. Fénelon et Vincent-de-Paule furent plus tard de ces derniers. — Puis c'est surtout pendant la jeunesse que le cœur a de l'élan vers le bien ; tandis que pour espérer, il faut avoir vécu, et pour croire, avoir long-temps médité. — Ce gracieux tableau d'une jeune vertu chrétienne se découvrant les seins et la poitrine sans rougir, pour réchauffer un jeune enfant glacé, rend plus ignoble l'Avarice qui est à ses pieds, dégoûtant personnage tout décharné, car la nourriture coûte ; tout haillonneux, car les vêtemens s'achètent ; au regard oblique et défiant ; entassant des poignées d'écus, argent qui moisira stérile, dans un coffre-fort bardé de fer en dedans et en dehors, armé contre les voleurs de serrures et de crochets. En été, l'Avarice cache ses mains dans un manteau, vêtement inutile pourtant en cette saison ; tandis qu'en hiver, la Charité se dépouille de ses vêtemens les plus nécessaires.

Ici le tableau des vices et des vertus pourrait s'arrêter, car au monde il n'y a que Dieu, nous et nos semblables. Par conséquent la Foi qui règle nos devoirs envers Dieu, l'Espérance nos devoirs à notre égard, la Charité nos devoirs envers le prochain, n'oublient aucun des rapports qui nous lient avec Dieu et l'homme. Ce sont donc là les trois vertus mères ou les trois vertus cardinales, comme dit la langue théologique. Et quand aux XVIe et XVIIe siècles on leur adjoignit la Justice, on avait perdu toute intelligence de

l'éthique. C'était une sœur bâtarde qu'on glissait chez des sœurs légitimes et utérines, ou plutôt une fille qu'on faisait de l'âge de sa mère, car la Justice est fille et non pas sœur de la Charité. — Continuons à suivre la génération des vices et des vertus.

La Justice n'est donc pas une vertu cardinale, mais la première des vertus secondaires. Elle est plus jeune que la Charité qui doit l'engendrer; elle porte sur son écusson une salamandre qui ne redoute pas les flammes qui l'entourent : la Justice ne craint aucun obstacle. — Sous elle, un homme encore vigoureux n'a pas la force de soutenir égaux les plateaux d'une balance; il ne traverserait pas les flammes, lui l'injuste qu'il est, pour faire à chacun son droit.

Après la Justice, la Prudence armée d'un serpent qui s'enroule autour d'un bâton. Elle délibère avec lenteur, agit avec maturité.— Elle contraste avec la Stupidité ou l'Imprudence, un homme presque nu, bâton noueux en main dont il frappe l'air à droite et à gauche, à peu près comme Xerxès fouettait la mer. Un olifant à la bouche, il sonne ses secrets à tous les échos. Sa tête audacieuse et vide est renversée et flotte à tout vent, comme dans les champs le chanvre sans épi, ou l'épi sans grains.

La Modestie, une belle vertu, pose tranquillement sur ses genoux un écu chargé d'un aigle au vol abaissé. La noble bête qui vole jusqu'au soleil, plus haut que tous les oiseaux, s'est cependant abattue sur la terre; mais on sent qu'au plus léger coup d'aile elle planerait bientôt dans les cieux. De même, la Modestie qui s'abaisse volontairement et se fait la plus humble des vertus, peut s'envoler jusqu'à Dieu quand il lui plaît.— Sous cette sublime vertu, l'Orgueil qui portait la tête trop fière, et sur un cheval au galop insultait l'humble Modestie, tombe, avec son cheval, dans un précipice d'autant plus profond que ce vice imprudent avait voulu s'élever plus haut.

L'ame, ornée des six vertus précédentes, est forte. Vienne donc, pour exprimer matériellement cette vérité, le Courage. Cette vertu virile n'est plus une femme, mais un guerrier des plus fiers; casque couronné en tête et fleuronné d'une fleur de lys. — Notre-Dame de Paris est une église royale. — Cotte de mailles sur les épaules et le long du corps, le héros tient à la main droite une épée nue, large, dressée; à la main gauche un écusson chargé d'un lion passant, bête

redoutable qu'on croirait entendre rugir, qui raidit sa queue et sort ses griffes du fourreau. — Sous ce beau Courage (c'est la seule vertu qui soit hardiment de face, les autres se présentant de profil ou des deux tiers), un soldat, bien armé pourtant, se sauve à toutes jambes, non pas devant un bataillon qui s'avancerait au pas de charge, non pas devant un guerrier qui écumerait de colère en brandissant ses armes, mais aux cris d'une chouette qui glapit sur un arbre voisin, devant un lièvre, le plus peureux et le plus lâche des animaux, qui poursuit avec un acharnement comique notre brave soldat. L'épouvante est si grande dans l'ame bouleversée du pauvre soldat, sa fuite est si rapide et si désespérée, qu'il a laissé tomber de ses mains sa vaillante épée, afin de courir plus vite. Démosthène demandant grace au buisson qui l'arrête, n'est pas une aventure plus curieuse que cette charmante imagination.

L'homme courageux est doux, il est magnanime; le lâche est cruel, il se venge toujours sur ceux qu'il ne craint pas des peurs qu'on lui a faites. La place de la Douceur est donc naturellement près du Courage; celle de la Cruauté près de la Lâcheté. La Douceur, regardant la Force, porte sur son écusson une vache passante, bête plus douce que forte. — Dessous, un grand gaillard à fortes épaules tire une épée du fourreau et menace un tout petit moine encapuchonné qui cherche à détourner l'orage. Ce lâche, c'est notre soldat de tout-à-l'heure. Il est bien changé, c'est vrai; mais s'il est plus grand, c'est que la peur ne lui courbe plus l'échine; s'il est arrogant, c'est qu'il n'a sous la main qu'un moine inoffensif et timide. Le moine a beau faire, il passera par sa brutale colère. — Il y a de la verve et de l'esprit dans cette petite satire, et le clergé se venge bien ici de la brutalité de ces gens de guerre dont il avait tant à souffrir.

A ces vertus générales, à ces vices sociaux succèdent des vertus domestiques et des vices de ménage. C'est d'abord la Concorde, fille de la Douceur. Elle porte, comme sa mère, un animal domestique sur son écusson: un mouton, symbole de la bonté chez tous les peuples, passe dans le bouclier de cette bonne femme qui est bien avec tout le monde. — Sous la Concorde, la Colère. Une mauvaise femme, chignon fièrement retroussé par derrière, assise sur un fastueux fauteuil, renverse, d'un coup de pied dans le ventre, un

homme, son mari probablement, qui accourait à ses genoux lui faire un présent.

Mais la bonne intelligence règne dans le ménage, quand la femme est pure et que l'homme reste chez lui. La Chasteté est donc la voisine de la Concorde. Elle porte sur son écusson un lys pur et blanc comme elle ; elle reçoit du ciel un phylactère où ses devoirs de femme mariée sont écrits. — Mais à ses pieds, par opposition, il y a querelle dans le ménage. Un bourgeois furieux bat sa femme, ou plutôt l'homme et la femme se battent, parce que l'homme a couru les femmes étrangères, et que la femme ne s'en est pas tenue à son mari. On se tire donc par les cheveux, on s'assomme de pierres, on se meurtrit de coups de poing ; la quenouille a été brisée sur le dos, la cruche a volé en éclats. — On doit le dire, la femme n'a pas tous les torts : son brutal mari aime le vin autant que le beau sexe ; la bouteille renversée à ses pieds le prouve de reste.

Il lui faut donc une leçon de tempérance à cet ivrogne. Qu'il lève les yeux, il verra la Sobriété, femme intelligente, au cerveau présent, aux yeux limpides, portant sur son écusson un chameau agenouillé, le plus sobre et le plus laborieux des animaux. — Sous cette gracieuse vertu, un évêque adresse inutilement des représentations à un homme qui chancelle et qui paraît avoir plus besoin d'un bon somme que d'un long discours : c'est l'Intempérance spécifiée par l'ivrognerie.

Mais que seraient toutes ces vertus : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice, la Prudence, la Modestie, le Courage, la Douceur, la Concorde, la Chasteté, la Sobriété, sans la dernière et presque la plus précieuse de toutes, celle qui change une action en habitude, l'éphémère en permanent, le fait en état ; sans la Persévérance qui fait durer, qui consolide, qui assure ? La Persévérance ferme donc cette liste ouverte par la Foi. Elle porte sur son écusson une couronne étincelante ; car elle est vraiment la reine des vertus. Sans elle on peut accomplir une bonne action, mais être vertueux, non pas. Elle tient à la main une lampe toujours allumée ; car la persévérance entretient sans cesse la vertu dans son ame, comme l'huile dans sa lampe ; elle veille constamment, et offre constamment à Dieu l'éclat et le parfum de sa constance.

D'un autre côté, l'horreur inspirée par tous ces vices : l'Idolatrie,

le Désespoir, l'Avarice, l'Injustice, la Stupidité, l'Orgueil, la Lâcheté, la Violence, la Discorde, l'Incontinence, l'Intempérance, ne serait pas suffisante, si la mobilité, le plus redoutable des vices, celui qui glisse le ver dans toute vertu, qui la ronge à sa naissance, qui la démolit à peine élevée, ne venait pas effrayer par l'exemple le plus sensible. Le clergé laissa prendre cet exemple chez lui, tant il avait à cœur de porter un grand coup. Donc, un moine (qui cependant ne paraît pas avoir eu à se plaindre de la cuisine du couvent, car il est raisonnablement gras), se laisse prendre à l'ennui dans cette vie heureuse, mais uniforme. La nuit, pendant que tous sont endormis, il dépose à l'entrée de l'église du monastère sa soutane pour être moins lourd, ses souliers pour être moins sonore, et jetant ainsi le froc aux orties, il met le nez à l'air libre, non sans regarder en arrière comme par regret. Il se sauve par le monde où, lourd papillon, il voltigera de désir en joie, de joie en plaisir, de satisfaction en dégoût; pour revenir, trempé d'expérience, au monastère qu'il est aujourd'hui si joyeux de quitter.

Mais l'allégorie est de sa nature peu facile à comprendre, et si transparente qu'elle soit, la lumière ne la pénètre pas en tous points. Aussi le clergé, tenant à ce que la vérité pénétrât clairement dans l'ame du peuple, lui en a ménagé l'accès de degré en degré. Par l'histoire qui était familière à tous, le clergé a fait arriver sans peine le peuple à la fiction, et par la réalité lui a fait toucher l'allégorie. Il a donc entamé cette moralité que jouent les vingt-quatre allégories des vertus et des vices, par un prologue historique. — Ici c'est Job sur un fumier; il est couvert de haillons, rongé d'ulcères, mordu des vers qui se nourrissent de sa chair. Sa jeune femme insulte à sa misère; ce mépris ne le touche pas. Ses trois vieux amis s'affligent de ses maux; cette compassion ne l'ébranle pas. Job n'en a pas moins confiance en Dieu; il reste à jamais le modèle de la patience. — De l'autre côté, c'est Abraham à qui Dieu commande de lui sacrifier son fils Isaac. Abraham n'a que cet enfant et n'en peut avoir d'autres, car il est cassé de vieillesse. Cependant Dieu lui a promis que sa postérité égalerait en splendeur les étoiles du ciel, en nombre les grains de sable de la mer. Hé bien, malgré cette contradiction flagrante entre cette vieille promesse et cet ordre nouveau, Abraham obéit; il chérit son fils, on lui commande de le tuer, il obéit.

Isaac est donc lié sur le bûcher, et son père lève la main pour l'immoler; mais Dieu est content de cette obéissance aveugle qui agit sans raisonner, et lui envoie du ciel un ange qui lui arrête le bras. — Voilà par quels faits historiques, connus même des enfans, s'ouvrent les allégories des vertus.

Celles des vices sont précédées de même, à droite et à gauche, de deux vices historiques. — Sous la confiance de Job est un grand homme robuste, bien habillé, pique redoutable en main, flèches nombreuses à ses pieds; et, malgré tous ces motifs de confiance, il ne se courbe pas moins sous la crainte, parce qu'il entend près de lui gronder un ruisseau, parce que sur sa tête un corbeau croasse d'une façon qui lui paraît peu rassurante. Ce trait que je ne puis assigner à aucun fait historique, à ma connaissance, donnerait au besoin l'explication de la lâcheté sculptée sous le courage; cette défiance puérile contraste heureusement avec la confiance absolue de Job. — Sous Abraham, c'est un guerrier éperonné, casqué, habillé de fer, bouclier à la main, et qui, debout sur les murailles crénelées d'une ville, lance une grosse flèche ou plutôt un javelot contre la foudre qui tonne et rayonne dans le ciel. Julien-l'Apostat lança autrefois son sang contre le ciel, en insultant le Nazaréen : c'est de même quelque impie qui se bat avec Dieu en se battant avec son tonnerre. Si une épopée était de l'histoire, et si ces murs crénelés se changeaient en rocher marin, ce pourrait être Ajax, fils d'Oïlée. Quoi qu'il en soit, cette révolte contre le Tout-Puissant va on ne peut mieux sous l'obéissance d'Abraham.

Il serait curieux, mais trop long, de comparer ces divers tableaux de l'éthique chrétienne avec l'échelle des vertus et des vices, dressée par Aristote. Il suffira de faire remarquer que ni la Foi, ni l'Espérance, ni la Chasteté, ni la Persévérance, ne figurent dans la philosophie péripatéticienne. Alors, comme on ne croyait à rien, on ne pouvait espérer; la Chasteté devait être un vice chez les anciens, et la Persévérance était très inutile dans une civilisation qui ne demandait qu'à finir. A la tête de son échelle morale, Aristote a posé le Courage qui prend pour attribut le lion, symbole, dans toute l'antiquité babylonienne, persane, grecque, romaine, de la violence et de la cruauté. C'était une digne place que cette place triomphale faite au lion dans une civilisation bâtie sur la force, élevée sur la

puissance physique. Mais quand, nous aussi, nous aurons à caser nos devoirs, à tracer le tableau de notre moralité; adoptant, loin de les exclure, Aristote et le christianisme, l'âge de force et l'âge d'amour, nous les complèterons par l'intelligence. De cette façon nous asseoirons nos vertus sur un trépied réellement sacré.

Enfin, tout est prêt pour le jugement dernier. Vous voyez que Dieu ne prend pas les hommes à l'improviste; car il leur a mis sous les yeux la parabole des vierges, pour les avertir qu'ils doivent veiller et non s'endormir à l'attendre; car il leur a sculpté leurs devoirs de la Foi à la Constance, pour leur rappeler qu'ils doivent être vertueux, commençant par croire, finissant par persévérer.

Alors Jésus-Christ descend en statue colossale sur le trumeau de la grande porte. Un livre magnifique est à sa main gauche, car il est la science incarnée. Il fait signe de la main droite à ses douze apôtres, grands comme lui et placés debout à ses côtés contre les parois, qu'il vient prendre conseil d'eux. Ces douze statues colossales des apôtres, distinguées chacune par un attribut particulier : celle de saint Pierre par ses clés, de saint Paul par une épée et un livre, de saint André par une croix, de saint Jacques par un bourdon de pélerin, de saint Thomas par une équerre, sont toutes distinctes aussi de complexion. Saint Pierre, cheveux frisés, bruns, éclaircis, tempérament sanguin, passions mobiles, figure longue, tête pointue; saint Paul, cheveux longs tombant sur les épaules, front dépouillé, tempérament bilieux, caractère ferme, tête ronde et forte; saint Jean, mélancolique jeune homme, front élevé, tête conique, figure pâle, tout cœur, tout amour; saint Thomas qui a douté de la résurrection du Christ, de l'assomption de la Vierge, qui se plaignit quand Dieu l'envoya prêcher dans l'Inde, saint Thomas, le sceptique par excellence, et le patron des architectes, m'a l'air d'être assez lymphatique. Tous sont différens d'âge, depuis saint Jean qui n'a que vingt-cinq ans, jusqu'à saint Jacques-le-Majeur ridé comme un vieillard octogénaire. Tous sont différens d'attitude, suivant leur âge et leur complexion; tous foulent aux pieds les vices qu'ils ont combattus, les hommes qu'ils ont anathématisés : saint Pierre est debout sur l'avare et menteur Ananie qu'une bourse attachée à son cou étrangle, belle punition de sa passion ignoble; les autres, pour la plupart, écrasent les rois et

les empereurs qui les ont martyrisés. Ces douze statues s'empressent et se groupent autour de leur maître. Là se tient ce dernier et sublime concile auquel Jésus-Christ préside, auquel les apôtres assistent, et où va se décider la destinée de l'univers.

Le Christ est remonté sur le tympan pour s'asseoir sur son trône de juge souverain. Là, ce n'est plus le Jésus du trumeau, au milieu de ses apôtres, semblable à l'un d'eux, avec une figure douce, un geste bienveillant; mais c'est le fils de Dieu posé sur un trône qui lance des éclairs, venant en juge impitoyable rendre à chacun suivant ses œuvres; sa figure est sévère, son œil est terrible. Ce n'est plus Jésus, c'est le Christ. La Vierge à sa droite, saint Jean à sa gauche, les deux êtres qu'il a le plus aimés en ce monde, se jettent à ses genoux pour l'adoucir. Mais il leur montre l'ange blond qui porte la croix où il est mort, l'ange noir et crépu qui porte la lance dont on l'a percé et les clous qui l'ont attaché; lui-même étale les plaies de ses mains et de ses pieds et la large blessure de son côté; la Vierge baisse les yeux, saint Jean se tait. Tout étant prêt, Jésus donne ordre de réveiller les morts de l'univers.

Quatre anges sonnent de la trompette aux quatre coins du monde. — Reportons-nous au XIIIe siècle, alors que Notre-Dame de Paris était encore peuplée de toutes ses statues, et nous verrons s'agiter dans leurs niches ces figures colossales que j'ai seulement indiquées, ou dont je n'ai rien dit encore, parce que, sans laisser aucune trace soit écrite, soit dessinée, soit traditionnelle, elles ont été renversées par les chanoines, abattues par les archevêques, broyées par 93, défigurées par les siècles : deux à la Porte-Rouge, vingt-huit aux murs latéraux de la nef, trente aux murs latéraux du chœur et de l'apside, douze à la porte du Nord, treize à la porte du Midi, neuf à la mort de la Vierge, huit à sa naissance, treize à la porte du Jugement dernier. Tout cela, évêques et princes, rois et apôtres, clercs et laïcs, nobles et bourgeois, figures historiques et allégoriques, abstractions et réalités, gardant toutes les avenues du temple, faisant dans leurs niches rapprochées une haie vive autour des chapelles latérales, ornant et protégeant parois et contreforts; tout cela au rez-de-chaussée, sous les yeux du Christ qui les appelle à lui du haut de son tympan.

Mais, je l'ai déjà dit, la cathédrale de Paris était royale et flat-

tait les puissances de la terre : au-dessus des apôtres, plus haut que le Christ lui-même, elle aligna les vingt-huit rois qui, de Clovis à Philippe-Auguste, avaient gouverné la France. Tout ce personnel royal de la monarchie, sceptre en main, couronne en tête, manteau brodé sur les épaules, — Pépin les pieds sur un lion, Charlemagne armé de l'épée au lieu du sceptre; Philippe-Auguste, le dernier, portant le globe du monde; Clovis, le premier, entrant dans la cuve baptismale : tous se dressaient fièrement dans une galerie qu'on appelle encore la galerie des Rois. La révolution a précipité sur les pavés ces dieux de la terre, pour les réduire en poudre. Ces rois si haut montés ne défiaient pourtant pas la foudre du jugement dernier qui grondait au bas dans la vallée, sous leurs pieds; car sur leur tête planait la Vierge entourée de quatre anges qui l'éclairaient et l'encensaient, descendant du ciel pour assister à la sentence suprême. Plus haut encore, au-dessus d'eux, au-dessus de Marie et de ses anges, cinq anges (trois existent encore aujourd'hui), sonnaient à tous les vents, avec leurs cornets étourdissans, la nouvelle du jugement général. Ces cinq hérauts placés dans la région des nuages répondaient aux quatre trompetteurs éveillant les morts de la terre, en sorte que pas une ame de ces douze cents statues disséminées au dehors de la cathédrale, à toutes ses hauteurs et dans tous les replis de sa longueur, des soubassemens aux combles, du portail occidental à l'apside de l'orient, de l'aile gauche à l'aile droite, ne pouvait faire la sourde à la voix de Dieu qui la demandait.

De tous les côtés, il en arrive donc de ces grands de la terre, rois et évêques, abbés et princes, saintes et saints, directeurs des peuples et pasteurs des ames. Et quand toute l'histoire moderne, particulière et générale, est ainsi représentée par ses chefs spirituels et temporels, il ne reste plus qu'à réunir tout le troupeau de l'humanité. Toutes les conditions, tous les âges, tous les caractères répartis dans les deux sexes, généralisés dans leurs représentans, s'agitent, confians ou tremblans. Revenus brusquement à la vie, ils sortent de leurs tombeaux, les uns bien éveillés, bien ressuscités, toilette fraîchement faite, pour paraître convenablement devant Dieu; les autres à moitié endormis encore et retrouvant à peine leurs membres. — Après toutes ces superbes histoires du

Nouveau Testament, résumées si poétiquement en quelques tableaux, après ces magnifiques métaphores ou allégories sculptées que nous venons de voir, l'imagination de l'artiste n'est pas encore épuisée. Il a trouvé dans son cœur assez de sentiment, assez de sens dans son intelligence, et, dans les deux assez d'exaltation et de fraîcheur, pour caractériser merveilleusement quelques amours ou vertus qui sont à la droite du Christ, quelques haines ou vices qui sont à sa gauche. Ainsi, l'amour maternel, c'est une jeune mère qui, sortant du tombeau à la voix des anges, s'oublie elle-même, oublie Dieu et le jugement en quelque sorte, pour ne s'occuper que de son enfant. Que lui importe la damnation, pourvu que son fils soit sauvé! Elle l'offre donc au saint patriarche Abraham pour qu'il emporte avec lui son enfant dans le ciel. Le vieillard, touché de tant d'amour, ne demande qu'à prendre pieusement dans son giron déjà rempli cette petite ame que l'amour d'une mère rend sacrée, afin de la présenter à l'absolution du Christ. Je ne connais de comparable à cette gracieuse scène qu'une scène analogue peinte par Poussin, dans son Déluge. Mais, dans Poussin, la mère cherche à sauver le corps de son enfant; à Notre-Dame, c'est pour l'ame qu'elle implore le salut. Puis, c'est l'amour conjugal: un brave mari qui vient d'être jugé saint, et qui, pressé par l'ange portier de la Jérusalem éternelle, d'aller passer son immortalité dans les délices du paradis, retarde cependant son bonheur; il ne veut pas y aller seul. Il saisit par la main sa jeune femme, et si, dans ce moment, il ne peut l'entraîner avec lui, il attendra que Dieu l'ait jugée pour entrer avec elle et en même temps qu'elle dans la cité divine. A gauche, c'est la haine de la Charité, ou l'Avarice qui, sa bourse à la main, s'achemine vers l'enfer; c'est la haine de la Chasteté, ou la Luxure, qui n'a pas eu le temps, avant de mourir, de nouer sa robe, et qui sort du tombeau, delacée comme elle y est entrée, pour être saisie par le diable.

Mais entre ces grandes vertus et ces grands vices, si éclatans qu'ils se dénoncent à la première vue, il est des qualités naissantes, des défauts vagues et incertains, sorte de crépuscule moral qu'on a de la peine à caractériser, Saint Michel, l'Ormuz, et Satan, l'Ahriman du christianisme, ennemis à mort même avant la création, depuis que l'archange triompha du diable, se retrouvent

face à face à la fin du monde, pour la dernière fois, et réclament chacun la moitié de l'empire de l'humanité. Saint Michel (1), et non pas Satan, car il faut de la probité en pareille occasion, tient une balance dans la main droite. Dans un des plateaux est assise une ame; dans l'autre, et pour servir de contrepoids, sont amassées les larmes essuyées par les vertus de l'ame, et les joies que ses bienfaits ont répandues sur les malheureux. Satan, qui voit avec rage que le plateau des mérites sensiblement alourdi va enlever l'ame et la lui ravir, saisit de ses deux mains en l'appesantissant de tout son corps, comme fit autrefois Brennus avec son épée, le plateau où l'ame trouvée légère monte joyeuse. Mais saint Michel, qui veut la justice, fait lâcher prise à Satan, et le chrétien, jugé moins lourd que ses péchés, passe à droite du côté des anges.

Quand toutes ces ames sont pesées, les unes emportées par leurs vices et saisies par les démons, les autres enlevées par leurs vertus et emmenées par les anges, Jésus-Christ fait taire les trompettes qui n'avaient cessé de retentir. Il sépare le genre humain en deux classes, comme le berger ses bestiaux; il place les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, et prononce enfin ce jugement de l'évangile, le plus admirablement motivé que justice ait jamais rendu :

« Venez, les bénis de mon père, possédez le ciel. J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, vous m'avez recueilli; j'étais nu, vous m'avez vêtu; malade, vous m'avez visité; en prison, vous êtes venu à moi. Car c'est à moi que vous avez fait ces choses, quand vous les avez faites au plus petit des miens. — Et vous, maudits, retirez-vous, allez au feu éternel. Car aux affamés, aux altérés, aux étrangers, aux nus, aux malades, aux captifs, vous n'avez donné ni pain, ni vin, ni logis, ni vêtemens, ni soins, ni consolation. C'est à moi que vous avez tout refusé, en refusant aux miens. »

(1) Cette psychostasie a été abattue par Soufflot. On fera bien de mouler celle de Chartres, ou mieux celle d'Amiens, de la fondre en bronze, et de la replacer sur le linteau refait à Notre-Dame de Paris. J'espère que ces lignes démontreront combien une restauration est chose délicate, et combien elle est impossible aujourd'hui, même à ceux qui se croient les plus habiles.

Aussitôt un grand ange montre aux élus la Jérusalem éternelle qui rayonne à droite, cité d'or et de pierreries, soufflant de sa porte une odeur délicieuse, comme dit la Légende dorée. Huit charmantes jeunes figures sont déjà en possession du bonheur éternel. Montées sur les murailles, sur les tours de la cité divine, elles étincellent de joie et appellent les élus. L'une de ces ames heureuses joue avec une petite boule qu'elle tient entre ses doigts. Est-ce notre pauvre monde en miniature, dont elle s'amuse, la cruelle? Ou serait-ce la pomme d'Ève qu'elle peut manger maintenant, bien sûre de ne pas perdre son paradis, car elle connaît tout le bien et tout le mal, et elle est récompensée? La jeunesse qui reluit sur les joues de ces heureuses immortelles, la lumière qui se brise en rayons irisés sur leurs couronnes, attirent les regards des élus qui viennent d'être jugés, et leur font hâter le pas; car c'est là qu'est le repos après de longues fatigues, et la joie intarissable après les peines. A mesure que ces élus approchent du terme, leur figure se rajeunit, leurs yeux s'éclaircissent, leurs couronnes jettent un éclat plus vif, et l'on voit, du plus éloigné au plus près, la joie grandir et les rides s'effacer par degrés.

A gauche, c'est horrible : les démons, grimaçant au désespoir des damnés, les entraînent dans les flammes. Un de ces démons, monstre redoutable à forme humaine, couvert de poil de la tête aux pieds, brandissant comme un lion sa queue de cheval, animal féroce à tête sans cerveau, tête toute en mâchoire, tient à la main une énorme chaîne de fer, le long de laquelle s'avancent une religieuse, un évêque, un bourgeois, une femme du monde, un homme du peuple, un clerc, une femme du monde encore (le moyen-âge en voulait à ces pauvres bourgeoises), tous en costume distinct f, tous pleurant misérablement et sans dignité. Mais leurs cris sont accueillis avec colère par le demon qui se retourne terriblement devant eux et les entraîne dans l'enfer qui les engloutit. Cet enfer qui dévore une femme maintenant, après avoir avalé un homme tout à l'heure, est épouvantable autant que la Jérusalem céleste est délicieuse. C'est une gueule alongée comme celle d'un crocodile, arrondie comme celle d'un veau, cruelle et imbécille à la fois. On ne voit là que des dents; c'est une herse à crochets osseux, durs et acérés comme du fer. De cette gueule

effroyable les damnés tombent un à un, la tête la première, dans une chaudière de poix bouillante; ils sont remués là-dedans par deux diables : l'un à groin de cochon, le démon de la gourmandise; l'autre à la face du crapaud, le démon de l'envie, qui imprègne de venin tout ce qu'il touche. Des flammes vivantes, on le dirait tant elles sont acharnées, sifflent autour de la chaudière; des crapauds grimpent le long des parois de cette marmite où cuit de la chair humaine.

Ce n'est pas tout. Trois autres bas-reliefs sont remplis encore de démons et de damnés. Dans le premier, trois diables à cornes et tête de bœuf, chargent sur leurs épaules, foulent sous leurs pieds, un prince à couronne sans fleurons, un évêque mitré, un roi couronné; les griffes sataniques entrent dans les chairs. — Gloire à Notre-Dame la courtisane, d'avoir osé mettre un roi parmi les damnés! On dirait même que les fleurons de la couronne ont comme une forme de fleur de lys. Ce serait un peu hardi pour elle qui a personnifié la belle vertu du courage dans le Roi de France. — La douleur leur arrache des plaintes à ces pauvres damnés; mais ils ne peuvent même se soulager à crier, car des crapauds et des serpens leur entrent dans la gorge et leur bâillonnent la bouche.

Au second tableau, c'est un monstre femelle, gros, gras, enflé d'embonpoint, soufflé par tout le corps comme un ballon, mais un ballon qui se dégonfle. C'est le démon de l'Impureté. La diablesse est enchaînée par le cou et tire la langue au carcan, depuis 600 ans, pour l'édification et la conversion des filles de joie de la Cité. Paris, et pour cause, tenait à développer ce motif que je ne me rappelle avoir vu dans aucune autre ville. On le trouve reproduit une seconde fois au portail occidental de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce démon est nu, il n'a jamais le temps de s'habiller, il n'est pas même, comme les autres, vêtu de poil. Il pèse de tout son poids sur quatre damnés : un avare sa bourse au cou, un bourgeois, un évêque et un prince. Ces malheureux, entre autres vices, ont pratiqué l'impudicité. L'énorme masse du diable femelle leur fait sortir la langue de la bouche et rentrer la tête dans les épaules; ils enfoncent ainsi dans de je ne sais quoi de dégoûtant qui va les couvrir jusqu'aux yeux. Un petit démon, celui de la folie, fait des mines grotesques à ces quatre damnés qui ont été fous de leur corps.

Dans le troisième tableau, un diable en chef, admirable sculpture, montre du doigt leur sentence à deux misérables qui voudraient en douter. Trois démons les saisissent, les enfourchent et les piétinent, pendant que des crapauds et des serpens emplissent leur bouche, bavent sur leurs lèvres, piquent leurs membres.

C'est un horrible royaume que ce royaume de l'enfer, les souffrances y sont inouies. Chaque sens a son supplice : le toucher est rôti ; la bouche croque des crapauds, boit du venin gluant, de l'humeur puante ; l'odorat respire des vapeurs de soufre ; l'ouïe s'emplit de hurlemens ; les yeux ne se reposent que sur des flammes sinistres, des serpens livides, des démons atroces. Et voyez au-dessus de cette épouvantable désolation, planer au grand galop sur un cheval roux, un cheval d'enfer, cet homme armé d'une longue épée : c'est celui qui ôte la paix et enlève toute espérance ; c'est l'inscription personnifiée que Dante a gravée sur la porte de son enfer. Plus loin, c'est la Mort emportée par son cheval pâle qui vole verticalement plutôt qu'il ne court. La Mort est une femme hideuse, un squelette vivant recouvert de peau seulement, seins vides et pendans ; elle est aveugle, un bandeau sur les yeux ; elle tient à la main une serpe tranchante dont elle éventre tout à droite et à gauche, comme elle vient d'éventrer ce malheureux qu'elle traîne ainsi qu'Achille fit d'Hector, à la croupe de son cheval. Elle tranche bras et jambes, ouvre les entrailles, brise les os, dépèce les muscles, et pourtant ne tue pas ; car on ne peut mourir en enfer. Ces deux monstres apocalyptiques, la Guerre et la Mort, planent et pèsent sans cesse sur cette fournaise de larmes, de regrets, de hurlemens comme des météores enflammés sur une atmosphère épaisse et sombre, comme des corbeaux sur un champ de bataille, comme les oiseaux de proie battant des ailes sur la mer Morte, alors que venaient de s'abîmer les cinq villes criminelles.

Voilà les épouvantables tourmens de gauche, et les délicieuses voluptés de droite, que le moyen-âge appendait constamment sur la tête des chrétiens pour les détourner du mal et les pousser au bien. Voilà la sanction de toutes les lois du christianisme : une terreur excessive, une espérance infinie. Il est vrai que la religion chrétienne, comme toutes les religions, du reste, effraie plus qu'elle ne rassure, invente plus de supplices qu'elle n'imagine de joies ; cepen-

dant, il faut lui tenir compte des efforts réels d'imagination qu'elle a tentés pour égayer son paradis, le faire désirer ardemment pour lui-même, et non par crainte des affreux tourmens de l'enfer.

Levez les yeux en effet, et regardez toutes ces figures bienheureuses qui rient sur votre tête dans les profondeurs de la voussure, rangées à six cordons dans une ogive concentrique. Toutes sont en possession de la Jérusalem céleste qui resplendit sous leurs pieds et sur leur tête, ville où les maisons sont des palais, où les pierres sont des métaux sans prix, où le soleil est Dieu lui-même, ce Dieu qui vient de prononcer la sentence suprême et qui maintenant écoute le concert d'amour que lui fait tout le paradis.

D'abord ce sont quarante-cinq anges en deux rangées, tous sortant à mi-corps des moulures qui les encadrent, et sur lesquelles ils s'appuient comme à un balcon; tous à figure d'enfant ou de jeune homme de quinze à vingt ans; figures charmantes, blondes ou brunes, à cheveux longs et flottans, lisses en général, bouclés en petit nombre. Quoique la peinture qui rehaussait toute la profondeur de cette porte soit pourrie, ou couverte de badigeon, ou écaillée par le vent, on voit cependant que ces cheveux sont blonds, on sent que ces yeux sont bleus, tant la sculpture est parfaite; car c'est bien la langueur des yeux bleus et la souplesse des cheveux blonds. Trois sortes de plumes, colorées autrefois de trois couleurs diverses, harmoniques et contrastantes à la fois, composent les ailes de ces anges, ailes plus belles et plus fortes que les superbes et robustes ailes de l'hirondelle de mer. Tous ces anges sont en extase, et cependant avec les seuls mouvemens de tête, les seules positions de mains, pas une de ces admirables figures ne ressemble à une autre; la pensée est la même, l'attitude différente; la couleur uniforme, les teintes variées. C'est la loi de la variété et de l'unité réalisée à l'absolu.

Après ces anges en extase, s'arrondit le cercle des Patriarches, partant d'Abraham qui tient les ames dans son giron, pour monter à Moïse ayant en main les tables de la loi, et s'arrêter au grand-prêtre Aaron, poitrine luisante sous le rational, tête pointue sous le bonnet conique. Ces quinze vénérables statues, toutes vieilles et barbues, hors une seule, — serait-ce le petit Benjamin? — contrastent avec les visages enfantins des anges. Elles tiennent à la

main des phylactères, emblème, dans le moyen-âge, du rudiment de la science, le livre étant celui de la science complète. Les patriarches, en effet, ont entrevu, mais n'ont pas vu clairement la vérité. Elle ne s'est montrée à eux que matérielle, habillée et alourdie d'images et de métaphores; ils n'ont pu pénétrer jusqu'en ses profondeurs, car Jésus-Christ n'était pas encore venu.

Le cordon qui vient ensuite, celui des Confesseurs, posséda la vérité métaphorique et réelle, figurée et abstraite, la vérité sous toutes ses faces; ils virent ou crurent voir *le tout de tout*, comme aurait dit Montaigne, si Montaigne avait jamais pu exprimer pareille hérésie, puisqu'il pensait que nous ne savons *le tout de rien*. Aussi ces dix-huit délicieuses figures, plus âgées que les anges, moins vieilles que les patriarches, portent-elles religieusement entre leurs bras, abaissés sur leurs genoux, collés contre leur poitrine, élevés en l'air, ouverts ou fermés, des livres si gros que la science universelle y tiendrait aisément.

A cette rangée de Confesseurs succède celle des Martyrs. Après les anges sont venus les patriarches, c'était l'ordre chronologique. Mais après les patriarches devaient arriver les martyrs et non les confesseurs; car les premiers chrétiens ont tous péri par le martyre, et les confesseurs ne sont morts dans leur lit qu'après Constantin. L'ordre chronologique est donc violé, mais c'est à dessein et pour le remplacer par un ordre plus excellent, l'ordre du mérite. Il était digne de la cathédrale de Paris, la cathédrale de la cité intellectuelle, de donner aux ames qui ont combattu par la parole et qui ont dévoué leur raison, le pas sur les ames qui ont lutté par le corps, car l'esprit marche avant la matière. Seize martyrs glorifiés, palmes à la main, assis sur des trônes charmans de forme, éclatans de couleur, répondent par leur joie à la joie des anges, des patriarches et des confesseurs.

Enfin, toutes ces admirables sculptures que les artistes adoreront, quand ils se donneront la peine de les regarder, sont encadrées par un cordon de dix-huit vierges, couronnées de diadèmes. Ces jeunes et délicieuses femmes, en magnifique costume, le plus beau et le plus favorable pour la sculpture et la couleur, abritent de la main droite le cierge allumé qu'elles portent à la main gauche, et offrent cette flamme parfumée à Dieu, leur époux, comme elles

lui ont offert leur virginité. Ces statues faites de bonheur et de vertu, de santé et de jeunesse, reposent un peu des rides, des hurlemens, des souffrances, des crimes qui attristent dans les bas-reliefs de l'enfer.

Tous ces six cordons se donnent corps et ame à Dieu, ils l'adorent dans la pensée, le célèbrent sur les lèvres; car tous prosternent leur face devant sa face, et l'on dirait qu'ils s'écrient comme dans l'Apocalypse : « A celui qui est assis sur le trône, à celui qui vit éternellement dans les siècles, bénédiction, honneur, gloire et puissance infinie à jamais »

Tel est le dénouement de cette longue et admirable histoire qui naît et vit avec la Vierge, à la porte droite de l'occident; qui continue avec la mort de la mère de Dieu et s'envole avec elle dans le ciel, à la porte gauche; tourne au nord pour descendre du ciel en terre, sauver les ames qui se vendent au diable; passe au midi pour lutter avec les martyrs, prêcher avec les confesseurs; et qui enfin, après avoir ramassé ses douze cents acteurs dispersés à toutes les hauteurs et dans toutes les longueurs, revient avec eux à l'occident d'où elle était partie, pour finir avec le monde, et s'achever quand l'humanité s'achève.

DIDRON.

BULLETIN.

Le sixième anniversaire de la révolution de juillet vient d'être solennisé : cette fois encore de nombreux commentaires se sont attachés à chaque détail de cette commémoration populaire. Depuis le plus humble lampion jusqu'à l'Arc de l'Étoile, tout a été matière à discussion; les uns demandaient la priorité d'inauguration pour la colonne de juillet; ceux-ci pour l'Arc-de-Triomphe, d'autres pour l'obélisque : en commençant par restaurer la gloire de l'empire, le gouvernement qui ne peut pas inaugurer le même jour, cinquante merveilles sur différens points, a suivi l'ordre chronologique de nos annales, et la colonne de juillet attendra son tour qui ne peut tarder à venir, au train dont nos monumens s'achèvent : c'est maintenant une belle introduction aux grandeurs de notre ville que cette imposante masse de pierre dont chacune porte le nom d'une bataille, d'un homme de guerre; tout le peuple de Paris s'est porté là pour lire sur ces écussons, dans ces trophées, dans ces bas-reliefs, les prodiges d'une histoire qui a besoin d'être racontée souvent et sous toutes les formes pour être croyable.

On a dit, et c'est vraiment un enfantillage, qu'on avait renoncé à découvrir le monument en présence de l'armée et de la garde nationale, de peur d'alarmer la susceptibilité de la diplomatie étrangère; il n'y a pas d'ambassadeur qui ait reçu de son gouvernement la mission de se fâcher de nos vanités nationales. Nous respectons parfaitement en Angleterre la solennité de l'anniversaire de Waterloo, les Russes célèbrent tout ce qu'ils veulent. Il n'est pas de peuple qui n'ait quelque chose à célébrer, jusqu'au jour où il s'en fatigue comme les Prussiens qui ont cessé de célébrer la prise de Paris; et c'est bien à tort que M. Bresson a été

accusé récemment d'avoir assisté à Berlin à une cérémonie supprimée depuis quelques années. Les diplomates sont chargés d'intérêts plus positifs à défendre et à discuter, et n'ont rien à voir dans les démonstrations d'un peuple qui, en pleine paix, veut se souvenir de sa gloire guerrière. Pour être juste d'ailleurs envers tout le monde, même avec les étrangers, ce qui nous est difficile à nous autres Français, il faut se rappeler qu'en 1814 les velléités de destruction qui entrèrent dans la tête de quelques Baskirs cédèrent aux premières représentations. A présent, moins que jamais, aucune puissance ne songe à troubler dans ces sortes de manifestations un peuple puissant, chatouilleux en matière d'honneur national, qui veut faire sa propre histoire comme il l'entend, la couler en bronze, s'édifier en pierre de taille, la peindre sur des toiles, l'écrire dans les livres.

De grands frais d'illumination ont été faits cette année; mais la pluie, de connivence avec les entrepreneurs, a éteint les trois quarts des lampions, dont le suif n'en sera pas moins payé comme s'il avait brûlé. Les lanternes, placées dans les alentours de la barrière de l'Étoile, étaient en détrempe depuis six heures du soir; l'éclairage au gaz, disposé au sommet de l'attique de l'arc, est le seul qui ait surnagé. Le temps n'a pas empêché la foule de barbotter dans la boue épaisse et grasse qui recouvrait l'avenue des Champs-Élysées; à ce clapottement sonore de cent mille personnes se mêlaient les cris et les rires de ceux qui, tombés dans les fossés pleins d'eau, se sauvaient à la nage, le tintamarre des grosses caisses et le sifflement des clarinettes embouchées par trois mille saltimbanques et faiseurs de tours, mouillés jusqu'aux os. Le feu d'artifice est venu à neuf heures et demie éclairer de ses gerbes, de ses globes rouges et bleus cette grande scène de déluge : le peuple a été très content; on ne lui a pas ménagé les pétards et les baguettes; les vieillards n'ont pas souvenance d'un plus beau bouquet.

Le regret, si général, de ne pas voir le roi se mêler aux rangs de la garde nationale, et recueillir ces tumultueuses acclamations que le souvenir d'un danger récent devait rendre plus énergique, a fait place à un sentiment presque universel d'approbation pour un acte dicté par la prudence : toute la presse, celle qui n'est pas anti-dynastique, a fini par admettre des motifs dont on pressent toute la gravité sans les connaître d'une manière positive. L'autorité s'est, dit-on, alarmée de la présence dans Paris et de l'arrivée aux frontières, d'une foule de gens dont les antécédens n'étaient pas de nature à la rassurer. Sa réserve à s'expliquer se comprend, s'il s'agit d'un complot dont l'instruction se poursuit. Au reste, les ministres déclarent si hardiment qu'ils prennent sur eux la respon-

sabilité de cette mesure, qu'on s'attend à des révélations sérieuses. On chercherait vainement à rattacher aux dernières inquiétudes du gouvernement français l'envoi de la note remise par M. de Montebello au président du vorort helvétique. Cette mesure, concertée depuis long-temps avec d'autres puissances, appuyée par l'Angleterre, prend son origine dans des faits antérieurs aux préoccupations récentes de notre cabinet, et, beaucoup plus qu'on ne le pense, dans l'assentiment de plusieurs membres du gouvernement suisse. Les évènemens de Zurich ont éveillé leur attention sur l'abus du droit d'asile accordé aux étrangers. Quelque sacré que ce droit puisse être, une nation paisible et heureuse comme la Suisse doit voir avec crainte sa quiétude troublée par des menées auxquelles ses sympathies et ses intérêts demeurent étrangers.

Si jamais l'Afrique s'humanise, si jamais la civilisation refleurit sur ces rivages où gisent les monumens de la grandeur romaine, la gloire en doit revenir à la France qui, depuis l'expédition d'Égypte, poursuit cette honorable mission. Quand d'un côté le général Bugeaud, après avoir mis en déroute Abdel-Kader, qui demande à composer, adoucit les usages de la guerre africaine et fait des prisonniers, M. Mimaut, consul de France à Alexandrie, représente à Méhémet-Ali qu'il va se couvrir de honte en faisant démolir une des trois grandes pyramides de Dgizhé, pour en employer les pierres aux barrages du Nil. Nous ne savons pas si le vice-roi égyptien a eu bien peur de l'épithète de *Vandale*, et s'il est bien curieux de conserver pour la science ces vénérables triangles; nous croyons que M. Mimaut n'a pas mal fait, dans sa pétition, de rappeler que des tentatives de destruction avaient été déjà inutilement faites contre cette dernière des sept merveilles du monde. M. Mimaut n'en a pas moins l'honneur d'avoir plaidé pour ces nobles moëllons contemporains des Pharaons et du roi Mœris, et sur lesquels les kalifes et nos vivandières de l'armée d'Égypte ont incrusté leurs noms.

— L'état d'abjection et de dégradation morale dans lequel on tient chez nous les hommes frappés par la loi, a depuis long-temps éveillé la sollicitude de M. de Montalivet; le ministre a recueilli les opinions des hommes qui s'occupent de matières pénitentiaires, et par ses soins un système nouveau doit être introduit dans nos prisons : cette réforme philantropique doit faire honneur à l'homme d'état qui l'aura entreprise et achevée.

— Quand nous annoncions le premier résultat du duel qui a eu lieu entre M. Carrel et M. Emile de Girardin, nous avions prévu le triste évènement qui est arrivé. M. Carrel est mort; le plus grand recueillement a pré-

sidé à ses obsèques. La presse anglaise s'est associée aux regrets exprimés par les journaux français.

— Une perte récente vient d'attrister les arts. M. Gomis, compositeur espagnol, qui avait naturalisé en France son talent original et vigoureux, a succombé aux atteintes d'une phthisie laryngée : le public regrettera l'auteur du *Diable à Séville*, du *Revenant*, du *Portefaix*, de *Rock le Barbu*, et les amis de M. Gomis un homme d'un caractère très honorable.

Théatre de la Gaité. — *Le Spectre et l'Orpheline*, mélodrame en quatre actes, précédé du *Tombeau*, prologue, par MM. Anicet-Bourgeois et Francis. — Voilà un titre ! Comme il sent le souffre ! Que de terreurs il promet, que de diableries, que de larmes ! C'est chose si effrayante qu'un spectre en pantalon collant avec des raies blanches et noires qui lui barriolent le corps comme le dos d'un zèbre, ou qui se promène encapuchonné dans un drap de lit. Et les orphelines : que de pitié, de désolation elles jettent dans le drame ! Celui que nous venons de voir est, à lui seul, toute une histoire, tout un cours de littérature à l'usage des boulevards. Vous y voyez des diables moyen-âge, l'épée au côté, un tombeau qui s'ouvre aussi facilement qu'une caisse de M. Fichet, un revenant blanc de visage, noir de costume, une orpheline qui pleure comme une borne-fontaine, une mère de famille stupide, un officier du roi Louis XIII, crédule, rageur et fort mauvais cavalier, qui arrive en morceaux chez sa mère, à la suite d'une chute de cheval. Vous y entendez le dialogue étincelant de fautes de français qui s'engage entre deux démons, celui de la vengeance et celui de l'impunité, les inversions, les juremens et les blasphèmes, en usage dans le drame tel qu'on l'écrit entre le café Turc et le faubourg Saint-Martin : et comme il ne suffisait pas que l'œuvre participât, à la poésie, au style près, de *Don Juan de Marana* par l'intervention d'êtres surnaturels, armés de pied en cap, que les acteurs portassent des houseaux de frondeurs, et qu'on y parlât du cardinal ministre, et de mille autres choses locales, historiques, et parfaitement inconnues ou indifférentes au public ordinaire de la Gaîté ; malgré les écoles primaires, secondaires, et les salles d'asile dont on couvre la France pour instruire et sevrer les masses ; on a pensé qu'en assaisonnant cette friture d'enfer, dans laquelle grillent des diablotins et des spectres, d'une petite pincée d'esprit du vieux mélodrame, en égayant ces œuvres de Satan par la présence d'une servante curieuse et d'un valet poltron et niais, on obtiendrait une mixture raisonnablement fantastique et amusante. Un

intendant du comte Bois-Robert, nommé Desvareilles, a ruiné, puis assassiné son maître, qui dort depuis dix ans dans la tombe, jusqu'au jour où le démon vient lui proposer de tirer vengeance de son meurtrier. Il s'agit, pour Bois-Robert, de séduire la fille de Desvareilles, d'arracher cette ame à Dieu, et de précipiter du même coup, dans les marmites bouillantes de l'enfer, et la fille et le père, qui, grace à l'intercession de cette fille, pourrait bien n'aller qu'en purgatoire. Par égard pour elle, Dieu a suspendu sa sentence et renvoyé le jugement de son père à une autre session. Pour payer cette vengeance, Bois-Robert, dont l'ame est en fourrière jusqu'au jour du jugement dernier, consentira-t-il à se laisser damner pour l'éternité? Quel étrange catholicisme que celui de ces messieurs! Quelle drôle de théologie nous fait M. Anicet-Bourgeois! « Allons, Bois-Robert, cela vous convient-il? — Cela me convient. — Topez là, comte. — Tope là, démon. — Comment se nomme la fille de Desvareilles? — Vous devez l'ignorer. — Combien de temps me donnes-tu pour la chercher et la perdre? — Trois jours. — Où sera-t-elle? — Dans votre château. » Et, en effet, pendant que deux religieuses se présentent chez Mme de Chavigny, la nouvelle propriétaire du château, Bois-Robert entre aussi, comme tout revenant doit le faire, en brisant un panneau, habillé de noir, le jarret tendu, la bouche ouverte. Mais comment deviner la fille de Desvareilles? Les deux religieuses se disent sœurs et orphelines, ignorent toutes deux le secret de leur naissance. L'instinct de la vengeance guide mal Bois-Robert. Il perd sottement ses trois jours à faire l'aimable à sa manière auprès de Mathilde, à la fasciner, à rouler les yeux, à lui casser les bras, à lui briser la taille, à la tordre comme un foulard. Ces manières engageantes ont complètement détaché du cœur de Mathilde l'amour qu'elle avait pour Arthur de Chavigny, son fiancé, qui se bat en duel avec Bois-Robert, croit le tuer, et le retrouve sur pied cinq minutes après, comme s'il avait donné un coup d'épée dans l'eau ou dans le ballon de M. Lennox. La séduction est arrivée à son dernier période; Bois-Robert vient de brutaliser Mathilde avec tant de succès, qu'elle est prête à lui dire : *Je t'aime!* quand l'heure fatale (minuit, bien entendu) vient à sonner; et alors Bois-Robert, qui avait pris la figure et les habits d'un ami d'Arthur, dit franchement à la famille Chavigny : Je ne suis qu'un revenant. Bonsoir, mes amis. A l'instant même le théâtre s'entr'ouvre, et à sa surface apparaît une petite tombe gothique, qui arrive plus exacte que la plus ponctuelle citadine, pour recevoir Bois-Robert. Celui-ci ne fait pas de façons, monte, prend la place du fond, et s'embarque pour l'éternité. Il avait dépensé ses soixante-douze heures de résurrection à fasciner Mathilde, qui n'était pas la fille de Desvareilles.

Depuis que Frédérick Lemaître et Bocage se sont faits pour eux et à leur taille une manière d'art, libre de traditions, hardie et novatrice, il s'est déformé à leur suite une foule de petits jeunes gens qui parlent, les dents serrées, qui disent : Oh! oui, *merrreci* pour *merci*, *malédixxxion* pour *malédiction*, *vous avez menti par la gorrrge*, mon *pouagniard*, ma *pouatrine* d'homme, qui marchent du talon et des épaules, se creusent les yeux, surbaissent le sourcil; ils placent rudement leur chapeau sur la tête, et l'envoient à trente pas quand ils se découvrent, mettent volontiers flamberge au vent, et ne veulent pas d'un rôle où il n'y a pas de combat corps à corps. Quand ils jettent le gant du défi à la moustache d'un adversaire, le gant tombe dans l'orchestre sur le nez d'un trombonne, tant la provocation est énergique! On est effrayé quand on leur voit une épée à la main. Il y aura un malheur. Si une faible femme leur résiste ou est infidèle, ils la saisissent par les deux poignets et se disposent à la rouer de coups. La Gaîté a deux ou trois petits *Bocage*, l'Ambigu ne les compte plus. Le Bocage qui représente Arthur de Chavigny, est un intéressant jeune homme qui travaille beaucoup à assombrir son physique doux et agréable. M. Jemma est un homme qui ne le cède en rien à M. Guyon de l'Ambigu, lequel ne voudrait pas se croire inférieur à M. Jemma. Il est fort inutile pour l'art que nous nous prononcions; ce qui serait plus intéressant pour nos sensations, c'est que les caniches fussent exclus de l'amphithéâtre et du parterre. C'est vraiment un fait extraordinaire que pas une situation dramatique ne puisse se produire aux théâtres du boulevard, sans être saluée par l'aboiement d'un de ces quadrupèdes. Le caniche parisien est sans doute fort intelligent; on relève son moral en le tondant à la hussarde, on lui fait comprendre sa dignité en lui dessinant des moustaches. C'est un être capable, à qui son maître peut faire porter ce qu'il veut entre ses dents, son mouchoir, son parapluie, sa femme; mais là, de bonne foi, est-il bien apte à juger un mélodrame de MM. Anicet-Bourgeois et Francis, et lui est-il permis d'exprimer, comme il lui est arrivé lundi dernier, son admiration ou son blâme par des aboiemens? Nous demandons qu'on dépose en entrant, non-seulement ses cannes, armes, éperons et parapluies, mais encore les caniches.

Théatre de l'Ambigu-Comique. — *Pierre-le-Grand*, drame en quatre actes, par MM. Charles Desnoyers et Gérot. — Ceci est de l'histoire de Russie cavalièrement traitée, avec un mépris souverain du vrai et une amusante recherche de l'invraisemblance. Mais quoi! encore un prologue! Il n'y a donc plus de bon drame sans prologue, comme il n'y a pas de civet sans lièvre, de beefsteak sans bœuf; il faut donc que le prologue marche en avant, comme le tambour-major à la tête de son régiment,

comme le potage commence un dîner. Résignons-nous. Marthe tire Pierre-le-Grand d'une position désespérée. Marthe est une simple vivandière que la reconnaissance du prince aurait pu récompenser avec vingt roubles. Pierre-le-Grand lui donne le nom de Catherine et la fait asseoir avec lui sur le trône de Russie. Parmi les membres de sa famille que la nouvelle impératrice a appelés auprès d'elle se trouve un page dont elle fait son chambellan et quelque chose de plus. Pierre-le Grand, qui peut dès-lors prendre un second surnom, n'entend pas raillerie, fait trancher la tête au petit cousin, et va plonger un poignard dans le sein de la vivandière parvenue, quand il tombe raide mort, empoisonné. Celui qui a fait ce beau coup s'écrie à l'instant même : Vive Catherine! impératrice de toutes les Russies, blanche, noire et autres.

— *Le Flagrant Délit* (1). — Le seul grave reproche que la critique puisse adresser à M. Jules Lacroix, c'est d'attacher au frontispice de ses livres des titres en général assez redoutables pour leur ôter bien des lectrices par la crainte d'un scandale qui n'existe que sur la couverture : ne sait-il pas qu'on doit induire de miel les bords du vase? *Indiana*, ce chef-d'œuvre de notre Richardson français, aurait-il eu autant d'admirateurs de bonne foi, si le livre eût été intitulé : *Guerre au mariage*. Pourquoi M. Jules Lacroix s'est-il enlevé les suffrages des femmes timorées, en leur fermant son livre par ce titre terrible : *Le Flagrant délit?* Cependant ce livre est chaste, comme la pensée qui l'a inspiré : c'est un plaidoyer énergique contre ce monstrueux article du Code pénal : *Dans le cas d'adultère, le meurtre commis par l'époux sur son épouse, ainsi que sur le complice, à l'instant où il les surprendra en flagrant délit dans la maison conjugale, est* EXCUSABLE. Une femme s'est sacrifiée à l'obéissance filiale; elle a, pour se soumettre à l'inexorable volonté de son père, épousé un homme qu'elle n'aime pas, en renonçant à celui qu'elle aime; mais cet amour, enraciné dans son cœur, n'en peut être arraché par le devoir conjugal; elle aimera donc en silence malgré la séparation. La force des évènemens lui ramène enfin l'amant qui s'efforce de n'être qu'ami et qui lutte avec un sentiment plus fort que sa vertu. Le mari sait l'amour vertueux de ces deux personnes qu'il a rapprochées lui-même dans un infernal dessein; il est ruiné, il est perdu d'honneur, s'il ne trouve une somme considérable. Cette somme est dans le portefeuille de cet amant qui part, qui fuit un péril où il va succomber; il dit un dernier adieu à la femme qu'il ne peut posséder, mais au moment où leur émotion les pousse dans les bras l'un de l'autre, ils sont frappés par le mari qui vole sa vic-

(1) Librairie de Dumont, Palais-Royal.

time et s'écrie ensuite : Je les ai surpris en flagrant délit! L'assassin est acquitté par le jury composé de maris et de bons pères de famille. La moralité de ce livre est le cri d'une ame honnête qui s'indigne de rencontrer dans nos lois l'atroce *excuse* du Code pénal en présence de cet autre article du Code civil : « La femme adultère sera condamnée à la réclusion dans une maison de correction pendant un temps déterminé, qui ne pourra être moindre de trois mois ni excéder deux années. » M. Jules Lacroix s'est borné à raconter des faits véritables ou du moins vraisemblables, à émouvoir un puissant intérêt en faveur d'une funeste conséquence de l'impunité offerte à la vengeance aveugle et même au guet-apens d'un meurtrier. Cet ouvrage a donc un but, auquel le lecteur est conduit par une narration habilement ménagée et à travers les péripéties d'un drame bourgeois, sans incidens étranges, sans accumulation d'horreur.

— M. A. Perron, professeur de philosophie, vient de publier une *Introduction philosophique à l'histoire générale de la religion* (1); c'est un de ces livres sérieux, faits avec conscience, qui s'adressent à un public de choix; on ne peut qu'engager l'auteur à poursuivre des travaux honorables.

— Une médaille représentant, d'un côté, l'arc de triomphe de l'Étoile, avec cette inscription : *A l'armée française;* de l'autre, les portraits de Napoléon et de Louis-Philippe, et pour exergue : *Dieu protège la France,* vient d'être mise en vente à la Monnaie, en trois modules, l'un de vingt-deux lignes et les deux autres de onze et de huit lignes. 1806, date de la fondation, et 1836, date de l'achèvement de ce monument, se trouvent au bas des deux portraits.

(1) 1 vol. in-8°, chez Perisse frères, libraires, rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-UNIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Ruysch, histoire hollandaise du XVIIe siècle, première partie, par M. ROGER DE BEAUVOIR. 5
Souvenirs de Voyages, Aix-la-Chapelle, par M. NISARD. . . . 36
Bulletin. — Revue du Monde musical. 63
Le Chanoine Moreau, histoire de la ligue en Cornouailles, par M. LOUIS DE CARNÉ. 73
Ruysch, histoire hollandaise du XVIIe siècle, seconde partie, par M. ROGER DE BEAUVOIR. 105
Histoire de l'Art en France par les Monumens, la Statuaire au XIIIe siècle, seconde partie, par M. DIDRON. 124
Bulletin. 139
Mulhouse, par M. ÉMILE SOUVESTRE. 145
Ruysch, histoire hollandaise du XVIIe siècle, dernière partie, par M. ROGER DE BEAUVOIR. 154
Le Journal de Dangeau, par M. PAUL DE MUSSET. 176
Musées gothiques de Louvain et de Bruxelles, par M. ANDRÉ DELRIEU. 187
Bulletin. — Revue du Monde musical. 204
Souvenirs d'Orient. — Souvenirs d'Espagne, par M. Henri Cornille, par M. S. WARD, de New-York. 212
Le Guet-apens, aventure du carnaval de 1811, par M. PAUL L. JACOB, Bibliophile. 217
Le Conteur des Salons, les trois Censures, par M. SAUVAN. . . 254
Une Mission à Tunis, second article, par M. J. L. LUGAN. . . 261
Arc-de-Triomphe de l'Étoile, par M. L. 279
Bulletin. 283
Les Adeptes de l'Immortalité, par M. MÉRY. 289
Les Coulisses de l'Opéra, par M. JULES VERNIÈRES 303
Histoire de l'Art en France par les Monumens, la Statuaire au XIIIe siècle, fin, par M. DIDRON. 332
Bulletin. 352

REVUE

DE PARIS.

XXXII.

IMPRIMERIE DE H FOURNIER. ET Cie,
RUE DE SEINE, 14, BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

OBSERVATIONS

DE

PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE,

SUR LES EFFETS D'UNE ASSOCIATION INTIME,

A L'OCCASION DES JUMEAUX SIAMOIS.

Si l'observation approfondie de l'homme, dans son état normal et anormal, est la source de toute psychologie, il convient d'apprécier les résultats d'une étroite union entre deux êtres dont la nature associa perpétuellement l'existence, les sensations, les idées, puisqu'elle les fit naître jumeaux et égaux dans leur commune destinée. C'est la première fois qu'une pareille étude s'offre aux investigations de la philosophie d'une manière aussi complète et aussi nouvelle.

Il s'agit des frères siamois qui, naguère, se sont montrés à Paris (1),

(1) Le Mémoire que M. le docteur Dubois, d'Amiens, a lu à l'Académie royale de Médecine sur ces jumeaux offre des détails intéressans; mais nous les considérons ici sous un jour nouveau, et relativement à leurs développemens intellectuels et moraux, dans leur association forcée. Les conséquences que nous en déduisons n'avaient point encore été exposées.

et, qui, complets dans leur organisation individuelle, adhèrent l'un avec l'autre par une région limitée de trois ou quatre pouces de largeur entre l'apophyse sternale et l'ombilic. Cette portion seule du corps participe des deux individus; mais la bande, plutôt cutanée que charnue, qui les rattache, ne présente dans son épaisseur médiocre qu'une sorte de tissu ligamenteux. Rien n'indique une communication intérieure, soit des viscères abdominaux, soit des vaisseaux sanguins, ou de rameaux nerveux de quelque importance. L'opinion de plusieurs anatomistes et chirurgiens qui n'ont pu, en effet, reconnaître aucune partie essentielle intéressée dans ce point d'union, admet même que la séparation pourrait s'opérer sans danger; mais elle effraie trop ces jumeaux pour qu'ils y consentent, et ils tirent profit d'ailleurs de cet état d'union qui les rend remarquables.

Tous les organes des sens et les membres, ainsi que l'encéphale et le reste du corps, jouissant d'une intégrité parfaite, il n'y aurait rien qui prolongeât l'attention, si ce n'était la position de ces jumeaux, d'abord placés face à face, puis devenue latérale par leurs efforts réciproques et volontaires; elle condamne leurs bras intermédiaires à se placer derrière eux, tandis que les bras du côté le plus extérieur profitent de toute leur liberté. Toutefois ces bras doivent se coordonner pour une même action dans chacun des frères; il faut donc le concours de deux attentions en même temps. Il en résulte le besoin d'une volonté simultanée de ces jumeaux pour tous les mouvemens qui réclament l'emploi des deux mains, et pour une multitude d'actes corporels ou extérieurs. Beaucoup d'autres actions, au contraire, restent personnelles à chacun d'eux; tels sont les mouvemens intérieurs, ou ceux des fonctions surtout.

Appartenant à la race mongole et au rameau méridional de cette branche sino-siamoise, ces jeunes frères, âgés de vingt-quatre ans, en portent tous les caractères par la teinte olivâtre, les yeux placés obliquement, les cheveux noirs et lisses, etc. Ils paraissent inférieurs, par leur taille mince ou grêle et par la force, à la race blanche européenne. Leur complexion, assez délicate et sensible, manifeste cependant plus de vigueur et de vivacité d'esprit dans le jumeau de droite (nommé *Chang*), que dans celui situé à gauche (*Eng*). Leur pouls n'est nullement isochrone entre eux, ce qui constate l'entière indépendance du système vasculaire de chacun. Cette indépendance existe aussi pour la sensibilité physique, puisque ce qui pique ou blesse les organes de l'un n'est nullement ressenti par l'autre. Ils n'ont donc réellement en communauté que ces sympathies morales si fréquentes, si transmissibles entre des êtres voisins qui se touchent et s'entr'aiment. Il est bien constaté, ainsi, que l'encéphale et le

centre circulatoire, avec toutes les dépendances de ces deux centres d'action, opèrent dans chaque individu séparément, malgré la concordance forcée des actes extérieurs et volontaires de ces jumeaux.

L'adhérence ventrale, ou plutôt ombilicale, qui leur permet cependant de se tourner de côté, bien qu'elle les astreigne sans cesse à rendre simultanées et harmoniques entre eux une foule d'opérations externes, ne les met point dans cet état de contrariété perpétuelle où se trouvaient, d'après Buffon (1), deux jumelles hongroises situées dos à dos et accollées par la soudure de leur os sacrum.

Toutefois, ce nœud d'alliance, et si l'on veut, cette servitude fraternelle, devenue indissoluble, a cimenté, entre ces jumeaux siamois, un pacte de société nécessaire. Ils se sont faits *un* d'autant mieux qu'ils y puisent une utilité réciproque, que leurs besoins sont pareils, qu'étant du même âge, presque en tout semblables, leurs fonctions organiques, et jusqu'à leurs facultés intellectuelles se devaient harmonier entre elles. On dirait deux instrumens, deux pendules sonnant ensemble les mêmes heures avec régularité. Si d'ordinaire, le besoin de manger, de dormir, et tous leurs actes corporels, opèrent de concert avec une inévitable égalité, cependant l'un des frères peut être incommodé, malade sans l'autre; l'un peut avoir plus d'appétit, etc., ou éprouver des différences dans le jeu de l'organisation que ne subit pas l'autre. Cette assimilation n'est donc point entre eux une incorporation. Il y a simultanéité et unisson le plus souvent, mais ni les corps ni les esprits surtout ne sont identifiés absolument, quels que puissent être les rapports de leur action et de leur force.

Ce sont les effets de cette indispensable société entre deux êtres aussi complètement équilibrés, de leur simultanéité d'instrumentation, de leur double sensibilité subordonnée à des impressions pareilles, et dans des circonstances toujours identiques, enfin de cette égale éducation, qu'il s'agit d'examiner.

Sans doute, deux organisations aussi constamment captives sous l'empire de semblables conditions d'existence, enchaînées l'une par rapport à l'autre, devront présenter une mesure et une qualité égales de pensées, de désirs, de facultés morales comme de fonctions physiques. Il naîtra une communauté de volontés, du moins relativement aux actions extérieures, pour concourir au même but d'utilité et de conservation.

Mais pénétrons plus avant dans le fond de leur singulière existence. Il ne s'ensuit pas de cette identification de la *vie de relation* entre ces ju-

(1) Voir l'*Histoire naturelle de l'homme* avec les additions, par Buffon.

meaux soudés, que leur *vie intérieure* individuelle, leur *moi*, puissent jamais se confondre. L'homme ici n'est pas simple machine à sensations. Nous avons vu que chaque frère a son cerveau et son cœur indépendant de son voisin : il y a donc deux personnalités à part, quoique adhérentes. On a remarqué, en outre, que *Chang* était plus fort, plus impressionnable que *Eng*. Tous les jumeaux, bien que nés sous les mêmes conditions, ne présentent point constamment de semblables caractères moraux ; ils ne pensent ni n'agissent pas toujours de pareille manière, quoique leurs analogies d'organisation puissent les rapprocher. La diversité des instincts natifs et des propensions naturelles entre les enfans issus des mêmes parens, et malgré la parité la plus exacte possible dans l'éducation, est un fait trop notoire pour pouvoir être contredit (1).

Les esprits ne pourraient rester égaux avec des impressions et des circonstances parfaitement semblables, selon l'hypothèse d'Helvétius, qu'autant que les constitutions internes et externes seraient absolument identiques.

Ce n'est même jamais uniquement de la conformité des aperceptions ou des sensations externes que résulteraient l'égalité des intelligences et la parité des habitudes morales. Il faudrait, de plus, l'identité des instincts innés ou des prédispositions fondamentales. En effet, si chaque conformation, chaque degré d'excitabilité et de développement de l'appareil sensitif ou d'autres organes influens signale une force vitale différente, une *ame* plus ou moins impressionnable en tel ou tel sens, dès la naissance des individus (car on en découvre déjà des traces dans les vocations natives de l'homme et dans les instincts des brutes), les éducations les plus semblables rendront des produits très différens : *ad modum recipientis recipiuntur sensationes*. Le déploiement de certaines fonctions, les génitales par exemple, fait éclore des propensions dominatrices plus impérieuses pour quelques individus que chez d'autres.

Ainsi, selon que les forces organisantes de quelques espèces d'animaux poussent au dehors, avec leurs instincts natifs, des instrumens propres à les accomplir, ces instincts subissent, ou surtout devancent, jusque chez les insectes à métamorphose, tels que la chenille et le papillon, les mêmes révolutions *morales* qu'éprouve la structure interne et externe de leur corps.

(1) Horace dit avec raison :

Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis. . . . . .
. . . . . Unde nisi intùs
Monstratum ?

Il n'est donc pas vrai que tout émane uniquement des sensations, soit chez l'homme, soit parmi les animaux, ni même que des organismes, en apparence, très conformes entre eux, soumis aux mêmes impressions, à des influences toutes pareilles, appellent des résultats nécessairement identiques. Les conformations ne commandent pas uniquement aux volontés ni aux facultés intellectuelles ou autres, puisqu'on voit aussi des réactions du moral contre le physique, lorsque notre double nature manque de concordance.

Soit que l'impulsion primitive des facultés émane de l'organisation, soit plutôt qu'une force animatrice (inconnue dans sa nature, mais manifeste par ses effets), prédispose d'abord les organismes naissans, pour telle ou telle destination sur la terre, les jumeaux semblent être, comme les fœtus d'animaux multipares, beaucoup plus similaires entre eux, par leur situation très resserrée et surtout par la simultanéité de leur origine, que les fœtus libres et successifs des unipares. Ceux-ci, nés en des circonstances diverses et plus exposés à des variétés de conformation, manifestent aussi des caractères bien autrement divers.

Il y a sans doute un type commun de constitution qui apparie les jumeaux siamois dans leur moral, non moins que dans leur physique. Chez eux, l'éducation ou les impressions extérieures, toutes pareilles et simultanées, ont dû leur procurer des élémens d'intellectualité simulaires et pour ainsi dire une égale nourriture spirituelle.

Toutefois ce fait ne peut être concluant que pour les notions générales, pour cette *lumière commune illuminant tout homme venant au monde.* Mais il ne s'ensuit pas que le fonds de l'intelligence de chacun d'eux ne doive posséder ses formes individuelles et spéciales. En effet, chaque jumeau peut penser à part, écrire à part, rêver dans son sens, comme chacun d'eux peut être ou malade ou autrement affecté, indépendamment de son frère, et l'un est supérieur à l'autre à beaucoup d'égards.

Il s'agit donc d'envisager de plus près les réactions réciproques de cette société adhésive, perpétuelle, de deux individus de même sexe, sur leurs facultés morales et leurs fonctions psychologiques.

Outre qu'elle assimile nécessairement leurs intérêts, elle les isole aussi, en partie, de la grande famille générale par cette incorporation forcée. Elle les maintient sur la défensive et dans une sorte de défiance qu'on ne veuille s'emparer d'eux, ainsi qu'on l'a fait pendant leur enfance. Ils se défendent d'ailleurs en commun par cette affection solidaire. Ils ont un *égoïsme* à deux.

Ensuite, la vie constamment objective de ces jumeaux, dans leurs relations de tous les instans, en fait l'opposé complet de la vie solitaire et d'intuition subjective personnelle. Toujours penser à deux, ou du moins

rester inséparables, est une situation qui exclut toute contemplation abstraite. Des liens aussi indissolubles empêchent d'être jamais parfaitement soi et libre de réflexion comme d'action. Il faut donc qu'ils existent plus en dehors qu'en dedans, ou plutôt *relativement* qu'*absolument*. Leur fraternité, trop étroite, exclut le mariage, et l'amitié est si intime, qu'elle doit éteindre presque tout autre amour. Leur existence, ainsi condamnée au celibat, ne saurait être complète dans toutes ses fonctions.

Il importe de constater les inconvéniens et les avantages de cette sociabilité portée à l'extrême et jusqu'à ne plus s'appartenir. Une immolation si perpétuelle de l'égoïsme a pour dédommagement une égale restitution de ce qu'on donne. Aussi, tout obligatoire que soit ce sacrifice, il ne doit pas coûter, puisqu'il est payé de retour : un cœur ami presse sans cesse un cœur ami, et communique sa chaleur fraternelle à leurs poitrines unies; expansion tendre qui doit couvrir de son charme tout ce que cette adhérence inséparable offre de gênant.

En effet, cet esclavage leur défend l'audace et l'indépendance de la pensée comme des actions, quoique l'habitude dissimule une partie de la chaîne qui les attache, et bien que l'utilité mutuelle en écarte la tyrannie. Il n'en résulte pas moins cette réciprocité constante d'attention qui les astreint à ne rien entreprendre de ce qui peut nuire ou déplaire à l'autre, mais plutôt à s'acquitter de tout ce qui est agréable à chacun. Voilà sans doute un auxiliaire bienveillant qui ne vous quitte pas, et chez qui les devoirs les plus fidèles prédominent toujours sur les droits. Ces jumeaux se trouvent dans un échange de tutelle l'un à l'égard de l'autre. Autant les hommes libres se croient riches de *droits* dans leur indépendance, autant les hommes liés par une association étroite, sous les lois civiles et religieuses, se sentent assujettis à des *devoirs*, et par là deviennent plus moraux, plus doux. Les jumeaux siamois, forcés d'harmonier leurs actions, leur caractère, leurs passions, se compriment ainsi dans un respect mutuel; ayant un témoin nécessaire de leurs plus secrètes affections, ils se contiennent dans cet état de modération et de sagesse commune. Cette surveillance, ce contrôle d'amitié les préserve de mal. De là résulte sans doute aussi le bon sens, la raison égale, la prudence qui les distingue, ou qui les empêche de s'abandonner à des excès funestes pour tous deux.

S'il n'y a chez eux aucune cause d'action extravagante, ni même de pensée excentrique, c'est que, ramenés sans cesse l'un vers l'autre, ils sont soumis à cette inévitable réciprocité de rectification. Leur moral n'a pas du se corrompre; mais leurs facultés intellectuelles ne pouvaient obtenir les conditions d'une très haute portée.

Nous n'alléguerons point les formes de la boîte encéphalique de cette

tige mongole rétrécies plus que dans les nations blanches européennes. Mais on doit tenir compte aussi de cette délicatesse natale de la plupart des jumeaux, et surtout de la nécessité de vivre accolés. Celle-ci empêche toute concentration d'esprit, toute méditation isolée et approfondie; elle a dû ramener sans cesse leurs pensées vers le monde extérieur. Les frères siamois n'ont pas pu, suffisamment sans doute, faire converger tous les rayons de l'intelligence de chacun d'eux vers un seul centre, ni disposer de toutes leurs facultés mentales. On sait combien le partage en affaiblit l'énergie; on sait qu'aucune œuvre de génie ne peut être le produit de deux ou de plusieurs esprits, quelque étroitement associés qu'ils soient. Il y manquerait toujours ce cachet de l'unité qui le caractérise, qui forme le nœud de sa vigueur. D'ailleurs, l'égalité des études de chacun des Siamois empêche que l'un puisse ajouter aux lumières de l'autre.

De tout ce qui précède, on doit tirer quelques conclusions sur les bienfaits et les dommages résultant des associations les plus intimes. Les esprits entièrement à l'unisson n'y gagnent ni en étendue ni en force; ils s'emprisonnent, au contraire, dans un cercle étroit. Les affections morales peuvent, en revanche, se corriger les unes par les autres, émousser leurs aspérités dans ce frottement de tous les instans, profiter de leur union solidaire, pour s'en fortifier.

L'on doit ajouter, enfin, que si les cœurs tirent un puissant avantage de leur rapprochement entre eux, dans la société humaine, il faut, pour les esprits, l'indépendance, la diversité, la variété, et ces joûtes ou ces combats qui suscitent dans l'intelligence la force et l'ardeur de la victoire.

L. J. Virey.

LA

VILLA MARAVIGLIOSA.

I.

Blaise, jeune peintre, comptait au nombre de ses belles qualités celle de n'être jamais allé en Italie. Né à Paris et dans la rue Saint-Honoré, ce qui lui donnait le droit de se considérer comme doublement Parisien, il admirait Paris, sans le ravaler par un éternel parallèle avec Rome, la ville des Césars, la ville des papes, la ville des rois dépossédés, la ville des villes. Le Louvre l'arrêtait de surprise; il ne méprisait pas le jardin du Luxembourg, quoique un peu symétrique; ni celui des Tuileries, malgré les nourrices assises au pied des marronniers, et les corbeaux perchés au haut des arbres; il pensait avec les étrangers que les boulevarts sont une promenade incomparable, les Champs-Élysées un magnifique développement de perspective, et les quais une assez somptueuse galerie de maisons et de monumens.

J'ai dit que Blaise était peintre : on me pardonnera donc d'ajouter que Blaise étendait son affection pour Paris au-delà des barrières. Rien n'égalait à ses yeux la beauté des campagnes arrosées par la Seine, l'Oise et la Marne. Sans affaiblir par des comparaisons

qu'il n'aurait su d'où tirer, le charme dont il était pénétré quand il dominait quelque vallon, il abondait en éloges sentis pour les coteaux de Bellevue, de Meudon et de Montreuil; il bénissait Dieu de n'avoir oublié ni l'île Saint-Ouen, ni l'île Saint-Denis quand il avait pétri le monde. Saint-Germain ne lassait jamais sa vue enchantée; Chantilly, ses pieds; Châville, Sceaux, Montmorency, faisaient battre son cœur. Un jour il m'arriva, dans une conversation avec Blaise, de parler de la Bièvre : la Bièvre est un petit ruisseau noirâtre avec lequel on fait des tapis; on croit toujours qu'il roule du coton; eh bien! ce nom l'émut jusqu'aux larmes. J'aurais respecté sa douleur; Blaise fut le premier à me dire avec attendrissement : C'est là que je pris le sujet de mon premier tableau.

— Le sujet d'un tableau sur la Bièvre où il n'y a ni eau, ni arbres, ni maisons!

— Il n'y a qu'un peu d'eau, c'est vrai, me répondit Blaise, mais je l'ai fidèlement rendue; cette eau n'est pas ombragée par vingt petits arbres noueux, mais ces petits arbres sont assez bien transportés sur ma toile, si j'en crois tes éloges. N'est-ce pas toi qui as loué les plates-bandes de choux et de céleris vues à travers ces petits arbres?

— Je me souviens maintenant, répondis-je à Blaise, de ton tableau; entre tes choux et tes céléris tu as placé une blanchisseuse qui a un mouchoir rayé sur la tête et un petit chien blanc à côté d'elle.

— Je remercie ta mémoire : tu comprends à présent pourquoi le nom de la Bièvre me touche quand on le prononce devant moi. Le premier sujet d'un tableau, c'est la première femme qu'on a aimée. On s'en souvient.

— C'est plutôt la dernière. Mais n'importe.

Ce court dialogue que je rapporte me fait souvenir de dire au lecteur que Blaise aimait beaucoup, au début de notre intimité, à reproduire, dans ses tableaux, les premiers arbres venus, tortus ou droits, feuillés ou non; il ne choisissait jamais. Dieu choisit-il? Sa joie était infinie à peindre des choux, des choux bien nuancés ouverts comme des roses, pleins de larges flaques de pluie; et en général, tout ce qui ne s'élevait pas trop au-dessus de l'horizon des artichaux. Il avait en grande vénération ceux qui

peignent le Chimborazo couvert de neiges; le Gange et le Meschacébé, entraînant des îles entières; l'Atlas et les Bédouins qui y campent; les pampas d'Amérique et les lamas qui y broutent; mais il ne se sentait pas porté à les imiter pour beaucoup de raisons : entre autres, parce que ces peintres étaient logés dans la Chaussée-d'Antin d'où ils n'avaient pu voir le Chimborazo et les lamas, et parce qu'au fond il croyait, sans trop se fanatiser pour cette opinion, que la nature était aussi variée et aussi féconde en graces et en couleurs dans la feuille du chou que dans la feuille du palmier. J'étais parfaitement de son avis.

— Pourquoi non, je vous prie? Dégradation! mettre à côté de l'arbre aux immenses rameaux le chou qu'on fait bouillir! Je suis fâché d'une chose, c'est qu'on ne fasse pas bouillir le palmier. Quoi! comparer un canard à un cigne! un mouton à un cerf! une chaumière à un palais! — Je compare.

— Mais alors il n'y a pas de vrai beau?

— Non.

— Mais alors vous mettez Raphaël au-dessous de Téniers?

— Non, je les mets à côté l'un de l'autre.

— Mais alors vous placez sur la même ligne le tableau de M. Lehmann, *les jeunes Filles pleurant leur virginité*, et le tableau de Lantara, représentant de *jeunes blanchisseuses pleurant la perte de leur battoir*.

— Non, car je place Lantara infiniment au-dessus de M. Lehmann et de son maître, parce que nous savons tous de quelle manière des blanchisseuses pleurent la perte de leur battoir, et que nous ne savons pas plus que M. Lehmann comment, il y a cinq mille ans, les jeunes filles pleuraient leur virginité.

Ce n'est point mon ami Blaise qui se permettait ces opinions; il était trop bienveillant pour ses confrères; il souffrait beaucoup même quand j'osais m'exprimer ainsi devant lui.

Malgré sa modestie naturelle, malgré son talent réel pour le genre de peinture auquel il s'était livré, malgré ce genre de peinture, et la place toujours fausse qu'obtenaient ses tableaux à l'exposition; malgré le peu d'attention que daignaient lui accorder les journalistes, il parvint à avoir un nom presque aussi connu que ceux qui veulent ramener à la religion par l'art, et au christia-

nisme par le bleu de Prusse. Blaise ne voulait ramener à rien, tout au plus à rendre justice aux effets pittoresques d'un moulin à charbon se découpant sur un horizon pur et accidenté par des plants de betteraves et du linge blanc étendu sur des cordes.

La dernière année de notre première période d'amitié, il exposa un cabaret de Gentilly. C'était adorable de vérité : comme la tonnelle était finement peinte! on respirait l'odeur du chèvrefeuille, on sentait fléchir sous les doigts les branches de sureau; que le vin coulait bien d'un tonneau en perce posé sur deux tonneaux vides! comme les côtelettes grillaient au feu! que l'aubergiste était content de ses hôtes! comme les jardiniers attablés mangeaient avec appétit! c'était un petit chef-d'œuvre; il excitait la faim. Paul Véronèse, ce dieu de l'école vénitienne, dis-je à Blaise au milieu du salon carré du Louvre, a peint des hommes à table, mais toi, Blaise, tu les as fait manger. — Chut! me répondit-il, ne va pas dire de mal de Paul Véronèse!

— Je ne dis de mal de personne; mais quand on est à table, même en peinture, c'est pour manger. Or, dans *la Cène* de Paul Véronèse, je vois de puissans princes et de superbes dames à table, mais je n'en aperçois pas un ni pas une qui mange, ni qui soit en mesure de manger de si tôt. C'est peut-être plus héroïque de ne pas peindre les grimaces qu'on fait quand on mange, mais ce n'est certes pas plus vrai.

Blaise me répondit finement : — Il y a pourtant une dame dans ce tableau qui a un cure-dent à la main.

Cette réflexion de Blaise me prouva que Paul Véronèse savait le mensonge de son tableau, et qu'il avait, en homme habile, recouru à la poésie de l'apparence pour ne pas répudier entièrement le commun de la réalité.

— Mais le commun, c'est souvent le vrai, mon ami Blaise.

Blaise eut peur de notre conversation; M. de Forbin passait, et nous avions sur la tête une *Mort de Lucrèce* de soixante pieds de long. Le tableau pouvait tomber, et M. de Forbin nous entendre.

A quelques jours de là, les journaux annoncèrent les récompenses accordées aux artistes qui s'étaient le plus distingués au salon. Qu'on juge si je cherchai dans la liste rémunératrice le nom de mon ami Blaise. Je lus au *Moniteur* :

« Sont nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur :

« M. A..... qui a peint une baigneuse;

« M. B..... qui a peint une baigneuse;

« M. C..... qui a peint une baigneuse;

« M. D..... qui a peint une baigneuse;

« M. E..... qui a peint une baigneuse. »

Trente peintres de baigneuses étaient nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur. Quant à mon ami Blaise, qui n'avait représenté avec infiniment de vérité que des tonneaux, des côtelettes et un restaurateur, il n'en était pas fait la plus légère mention.

Le choléra ne revient que tous les cinq, six ans; la famine n'est presque plus connue; la lèpre a disparu du monde; les baigneuses sont restées.

Quand un peintre ne sait pas même achever un bon tableau d'histoire, quand il ne peut se tirer avec honneur d'un Romain ou d'un Grec, quand il ne sait pas composer un groupe de sénateurs, quand il ne sait ni asseoir ni poser debout un personnage, quand il ignore s'il fera d'un pan de sa toile un Dieu, un membre du gouvernement provisoire de l'Hôtel-de-Ville ou une cuvette, il en fait une baigneuse, parce qu'une baigneuse est une chose nue, sans forme, sans expression et sans dessin, et qui vaut la croix de la Légion-d'Honneur.

Je ne vis plus Blaise; il s'était peut-être suicidé devant son tableau, que le gouvernement n'avait pas même marchandé, lui qui marchande tant.

Deux torts fort graves résultent des récompenses mal appliquées : le premier, d'encourager la médiocrité; le second, de désespérer le talent qui n'a rien obtenu. Reste à prouver qu'elles ne sont pas bien appliquées.

Auparavant, rappelons deux maximes de morale établies de toute éternité; nous serons dispensés d'émettre des personnalités à l'appui de notre raisonnement, ce qui nous convient fort; et nous simplifierons le raisonnement, autre avantage pour tout le monde.

Première maxime : le talent doit être modeste.

Deuxième maxime : le ministre ne donne la croix qu'à ceux qui l'ont demandée. Mais, si un artiste de mérite est modeste, il ne

sollicitera jamais la croix; s'il obtient la croix, c'est qu'il n'aura pas été modeste; s'il n'a pas été modeste, il n'a donc pas de talent.

Accordez la morale et le ministère, si vous pouvez; cela me paraît plus fort que la logique.

Le ministère ne s'excuse qu'en laissant supposer qu'il force les gens de talent à n'être pas modestes.

Quoi qu'il en soit, nul n'a une récompense s'il ne la demande; je ne dis pas une fois, mais trois fois. On adresse trois pétitions. La première, type des deux autres, est ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

« Mon tableau, mon livre ou mon père mérite quelque attention de votre part. Je serais heureux et fier, après avoir obtenu quelques suffrages dans le public par mon tableau, par mon père ou par mon livre, de recevoir une distinction plus flatteuse, et que je laisse à votre justice de m'accorder. »

On ne répond pas à la première pétition.

On ne répond pas à la seconde.

Si la date de la troisième pétition correspond aux anniversaires de juillet, on est nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, concurremment avec cinq maires, six gardes municipaux et un homme de lettres, qu'on décore pour faire un compte rond. L'homme de lettres est décoré, *quoique* homme de lettres.

Je connais un peintre de paysages qui espère être décoré lorsqu'on découvrira l'éléphant de la Bastille.

Blaise ne s'était pas suicidé; il m'apparut un beau matin.

Une révolution s'était opérée en lui; il s'en était même opéré plusieurs. D'abord il était sale; ses cheveux étaient longs; une redingote honteusement courte et un air inspiré complétaient son ensemble.

Je frémis. J'étais sûr que sa première phrase serait : Je pars pour l'Italie. Ce ne fut que sa seconde phrase.

— Rends-moi un service, me dit Blaise; indique-moi un nom moins trivial que le mien. Blaise! on rit quand je le donne. C'est comme si je m'appelais Colas.

— Et quand tu t'appellerais Colas, cela t'empêcherait-il d'être un grand peintre de paysage et de genre?

Blaise pâlit à ce mot de paysage.

— Voyons, ne vas-tu pas te nommer : Arthur, Alfred, ou encore plus ridiculement Heinz ou Hoff? on fait son nom, mon ami Blaise. De César jusqu'à nous, tous ceux qui ont porté ce nom glorieux ne sont pas plus connus que les chiens auxquels il a été pareillement donné. Vois si les peintres italiens, — le seul cas où il soit raisonnable de les prendre pour exemple, — ont reculé devant la misère de leurs noms. L'un s'appelle, — *il Guercino*, — le louche; — l'autre *Zucchero*, — sucre. Ceux-ci n'ont pas même de noms patronymiques ou de famille; ils sont tout sèchement désignés par le lieu de leur naissance, — *il Parmesan*, *il Perugino*, — le Parmesan, le Pérugin.

— Je m'appellerai donc Blaise, en Italie.

— Tu vas donc en Italie?

— Cela te contrarie.

— Beaucoup pour toi.

— Cependant c'est là que sont les grands maîtres.

— Je pensais que tu avais le projet de copier la nature en Normandie ou en Bretagne, en Provence ou dans l'Auvergne, et non les maîtres qui n'ont copié personne. Si tu crois que c'est une nécessité d'arpenter l'Italie pour être un grand peintre, apprends-moi où allaient Raphaël, Michel-Ange, Bramante, Véronèse, et tant d'autres qui n'allaient pas en Italie, puisqu'ils y étaient? Que prendras-tu de ces grands peintres? la couleur de la chair? Fais monter la fille de ta portière; si elle n'a pas sur les épaules et sur les joues une chair mille fois plus vraie que toutes les chairs des peintures de Raphaël, je consens à avoir toute ma vie un tableau d'histoire sous les yeux. Quoi! que veux-tu encore leur prendre? la couleur des étoffes? Va chez Delille, et emprunte-lui des étoffes comme il en vend; des cachemires, des brocards, des soieries de Lyon; opposes-les ensuite aux plus éclatantes draperies de Véronèse, et dis-moi, Blaise, si les manteaux et les pourpoints de tous les convives des noces de Cana ne sont pas de véritables haillons à côté? Que cherches-tu encore à imiter? la composition? Ceci ne se copie pas, tu le sais. Qu'iras-tu donc faire en Italie?

— Oui, me répondit timidement Blaise, on ne doit copier personne quand on se borne au petit paysage de chevalet; mais lorsqu'on aborde l'histoire, les grandes pages, le grandiose, la haute

couleur, le pompeux, le magnifique, il faut parcourir l'Italie pour étudier les merveilles de Raphaël d'Urbino.

— Tu dis Urbino, toi! Je comprends pourquoi maintenant tu aspires à changer de nom.

Blaise reprit : Les merveilles del Tintoretto, del Guercino, del Tiziano, del Perugino.

— Tais-toi, Blaise. D'abord, je sais un peu l'italien, et tu n'en sais pas un mot. Tu es de Paris, parle ta belle langue de la rue Saint-Honoré. Mais pour Dieu et pour dernière raison! vois si les Italiens, qui ont constamment Raphaël, le Tintoret, le Guerchin, le Pérugin sous les yeux, en sont meilleurs artistes pour cela. Ils peignent comme les Anglaises chantent. Le plus vil encan de l'Europe n'acheterait pas au prix de la toile le tableau du peintre italien moderne le plus renommé. Pourtant, depuis cinq cents ans, ces messieurs sont en possession de ces miracles de peinture que tu vantes.

— D'autres en profitent.

— Quels autres? Les artistes français de l'école de Rome? Soyons polis pour ceux qui y sont : n'en parlons pas. Mais soyons justes pour ceux qui n'y sont jamais allés, qui même ont voyagé ailleurs qu'en Italie. Ne citons que deux noms. Decamps, l'inqualifiable Decamps, n'a vu que la Turquie, où certes les galeries n'abondent pas; Roqueplan, le plus gracieux coloriste de l'époque, le plus vif, le plus frais des dessinateurs, l'imagination la plus fertile et la plus jeune, l'artiste qui a revêtu la verve du Midi de la patience du Nord, Roqueplan n'a visité que la Hollande.

— Mais, cependant, le ministre envoie les artistes en Italie pour s'y perfectionner.

— Vois s'il y va lui-même.

— Tu réponds par des épigrammes.

— Blaise, mon ami, tu es trop décidé à partir pour que je t'arrête; le succès des peintres de baigneuses t'empêche de dormir : fais ta baigneuse; mais je me souviendrai toujours, moi, des moulins de Montmartre que tu peignais si bien; Montmartre, les Batignolles à gauche, Saint-Denis plus loin dans la brume; le grand chemin et les voitures couvertes de poussière; un troupeau

de bœufs, des troupeaux de moutons, et des choux partout; des choux! Blaise, à donner envie de les manger.

Blaise me regardait avec indécision.

— Et ton cabaret de Gentilly, Blaise, quelle belle chose!

— Eh bien! accepte-le, s'écria Blaise : ce sera un souvenir d'amitié.

— Je le garderai, Blaise, pour te le rendre quand il vaudra 10,000 francs.

— Tu es fou. Vaudra-t-il jamais cela?

— Il aura ce prix quand tu auras peint en Italie ou à ton retour beaucoup de vierges à la chaise, au donataire, au poisson, au berceau, quand tu auras copié long-temps les Raphaël, les Titien et les Michel-Ange.

— Plus tolérant que moi dans ses opinions, Blaise s'adoucit et me dit en me serrant la main : Je vais aussi en Italie pour changer d'air, pour étudier un autre ciel, d'autres mœurs. J'aime l'Italie d'après le tableau qu'en font tous ceux qui en reviennent; ta haine ne s'étend pas jusqu'au peuple de cette contrée, je pense?

En parlant ainsi, Blaise intéressait mon respect à ses projets de voyage, et imposait silence à la discussion.

— Adieu, me dit Blaise, je pars ce soir pour Marseille, où je m'embarquerai pour Gênes; de là j'irai en Toscane. A Florence, je suis recommandé chaudement au comte de Frontifero, qui possède une magnifique galerie de tableaux dans sa maison de campagne sur l'Arno, très connue des étrangers sous le nom de *la Villa Maraviglioso*.

— Et tu te rends en Italie pour changer d'air, disais-tu?

Blaise sourit et me tendit la main.

— Je t'écrirai.

— Tu m'écriras.

II.

Blaise ne m'écrivit pas, selon l'usage entre amis. Mais un an après nous déjeunions ensemble au cabaret de Gentilly dont il m'avait donné une si ravissante vue.

C'est là qu'il me raconta son voyage en Italie.

Je le laisse parler.

Il est d'usage, dit Blaise, que les poètes espagnols ajoutent au titre de leurs pièces de théâtre l'épithète de fameuse : *la fameuse comédie;* cela ne tire pas à conséquence, on ne les lit pas davantage. Les Italiens sont Espagnols en tout ce qui concerne les monumens de leur patrie. La pierre la plus brute a été témoin d'un grand crime. Pour 50 francs, ils vous vendent le crime et la pierre. Je ne pouvais pas faire un pas dans Gènes, où je débarquai, sans marcher sur un souvenir, au dire de mon cicerone. D'abord la rue était célèbre dans la ville; ensuite la maison était célèbre dans la rue; la croisée était célèbre dans la maison; il y avait un clou célèbre sous la croisée. On me vola ma montre devant le palais Doria, du grand Doria, qui avait été le plus vertueux homme de son temps.

Dans les rues de Gènes, je rencontrai beaucoup de chiens errans de la poésie européenne, de ceux à qui la faculté de médecine du goût conseille les voyages en Italie pour se remonter un peu l'imagination. A les voir, on dirait qu'ils veulent emporter tous les monumens dans leur valise : ils mangent les palais, les cathédrales, les arcs-de-triomphe; ils dînent avec du marbre de Carrare, et se désaltèrent avec l'air bleu, l'air venu d'Ionie. Ils feraient supposer que nous n'avons pas d'air en France. Comme ils voyagent, non pour voyager, mais pour avoir voyagé, selon la spirituelle expression d'Alphonse Karr, ils remplissent des vessies d'air bleu; ils plient soigneusement des rayons de soleil dans leurs cravates; ils mettent des échos de la vague sonore dans leurs portefeuilles; et de retour en France, ils versent les rayons, le bleu, le vague, le sonore, dans leurs amplifications, et ils vous font avaler, sous le titre de voyage, un grog mousseux, peu enivrant, mais facile à boire.

En débarquant à Gènes, j'eus la fièvre du pays, maladie qu'on doit à l'air bleu et à la vague sonore. Après mon rétablissement, je n'eus rien de plus pressé, comme tu l'imagines, que de chercher à m'introduire dans les galeries de peinture de cette célèbre cité, qui a des jardins sur les toits, parce qu'elle n'en peut avoir au plain-pied.

Le possesseur de la première galerie que je désirai connaître, mariait sa fille; l'entrée me fut refusée.

On réparait l'escalier de la seconde galerie ; je fus prié d'attendre quelques mois pour la visiter.

Le maître de la troisième galerie n'aimant pas les Français, il ne leur accordait pas la faveur de la leur montrer.

Trois motifs principaux d'exclusion auxquels on doit s'attendre, et qui existent depuis qu'il y a des galeries en Italie : le mariage de la fille de la maison, la réparation d'un escalier, une inimitié politique.

Je partis donc de Gênes pour Florence, n'ayant encore admiré que l'air bleu, et n'ayant entendu que la vague sonore. — J'arrivai à Florence.

Le comte de Frontifero, à qui j'étais recommandé, n'était pas aussi fier que la plupart des seigneurs italiens ; il ne se proclamait pas issu d'Hercule comme la famille d'Este, ni de Mars comme beaucoup d'autres maisons florentines ; il ne prétendait descendre, assurait-il avec beaucoup de candeur, que d'Énée, nom dont il ne prenait que la première initiale, par une modestie encore plus louable. Il signait É.e Frontifero.

Quoiqu'il ne tînt pas de la succession d'Énée sa belle *Villa Maravigliosa*, située à quelques lieues de Florence, sur l'Arno, il n'est pas moins vrai que cette superbe propriété appartenait depuis un temps immémorial, mais non avant Énée, cependant à sa famille, fière d'avoir donné trois papes à l'église, six gonfaloniers à la ville de Florence, et un incomparable amateur aux beaux-arts. Cet incomparable amateur, c'était, cela va sans dire, le comte Énée de Frontifero.

Il résidait toute l'année à sa *Villa Maravigliosa*, renommée pour ses eaux, ses jardins, ses bois, et surtout pour sa galerie de tableaux.

Ce mot de villa éveille, dans la mémoire de ceux qui ont admiré les colossales vues de Piranesi, des constructions gigantesques, auprès desquelles Fontainebleau et Versailles sont des joujoux. Mais quand on ne connaît la villa Panfili (aujourd'hui villa Doria), la villa Corsini et la villa Ferroni, que d'après ce dessinateur, on n'imagine pas que ces résidences se composent d'une maison fort bourgeoise, d'un jardin où il y a beaucoup d'eau, parce que l'eau ne coûte rien à Rome, et d'une foule de petits tombeaux, parce

qu'il est plus facile, en creusant le sol romain, de trouver des tombeaux que de n'en pas trouver.

Mais j'étais alors, continua Blaise, sous le coup de soleil de l'enthousiasme. J'appelais pin d'Italie le plus contrefait des arbres; palais, un monstrueux amas de marbre; et je m'agenouillais avec ferveur devant la première villageoise venue pour l'adorer comme une madone. Je jouais, en Italie, le rôle de don Quichotte en Espagne. Est-ce que l'Italie n'aura pas un jour son Cervantes?

— Je le souhaite de tout mon cœur, ajoutai-je en versant à boire à mon ami Blaise.

— La réception que me fit le comte Énée de Frontifero me ravit, et j'avoue, encore à présent, que sa villa justifie le titre de merveilleuse qu'elle porte, quoique Piranesi ne l'ait pas honorée de son crayon exagérateur.

— Dès ma première visite, le comte mit un noble empressement à me montrer les tableaux de sa galerie, qu'un jour très doux voilait d'un bout à l'autre. Des rideaux d'un vert tendre répandaient une ombre uniforme et imprimaient à l'ame attentive ce mystère religieux particulier aux églises. Sous cette influence de lumière affaiblie et de respect, les ouvrages sévères de l'école romaine se faisaient pardonner l'insuffisance de leur couleur, et les peintures de l'école vénitienne n'éblouissaient pas, aux dépens de la pensée, par leur éclat trop vif.

— Bref, tu fus enchanté, Blaise, de ta première visite au comte de Frontifero?

— Si enchanté que je n'avais joui que par une faveur exceptionnelle de la liberté de parcourir sa galerie; ce qu'il m'apprit après m'en avoir laissé jouir dans ses moindres détails. Mes éloges le payèrent, du reste, de sa complaisance. J'épuisai avec lui le vocabulaire de l'admiration : beau! très beau! corrosif! sublime! emportant! frémissant! hennissant! A la fin, je ne louais plus, je trépignais, j'étais en convulsion, en colère. Me portant à des excès blâmables d'exaltation, je fus sur le point de sauter sur les épaules du comte. Son grand âge et le nom d'Énée me retinrent seuls. Cependant l'usage était pour moi. Les étrangers ne louent pas autrement. Il fut content. Pour l'être absolument de mon côté, j'aurais désiré voir ses tableaux dans un jour, sinon meilleur, du moins

plus grand. Mais je modérai cette envie, comptant sur une prochaine visite, et heureux de me ménager des jouissances pour la durée de mon séjour à Florence.

—Préparez-vous à contempler, me dit ensuite le comte de Frontifero quand nous fûmes parvenus à la dernière travée de sa galerie, le plus précieux de mes tableaux, celui que je ne montre pas à tous les yeux.

— Un Tintoret?

— Mieux que cela.

— Un Raphaël? m'écriai-je, pour couper court.

— Mieux que cela.

— Mieux que Raphaël!

— Ma fille. Regardez!

Le comte tira un rideau, et je vis une jeune personne occupée à peindre une Vénus d'après le Titien.

— Elle s'appelle Vénus, comme son modèle.

La jeune fille se leva.

— Elle est digne de ce nom! m'écriai-je.

Mlle Vénus rougit, et me pria de lui dire mon avis sur la copie qu'elle peignait.

— Te voilà amoureux, mon pauvre Blaise! je gage.

— Amoureux fou. O Italie! pensai-je, patrie du soleil, des arts et de la beauté! Dieu créa la beauté pour l'Italie et la laideur pour les autres pays. Quels cheveux sabins avait Mlle de Frontifero! quels regards toscans! quel cou volsque! quelles mains samnites! quelle peau campanienne! quelle grace de bas-reliefs dans sa tournure! Odieux! murmurai-je encore en l'admirant; odieux! cent fois odieux le souvenir des Françaises, et des Parisiennes surtout! Il n'y a pas une Parisienne qui soit sculptée, qui ait du style. Ce sont de jolies femmes, voilà. Et qui est-ce qui n'est pas jolie femme?

— Comme tu étais loin, mon pauvre Blaise! des blanchisseuses de Gentilly. Et qu'arriva-t-il de cet amour?

— Attends. Pour m'achever, Mlle Vénus de Frontifero parlait le français comme l'italien...

— C'était un prodige.

— Elle avait même l'accent de Versailles. Je trouvai sa copie

admirable de tous points. Nous allâmes déjeuner ensuite sous un bosquet de ses jardins, les plus ravissans de la terre. Les arbres de France sont des bourgeois à côté de ces princes de la végétation. Quels poèmes que les fleurs d'Italie! Nos roses puent, nos jasmins infectent, comparés à ces fleurs. O Florence! la bien nommée, la ville des fleurs!

— Tu disais toujours cela, Blaise?

— Oui, mon ami. Je ne te parle pas des fruits. De même que le prince Carraccioli trouvait que la lune de Naples était plus chaude que le soleil de Londres, de même, moi, je trouvais que les écorces des citrons de Florence valaient mieux que les pêches de Montreuil.

— Enfin?

— Bourré d'admiration, d'enthousiasme et d'amour à la fin de cette première et délicieuse visite, je pris congé du comte de Frontifero et de sa fille, Mlle Vénus. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à la grille de *la Villa Maravigliosa*, me faisant promettre de venir les revoir bientôt.

Comme je les saluais pour retourner à Florence, le comte de Frontifero me dit : « Le lien des arts est celui de l'amitié. Permettez-moi de vous donner un avis, quelque familier qu'il va vous paraître. Florence est une ruine pour les étrangers. Où est la nécessité de se ruiner? Pardon, encore une fois, de ravaler votre attention à des détails mesquins de la vie. Mais la vie existe. Je sais un hôtel noble, décent, commode, à deux pas d'ici. Vous y serez bien nourri, parfaitement logé, à un prix raisonnable. J'insisterais encore pour que vous y allassiez, quand même je n'aurais pas un éminent intérêt à vous savoir notre voisin.

— Mais comment! comte, je serais trop heureux d'être à deux pas de votre palais. C'est moi qui dois me confondre en excuses de voir un homme de votre rang, de votre naissance, de votre fortune, de votre talent, s'abaisser à me chercher un logement. Je me rends de ce pas à l'hôtel que vous m'indiquez.

— A l'enseigne de *Brutus sacrifiant ses fils.* »

Beau pays! m'écriai-je en saluant le noble comte Énée. Jusqu'aux enseignes de l'Italie qui sont une moralité et une peinture! Question résolue pour l'Italie: ramener à la vertu par les enseignes de cabaret.

— J'oublie de te dire une chose, ajouta Blaise avant de terminer cette première partie de son récit : le comte de Frontifero portait un habit de velours rouge.

Moi, j'ai oublié d'en dire une autre bien plus importante au lecteur. Blaise avait soixante mille livres de rente. Il peignait par goût et non par nécessité.

III.

Je me logeai, comme je te l'ai dit, à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*. Il n'était pas des plus élégans, mais de mes croisées j'apercevais *la Villa Maravigliosa*, et cet avantage valait bien le plus fastueux mobilier du monde. Ensuite, rien ne m'était facile comme de me figurer que le *Dominiquin* avait occupé ma chambre, et que je me servais du pot à eau de Paul Véronèse. Mon aubergiste n'était pas homme à égorger ma chimère avec son couteau de cuisine. Au contraire ; si bien que lorsqu'il m'arrivait de lui dire : Signor Policastro, ne serait ce pas chez vous que Bramante, se trouvant dans l'impossibilité de payer un plat de haricots à un de vos aïeux fort âpre à l'endroit de la carte, dessina sur le mur le portrait de ce plat et de ces haricots, et s'acquitta de cette manière pittoresque?

— Comment, si c'est ici ; où voudriez-vous que ce fût?

— Me montreriez-vous ce souvenir d'un grand homme?

Ici le signor Policastro balbutiait et se rejetait sur les Français, spoliateurs universels de l'Italie. Évidemment les Français avaient emporté le dessin et le mur dans un fourgon. Outre son amour pour les arts, mon aubergiste avait un prodigieux talent de cuisinier. La cuisine italienne! mon ami, rien ne l'égalait à mes yeux. Je souriais de mépris au souvenir de la cuisine parisienne, sans poésie et sans fromage! cuisine de la décadence propre à produire des peintres de genre et une foule d'autres maladies; mais la cuisine historique est là. Du fromage partout, du fromage dans les légumes, du fromage dans la viande, du fromage dans les fruits, du fromage cuit dans du fromage.

— Rien ne manque à notre gloire nationale, s'écria un jour il signor Policastro en posant devant moi six mets au fromage.

— Rien, ajoutai-je, signor Policastro, si ce n'est de mettre du fromage dans le café.

Je laisse un instant il signor Policastro pour passer à son noble voisin, le comte Énée de Frontifero, et à sa gracieuse fille, *Venere di Frontifero.*

Mes visites à *la Villa Maravigliosa* se multiplièrent. Je fus de la maison au bout de deux mois.

Ma passion pour Mlle Vénus marcha du même pas que mon enthousiasme pour la galerie de son père, la cuisine de leur voisin, mon aubergiste Policastro, et que mon ravissement pour l'air bleu et les rayons jaunes. La vérité m'oblige à dire que le comte m'interdit peu à peu, sous divers pretextes, l'entrée de sa galerie.

Tu t'imagines peut-être que j'aimais sa fille à la française, naturellement et avec discrétion, ramassant son gant pour toucher sa main. C'était un amour lyrique et par stances; je lui disais une canzona de Pétrarque, elle me répondait par un sonnet. Il est bien entendu que je ne lui déclarai pas ma flamme dans un salon, sur un prosaïque fauteuil, entre le chambranle d'une cheminée et un cordon de sonnette. Nous nous parlions d'amour italien, chaud, ardent, mêlé de fleurs et de poison, dans les jardins de *la Villa Maravigliosa,* tout pleins de ruines, de cyprès, de tombeaux. Le jour fortuné où je lui exprimai un aveu qui la rendit rouge comme un laurier-rose, elle était entourée de pierres funéraires. Sous ses pieds on lisait : DIIS MANIBUS. Sa main droite flottait sur cette inscription :

AELIAE. ROMANAE
CONIVGI. DULCISSIMAE.

Et quand je portai mes lèvres à son front, manière antique de recueillir une douce réponse, je lus au-dessus de sa tête :

SUB ASCIA DEDICAVIT.

Que ta pudeur se rassure, bientôt devaient se célébrer mes fiançailles avec Mlle Vénus de Frontifero.

— Et tu l'as épousée? Et la galerie est à toi, et la belle Villa Maravigliosa t'appartiendrait?

— Écoute, je n'étais pas fâché de connaître dans le pays la réputation de mon futur beau-père, avant de me lier pour toujours à sa fille. La villa est un bourg, et chaque maison de ce bourg, hô-

tellerie, magasin, atelier, dépend de la villa ; juge si les locataires me dirent du bien du seigneur Frontifero, leur propriétaire. On me savait son ami, je répéterais les rapports élogieux qu'ils m'en feraient. De là quelque adoucissement au prix de leur loyer. Il y eut apologie universelle.

Mais un évènement me fournit les moyens d'apprécier plus directement le caractère et les mœurs du comte, mon futur beau-père.

Un soir que, retiré dans ma chambre, je dessinais un buste d'après l'antique, j'entendis du bruit à côté. Minuit sonnait. Les chiens avaient cessé d'aboyer, les chanteurs de se mêler aux aboiemens des chiens ; un calme universel régnait dans la maison et dans les greniers. Conduit par le bruit que faisaient deux voix, je me dirigeai vers la cloison, et à travers les fentes j'aperçus Policastro, mon aubergiste, éclairant le comte de Frontifero qui entra et s'assit dans un fauteuil. Policastro posa la lampe sur la table et s'assit également.

Policastro ouvrit un livre qu'à sa forme et à ses taches de graisse, je reconnus pour être celui des recettes journalières. C'était un grand livre au fromage. Le comte prit une plume, et après avoir parcouru avec une gravité qui semblait alarmer son compagnon, il se mit en posture d'écrire.

— Voyons, messer Policastro, vous dites :

Dîner pour une famille anglaise.

Deux pollastri	30 fr.
Un jambon rôti.	50
Un bricoli stracinato.	10
Fegato à la milanaise.	12
Pasta frolla.	8
Total.	110 fr.

— Rien que 110 francs ! Tous les jours donc la hauteur de vos additions diminue, à l'exemple des pyramides d'Égypte. Vous vous ensablez, signor Policastro. Vous nous ravalez. Les Anglais ne voudront plus venir chez nous. Ils aimeront autant faire des économies en France qu'ici. 110 francs ! vous vous imaginez sans doute qu'on obtient des canards avec des œufs d'araignée.

— Mais, seigneur comte, les Anglais ont encore accusé la carte d'être bien pesante.

— Qu'ils restent chez eux, ces voleurs! bientôt ils ne nous laisseront pas un seul Caracalla sur pied, ni un seul tombeau; ils emportent tout à Londres. Dans peu c'est à Londres qu'on ira voir l'Italie. Mais revenons au foie à la milanaise. Une fois pour toutes et par Bacchus, voulez-vous doubler vos prix, oui ou non?

— Mais on dit que j'écorche, que je lapide les voyageurs.

— Lapidez! on leur en montrera des villas comme la mienne! belles eaux, superbe galerie, pour des bricoli stracinati à 10 francs! — Puisque vous n'avez pas le courage de votre profession, Policastro, je vais vous assigner l'invariable prix de chaque mets; si vous y dérogez, je vous chasse.

Et le comte écrivit sur le tableau où étaient gravés les noms de tous les mets qu'on trouvait à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils*, les prix de chacun d'eux.

— Mais, signor, s'écriait à chaque ligne l'honnête Policastro, personne ne demandera plus de poisson frit ni de légumes bouillis, si vous les portez si haut. Respectez au moins les ragoûts au fromage; vous les dénaturaliserez par vos exagérations de prix. Vous exilez les *tagliarini*, vous perdez les *ravioli*. Ah! seigneur comte, grace pour les macaroni. Ne les profanez pas. Depuis cinq cents ans, c'est un prix fait. Les peuples antiques n'y ont pas touché. C'est un prix sacré. Vos pères l'ont fondé. Votre aïeul Énée!..

L'impitoyable comte Frontifero, appuyant sa main gauche sur son épée, comme pour soutenir son bon droit, traça sur la carte le prix onéreux et nouveau des macaroni, et il se leva.

Policastro saisit les pans de son habit rouge.

— Je vous dirai tout ce que je pense maintenant. Aucune considération ne me retient plus. Votre conduite est odieuse. Malheur à la maison d'Énée! Sa destruction approche.

— Taisez-vous, Policastro, ou je saurai vous remplacer.

— Vous ne l'oseriez, comte!

— Qui m'en empêcherait?

— Votre intérêt.

— Bah!

— Voulez-vous donc que je fasse connaître ce qu'est votre villa?

— Policastro, mon ami.

— Voulez-vous que je publie ce qu'est votre galerie?

— Policastro, *mio caro!*

— Faut-il que je dise ce qu'est votre fille?

— Policastro! Policastro! mon associé. Voyons, ne nous fâchons pas, je rabattrai quelque chose sur les macaroni, et que la paix règne entre nous.

D'un trait de plume Frontifero modifia le tarif des macaroni, et l'aubergiste et le comte se serrèrent la main, comme deux souverains heureux, après un congrès orageux, de terminer l'entrevue par une plus étroite alliance.

— Blaise, ton comte est un fou.

— Pas si fou, tu t'en convaincras plus tard. Je le fus, moi, quand j'eus été témoin de cette scène où mon beau-père, descendant d'Énée, m'était apparu sous les traits d'un restaurateur et où il avait été si mystérieusement question de *la Villa Maravigliosa*, de sa galerie et de la belle Vénus, celle qui m'apportait en dot la galerie et la villa. Y avait-il quelque tache à sa réputation? *Voulez-vous que je dise ce qu'est votre fille?* cette menace de l'aubergiste Policastro tonnait à mes oreilles. Vénus était-elle coupable?

Quand la paix fut conclue entre l'aubergiste et le comte, celui-ci ôta son habit rouge et l'accrocha au mur, posa son chapeau sur un coin de la cheminée, dénoua son épée, et releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes.

— Quand tu voudras, fit-il ensuite à Policastro, je suis prêt.

Policastro sonna, et aussitôt il courut vers l'escalier où j'entendis du bruit. Il revint; après avoir fermé la porte à triples tours, il vida sur une longue table des légumes, des poissons, des volailles et des fruits en quantité. Il ouvrit ensuite une armoire dans laquelle il prit des vases de cuivre de toutes façons.

— Mais c'étaient donc des sorciers, Blaise, que ces gens-là?

— C'étaient des cuisiniers.

Armé d'un coutelas, le comte dépeçait des volailles, taillait des légumes, hachait les uns avec les autres, tandis que mon aubergiste allumait le feu dans l'âtre, et aromatisait avec des épices au

fond des casseroles les comestibles que son illustre compagnon y précipitait.

Imagines-tu ma stupéfaction à l'aspect d'un descendant d'Énée transformé en sous-chef de cuisine, et la nature de mes réflexions en voyant le possesseur de la poétique *Villa Maravigliosa* éplucher des carottes? Jusqu'à deux heures de la nuit, il éventra ainsi des poulets sans laisser paraître sur son visage la moindre honte. Quand tout fut en train de cuire et qu'il jugea son ministère accompli, il se lava les mains, rabattit ses manches et ses manchettes, passa son habit, renoua son épée, et le chapeau sur l'oreille, il attendit que Policastro l'éclairât jusqu'à la porte par laquelle ils étaient d'abord sortis tous les deux. Rien ne peut se comparer à la rapidité avec laquelle s'opéra dans l'aubergiste le changement de manières.

L'égal du comte une minute auparavant, il redevint, devant l'habit rouge, le vassal respectueux, le locataire timide, le valet le plus empressé. Son bonnet dans la main gauche, le chandelier dans la main droite, le corps en deux doubles, il reconduisit le comte en l'assurant de son éternelle fidélité.

IV.

Je ne renvoyai pas à une seconde entrevue avec Mlle Vénus de Frontifero, tu le penses bien, l'occasion d'éclaircir les étranges choses et les singulières paroles qui m'avaient frappé derrière la cloison. Le difficile était d'entamer le sujet. Il est probable que je ne serais pas arrivé à mes fins sans le hasard d'une promenade dans la villa. Comme nous passions auprès d'une statue de l'empereur Vitellius, je me pris à dire :

— Les souverains ont eu quelquefois des faiblesses auxquelles on a peine à croire; ainsi

Vitellius lavait sa vaisselle;
Trajan mettait son vin en bouteilles;
Constantin taillait ses sandales;
Louis XIII faisait ses confitures;
Louis XIV peignait ses chiens;
Louis XV faisait son café.

Je conçois pourtant ces petitesses, ajoutai-je précipitamment, de peur que mon érudition ne voilât pas assez le coup que je portais; elles délassent par leurs trivialités des occupations de la royauté. Il ne faut pas qu'un arc soit toujours tendu; sans cela, il casse, pensait fort judicieusement Socrate, qui dansait, et qui dansait peut-être comme un arc. Votre noble père aime beaucoup Socrate, quoiqu'il ne danse pas, ne lave pas sa vaisselle, ne peigne pas ses chiens, et ne fasse son café ni ses confitures.

— Il a cependant ses manies, répondit en rougissant Mlle Vénus.

— Il fait peut-être des vers? c'est un bien noble travers quand on a son imagination.

— Pas précisément.

— Il s'occupe peut-être d'alchimie?

— Je ne pense pas qu'il se soit élevé aussi haut.

— J'entends. Il s'est arrêté à la chimie.

— A ses applications utiles, répondit Vénus.

— La chimie en a tant, qu'il est difficile de deviner celle qu'honore de ses veilles et de ses recherches le noble comte votre père. C'est de la chimie que de l'eau de Cologne, le vulnéraire suisse, les briquets phosphoriques et la cuisine.

— C'est peut-être à cette dernière branche de la chimie qu'il s'est voué.

— Il n'y aurait rien en cela qui me blessât, m'empressai-je de dire; les erreurs des grands hommes sont sacrées. Celle-là a son coin d'originalité. — Ainsi, votre père est comte le jour.....

— Et restaurateur la nuit, ajouta, achevant ma phrase, la naïve Vénus. Je vous devais cet aveu, puisqu'un jour nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre. Mais ne parlez jamais à mon père de ces singularités. Il rougirait pour nos aïeux et pour lui.

Je tenais enfin le mot d'une de mes trois énigmes. Mon futur beau-père était aubergiste par originalité. Lalande mangeait des araignées; le comte voulait faire manger des macaroni. Cela n'empêchait pas le premier d'être un grand astronome; ceci n'était pas une raison pour que le second ne fût pas d'une haute naissance, d'une immense fortune, et le possesseur de *la Villa Maravigliosa* et de sa galerie de peinture, deux trésors qui m'appartiendraient en acquérant un troisième trésor, sa fille, Vénus de Frontifero.

Quel était le mot de la seconde énigme, ou plutôt de la seconde menace de Policastro : *Je dirai ce qu'est votre galerie?*

— Pourquoi votre noble père, charmante Venus, lui qui m'a comblé de tant de bontés et qui les multiplie sans cesse autour de moi, ne m'a-t-il laissé voir que trois fois sa galerie dont je me suis montré le si juste admirateur?

—Vous le saurez. Mon père entreprit l'an dernier un voyage en France et en Angleterre dans l'unique dessein de connaître les galeries de tableaux qui enrichissent ces deux contrées. Quels furent son étonnement et sa colère quand il se vit repoussé de toutes les portes d'amateurs, d'accord entre eux pour lui ménager cette avanie!

A force de chercher la cause d'une impolitesse si blessante, il apprit qu'un Anglais, irrité contre lui, avait été l'unique machinateur de cette conspiration. Cet Anglais que mon père, pour des raisons particulières, n'avait pas voulu admettre dans sa galerie, s'était vengé à son tour en lui faisant interdire l'entrée de toutes les galeries de l'un et de l'autre côté de la Manche. En homme de cœur, mon père ressentit l'outrage; mais en Italien il sut le retenir dans le fond de sa poitrine. De retour à Florence, il arrêta que sa galerie ne serait plus ouverte à aucun étranger, de quelque rang qu'il fût. Il a fallu toute l'estime que vous lui avez inspirée, jointe à notre affection mutuelle, pour qu'il ait violé en votre faveur une promesse scellée par la vengeance. Maintenant vous comprenez comment, conciliant sa haine pour les amateurs étrangers et son amitié pour vous, il vous a d'abord accordé et ensuite retiré la permission d'admirer ses tableaux.

En voilà encore une d'éclaircie, dis-je en moi. Mais en m'adressant à ma future :

— Quand nous serons mariés, j'espère que l'interdit sera levé. Devenu son gendre, les tableaux m'appartiendront.

— Sans nul doute. Et si je croyais vous être agréable dans ma proposition, j'offrirais de vous introduire dans la galerie par une porte secrète, sous la condition que vous vous contenterez du jour qui y règne, sans tenter d'en augmenter la clarté en tirant les rideaux; car si mon père vous surprenait, il vous serait impossi-

ble de remettre sur-le-champ les choses en l'état où vous les auriez trouvées.

Jamais amant entendant un aveu long-temps soupiré, jamais ingénieur voyant sourdre à dix pieds d'un puits artésien l'eau dont il n'attendait le jaillissement qu'après avoir creusé trois cents pieds dans le roc, n'éprouvèrent une joie pareille à la mienne.

Les femmes sont en général plus heureuses de la joie qu'elles causent, que de la joie qu'elles éprouvent. C'est encore de l'égoïsme au fond; mais c'est un égoïsme plus intelligent et plus délicat que celui de l'homme.

Vénus partagea mon bonheur, et voulant le doubler, elle me remit la clé de la porte secrète de la galerie. Lovelace eût au moins attendu la nuit pour profiter de la facilité offerte de s'introduire auprès d'un objet aimé; plus fortuné que Lovelace, je n'attendis pas la nuit. Vénus n'était pas encore rentrée dans son palais, que j'étais déjà dans la galerie de *la Villa Marmigliosa*, à genoux d'enthousiasme devant trois ou quatre cents tableaux des plus grands maîtres de l'univers, italiens, français, espagnols, flamands, allemands, anglais.

Je vivais dans les siècles de ces rares génies, j'entrais dans leurs ateliers sévères par les marches antiques et dorées des cadres; je sortais de chez Giotto pour saluer Pérugin derrière son portique; Raphaël me souriait de sa fenêtre ciselée; adossé à son mur de cuivre, Michel-Ange, le sombre maître, m'étalait ses démons et ses damnés, tandis que le rude Albrecht Dürer alignait pour moi ses belles vierges allemandes contre des cloisons de chêne.

— Tu étais métaphorique en diable. Tu veux dire que tu passais, dans ton extase, de la peinture sur cuivre à la peinture sur bois.

— Tout simplement. Mais je n'ai pas achevé ma phrase.

— Achève-la.

— Tandis que j'éprouvais ces ineffables jouissances, la porte du fond de la galerie s'ouvre, et je vois entrer...

— Le comte Énée de Frontifero, je gage, accompagné de sa fille. C'était un guet-apens...

— Accompagné de l'aubergiste Policastro.

— Je n'y suis plus.

— Je n'eus que le temps de me cacher derrière une statue co-

lossale de Pollion. Malheureusement, en vrai Romain, Pollion n'avait pas de manteau. Je maudis sincèrement le nu.

A quelque distance que s'arrêtassent le comte et l'aubergiste, je n'évitais pas de les entendre. Renvoyés par les voussures de la salle, les échos m'apportaient leur conversation, que j'ai retenue avec la plus scrupuleuse fidélité, trop intéressé alors à ne pas en perdre un seul mot.

— Il n'en reste plus que deux, comte, dit le premier l'aubergiste, et ce ne sont pas les moins bons, sauf le respect que je vous dois.

— Hélas! ta remarque n'est que trop cruellement vraie, mon excellent Policastro. Mes aïeux...

— Vos aïeux étaient des prodigues. N'avaient-ils donc rien de mieux à faire que de manger en fêtes, en galas, en soupers, tant de vierges d'un si beau coloris, tant de saints personnages d'un si ravissant dessin? C'est presque de l'anthropophagie.

— Policastro, notre rang a ses exigences. On n'est pas noble pour vivre comme des laboureurs : respect à la mémoire de mon grand aïeul; passons le rideau sur leurs fautes.

— Et sur les tableaux qu'ils vous ont laissés surtout; quoique le jour approche où le rideau sera impuissant pour déguiser leurs fatales substitutions. Si je pardonne à votre aïeul d'avoir dévoré le côté droit de cette galerie, parce qu'il était prince et obligé de figurer à la cour de l'empereur; s'il a falsifié six martyres, deux transfigurations, huit amours, neuf enlèvemens, quatre cloîtres, et dix-sept vues de Venise, pour avoir des carosses, les premiers cuisiniers de France, et les plus adroits cochers de Londres; je suis impitoyable pour votre père, qui, joueur acharné, a dévalisé le côté gauche de la galerie, oui; et pourquoi? pour mettre à la merci d'une carte ces trent-neuf portraits de pape qui sont là; ces vingt-huit portraits d'abbesse des Camaldules, et la collection entière de Flamands de cette travée.

Mais s'ils sont encore là, ces portraits de papes et d'abbés, aussi bien que les tableaux de la galerie de droite, et d'ailleurs je les aperçois d'ici, me disais-je, je ne comprends pas comment le père de mon beau-père a pu les perdre au jeu, pas plus que je ne devine

comment son aïeul a dépouillé ce musée pour avoir des carrosses et des cuisiniers, si rien ne manque.

— Encore si toutes les copies qu'ils ont fait faire des tableaux vendus étaient bonnes, seigneur comte, reprit Policastro; mais ce sont de déplorables imitations, sans goût et sans adresse. Je vous le répète, l'ombre de ces rideaux n'a plus la puissance de cacher tant de hideux mensonges.

— Policastro, l'enthousiasme est un grand coloriste; pour t'en convaincre, je te citerai ce riche jeune homme, qui sera bientôt mon gendre. Il a pris ceci pour un véritable Caravage.

— Bon jeune homme! répliqua l'aubergiste d'un air narquois.

— Ceci pour un Giordano.

— Ame noble et sans fard!

— Ceci pour un Jules Romain.

— Sa mère sera bénie entre toutes les femmes.

— Ceci pour un Michel-Ange.

— C'est un saint.

— Et ceci, Policastro, pour un Raphaël.

— Il ira au paradis; c'est un dieu.

Et l'aubergiste et le comte se prirent à rire d'une façon si ironique et si bruyante, que, dans ma colère, je crus entendre rire aussi toutes ces exécrables copies, devant lesquelles je m'étais agenouillé. Dieu me pardonne, l'infâme Romain derrière lequel j'étais blotti, riait aussi. Pollion devait être aussi une copie.

— Et s'il savait, reprit l'aubergiste, que ce tableau qu'il croit de Raphaël, l'honnête jeune homme, est de vous et de moi. Je l'ai dessiné, et vous l'avez peint. L'original court les champs depuis dix ans, si je sais bien compter.

— Policastro, vous vous flattez; vous n'avez presque pas mis la main à cet ouvrage.

— Vous me raviriez ma gloire! c'est peu généreux, seigneur. Est-ce que je ne conviens pas de la part que vous prenez à la confection de mes ragoûts? Vous êtes mon associé en cuisine, que je sois le vôtre en matière d'art.

— Le talent avec lequel tu te seras tiré des deux dernières copies que tu as faites d'après ce Dominiquin et ce Carlo Dolci, décidera de l'estime que je puis t'accorder.

— Il est bien temps, comte, de m'estimer, lorsque nous n'avons plus de copies à exécuter. Que copierions-nous? Il n'y a plus rien à copier ici.

— Je sais ce que je dis. Je marie bientôt ma fille à cet étranger, et j'ai besoin que l'illusion dure jusque-là. Si je ne pouvais plus lui refuser l'entrée de la galerie, et qu'il s'aperçût, par ta maladresse, de l'erreur universelle qui règne ici, je perdrais un gendre et les soixante mille livres de revenus qu'il apporte dans ma maison.

— Ah ça! mais de quelle fille parlez-vous? de Mlle Vénus? mais elle n'est pas votre fille.

— Pas tout-à-fait : elle est ma nièce, la fille de mon frère, mort en France.

— Vous lui feriez épouser une copie, à ce Français!

Vénus n'était pas sa fille! J'étais sur le point de renverser Pollion, et de m'écraser, ou de les écraser sous ses ruines.

—Mais, seigneur comte, pourquoi lui avoir caché qu'elle n'était que votre nièce?

— C'est qu'il est fou de tout ce qui est italien, et n'estime rien de ce qui ne l'est pas : peintres italiens, femmes italiennes, villas italiennes.

— Est-ce qu'elle n'est pas Française, Mlle Vénus?

— Elle est née, mon cher Policastro, je te l'ai dit cent fois, près de Paris, à Montreuil.

O Pollion! Pollion! une galerie de croûtes prise pour un musée incomparable! et sur le point de se marier avec une demoiselle de Montreuil, croyant épouser une Italienne. Et la taille étrusque, et les pieds volsques, et le cou sabin!

De nouveau le comte et l'empoisonneur au fromage se prirent à éclater d'une si indécente manière, que je dus devenir plus pâle que le Pollion. Un instant je crus n'être plus qu'une copie aussi.

Quelques minutes après, j'entendis un bruit; j'avançai la tête, et je vis que le comte et son acolyte, l'un grimpant à une échelle, l'autre la calant avec le pied, consommaient le dernier sacrifice dont la magnifique galerie Maravigliosa pût être encore victime. Un beau Dominiquin et un divin Carlo Dolci furent décrochés, et à leur place furent installées les deux copies qu'en avait faites Policastro.

— Pas mal, Policastro! pas mal! Tu n'as été qu'ignoble, cette fois-ci. Je te salue le premier copiste de l'Europe.

Cependant, lorsque les deux tableaux furent à terre, le comte ne les vit pas sans regret entre les mains de Policastro, qui allait sans doute les livrer à l'heureux acquéreur. Il les prit, les posa sur un fauteuil, et les regarda long-temps avec attendrissement. Des longues poches de son vieil habit rouge, il sortit un mouchoir et s'essuya les yeux. Le comte était ému.

— Policastro, ce sont mes deux fils, mes deux plus beaux, mes derniers. Quelle suave couleur! quel dessin! quelles draperies! seraient-ils encore moins beaux, comment les abandonnerait-on sans douleur? C'est tout ce qui me restait, et je les perds! Tous ceux-là ce ne sont pas mes enfans; les étrangers peuvent les admirer, mais pour nous, mais pour moi, ce sont autant de mensonges qui me rappellent de divines réalités. Avant de m'en séparer, j'ai résisté à tout. J'ai vendu mes chevaux, Policastro, ma mule, mes habits; je n'ai gardé que ce vieil habit rouge tout déchiré par dessous; regarde, Policastro.

Et comme Policastro, je vis de mon coin l'affreux dénuement du comte Énée. Une larme glissa sous ma paupière. Ce comte, puissant descendant d'Énée, était en lambeaux.

— Tu sais mieux que personne, Policastro, que, pour vivre, j'ai été obligé de m'associer à tes travaux, d'être aubergiste avec toi. Je tourne la broche et épluche les légumes...

— Seigneur comte..... Les sanglots étouffaient la voix de Policastro, qui baisait les mains du comte. Seigneur comte, la Providence ne vous laissera pas toujours ainsi. Espérez.

— L'espérance n'est pas même permise aux vieillards, Policastro; mais tous mes maux passés étaient légers comparés à celui-ci. Adieu, Dominiquin! adieu, Carlo Dolci! qu'ont vus mes aïeux, qui avez réjoui les regards de mes pères! qui avez été mon orgueil devant les étrangers. Adieu! mes enfans! adieu!

Et le comte appliqua ses lèvres tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, les baisant avec toute l'effusion italienne. Au bruit de ces caresses multipliées, on eût dit que les personnages du tableau les lui rendaient.

Une seule pensée jetait son ombre jalouse sur la sensibilité de

l'aubergiste. Son amour-propre d'auteur (si un copiste est un auteur) était singulièrement torturé par ces admirations du comte pour les deux tableaux dont il croyait avoir au moins égalé le mérite par ses deux copies.

Quant à moi, ma douleur était fort tempérée par l'idée que si le comte n'avait plus de tableaux à vendre, il lui restait néanmoins sa splendide villa qui valait deux millions.

— Celle que tu espérais avoir en épousant la fille du comte?

— Précisément.

— Courage, seigneur, lui dit Policastro; montrez-vous plus grand que vos aïeux. S'ils avaient eu votre caractère, ils vous auraient légué un peu plus de tableaux originaux et un peu moins de copies. Encore si ces copies valaient les miennes! mais pourquoi vous lamenteriez-vous tant? Est-ce que votre nièce n'est pas sur le point d'épouser ce peintre français? Eh! vous serez encore riche comme le grand Énée.

— Ce mariage n'est pas encore fait, Policastro. J'ai des ennemis, si l'un d'eux révélait à ce Français que la superbe *Villa Marivigliosa* ne doit jamais passer aux étrangers; que la loi m'oblige à la transmettre directement à quelqu'un de mon nom, et par conséquent à l'un de mes neveux; crois-tu que cet étranger ne renoncerait pas aussitôt à la main de ma nièce, et ne quitterait pas sur-le-champ Florence et l'Italie?

— Ce n'est que trop vrai, comte. Les villas, fût-ce la villa Borghèse, fût-ce la villa Doria, ne peuvent être vendues, puisque nos lois ne sanctionnent pas, qu'elles réprouvent et cassent au contraire ces sortes de ventes; à plus forte raison, les villas ne peuvent passer aux étrangers; elles sont le patrimoine du pays. Ainsi ceux qui comme vous, comte, en possèdent, sont forcés de manquer de tout, de mourir de faim, au milieu des oiseaux, des fleurs, des eaux, des marbres et de superbes galeries, à moins que, vous imitant, ils ne se fassent aubergistes à la porte de leur palais.

— Après avoir remplacé, ajouta douloureusement le comte, les tableaux originaux de leur galerie inaliénable par autant de copies.

Ces singulières révélations achevées, j'aurais pu, en toute conscience, paraître aux yeux du comte et lui dire en face : « La

comédie est jouée, faites-moi ouvrir les portes; » mais le comte et l'aubergiste se retiraient emportant les deux tableaux.

Une fois en liberté, j'eus honte de me trouver dans cette infame galerie dont j'avais été dupe. Ma croyance fanatique, surprise et revenue à la raison, s'indignait de la présence de ces faux dieux auxquels elle avait prostitué ses adorations. Une révolution s'était opérée en moi; il y avait de quoi.

Avoir vénéré des comtes qui font la cuisine!

S'être enthousiasmé pour des galeries de copies!

Avoir aimé une Italienne de Montreuil!

Si je retirais ma parole de mariage donnée à Mlle Vénus de Frontifero, ce n'est pas parce qu'elle n'était ni riche, ni fille de comte, c'est parce qu'elle m'avait rendu ridicule.

Je sortis de la *villa*, mais avant de quitter la Toscane et l'Italie, je montai au dôme de l'église de *Sainte-Marie del Fiore*, à Florence, et de cette hauteur, je fis tomber un grand éclat de rire, en guise de malédiction, sur cette terre de mystification perpétuelle.

— Tu nous reviens donc pour toujours, Blaise?

— Pour toujours.

— Tu peindras encore des paysages?

— Beaucoup de paysages, de blanchisseuses et de choux; et que je sois de l'Institut si je perds jamais les tours de Montlhéry de vue.

Blaise a tenu parole, il est aujourd'hui un de nos premiers paysagistes.

On lit sur la porte de son atelier :

« Ici on est prié de ne pas parler de l'Italie.

« On est libre de cracher sur la peinture historique. »

LÉON GOZLAN.

DE L'ENSEIGNEMENT

DE

LA MUSIQUE VOCALE

DANS L'ARMÉE.

L'esprit militaire qui a si long-temps dominé le monde, qui a été si long-temps l'instrument le plus actif du mélange des races et de la fondation des nouveaux empires, l'esprit militaire semble aujourd'hui tombé dans une défaillance mortelle dont il ne pourrait se relever que par un de ces *retours imprévus* qui échappent complètement à la prévoyance humaine. On dirait que Napoléon, par la grandeur véritablement épique de ses exploits guerriers, par l'ébranlement fécond qu'il a imprimé au monde politique moderne, par l'incomparable puissance des ressorts qu'il a mis en œuvre, a rendu la gloire des armes désormais impossible, en élevant dans la mémoire des peuples de redoutables souvenirs et d'accablans objets de comparaison. Son règne a été la clôture du drame militaire; tout ce qui s'est fait après lui n'a paru qu'un maigre épilogue cousu à la suite, qu'un écho affaibli de ses coups de canon, que des jeux d'enfans succédant aux grands coups de sabre du géant pourfendeur. L'industrie, ignorante encore de sa future no-

blesse, l'industrie conquérante du globe semble appelée aujourd'hui, et par le vœu des penseurs et par l'esprit pratique de l'époque, à hériter de la prépondérance sociale, long-temps attribuée à la guerre. L'esprit militaire languit, les vieux soldats s'ennuient de la vie de caserne, et les jeunes conscrits, devant qui semble se fermer chaque jour plus irrévocablement la carrière de gloire ouverte à leurs anciens, les conscrits se demandent pourquoi on les enlève à leurs familles, aux travaux de la charrue, pour les tenir oisifs sept années sous un drapeau que jamais le souffle de la tempête guerrière ne déroulera; pourquoi on interrompt les occupations rustiques de leur jeunesse pour les renvoyer ensuite dans leurs foyers, vieux conscrits de trente ans qui n'auront jamais vu le feu, et qui ne pourront pas même charmer la veillée du récit d'une seule campagne. D'autre part les publicistes murmurent et parlent déjà de rogner les ailes de la gloire avec les ciseaux de l'économie constitutionnelle; enfin l'armée, cette brave armée dont l'uniforme toujours populaire en France faisait naguère ouvrir de grands yeux aux femmes; l'armée, dont tous les gamins de France imitaient les exercices au son d'un tambour enfantin; l'armée, cette élite de nos hommes, la fleur de notre jeunesse, la force et la beauté de la France; l'armée, si avide de gloire, on l'oublie aujourd'hui, et ses régimens, promenés de garnison en garnison, n'ont plus à opposer aux argumens des philanthropes et aux chiffres des calculateurs ces vieux drapeaux troués de balles et noircis par la poudre, justification glorieuse que la paix lui refuse.

Quelque triste que soit pour l'armée une pareille situation, il servirait de peu de chose de fermer les yeux à l'évidence, et au lieu de se renfermer dans une vaine et stérile dénégation, il vaut mieux se dire que si, dans cette époque de mutation et de renouvellement, l'armée souffre, avec le corps social tout entier, d'une oisiveté prolongée, d'une destination mal définie, de la fin d'un régime qui n'est pas encore remplacé, le seul parti sage et digne des esprits sensés est de chercher à entrer peu à peu dans les voies et les habitudes nouvelles que le mouvement des idées semble amener. On ne peut guère aujourd'hui procéder que par voie d'essai et de tâtonnement; chacun propose ses idées; les mauvaises périssent, les bonnes aussi quelquefois, mais quelquefois aussi elles surnagent; et

si elles ne sont point immédiatement comprises et appliquées, le temps, ce grand auxiliaire de la raison, leur vient en aide tôt ou tard, et les sauve de l'oubli.

Or l'existence de l'armée oisive, cette nécessité d'entretenir, de payer quatre cent mille hommes, tous choisis, les plus sains, les plus robustes du pays, a paru aux économistes un grave inconvénient. Les Romains, qui s'entendaient passablement à faire la guerre, les Romains, ce peuple de laboureurs et de soldats, ne laissaient jamais leurs légions oisives; l'ennemi vaincu, les soldats, de retour dans leurs foyers, creusaient des égoûts, construisaient ces belles routes que nous admirons encore comme des monumens de la durée des fondations du génie romain; et ce n'était pas seulement parce qu'ils trouvaient bon de faire servir les bras de leurs guerriers à l'embellissement de la ville éternelle; parce qu'ils croyaient qu'il appartenait d'embellir Rome à ceux-là surtout qui avaient su la défendre; ce n'était pas seulement pour épargner les deniers du trésor et pour y faire rentrer sous une autre forme la solde des légions, que les Romains en agissaient ainsi. Les Romains savaient quels soldats on fait avec cette race endurcie aux travaux de la terre,

> ... Robustorum muscula militum.
> Proles, sabellis docta ligonibus
> Versare glebas....

et ils ne trouvaient point, au milieu de l'activité de leurs campagnes, de meilleur moyen de tenir les troupes en haleine que de les remettre aux travaux de leur jeunesse. On sait ce que c'était que ces camps romains qui ont été dans nos provinces gauloises, le berceau de tant de villes. Quand Marius, mandé d'Afrique par le sénat, fut envoyé par la république au-devant de cette nuée innombrable de Cimbres et de Teutons, qui menaçait l'existence de l'empire, il ne sut rien de mieux pour préparer ses troupes aux périls de cette guerre de géans, que de leur faire creuser d'immenses fossés, et élever des barricades autour de leur camp; il leur fit remuer des masses énormes de terre, sûr qu'après ce rude noviciat, les mains calleuses des légionnaires manieraient mieux la pique et le sabre. On connaît les campagnes de César dans les Gaules, ces villes prises, alors que les assiégeans, assiégés eux-

mêmes dans leur camp par l'armée gauloise, ne se défendaient contre les attaques de la ville et de la campagne que par une double ligne de fossés prodigieux et de palissades, que l'armée romaine s'occupait à creuser pendant les heures de repos que lui laissait le combat. Le travail de la terre est en effet un noble et viril travail; l'homme énervé s'y retrempe, l'homme robuste s'y endurcit encore, et peut-être que la fable d'Antée, fils de la Terre, dont le corps épuisé retrouvait toute sa vigueur en touchant sa mère, n'était qu'une forme symbolique de cette vieille vérité.

On s'est donc occupé, dans ces dernières années, d'employer les troupes aux travaux publics, et bien que les allégories mythologiques et les traditions romaines aient eu beaucoup moins de part à cette mesure progressive que le motif d'économie, bien que l'esprit d'utilité bourgeoise qui l'avait dictée n'ait pu la recommander aux yeux de l'armée par aucune raison plus haute et d'une poésie plus populaire, elle a été supportée; c'est beaucoup; c'est un premier pas fait, qui pourrait amener de grands résultats si l'idée de la discipline, du devoir, du péril, de la gloire, si tout ce qui fait la noblesse et la grandeur de la condition militaire, venait vivifier la lettre morte, la mesure fiscale.

Depuis long-temps aussi les réglemens de l'armée avaient prescrit la formation d'écoles régimentaires; depuis quelques années, ces écoles ont été l'objet de soins particuliers. On y enseigne, aux soldats, la lecture, l'écriture, la comptabilité, quelques elémens de tactique et l'escrime; voilà pour l'art militaire. Comme d'ailleurs l'idée d'utiliser le temps du service au profit du soldat rentré dans la société, est déjà ancienne, plusieurs colonels ont ajouté à ce programme l'apprentissage de quelques métiers qui préparent l'avenir civil du soldat, en même temps qu'ils peuvent trouver leur emploi dans les chances si diverses de la vie militaire. Les journaux ont cité l'an passé, avec de justes éloges, les efforts tentés avec un si heureux succès par M. le colonel Brack. Une idée en amène une autre. Si les élémens des sciences, si la pratique industrielle sont introduits dans l'armée, pourquoi l'art ne trouverait-il pas sa place dans cette éducation supplémentaire qu'on reçoit sous le drapeau? où l'art pourrait-il être mieux accueilli que dans les rangs de l'armée française toujours admiratrice du beau, et qui battait

des mains à la vue des Pyramides avec le même enthousiasme qu'elle criait : Vive l'empereur!

Mais j'ai tort; l'art occupe sa place dans l'enseignement militaire. On apprend *la danse* à nos soldats, afin, sans doute, de ne pas laisser dépérir entre leurs mains l'héritage de galanterie et de graces chevaleresques que leurs anciens leur ont transmis. Eh bien! soit. C'est une chance de plus pour qu'il y ait lieu d'espérer qu'on fera bon accueil à ce projet :

D'INSTITUER DANS LES ÉCOLES RÉGIMENTAIRES L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE VOCALE.

Cette idée, dont je ferai valoir tout à l'heure l'importance et sur laquelle je serais heureux d'appeler l'attention des artistes et des officiers supérieurs de l'armée, pourrait être mise à exécution sans difficulté; il s'agirait d'ajouter une classe trois fois la semaine à celles qui sont faites tous les jours, pour qu'en peu de mois, on fût à même d'en apprécier les résultats. Une légère indemnité, ajoutée à la solde des musiciens gagistes, serait la seule dépense qui en résulterait, et si l'essai était tenté sur quelques régimens de l'est ou du midi où les facultés musicales et les belles voix sont répandues, il y a tout lieu de croire que l'enseignement de la musique vocale deviendrait bientôt dans l'armée l'objet d'une attention spéciale de la part de l'autorité supérieure.

Si j'ai commencé par l'indication de quelques moyens de détail, c'est qu'aujourd'hui, grace à l'amortissement général de l'esprit public et à l'incrédulite avec laquelle on accueille tout projet nouveau, si simple qu'il soit, il faut en quelque sorte se faire excuser de la liberté grande qu'on a de désirer quelque amélioration progressive, en prouvant que les élémens de réalisation existent et qu'un peu de bonne volonté (chose rare!) suffit pour mettre la machine en mouvement.

Supposons donc, pour un instant, cette modeste utopie réalisée, et voyons ce qui en résulterait pour l'armée, pour le pays, pour l'art. Nous n'en sommes pas à prouver, j'imagine, la puissance guerrière de la musique. Depuis qu'il y a des armées, il y a des trompettes et des clairons, et du temps de Sesostris, comme aujourd'hui, on croyait nécessaire de *sonner* la charge pour exciter les troupes au combat. Toutefois la voix humaine a toujours été en possession de

produire la plus grande exaltation. Les auteurs anciens ne tarissent pas sur l'effroi qu'inspiraient aux troupes, aguerries pourtant, et savamment instruites, des Grecs et des Romains, les effroyables hurlemens des Barbares, et nos grands-pères, les Gaulois, quand ils allaient chercher fortune au-delà des Alpes, ne manquaient jamais, en face de l'ennemi, de choquer leurs épées contre leurs boucliers en poussant des hurlemens affreux. Les éclats de ces milliers de voix multipliées par les échos sonores des montagnes allaient annoncer aux Romains l'approche de leurs redoutables ennemis; c'était comme une menace formidable qui manquait rarement son effet, et qui, par la crainte, préparait la défaite. C'étaient là sans doute les premiers et barbares rudimens de *la Marseillaise* moderne. De nos jours, les cris forcenés, les hurlemens furieux, assujétis au rhythme et à l'intonation, sont devenus des chants; les clameurs féroces sont devenues un hymne guerrier; et les victoires de nos conscrits républicains sont là pour attester si elles ont perdu beaucoup de leur force à ce changement.

Quelle que soit la puissance incontestable de la musique instrumentale, on conçoit sans peine qu'elle ne peut jamais arriver aux mêmes résultats. Une vingtaine de musiciens par régimens, embarrassés de leurs instrumens, tout occupés de conserver la mesure et le doigté, peuvent-ils avoir un élan égal et souffler l'esprit de la victoire comme une armée toute entière qui marche enveloppée des échos de sa voix comme de la poussière qu'elle soulève, et qui, enivrée de ses propres accens, et rendant présente à chacun la puissance et la force de tous, se monte à ce degré de confiance et d'exaltation qui enlève l'homme à lui-même, au sentiment du danger, et lui inspire, comme dit De Maistre, l'enthousiasme du carnage.

Je me souviens parfaitement qu'en 1815, fort jeune alors, j'étais allé voir, comme tout Paris, les revues du Champ-de-Mai. Un trône s'élevait au milieu, et l'empereur en costume impérial, entouré des grands dignitaires, était venu voir défiler sa jeune armée, dernier effort de la France épuisée, et déjà promise aux funérailles de Waterloo. Je ne sais quoi de triste et d'inquiet était peint sur tous les visages. Il n'y avait rien là de cette triomphante confiance qui si long-temps avait annoncé les victoires de l'empe-

reur. On doutait, on calculait les chances d'un avenir que Napoléon ne devait plus maîtriser; on entrevoyait peut-être déjà les défections honteuses et les odieuses machinations qui devaient quelques mois plus tard livrer la France à la merci de l'étranger. Et pourtant le spectacle était beau. Les troupes rangées contre les berges du Champ-de-Mars, partaient au pas de charge et venaient déposer au pied du trône impérial leurs aigles et leurs drapeaux; les lanciers polonais et les cuirassiers brillaient d'un éclat que l'œil ne pouvait soutenir. A chaque file qui se détachait, on entendait retentir le cri de *Vive l'empereur!* cri de fidelité plutôt que d'espoir, d'hommes qui ne semblaient plus promettre que de bien mourir. Les nombreux spectateurs de cette dernière solennité de l'empire doivent se rappeler encore l'espèce de voile que la résignation et la défiance semblaient étendre sur ce brillant appareil. Mais quand les troupes revinrent du Champ-de-Mars, et défilèrent sur le boulevart Poissonnière pour regagner leurs casernes, elles se mirent tout à coup à entonner *la Marseillaise*. *La Marseillaise*, long-temps proscrite sous l'empire, venait d'être exhumée; l'empire épuisé invoquait les souvenirs de la république. Nos braves soldats débarrassés de la foule qui les observait au Champ-de-Mars, encore pleins de la présence de l'empereur, échauffés par la marche et par cette chaleur de résolution qui ne laisse jamais long-temps une armée française sous le poids de la tristesse, s'étaient mis à chanter *la Marseillaise* pour tout de bon. De ma vie, je le crains, je n'entendrai rien d'aussi beau. Ces vingt-cinq mille voix contenues entre les deux files de maisons du boulevart, vibraient avec une puissance qui vous ébranlait jusqu'au fond des entrailles; les ondes sonores attardées par la distance, mais grossies par l'écho, arrivaient en roulant comme les vagues furieuses qui déferlent sur le rivage. La parole manque pour rendre de tels effets; sous le coup de pareilles impressions, une défaite n'est pas possible.

L'introduction de la musique vocale dans l'enseignement de l'armée a déjà, en Allemagne et en Hollande, quelques antécédens, qui mieux que toutes les inductions permettent d'en apprécier les résultats. C'est une sympathie toute nouvelle que la musique établit entre les troupes et les populations; on connaît l'amour et l'aptitude des Allemands pour la musique; croit-on que ce soit pour les sol-

dans un titre médiocre à la popularité que d'être les virtuoses, les artistes, les chœurs, à l'usage du peuple? croit-on d'ailleurs que la discipline ne profite pas de ces concerts qui font entrer si profondément dans le soldat le sentiment du rhythme, de la mesure, de l'harmonie; de l'harmonie, qui est la loi suprême du mouvement, dans l'art comme à la guerre, et qui n'est, à vrai dire, que la plus belle et la plus poétique expression de la vie? Les Allemands, ce peuple candide et religieux par essence, ont bien compris la puissance de la musique de l'armée. Chanter en chœur, c'est prier ensemble, et l'on sait que l'armée de Gustave-Adolphe s'agenouillait à Lutzen avant de combattre, et répétait la prière qu'adressait au ciel le héros qui la commandait. Parmi ces populations naturellement recueillies, la musique a remarquablement modifié les mœurs de l'armée; la piété qui leur est propre s'en est accrue, et l'art, ce grand auxiliaire de la religion, est venu initier ces intelligences populaires à des sentimens plus relevés. La musique, sans doute, agirait autrement sur nos armées; à chaque peuple son caractère. L'humeur enjouée et railleuse du soldat français serait peu propre sans doute à s'empreindre du caractère sérieux et grave des troupes allemandes; mais je serais bien étonné si nos armées n'inspiraient pas aux compositeurs qui travailleraient pour elles des hymnes de combat, des chants de marche dont le mouvement et la vérité représenteraient bien tout ce qu'il y a de poésie dans la *furia francese*. Ce serait d'ailleurs une heureuse et puissante diversion opposée aux dangers des loisirs de garnison, et l'amour-propre du soldat ambitieux de paraître avec avantage dans le concert public le porterait à ces distractions, bien préférables à celles qu'il va chercher chez le marchand de vin ou chez les Aspasies de bas étage. Mais je veux citer un exemple pris sur une plus petite échelle et plus près de nous; on jugera si c'était à tort que les Grecs regardaient la musique comme une des bases principales de l'éducation publique.

A Ypres en Belgique, il y a une école de charité où les pauvres enfans du peuple apprennent un métier aux frais de la ville. Leurs parens les envoient à l'école tous les matins; au bout de quelques années ils ont reçu quelques notions d'instruction élémentaire, et sont en état de gagner leur vie. Il y a quelque temps, un digne prêtre, l'abbé Désir, chargé, si je ne me trompe, de la direction

morale de la petite école, je ne sais même s'il n'apprenait pas à lire aux enfans, l'abbé Désir s'avisa qu'il ne serait pas mal d'apprendre à ses enfans un peu de musique. C'était un homme qui savait que la musique est quelque chose de mieux qu'une distraction, et que l'amour de la musique est déjà une bénédiction du ciel et un gage de bonne conduite. La musique d'ailleurs pouvait ouvrir une profession à ceux qui montreraient le plus de dispositions. Il fit donc sa proposition, la ville accepta, et l'enseignement fut institué.

Mener une école de marmots n'est pas une petite affaire; l'anarchie trouble ou menace sans cesse cette république turbulente. Eh bien! à Ypres, l'abbé Désir établit sans s'en douter, et par contre-coup, le règne de cette paix perpétuelle qui, des petites écoles, ne s'est point encore, comme le voulait l'abbé de Saint-Pierre, répandue sur le monde entier. Quand ses enfans n'avaient pas été sages, veut-on savoir quelle punition il leur infligeait? Pour le délinquant plus de musique; on lui retirait son instrument. Aussi je tiens d'un des compositeurs distingués de la Belgique que l'école de l'abbé Désir est un vrai modèle de discipline; sans compter que la musique a marché bon train et que plusieurs de ces pauvres enfans qui apprenaient autrefois un métier bien rude lequel leur rapportait quarante sous par jour, sont aujourd'hui professeurs de musique dans les régimens et ailleurs, ce qui est un plus doux et plus agréable métier. Pourquoi n'en serait-il pas de nos soldats comme de ces enfans, et pourquoi l'amour de ce bel art n'agirait-il pas sur eux dans un sens favorable à la discipline, au devoir?

M. Guizot, dans sa belle loi sur l'instruction primaire, s'est souvenu de la musique, et il a été ordonné de par le roi que tous les enfans apprendraient la musique dans les petites écoles. Cela a été proposé, approuvé, voté, promulgué, inséré au *Bulletin des lois;* reste une petite difficulté. Il y a à peu près quarante mille communes en France, il faut trouver autant d'instituteurs sachant la musique et capables de l'enseigner. Aussi j'ai bien peur que la loi ne reste long-temps ce qu'elle est déjà, une loi excellente et parfaitement bien faite, sans que les enfans de nos paysans deviennent pour cela beaucoup plus forts en musique. Eh bien! voilà trois cent mille professeurs tous trouvés qui ne coûteront pas un sou au budget. O Béranger! ô Charlet! ô vous, le chantre du *Vieux Sergent*,

le peintre du troupier! dites, ne trouverez-vous point une dernière chanson, un dernier coup de crayon, pour nous venir en aide? Ce Pacot que nous avons vu si souvent apprendre l'exercice aux gamins du village, et commander la manœuvre à un bataillon coiffé de casques de papier et armé de sabres de bois, Pacot n'a-t-il plus désormais rien à faire pour la patrie? Non, Pacot rentré dans ses foyers, glorieux et triomphant, peut encore gagner un chevron; il peut encore *se couvrir de gloire sur toute la ligne*. Va, mon vieux troupier, lorsque entouré de ces enfans qui t'aiment, qui sont à toi, qui te grimpent sur les épaules, et qui te tirent la moustache, tu leur battras la mesure de quelque chant populaire; lorsque tu leur apprendras à chanter juste et en parties la gloire de ton empereur; tu ne seras pas moins beau, moins poétique, moins digne de nos respects, moins digne des chants de Béranger et du crayon de Charlet, que lorsque tu criais à tes enfans, de ta vieille voix de rogomme : *En route, mauvaise troupe!*

On pourrait faire un livre tout entier si l'on voulait énumérer les conséquences qui résulteraient de la mesure que nous proposons. Mais à quoi bon? la bonne volonté intelligente, empressée au-devant de tout ce qui est utile et beau, complètera, sans peine, l'imperfection de nos aperçus; quant aux esprits routiniers et indifférens, à quoi bon les prêcher? Les hommes auxquels nous nous adressons, ce sont les artistes, les amateurs des arts, ce sont ces militaires instruits et cultivés qui savent utiliser, au profit de leur intelligence, les loisirs de la paix, et ennoblir par le goût et le sentiment des arts l'inutilité momentanée d'une profession qui ne demande qu'à se rajeunir, qu'à se créer des titres à la sympathie et à l'admiration du pays. Voilà les seuls hommes, auxquels nous voulions avoir à faire, et ceux-là, nous en sommes sûrs, nous ont déjà compris.

Nous avons montré avec quelle facilité cet essai pourrait être tenté; nous avons indiqué, en passant, quels résultats il aurait sur le moral des troupes, quelle influence il pourrait exercer par contre-coup sur l'éducation musicale de nos populations si négligées et si barbares sous ce rapport. Qu'on nous permette encore, avant de finir, une dernière considération.

L'art musical, comme tout le reste, a ses momens de crise et de

rénovation. Or, les vingt dernières années que nous venons de parcourir ont été signalées par des progrès tellement importans, que ce serait méconnaître les lois même de l'organisation humaine que d'attendre d'ici à long-temps que rien de notable s'accomplisse dans les mêmes voies. La musique dramatique a été renouvelée par Rossini, la symphonie par Beethoven. Au théâtre, Rossini a agrandi le cadre des développemens lyriques. Au système de la déclamation notée, de l'accentuation dramatique, suivant les paroles pas à pas, à ce système si grand, si beau, si fécond entre les mains de Gluck et de Méhul, a succédé une forme non moins belle, qui, si elle a entraîné dans de fausses routes le troupeau des faiseurs à la suite, n'a pas moins été, entre les mains de Rossini, la source depuis vingt ans intarissable de tous nos plaisirs. Le génie italien de ce grand homme a fait réaction contre cette espèce de captivité où le poète tenait le musicien, il a laissé ses mélodies s'envoler à tire-d'ailes et planer librement sur l'ensemble de la situation dramatique. Quelquefois, il est vrai, il s'écarte, il divague, sa nonchalance voluptueuse dédaigne de s'astreindre à nos convenances françaises; mais aussi quand il puise dans la situation même le motif de ses inspirations, quelle hauteur! quelle verve! quelle abondance! quel lyrisme! Ce n'est pas un raconteur se traînant note par note, à la suite de ses personnages, c'est un poète inspiré qui chante; c'est un aigle audacieux, qui, des sommets où il vous emporte, vous fait embrasser dans un coup d'œil plein et harmonieux le vaste ensemble de sa pensée. Jamais en lui, le chant ne sommeille; il s'élève à chaque instant comme un concert de voix mélodieuses, et toutes les douleurs, toutes les joies, toutes les émotions sont représentées sur ce clavier divin; soit qu'il prie avec Moïse, qu'il gémisse avec Desdemona, qu'il fredonne avec Figaro, ou qu'à la voix de l'ombre de Ninus, Sémiramis, éperdue, se demande quels sont ces accens plaintifs qui s'échappent de la tombe entr'ouverte et menaçante; toujours il chante, toujours il s'écrie, toujours il se répand en flots intarissables de mélodie, en suaves effusions, et alors même qu'il fait courir dans nos veines le frisson de l'anxieté, il n'éprouve même pas le besoin de déposer sa lyre, elle a des cordes pour tous les accens de l'ame.

Ce que l'art a gagné aux mains de ce puissant génie, serait trop

long à énumérer. Rappelons-nous seulement quels pas il a fait faire à l'instrumentation, quel parti il a tiré des instrumens à vent, avec quel art il a su jeter leurs voix mélodieuses au milieu des agitations de l'orchestre, avec quelle nouveauté et quelle puissance il a su grouper et mêler les voix dans des morceaux d'ensemble qui n'avaient point de modèles, donnant à tous une impulsion, une allure, un caractère propre, et demandons-nous s'il est probable que la nature, prodigue sans mesure et sans relâche, envoie demain un successeur à ce génie encore jeune qui assiste vivant à sa propre apothéose. Est-ce par l'exécution que nous chercherons à renouveler l'art? mais quelles merveilles aussi n'avons-nous pas vu rassemblées? Mmes Malibran, Pasta, Pisaroni, Sontag; puis Lablache, Rubini, Tamburini; trouverez-vous quelque chose de mieux? espérez-vous même tenir long-temps réunis tant de rares et prodigieux talens? non, sans doute, et cependant il faut le reconnaître, le répertoire de Rossini s'épuise, le public n'apprend plus rien à la représentation de ses pièces mille fois entendues, et son successeur où est-il?

Que dirons-nous de la symphonie? Attendrons-nous aussi de ce côté le successeur de Beethoven? Beethoven, ce géant auquel rien peut-être, dans l'histoire de tous les arts, ne se peut comparer; Beethoven, le plus grand génie d'artiste qu'il soit donné aux hommes d'admirer; Beethoven, épique comme Homère et Milton, fort et colossal comme Michel-Ange, tendre comme Virgile ou Racine, impétueux et passionné comme Shakspeare, austère et terrible comme Dante, universel comme lui seul; Beethoven qui a su élever l'expression du moindre de nos sentimens à une grandeur idéale, qui habite, pour ainsi dire, dans le sublime, qui s'y meut et qui s'y retourne comme dans son élément; attendrons-nous son successeur à celui-là? Je ne sais si je me trompe, mais quand j'entends la musique de cet homme, quand je le vois enfermer dans la moindre sonate la matière d'une symphonie, quand j'obéis aux irrésistibles impulsions qu'il vous imprime, il me semble que l'art doit respecter, pour un temps, le sillon qu'il a creusé et chercher fortune ailleurs; quand je considère, en un mot, ce que Rossini a fait pour le théâtre, ce que Beethoven a fait pour la symphonie, je me dis que ces deux colosses, en résumant sous une forme immortelle tout ce

que le génie moderne avait pu préparer d'inspirations musicales, nous avertissent, en quelque sorte, qu'il faut faire fructifier sur un plus vaste théâtre les leçons qu'il nous ont données.

Qu'est-ce aujourd'hui que le théâtre? L'Opéra-Comique, le Théâtre-Italien, l'Opéra lui-même, qu'est-ce que cela? Qui chante et pour qui chante-t-on? Je vois sur le plus vaste et le plus opulent de ces trois théâtres, deux ou trois chanteurs de mérite, une ou deux cantatrices, et pour auditoire deux mille personnes. Le Théâtre-Italien, ce sanctuaire de l'exécution achevée, brillante, irréprochable, le Théâtre-Italien contient douze cents spectateurs, et quels spectateurs! Non, non, si le génie de Rossini ne s'était point épanoui aux rayons du soleil d'Italie, si l'enthousiasme populaire de Rome et de Naples ne l'avait nourri et fortifié, ne lui avait renvoyé toute chaude cette ardente admiration qui est le salaire de l'artiste, il aurait jeté à cette foule inerte et sans ressort, ses plus divines inspirations, elle les aurait laissées tomber à terre, sans daigner comprendre qu'il valût la peine de les ramasser.

Le Conservatoire de son côté languit, quoique par de tout autres raisons. Là, ne manque ni l'amour de l'art, ni le respect du beau; là on n'accordera pas à une insipide roulade les applaudissemens refusés aux grandes idées, aux larges développemens; mais les six cents personnes que contient la salle se sont emparées des places pour plusieurs années, c'est toujours le même auditoire à peine renouvelé; la salle est devenue un petit fief inféodé à quelques heureux privilégiés qui s'endorment un peu dans la jouissance paisible et assurée de leurs plaisirs. Le flot populaire ne passe pas par là et n'y peut rien renouveler. Ajoutez l'inamovibilité du répertoire qui répond à l'inamovibilité du public, et vous verrez que le moment est venu ou jamais, de donner une nouvelle et forte impulsion aux développemens de l'art musical en France.

Eh bien! pour donner une semblable impulsion je ne sache rien de plus efficace que l'éducation musicale de l'armée; il faut que l'art sorte aujourd'hui de ses petits tabernacles bourgeois, il faut qu'il descende dans le peuple et qu'il aille chercher des recrues dans ses derniers rangs. Or, l'armée c'est le peuple rassemblé, le peuple discipliné, hiérarchisé, organisé; c'est une députation du peuple prête à recevoir le feu sacré pour le porter ensuite sur

toute la surface du territoire. Le peuple est aujourd'hui la grande pépinière où les partis épuisés vont se renouveler, rien de grand ne se fait aujourd'hui qu'en son nom, qu'au nom de ses intérêts. La loi la plus féconde en résultats, qu'on ait décrétée depuis la révolution de juillet, c'est la loi de l'instruction primaire, qui consacre l'éducation des enfans du peuple. Que le savoir donc soit distribué au peuple, que l'industrie s'occupe de son bien-être, il y a là pour des siècles de travaux; mais que l'art aussi ait sa part dans les libéralités de ses puissans amis. Nous le demandons pour le peuple et pour l'art, pour le peuple que l'art ennoblira, élèvera, moralisera, pour l'art qui, armé de la voix puissante du peuple, pourra enfin sortir des serres chaudes où il est cultivé, et pousser ses racines en pleine terre, en plein vent, en pleine humanité. Je le dis avec une entière conviction, le jour où l'art quittera les boudoirs pour la place publique, une révolution plus grande aura été accomplie que lorsque de l'église il est monté sur le théâtre. Oui, faisons de la démocratie en musique; ce sera là une démocratie bienfaisante, pacifique, inoffensive, toute à l'avantage de tous.

Ici, en France, nous savons faire parler le cuivre et le bois, la trompette et le violon; nous avons les premiers orchestres du monde, et nous ne savons pas faire parler la voix de l'homme; et, dans nos fêtes nationales, quand nous voulons donner au peuple un concert, nous sommes tout surpris que l'Opéra, transporté en plein air devant le château des Tuileries, ne nous offre que des ressources d'une ridicule exiguité. Nous ne connaissons pas la puissance des masses vocales; quand Choron avait rassemblé cent voix d'enfans, nous restions ébahis; trente choristes allemands, qui savaient un peu leur métier, ont émerveillé pendant trois ans tout le dilettantisme parisien. Or, qu'est-ce que cela, je vous prie?

Figurez-vous que l'année prochaine, aux fêtes de juillet, vingt mille hommes sont réunis au Carrousel, et qu'un chant simple et majestueux est entonné par ce chœur vraiment digne du héros de la fête. Entendez-vous cette masse foudroyante, contenant au dedans d'elle-même la force terrible dont elle est armée, tantôt n'envoyer à votre oreille qu'un murmure doux et puissant comme le grondement lointain d'un tonnerre apaisé, tantôt, comme une mer furieuse, vous couvrir de ses vagues retentissantes? et dites si vous ne sorti-

rez pas de là plus ému, plus plein de respect pour ce peuple dont vous viendrez d'entendre la voix. Il y a dans la voix de l'homme je ne sais quelle secrète vertu qui saisit l'homme au cœur et l'ébranle malgré lui. Comme tous les instrumens sont faibles à côté de celui-là! Comme tout ce mécanisme, tout ce bois, tout ce cuivre, toutes ces cordes sont froides au prix de ces émotions qui passent sans intermédiaire d'un cœur dans un autre! L'art lui-même a disparu; j'entends la voix de l'homme, sa douleur, sa joie, et à ce cri, toute ma douleur, toute ma joie s'éveille et compâtit.

Beethoven, maître des forces de l'orchestre moderne, a pu concevoir la marche de la symphonie en *ut mineur*, cette marche qu'ont dû entonner les anges le jour où les étoiles furent lancées dans le ciel. Je prie les compositeurs de se figurer une minute qu'ils écrivent pour un chœur de dix mille voix, et je leur demande si cette seule idée ne leur porte pas à la tête, s'ils ne sentent pas leur imagination s'exalter, et aspirer à des conceptions gigantesques de puissance et de simplicite? Eh bien! si le rêve devenait réalité, si une fois, rien qu'une seule fois, ils avaient entendu, par une soirée calme et lumineuse, sous la voûte du ciel, leur musique chantée par une armée, applaudie par tout un peuple, dites, n'y aurait-il pas là de quoi allumer dans leur cœur un inépuisable foyer d'inspirations?

Il est temps de finir. Je n'ai voulu qu'indiquer une idée que tout le monde achèvera. Je voudrais qu'elle pût fixer l'attention des compositeurs, des artistes; je voudrais que quelques chefs militaires la trouvassent digne d'etre mise à l'essai dans quelques régimens. Enfin, je demande aux écrivains, qui ont rêvé quelquefois à l'avenir musical de la France, de relever cette idée, s'ils la jugent digne d'attention; de la critiquer, de la développer, de la compléter, de la pousser dans le monde et de lui faire faire son chemin, afin qu'améliorée par leurs soins, elle puisse se présenter sans trop de désavantage à l'examen des hommes pratiques, et subir la difficile épreuve de l'application.

Ad. Guéroult.

REVUE LITTÉRAIRE.

Il est bien entendu que tout le monde est parti, que la clé est sur la porte de toutes les maisons de ville, que cette revue littéraire ira trouver le lecteur à la campagne, qu'elle le rencontrera se promenant, chassant, péchant, dormant; s'il ne dormait déjà, il dormira certainement après; et c'est alors seulement qu'il se rappellera qu'il a laissé à Paris des amis journalistes. Les vacances ont commencé pour tout le monde; juges, avocats, professeurs, ministres, conseillers d'état, tout cela vole aux champs, tout cela sillonne les grandes routes, comme une troupe de passereaux, et les vallons de la Normandie, les grèves de la Bretagne, les montagnes du Puy-de-Dôme s'étonnent de cette nuée de visiteurs inconnus, pâles, maigres, étiolés, sentant le rapport, le rôle et le pensum; oiseaux de passage qui se croient libres, tandis que leur chaîne n'a fait que les suivre.

Et la littérature n'est-elle donc point partie, elle aussi, pour jouir de la douce oisiveté, à l'ombre des grands bois? ne se reposera-t-elle jamais de sa course fiévreuse? A-t-elle en cette saison un parfum de fleurs, de blés mûrs, de foin mouillé par la rosée du matin? Porte-t-elle une robe blanche et un chapeau de bergère, comme les rosières d'opéra-comique? Oh! mon Dieu, non! la littérature parisienne est toujours grave, sévère, stylée admirablement; tous les jours en se levant, elle trouve de nouvelles rides à son front; tous les jours, ceux qui l'ont long-temps guidée sentent le froid les gagner, et la solitude s'élargir autour d'eux. Qu'importe? elle conserve toute sa dignité, elle se drape en Romaine, elle poursuit en feuilleton ce qu'elle n'a pu accomplir au théâtre; et des lettres tout à la fois personnelles et pleines d'emphase et d'ostentation, sont destinées à nous faire oublier Mme de Sévigné.

Nous annoncions dernièrement deux volumes de *Caractères et Portraits* par M. Sainte-Beuve, et nous donnions des éloges à ce mélange exquis de grace et de finesse, qui éclaire d'une transparence soudaine mille coteaux fuyans, et jusque-là baignés d'ombre. M. Sainte-Beuve est un métaphysicien paysagiste; il revêt d'un coloris frais et pur des observations déliées et nouvelles. Sous un titre à peu près pareil, *Portraits littéraires*, les mêmes sujets ont été traités par M. Gustave Planche. Le livre de M. Planche est un livre fort. C'est un arbre élevé, robuste, mais qui offre au voyageur peu d'ombre pour se reposer. S'il a été donné aux hommes de pouvoir se rapprocher de Dieu, c'est évidemment par la poésie, la prière, le sentiment de l'admiration. Ne désespérez jamais d'un homme, si coupable qu'il soit, lorsque vous parviendrez à faire vibrer encore dans son ame les cordes de la bienveillance ou de l'admiration. Cette vérité peut devenir le fondement de tout un système de morale. Les masses ne sont point accessibles au dédain, à l'envie, à la critique âpre et individuelle; il faut au peuple de ces élans d'enthousiasme sympathique qui lui font battre des mains aux grandes choses et aux grands hommes! M. Gustave Planche a eu le tort de méconnaître, en certaines occasions, cette merveilleuse faculté de l'admiration qui sauve le cœur humain de la sècheresse et de l'isolement.

Le style de M. Planche est d'ailleurs de la bonne tradition française, point pâteux, ni subtil, mais ample et accentué, une sorte de transition entre la fin du XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe, le tout saupoudré de quelques néologismes tout étonnés de se trouver plantés dans ces vastes jardins qui ont quelque chose de la solitude et de la majesté de Trianon. Serait-ce encore une attaque indirecte de M. Planche contre son siècle?

Un écrivain qui est pareillement dans les plus saines traditions de la langue française est George Sand, et ce mérite ressort d'une façon d'autant plus particulière, que les idées défendues par George Sand sont le produit de ce que notre civilisation moderne a imaginé de plus novateur et de plus révolutionnaire. Or donc, le mois dernier, George Sand vient de publier un roman, *Simon*, qui, sans affiches, sans annonces dans les journaux qui ont été créés exprès pour établir la royauté de l'annonce, sans articles et sans bruit, est parvenu en quelques jours à sa seconde édition, tant cette plume, virile entre les mains d'une femme, a su captiver et tenir en haleine tous les cerveaux de femmes; tant elle fournit, aux hommes les plus graves et les plus sensés, de nombreux sujets de réflexion!

Simon est un paysan, ce qui signifie un homme courageux, patient,

entêté, fort vain et taciturne. Paysan résume tout cela dans tous les pays. Simon aime Fiamma, nom symbolique, Fiamma, noble et Italienne, patriote exaltée, rêvant l'indépendance de sa malheureuse patrie, femme forte. Par quelle suite de crises, de sacrifices, de douleurs, ces deux ames si vigoureusement trempées et placées à deux extrémités opposées parviennent-elles à se réunir? c'est ce que le roman explique en ce style ferme et plein de l'auteur d'*Indiana* et d'*André*.

Assurément, Simon et Fiamma ne sont point des réalités tangibles à l'œil et au doigt, et l'on parcourrait le Forez en bien des endroits avant de découvrir la demeure de ces illustres hôtes. Mais ce qu'il y a de plus dans ce roman que dans tous les autres ouvrages qui usurpent ce nom, c'est la vie, c'est l'enthousiasme, c'est la colère, quelquefois la déclamation; c'est qu'à tous ces personnages le sang bout dans les veines. George Sand n'est pas précisément un penseur, mais un admirable metteur en œuvre. Elle n'a ni le loisir ni le pouvoir de creuser une idée nouvelle qui lui appartienne en propre; mais du moment où elle rencontre dans la foule, à la campagne, en rêvant, un paradoxe, une physionomie qui lui plaise, elle s'en empare, elle se l'approprie, elle idéalise ce que le hasard lui a livré informe et grossier. C'est avant tout une femme d'instinct. L'auteur d'*Indiana* a été le premier à repousser toute solidarité avec un système conçu d'avance et suivi avec persévérance. Il est évident que la vie extérieure, les lieux, les faits, la société qui l'entourent, agissent puissamment sur cette noble intelligence. De là cette chaleur continue, de là cette sympathie que rencontre dans la foule un talent accessible à tous les lecteurs, et qui nous laisse, sinon convaincus, au moins ébranlés.

Jamais d'ailleurs, nous le croyons, il ne s'est rencontré autant d'esprits inquiets et malades qu'à notre époque; le faisceau de croyances sociales est rompu, le centre de gravité perdu, et bien des planètes qui auraient dû tourner d'une marche régulière autour du soleil de la foi religieuse, politique ou littéraire, ont été lancées dans les abimes de l'espace, et se sont brisées sans honneur et sans profit. Que de rêves, de théories, d'actions insensées! tout cela jeté au vent, tout cela, efforts généreux, réputation, talent, jeunesse, venant aboutir au suicide ou à une mort prématurée. Alphonse Rabbe s'empoisonne avec de l'opium; Armand Carrel est atteint d'une balle de pistolet.

Des lettres, des articles de journaux, des jugemens, des pensées, des fragmens de livres inachevés, ont été réunis par un parent d'Alphonse Rabbe et publiés sous le titre d'*Album d'un Pessimiste*. A cette publication posthume ont été ajoutées une pièce de vers de M. Victor Hugo et quelques pages d'Armand Carrel.

La lecture du livre de Rabbe vous cause un indéfinissable malaise; c'est quelque chose d'amer, de rude, d'excentrique, de violent, et qui conclut fatalement au suicide. Rabbe n'est ni un historien, ni un philosophe, et malgré ses puissantes invectives contre la civilisation et l'ordre de choses actuel, il ne se rattache en aucune façon aux philosophes du XVIIIe siècle. Certes, ceux-là aussi ont souffert: voyons Diderot, voyons Rousseau. Diderot aussi fut pauvre, et Rousseau misanthrope; mais la pauvreté de Diderot, c'est la pauvreté de l'honnête homme, de l'écrivain laborieux qui élève à lui seul le monument gigantesque de l'Encyclopédie; qui n'a pas le loisir de ramasser de l'or, parce que tout son temps appartient à son siècle, parce qu'il écrit tour à tour un chapitre pour Raynal, un chapitre pour Helvétius, un sermon, un roman, une traduction; parce qu'il cause avec le premier importun venu; parce qu'il s'épanche, parce qu'il se donne à tous; voilà la pauvreté de Diderot! Ce n'est pas lui qui eût réclamé impérieusement et par-dessus tout « une égalité de jouissances. » Rousseau aussi fut misanthrope; et cependant jamais entrailles ne s'ouvrirent plus sympathiquement aux souffrances du prochain; oui, Rousseau veut réformer, veut révolutionner l'ordre social; mais c'est un résultat de son puissant amour des hommes. Les hommes l'ont méconnu, calomnié, persécuté: il fuit leur contact, il évite leur présence, c'est vrai; mais pour cela renonce-t-il à sa tâche de publiciste? désespère-t-il de l'espèce humaine? moins que jamais. Rousseau est tellement poursuivi du désir de voir et de rendre les hommes meilleurs, qu'il remontera, s'il le faut, jusqu'à l'état sauvage pour trouver des modèles et des types de perfection. Ce n'est pas lui qui eût écrit cette phrase anti-philosophique: « Pourrais-tu me montrer des hommes heureux dans les liens de l'ordre social? *va, tous ceux qui veulent un peu de satisfaction les brisent.* Quoi qu'en disent une morale systématique, une philosophie mensongère, cet ordre est si faux et si pervers, que tout homme avide de bonheur n'en obtient un peu qu'à force de transgressions de la plupart de ses lois. » Quel défi brutal! quelle colère insensée!

Non, Alphonse Rabbe, vous n'êtes point un enfant du XVIIIe siècle, vous n'êtes point un philosophe, un publiciste. Qu'êtes-vous donc? un homme de tempérament. Ce livre mérite qu'on y revienne, parce qu'il contient une foule de questions morales qu'il est bon de mettre en lumière, parce qu'il faut savoir le dernier mot de ces récriminations égoïstes; il faut en montrer le danger et l'inanité; il faut convaincre d'impuissance et d'ignorance préméditée les hommes qui se font un piédestal de leur orgueil et qui réclament, avant tout, *l'égalité des jouissances.*

Ah! tel n'était pas Armand Carrel, *cette fine aiguille du plus pur*

acier! Jamais homme ne fut plus dévoué à l'idée, à la discussion, aux luttes de la parole et de l'intelligence. Il appartenait à la grande école des Manuel et des Benjamin Constant. D'autres s'occuperont de l'homme politique; nous ne voulons faire entendre nos regrets que sur la perte de l'écrivain. La plume de Carrel possédait des qualités éminentes; son style était concis, rapide et tournant court; il allait droit au but, et ne répugnait pas à faire un usage modéré de l'histoire de nos quarante dernières années pour étayer son argumentation; on sait qu'il travaillait depuis deux mois à une histoire du consulat. Il n'attaquait si vivement l'Angleterre que parce que son orgueil de Français souffrait intérieurement de voir un pays rival jouir du droit illimité de discussion et d'association qui n'était que maigrement octroyé ou même totalement interdit dans son propre pays; peut-être faudrait-il chercher le secret de bien des paroles d'Armand Carrel dans ces généreuses contradictions du cœur le plus loyal et de l'ame la plus intrépide qui ait brillé au premier rang du journalisme politique. Lui aussi était atteint d'une sombre mélancolie; lui aussi, quelques jours avant sa mort, répétait dans un cercle intime : « Nous avons trop vécu; » mais ce qu'il fallait à cette haute et sévère raison, ce n'était pas « une égalité de jouissances, » mais le libre développement de toutes ses facultés dans une sphère plus haute.

Ce que nous avons surtout loué dans M. Armand Carrel, le style, un style simple, clair et net, véritablement français, nous le retrouvons à un degré non moins remarquable dans un critique de premier ordre, M. Nisard; le style de M. Nisard est cependant beaucoup plus savant et plus industrieux que ne l'était la prose politique et quelque peu guerrière d'Armand Carrel. M. Nisard, qui nous donnera prochainement une excellente et économique édition des classiques, ne néglige aucune des ressources si variées et des nouveautés de style que lui offrent les langues opulentes de l'antiquité. Ce premier fondement combiné avec la lecture des prosateurs du XVIIe siècle, avec des habitudes d'esprit laborieuses et une vue des choses étendue et profonde, explique comment M. Nisard est aujourd'hui un des hommes qui sont le plus complètement dans la tradition française pour le style et les idées. Je ne sache rien de plus clair, de plus limpide, d'une chaleur plus continue sans grand éclat et sans pluie d'étincelles, que la prose de M. Nisard. Son style possède ce qui manque à tant d'écrivains de nos jours, de la suite et de la dignité; assurément, nous lui voudrions plus d'élan et de coloris; mais le fond même de sa diction correcte et élégante est essentiellement inattaquable.

Sous le titre de *Précis de la littérature française*, M. Nisard vient de

donner un résumé de l'histoire de la littérature française depuis le *Roman de la Rose* jusqu'à nos jours. Quoique nous ne partagions pas le fanatisme des éditeurs de mystères, de ballades, lais, et romans de chevalerie, pour cette littérature si peu accessible à la foule, nous conviendrons que M. Nisard semble avoir voulu imiter le dédain des écrivains du XVIIe siècle, pour tout ce qui les avait précédés, ce qui n'est ni juste ni original. *Le Roman de la Rose* est un ouvrage de transition, qui ne se rattache ni aux époques catholiques, ni aux œuvres du XVIe siècle; il est écrit tout entier dans le mauvais goût des allégories du XVe siècle, système déplorable qui a été abandonné sur-le-champ par Marot. Je le répète, *le Roman de la Rose* est une exception, et il n'a eu que peu ou point d'influence sur la formation de la langue française; le prendre pour type et résumé de la poésie et des idées du moyen-âge, est un point de vue inexact.

Froissard et Commines sont jugés avec une sévérité excessive. J'abandonne le délicieux chroniqueur, mais Commines méritait d'être traité avec plus de profondeur; Commines, c'est le génie des temps modernes se révélant sous sa face la plus nouvelle et la plus élevée, l'histoire; Commines, c'est Montaigne revêtu de la soutane de Bossuet, c'est le style politique. Comment M. Nisard a-t-il pu écrire : « Le nom d'histoire n'est pas plus applicable aux mémoires de Commines, qu'aux chroniques de Froissard; c'est un ouvrage fait *sans préoccupation littéraire, sans critique;* ce sont des *notes* qu'il envoie ainsi qu'il résulte de sa préface à l'archevêque de Vienne... Toutefois il y a dans ces *notes*, des *morceaux* qui, sauf la *langue informe*, ont déjà toute la gravité, toute la grandeur, toute la simplicité de l'histoire. » Rien n'est plus visible au contraire que la préoccupation philosophique et littéraire chez Commines; jamais il ne place ses remarques au hasard; ses chapitres, sauf quelques erreurs de date, sont disposés avec art; et bien loin que sa langue soit une langue informe, nous pouvons affirmer, après des lectures fréquentes et continues de ce grand historien, que sa langue se rapproche beaucoup plus de la nôtre que celle de Montaigne, par exemple. Et cependant Commines ne savait pas le latin; autour de lui ce n'étaient que faiseurs d'allégories, ou chroniqueurs pensionnés de la cour du duc de Bourgogne, comme Olivier de la Marche dont M. de Barante a suivi si complaisamment les récits officiels. Commines a donc créé la langue du XVIe siècle, comme Pascal créa celle du XVIIe; il a fait plus peut-être, il a émis sur la répartition de l'impôt, sur les droits des états, sur les franchises communales, des idées entièrement neuves. Non, Commines n'écrivait point des notes pour l'archevêque de Vienne, car rien ne ressemble moins à des notes que les Mémoires de Commines, qui songe surtout à donner la raison des faits.

Nous quittons les critiques pour les éloges. Rien de plus élevé, de plus fin, et surtout de plus moral, que la façon dont M. Nisard envisage Villon. Tout y part du cœur, et du cœur d'un enfant du peuple; Marot est achevé. Le chapitre sur Ronsard et son école est la paraphrase des vers de Boileau. L'exemple de Ronsard a été trop fatal pour ne pas excuser la sévérité de M. Nisard. Mais quelle dureté à l'égard de ce poète novateur, dont, après tout, le tort ne fut que de vouloir être trop classique! Comme M. Nisard se hâte de frapper au visage la pauvre statue de plâtre que les romantiques avaient relevée à la hâte! Nous ne pouvons ni ne voulons défendre Ronsard; mais son erreur fut une noble erreur!

Malherbe et Balzac sont appréciés avec un bon sens exquis.

Nous entrons dans les grandes eaux du XVIIe siècle. Ici nous échappe le fil qui nous a guidés jusqu'alors; M. Nisard, regardant sans doute le XVIIe siècle comme suffisamment connu, passe outre. Bossuet, Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, La Bruyère, n'occupent pas deux pages. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que recommence, avec Voltaire, la série de portraits, résumant en eux toutes les physionomies secondaires. Nous ne nous expliquons pas bien pourquoi M. Nisard, qui expose avec de nombreux développemens les théories de Buffon, a passé aussi rapidement sur ses auteurs favoris. Ce n'est d'ailleurs que dans la certitude d'avoir perdu d'excellentes choses, que nous exprimons ce regret.

Voltaire, Rousseau, Montesquieu, prolongent leur ombre majestueuse sur ce grand XVIIIe siècle; Diderot seul est omis. L'influence de Diderot fut cependant considérable sur la littérature de son temps.

Arrivé à notre époque, que M. Nisard appelle une époque de décadence, et que nous croyons une époque de rénovation, M. Nisard désigne, sans les nommer, quelques écrivains illustres, entre autres celui dont nous déplorions la perte, et dont M. Nisard disait qu'aucune loi ne l'empêcherait d'être un historien de premier ordre.

Ce qu'il y a d'excellent dans ce *Précis de la littérature française*, c'est la netteté et la logique. M. Nisard déduit rigoureusement les conséquences d'un principe qu'il a posé, et ce principe est vrai; il repose sur le génie même de la langue française. C'est pourquoi, même dans les points où il blesse quelques-unes de nos sympathies plus personnelles que grammaticales, nous l'acceptons et sommes prêts à le défendre.

Sans attendre la nouvelle édition des classiques latins, un jeune littérateur s'est mis à lire les anciens, et cette pieuse contemplation de l'antiquité nous a valu un roman, *Cléopâtre, reine d'Égypte*.

Nous ne rechercherons pas si le sujet choisi par M. Jules de Saint-Félix a été antérieurement traité, creusé, exploré, mis en tragédie, en drame, en poème, en roman. C'est une mauvaise fin de non-recevoir à

opposer à un livre jeune et nourri d'études consciencieuses, que de citer tous les modernes qui ont à l'envi défiguré les hommes et les choses de l'antiquité, et qui ont taillé dans le laticlave un justaucorps à crevettes. Qui sait? peut-être M. de Saint-Félix a-t-il vu là précisément un nouveau motif de rendre à Cléopâtre, à Antoine, leur démarche, leurs allures, de les faire revivre dans le pays qu'ils ont habité. Il y eut au XVIe siècle un homme qui, aidé d'une assez pauvre traduction de Plutarque, anima de son souffle puissant Coriolan, le pâle Cassius, César et Brutus le bon citoyen (*For Brutus is an honourable man*). Corneille, dans le vieil Horace; Racine, dans *Britannicus*, ont également donné, de la Rome républicaine et impériale, des images saisissantes et profondément vraies; enfin *les Martyrs*, ce centon de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*, ne sont-ils pas venus tout récemment remettre les artistes sur la voie d'une intelligence poétique et morale de l'antiquité? Les modèles ne manquaient donc pas plus que les exemplaires contrefaits au jeune auteur de *Cléopâtre*. A-t-il suivi l'exemple des maîtres qui se sont surtout appliqués à donner une ame à leurs héros, ou celui de ses prédécesseurs qui ont donné à leurs personnages un vêtement moderne? là est toute la question.

M. de Saint-Félix a pris une sorte de milieu entre ces deux manières. Ces personnages, Cléopâtre, Antoine, Ventidius, Octave, que l'on entrevoit par la porte à demi fermée de l'*atrium*, sont réellement des Romains de la république; on leur chercherait vainement une perruque, et l'épée du triumvir Antoine eût paru lourde et grossière aux précieuses de l'hôtel de Rambouillet. Il faut donc hautement rendre cette justice à M. de Saint-Félix, de convenir qu'il est parvenu, à force d'études minutieuses, à donner une image fidèle de la société qu'il a voulu peindre. Peut-être l'accuserons-nous cependant de s'être plus nourri de Lucain, de Juvénal et de Martial que de Virgile, d'Ovide et d'Horace; il était des tableaux tout faits, dont il eût mieux valu reproduire les harmonieux contours que d'exagérer les lignes heurtées. Que l'on relise le désespoir de Didon en apprenant le départ d'Énée, le poète se contente d'un seul vers pour peindre le résultat physique de cette révolution :

> Terque, quaterque, manu pectus percussa decorum,
> Flaventes que abscissa comas.

Mais comme toutes les paroles qu'il met dans la bouche de Didon partent du cœur! quelle déchirante agonie! C'est son fils, son Ascagne, qu'elle voudrait lui enlever à ce père si pieux, *quem secum patrios aiunt portare*

penates, dit-elle avec une amère ironie : il y a dans ces imprécations de l'amante un sentiment de mère admirable; mais rien ne surpasse ce dernier trait : *Dii morientis Elisæ*, dieux de Didon mourante! On sait que les anciens regardaient comme saintes les dernières paroles des mourans, *extrema morientis*.

Certes, Didon et Cléopâtre étaient sœurs, toutes deux Africaines, toutes deux femmes de leurs frères, toutes deux voluptueuses, aimant les grandes choses et les grands hommes; la seule différence était peut-être leur taille. Cléopâtre entrait chez César sur les épaules d'un Nubien, tandis que Didon surpassait de la taille toutes ses suivantes. En apprenant la nouvelle du mariage d'Antoine avec Octavie, la Cléopâtre de M. de Saint-Félix s'abandonne à une douleur toute physique, toute matérielle : « On vit la reine serrer ses bras contre sa poitrine, et ses lèvres mordues saignèrent; ses pieds, qui touchaient les colonnes d'or du lit, se contractaient et semblaient vouloir se briser; puis un rire passa sur la bouche de cette femme; son œil nébuleux étincela, et un frisson fit plisser la neige de ses épaules. » Ce n'est point là ce dernier regard de Didon, cette dernière lueur de vie et de jeunesse, *quæsivit cœlo lucem*, que remplace bientôt le regret d'avoir vu une fois de plus cette terre odieuse; *ingemuitque repertâ*.

Si nous adressons ces reproches à M. de Saint-Félix, faibles reproches en réalité, c'est que nous partageons toutes ses sympathies pour la belle antiquité; c'est que nous voudrions voir son livre aussi pur de taches qu'un marbre de Paros; c'est que nous avons lu son roman de *Cléopâtre*, loupe à la main, fouillant nos souvenirs, toujours sur nos gardes, et bien résolu à ne pas accepter du latin moderne pour un prétendu fragment de la république de Cicéron. Eh bien! à la suite d'une lecture attentive, nous devons dire que le ton général du tableau est excellent, que la toge d'Antoine ne sort pas de chez Babin, comme toutes les friperies du moyen-âge, dont on a si long-temps fatigué nos yeux; que M. de Saint-Félix a eu le talent de mettre à profit des lectures qui ont d'ailleurs besoin d'être complétées.

Mais la seconde question que nous nous étions proposée, M. de Saint-Félix l'a-t-il résolue? a-t-il donné à ses personnages une ame, un caractère? en a-t-il fait des types réels et durables comme nous les voyons chez Corneille, Shakspeare et Racine, qui ont eu plus souci de l'esprit que du corps, du fond que de la forme? Cette partie du problème n'était pas moins grave à résoudre, et elle a surtout préoccupé M. de Saint-Félix. Ainsi, il nous apprend dans sa préface qu'il a essayé de personnifier trois idées. « Cléopatre est le sensualisme et le scepticisme antique,

Antinoë est la nature naïve, pure et forte; Esther la sagesse, c'est-à-dire la foi, la connaissance du vrai principe, par la révélation divine. Antinoë, la Nubienne, et Esther, la Juive, sont d'énergiques protestations contre l'ordre immoral, sceptique, anti-social et despotique, dont la dernière reine d'Égypte est le symbole. » Eh bien! cette systématisation préméditée a été pour l'auteur une chose fâcheuse, un lien qui a gêné ses mouvemens; ce qui pouvait être tout au plus excusable dans une œuvre catholique, devient choquant dans une composition qui cherche à se rapprocher des formes de l'antiquité. Le paganisme a bien rarement divinisé des idées, surtout le paganisme romain, et c'est encore une critique que nous ferons à l'ouvrage de M. de Saint-Félix, d'avoir souvent confondu la mythologie catholique et la religion plastique de la Rome des Césars. Cependant, par le temps qui court, au milieu de cette absence complète d'idées générales, en face des derniers erremens de l'école matérialiste *de l'art pour l'art*, c'est à peine si nous nous sentons le courage de blâmer M. de Saint-Félix d'avoir voulu, avant tout, donner à ses personnages une ame et une tradition.

L'intrigue est fort simple, car dans ce livre l'auteur a eu plus de souci des détails, du style, des décorations et aussi de la pensée, que de l'agencement des scènes. Cléopâtre est tout à la fois un *roman intime* et un *roman antique*.

Cléopâtre se rend avec Pharam, jeune Nubien séduit par sa beauté, au temple de Vénus Arsinoé, « qu'on prenait de loin pour un grand vase d'albâtre oublié par les nymphes au bord des eaux. » Là, Pharam déclare son amour à la reine d'Égypte; mais celle-ci ne songe qu'au triumvir Antoine, et refuse un si modeste adorateur; à la nouvelle du mariage d'Antoine, elle rappelle Pharam, qui devient tout à coup le favori en titre de Cléopâtre. En vain, Antinoë, la Nubienne, la fiancée de Pharam, apparaît-elle mystérieusement pour reprocher au jeune homme sa coupable liaison; qui pourrait résister à la reine Cléopâtre? Antinoë, la Nubienne, reparaît ainsi plusieurs fois dans l'ouvrage, d'une façon fort inattendue et fort inexplicable; on se croirait à un drame de M. Hugo, tant les portes secrètes s'ouvrent facilement sous le doigt de cette fille du désert et dela solitude.

La vie d'Esther et d'Antinoë dans le désert remplit plusieurs livres. Un jour, on apprend à Antinoë que Cléopâtre doit remonter le Nil avec Pharam pour se rendre au temple de Denderah. Bientôt on aperçoit une barque; la jalouse Antinoë saisit son arc, une flèche vole; Myrrha, une des suivantes de Cléopâtre, est atteinte; l'on s'élance à la recherche du meurtrier; Esther, qui se trouvait sur le rivage, est enlevée par les

soldats de Cléopâtre. Quand Antinoë apprend l'enlèvement de sa sœur, sa colère redouble; elle jure de l'aller redemander à sa rivale, qui lui devient doublement odieuse.

Nous sommes de nouveau à Alexandrie, Antinoë va être vengée, le triumvir est revenu, Pharam est chassé, et court se ranger sous les drapeaux d'Octave; bataille d'Actium; mort de Pharam, d'Antoine et de Cléopâtre. Les deux sœurs Antinoë et Esther retournent dans la solitude.

Il y a dans ce roman un grand nombre de chapitres ciselés comme des bas-reliefs du Parthenon, il y a des fragmens de chansons qu'on dirait retrouvés dans un palais d'Herculanum. Mais quelquefois l'on y voudrait des moyens moins factices et des lignes moins saccadées. Le temps est venu de se séparer de tous ces artifices de langage qui pirouettent sur la tête d'un point d'exclamation; et certes, si quelqu'un doit éviter ce charlatanisme, c'est assurément M. de Saint-Félix, nourri de la lecture de l'antiquité toujours si pure, si harmonieuse, si vraie, dans toutes ses compositions. L'auteur de *Cynthia*, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent le premier chant, sait manier tous les rhythmes, et cache une lyre sous la toge.

En revanche, un des collaborateurs de cette *Revue*, M. Léon Gozlan, s'est dévoué à la peinture de nos mœurs bourgeoises, de notre vie de tous les jours; et tous ces détails de vie privée, il les a encadrés dans une action piquante et animée. *Le Notaire de Chantilly*, dont nous publierons prochainement un fragment, ouvrira la série de romans et de contes que M. Léon Gozlan se propose de publier sous le titre général de *les Influences*

B. N.

BULLETIN.

La polémique des journaux a déjà dévoré un texte qui devait l'alimenter plus long-temps; on attend maintenant la révélation des motifs qui ont décidé la suppression de la revue du 29 juillet. Louis-Philippe, à qui ce sacrifice a dû coûter, en a été dédommagé dans deux circonstances. Dans un banquet offert par le roi aux notabilités de l'armée et de la garde nationale, il a recueilli des témoignages de dévouement d'autant plus expressifs, qu'ils n'avaient pu se produire un jour consacré; et cette semaine, allant à Neuilly, près de l'arc de triomphe, il a été forcé de faire arrêter sa voiture, pour recevoir une bordée de *vivat*, partie de la foule qui se pressait aux portières, écartant les gardes, jetant les chapeaux en l'air. Il y avait dans ces acclamations un sentiment de protestation éclatante contre les entreprises qui ont menacé les jours du roi.

Une foule immense se porte chaque jour à la barrière de l'Étoile. Depuis le 29 juillet, on compte plus de cent mille personnes qui ont accompli ce pèlerinage.

Il n'est que trop vrai qu'au moment d'une chaude alarme, quand un danger menace notre ordre social, l'autorité s'entoure de précautions extraordinaires; elle use et abuse de tous les moyens que la loi lui confie. Elle soupçonne, arrête, saisit, fait des fouilles, des perquisitions; elle se trompe quelquefois : alors on crie contre tous les pouvoirs, comme s'ils pouvaient être infaillibles. Il est certain qu'on arrête des gens qui ne songeaient à rien; ce sont de ces malheurs inévitables qui entrent dans la masse générale des inconvéniens qu'une société doit subir pour exister. Mais comme si ce n'était pas assez des erreurs involontaires que la justice humaine doit commettre, on ajoute au récit de ces erreurs, toujours trop nombreuses et très déplorables, des récits d'imagination. Tantôt on raconte que trois hommes ont été arrêtés dans la maison de campagne de M. Thiers, chez lequel on ne parle que de complots et d'arrestations, ou que vingt-cinq jeunes gens ont été arrêtés dans les environs du château de Neuilly. Il y a des gens qui se plaignent dans les journaux d'avoir été regardés par un sergent de ville, d'autres qui trouvent fort mauvais le procédé d'un gendarme qui leur a demandé l'exhibition d'un passeport; un autre demande de quel droit on fait faire aux soldats des patrouilles

le sac au dos : enfin le mot *arbitraire* court les rues, comme tous les mots qu'on ne comprend pas.

On raconte encore que la personne du roi est gardée à vue, protégée par un rempart de baïonnettes; et l'autre jour, dans l'occasion que nous avons citée, chacun l'approchait librement : que le duc d'Orléans était aussi l'objet d'une surveillance active; et, vendredi dernier, il est venu à l'Opéra, sans suite, dans une berline de ville pour faire les honneurs de sa loge au roi de Naples, arrivé le matin même à Paris. La présence de ce souverain était l'évènement important de cette soirée, dont *Gustave* ne devenait plus que l'accessoire. A ce propos, nous craignons que le roi napolitain n'ait pris une fausse idée de notre premier théâtre, d'après cette représentation assez déplorable. L'auguste amateur du théâtre Saint-Charles doit nous croire peu difficiles en fait d'exécution musicale : heureusement pour notre amour-propre, l'attention de sa majesté se partageait entre la scène et la salle, dont ses yeux mesuraient la hauteur, observaient le style, et regardaient les spectateurs. On ne suppose jamais dans une tête couronnée des idées et des fantaisies ordinaires; aussi s'escrime-t-on à chercher le motif qui nous amène cet hôte royal, comme si notre Paris, notre France, ne valaient pas la peine qu'on se dérange pour les visiter; comme si l'âge et les habitudes du roi de Naples n'expliquaient pas raisonnablement son voyage. Frère de la duchesse de Berri, et un peu plus âgé qu'elle, le roi de Naples est un homme passionné pour l'éclat et le mouvement. Il a recueilli dans son royaume les traditions militaires laissées par Murat; ainsi que lui, il a voulu se donner une armée brillante, une garde splendide, dont les liserés d'argent et les moustaches noires font l'admiration des étrangers; il s'occupe beaucoup de manœuvres, d'exercices militaires, d'uniformes, de passe-poils et de torsades. Napolitain parfait, il aime le macaroni de sa patrie, conserve les usages nationaux, et les consacre par une pratique personnelle. C'est ainsi que le jeudi-gras (*giovedì grasso*) on le voit jeter à la foule des dragées qu'on lui renvoie : il est blond, d'une haute stature, taillé en Hercule, et superbe en uniforme. Est-il possible que les raisons qui rendent si difficile un arrangement matrimonial, démentent si formellement de semblables apparences?

— Les affaires d'Espagne tombent de Cordova en Saarsfield. Le prétexte honnête d'un dérangement de santé couvre la honte de la disgrâce si bien méritée par le généralissime. Les carlistes ont porté l'alarme jusqu'à la résidence de la reine. Il est possible pourtant que ce triomphe s'éteigne comme un feu de paille, si, comme on l'annonce, les pantalons rouges de nos soldats vont un peu ranimer le courage des christinos, affaiblis par la désertion et découragés par leurs chefs. On parle de l'enrôlement de 10,000 hommes d'infanterie, de 2,000 cavaliers, soutenus de 6 pièces de canons; c'est assez pour conquérir et pacifier toutes les Espagnes. Il est temps, car des troubles partiels agitent ce malheureux sol sur toute sa surface. Des désordres abominables viennent encore de souiller la ville de Malaga. Le Portugal est assez tranquille, mais voilà Lisbonne qui

brûle. Un incendie a détruit tous les bâtimens du trésor public; sans le secours des équipages de ligne français et anglais, les ravages étaient immenses. Ces deux peuples sont destinés à éteindre le feu de la guerre civile et le feu de l'incendie; au propre et au figuré, ce sont les pompiers de la Péninsule.

— Les nouvelles de l'expédition du colonel Chesney, sur l'Euphrate, nous ont appris un triste évènement. Un de ses deux bateaux à vapeur, *le Tigris*, a sombré, et une vingtaine des hommes courageux qu'il portait ont péri; le colonel est heureusement sain et sauf et continue son voyage. L'Europe ne perd pas de vue et accompagne de ses vœux les hommes qui vont ainsi loin de leur patrie explorer des contrées fertiles en enseignemens, et représenter chez des peuples déshérités de la civilisation, la cause des arts et de la science.

— Nous sommes heureux de rappeler la louable remontrance que M. Mimaut a faite à Méhémet-Ali sur la destruction des pyramides, conseillée par le père Enfantin; mais que dirions-nous si un malin Égyptien soufflait au vice-roi l'idée d'une représaille, si Méhémet venait nous représenter à son tour que nous devons respecter les cathédrales de nos villes, sanctifier les ruines de notre vieille histoire? Le barbare Égyptien pourrait bien nous appeler aussi *vandales*, s'il savait qu'au moyen de nos lois sur la propriété, il est possible que le château d'Arques, bâti au XIe siècle par Guillaume de Talon, oncle de Guillaume-le-Conquérant, soit mis aux enchères et démoli, et que le gouvernement n'ait pas d'autre droit que celui d'en faire prendre le dessin.

— Un procès intéressant, parce qu'il a mis au jour un côté plaisant et triste des mœurs de notre jeunesse, a été jugé cette semaine. La justice avait pêché un banc d'usuriers. Ses filets rompaient sous le poids de cette miraculeuse capture. La police correctionnelle vient de sévir contre des industriels qui donnaient pour argent comptant des pavés, des parapluies, des socques, des vaches malades, des livres de M. Charles Lucas, et autres objets de même valeur, en échange d'acceptations dont le non-paiement conduisait les souscripteurs en prison. Le jugement condamne un sieur Jeanin à 20,000 fr. d'amende et un an de prison, un sieur Joyeux à 3,500 fr. et deux ans de prison. Quand on voit le tribunal de commerce, dans son aveugle application de textes de lois, incarcérer, en qualité de commerçans, de jeunes fous qui signeraient leur arrêt de mort pour avoir 50 francs, on applaudit à ces judicieuses condamnations, qui dénotent dans les juges un tact qu'on demande vainement à la juridiction consulaire. On ne peut pas exagérer les ravages de cette lèpre qui s'attache à la jeunesse de Paris : les usuriers savent les noms de tous les jeunes héritiers, s'attachent à eux, les attendent à la sortie d'une maison de jeu, sur le seuil de la porte d'une femme, l'argent dans une main, le papier timbré dans l'autre. Enfin, le croirait-on? en face du bal Muzard, il s'est établi une maison d'usure, dont les entrepreneurs attendent de malheureux paillasses éreintés, avinés, qui ont perdu leur bourse au milieu

des fureurs du galop populaire; à huit heures du matin, cette maison se remplit de dominos, d'arlequins, qui demandent de l'argent, de l'argent!

— Combien voulez-vous?

— Cent francs.

— Attendez, — non; — je n'ai pas 100 francs, en voilà 60; mais j'ai un pâté de foie gras qui en vaut 40; acceptez le tout pour la somme de 300 fr. payable en trois mois. Je tirerai de Versailles.... C'est une affaire faite. Allez manger le pâté et boire les 60 francs.

— Ce n'est pas un des phénomènes les moins curieux de notre époque, que l'effet produit par la mort de M. Nathaniel Rothschild, le chef de la maison de banque de Londres. Jamais la puissance de l'argent ne s'est révélée d'une manière plus frappante, puisqu'on en est à augurer des changemens dans la politique de l'Europe par suite de cet évènement, qui modifie la dynastie des Rothschild. Partis de la rue des Juifs, à Francfort, les Rothschild tiennent toute l'Europe sous leur réseau d'or, et l'un d'eux ne peut pas mourir sans que la bourse n'éprouve un mouvement de baisse. M. Nathaniel Rothschild est mort à Francfort, âgé de cinquante-neuf ans seulement. Sa famille a frété un bâtiment à vapeur pour faire transporter ses restes à Londres, qu'il habitait. Comme homme privé et comme financier, cette perte est douloureusement sentie par ses frères, qui voient avec chagrin briser une des flèches qui formaient le faisceau figuré dans leurs armes avec cette devise : *Concordia et integritas*.

Notre tâche nécrologique n'est pas finie. La Banque vient de perdre un de ses rois, et le journalisme un de ses plus honorables athlètes. M. Darmaing, ancien élève de l'École normale, fondateur de la célèbre *Gazette des Tribunaux*, ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*, est mort à l'âge de quarante-deux ans, entouré des regrets de la presse et du barreau, qui perdent en lui un collaborateur distingué et un homme estimable. Ses obsèques ont eu lieu mardi dernier; MM. Mermilliod et Isambert ont retracé les services rendus par M. Darmaing, dans les différentes professions qu'il avait honorées par son talent et par son caractère.

Gymnase-Dramatique. — *Mistress Siddons*, par MM. Lhérie et Leuven. — M. Delestre-Poirson, auteur du *Comte Ory* et directeur du Gymnase, est l'homme le plus capable de France et d'Alger. Il a des lunettes bleues sur le nez et un ruban rouge à la boutonnière. Il avait acheté en toute propriété l'esprit comptant et à venir de M. Scribe, pris hypothèque sur le cerveau de ce czar du vaudeville; il a défait son marché, laissé purger l'hypothèque, et donné la clé des champs à la muse de M. Scribe, qu'il tenait en cage. M. Poirson avait un petit théâtre plein de prétentions, également cher à la bonne compagnie, qui venait rire de se voir si drôlement représentée, et aux commis marchands qui venaient apprendre de M. Paul la manière de se présenter dans le monde. La bonne compagnie et les commis marchands l'ont abandonné, l'une parce qu'il n'y a plus à rire de rien, les autres parce que M. Paul ne fait plus le jeune homme du

monde. M. Poirson faisait rembourrer les banquettes de sa salle avec des noyaux d'olive, il les fait maintenant garnir de clous. Au théâtre de M. Poirson, on comptait quelques visages de femmes assez avenans: M. Poirson les effraie et les fait sauver. Les auteurs de vaudeville, ce genre créé par un Français né malin, et continué, comme nous l'avons dit, par d'autres Français qui ne le sont guère, gardaient pour M. Poirson la crême de leurs idées; ils ne lui portent plus que des résidus. Au Gymnase on bâillait quelquefois, maintenant on siffle. Mme Volnys et Mme Allan avaient seules le droit de rouler, l'une ses yeux noirs, l'autre ses yeux bleus. Mlle Habeneck les a remplacées dans ce violent exercice et roule les yeux pour quatre. M. Delestre-Poirson, qui accomplit toutes ces choses, ne fait-il pas une énorme dépense d'esprit, d'activité, d'industrie, pour culbuter, enterrer, un théâtre riche et populaire? Croit-on qu'il était bien aisé de miner par une fièvre lente une entreprise si bien portante, si robuste? et le directeur qui consacre ses veilles à la poursuite d'un résultat aussi difficile, n'est-il pas l'homme le plus capable de la France, de la Navarre, qui n'est plus à personne, et d'Alger, qui commence à être à nous. Maintenant, si l'on nous demande pourquoi cette chose à colonnes corinthiennes, à fenêtres cintrées qu'on a établie sur le boulevart Poissonnière, s'appelle encore *Gymnase*, nous répondrons que nous ne savons pas quelle espèce de gymnastique on y fait, attendu que personne ne s'y forme, et qu'il y a beaucoup de gens déformés; nous ne parlons ni de Mlle Forgeot, ni de Klein, qui sont deux belles personnes. Il manque pourtant quelque chose à la gloire de M. Poirson. Comment n'est-il pas parvenu à chasser Bouffé, cet excellent acteur? Il est vrai qu'il l'épuise et le dégoûte, mais il est encore là. Comment M. Poirson garde-t-il Mlle Sauvage, qui a de l'ame et une intelligence supérieure? Il me semble encore que le jeune Rhozeville devrait être congédié, attendu qu'il est jeune et distingué. La manière dont ces deux acteurs ont joué *Mistress Siddons*, doit alarmer M. Poirson, dont le théâtre ne mourra pas de si tôt s'il permet qu'on joue aussi bien que cela chez lui. Qu'est-ce à dire? Mlle Sauvage n'ose-t-elle pas se montrer digne et touchante, et ce petit acteur passionné! Si les pensionnaires qui restent à M. Poirson se montrent encore supportables malgré lui, en revanche, il n'a qu'à se louer des auteurs qu'il emploie. *Mistress Siddons* est un beau défi. Qui n'aimerait mieux aller jusqu'au Caire en vingt-quatre heures, sur des billets de poste, que de s'exposer à faire un pareil drame? Comme c'est intéressant! On vient vous annoncer que mistress Siddons, la célèbre actrice, courtisée par un jeune Anglais, va combattre l'amour de ce M. Arthur, et le rendre à son épouse; et tout se passe comme on vous l'a promis! Les deux femmes ont beau porter des chapeaux pointus à la manière des héroïnes de Richardson, leur dialogue n'en est pas plus passionné; et le vieux professeur qui aide mistress Siddons dans son projet, a beau répéter à tout propos: *de aris et focis*, ces quatre mots latins (les seuls qu'il sache, le malheureux! lui et bien d'autres) ne le font pas plus comique. L'esprit de la métaphore s'est tellement exercé sur le physique effilé de ce pauvre M. Klein, on l'a si souvent appelé canon de fusil, aiguille à tricoter,

manche à balai, tuyau de plume, peuplier, ligne à pêcher, anguille, qu'il ne faut plus s'occuper que de ses perruques. Celle qu'il porte à présent est un vieux manchon roux, mangé aux vers, et qui ne lui donne pas du tout l'air anglais, sur lequel il comptait. La poudre va fort bien à Mlle Sauvage.

Théatre des Variétés. — *Le Jeune Père*, par MM. Achille Dartois et de St.-Georges. — Depuis 1830, depuis que Schwartz a perdu 24,000 fr. de gilets qu'il avait fournis à un *beau* de l'ancienne cour, lequel doit à Blain 20,000 fr. de pantalons, et à Wirth 15,000 fr. d'habits, les tailleurs ne font plus de ces crédits qui étaient passés en proverbe. Ils ont rendu leurs pratiques raisonnables, et ne le sont pas devenus, ils narguent toujours cet ancien couplet de vaudeville :

Les tailleurs et les voleurs
Ont de la ressemblance.
Les uns volent en habillant,
Les autres en déshabillant,
Voilà la différence,

et continuent à faire des fortunes aussi scandaleuses et même plus rapides que jamais. Personne n'a donc de ménagemens à garder avec cette classe d'industriels, et tout le monde doit déplorer que MM. Achille et de St.-Georges aient été introduire dans la maison d'un tailleur une jolie petite action, qui, posée dans une sphère plus élevée, aurait figuré fort proprement sur un théâtre de premier ordre. C'est une profanation, un vrai gaspillage d'idées; et qui a des idées dans ce temps-ci? — Un jeune père veuf, un tailleur, puisqu'il faut le dire, un tailleur de trente-cinq ans, a une très jeune fille qui le morigène, le gronde et lui reproche ses fredaines; pour échapper aux sermons de sa fille, le tailleur a imaginé de mettre sur le compte de son associé toutes les turpitudes dont il souille son veuvage : entre autres turpitudes, une liaison avec une écuyère du Cirque. L'associé se prête à ce rôle de gérant responsable, quelque tort qu'il puisse se faire dans l'esprit de la fille du tailleur, qu'il veut épouser. Mais un beau matin, le tailleur installe chez lui une orgie, un déjeûner de garçons, de garçons tailleurs sans doute, car ils parlent de savourer le *pomard*, le *chambertin*, et autres vins passés de mode qu'on ne savoure plus. Ce tapage, auquel se mêlent les hennissemens de l'écuyère du Cirque, excite tellement l'indignation de la jeune fille contre son fiancé, accusé d'un tel scandale, que le vrai coupable est forcé de se découvrir lui-même; la fille pardonne au père, à condition que pour se ranger, il épousera une de ses amies. Vernet est amusant et naturel dans le rôle du jeune père; Mme Hébert Massy est une petite femme mécanique, dont les yeux se meuvent par des ressorts, et les bras à l'aide de ficelles. Le son de sa voix est celui d'une tabatière à musique : ce qui n'empêche pas la pièce d'être agréable et raisonnablement gaie.

HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE PIRMASENTZ,
VILLE DE SOIXANTE-DIX-HUIT MAISONS.

I.

Quand on analyse nos plaisirs, il est bizarre de remarquer que les plus recherchés, les plus fréquens, les plus vifs, pour beaucoup d'entre nous, sont empruntés à la tombe. Le théâtre, le plaisir des gens qui ne savent pas sentir seuls, et ne veulent pas s'exposer, sans complices, à éprouver une émotion; le roman, le plaisir des gens qui ne veulent pas faire partie d'un public, et, par une pudeur morale que j'appelle sainte, ne veulent pas prostituer leurs larmes aux regards, ni permettre au vulgaire de sentir, en même temps qu'eux, la même chose pour le même objet; ces deux œuvres de l'esprit, — je parle en général, sans me laisser arrêter par de nombreux exemples, qui démentiraient ma définition, — ces deux œuvres de l'esprit se font presque toujours en réveillant de la mort des défunts plus ou moins illustres, en les forçant de quitter leur blanc linceul pour revêtir leurs squelettes décharnés des

habits dont ils se paraient durant leur vie, et venir gambader, chanter, et réciter devant nous des vers plus ou moins français. Plus les gens ont été illustres, plus leur vie a été pleine de gloire, de succès, de tourmens, de crimes, plus ils ont droit à la paix du tombeau, et plus ils sont exposés à la voir rompre. Pour nous, en rappelant les lectures qui nous ont le plus vivement intéressé, nous sommes resté convaincu que les drames les plus saisissans ne sont pas empruntés à l'histoire des grandes choses et des grands hommes, et se passent dans notre vie de tous les jours, sous les yeux de tous, sans que personne les voie, tant ils sont embarrassés de circonstances frivoles ou habituelles. Mais quand l'observateur a pu saisir ce fil si ténu d'un intérêt puissant et qu'il l'a suivi à travers les plus vulgaires circonstances, les plus communes situations, sous lesquelles il se dérobe à presque tous les yeux, comme ces fleuves qui disparaissent sous les sables sans perdre une goutte de leurs eaux, il est heureusement étonné de découvrir plus d'intérêt dans l'empreinte d'un petit pied sur le velours vert de la mousse des bois, que dans les fabuleuses histoires des Atrides, famille si féconde en forfaits, plus féconde encore en tragédies.

Ceci est la préface de la narration que nous avons résolu de faire. Peut-être trouvera-t-on que, comme bien d'autres, nous faisons les règles sur nos œuvres, plutôt que nos œuvres sur les règles. Tout bien considéré, c'est un peu notre avis à nous-même.

Ce que je vais raconter est une histoire vraie, qui a commencé et fini dans la plus petite ville du monde, sans que le bruit en ait dépassé ses étroites limites.

II.

A une époque fort rapprochée de nous, Pirmasentz était la capitale des états d'un prince de la maison de Nassau-Usingen. Je ne sais guère de sous-préfet qui se contenterait d'une semblable principauté; mais un prince ne peut donner sa démission.

A entendre le conseiller intime, commandant des troupes et ministre des relations extérieures, baron de Robrecht, rien n'au-

rait été plus magnifique que la cour de Pirmasentz. Quand on le voyait sortir de chez lui le matin en habit de cour, parce que le prince recevait ce jour-là dans la *salle du trône*, ou en grand uniforme avec un arc-en-ciel de cordons et une ménagerie d'animaux honorifiques sur la poitrine, parce qu'on passait une grande revue, on eût cru le baron de Robrecht la cheville ouvrière d'un des plus grands empires du monde.

Au jour où il nous plaît de commencer notre histoire, le baron de Robrecht trouva le prince Richard enfoncé dans un grand fauteuil de velours rouge râpé. Le prince était un homme de trente-deux ans, d'une physionomie douce et avenante; de beaux cheveux noirs retombaient bouclés sur ses tempes; ses yeux bleus peignaient la bienveillance et la sérénité : il avait parfois de l'esprit; il avait montré du cœur en diverses circonstances; mais tout cela disparaissait, le plus souvent, sous la nonchalance, qui était sa passion dominante et le fond de son caractère. Il faut joindre à cette nonchalance l'ennui que lui causait parfois sa situation. Ses goûts étaient simples; il chassait, herborisait, pêchait à la ligne, et faisait de la musique. Avec 3,000 florins de rente, il eût été le plus heureux des hommes. Mais son petit revenu était absorbé, et au-delà, par les dépenses de représentation que lui faisait faire, bien malgré lui, le baron de Robrecht, et par l'entretien de la plus pacifique armée du monde.

Malgré la difficulté qu'il éprouvait parfois à payer cette armée, c'était de ses charges celle qu'il regrettait le moins. Il avait obéi à son goût en y introduisant le plus de musiciens possible. Chaque soldat qui quittait le service par une cause quelconque était remplacé, en cachette du baron, par un instrumentiste, de telle sorte que l'armée de deux cents hommes du prince Richard se composaient de quatre-vingt-dix musiciens, et de cent vingt soldats. Habile musicien lui-même, le prince conduisait sa musique. Les jours de revue étaient des jours de fête pour la ville, et les populations empressées, au nombre de trois à quatre cents habitans, se précipitaient dans les jardins du palais.

— Je vous attendais, Robrecht, dit le prince; je reçois à l'instant une lettre d'un cousin qui m'annonce sa visite prochaine, et s'invite, sans façon, à passer un mois *à ma cour*. Il faut répondre à cette

lettre, et ensuite aviser aux moyens de recevoir dignement mon cousin. Ce qui m'inquiète, Robrecht, c'est que notre caisse doit être à peu près vide, que mes fermiers ne me paient pas, et que, si je vous abandonne à vos goûts de représentation, vous allez me ruiner et m'endetter. Ne croyez-vous pas convenable de recevoir mon cousin sans façon, ainsi qu'il s'est invité? Notre ordinaire n'est pas mauvais; il partagera mes plaisirs et mes habitudes. Il y a dans la petite rivière des truites superbes; on commence à tuer des cailles; ma musique est aussi bonne qu'on en puisse rencontrer en Allemagne; nous ferons valser les filles.

— Votre altesse me permettra, reprit Robrecht, de lui faire observer qu'il s'agit ici de son honneur et de sa considération dans les cours étrangères. J'étais attaché à la personne du prince votre père, et, dans de pareilles circonstances, nous avions coutume de ne rien épargner, dussions-nous, le reste de l'année, réduire notre ordinaire à la soupe, au bouilli, et à un plat de pommes de terre. Plus d'une fois nous avons mis en gage, chez des juifs, les diamans de la princesse votre mère; mais ausi nous avions dans les principautés voisines la réputation de la cour la plus polie et la plus élégante.

— Mon cher Robrecht, mon père était un prince fort à son aise, ma mère lui avait apporté 10,000 florins de revenu.

— Et, interrompit le baron, à qui dut-il ce mariage, si ce n'est aux délices de sa cour, à la bonne réception que nous fîmes au duc votre oncle, qui nous donna sa sœur en mariage. Agissons comme votre père, et un mariage viendra rétablir nos affaires.

Au mot de mariage, le prince soupira, et dit: —Allons, Robrecht, tu es toujours sûr d'avoir raison; j'aime mieux te laisser agir à ta fantaisie que de discuter avec toi sur les choses les plus ennuyeuses. Reçois mon cousin comme tu l'entendras.

Le baron s'inclina. Le prince prit une gazette pour changer d'ennui. Pendant qu'il la parcourait des yeux, le baron faisait la longue nomenclature de tout ce qu'il y avait à inventer pour préparer sa réception; et le prince ne l'écoutait pas. Mais quand il en vint à dire: — Et je vais aller chez le tailleur pour faire habiller de neuf les domestiques du palais, le prince sortit tout à coup de son apathie, et dit: — J'irai moi-même.

— Accompagnerai-je votre altesse?

— Comme vous voudrez, Robrecht.

Dans les petites principautés allemandes, la popularité est une chose presque nécessaire; le prince connaît par leur nom tous les habitans de la capitale.

Ainsi Richard, chemin faisant, parlait à tout le monde.

Bonjour, Vilhem, tes foins sont-ils beaux cette année?

Bonjour, Ludwig, comment se porte ta femme?

Bonjour, jolie Marthe, quand vous marie-t-on? vous savez que je danserai à votre noce.

A chacune de ces interpellations familières, le baron Robrecht, qui suivait le prince à une distance respectueuse, faisait involontairement une petite grimace de mauvaise humeur; mais c'était là une habitude dont il n'avait pu corriger Richard.

La maison du tailleur était, sans contredit, la plus belle de Pirmasentz; on y arrivait par une quadruple rangée d'acacias qui étaient alors en fleurs.

— Bonjour, Mc Hubert, dit le prince en entrant; Robrecht va vous expliquer le sujet de notre visite; pendant ce temps, je vais me promener sous vos acacias, et ensuite vous me ferez donner un verre de bière.

— Il s'agit, dit Robrecht! d'habiller de neuf les domestiques du palais; il nous faut quinze habillemens complets d'ici à la fin de la semaine.

— D'ici à la fin de la semaine, c'est impossible.

— Il le faut absolument : son altesse royale, le duc ***, nous fait une visite et nos livrées sont hors de service.

— J'attends également mon neveu, et les quelques jours qui vont suivre son arrivée sont destinés à la joie et aux fêtes.

— Allons, Mc Hubert, voici une plaisante raison; vous vous amuserez plus tard. — Voilà le fruit des excessives bontés de son altesse; la familiarité qu'il permet à ses sujets les rend impertinens.

— Monsieur le baron, vous avez le droit de donner à un autre tailleur la clientelle du prince; je ne vous la demande pas; je ne vous réclame même pas les quelques centaines de florins que vous me devez personnellement. Grace à Dieu, je ne suis pas à en avoir besoin.

— Oh! murmura entre ses dents Robrecht, voilà bien l'insolence de l'*aristocratie financière*. Hubert est le plus riche particulier de Pirmasentz, et un pareil drôle s'arroge le droit de parler sur ce ton, non-seulement au représentant du prince, mais encore au descendant d'une des plus anciennes familles autrichiennes; il faut incliner mon blason devant l'argent de ce tailleur riche des morceaux de drap qu'il a volés à ma famille.

— Mais, ajoute le tailleur, pourquoi me demandez-vous quinze habits, puisqu'il n'y a au palais que huit domestiques dont un invalide qui ne sort pas de son lit.

— C'est, reprit Robrecht, que je vais doubler le nombre de nos domestiques pour recevoir notre cousin;—voyons, cher Mr Hubert, faites cela pour le prince; on ne regardera pas au prix.

— J'attends mon neveu, qui est allé à Paris après avoir étudié à Gottingue, homme qui, à en juger par l'argent qu'il me coûte, doit être un rare sujet; ainsi, il ne faut pas penser à vos quinze habits; tout ce que je puis faire pour le prince, c'est de vous prêter les habits de mes gens; mon neveu ne trouvera pas mauvais qu'on ne le reçoive pas en grande livrée.

— Allons, Mr Hubert, que le prince prenne votre livrée! vous n'y pensez pas.

— Je ne puis offrir davantage. Si cela ne vous convient pas, n'en parlons plus.

— Écoutez, vous ferez changer les collets pour les mettre à la couleur de notre livrée.

— Volontiers, et Mr Hubert tendit la main au baron; celui-ci, profondément blessé de cette familiarité, se crut cependant obligé d'en passer par là, et se laissa secouer la main.

— N'oubliez pas, Mr Hubert, qu'il nous faut les habits dans trois jours.

— Je tâcherai.

— Il les faut absolument.

— Je tâcherai. Un honnête homme ne promet que ce qu'il peut faire.

— Ah! dit Robrecht en s'en allant rejoindre Richard, si le prince veut m'en croire, nous établirons sur son peuple quelque impôt qui nous mettra à même de rabattre un peu l'importance que se

donnent ces gens à argent. En s'avançant sous les acacias, Robrecht entendit que le prince n'était pas seul et qu'une voix de femme répondait à la sienne; il se retira sans bruit et alla s'occuper des nombreux soins qui venaient de tomber sur lui.

Cependant le prince, par un hasard qu'il espérait bien et qui était le seul et réel but de sa visite chez le tailleur, avait rencontré sous les acacias la belle Vilhelmine.

— Je ne sais, Vilhelmine, lui dit-il, ce qui doit arriver de mon amour pour vous, mais il remplit toute ma vie; il est la cause et l'objet de toutes mes actions, de toutes mes pensées. Si je fais orner de fleurs les parterres de mon jardin, c'est parce que vous vous y promenez quelquefois le dimanche et que vos yeux en seront réjouis; je cherche à deviner la musique qui vous fera éprouver les plus douces sensations. Dans les momens où vous êtes le plus loin de moi, vous êtes présente à ma pensée; je vis, je rêve, comme si vous assistiez à mes actions et à mes songes; vous êtes pour moi une douce conscience dont l'approbation récompense de tout. Dans cette ridicule position où le sort m'a placé, forcé d'acheter de ce qui ferait mon bonheur un simulacre de dignité et de grandeur, je ne puis vous épouser; mais je n'épouserai pas une autre femme. Quelques instans passés près de vous me font oublier tous mes ennuis. Du grotesque diadème que la naissance m'a mis au front, chaque fleuron est une épine; mais par votre amour, cette couronne d'épines se pare et se parfume des roses fleurs de l'églantier.

— Et moi aussi, reprit Vilhelmine, je resterai fille; toutes ces joies d'épouse et de mère que la nature m'avait promises, je les ajouterai à votre part de bonheur.

III.

Au jour indiqué pour l'arrivée du prince, Robrecht, magnifiquement vêtu, se para de toutes ses croix, et vint apporter à la signature du prince un papier tout couvert d'écritures, c'était le consentement à la vente d'une ferme.

— Le moyen est violent, dit Robrecht, mais la circonstance

le rend nécessaire; nous pourrons ainsi recevoir votre cousin magnifiquement.

Richard signa sans lire.

Vers onze heures, Robrecht vint annoncer qu'on avait vu une chaise de poste relayer à deux lieues de là, que cette chaise de poste était précédée d'un homme à cheval.

Le prince monta lui-même à cheval accompagné de Robrecht. Il était enchanté de sortir de chez lui n'importe sous quel prétexte; depuis deux jours tout y était sens dessus dessous. Son valet-de-chambre avait été, par le baron, métamorphosé en maître-d'hôtel, et le matin même il avait été obligé de s'habiller lui-même. Un horrible bruit rendait le palais inhabitable; il avait fallu, à force d'industrie, meubler tous les appartemens, depuis long-temps abandonnés, avec les meubles qui garnissaient médiocrement l'appartement particulier du prince.

Comme on approchait de la frontière, c'est-à-dire à un quart de lieue environ du palais, un nuage de poussière s'éleva sur la route. Robrecht fit ranger l'armée en bataille, et les musiciens commencèrent à se mettre d'accord.

Après quelques minutes, le nuage s'approcha; Robrecht donna le signal, et une ravissante musique se fit entendre.

Alors sortit du nuage sur un cheval dégoûtant de sueur, un jeune homme, vêtu en partie du costume des étudians allemands et partie de celui des fashionables français. Il s'arrêta surpris d'une telle réception. Robrecht s'avança vers lui et lui dit :

— Qui êtes-vous? précédez-vous de beaucoup votre maître?

— Je suis Henreich, le neveu de M. Hubert; je n'ai pas de maître, et si vous voulez savoir qui vient derrière moi, vous n'avez qu à attendre.

Puis il passa outre sans saluer le prince.

— Henreich est devenu beau garçon, dit Richard qui n'y fit pas attention.

— Henreich est devenu fort impertinent, murmura Robrecht.

Alors on s'avança davantage sur la route. Une heure après, une chaise de poste s'arrêta, et il en sortit, non pas le prince, mais un Français qui salua poliment.

Robrecht s'était tellement occupé de la réception, qu'il avait ou-

blié de répondre à la lettre. Le prince avait changé son itinéraire, ainsi que le certifia le voyageur qui l'avait rencontré.

Robrecht était désespéré, Richard était enchanté. — Monsieur, dit-il à l'étranger, vous dînerez avec moi. Robrecht, la fête que tu avais préparée n'aura pas moins lieu. Invites-y tous les habitans de Pirmasentz.

Richard écrivit de sa main au père de Vilhelmine pour l'inviter à dîner, ainsi que sa fille et son neveu.

Henreich qui, dans son séjour à Paris, avait fait énormément de politique dans les estaminets, répondit fièrement qu'il ne s'asseyait pas à la table des tyrans.

— Mon neveu, dit Mr Hubert, vous êtes un imbécille.

— Mon oncle, reprit Henreich, vous êtes un adulateur du pouvoir.

Le dîner fut très beau, on y mangea la ferme dont le prince avait signé le matin l'acte de vente; Mr Hubert y fut d'une familiarité désespérante pour Robrecht; le Français y fut un peu bavard, mais amusant; le feu d'artifice manqua, une averse interrompit la musique et les danses, toute la fête alla mal; mais Vilhelmine était là, vêtue de blanc, avec des rubans bleus, parce que le prince aimait le bleu. Richard n'avait jamais été si heureux de sa vie.

— Robrecht, dit-il le soir, ta fête était charmante et je m'y suis beaucoup amusé. Tu peux vendre encore une ferme demain.

IV.

Il faut croire que le Français se trouvait bien à la cour du prince Richard, car il ne parlait plus de s'en aller; Richard trouvait sa société de quelque agrément; il était de première force aux dominos, savait une infinité d'anecdotes et en inventait encore davantage. M. de Robrecht lui-même voyait sans jalousie sa faveur croissante. M. Rhoseville savait si bien témoigner son respect pour la capacité et la haute naissante du baron! il se rangeait si noblement à l'avis de M. de Robrecht, même contre le sien propre! il s'occupait si peu des affaires de l'état!

Un jour, M. Rhoseville trouva le prince et son ministre fort occupés; il voulut se retirer, mais Richard lui dit :

— Entrez donc, M. Rhoseville, il y a une heure et demie que je prie inutilement le ciel d'envoyer quelqu'un nous déranger; Robrecht m'a surpris une audience, et il en abuse d'une façon horrible; voici deux heures qu'il m'explique, de la plus claire façon, que je suis le prince le plus pauvre qu'il y ait en Europe.

Ici M. de Robrecht fit au prince un geste suppliant pour l'empêcher de faire à un étranger de semblables confidences.

— N'ayez donc pas peur, Robrecht; croyez-vous que M. Rhoseville ne s'est pas aperçu de nos misères. Tenez, M. Rhoseville, riez avec moi de ma ridicule position; j'ai dépensé mes revenus pour deux ans à l'avance. Le juif qui me prête de l'argent prétend n'en plus avoir. Je n'ai pas la ressource de mettre ma couronne en gage, attendu que ma couronne n'est qu'une figure, un symbole, un mythe.

Écoute-moi, Robrecht; jusqu'à nouvel ordre, tu vas mettre la plus grande économie dans la dépense de ma maison. Tu vas renvoyer à leur charrue ces nouveaux domestiques que tu as pris. Nous allons vivre comme des étudians. — M. Rhoseville, vous avez été jusqu'ici reçu comme un étranger, si vous voulez rester avec nous, et nous en serons enchantés, il faut que vous passiez à la condition d'ami; il n'y a qu'à un ami que nous puissions faire partager notre pauvreté.

— Votre altesse, dit Robrecht, prend la chose comme un simple bourgeois. N'avez-vous pas une foule de nobles et riches cousines à épouser? et quelque gâtées que soient vos affaires, ne seront-elles pas parfaitement rétablies par votre mariage?

— Certes, dit M. Rhoseville, c'est surtout dans la mauvaise fortune que l'on reconnaît les grands princes, et votre altesse supporte les désagrémens de sa situation avec une rare philosophie; mais que de ressources il vous reste, même sans celle qu'entrevoit avec tant de sagesse et de raison M. le baron de Robrecht! Avant de vous croire ruiné avez-vous donc tenté les chances de l'industrie et des entreprises commerciales?

— Tenez, M. Rhoseville, regardez sur les lèvres contractées de Robrecht l'effet que produirait, sur la noblesse allemande, l'idée d'un prince allemand se faisant marchand.

— Aussi, reprit M. Rhoseville, n'ai-je pas pensé un moment à

faire figurer votre altesse dans une position indigne de son rang; seul je courrai les risques de l'entreprise, quoique je n'en voie aucuns. En France, la noblesse ne déroge plus pour se livrer au commerce. Les plus vieilles familles de France ont des usines; un des plus beaux noms vend des ananas.

Ici M. de Robrecht fit un mouvement de tête et d'épaule qui voulait dire, en allemand, bien des choses désagréables pour la noblesse de France.

— L'entreprise que j'ai à vous proposer, continua M. Rhoseville, est une entreprise colossale. La première année, — comme en toutes choses les commencemens sont difficiles, — la première année, nous ne ferons que doubler nos capitaux; mais, par la suite, les bénéfices deviendront incalculables. Je ne demande à S. A., ajouta-t-il en tirant de sa poche un papier, que l'autorisation de m'établir dans ses états et d'y créer une immense fabrique de papier.

— Mon cher Rhoseville, dit le prince, à quoi servira votre papier, si ce n'est à faire des cornets pour le poivre? Pirmasentz ne fournit guère d'écrivains; on n'y lit pas beaucoup, et il n'y a pas d'imprimerie à dix lieues aux environs.

— Alors, dit M. Rhoseville tirant un autre papier, nous ferons une magnifique entreprise pour l'éducation des vers à soie. Je ne demande que deux arpens de terre pour y planter des mûriers, et une vingtaine de mille francs pour la mise en train.

Ce sera pour vous une grande et belle chose, prince, que d'avoir fait le premier couler dans vos états le Pactole de l'industrie. L'industrie est la reine du monde; c'est une magnifique souveraine qui répand l'or sur ses pas. M. Rhoseville fit, pendant un quart d'heure, sur l'industrie, des phrases d'un goût assez médiocre, que je crois devoir vous épargner.

— Il n'y a à cela qu'une petite difficulté, dit le prince. Vous parlez de doubler mes capitaux, et je n'ai pas de capitaux. Le double de rien est encore rien. Je ne refuse pas de m'associer à votre entreprise, mais je n'ai pas d'argent; je vous ferai baron si vous voulez; je vous décorerai d'un rhinocéros noir ou d'un écureuil blanc, mais c'est tout ce que je puis vous offrir. Misérable comme je suis, je ne puis donner que des honneurs.

— Il n'y a que l'or qui engendre l'or, *aurum auro gignitur*. Ce-

pendant nous pourrons alors commencer l'entreprise sur des bases moins larges; quelques milliers de francs suffiront. Et quand vous aurez vu les admirables résultats que nous obtiendrons, vous n'hésiterez pas à chercher de nouvelles ressources.

— Vois, Robrecht, si ton juif veut te prêter quelques milliers de francs. Il a déjà à toucher nos revenus pendant deux ans; il devrait bien se faire prince pendant le même temps, cela me reposerait un peu.

L'homme qui prêtait de l'argent au prince et lui achetait ses terres arpent par arpent était un pauvre juif ouvrier chez le père de Vilhelmine. M. Hubert, qui n'était pas bien sûr qu'on ne traiterait pas d'usure ses opérations d'argent, n'était pas fâché de ne point paraître. Pour quelques florins, le juif endossait tout l'odieux de l'affaire, et ne laissait à son patron que les ducats. Mᵉ Hubert était déjà propriétaire d'un tiers des propriétés de Richard; il avait acheté à vil prix des fermes, des bois, des étangs, et il jetait parfois sur le reste un dangereux regard de convoitise.

M. Rhoseville ne tarda pas à faire un nouvel appel de fonds. Les premiers mûriers produisirent des chenilles; il en fallut planter d'autres. Il était nécessaire, pour le succès de l'entreprise, que M. Rhoseville pût recevoir convenablement les négocians avec lesquels il se trouverait en relation. Une sorte de luxe devait inspirer la confiance. Successivement il démontra qu'il lui fallait une maison montée, plusieurs domestiques, un cuisinier français.

Le juif, représentant du tailleur qui avait consenti à prêter la somme qu'on lui demandait, fut encore sollicité, et demanda un gage. Ce gage était le palais du prince. Si, à une époque fixée, les dernières sommes prêtées n'étaient pas rendues, il devenait *propriétaire du palais*.

Le prince, cependant, faisait comme beaucoup d'autres; à mesure que ses affaires s'embrouillaient, il lui devenait plus désagréable de s'en occuper, et il les laissait aux mains de Robrecht et à celles de Rhoseville; et il vivait paisiblement au milieu de la musique.

D'autre part, l'étudiant Henreich mécontentait un peu tout le monde. Son oncle avait l'intention de lui faire épouser Vilhelmine; et outre que ses façons un peu vulgaires et excessivement bruyantes

déplaisaient beaucoup à la jeune fille, il ne faisait de son côté aucun effort pour triompher de cette visible antipathie. Il passait son temps dans les cabarets, à débiter des lieux communs à quelques jeunes désœuvrés. Il leur expliquait les droits des peuples; il leur faisait comprendre que les rois étaient nécessairement des tyrans. Il appliquait à la politique ce que les écrivains dramatiques ont érigé en loi au théâtre :

Tout baron est pour le moins faussaire;
Un comte fait la montre;
Un marquis empoisonne;
Un duc coupe les femmes en morceaux.

Mais les rois et les prêtres! — Ils sont incendiaires, — voleurs, faussaires, — assassins, — empoisonneurs, etc., etc.

Pauvres nobles, — pauvres rois, — pauvres prêtres.

Les nobles ont été tour à tour : — Protecteurs, — oppresseurs, — opprimés.

Aujourd'hui, qui nous délivrera de la tyrannie des faibles et de l'oppression des petits?

Henreich parlait de Brutus, et dans ses discours attribuait au gouvernement, quel qu'il fût, tout ce qui pouvait arriver de fâcheux au gouverné. Quand on est renfermé sans contradiction dans un cercle de gens tous du même avis, on ne tarde pas à pousser les idées beaucoup au-delà de l'absurde. Le club formé par Henreich avait des séances régulières et quotidiennes qui absorbaient la plus grande partie du temps que chacun des membres qui le composaient aurait dû donner à ses affaires ou à la profession qu'il avait embrassée. Ces affaires et cette profession n'en allaient pas mieux pour cela, et l'on aimait mieux attribuer les désagrémens qui en résultaient au prince qu'à soi-même. Quand on avait développé des théories anarchiques sur les gouvernemens en général, on les appliquait sans hésitation, sans examen au gouvernement que l'on avait sous la main. De cet axiome, les rois sont des tyrans, on arrivait à ceci : — le prince Richard est un tyran. — De celui-ci, les peuples doivent renverser la tyrannie, il n'y avait qu'un mot à dire : les habitans de Pirmasentz doivent renverser le prince Richard. Puis, sous forme d'amour du peuple et pour montrer du désintéressement, on attribuait au peuple les maux

dont on souffrait soi-même. Celui auquel sa stupidité ou sa paresse fermait les moyens de parvenir, s'écriait : Le peuple ne peut arriver à rien. Celui dont les bottes s'usaient, allait criant : Le peuple n'a pas de bottes; et l'on terminait en maudissant les tyrans.

Or, le peuple de Pirmasentz, comme celui de la plupart des principautés allemandes, se composait de gens fort heureux, tous propriétaires ou fermiers; tous travaillant et vivant bien; faisant ce qui leur plaisait sans que Richard songeât jamais à s'en occuper. Tout le monde vivait en famille; et le soir, sous les acacias ou les tilleuls qui ombrageaient le devant des maisons, on entendait des chants accompagnés par les clavecins.

Il arriva qu'une grosse grêle fit quelque tort à la récolte; Henreich et ses accolytes se répandirent partout, plaignant les cultivateurs, et leur donnant l'exemple des peuples qui ont reconquis leurs droits; laissant entendre, sans oser cependant le dire tout-à-fait, qu'un des droits du peuple est de ne pas avoir ses champs hachés par la grêle.

Les plus désagréables des malheurs sont ceux dont on ne peut se prendre à personne. Aussi ne néglige-t-on rien pour éviter cet embarras. C'est pour cela qu'on a inventé *le sort*, espèce de puissance ennemie et taquine qui n'est occupée que de tourmenter notre vie, et que l'on a la consolation de maudire et d'invectiver faute de mieux. Je dis faute de mieux, parce que ce n'est qu'au défaut de tout autre prétexte plus voisin que l'on se résigne à se prendre au sort d'un chagrin que l'on s'est quelquefois donné beaucoup de peine et de fatigue pour s'attirer soi-même. Les malheurs qui n'ont pas de causes, du moins palpables, peuvent durer toujours : ceux dont on connaît l'origine ne dureront que jusqu'au moment où l'on aura détruit cette origine.

On aime mieux être lapidé par un homme dont on peut se venger que de recevoir deux aérolithes dont personne n'est responsable.

Poussés par le club, les fermiers du prince profitèrent de la grêle pour ne pas payer leurs redevances, et par-dessus le marché, ils se plaignirent et jetèrent les hauts cris.

Les vers à soie de M. Rhoseville furent attaqués de la dyssenterie,

il demanda de l'argent à Richard qui fut forcé de ne lui en pas donner. Il forma alors une société d'actions pour faire un chemin de fer — allant d'un endroit où personne ne demeurait à un endroit où personne n'allait.

Richard supprima trois domestiques et vendit deux des trois chevaux qu'il possédait. Il se consolait de tout cela en faisant apprendre à ses musiciens de nouvelles symphonies, en pêchant à la ligne, en allant herboriser dans les bois qui avoisinaient la maison du tailleur, et où il rencontrait par un hasard fréquent et régulier la belle Vilhelmine.

V.

Un jour, l'étudiant Henreich monta sur une table chargée de pots de bière, et parla ainsi :

« Il est temps, mes amis, que les grands cessent de s'engraisser de la substance du peuple et de s'abreuver de ses sueurs. C'est la lâcheté des peuples qui fait l'insolence des rois. Brisons les fers de *notre belle patrie*. (Pirmasentz, ville de soixante-dix-huit maisons !) Brisons le joug de la tyrannie.

« Marchons à ce palais où le tyran se livre à d'impures délices entouré de ses féroces satellites ; réclamons nos libertés, et périssons tous s'il le faut. » — *Pulchrum est pro patriâ mori.*

A ce moment, Richard se promenait dans son jardin et s'amusait à débarrasser lui-même ses œillets des feuilles jaunies qui les fatiguaient et diminuaient leur éclat.

Il y a des gens qui n'ont en politique qu'une opinion, qu'un parti, qu'une conviction ; ces gens-là sont nombreux, et meurent volontiers pour la cause qu'ils ont embrassée. Cette opinion, ce parti, cette cause, cette conviction, c'est le tapage ; il n'y a pas de foi qui puisse compter autant de martyrs.

Aussi les conjurés arrivèrent-ils au nombre de quatre-vingts à la porte du palais.

Les féroces satellites se composaient pour le moment d'un soldat qui jouait de la flûte et achevait d'apprendre sa partie dans la symphonie en *la* de Beethoven, qu'on devait exécuter le surlendemain, et qui les laissa passer quand ils eurent dit qu'ils vou-

laient parler au prince, en leur recommandant seulement de marcher dans les allées.

Le prince fut un peu surpris de ce tumulte; sa contenance calme et indifférente embarrassa la troupe; et quand il demanda ce qu'on voulait de lui, personne n'ayant l'aplomb nécessaire pour parler, on répondit tous à la fois par des cris confus et presque inintelligibles, parmi lesquels on discernait cependant: — vive la liberté! — à bas les tyrans! A quoi le prince comprit qu'il s'agissait d'une émeute. Il sourit, et dit d'une voix forte qui se fit entendre malgré les murmures des factieux : Que l'un de vous parle pour tout le monde, car si vous parlez tous l'un après l'autre, ce sera trop long; si vous parlez tous à la fois, ce sera trop bruyant.

Tout le monde se tut et on recula, laissant à l'étudiant Henreich le droit de prendre la parole et d'expliquer des griefs dont personne n'était bien certain.

« Nous venons, dit Henreich, au nom du peuple.

— En êtes-vous bien sûr? reprit Richard, et surtout le peuple en est-il bien sûr?

— Nous venons, continua l'orateur, réclamer contre des abus trop long-temps soufferts.

— Mon bon ami, dit le prince, je ne sais d'autre abus à Pirmasentz que celui que vous faites de ma patience. Que diable venez-vous me chanter? Mon peuple, puisque vous venez me rappeler que j'ai un peuple, n'est pas si nombreux qu'il ait besoin de mandataires. Il voudra bien me parler lui-même; qu'il se rende demain dans la grande cour du palais, et nous causerons.

— Le peuple ne transige pas, reprit Henreich, irrité de le voir prendre par Richard aussi peu au sérieux; le peuple commande.

— Je voudrais bien alors être peuple pour pouvoir vous commander de me laisser tranquillement soigner mes œillets; je ne suis qu'un pauvre prince, je vous en prie.

— C'est ainsi, dit Henreich, que les intérêts du peuple sont sans cesse sacrifiés aux intérêts privés. Le peuple n'a pas le temps d'attendre.

— Mon pauvre Henreich, dit Richard, mon métier de prince n'est pas assez amusant pour que je le fasse tous les jours. Je serai prince demain; aujourd'hui je suis un simple particulier fort inquiet

d'un bel œillet qu'il a marcotté lui-même. Comme particulier, je veux être maître chez moi. Ainsi donc, mes amis, allez-vous-en et ne marchez pas sur mes œillets.

Henreich se retourna vers ses amis.

— Vous contenterez-vous de ces réponses évasives et de la farouche ironie qui dicte les paroles du tyran?

— Mon ami Henreich, vous me traitez en tyran de théâtre — ceux d'entre les hommes auxquels on dit le plus d'injures. — Je vous le répète, c'est comme particulier que je corrige moi-même les impertinences avec ma canne.

— Je le vois, dit Henreich, les défenseurs du peuple entreprennent une tâche périlleuse. Je vois qu'au bout de la carrière que je commence, je ne trouverai que la couronne du martyre; mais je suis prêt à verser mon sang pour le peuple. Prenez ma tête!

— Que ferais-je de votre tête? si ce n'est de tirer les oreilles qui y sont attachées. J'attends mon peuple demain au palais, nous boirons de la bière et nous causerons. En cas de mauvais temps, on sera à couvert partout.

Quand ils furent partis, Richard fit un bouquet de ses plus beaux œillets pour Vilhelmine, et lui écrivit pour lui rappeler qu'il devait le soir valser avec elle.

Le lendemain, dès le jour, l'armée vint au palais pour la dernière répétition de la symphonie en *la* de Beethoven, qui devait se jouer le soir.

— Que diable me veut mon peuple? pensait Richard, et quel accident a pu lui rappeler que j'étais son prince? Rincez des verres pour mon peuple. — Heureux le souverain qui peut trinquer ainsi avec tous ses sujets.

Il vint une centaine de personnes d'une façon un peu tumultueuse. Une centaine d'autres vinrent pour voir ce que venaient faire les cent premiers, et le reste des habitans de Pirmasentz pour voir ce qu'étaient venus faire les seconds.

— Mes amis, dit Richard, buvez la bière pendant qu'elle est fraîche. Maintenant que venez-vous me demander? Vous ai-je jamais gênés dans vos plaisirs ni dans vos affaires. Sais-je seulement ce que vous faites?

— A bas les tyrans! cria Henreich.

— A bas les tyrans! crièrent les amis d'Henreich.

— A bas les tyrans! cria le peuple.

— Pourquoi le prince est-il entouré de sicaires demanda Henreich.

— Je suis entouré de mes musiciens; les autres soldats sont, je crois, allés se promener. Faites un moment silence, et écoutez-moi. Avez-vous à vous plaindre? êtes-vous malheureux? Je ne suis pas riche, mais celui d'entre vous qui a voulu venir manger ma soupe, a toujours été le bien-venu.

— Par ma voix, dit Henreich, le peuple réclame ses libertés.

— Vous me trouverez bien ignorant, mon pauvre Henreich, mais je vous jure que je ne sais pas quels droits le peuple peut réclamer dans un pays où le prince n'en réclame aucun.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit Henreich.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit le peuple.

Le prince attendit que le tumulte fût passé, et il dit :

— Que diable ferez-vous de la liberté de la presse? Il n'y a pas de presse à Pirmasentz, et bien peu d'entre vous savent lire.

— Le peuple saura mourir pour ses droits, dit Henreich.

— Oui, nous saurons mourir, dit le peuple.

— Je serais fâché, dit Richard, de vous voir mourir pour cela.

Pendant ce temps, Robrecht avait rassemblé les soldats et avait fait cerner la cour; il revint et dit :

— Je préviens votre altesse que l'armée entoure les factieux, et qu'ils sont en notre pouvoir.

— Eh bon Dieu! dit Richard, que voulez-vous que j'en fasse de vos factieux? Il n'y a qu'une prison à Pirmasentz, et j'en ai fait une serre pour mes orangers. Renvoyez les soldats.

— Mais je ferai remarquer à votre altesse que sa sûreté personnelle....

— Ne vous inquiétez de rien, Robrecht, et faites ce que je vous dis.

— Trahison! cria Henreich, comme les soldats se dispersaient; le palais du tyran va se rougir du sang du peuple.

Le prince fit signe qu'il voulait parler; un long murmure s'apaisa graduellement.

— Vous voulez la liberté de la presse, mais vous ai-je jamais dit

que je m'opposais à ce que vous écrivissiez ce qui peut vous passer par la tête; qu'est-ce que cela me fait à moi? Seulement je ne vous conseille pas de passer beaucoup de temps à écrire; par la sécheresse qu'il fait, les champs et les jardins n'ont pas trop de bras.

Et tout le monde partit.

Le soir, la symphonie fut admirablement exécutée; puis on valsa, et le prince valsa avec Vilhelmine. Elle avait des œillets à sa ceinture. — Pauvre Richard! lui dit-elle.

Et Richard, qui avait senti le cœur de Vilhelmine battre si près du sien, ne comprenait pas trop de quoi elle le plaignait.

Tout alla bien pendant quelque temps.— Henreich fit un journal, manuscrit; mais la vie de Richard était si simple, si ordinaire, qu'elle ne prêtait guère aux attaques; cependant il y a pour cela des thèmes tout faits. Robrecht surtout était peu ménagé. Il vint prier le prince de lui permettre de faire aussi son journal.

— On m'a demandé la liberté de la presse, dit Richard; usez-en tout comme vous l'entendrez.

Alors Robrecht et Henreich s'évertuèrent à faire leur journal, chacun de son côté.

Les journaux paraissaient le matin. Mais comme on s'était de tout temps couché de bonne heure à Pirmasentz, et que les deux copistes, qui tiraient chaque journal à deux exemplaires, ne voulaient pas veiller, il fallait en faire une partie d'avance.

Henreich savait que les tyrans ne font rien que de criminel; Robrecht que les rois ne font rien que de sublime. Aussi ne se gênaient-ils ni l'un ni l'autre pour porter et écrire d'avance durant le jour leur jugement sur les évènemens de la journée, en laissant des *blancs* pour mentionner lesdits évènemens. Les évènemens étaient si peu communs à Pirmasentz que c'étaient sur les mêmes qu'ils avaient à parler. Le soir on n'avait qu'à remplir les blancs, et le journal était tout fait pour le lendemain matin.

Journal de Henreich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir. . . . . ? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joug odieux?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné. Encore aujour-

d'hui . . . . . Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie?

Puis, si le soir il arrivait qu'il ne fût rien arrivé; si l'homme le mieux instruit disait : — Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que le prince a mangé des haricots verts; — on lisait le lendemain :

Journal de Henreich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir mange des haricots verts? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joux odieux?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné : encore aujourd'hui il a mangé des haricots verts. Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie?

— C'est, ajoutait Robrecht, un encouragement à l'agriculture.

— C'est, disait Henreich, une amère dérision pour le peuple, qui ne peut manger de haricots de primeur.

Vilhelmine montra les deux journaux au prince. Il rit beaucoup de celui d'Henreich, et défendit à Robrecht de continuer le sien.

Richard finit par se trouver fort obéré. Rhoseville s'en alla un matin sans rien dire.

Le prince assembla son armée et dit à ses soldats : — Je n'ai plus le moyen de payer votre solde. Je vous ai loués à une grande puissance qui va vous emmener en Afrique. Vous aurez double solde.

Mon histoire est la plus vraie de toutes les histoires. — L'armée, en partant, fit sa première station à Zweibrücken (Deux-Ponts), et on s'y rappelle encore la chanson qu'ils chantaient en route, chanson qu'ils avaient composée eux-mêmes :

Aüf, aüf ihr Brüder ünd seit stark
Der abschits tag ist da

J'ai oublié le troisième vers.

Wir müssen uber land ünd mehr
Inskeissen Afrika.

René d'Anjou a dit : « Un roi sans musique est un âne couronné. »

Richard se trouva, après le départ de son armée, le plus malheureux d'entre les petits potentats; Vilhelmine seule le consolait. Mais, à quelque temps de là, elle partit avec sa nourrice, et resta

un mois absente. La raison du voyage était une visite à une vieille parente.

Pendant ce temps, la ville de Pirmasentz continua de suivre la voie du progrès. On vint un matin, en tumulte, demander à Richard l'autorisation de planter un arbre de la liberté.

— Plantez des arbres tant que vous voudrez. Celui qui plante un arbre fait une bonne action. S'il vous était égal que votre arbre de la liberté produisît des cerises ou des pommes, ce n'en serait que mieux.

On se rassembla sur la place. — Mes amis, dit Henreich, vous voyez comme nous arrachons, un à un, tous ses priviléges à la pâle tyrannie. Quel arbre choisirons-nous?

Ici un grand bruit commença; chacun avait son arbre de prédilection.

— Le chêne est l'emblème de la force.

— Le peuplier s'élance vers le ciel.

— Le mélèze est toujours vert.

La discussion s'anima; beaucoup d'injures et quelques coups furent échangés. Enfin on se décida pour le chêne, et on alla arracher un jeune arbre dans la cour d'un fermier. Le fermier voulut défendre son arbre; on menaça de le pendre à son arbre.

Ce ne fut que le soir qu'on alla planter l'arbre. Henreich ordonna d'illuminer toutes les maisons en signe de joie, et on cassa, à coups de pierres, les vitres de ceux qui n'illuminaient pas. Puis on chanta autour de l'arbre jusque fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, le juif fit savoir à Richard que, le délai étant expiré, il allait faire vendre le palais pour rentrer dans les sommes qu'il avait avancées. Au même moment, les jardins du prince se trouvèrent pleins de monde; c'étaient des bourgeois de Pirmasentz d'une part, et d'autre part Henreich et ses partisans. Tout le monde parlait à la fois.

— Nous voulons la liberté de faire illuminer!

— Nous voulons la liberté de ne pas illuminer!

— Nous voulons la liberté d'arracher des arbres!

— Je veux la liberté de garder les miens!

— Nous voulons la liberté de faire du bruit la nuit!

— Nous voulons la liberté de dormir!

— Nous voulons la liberté de casser les vitres!

— Nous voulons la liberté de ne pas avoir nos vitres cassées!

— Vive la liberté!

— Je répondrai à vos demandes demain matin, reprit Richard.

VI.

Quand tout le monde fut parti, il donna une lettre à Robrecht pour son oncle, sans lui en faire connaître le contenu.

« Mon cher oncle,

« Je ne peux ni ne veux plus être prince. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Pirmasentz. Je vous abandonne tous mes droits, moyennant une pension viagère de 1,500 florins. Je vous ferai savoir où vous aurez à me faire payer cette pension. Gardez auprès de vous Robrecht, c'est un bon et loyal serviteur.

« Je vous embrasse affectueusement.

« RICHARD. »

Et, le lendemain matin, dès que le soleil levant colora de ses premiers reflets roses la mousseline de ses rideaux, — il n'y avait de rideaux de soie que dans la salle du trône, — il mit dans une valise ses objets les plus précieux.

Trente ducats;

Une ceinture bleue ayant appartenu à Vilhelmine;

Les lettres de Vilhelmine;

La flûte dont lui Richard jouait fort bien.

Il plaça la valise sur son cheval, et sortit de Pirmasentz pour n'y jamais rentrer.

A la sortie de la ville, il se retourna, et ses yeux s'arrêtèrent sur les acacias qui ombrageaient la maison du tailleur : un long soupir sortit de sa poitrine : — Qu'est-elle devenue? pensa-t-il, — m'a-t-elle donc aussi abandonné? — quel sot préjugé m'a empêché de l'épouser au temps de ma grandeur? — maintenant son père me la refuserait, et ce serait elle qui ferait la mésalliance. — Je lui enverrai une lettre quand je serai loin de Pirmasentz.

Puis il laissa son cheval suivre un sentier dans le bois. Vers

le milieu du jour, il dîna chez un bûcheron, et se remit en route pour A....

Mais il s'égara; et comme le jour baissait sensiblement, comme le soleil ne lançait plus que d'obliques et pâles rayons orangés à travers les arbres, la perspective de passer la nuit à la belle étoile lui fit presque un moment regretter Pirmasentz. Mais ce regret s'évanouit lorsqu'il se rappela le bruit qui l'aurait éveillé le lendemain. Alors il se fit un lit de feuilles, mit son épée nue à côté de lui, et s'endormit. La fraîcheur qui précède le lever du soleil le réveilla le lendemain. Les oiseaux secouaient leurs ailes engourdies, se baignaient dans la rosée scintillante au soleil levant, et chantaient joyeusement. Alors Richard vit qu'il avait passé la nuit à cinquante pas d'une petite maison où il eût pu reposer à couvert.

La petite maison était d'un aspect ravissant : elle était entourée de fossés remplis d'eau, et alimentés par une source vive; elle était entourée d'acacias; et cette vue, qui lui rappelait la maison du tailleur, fit soupirer tristement Richard. Il y avait encore de grandes pelouses vertes et des plates-bandes, des fleurs parfaitement soignées. Richard regretta ses œillets.

Il entra; on le reçut poliment. Il demanda à déjeuner; un domestique lui servit un excellent repas. Comme il finissait de déjeuner, il aperçut, au détour d'une allée, deux femmes qui approchaient. — C'est, dit le domestique, ma maîtresse qui vient de se lever. Richard alla au-devant de ses hôtesses pour les saluer. L'une d'elles était une vieille femme, d'une physionomie douce et avenante; l'autre était une charmante jeune fille, et cette jeune fille était Vilhelmine.

Vilhelmine et Richard s'étonnèrent, et la tante s'étonna de leur étonnement.

Richard, en peu de mots, mit les dames au fait de ce qui lui était arrivé.

— Vilhelmine, Vilhelmine, dit Richard, quelle charmante retraite! et que la vie y aurait été douce avec vous! Je ne puis aujourd'hui vous demander votre main, après avoir eu la lâcheté de ne pas vous épouser quand j'étais prince.

Voici aujourd'hui toute ma fortune. J'ai 30 ducats dans ma valise, et je me suis assuré une rente de 1,500 florins.

— Mon prince, dit la tante, il n'y a rien de désespéré ; Vilhelmine vous aime, restez ici. Vilhelmine viendra me voir tous les mois ; et quand j'aurai vu que votre résolution de l'épouser n'est pas le résultat d'un moment d'exaltation ; quand je me serai convaincue que vous ne regrettez pas votre palais de Pirmasentz, que vous a si bien volé quelqu'un que je ne nommerai pas, parce qu'il est mon frère, nous arrangerons tout pour le mieux.

Richard ne put faire d'autre réponse que de baiser la main sèche de la vieille dame.

Et quand elle lui eut donné à baiser la petite main de Vilhelmine, il s'écria : — Adieu, adieu à Pirmasentz ! adieu au triste passé, et qu'il soit béni, s'il est le prix de l'avenir. J'ai passé bien des jours d'ennuis ; mais un riant horizon m'apparaît.

Il n'y a pas d'épines sans roses.

. . . . . .

Voici du reste ce qui arriva à Pirmasentz. Le jour où le prince partit, il y avait à midi huit princes de Pirmasentz ; le soir il y en avait trente-deux. Le lendemain matin, l'oncle de Richard, qui avait accepté avec empressement l'offre de son neveu, envoya un caporal et dix hommes qui arrêtèrent, en deux heures, l'élan des révolutions.

ALPHONSE KARR.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE PAROY.[1]

1789.

La cour dite *philantropique* de Monsieur. — La reine et la famille Polignac. — Portrait de la reine donné à la princesse de Lamballe. — Mme de Buffon, le comte de Sillery et le duc d'Orléans. — Organisation de la cour aux Tuileries. — Jeu de la reine. — Monsieur au Luxembourg. — Cocardes tricolores en fer-blanc. — Le *Veto* traqué par des paysans. — Le duc et la duchesse de Polignac, la comtesse Diane, la duchesse de Guise et la comtesse de Polastron, à Gumelingen. — Le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien et la princesse de Monaco, à Berne. — Mme de Polignac et M. Necker. — M. de Vaudreuilh, ses tableaux et ses bijoux. — Le duc de Polignac et son argenterie. — Correspondance secrète de la reine, des princes et des favoris émigrés.

. . . . . Pendant tous ces temps de troubles (juillet) j'allais et venais continuellement de Versailles à Paris; mes relations sociales me mettaient à même de recueillir la vérité des faits. J'avais mon père et mon oncle, le marquis de Vaudreuilh, et nombre de connaissances et amis, qui me

(1) Le marquis de Paroy a figuré, comme acteur et agent secret de la cour, dans les premières parties du grand drame de la révolution. Il ne raconte guère que les faits dont il a été témoin, que les scènes où il a joué un rôle.

On trouve souvent dans ses mémoires des choses singulières et des détails curieux, la plupart tout-à-fait neufs, les autres peu connus, ou présentés sous un aspect nouveau.

L'auteur, allié à plusieurs familles anciennes, est mort en 1825. Il était fils du marquis de Paroy, grand-bailli de Brie et de Champagne, député de Provins à l'assemblée constituante.

Nous donnerons successivement quelques extraits de ces mémoires autographes, qui font partie de la riche collection de M. Villenave.

mettaient au courant de tout à Paris. Je voyais tous les jours chez elle Mme la duchesse de Polignac, gouvernante des enfans de France : la reine, M. le comte d'Artois y allaient tous les soirs, ainsi que toute la cour. Mme la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine, tenait maison ouverte, et la même société circulait de l'une à l'autre. Les ministres et quantité de députés s'y réunissaient; les affaires politiques étaient le sujet de la conversation; l'inquiétude des évènemens en faisait discourir diversement; les deux maisons ressemblaient à des clubs de nouvelles, et j'y voyais s'y former des intrigues de toute espèce.

La maison de M. le comte de Provence semblait être une autre cour où régnait l'esprit des philosophes économistes, d'ailleurs tous bons royalistes; mais on appelait leur réunion la *cour philantropique*. Monsieur s'entourait de savans, et vivait beaucoup dans son intérieur : de sorte que la société des deux princes, frères du roi, était bien différente.

A Paris, je voyais beaucoup de membres du parlement et la haute finance. Mon goût pour les arts me mettait aussi à même de voir un grand nombre d'artistes, de bourgeois, de députés du tiers-état, et j'étais au courant de faits qu'on ignorait à la cour.

Je me trouvais partout où je croyais satisfaire mon inquiète curiosité. Je me rendais, plusieurs fois par jour, au club du Palais-Royal, près le théâtre de la Montansier (aujourd'hui Théâtre-Français); il était voisin de celui des chevaliers de Saint-Louis. L'abbé Sieyès et quantité de députés en étaient membres....

J'avais continué de voir Mme de Buffon qui avait été élevée à l'Abbaye-aux-Bois avec ma femme. Je savais, par elle, bien des choses de l'intérieur du Palais-Royal. Je voyais souvent, chez elle, le comte de Genlis (Sillery), favori de M. le duc d'Orléans. J'avais été avec lui de plusieurs parties de plaisir qui lient en société. Nous parlions des évènemens : il n'était pas très rassuré sur leur issue. Je savais qu'il y avait des comités secrets, et qu'il en était membre : il en transpirait toujours quelque chose.....

Mme Gabrielle-Yolande-Martine de Polastron, ayant épousé le comte Jules de Polignac, de l'illustre et ancienne famille de Polignac de la province d'Auvergne, et dont était issu le cardinal auteur du poème de l'*Anti-Lucrèce*, fut présentée à la cour, suivant l'usage, et s'y fit distinguer d'une manière particulière. Elle plut d'abord singulièrement à la reine par sa conversation à la fois décente et enjouée, par son goût quand elle chantait dans les concerts particuliers de S. M., et par sa danse gracieuse et légère. La reine admit bientôt la comtesse Jules dans toutes les fêtes et réunions de son intérieur, à Versailles et à Trianon; les artistes les plus distingués y étaient appelés.

La comtesse Jules avait une fille de onze ans. La reine, avec sa grace ordinaire, lui dit : « Dans peu nous penserons à la marier; lorsque votre choix sera fait, songez que le roi et moi nous nous chargerons du présent de noces. » Parmi ceux qui se présentèrent, le fils du duc de Gramont fut choisi. Il joignait à l'éclat d'un beau nom une figure agréable; le roi lui permit de prendre le titre de duc de Guiche, et le fit son capitaine des gardes.

La faveur dont jouissait Mme de Polignac excita la jalousie de plusieurs des premières familles de la cour qui avaient l'ambition de fixer sur elles l'attachement et les bontés de la reine. Mais l'ambition n'entrait pour rien dans la faveur dont la comtesse Jules jouissait, et il lui fut aisé de se soutenir.

Louis XVI, qui partageait les sentimens de la reine pour Mme de Polignac, approuva l'idée que cette princesse lui suggéra de donner au comte Jules le titre de duc héréditaire...

Mme la princesse de Rohan-Guémené ayant quitté la charge de gouvernante des enfans de France, la reine la voulut confier à l'amitié. Mme de Polignac redoutait d'accepter cet emploi important, et n'ignorait pas combien il était envié par d'illustres rivales, et à combien de jalousies elle serait en butte. Mais la reconnaissance lui fit un devoir d'accepter.

La faible santé du dauphin, qui n'avait alors qu'un an (1), rendait la charge de gouvernante très pénible. Mme de Polignac tremblait tous les jours pour ce précieux rejeton qui faisait le bonheur de la reine et l'espoir de la France. Trois ans après, la naissance du duc de Normandie (2), et ensuite celle d'une seconde princesse (3), vinrent ajouter à ses fatigues et à ses sollicitudes.

La reine voulut que Mme la duchesse de Polignac tînt un état digne de la charge dont elle était revêtue, et que tous les étrangers de distinction et toute la noblesse présentée à la cour fussent admis chez elle. La reine désirait aussi qu'il y eût des jours où la société moins nombreuse, et choisie par elle, lui fît passer des momens plus doux et plus tranquilles. C'est dans cet intérieur qu'elle se plaisait, et S. M. disait comme Henri IV : *Je ne suis plus reine, je suis moi;* c'est dans les douceurs de cette vie privée que la reine se dédommageait de l'ennui de l'étiquette et du cérémonial des cours.

(1) Il était né le 20 octobre 1781.

(2) Né à Versailles le 27 mars 1785.

(3) Sophie-Hélène-Béatrix de France, née le 9 juillet 1786. L'aînée des enfans de Louis XVI, Marie-Thérèse-Charlotte, aujourd'hui duchesse d'Angoulême, était née le 19 décembre 1778.

Mais les modiques revenus de Mme de Polignac, et les appointemens attachés à la charge de gouvernante des enfans de France, étaient loin de suffire aux dépenses extraordinaires qu'entraînait l'état de maison tenu par le duc et la duchesse de Polignac. Le roi leur accorda une pension de 80,000 livres, et, peu après, il nomma le duc directeur des postes et haras du royaume, charge dont il ne jouit pas plus d'un an, et dont la suppression fut un des premiers actes qui signalèrent l'avènement de l'archevêque de Toulouse au ministère. Aussi la reine disait-elle à ceux que les suppressions atteignaient : « Personne n'a droit de se plaindre, puisque le roi a commencé les réformes par l'emploi de l'un des hommes que nous aimons le plus. »

Malgré tous les efforts de l'envie et de la calomnie, l'affection du roi et celle de la reine pour Mme de Polignac n'ont pas varié un moment. Les libelles du temps l'accusaient d'être une des causes de la déprédation des finances; cependant, elle sortit de Versailles sans fortune, et quand, par ordre du roi et de la reine, elle fut pressée de s'enfuir en Suisse pour échapper à la fureur populaire, elle eut de la peine à rassembler l'argent nécessaire pour payer les frais de route dans son émigration et celle de sa famille.

La reine perdit, à Meudon, M. le dauphin, le 4 juin 1789 : il était dans la huitième année de son âge, et il expira dans les bras de sa mère. Depuis quelque temps, sa santé s'était altérée insensiblement : il était devenu rachitique, souffrait les plus cruelles douleurs, et ses cris étaient déchirans. La mort de cet enfant, jointe aux sollicitudes que lui causaient les chagrins et les dangers du roi, affectèrent si vivement la reine, que ses cheveux blanchirent rapidement. Mme la princesse de Lamballe ayant désiré qu'elle lui donnât son portrait, elle le fit peindre, et le remit à son amie avec ces mots, écrits de sa main, au bas de son image :

Ses malheurs l'ont blanchie.

Quand on pense que, peu d'années auparavant, l'amour et l'enthousiasme des Français étaient si prononcés et si vifs, que la reine, ayant fait exécuter, à Lyon, un meuble de satin de la couleur de ses cheveux, qui étaient du plus beau blond, sur-le-champ la mode adopta cette couleur; et bientôt parures, habits, robes, chaussures, furent partout couleur des cheveux de la reine : on vit même un prélat avoir une voiture blonde et des harnais blonds, tant était dominant l'empire de la mode ! mais comme tout alors se trouvait changé !

Le roi, plongé dans la douleur de la mort de son fils, renfermé avec la reine, et s'affligeant avec elle, avait recommandé qu'on le laissât seul. La

chambre du tiers, qui s'était formée en assemblée nationale, avait arrêté, ce jour-là, qu'une députation, à la tête de laquelle serait son président (Bailly), irait présenter à sa majesté les doléances de *ses fidèles communes* sur la perte déplorable qu'elle venait de faire. La députation se présenta au château; et, sur le refus qui lui fut fait d'être admise devant le roi, conformément aux ordres qui avaient été donnés, le président insista si vivement, disant qu'il avait un arrêté de l'assemblée à communiquer, qu'on fut obligé d'en aller prévenir le roi. Louis XVI demanda si on avait informé le président du motif qui lui faisait désirer d'être seul. Sur la réponse affirmative, ce prince s'écria douloureusement : « Il n'y a donc pas de pères dans cette chambre du tiers? » et il ordonna que la députation fût introduite. Elle venait, sans douleur, rouvrir les blessures du roi, en lui parlant de l'objet de ses regrets.

Le corps du jeune dauphin fut déposé à Saint-Denis sans pompe. Ce fut le dernier des princes de son sang qui descendit dans le caveau de ses pères. Hélas! il n'y reposa pas long-temps : des barbares, qui semblaient vouloir déshonorer la révolution, violèrent le cercueil de ce royal enfant, le jour même où d'autres barbares assassinaient sa mère, le 16 octobre 1793.

Deux ans auparavant, la reine avait perdu sa seconde fille, âgée seulement de onze mois. On se rappelle le mot touchant qu'elle dit aux dames de sa suite, quand elles exposaient le bas-âge de la princesse comme un motif qui devait alléger ses regrets et sa douleur : « *Oubliez-vous qu'elle eût été pour moi une amie!* »

La séance royale (23 juin) devint le signal de l'insurrection. Pour la première fois, les ordres du roi furent méprisés. Sa majesté avait enjoint aux trois ordres de se réunir séparément pour délibérer, par ordre, sur le plan qui venait d'être proposé. Le clergé et la noblesse se rendirent dans leurs chambres respectives. Le tiers-état resta en séance, comme formant seul l'assemblée nationale. Le marquis de Brézé, maître des cérémonies, se présente de la part du roi, et ordonne la levée de la séance. Le comte de Mirabeau, arborant le premier l'étendart de la révolte, fait cette réponse, devenue si célèbre : « Dites à ceux qui vous envoient, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes! » L'abbé Sieyès, résumant froidement, au milieu du trouble général, le discours qu'il avait commencé, dit à l'assemblée : « Messieurs, vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. »

La reine, voyant ce mouvement insurrectionnel, les ordres du roi méconnus, et les nouvelles de Paris annonçant que le Palais-Royal retentissait de motions incendiaires, fait appeler M. Necker, et lui demande, de

la manière la plus pressante, de renoncer au projet qu'il avait formé de donner sa demission. Le ministre promit de rester.

Cette nouvelle fut reçue, avec acclamation, par la multitude, qui se portait tumultueusement au château; elle conduisit, comme en triomphe, M. Necker à son logement.

L'intérêt que le peuple témoigna, dans ce jour, au ministre, en fit comme le véritable roi de France. Il traversa les corridors et les galeries du château, suivi d'une foule immense qui l'applaudissait. Rentré dans son appartement, il se montra à une fenêtre, et salua le peuple, qui répondit par mille cris répétés de *vive Necker!* La cour eut la douleur de voir cette ovation sous ses yeux.

Le 18 juillet, le roi exigea que M. le comte d'Artois partît, sa vie n'étant pas en sûreté. Il quitta Versailles, accompagné de M. le comte de Vaudreuilh, du prince d'Hénin, et de deux autres personnes. M. le prince de Condé, MM. les ducs de Bourbon et d'Enghien, et Mme la princesse de Monaco, partirent aussi ce jour-là. Le roi et la reine pressèrent également Mme de Polignac de quitter le royaume avec sa famille. Le prince de Conti et sa suite s'éloignèrent le même jour. Tous les fugitifs gagnèrent la Suisse.

..... Un jour que j'étais chez Mme de Buffon, M. le duc d'Orléans entra : j'allais me retirer; il me pressa de rester, et me dit obligeamment : « Vous ne venez plus, comme autrefois, au Palais-Royal? — Monseigneur, vos grandes affaires à l'assemblée doivent rendre circonspect pour venir vous faire la cour. — Voilà une vraie réponse de Normand. » Son altesse me fit quelques questions relatives aux circonstances. Je vis qu'elle voulait savoir mon opinion : « Monseigneur, je ne m'occupe que des arts. » Le prince me dit que mon père, membre de l'assemblée nationale, avait des opinions trop exagérées, et qu'il serait obligé de les modérer, ainsi que ceux du côté droit. On annonça une visite, et je me retirai.....

Peu à peu les mesures de rigueur et de surveillance sur le château et envers la famille royale se relâchèrent. Le roi eut la liberté de se promener aux environs de Paris, et d'aller passer à Saint-Cloud des semaines entières (octobre).

La cour s'organisa au château des Tuileries comme elle l'était à Versailles. Le roi eut son lever et son coucher. Les personnes présentées obtinrent la liberté de lui faire la cour; les autres se rangeaient sur deux files, dans les appartemens, au passage du prince, quand il allait à la messe ou qu'il en revenait.

La reine eut aussi sa cour. Il y avait dans ses appartemens, le jeudi et le dimanche, le *jeu* dit *de la reine :* c'était le loto. La princesse dési-

gnait les dames qui devaient faire la partie. Tout le monde était admis à assister debout autour de la table, et chacun s'empressait de donner par son assiduité des témoignages d'un respectueux attachement.

Monsieur habitait le Luxembourg; il y avait sa maison. Ce prince venait tous les jours aux Tuileries voir le roi et la reine.

J'étais très assidu au lever et au coucher du roi. Je ne manquais jamais de me rendre au jeu de la reine.

Tout se calma un peu. Je demandai un passeport comme négociant pour aller en Suisse. Je montai en diligence, emportant avec moi les bijoux et autres objets précieux du comte de Vaudreuilh. La reine m'avait remis une lettre pour Mme de Polignac. Je trouvai tous les villages en insurrection. Nous rencontrâmes près de Dijon, au bas d'une montagne, une voiture de poste renversée avec une caisse brisée pleine de cocardes de ferblanc peint aux trois couleurs nationales; le conducteur les donnait à vil prix aux habitans des campagnes : c'était, me dit-il, son troisième voyage. Les paysans se paraient à l'instant de ce signe qui devait devenir célèbre dans la révolution. On leur distribuait des espèces de *Catéchisme du citoyen*, où les droits étaient mieux établis que les devoirs. Partout s'organisaient des comités de surveillance qui correspondaient avec ceux des chef-lieux; on visitait avec grand soin les passeports; mais dans beaucoup de villages on ne savait pas lire. Une fois je présentai une facture imprimée avec le reçu signé, et on me dit : « C'est bon, citoyen, vous êtes en règle. » Je m'étais muni de plusieurs de ces factures, voulant passer pour négociant.

Près de la frontière de Suisse, nous vîmes tout un village en armes autour d'un bois. Les paysans nous dirent qu'ils cherchaient le *veto* qu'on leur avait assuré s'être refugié dans ce taillis, mais qu'il ne leur échapperait pas, attendu que plusieurs villages s'étaient réunis de l'autre côté pour le cerner. Ces bonnes gens croyaient que le *veto* était une bête; ils durent apprendre plus tard que c'était le nom par lequel on désignait le roi.

J'arrivai heureusement à Berne, où je m'informai du lieu qu'habitait M. le comte d'Artois. On me dit que son premier page était dans l'auberge où j'étais descendu; j'allai le trouver, et je reconnus le chevalier de Parny, à qui je confiai le but de mon voyage. « Il faut, me dit-il, une autorisation de l'avoyer, qui, par une attention délicate, et pour que les princes ne soient pas importunés, n'accorde le permis de se rendre au château qu'ils habitent, qu'à ceux dont la présence est désirée par eux. »

Le chevalier me conduisit chez l'avoyer, et, le soir, nous nous rendîmes ensemble à Gumelingen, maison de campagne qu'habitait Mme de Polignac, et où le prince allait passer ses soirées.

Je reçus de M. le comte d'Artois l'accueil le plus flatteur; toute sa so-

ciété témoigna sa joie de me voir. Je remis à Mme de Polignac la lettre de la reine que j'avais cachée dans le double fond d'une boîte à poudre de fer-blanc. Le comte de Vaudreuilh reçut ses bijoux. Je satisfis à toutes les demandes du prince et de la duchesse de Polignac. Je dis tout ce que j'avais vu de l'installation aux Tuileries, toutes les nouvelles que je savais et dont les détails furent reçus avec avidité. Je couchai dans le village où l'abbé de Belivière m'offrit un lit dans sa chambre; tout était plein ailleurs.

Le lendemain, M. le comte d'Artois vint, avec sa suite, dîner chez Mme de Polignac. Après dîner, toute la société se rendit à une demi-lieue de Berne, où nous trouvâmes M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon et M. le duc d'Enghien, avec Mme la princesse de Monaco. On se communiqua les lettres et les nouvelles, et l'on causa en se promenant sur le grand chemin. Les princes croyaient que les affaires s'arrangeraient bientôt en France. On se sépara après s'être promis de se revoir le lendemain.

M. le prince de Condé et sa famille retournèrent à Berne. M. le comte d'Artois accompagna, avec sa société, Mme la duchesse de Polignac, la comtesse Diane de Polignac, la duchesse de Guiche et la comtesse de Polastron, qui retournèrent à Gumelingen.

Les jours se suivaient et se passaient de même entre le billard, le trictrac et la promenade : c'était une vie de château. Le matin on faisait quelques incursions dans les montagnes des environs.

Mme de Polignac me raconta que le jour de son arrivée à Berne (juillet 1789), elle fut très étonnée d'apprendre que M. Necker s'y trouvait avec sa famille. Ainsi, un premier ministre, fuyant l'animadversion de la cour, et la plus brillante partie de cette cour fuyant l'animadversion publique, se trouvaient réunis dans le même exil. Ainsi, ceux-là même qui avaient fait disgracier ce ministre, n'avaient eu que le temps de le suivre! et ils allaient le conjurer, dans leur propre intérêt, d'aller vite reprendre le poste d'où ils l'avaient chassé.

Mme de Polignac fait prier M. Necker de passer chez elle. M. Necker accourt, et son étonnement est grand de voir en Suisse sa superbe ennemie : « Les choses sont bien changées depuis votre départ, dit la duchesse, et je suis surprise que vous ne soyez pas à Paris, où vous êtes attendu avec la plus extrême impatience. Vous savez sans doute la prise de la Bastille et les évènemens qui ont suivi ? — Non; il est tout simple que je l'ignore, vivant dans la plus grande retraite, m'isolant des affaires politiques de France, ayant défendu même qu'on m'en parlât, et je ne lis aucun papier. — Eh bien! sachez donc, monsieur, que votre buste a été promené dans tout Paris, ainsi que celui de M. le duc d'Orléans, et

que le peuple et l'assemblée se sont prononcés avec tant d'énergie pour votre rappel, que le roi a fait dépêcher un courrier pour vous presser de revenir sur-le-champ, afin de calmer la fermentation des esprits. Cette fermentation est telle, que S. M. m'a obligée de partir pour me sauver de la fureur du peuple, qui m'accuse d'être la cause de votre départ. Cependant, je puis, avec vérité, vous affirmer qu'il n'en est rien. »

M. Necker ne pouvait revenir de sa surprise. Il fallut que Mme de Polignac lui répétât ce qu'elle venait de dire; et elle ajouta : « Il est instant que vous partiez sur-le-champ; comment pourriez-vous douter encore de ce qui est arrivé à Paris et à Versailles? vous me voyez ici! j'ai quitté la reine par son ordre! j'ai quitté le dauphin, dont j'étais la gouvernante; et c'est le roi qui l'a ordonné, pour la sûreté de mes jours! » M. Necker prit congé de Mme de Polignac, en réfléchissant sur les vicissitudes des choses humaines..... Une heure après, il était parti pour Paris.

Après trois semaines de séjour à Gumelingen, M. le comte d'Artois et Mme de Polignac projetèrent de se rendre en Italie et de se fixer à Rome. Il me fut proposé de les accompagner. J'aurais bien fait d'accepter et de suivre le sort du prince jusqu'à la restauration. Mais ce n'était pas ma destinée, un autre dévouement entrait dans ma pensée; j'avais réfléchi que, par ma position dans les arts et mon existence sociale, je pourrais servir la cause royale en France plus utilement que dans l'émigration. Je m'engageai à faire savoir exactement au prince la vérité des évènemens qui pourraient survenir, sans jamais hasarder rien de douteux; que je redoublerais d'assiduité au château des Tuileries, que j'emploierais toute sorte de moyens pour que ma correspondance ne fût point interrompue; mais que j'espérais qu'on y aurait confiance et qu'on ne m'attribuerait pas l'erreur des autres.

Les motifs de mon départ furent accueillis par des éloges flatteurs. Il fut arrêté que mes lettres seraient adressées au comte de Vaudreuilh sous divers noms qui seraient convenus, suivant les lieux et les circonstances.

Mme de Polignac me dit qu'elle avait laissé à Versailles une grande quantité d'argenterie: qu'elle avait donné ordre, en partant, au gouverneur de son fils, en qui elle avait confiance, de sauver cette argenterie; mais que depuis elle n'avait entendu parler ni du dépôt, ni du dépositaire. « Je vous prie, ajouta-t-elle, de surveiller cela et de m'en donner des nouvelles. »

Le duc de Polignac et le comte de Vaudreuilh firent l'observation qu'il

valait mieux me donner un pouvoir pour vendre cette argenterie, dont je ferais passer de suite le montant. « C'est bien, dis-je, tout à votre service. Mais on saisit l'argenterie des émigrés. Les armes prouveront que celle de M. le duc de Polignac est sa propriété et non la mienne. Le mieux serait donc qu'il me fût fait 300,000 fr. de billets pour argent prêté à diverses époques antérieures à l'émigration, et que M. de Polignac me souscrivît une autorisation de prendre son argenterie à compte de sa dette; tandis que, de mon côté, je ferais un contre-billet motivé des raisons qui m'autorisaient à vendre cette argenterie pour le compte de M. de Polignac, et à la charge de lui en faire tenir le montant. »

Cette mesure fut adoptée. M. de Polignac souscrivit les billets de 300,000 fr., et me donna un pouvoir de vendre son argenterie et d'en garder le produit à compte de ce qu'il me devait. En même temps je fis ma contre-lettre. M. le comte d'Artois entra dans ce moment et dit : « Ah ! je vois que vous êtes bien en affaires.—Monseigneur, je commence mes fonctions d'activité dont il a été parlé devant votre altesse. — C'est bien, » répondit le prince.

Je me chargeai des commissions, pour France, de toute la société. Mme de Polignac me remit une lettre pour la reine et une autre pour son médecin. Je partis, le cœur gros de voir tant d'illustres personnages obligés de fuir de leur patrie, malheureux sur la terre étrangère, et je promis de venir partager leur triste destinée, si je ne pouvais rester en France utilement pour eux.

En passant à Berne, j'allai présenter mes hommages au prince de Condé, lui offrir mes services et prendre ses commissions.

Prévoyant, par ce qui se passait à Paris et par les bruits qui circulaient, que l'on devait aller chercher le roi à Versailles pour l'emmener à Paris, j'écrivis au comte de Vaudreuilh, mon cousin-germain, qui était à Versailles, que, par prudence, je l'engageais à me confier ses clés pour qu'en cas de pillage je pusse sauver ce qu'il avait de précieux. Il occupait, à Paris, la maison de l'Orangerie, que le roi lui avait accordée, au bout de la terrasse des Feuillans (1). Je lui envoyai ma lettre par un de ses agens de confiance, qui était resté à Paris. Le comte de Vaudreuilh me répondit qu'il partait à l'instant avec le comte d'Artois, le roi exigeant qu'il accompagnât le prince pour sa sûreté, et qu'il s'en rapportait à mon amitié pour tout ce qu'il possédait. Il joignit à sa lettre toutes ses clés et une petite instruction, écrite à la hâte. Il me man-

(1) Cette orangerie a depuis été supprimée, et le terrain exhaussé comme celui du côté de la Seine, ce qui a rendu le jardin des Tuileries plus régulier.

dait qu'il suivait le comte d'Artois par attachement, qu'il se recommandait à la Providence, et que je recevrais de ses nouvelles dès qu'il connaîtrait où il pourrait s'arrêter.

Le lendemain, 5 octobre, je profitai du départ des habitans des faubourgs, armés de piques, et de la garde nationale, qui se rendaient à Versailles, pour me transporter, avec un de mes frères, chez M. de Vaudreuilh. Je pris, avec l'aide de son frotteur, dans son secrétaire et dans ses armoires, tout ce qu'ils contenaient de bijoux, de tabatières et objets précieux. Je recueillis les papiers les plus importans qu'il m'avait indiqués, et dont je connaissais une partie. Tout fut porté en dépôt chez ma mère. J'avais dit au frotteur de détacher les tableaux de grands maîtres et d'autres auxquels mon cousin tenait beaucoup : j'annonçai que je viendrais les enlever dans la journée, et je sortis.

J'envoyai d'avance, sur la place Louis XV, six porteurs commissionnaires, avec ordre de m'attendre. Je retournai ensuite à la maison de M. de Vaudreuilh ; mais déjà un corps-de-garde avait été établi sur ce point (cul-de-sac de l'Orangerie, au bout du Jardin des Tuileries). Contrarié par cet incident, j'hésitais ; mais je réfléchis que le lendemain les mesures pourraient être plus sévères, que l'occasion serait perdue, et je me décidai.

Je cherchai à causer avec l'officier du poste, il se promenait dans la cour au bas de l'escalier qui existait alors au bout de la terrasse. Il me parut peiné de tout ce qui se passait. Je lui dis que j'avais acheté des tableaux que, depuis deux jours, je n'avais pu trouver des commissionnaires pour les faire transporter chez moi, ce qui me faisait tort, car j'en aurais vendu plusieurs à un étranger que la peur des évènemens avait décidé à quitter Paris ce matin même ; et je lui montrai la maison où j'avais, disais-je, déposé mes tableaux.

L'officier crut à ce conte, et je profitai de l'intérêt qu'il me témoignait pour lui dire que j'allais voir sur la place si je ne trouverais pas quelques portefaix. Je courus, et bientôt j'en amenai quatre avec leurs brancards, et je dis aux deux autres qui m'avaient attendu avec leurs camarades, qu'ils recevraient bientôt mes ordres.

« Voici des porteurs, dis-je à l'officier, ma bonne fortune me les a fait trouver ; ils me coûtent cher, mais qu'importe ? — Bien ! bien ! » répondit-il, et j'entrai dans la maison. Le frotteur avait disposé ces tableaux suivant mes instructions ; ils furent bientôt mis sur les brancarts, descendus, et, en sortant, je dis à l'officier du poste : « Il y a du mouvement dans Paris. Je voudrais bien avoir deux de vos soldats de bonne volonté pour accompagner ces tableaux. Je leur donnerai trois livres à chacun. »

L'officier consentit. Il appela, plusieurs soldats se présentèrent. J'envoyai un des commissionnaires chercher les deux autres qui attendaient sur la place; avec trois brancards bien chargés, j'enlevai tous les tableaux escortés par quatre fusiliers que les patrouilles laissèrent passer.

Je fis faire aussitôt des caisses chez deux layetiers; le lendemain tout était emballé et transporté à Paroy sans encombre.

Mais, le jour suivant, sur le midi, trois commissaires vinrent faire une descente chez moi, et me demandèrent ce que j'avais fait des tableaux par moi enlevés dans une maison attenante au jardin des Tuileries : « Mais, répondis-je, ils étaient à moi, je les avais déposés dans cette maison, n'ayant pas de place dans la mienne; et d'ailleurs voulant les vendre. » J'ajoutai qu'étant depuis plusieurs jours en marché avec un étranger, j'avais conclu, livré, et qu'il les avait fait enlever depuis quelques heures, après m'avoir payé. Un des commissaires se souvint de m'avoir vu, dans une vente, acheter un tableau et en *pousser* d'autres, et dit qu'il me connaissait pour un amateur ou pour un brocanteur. Après quelques pourparlers, les commissaires se retirèrent, et cette affaire, où je pouvais facilement être compromis, n'eut aucune suite fâcheuse.

J'avais eu la précaution de mettre, avec un pinceau à l'huile, derrière les tableaux, *copie par M. le comte de Parvy*. Bien m'en prit; car, lorsque le scellé fut mis, quelque temps après, chez les émigrés, on n'oublia pas la maison qu'occupait le comte de Vaudreuilh. On lui connaissait plusieurs tableaux de grands maîtres qui ne furent pas trouvés. On apprit qu'il y en avait de *pareils* dans la maison qu'habitait ma mère à Fontainebleau, où mon père les avait fait venir de Parvy, pour en meubler le salon et la salle à manger. Comme on les y avait vus depuis son arrivée, et qu'on savait qu'ils étaient venus non de Paris, mais de Paroy, le maire dit aux commissaires envoyés de Paris que ces tableaux étaient des copies faites par moi. *La preuve en est*, dit-il, *que c'est signé*. On savait d'ailleurs que je peignais, que j'étais associé libre de l'Académie de peinture. Les commissaires repartirent satisfaits, et il ne fut plus question de l'enlèvement de ces tableaux.

Depuis, je les ai envoyés à Londres à M. de Vaudreuilh par l'entreprise de M. Baguenault, banquier. Ils ont été vendus fort cher par M. de Vaudreuilh, qui a trouvé, par ce moyen, une grande ressource dans les malheurs de l'émigration.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA COMMUNE.

PREMIER ARTICLE.

Nous avons besoin, dans un travail aussi difficile et aussi scabreux que celui-ci, d'abord que le lecteur nous accorde toute sa bonne volonté; secondement qu'il ait quelque patience dans sa logique, et qu'il attende quelquefois une page, quelquefois deux, les preuves lentes et tardives qui auront souvent peut-être de la peine à se dégager, à se trier, à se classer et à se mettre en ligne; troisièmement, qu'il nous permette d'avancer certaines affirmations générales, dont nous aurons soin d'établir plus tard les élémens, mais qu'il nous sera plus commode d'émettre d'abord sans démonstration; quatrièmement enfin, qu'il veuille bien ne pas discuter avec nous pied à pied toute chose, mais nous laisser un peu le champ libre, et souffrir que nous ayons tout dit, pour juger de ce que nous avons fait.

A l'encontre de l'opinion générale, la commune n'est pas, selon nous, un fait historique appartenant en propre aux temps mo-

dernes, ni aux royaumes occidentaux; et c'est s'abuser étrangement de penser, comme pensent beaucoup de gens, que la commune a pris naissance au XIIe siècle, et qu'elle s'est produite, pour la première fois dans l'histoire, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Angleterre. La commune est un fait humain, c'est-à-dire un fait de tout pays où ont vécu des hommes; un fait qui s'est universellement engendré, dans de certaines circonstances précises, parmi les Hébreux, parmi les Grecs, parmi les Romains, parmi les Gaulois, parmi toutes les nations. Il y a quelque chose, pour ainsi parler, dans la chair et dans les idées de tous les peuples, qui subit une certaine fermentation, une certaine préparation séculaire, et qui, lorsque le moment est venu, se métamorphose régulièrement, infailliblement, et devient la commune. Cette métamorphose se fait en tout pays, parce qu'elle opère sur un élément humain; mais elle ne se fait pas en tout temps, parce qu'elle est l'effet suprême de plusieurs causes successives, auxquelles il faut donner le délai naturel de leur gestation. En admettant ceci, il suit que tout peuple a ses communes, en un temps donné; ce qui nous met dans la nécessité de faire connaître d'abord quel est cet élément humain qui, mûri suffisamment, se transforme en commune; ensuite quelle est cette heure solennelle qui sonne toujours dans l'histoire des peuples, et qui est comme une sorte de beffroi social annonçant la venue universelle des bourgeoisies.

Nous sommes arrivé, après un travail long, sévère, opiniâtre, minutieusement poursuivi en divers sens, à un résultat qui pourra paraître singulier, mais dont nous soumettrons les preuves au public. En prenant l'histoire à ses sources, avant qu'elles n'aient été encore remuées et troublées par les systèmes, nous avons trouvé les traces nombreuses, profondes, flagrantes, irrécusables, de deux classes d'hommes, nous ne disons pas de deux races, qui ont rempli universellement, en tout pays, les premières époques de toute société. L'une de ces classes d'hommes est celle des MAÎTRES, l'autre est celle des ESCLAVES. La première possède, la seconde est possédée. Ce fait-là, disons-nous, est universel; il y avait des maîtres et des esclaves parmi les Hébreux; il y en avait parmi les Grecs; il y en avait parmi les Romains; il y en avait chez les Germains; il y en avait chez les Gaulois; il y en avait en France au

XIIe siècle (1); chose surprenante à dire, il y en avait en Prusse en 1750 (2); enfin, il y en a encore aux États-Unis d'Amérique, dans tous les pays mahométans et dans tous les royaumes et empires de l'Inde.

Nous n'insistons pas plus long-temps sur ce grand fait historique dont les preuves sont partout, dans tous les livres, dans les poëtes, dans les historiens, dans les codes, sous nos yeux; nous allons seulement examiner ses caractères.

D'abord, il est clair, par tous les témoignages qui s'y rapportent, que ce fait est très ancien, si ancien qu'on n'en trouve le commencement nulle part. Lorsque les institutions de tous les peuples prennent naissance, l'esclavage est déjà établi. Moïse fonda les institutions des Hébreux, et l'esclavage se trouve dans les livres de Moïse; Homère est de beaucoup antérieur aux temps historiques de la Grèce, et l'esclavage se trouve dans les livres d'Homère; les douze tables sont la base des institutions romaines, et Romulus, antérieur de plusieurs siècles aux douze tables, ouvrit à Rome un asile pour recevoir tous les esclaves fugitifs du Latium; la loi salique, la loi ripuaire, la loi des Saxons, des Thuringiens, des Allemands et des Angles, sont le point de départ des institutions de tous les peuples modernes, et l'esclavage se trouve dans tous ces codes de l'invasion. Ajoutons une considération fort importante : c'est que dans tous ces monumens législatifs, poétiques ou historiques, que nous venons de mentionner, l'esclavage n'est pas institué pour la première fois, mais mentionné comme un fait existant, comme un fait connu, accepté, posé. Moïse, Homère, les douze tables, les lois de l'invasion ne fondent pas l'esclavage; ils le nomment et ils le règlent. D'ailleurs, il était avant qu'ils fussent.

Ensuite, et ce que nous allons dire est comme la conséquence de ce que nous avons dit, il ne paraît pas, par l'étude de toutes les traditions, que l'esclavage ait été jamais institué, fondé, créé, et qu'il soit de droit positif, comme disent les juristes. Le droit posi-

(1) Voir les Assises de Jérusalem, cour des bourgeois, art. 32. Copie du manuscrit de Venise, à la Bibliothèque du roi.

(2) Voir le Code général des états prussiens, publié en 1794, vol. II, seconde partie, titre v, art. 196, 197.

tif, c'est-à-dire la loi réfléchie et discutée, s'est bien emparé du fait de l'esclavage, ainsi que de tous les autres faits sociaux, lorsqu'il a réglé les sociétés, et il l'a pris ainsi sous son empire, l'a formulé et défini, se l'est entièrement approprié, de telle sorte qu'à l'époque où les institutions des peuples ont pris naissance, l'esclavage est devenu de droit positif; mais il avait une existence propre et, pour ainsi parler, personnelle, avant de tomber sous l'action de la loi civile et politique; et c'est cette existence primitive dont nous disons qu'il ne paraît pas qu'elle soit œuvre de main d'homme. Il y a même plus; revenant plus tard sur les monumens législatifs hébreux, grecs, romains et barbares, qui mentionnent l'esclavage et qui évidemment ne le fondent pas, nous croyons pouvoir annoncer que nous tenons en réserve des considérations irrésistibles, mathématiques, lesquelles se produiront en leur lieu, et qui établiront, d'une manière à ne permettre aucun doute, que non-seulement l'esclavage n'est pas dans le Lévitique, dans l'Iliade, dans les lois des Douze-Tables, dans les codes de l'invasion, une chose actuellement ou même nouvellement fondée; mais qu'il y est une chose vieille, une chose décrépite, une chose usée, une chose en décadence, une chose ayant déjà fait la moitié de son temps, une chose à moitié chemin d'une grande métamorphose sociale et de son anéantissement; de telle sorte que, loin de devoir sa naissance aux institutions humaines, l'esclavage était déjà profondément déchu, profondément ébranlé, quand les plus anciennes institutions virent le jour.

Si la langue de la politique de ces dernières années n'avait pas donné une signification réactionnaire et ridicule aux mots de *droit divin*, nous dirions assez volontiers que l'esclavage est de droit divin; mais nous craindrions, d'abord de n'être pas compris, ensuite de nous faire supposer quelqu'une de ces idées puériles et entêtées, qui étaient de bonnes raisons en un temps où ceux qui étaient les plus forts n'en pouvaient pas donner de mauvaises. Nous aimons mieux prendre d'autres mots et dire que, d'après toutes les apparences traditionnelles et toutes les réalités historiques, l'esclavage se présente universellement, dans les temps primitifs de toutes les nations, comme un fait spontané, naïf, autochtone; un fait qui prend naissance avec les peuples, sans leur volonté directe et leur

concours réfléchi; un principe mêlé par Dieu même aux mille principes de la société humaine; une espèce de mal absolu, blessant la logique civilisée, destiné à satisfaire les instincts primordiaux des associations naissantes; quelque chose enfin, qui a l'air d'une monstruosité en soi, mais qui trouve son explication naturelle et sa place légitime en des lieux et en des temps donnés de l'histoire. Voilà dans quel sens nous aurions dit que l'esclavage était de droit divin; c'eût été uniquement pour faire entendre qu'il est antérieur aux institutions humaines, qu'il vient de plus haut et de plus loin.

Du reste, quoique les preuves que nous avons déjà déduites aient bien nécessairement quelque valeur aux yeux de tout homme intelligent et de bonne foi, nous n'avons pas l'intention de nous en tenir à elles sur ce que nous venons de dire de la nature spontanée et en quelque sorte providentielle de l'esclavage; cette opinion, qui n'est encore que présentée, sera plus bas justifiée; du moins, nous y tâcherons. Les argumens que nous avons donnés jusqu'ici sont de ceux qu'on appelle négatifs dans les sciences exactes, c'est-à-dire qu'ayant pour but d'établir une certaine conviction générale, qu'une grande quantité de faits comparés a fait naître en nous, et qui est que l'esclavage est un élément spontané et primitif des sociétés, nous nous sommes attaché tout d'abord à faire voir que les hommes ne l'avaient point établi de propos délibéré, et qu'il n'était point le résultat des institutions humaines; il nous reste à donner maintenant les argumens positifs et directs, c'est-à-dire à montrer par quels procédés naturels, simples, logiques, successifs, l'esclavage s'est trouvé établi en même temps que les peuples se sont trouvés formés.

On n'aura pas manqué de deviner que la question de l'esclavage contient, à nos yeux du moins, la question de la bourgeoisie et de la commune, et qu'il est comme le cachet qu'il faut rompre avant de pouvoir lire dans les chartes municipales. Peut-être trouvera-t-on, au premier abord, que nous prenons notre sujet de bien haut; nous le prenons à sa racine, à son premier rudiment, à son embryon, au point mathématique d'où partent toutes ses lignes. Nous avons déjà prévenu le lecteur des nouveautés historiques au milieu desquelles nous nous hasardions; ceci en est une, une assez importante, qui donnera peut-être la clé de bien des problèmes, jusqu'à

présent fort obscurs, et qui mérite au moins la bienveillance que tout homme juste accorde à tout homme grave. Voici donc, selon nous, premièrement d'où procède l'esclave; nous réservant de montrer en second lieu d'où procède la commune.

On ne peut pas aborder directement l'histoire de l'esclavage, parce que l'esclavage est la négation de la liberté et de la propriété, et qu'une négation n'existe pas pour son propre compte. Il faut donc se retourner vers la propriété et vers la liberté, dont l'absence constitue l'esclavage, de même que l'absence de la lumière constitue l'ombre; mais la rigueur de notre théorie n'y perdra rien, parce que nous connaîtrons certainement l'esclave en connaissant le maître. D'où viennent donc les maîtres?

Après force réflexions et surtout force lectures, entreprises et poursuivies en vue du problème que nous allons essayer de résoudre, il nous a semblé que primitivement, et en se reportant aux premières lueurs des temps historiques, l'idée de maître et l'idée de père se confondaient entièrement. En général, au commencement de la formation de tous les peuples, qui est père est maître, maître absolu. Nous devons dire, ce qui est fort important, qu'il ne suffit pas d'être père selon la chair; il faut l'être encore avec de certaines conditions de tradition, de durée, de famille, d'aïeux. Dans Homère, les pères qui sont maîtres sont tous fils des dieux; ils s'appellent *divins, fils des dieux, nourris par les dieux* (1). Il y a même plus; les grandes familles sont hiérarchisées selon l'ordre des dieux qu'elles ont pour ancêtres: dans le vingtième livre de l'Iliade, Apollon dit à Énée qu'il est de beaucoup au-dessus d'Achille, parce qu'Achille est né de Thétis, et que lui, il est né de Vénus. Dans le vingt-unième, Achille dit à Astérope qu'il a été bien osé, n'étant que fils d'un fleuve, de venir s'attaquer à lui, qui descendait de Jupiter; et il ajoute qu'il y a autant de distance entre eux, qu'il y en avait entre leurs ancêtres. La même chose se remarque dans les traditions latines : on sait que Romulus était fils de Mars, et Plutarque dit que le premier ancêtre de la maison des Fabiens pas-

(1) Δῖος Ἀχιλλεύς, — διοτρεφὲς βασιλῆες,
Ἕκτορι δῖῳ, — Μενέλαος Διογενής.
(Iliad., lib. I, v. 10, II, v. 100, XXII, v, 322, XXIII, v. 298.)

sait pour être fils d'Hercule. Dans la vie de César, Suétone raconte que César, prononçant l'éloge funèbre de sa tante Julie, rappela les origines de sa famille, qui descendait de Jupiter, par Vénus, mère d'Énée. Voilà pourquoi il s'appelait *divin*, comme Achille, c'est-à-dire *fils de Jupiter*, qui est le vrai sens de *divus* et de δίος. Avant que la flatterie se fût mêlée de troubler la hiérarchie, il n'y avait guère que les membres de la famille des Jules qui s'appelassent *divins*. Il y avait encore un autre mot par lequel se désignaient les anciennes familles latines qui descendaient des dieux; c'était celui de *pius*, qu'on a traduit à tort par *pieux*. Virgile appelle constamment Énée *pius*, c'est-à-dire *fils de Jupiter*, signification que les nombreux traducteurs qui se sont succédé ont tous ignorée, sans exception. Les preuves de ce que nous disons là sont faciles et concluantes, et nous avons quelque plaisir à les déduire, parce qu'il s'agit d'un point historique assez curieux, qui est en même temps un point littéraire fort piquant. D'abord Suétone raconte qu'après les victoires de Tibère en Illyrie, le sénat voulut lui donner immédiatement le surnom de *pius*, lequel devait avoir une signification plus honorable que celui d'*augustus*, qu'il signait, et qui était héréditaire dans la maison Claudia (1). Ensuite, Virgile alterne habituellement le surnom de *pius* avec plusieurs autres qualifications qui signifient fils des dieux; au troisième et au cinquième livre de l'Énéide, il appelle Anchise et Énée fils d'une déesse; au sixième livre, Énée dit lui-même à la Sibylle qu'il est fils des dieux; au dixième livre, il est qualifié de race divine. D'un autre côté, le mot *pius* se trouve expliqué dans ce même livre où Junon, après avoir dit que ce serait une nécessité bien douloureuse, s'il fallait que Turnus versât son sang *divin* (*pio sanguine*), ajoute : Il est de notre race. Enfin il y a trois passages, l'un dans Tertullien, l'autre dans Papinien, le troisième dans les Pandectes, qui ne laissent aucune sorte de doute relativement à la signification de *pius*. Dans ces trois passages il s'agit d'un mot tiré de *pius*, du mot *pietas*, lequel y sert à désigner la puissance paternelle, c'est-à-dire, comme nous le verrons plus bas, la puissance attachée à la descendance des aïeux. « Piété, dit Tertullien, est plus doux que

(1) Sueton. Tranquill. de vitâ Tiberii Neronis, § XX, XXX.

paternité. » Le texte de Papinien est encore plus explicite (1). Voici en dernier lieu le passage des Pandectes qui lève toute hésitation : « La puissance paternelle consiste dans la PIÉTÉ (2). »

Nous avons dit qu'un assez grand nombre de témoignages comparés nous conduisaient à penser que, dans les temps primitifs de tous les peuples, l'idée d'autorité se liait intimement à l'idée de paternité, et nous avons ajouté que ce n'était pas à toute paternité, mais à celle qui se rattachait à une certaine série d'aïeux *divins*. Quel est le sens de ce mot *divins?* Nous l'ignorons; peut-être signifie-t-il maître, et qu'il a été donné aux chefs primitifs des familles, précisément parce qu'ils étaient puissans. En l'état où se trouvent encore les études historiques, il y a là quelque chose de mystérieux; mais quelle grande question n'a pas ses mystères? Il paraît certain du reste que la plupart des faits relatifs à la famille antique sont réglés par des dogmes religieux. Il y en a un exemple dans le droit d'aînesse, qui existait déjà parmi les grandes familles de la Grèce du temps d'Homère; ainsi, au quinzième livre de l'Iliade, Iris dit à Neptune: « Vous savez que les furies sont favorables aux aînés; » ainsi encore, au sixième livre de l'Odyssée, Nausicaa dit à Ulysse que « les hôtes et les pauvres sont sous la protection de Jupiter ». Quand nous en serons venus à ce qui touche les pauvres, peut-être montrerons-nous que Jupiter leur était favorable, précisément en raison de ce qu'il était l'ancêtre éloigné des grandes familles auprès desquelles se réfugiaient les hôtes et les pauvres.

Il n'y a, du reste, rien d'étrange à ce que la famille antique s'appuie ainsi sur des traditions mystiques et sur des dogmes religieux. La famille moderne, c'est-à-dire la famille chrétienne, a des bases analogues, dans un autre ordre d'idées. Lorsque Jésus-Christ dit à la foule qui l'avait suivi au-delà du Jourdain qu'il abolissait le divorce, il ne donna pas d'autre raison, sinon que Dieu le voulait ainsi (3); et lorsque saint Paul écrivit aux églises de l'Asie mineure

(1) Papinian. quæstion., lib. XI, lex ult. et le Commentaire de Cujas. (Cujac. in lib. XI, Quæst. Papinian. commentar.)

(2) Patria potestas in pietate ... consistit. (Digest. lib. LVIII, tit. IX, § V.)

(3) Quod Deus conjunxit, homo non separet. (Math., cap. XIX, v. 6.)

que les rapports domestiques étaient désormais modifiés, que la femme et le fils n'étaient plus soumis absolument au père, il ne donna d'autre autorité à cette doctrine, alors si étrange, que celle de son divin maître : Vous êtes tous égaux devant Dieu (1).

Quoi qu'il en soit de la cause jusqu'à présent inconnue, et que l'histoire découvrira peut-être un jour, qui fait que certaines grandes familles antiques étaient nommées divines, il est certain que les chefs, les pères, dans ces familles, avaient une puissance absolue, et qu'ils possédaient cette puissance en qualité de pères. La grave question qui nous occupe va entrer maintenant dans les temps historiques, et nous marcherons entourés des témoignages les plus précis et les plus clairs.

La puissance absolue des pères de famille est un fait universel de l'histoire primitive, et qui a laissé trace partout. Les témoignages sont à choisir, dans la Bible, dans les tragiques grecs, dans la législation romaine, dans les traditions germaniques. On ne peut pas douter que dans les premiers temps cette puissance n'ait été sans bornes. Les païens, pour donner l'idée la plus haute de la puissance de Jupiter, l'appelaient le père des dieux. C'est parce que la puissance paternelle est un fait universel et humain, que les juifs et les chrétiens ont également nommé Dieu, le Père tout-puissant. Le pouvoir paternel était primitivement si étendu, qu'il n'en souffrait pas d'autre, et qu'il absorbait complètement l'existence de la femme et celle des enfans. L'effet de la civilisation a été de l'amoindrir successivement, et d'équilibrer à peu près le père avec les autres membres de la famille. C'est ce que montrent toutes les législations quand on les étudie de ce point de vue. Du temps des patriarches, le pouvoir paternel des Juifs était encore absolu sur les enfans. Le sacrifice d'Abraham en est une preuve. Il est évident que Dieu n'aurait pas ordonné une chose contre la loi positive. Chez les Grecs, il l'était encore du temps de la guerre de Troie; c'est ce que prouve le sacrifice d'Iphigénie. Du reste, l'époque des patriarches et celle de la guerre de Troie sont analogues et correspondantes dans l'histoire des législations comparées. Par exemple, à chacune de ces deux époques, les filles étaient encore la propriété du père,

(1) Omnes vos unum estis in Jesu Christo.

et il fallait les payer un certain prix pour les épouser et les emmener. Ainsi Jacob servit Laban sept années pour obtenir sa fille Rachel; ainsi Othryon s'engagea à servir Priam pendant le siége de Troyes pour obtenir sa fille Cassandre, *sans dot*, c'est-à-dire sans l'acheter autrement que par ses services. Après avoir dit ce mot, *sans dot*, Homère ajoute immédiatement que son amant promit un dévouement sans bornes. La dot, comme nous l'entendons, appartient à l'époque, bien postérieure, où l'existence des enfans dans la famille fut constituée, et où, non-seulement ils ne dépendirent plus absolument du père, mais où ils eurent même une part fixée, un droit dans sa succession. C'est pour n'avoir pas des idées bien nettes sur les matières de la famille, que tous les traducteurs des poètes primitifs commettent de monstrueuses erreurs et défigurent leurs modèles. Nous nous arrêtons du reste à moitié chemin de nos preuves, relativement à l'analogie des législations grecque et hébraïque, aux deux époques dont nous venons de parler : nous disons ici ce qui est indispensable; le reste viendra en son lieu.

La législation romaine est fort riche en souvenirs de l'antique autorité paternelle, et les chroniques confirment amplement tout ce que dit la législation. Dans son histoire des antiquités romaines, au deuxième livre, Denis d'Halicarnasse rappelle la vieille loi du code papyrien qui autorisait les pères à tuer et à vendre leurs enfans (1); le code de Justinien la mentionne pareillement (2), ainsi que le Digeste (3). Denis d'Halicarnasse, qui n'avait pas l'intelligence critique du fait qu'il rapporte, dit que cette loi fut faite par Romulus, et que les décemvirs la transportèrent dans les douze tables. Ce fait de la puissance absolue des pères, chez les Romains, est environné de tant de preuves, que nous allons en donner encore quelques-unes, les plus curieuses. Plutarque raconte que Rhea étant accouchée de Romulus et de Rémus, Amulius, son oncle, ordonna de les aller jeter; ceci rappelle que Moïse fut également exposé,

(1) Dion. Halicar. Antiq. lib. II, cap. 27.

(2) ..... Patribus vitæ in liberos necisque potestas olim erat permissa. (Cod., lib VIII, tit. XLVII, § X.)

(3) ..... Licet eos exhæredare, quod et occidere licebat. (D., lib. XXVIII, tit. II, § XI.)

et qu'OEdipe fut pendu à un arbre par les pieds. Denis d'Halicarnasse, en racontant l'histoire si connue des Horaces, dit que le vieil Horace, prenant la défense de son fils, meurtrier de sa sœur, réclama la connaissance de cette affaire, parce qu'*en qualité de père il était juge-né de ses enfans.* Plutarque, dans la Vie de Publicola, rapporte que dans la conspiration des Aquiliens en faveur des Tarquins, Junius Brutus s'arrogea pareillement la connaissance de l'affaire de son fils, et qu'il le jugea, le condamna, le fit exécuter, en vertu de son autorité de père, sans observer les formalités judiciaires qui furent suivies pour les autres conjurés. Cette puissance absolue des pères fut quelque peu bornée par la loi de Sylla, connue des jurisconsultes sous le nom de *Cornelia de sicariis;* mais Senèque rapporte un exemple fort curieux de juridiction paternelle qui eut lieu du temps d'Auguste(1); et la loi qui, la première, défendit positivement aux pères de vendre, ou de donner, ou d'engager leurs enfans est de Dioclétien et de Maximien (2). Du reste l'exposition fut légalement permise sous Dioclétien, sous Maximien, et même sous Constantin.

Il est bien facile de recueillir des faits analogues dans l'histoire des autres peuples. Vico cite un passage d'Aristote où il définit les enfans : les instrumens animés des pères (3). Plutarque rapporte que Solon abolit à Athènes le droit de vie et de mort des pères sur les enfans; et le même historien raconte qu'à Sparte, à la naissance d'un enfant, il y avait une réunion d'une sorte de conseil de famille, pour savoir si le nouveau-né serait gardé ou tué (4). Il y a encore dans Plutarque un fait analogue, curieux entre bien d'autres, c'est ce qu'il raconte de la détresse où étaient, après la défaite de Tygrane et l'arrivée de Lucullus, les propriétaires de l'Asie mineure, lesquels, ne pouvant pas payer la taille aux fermiers-généraux romains, ou l'usure de l'argent qu'ils avaient emprunté, étaient forcés, dit le chroniqueur, de vendre leurs petits enfans et leurs filles à marier.

(1) Senec. de Clement., lib. I, cap. xv.

(2) Cod., lib. IV, tit. XLIII, § I.

(3) Vico. Science nouvelle, trad. de M. Michelet, p. 186.

(4) Plutarque. Vie de Lycurgue.

Nous avons insisté quelque peu sur l'histoire des pères de famille et de l'ancienne autorité paternelle, parce que les pères sont les premiers maîtres, et que l'histoire bien établie des premiers maîtres donne tout naturellement l'histoire des premiers esclaves. Ainsi, selon nos idées, idées qui nous sont propres, qu'on trouvera peut-être bien osées et bien étranges, pour lesquelles nous demandons de l'indulgence, et que nous déduisons en toute humilité, mais en toute sincérité; selon nos idées, le premier esclavage qui se soit vu sur la terre n'est que la sujétion à l'antique et primitive paternité; les premiers esclaves, ce sont les enfans.

En admettant cette donnée, que nous avons étayée de quelques preuves, qui s'est fortifiée dans notre esprit à mesure que nous l'avons expérimentée dans nos lectures, à laquelle nous ne connaissons pas un seul fait grave contraire, et qui, nous en sommes convaincu, ne peut pas manquer de s'établir d'une manière inébranlable par une réflexion et un travail plus grands et plus soutenus que les nôtres; avec cette donnée, disons-nous, on se rend compte avec une exactitude et une facilité merveilleuses d'un grand nombre des questions difficiles relatives à l'esclavage; on s'explique comment il est antérieur à toutes les constitutions écrites; comment il est mentionné, et non institué, dans la Genèse, dans l'Iliade, dans le droit papyrien et dans les douze tables; comment il a été, ainsi que nous avons dit plus haut, un fait naturel, primordial, simple, logique; comment il n'enorgueillissait pas les maîtres; comment il n'indignait pas les esclaves; comment il n'a pas été établi de propos délibéré; comment il n'est resté, dans les traditions d'aucun peuple, aucun souvenir d'une violence qui aurait été faite tout d'un coup à une moitié du genre humain; comment enfin, étant une des conditions de la famille, il ne blessait pas les idées morales des anciens, qui étaient tirées de l'état où se trouvait la famille antique.

Nous pouvons dire maintenant que nous avons trouvé les premiers esclaves qui furent; c'étaient les enfans. Par une coïncidence singulière, qui montre que lorsqu'un fait social se réalise, il est entouré par la Providence de toutes les circonstances nécessaires à son développement, l'époque de l'histoire où l'autorité des pères était absolue est pareillement celle où régnait la polygamie. En y réfléchissant un peu, on reconnaît que l'un est la conséquence de l'autre.

Les anciens pères de famille avaient donc un grand nombre d'enfans. Les traditions grecques ont conservé le souvenir des cinquante filles de Danaüs. Dans Homère, Priam dit à Achille qu'il avait eu cinquante enfans, dix-neuf de la même mère, d'Hécube, et les autres de diverses concubines. Plutarque raconte que durant les premières guerres de la république, dans une bataille contre les Toscans, il y eut trois cents Fabiens tués. D'un autre côté, la Bible est remplie de témoignages sur la multitude d'enfans qui naissaient aux anciens patriarches, même à une époque si tardive que la leur, et où les concubines étaient, non pas précisément restreintes, mais déjà notablement abaissées. On conçoit donc que le grand nombre de femmes possédées par les premiers pères constituait des familles bien autrement nombreuses que les nôtres, de petites tribus, des sortes de clans où les enfans et les petits-enfans étaient les serviteurs, où le père était le maître.

Ainsi que nous l'avons dit, par toutes sortes de témoignages que nous avons abrégés, par toutes sortes de preuves que nous avons choisies, l'esclavage paraît être né dans la famille. Il y est né spontanément, sans réflexion, sans loi, sans clause écrite, convenue ou imposée. Mais il est arrivé, et les faits l'attestent, que lorsque les familles ont eu des rapports entre elles, par la suite des temps, lorsqu'elles se sont touchées et mêlées, c'est-à-dire lorsque a eu lieu cette généralisation des individus en un ensemble que nous nommons société, ce fait primitif de l'esclavage, né jusqu'alors exclusivement dans la famille, de l'autorité absolue du père, en est sorti et a été pareillement formulé, réglé, généralisé même par la première loi intervenue, et il y a eu de nouvelles sources d'esclavage. Par exemple, ç'a été une occasion d'esclavage d'être pris à la guerre, de se réfugier dans la maison d'autrui, de ne point payer ses dettes, et, pour les filles, d'être mariées hors de leurs familles ou de leurs tribus.

Le droit de la guerre sur les hommes, dans les temps primitifs, vient de ce que par la *mancipation*, comme disaient les jurisconsultes romains, par la *saisine*, comme disent nos jurisconsultes, le vainqueur était substitué aux droits du père du vaincu. Ce qui paraît le prouver nettement c'est que, selon la remarque de Vico, chez les anciens, les vaincus étaient considérés comme des hommes sans

dieux (1), et que, ainsi que nous l'avons fait voir, dans la langue des poètes primitifs, les dieux et les ancêtres des grandes familles sont absolument la même chose. C'est ainsi qu'on s'explique comment les anciens peuples cachaient si soigneusement leurs dieux dans leurs citadelles, et comment les ennemis qui assiégeaient une ville cherchaient par-dessus tout à s'emparer de ces dieux. La Pallas troyenne, la Junon d'Argos et les boucliers ancilies de Rome sont des monumens de ces opinions primitives, et le grammairien Macrobe a conservé des formules bien curieuses avec lesquelles les anciens Romains conjuraient les dieux de sortir des villes auxquelles ils allaient livrer l'assaut (2). Le vaincu sans dieux était ce que les jurisconsultes appelaient *exlex*, hors la loi.

Les refuges ou les asiles étaient encore des sources d'esclavage (3); l'homme qui s'y enfermait devenait la *chose* du protecteur auquel il avait recours. Ces asiles, que l'on trouve à toutes les époques primitives, à tous ces momens de confusion où il n'y a pas encore de garanties sociales, attiraient les esclaves maltraités, les malfaiteurs, et cette masse toujours notable d'hommes inquiets et remuans qui ont besoin de courir et de s'aventurer. L'histoire témoigne que tous les fondateurs des villes ouvrirent ainsi des asiles. Moïse détermina des villes dans lesquelles les meurtriers purent se réfugier (4); Thésée ouvrit un refuge à Athènes, et le souvenir s'en conserva si fidèlement que Plutarque pense que les paroles dont se servaient les crieurs publics de son temps : « tous peuples venez ici, » étaient les paroles mêmes de Thésée; enfin Romulus en ouvrit un autre à Rome, dans lequel se retirèrent tous les serfs du Latium (5). L'asile de Romulus resta même ouvert durant toute la république, car on lit dans Suetone, que Tibère le fit fermer. Il y a cette observation générale à faire sur les asiles que primitivement, et les preuves de ceci ne seraient pas difficiles, les hommes qui s'y retiraient devenaient les cliens, les fidèles, les sujets de leur protecteur, et que par

(1) Science nouv., liv. IV, ch. IV.

(2) Macrob. Saturnal.

(3) Lévitique, ch. XXV, v. 45.

(4) Nombres, ch. XXXV, v. 6.

(5) Æneid. liv. VIII, v. 342.

la suite ces refuges devinrent au contraire des lieux de sauvegarde sociale et de franchise.

C'est au moyen-âge, c'est-à-dire en un temps où les garanties générales avaient cessé, que les asiles reparurent. Il y avait de certaines terres où le séjour entraînait l'esclavage, et les jurisconsultes appelaient « adveu en fait de personnes franches non nobles » la déclaration de liberté que devait faire prudemment toute personne franche entrant sur ces terres (1). Il y avait plusieurs villes en France qui avaient droit d'asile, c'est-à-dire dans lesquelles les maîtres n'avaient pas le droit de poursuivre les esclaves et les serfs fugitifs; telles étaient, par exemple, Toulouse, Bourges, Issoudun, Melun, Vierzon, Concressant en Berri, Saint-Malo, Valenciennes. Ce n'est que depuis 1760 que Paris fut ville d'asile. Chopin mentionne, dans son Traité du Domaine, un arrêt qui autorisa un seigneur d'Auvergne à poursuivre son serf à Paris, malgré l'abbé de Sainte-Geneviève, dans la justice duquel il s'était retiré (2); mais comme il ne cite pas l'arrêt, il n'est pas possible de le vérifier. Ce qu'il y a de certain en cette matière, c'est que sur l'intervention de la ville au procès, le marquis de La Tournelle fut débouté d'une demande de poursuite de serf réfugié à Paris, par arrêt du 17 juin 1760, et que la ville de Paris obtint ainsi le droit d'asile vingt-neuf ans avant l'époque où la France entière devint un asile pour tous les serfs ou esclaves de l'univers (3).

Les dettes ont été encore une source d'esclavage. C'est ce qui n'est pas douteux pour ce qui touche l'histoire romaine et pour l'histoire grecque. On lit même dans Tacite que les Germains perdaient quelquefois au jeu jusqu'à la liberté de leur corps, et que dans ce cas, ils se résignaient fort paisiblement à l'esclavage (4). Parmi les Juifs, la législation de Moïse, qui est venue relativement bien tard, il est vrai, ne parle que du cas où un Juif est forcé par la pauvreté de se vendre à un autre (5). Samuel Petit mentionne la

(1) Loysel., liv. I, tit. I, règl. 20.

(2) Chopin. De Dom., lib. I, tit. XIII, n° 23.

(3) La Thomassière. Coût. local., liv. I, ch. V et XIII.

(4) Tacit. De morib. Germ.

(5) Lévitique, ch. XXV, v. 391.

vieille loi athénienne abolie par Solon, qui livrait un débiteur à son créancier, à titre d'esclave (1), et Aulu-Gelle cite les termes de la loi de la troisième table qui établissait une législation analogue chez les Romains (2). La rigueur de la loi était même telle, que, s'il y avait plusieurs créanciers, ils pouvaient à leur choix vendre le débiteur à des étrangers, ou mettre son corps en pièces et se le partager. Ajoutons qu'il faut à de pareils faits des autorités comme celles d'Aulu-Gelle, de Quintilien et de Tertullien (3).

En ce qui touche le mariage des filles, nous n'avons guère de documens que pour l'époque où la fusion des familles primitives dans la vie commune ou civile commençait à s'opérer, et où l'autorité des pères commençait à être limitée. Nous avons donc plutôt des souvenirs que des preuves de l'esclavage où les filles entraient par le mariage. La législation de Moïse sur les filles est fort avancée, et ne nous fournit presque rien pour notre sujet. Tout ce qu'on voit dans les Nombres, à l'occasion du pas immense que fit faire à la loi la demande des filles de Salphaad, c'est qu'une fille qui se mariait hors de sa tribu rompait tous les liens de sa parenté. C'est là certainement un reste de la solution de continuité primitive beaucoup plus complète que le mariage opérait à des époques plus reculées. Par exemple, dans l'*Iliade* qui est, relativement aux développemens de la famille, beaucoup plus ancienne et primordiale que *la Bible*, les témoignages abondent sur l'esclavage où le mariage réduisait les filles et les femmes. Nous avons déjà cité l'exemple de Cassandre, qu'Othryon achetait à Priam, comme Jacob acheta Lia et Rachel à Laban leur père; mais il y en a plusieurs autres encore qui ne sont ni moins clairs ni moins concluans. Au neuvième livre, Agamemnon, regrettant d'avoir occasioné la colère d'Achille, offre de lui donner pour l'apaiser des présens magnifiques, d'abord sept esclaves lesbiennes avec Briséis; puis, lorsque Troie sera prise, vingt captives les plus belles après Hélène; puis enfin, comme le comble de la générosité, l'une de ses trois propres filles à son choix et *sans dot*, comme disent les traduc-

(1) Samuel Petit. De legib. atticis, p. 412.

(2) Aul. Gellii. Noct. attic., lib. XX, c. 1.

(3) Quintilian. Institut. lib. III, cap. VI. — Tertullian. Apologetic. cap. IV.

teurs, ou plutôt *sans en payer le prix*, comme il faudrait dire. Il est évident que si la règle avait été de donner une dot aux filles, Agamemnon ne se serait pas vanté, comme d'un procédé fort magnifique, d'offrir les siennes pour rien. Il est d'ailleurs si certain que, dans la bouche d'Agamemnon, le mot ἀνάεδνον veut dire *sans qu'il la dote*, et non pas *sans que je la dote*, qu'il ajoute immédiatement : « De mon côté, au contraire, je lui ferai des dons comme les pères n'en font pas aux filles, je lui donnerai sept villes superbes. » Il y a du reste au XVIe livre un exemple qui ne laisse pas de réplique; Homère parle de Polydora, mère de Menesthée, que son mari avait épousée en l'achetant par beaucoup de richesses. Les témoignages ne sont pas plus rares dans l'Histoire romaine, sur l'esclavage où le mariage primitif réduisait les femmes. Virgile, qui était un homme d'un savoir si profond relativement aux origines italiques, a touché deux ou trois fois cette matière dans ses poëmes. Dans l'Énéïde, Junon propose à Vénus de se réconcilier, et d'accepter Didon comme épouse et servante de son fils Énée. Servius, dans son Commentaire sur Virgile, ajoute à l'occasion de ce passage : « l'auteur touche ici au mariage par achat (1). » Les Georgiques contiennent un autre fait analogue, et qui n'est pas moins curieux; Virgile souhaite à César que Thétis l'*achète* pour gendre (2). Seulement, il y a ici cela de particulier, que Thétis est considérée comme un père de famille qui marie ses enfans. On sait du reste, pour en finir sur ce sujet, qu'il y avait dans l'ancienne jurisprudence romaine trois sortes de mariages, dont l'un gardait le nom d'achat, *coemptio*. Dans la cérémonie, le fiancé donnait une pièce de monnaie; c'était le symbole qui avait succédé à l'achat réel. Pierre Pithou rappelle que par le mariage *coemptione*, aussi bien que par un autre qui s'appelait *confarreatione*, la femme tombait au pouvoir du mari, ou au pouvoir de celui à qui appartenait le mari (3).

Voilà donc, indépendamment de la puissance paternelle, quatre

(1) Sanè hic coemptionis speciem tangit. (Servius in Æneid.)

(2) Teque sibi generum Thetys emat omnibus undis.
(Georg., lib. I, v. 31.

(3) Tam confarreatione quam coemptione maritus in patris locum, uxor non in matrimonio tantum, sed in familiam quoque mariti... venit, estque in ejus manu, mancipioque... (Pithæo, not ad titul. XVI. Collation. legum romanar. et mosaycar.)

grandes sources d'esclavage ouvertes parmi les anciens. Les esclaves qui en sortirent successivement eurent ceci de particulier, qu'ils ne furent pas esclaves de leur père, et qu'ils commencèrent la longue chaîne des serviteurs étrangers. Tout d'abord, on n'avait pas été maître sans être père, et l'on n'avait possédé que ses propres enfans. Dès que ces quatre sources furent ouvertes, on put être maître sans être père, et l'on posséda des enfans d'autrui. La puissance absolue sortit ainsi du cercle de la famille, où elle s'était primitivement renfermée, et elle s'acquit au dehors des sujets que le sang ne lui avait pas donnés.

Il est évident que quoiqu'il y eût un grand nombre de différences entre l'esclavage appliqué aux enfans et l'esclavage appliqué aux étrangers, l'un procède naturellement de l'autre. L'autorité du maître procéda de l'autorité du père. Long-temps après que l'esclavage dans la famille eut existé comme un fait, les lois et les institutions vinrent, qui en firent la théorie et l'érigèrent en droit. C'est en cet état que nous le trouvons constitué dans l'histoire, et ce n'est qu'avec des souvenirs disséminés dans les traditions primitives des peuples, et recueillis par les poëtes héroïques, que nous remontons par induction à sa situation originelle et à sa nature. Il faut en effet, et les témoignages historiques ne seraient pas là pour le dire, il faut que l'esclavage ait été un fait avant d'être un droit, sans quoi le passé des nations serait une énigme absurde; sans quoi on ne s'expliquerait pas ce qui s'observe dans toutes les législations relativement à la famille, à savoir que plus on remonte, plus l'autorité du père absorbe et engloutit en soi la personnalité de la mère et des enfans; sans quoi, il serait impossible de se rendre compte de la conviction morale qui faisait consentir les esclaves, qui étaient vingt fois plus nombreux que leurs maîtres, à rester esclaves; sans quoi on ne comprendrait pas comment parmi les centaines de millions d'hommes qui ont été vendus dans les marchés juifs, grecs, romains ou gaulois, il ne s'en trouva jamais qui se soient levés dans leur dignité et dans leur force, et qui aient acheté leurs acheteurs; sans quoi il serait monstrueux, incroyable, inouï, que tant de grands génies de l'antiquité, qui étaient esclaves ou fils d'esclaves; qu'Ésope, qui a été le précepteur de la Grèce; que Phædon, qui a été le disciple de Socrate; que Térence, qui a été l'écrivain

le plus élégant de l'Italie; que Plaute, que Phèdre, qu'Horace, des poètes, d'immortels poètes, qui avaient la raison et la poésie, l'idée et la forme, qui comprenaient et qui pouvaient parler, ne se soient pas récriés une fois, une seule fois, en faveur des esclaves leurs frères; sans quoi enfin il serait resté dans la mémoire des peuples, dans les légendes, dans les hymnes, dans les poëmes, quelque chose de cette époque terrible, sacrilége et abominable, où des hommes auraient enchaîné de propos délibéré d'autres hommes, leur auraient ôté, non-seulement leur liberté, mais beaucoup plus que cela, leurs familles, leurs droits, leur personnalité, leur nom; beaucoup plus que cela encore, la foi en eux-mêmes, la conscience de la noblesse et de la sainteté de leur nature.

Or, en admettant la théorie que nous avons déduite et que les faits justifient, tout s'explique, tout devient simple, facile et naturel. Les législations diverses et les passages des poètes qui se réunissent pour témoigner de la primitive autorité absolue des pères de famille, donnent l'intelligence de la formation spontanée de l'esclavage, lequel se trouve ainsi contemporain de la liberté, c'est-à-dire n'a pas de commencement, et date de la naissance même des hommes. Une fois accepté sans hésitation dans la famille, on comprend sans peine comment l'esclavage l'a franchie, et comment un fils, vendu, donné, engagé ou perdu par son père, devient le serviteur d'un maître étranger, sans que rien change dans son état et sans qu'il ait quelque chose à regretter ou quelque chose à craindre; il devient esclave, d'esclave qu'il était. Les choses étant à ce point, arrive la généralisation des familles, leur réunion dans la cité ou dans l'état, et alors les faits déjà existans sont constatés, régularisés et sanctionnés; les mœurs se font lois, les coutumes s'écrivent, l'esclave reste encore esclave. Il n'y a rien dans tous ces changemens qui doive le blesser ou le révolter. La société n'est pour lui que la continuation de la famille; il est ce qu'il fut; et les lois n'ajoutent pas une maille au fouet du père. Voilà une explication, que nous sommes le premier à proposer, des temps primitifs de l'histoire, et pour laquelle nous sommes forcé de restreindre nos preuves. Nous nous sommes convaincu qu'il n'y a pas d'objection grave à lui faire, et nous trouverions certainement des difficultés insolubles à toute théorie qui ne serait pas dans le sens de celle-là.

C'est en suivant le fil de ces idées que nous arrivons à faire comprendre comment, dans l'histoire de tous les peuples, il y a toujours deux races ennemies en présence l'une de l'autre, la race patricienne et la race plebéienne, comme on disait à Rome; les races nobles et les races roturières, comme on dit parmi nous. Les races nobles sont le prolongement historique des anciens pères de famille; les races roturières ou bourgeoises sont le prolongement des esclaves. Nous donnons là notre pensée en masse, nous la donnerons en détail bientôt; l'affirmation d'abord, les preuves ensuite.

L'histoire des races nobles et l'histoire des races esclaves ou bourgeoises contiennent l'histoire même de l'humanité. Tout vient de là, tout s'explique avec cela. Les races nobles sont un sujet magnifique d'étude, plein de choses fecondes, neuves, curieuses au plus haut point. Nous le traiterons certainement et sans tarder, parce que les idées que nous exposons au sujet des esclaves deviendront de la dernière évidence, complétées par les idées que nous exposerons sur les maîtres. Aujourd'hui, nous y renonçons; nous coupons l'une des branches de notre théorie historique pour la reprendre, la rajuster, la regreffer en son lieu. Nous allons poursuivre les races esclaves dans tous les accidens de leurs fortunes et de leurs métamorphoses sociales, et faire voir par quel chemin ont passé les fils et les serviteurs des héros des temps primitifs pour devenir le peuple souverain des temps présens.

Il est facile de concevoir comment les esclaves se multiplièrent dès les premiers siècles de l'histoire, au point de former beaucoup plus des trois quarts de toutes les populations. En prenant l'esclavage dans la famille, on trouve qu'il n'y avait qu'un maître, qui était le père, tandis qu'il pouvait y avoir cinquante serviteurs dans les enfans. De là le nombre restreint des hommes de race noble, et le nombre infini des hommes de race esclave. Nous nous servons des mots de race libre et de race esclave, quoique l'espèce humaine sorte évidemment du même lit, parce qu'une fois saisis par l'esclavage, les serviteurs ont réellement vécu et multiplié à part, marqués parmi chaque nation d'un sceau indélébile, et qui a résisté à toutes les réhabilitations. Toujours, partout, les anoblis eux-mêmes ont été montrés et moqués. Le mot d'Horace à Ména, affranchi de Pompée et opulent, est d'une profonde vérité historique :

« La fortune ne change pas la race; » ce n'est pas, du reste, encore le moment de nous appesantir sur ceci.

Dès les premiers temps, avons-nous dit, les esclaves se trouvèrent séparés des hommes libres et firent race à part; ils allèrent nourris et vêtus d'une façon propre et spéciale. Les Juifs leur perçaient l'oreille (1), les Grecs et les Romains les marquaient au front, d'où le nom de Stichus était resté commun et général parmi les esclaves. Dès le temps d'Homère, leur régime alimentaire était réglé et ils ne mangeaient pas de pain. Dans l'Odyssée, le pain est nommé la nourriture des fils de Jupiter, c'est-à-dire des nobles (2), et il y a un passage où Ulysse se vante d'être, après Ajax, le plus remarquable parmi les hommes qui mangent du pain (3). L'usage exclusif du pain parmi les races nobles se trouve confirmé par un passage de Lucien (4), et établi d'une manière générale et péremptoire par Pline l'ancien, dans ses histoires (5). Il paraît, du reste, que les esclaves se nourrissaient, en Italie et en Grèce, avec de la chair de porc (6), avec des raves (7), avec des cardes (8), avec de l'ail, du persil (9) et des ognons (10). Le fait des ognons est conforme à ce que dit Hérodote dans le livre de ses histoires, intitulé *Euterpe*, que Chéops dépensa mille talens en ognons pour nourrir les ouvriers qui bâtirent la grande pyramide d'Égypte. Un vers de l'Art poétique d'Horace (11) paraît établir que les esclaves et les pauvres gens de Rome vivaient aussi de pois et de noix. On s'explique facilement

(1) Exode, ch. XXI, v. 6.

(2) Odyss. lib. III, v. 478, 479.

(3) Odyss. lib. VIII, v. 118.

(4) Lucian. Libell. ad Timoclen.

(5) Plin. Histor. lib. XIX, cap. IV.

(6) Odyss. lib. XIV, v. 409.

(7) Plin. Histor. lib. XIX, cap. V.

(8) Ibid., cap. IV.

(9) Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpillumque, herbas contundit olentes.
(Virgil. Eglog. II, v. 9, 10.)

(10) Plin. lib. XXVI, cap. XII.

(11) Nec, si quid fricti ciceris probat et nucis emptor.
(Horat. ad Pison., v. 249.)

ainsi comment les races esclaves, séparées des races libres par les idées morales, par le travail physique, par le vêtement qui était misérable, par la nourriture qui était malsaine, en se reproduisant entre elles, dans leur abjection et dans leur pauvreté, finissaient par dégénérer, par décroître, moissonnées par des maladies qui leur étaient propres, ainsi que l'attestent Tite-Live et Pline l'ancien, et qui ont disparu, au grand étonnement de la médecine, à proportion que l'esclavage s'est effacé devant la liberté.

Nous n'avons nul moyen d'estimer combien de temps se prolongea dans l'histoire l'esclavage pur, c'est-à-dire l'esclavage sans affranchissement. Il y a déjà des affranchis dans la Bible et dans l'Odyssée. Avant d'arriver à la période où les affranchissemens se multiplièrent, qu'on nous permette quelques considérations importantes sur l'état de la société primitive où tous étaient encore maîtres ou esclaves.

Une chose qui est d'une grande lumière dans l'étude de la formation des sociétés, c'est que durant la période primitive de l'esclavage pur, il n'y avait pas encore de mendians. On n'est mendiant, en effet, qu'autant qu'on n'a pas de quoi vivre; or un esclave est nourri par son maître. Il n'y avait pas de mendians dans nos colonies pendant les premières années de leur existence, et il n'y en a même pas encore, malgré l'affranchissement d'un grand nombre d'hommes de couleur. Blackstone fait remarquer judicieusement, dans son commentaire sur les lois anglaises, sans soupçonner toutefois la valeur générale et humaine du fait local qu'il rapporte, que la grande quantité de pauvres qui couvraient déjà l'Angleterre de son temps, et à la subsistance desquels le gouvernement avait jugé nécessaire de pourvoir, dès le règne de Henri IV, par une aumône élevée à la régularité et à la permanence d'une taxe normale, provenait principalement des nombreux affranchis émancipés sans précaution durant le moyen-âge, et jetés sans prévoyance dans la société. Les monastères, avec leur magnifique organisation d'hôtelleries gratuites et de maladreries, les nourrirent et les entretinrent du mieux qu'ils purent pendant longtemps; mais la réforme ferma impitoyablement les monastères, changea les ouvriers en pauvres, et les pauvres en voleurs. L'Angleterre offre même, dans son histoire civile, ce caractère qui lui

est propre, que les émancipations s'y sont opérées, beaucoup plus que partout ailleurs, d'une manière prompte, immédiate, pour ainsi dire d'un seul coup et sans faire passer les esclaves par l'intermédiaire du servage. Dans les autres pays, en France par exemple, et les nombreuses chartes inventoriées dans le catalogue de Bréquigny en font foi, les affranchissemens du moyen-âge ont produit moins de pauvres, parce que, sans aucune préméditation certainement, et seulement par l'effet d'une inspiration heureuse, et l'on peut dire providentielle, ils ont été faits graduellement et au moyen du patronat. Ainsi, en Angleterre, il paraît qu'on mettait les esclaves en liberté pure et simple; en France, on ne les affranchissait qu'à demi, et on les mettait en servage, qui était un noviciat de la liberté. On donnait à l'esclave une portion de terre à cultiver, moyennant cens ou rente annuelle; cette espèce de bail fait de maître à esclave, et qui n'était pas de droit civil, mais qui formait l'un des élémens de la législation coutumière à venir, se prolongeait plus ou moins selon l'activité et la probité de l'esclave. On le faisait pour dix ans, pour vingt, pour trente, pour une génération, pour deux, quelquefois pour trois. Il n'est pas à notre connaissance qu'il existe aujourd'hui aucun de ces contrats faits de maître à esclave, à moins que dans les anciennes études de notaires, mines fécondes pour l'histoire civile, où il n'est pas rare de trouver des titres du XIIIe siècle et que personne encore n'a eu la pensée de fouiller; mais les baux des esclaves se faisaient d'après un système de concessions emphythéotiques, dont les premiers élémens existent dans le code de Théodose, qui se poursuit régulièrement à travers le moyen-âge, qui arrive à son plus grand développement au XIIIe siècle, et sur lequel il y a, dans les chartes, des documens on ne peut pas plus explicites et plus nombreux. Ces sortes de contrats avaient cet avantage que, lorsqu'ils étaient à long terme, par exemple pour trois générations, il se passait un siècle pendant lequel l'action du maître sur l'esclave était bridée et en quelque sorte amortie, tandis que l'esclave, à peu près libre de fait, prenait l'allure et les façons d'un père de famille, devenait industrieux, économe, rangé, prévoyant, accumulait de petits profits et les léguait à ses enfans. Au bout d'un siècle, lorsque trois générations s'étaient éteintes, le maître était bien moins maître, l'esclave bien

moins esclave. L'un et l'autre avaient un peu oublié d'où ils venaient, pour ne voir que là où ils étaient. Chose singulière! on peut voir, dès le XIIIe siècle, comme une immense réconciliation des hommes et des choses, que la Providence avait tenues séparées pendant cinq mille ans. Tandis que les fils des anciens esclaves osaient s'approcher un peu moins courbés des fils des anciens maîtres, il se passait autour d'eux un phénomène tout-à-fait pareil. Les petites cabanes, les petites maisons, les petits hameaux, les petites bourgades, commençaient à s'aventurer peu à peu dans les champs, à la face des châteaux forts debout encore au sommet des collines, comme de noires sentinelles qui veillaient sur la France féodale, et qui, les pieds éperonnés de poternes et la tête morionnée de créneaux, laissaient s'avancer ces voisins nouveaux, timides et ébahis, on eût dit pour se délasser de leur majesté solitaire.

Ce n'est donc guère des esclaves agricoles, lesquels sont à peu près tous devenus de petits propriétaires, que les pauvres qui se voient en France sont originairement sortis, mais des esclaves à métiers, des esclaves industriels, lesquels n'ont pas pu, en raison du genre de leurs travaux, être compris dans le système des concessions emphytéotiques. Voilà pourquoi il y a moins de pauvres en France qu'en Angleterre; mais, en somme, et d'une manière générale, soit en France, soit en Angleterre, soit ailleurs, soit dans l'histoire moderne, soit dans l'histoire ancienne, partout et toujours, l'émancipation des esclaves est la cause première et universelle du paupérisme et de la mendicité.

Voilà déjà plusieurs années que les économistes écrivent sur les causes du paupérisme, sans avoir trouvé celle-là, qui est la première de toutes, la plus générale, la plus réelle, la plus permanente. Il est vrai que la science dite économique n'est, jusqu'à présent, dans sa partie positive, qu'un grand tas de faits sans lien, et, dans sa partie théorique, qu'un grand fouillis d'idéologie plus ou moins creuse. N'ayant rien étudié sérieusement, elle ne sait rien positivement, ce qui paraît lui avoir été un motif de s'appeler science. Que fallait-il cependant pour découvrir et constater que l'émancipation des esclaves est la cause générale de la mendicité? Il fallait remarquer d'abord que le paupérisme est un fait

social, humain, à ce qu'il paraît, puisqu'il se manifeste chez tous les peuples ; qu'il n'y a que les peuples à esclaves qui n'en soient pas infestés, c'est-à-dire les peuples à esclaves avant la période des affranchissemens nombreux, et que, dès que les émancipations se multiplient, les mendians se montrent. Ensuite il fallait remarquer encore que la grande irruption des mendians en Europe s'opère du nᵉ au vıᵉ siècle de l'ère vulgaire, c'est-à-dire au moment où la masse des affranchis chrétiens vint s'ajouter à la masse des affranchis païens, et que cette irruption se manifeste d'une façon bien éclatante par l'organisation régulière des hôpitaux, qui étaient inconnus des anciens, chez lesquels il n'y avait que des maladreries privées, des infirmeries, comme nous disons, où chacun faisait traiter et nourrir ses esclaves. L'histoire, ainsi observée, pouvait fournir des données premières à la science des économistes; mais il a paru beaucoup plus court de se passer des faits que de les apprendre.

Toutes les fois donc qu'on trouve un mendiant mentionné dans des livres primitifs, on peut être certain que ces livres appartiennent à une époque où un grand nombre d'esclaves ont déjà été émancipés, c'est-à-dire à une époque secondaire. Il en est de même des livres où se trouvent mentionnés des mercenaires, car le mercenaire antique n'est autre chose que l'esclave devenu entièrement libre et auquel on achète son travail de gré à gré. Il y a des mercenaires cités dans le Lévitique (1), il y en a dans l'Odyssée (2). Plutarque cite des vers d'Hésiode (3) tirés du poème des *Travaux et des jours*, où il est également fait mention de mercenaires, mais ce passage d'Hésiode ne se trouve pas dans son poème tel qu'il nous est parvenu. En revanche, il y a un autre endroit où il est question de mendians, ce qui revient tout-à-fait au même (4). Nous concluons de ces témoignages que les livres de Moïse, l'Odyssée et les poèmes d'Hésiode forment synchronisme dans le développement de l'histoire civile des Juifs et des Grecs. Nous avons lu l'Iliade mot

(1) Chap. xxv, v. 6.

(2) Odyss., lib. XI, v. 483.

(3) Plutarque. Vie de Thésée.

(4) Opera et Dies, lib. II.

pour mot, tout préoccupé des idées que nous exposons ici, et nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas un hémistiche où il soit question de pauvres; ce n'est pas le seul motif que nous aurions à alléguer, pour montrer comment il est historiquement impossible que ce poème ne soit pas de quelque peu antérieur à l'Odyssée.

Le seul moyen qu'il y ait de constater avec assez de précision l'époque reculée où commencèrent à s'opérer les premiers affranchissemens, c'est donc de rechercher à quel moment font leur apparition dans l'histoire les pauvres et les mercenaires; car il ne peut y avoir, ainsi que nous l'avons déjà dit, ni pauvres, ni mercenaires aux époques d'esclavage pur, qui sont les époques primitives. Il ne paraît pas que, dans les temps reculés, les affranchissemens se soient faits rapidement et avec profusion. Les esclaves étaient affranchis un à un, selon leurs mérites, et quand il plaisait aux maîtres. On ne remarque nulle part, chez aucun peuple ancien, aucun encombrement de pauvres, aucun embarras de mercenaires, ou même, ce qui est un symptôme de nature tout-à-fait identique, aucune société de voleurs dans les grandes villes. Les grandes villes en effet ne sont jamais infestées de voleurs qu'à l'époque où le système de maisons en paté, en masse, en îles, *insulas*, comme les appelle l'architecture romaine, succède au système des maisons isolées, des hôtels; et l'agrégation des maisons dans les villes n'arrivant jamais, comme nous le montrerons plus bas, qu'à la formation des bourgeoisies, trouver des voleurs formés en compagnies secrètes et nocturnes dans une ville, c'est constater qu'elle est bâtie dans le système des maisons en pâté, par conséquent que la population en est organisée en bourgeoisie, et qu'il s'est fait antérieurement à cette bourgeoisie un grand nombre d'affranchissemens, puisque, ainsi que nous l'établirons, c'est avec les affranchis que les bourgeoisies se sont constituées. D'ailleurs, il est certain que les voleurs ont été produits primitivement par les mercenaires sans travail, et les mercenaires eux-mêmes ont été produits par les émancipations; d'où il suit, comme nous disions, que l'existence des voleurs prouve le même fait que l'existence des mercenaires. Les premiers voleurs qui se rencontrent dans l'histoire, ce sont les pirates, parce que les bords des fleuves et les bords de la mer ont été les premiers lieux fréquentés; et il y a dans le sixième livre des *Lois*

de Platon un endroit où il est dit positivement que les pirates qui couvraient les côtes de la grande Grèce étaient des esclaves fugitifs.

C'est donc d'une manière individuelle que les affranchissemens se sont faits dans les temps anciens, et c'est là ce qui explique la venue tardive des bourgeoisies, et l'avantage qu'ont eu les peuples anciens de n'être point encombrés de mendians et de voleurs, deux plaies sociales que l'émancipation a ouvertes. Quand on se rapproche de l'ère vulgaire, on rencontre quelques exemples d'émancipations générales faites par des chefs de parti dans les guerres civiles, ou par quelque général d'armée aux abois. Mithridate employa un corps de quinze mille esclaves contre les Romains (1); Marius, dans sa lutte avec Sylla, fit publier à son de trompe qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui voudraient s'enrôler, mais il ne s'en présenta que trois (2). Pendant la campagne de Sicile contre Sextus Pompée, Auguste affranchit vingt mille esclaves pour en faire des matelots (3). Ce sont là quelques exemples d'émancipations par masses, auxquels on en pourrait ajouter quelque autre; mais en définitive et en somme, lorsque le paganisme livra l'univers ancien au christianisme, les affranchis n'y abondaient pas.

C'est principalement le christianisme qui a multiplié les émancipations. Ajoutez à cela que le bouleversement que subit tout le monde connu par le démembrement de l'empire, favorisa singulièrement les évasions des esclaves. Ce n'est pas néanmoins que le système des émancipations en masse prévalût; elles continuèrent à se faire une à une, mais elles s'opérèrent d'une manière plus fréquente et plus continue. En quatre mille ans, la civilisation antique n'avait pas jeté assez d'affranchis dans la société, pour qu'elle en fût gênée et obstruée, tandis qu'en moins de trois siècles, le christianisme les avait multipliés avec tant d'imprévoyance politique et tant de profusion charitable, que ces pauvres gens, livrés prématurément à eux-mêmes, au milieu d'un monde bouleversé et égoïste, dont ils n'avaient pas l'expérience, se trouvèrent, à leur insu, dans une effroyable misère. C'est en effet dès les trois premiers siècles que

(1) Plutarque. Vie de Sylla.

(2) Plutarque. Vie de Marius.

(3) Suétone. Vie d'Auguste, chap. XVI.

les mendians parurent en Europe comme un phénomène jusqu'alors inconnu, et plein de menaces redoutables, qu'il n'a, hélas! que trop rigoureusement tenues. Dès ce moment, l'aumône individuelle se trouva insuffisante; il fallut faire intervenir la société toute entière, et l'on trouve dans le code de Théodose deux rescrits de Constantin, des années 315 et 322, qui sont les premiers actes publics sur les pauvres qui se lisent dans les législations de l'occident. Le second, qui est adressé à Ménandre, préfet du prétoire, témoigne, ainsi que nous l'avons dit, que les affranchissemens ayant produit les pauvres, ce furent ceux-ci qui produisirent les voleurs.

D'ailleurs, quelles qu'aient été l'époque et l'abondance des émancipations dans les temps primitifs, leur histoire conduit à poser ce grand principe, que c'est l'affranchissement des esclaves qui a enfanté le prolétariat, c'est-à-dire, sans nous occuper du sens qu'avait le mot *proletarius* dans la langue latine, cette masse d'hommes qui ne possèdent que leur corps et que leur industrie, espèce de trident redoutable, dont les trois branches sont les mercenaires, les mendians et les voleurs. Cette masse d'hommes est commune à tous les peuples, puisque tous les peuples ont eu des esclaves; mais elle a été enflée singulièrement par le christianisme, et elle pèse de tout le poids d'un arriéré de six mille ans sur les sociétés modernes.

Les prolétaires sont donc les fils des anciens esclaves, des anciens fils de famille, donnés, troqués, vendus par les pères de la période héroïque. Cette grande, active, terrible, poétique et malheureuse race, chemine, depuis le commencement du monde, à la conquête du repos, comme Ahasvérus, et peut-être, comme lui, n'y arrivera-t-elle jamais. Elle a aussi sur sa tête une vieille malédiction qui lui ordonne incessamment de marcher. Tout ce qu'elle a gagné à sa fatigue séculaire, c'est qu'Homère et Platon lui disaient: « Marche! tu n'arriveras pas dans ce monde »; et que saint Paul lui a dit: « Marche! tu arriveras dans l'autre. » Elle marche donc, depuis soixante siècles, toute couverte de railleries et d'opprobres, et sans qu'on lui tienne compte de ses vertus ou de ses douleurs; elle n'est pas plus belle pour avoir produit Aspasie; elle n'est pas plus illustre pour avoir produit Phédon; elle n'est pas plus brave pour avoir produit Spartacus. Quelles qu'aient été sa patience, son intelligence et sa vertu, on ne l'a jamais appelée fille des dieux, comme la race

noble; et Platon lui-même, qui avait été pourtant l'esclave du roi Denis, lui jetait les vers du poète, où il est dit que l'esclave n'a que la moitié de l'ame humaine (1). Fatalité singulière! les affranchissemens eurent beau venir et rompre la chaîne des esclaves; le cou leur resta pelé, comme au chien de la fable; et un des leurs, un fils d'affranchi, Horace, au plus beau moment de la philosophie et de la civilisation antiques, leur lançait à la face leur éternelle souillure : l'argent ne change pas la race! Qu'ils eussent gagné cet argent par les fatigues du corps ou par les fatigues de l'intelligence, avec la main ou avec la tête; qu'ils eussent été marchands ou soldats, sénateurs ou philosophes, on leur criait également : « L'argent ne change pas la race! » Cette malédiction du sang était implacable. Ventidius Bassus avait beau devenir consul, on lui disait : «Vous avez été décrotteur et palefrenier (2).» Maximin, Galère, Macrin, Pertinax, Auguste même, avaient beau devenir empereurs, on disait à Maximin : « Vous avez été maréchal ferrant (3); » à Galère : « Vous avez été porcher (4); » à Macrin : « Vous avez été esclave (5); » à Pertinax : « Vous avez été potier (6) : » et on allait jusqu'à écrire sur le marbre de la statue d'Auguste, du vivant même de ce maître du monde : « Votre grand-père était mercier, et votre père était usurier (7) ».

Si cette réprobation éternelle et universelle contre les races affranchies ne ménageait pas les plus hautes et les plus illustres têtes, jugez si elle faisait grâce au prolétariat humble, pauvre et dégradé? La famille noble le tenait hors de son foyer, la société civile hors de ses prérogatives. Il naissait, vivait et mourait à part des autres hommes; et, comme on dit de certains fleuves qui coulent dans le même lit sans mêler leurs eaux, le prolétariat et la gen-

(1) Ἥμισυ γάρ τ' ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύοπα Ζεὺς
Ἀνέρος, εὖτ' ἄν μιν κατὰ δούλιον ἦμαρ ἕλησιν.
(Odyss. lib. XVII, v. 322, 323.)

(2) Aulus Gell. Noct. attic., lib. XV, cap. IV.

(3) Eutrop., lib. XIX, cap. II.

(4) Aurelius Victor. De vitâ Galeri.

(5) Jul. Capitol. De vitâ Macrini.

(6) Jul. Capitol. De vitâ Pertinacis.

(7) Sueton. De vitâ Cæs.-August., cap. II.

tilité, l'affranchissement et la noblesse se touchaient, se coudoyaient, se côtoyaient sans jamais se combiner et se laisser aller l'un dans l'autre.

Aussi les prolétaires, chassés de la famille et de la cité noble, repoussés du foyer et de l'amphictyonie, devaient-ils être instinctivement, providentiellement conduits à quelque société nouvelle où ils pussent reposer leurs têtes. Dieu leur donna cette société, une société en effet nouvelle, inconnue des anciens pères de famille, des anciens héros, des hommes divins primitifs; une société timide, soumise, dégradée, comme eux, maudite, comme eux, LA COMMUNE! Oui! partout, toujours, dans l'antiquité, au moyen-âge, chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Francs, les affranchis s'organisèrent en une société propre aux races esclaves, qui est la commune; la commune, qui s'est développée comme toutes les choses qui naissent; la commune, pauvre petit nid de hiboux, qui est devenu assez grand pour l'envergure des ailes.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

BULLETIN.

Les plus grands malheurs tombent à la fois sur l'Espagne. Aprés une guerre de trois ans qui a énervé le pays et fortifié la faction carliste, voici que les principales villes, Sarragosse, Cadix, Cordoue, Séville, Malaga, entonnent l'hymne de Riego, proclament la constitution de 1812, et pendent leurs gouverneurs. Quand même cette constitution ne rappellerait pas des souvenirs de réaction et de misères, quand même elle serait un chef-d'œuvre de sagesse politique, ce ne serait pas moins une folie que d'exhumer ce symbole intempestif; avant de songer à la charte de 1812, il faut s'occuper de la guerre civile de 1836 : l'Espagne serait sauvée, si un homme capable savait utiliser toutes ces ardeurs et les tourner contre don Carlos. Quant aux puissances signataires du traité de la quadruple alliance, interviendront-elles? non sans doute; mais on peut croire que les secours indirects, par voie d'enrôlement, deviendront plus sérieux, plus efficaces, et qu'une grande capacité militaire sera appelée au commandement de la légion étrangère.

Les enfans émancipés de la métropole espagnole, les Mexicains se montrent plus énergiques dans la guerre qu'ils font au Texas révolté. La capture de Santa-Anna est un évènement qui les afflige sans les abattre. Le gouvernement est confié à d'autres mains, et de nouvelles forces sont préparées contre l'insurrection, que fomentent assez ouvertement les États-Unis. Quand on entend dans la chambre des communes anglaises, M. B. Hoy, révéler que le Texas veut, à l'exemple de l'état de Michigan, se réunir aux États-Unis, pour continuer librement l'infame *trafic des noirs*, on est tenté de rire des mystifications que la philantropie de notre pauvre vieille Europe subit chaque jour dans le Nouveau-Monde, ce pays vierge, cet asile des républiques, des idées neuves, du progrès et de la vertu. Quand on songe, si l'on en croit le même M. Hoy, que la proportion des vaisseaux négriers partant de Cuba est progressive, on doit déplorer l'impuissance des théories contre le fait.

Pour dire un dernier mot sur l'Espagne, il faut enregistrer le démenti donné par les feuilles officielles à la nouvelle du rappel de M. de Rayneval. La mission de M. Bois-Lecomte n'est que temporaire.

Le roi de Naples remplit à merveille son rôle d'hôte royal. Sa majesté sicilienne ne s'est pas flattée d'étudier la France à l'Opéra, dans les petits théâtres, les fêtes et les jardins publics de la capitale; elle veut

emporter d'ici de plus sérieux enseignemens, des notions dont le profit doit revenir à son royaume. Les prisons, les hôpitaux, les bibliothèques, les monumens historiques, ont été l'objet de ses visites. Dans ses excursions, le roi de Naples semble jouir de la simplicité de son cortége, de la bonhomie de sa tenue. On le reçoit sans faste, il questionne sans morgue, et reçoit des réponses d'autant plus précieuses pour lui, qu'elles ne sont jamais embarrassées par l'appareil d'une étiquette gênante : c'est ainsi qu'il a visité le Jardin-des-Plantes, le Palais-de-Justice, les greniers d'abondance, la prison de la Roquette, en un mot tous les établissemens d'art et d'utilité publique. Des manœuvres ont été exécutées au Champ-de-Mars par plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie. Les honneurs de cette fête militaire lui ont été faits par le duc de Nemours tout seul. Le prince royal était indisposé, et le duc de Joinville vient de s'embarquer à Toulon, en qualité de lieutenant, sur la frégate *l'Iphigénie*.

Paris est livré, depuis dix jours, à des alarmes du moyen-âge; comme au temps de la cour des Miracles, des truands s'emparent la nuit de nos rues et y installent l'assassinat et le vol. De quoi faut-il s'étonner, si ce n'est de la mansuétude, de la philanthropie et de la bêtise des voleurs? Paris n'est pas gardé. On ne rencontre de patrouilles que de dix heures à minuit, c'est-à-dire quand les rues sont fréquentées. D'ailleurs, que signifient des patrouilles faites par des hommes vêtus d'un uniforme visible à deux cents pas, armés de fusils reluisans, et qui marchent au pas, en cadence, traînant leur bruyante chaussure sur des trottoirs sonores? La garde nationale, qu'on entasse sans nécessité dans les corps-de-garde, préférerait un service organisé avec intelligence, et qui confierait aux habitans de chaque quartier la sûreté de leurs rues. N'est-ce pas aussi pour mieux protéger les entreprises des industriels nocturnes que les cafés, les restaurans, tous les magasins doivent être fermés, sous peine d'amende, à onze heures du soir? de telle sorte qu'un homme pourrait très bien mourir de faim et de soif en pleine capitale de France, et que les voleurs font impunément la chasse aux hommes et aux bourses sans être inquiétés par la vue d'une seule maison ouverte et éclairée. Quoi de plus barbare que cette ordonnance de couvre-feu! et pourquoi les tripots seuls en sont-ils exceptés? Passé minuit, on ne doit pas manger, on n'a que le droit de perdre son argent à la roulette.

L'Académie-Française a tenu sa séance annuelle le 11 août. On se demande comment ce corps, dont les membres pris à part sont tous gens d'esprit et de goût, ne produit rien, ne fait rien qui soit empreint de goût ou d'esprit. Dans cette petite salle ronde, où l'on peut voir à dix pas de soi l'extravagant toupet et l'enluminure provoquante de M. de Salvandy, le buisson de cheveux qui couvre les épaules de M. de Jouy, il n'y a que du sommeil, de l'abattement et de la fatigue.

La séance de jeudi dernier était consacrée à la distribution de plusieurs prix, dont le plus ridicule est depuis long-temps le prix d'éloquence : à la tribune, au barreau, dans la presse, en France, en Angleterre, vous cherchez un homme éloquent, et vous en trouvez par siècle un ou deux

N'allez pas plus loin que le Pont-des-Arts; l'Académie fait des hommes éloquens par brassées; elle en fait un tous les ans et lui donne un brevet de style moyennant lequel il n'obtiendrait pas un feuilleton dans le plus petit journal, dans la moindre *Abeille*, dans le moindre *Garde national* de département.

L'Académie avait plusieurs fois mis au concours, pour sujet du prix d'éloquence, le *Courage civil*. Il paraît que cette fois les éloquens n'affluaient pas : les uns avaient soutenu cette thèse : que le courage civil c'est celui du sapeur-pompier; les autres que c'est celui de la garde nationale. Un écrivain plus facétieux avait voulu prouver que le courage civil est l'attribut des habitués de séances académiques. Les immortels commençaient à désespérer, l'éloquence allait périr, quand un jeune homme a bien voulu s'amuser à faire bavarder pendant deux heures Michel Montaigne et le chancelier de L'Hospital. Nous avons du lauréat qui a confectionné cette immense tartine une opinion meilleure que celle qu'il professe sans doute pour ses juges. M. Faugère, pas plus que nous ne soupçonnait la moindre éloquence dans son discours. Il n'y a que l'Académie pour trouver ces choses-là. M. Faugère a supposé un dialogue entre les deux graves philosophes du XVIe siècle. Il a écrit ses deux cents pages de conversation, naturellement, sans efforts, comme on boit, mange et dort. M. Faugère n'a pas fait la moindre recherche, n'a introduit dans son discours aucune allusion aux faits du temps; il a fait de la philosophie générale, de la morale de tous les pays, sans la marquer au cachet d'aucune époque, en la saupoudrant de citations latines qui ne coûtent ni frais de mémoire ni frais de travail, comme celles-ci : *O rus quandò te aspiciam, — si fractus illabatur orbis. — Frappe, mais écoute.* En fait de souvenirs historiques, il a rappelé les sénateurs romains tués par les Gaulois sur leurs chaises curules, Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce. Avec ce style bourgeois, vertueux et fleuri comme une ordonnance de police, avec cette érudition de lithographies et de *de viris*, M. Faugère a tranquillement gagné sa médaille de 3,000 fr. qu'il est venu lui-même recevoir des mains de M. Nodier. Son discours a été lu par M. Salvandy, et applaudi par M. Jouy, qui frappait en outre le plancher avec le fourreau d'une large épée à dragone, espèce de *Durandal* qu'il porte au côté.

Opéra.—Enfin la déesse a quitté son Olympe; la gracieuse sylphide a secoué de ses ailes les brouillards humides qui la retenaient loin de nous; ou, pour parler plus simplement, Mlle Taglioni est rentrée à l'Opéra mercredi. En général, on a fait, à propos de Mlle Taglioni, un étrange abus de poésie aérienne. Il est à remarquer qu'on parle plus de ses ailes que de ses pieds. Elle ne danse pas, elle vole; si elle s'enlève, c'est pour balancer le feuillage et caresser les oiseaux du vent de son écharpe; son poids réjouit l'air, son nom est un murmure à peu près comme celui des bois et des fontaines. Autant de paroles en l'air, aussitôt dites qu'oubliées, plus frivoles que l'art de Mlle Taglioni; car elle, qui pense à l'oublier? Plus son absence est longue, plus son retour est attendu, applaudi, fêté. Dailleurs,

qu'importe tout cela? chaque année a ses travers, ses saisons, ses gloires et ses comparaisons. Il fut un temps, déjà loin de nous, où tout homme se croyait obligé de parler de la voix du rossignol, à propos du gosier de Mme Damoreau, ou de la flûte de M. Tulou.

L'assemblée était nombreuse, et le public obéissait ce soir-là à je ne sais quel sentiment de curiosité qui donnait à cette représentation un intérêt bien vif. Au lever du rideau, quand la sylphide a paru dans la cabane, les témoignages les plus flatteurs l'ont accueillie; Mlle Taglioni a répondu par un sourire gracieux, qui ne vaut pas le sourire si charmant de Fanny Ellssler. Puis, un moment après, elle s'est enlevée aussi flexible, aussi légère, aussi merveilleuse que jamais; à la voir si souple, si exercée, et si légère, on ne croyait plus à ses dix-huit mois de repos; il semblait qu'elle n'avait fait que danser tout le temps de son absence. Dès-lors toute inquiétude avait cessé, les applaudissemens éclataient de toutes parts, le public venait de retrouver sa danseuse, et la danseuse son public enthousiaste et passionné comme autrefois. Elle a été tout le soir naturelle, vive, insouciante, heureuse de danser, parce que la danse c'est sa vie, et non son art. Après le pas du second acte, une pluie de bouquets a fondu sur elle comme pour l'ensevelir. A propos de ces fleurs, il faut dire qu'elles étaient au moins fraiches et vermeilles, et contrastaient singulièrement avec les tristes couronnes que portent maintenant ces pauvres sylphides. Rien n'est plus vieux, plus décrépit, plus tombé en guenilles que l'attirail de ce ballet. Les couronnes de primevères sont flétries, les costumes jaunes et passés, les décors ruinés. Il semble que la rentrée de Mlle Taglioni était une occasion qu'on aurait pu saisir pour réparer, sans trop de frais, les outrages que le temps a faits à cette mise en scène, et renouveler les couronnes et les ailes hors d'usage. Mais l'Opéra s'abîme chaque jour dans un système de parcimonie que l'on déplore, d'autant plus qu'il vient après les magnificences de l'ancienne administration.

En revanche, si la mise en scène n'est plus guère en honneur à l'Opéra, il faut avouer que la musique y subit d'étranges traitemens. On chantait faux autrefois à l'Opéra, maintenant on y joue faux; c'est toujours cela de gagné; attendons. Dans le pas de Mlle Taglioni, au moment où la ravissante danseuse s'enlève, emportant avec elle toute l'admiration de la salle, vous entendez tout à coup sortir de l'orchestre un son discordant, bizarre, inoui, et qui ressemble assez au bruit d'une crecelle; et ce tour-là se renouvelle chaque fois qu'on représente *la Sylphide*. En vérité, on a peine à concevoir comment M. Habeneck laisse filer de pareils sons dans son orchestre, qui passe, à bon droit, pour le premier de l'Europe, après celui du Conversatoire.

Du reste, ce n'est pas le seul affront que la musique ait reçu à l'Opéra ce soir-là. Le public a pu entendre un acte du *Comte Ory* exécuté d'une assez curieuse façon. M. Dupont, qui jouait le rôle du comte Ory, s'en est tiré de manière à démontrer clairement qu'il n'y a qu'un seul ténor à l'Opéra, Nourrit, et que l'on fera bien de le ménager. La voix de M. Dupont ne manquait pas autrefois d'une certaine limpidité, qu'elle a complètement perdue aujourd'hui. On prétend que cela vient de ce qu'il ne

chante pas assez; je ne pense pas que ceux qui l'ont entendu chanter l'autre jour soient tous de cet avis. Quant à Mlle Cayot, que dire de cette ancienne prima donna du théâtre des Variétés, sinon qu'elle rendait à celle dont elle avait pris le rôle, tout juste le même service que M. Dupont rendait à Nourrit? Jamais on n'avait tant regretté Mlle Javureck. Vraiment on ne peut se faire une idée d'une pareille exécution. Chacun y contribuait pour sa part et de très bonne grace; tantôt c'était M. Dupont qui chantait faux avec Mlle Cayot; tantôt c'était Mlle Cayot toute seule; et dans ce déluge de fausses notes, Mme Dorus, cette femme de tant de goût, ne savait où poser le pied. Mme Dorus va prendre son congé, et c'est pour lui donner un avant-goût des théâtres de province que M. Duponchel a sans doute organisé cette représentation du *Comte Ory* à l'Opéra.

L'Opéra-Comique qui, s'entend aussi bien que personne en représentations de ce genre, a donné tout dernièrement *le Chevalier de Canolle*. M. de Fontmichel est un homme de talent et d'esprit; sa musique peut manquer parfois d'originalité, jamais de verve et de passion. Ce qui plaît en elle, c'est qu'elle se donne franchement pour ce qu'elle est, une musique vive pétulante, facile, colorée, et qui tend plutôt à vous distraire qu'à fonder une école. Le finale du premier acte, qui a le tort grave de commencer à la manière du finale d'*Othello*, renferme une phrase en mouvement de valse largement écrite et d'un grand effet. L'air de Mme Casimir est plein de mélodie et de fraîcheur; malheureusement il est composé tout entier avec un motif de Rossini. M. de Fontmichel fera bien de se défier, à l'avenir, de cet instinct qui le pousse vers le grand maître, et de l'admirer de plus loin. Quoi qu'il en soit, *le Chevalier de Canolle* a réussi, grace aux qualités variées qui s'y trouvent, au talent de Chollet, et malgré les roulades de Mme Casimir, qui ne se lasse pas d'abuser intrépidement de la voix la plus brillante et la plus sonore.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL. — *Le Conseil de Discipline*, par MM. Cogniard frères et Lubize. — Une des plaies de notre nouvel ordre social, c'est le biset. Qui peut compter les nuits sans sommeil qu'un biset procure à son capitaine? Veut-on le prendre par la rigueur? il se laisse traîner en prison; par la douceur? il vient monter sa garde en pantalon vert-monstre et en chapeau blanc; par l'amour-propre? en le conduisant aux postes d'honneur, à la manœuvre du Carrousel; il redouble de malpropreté, met sa giberne à gauche et son briquet à droite, ne veut pas présenter les armes, laisse passer les voitures par les guichets défendus, oublie les mots de ralliement, répond *Strasbourg* pour *Nantes*, et fume en faction. Pendant les patrouilles, il met son fusil en bandoulière, tire son sabre, glisse la lame à travers les persiennes des rez-de-chaussée et casse des carreaux, pourfend les écriteaux d'appartemens à louer, et exécute des charges à fond sur tous les chats que l'amour et les souris appellent dans la rue, puis il frappe aux portes, tire les sonnettes de nuit des accoucheurs, et fait lever tous les pharmaciens au nom de la loi. Les dégâts que pourrait causer une patrouille entière de bisets sont incalcu-

lables; aussi a-t-on le soin, pour qu'ils ne forment pas une troupe de désordre public, d'entrelarder les bisets de gardes nationaux habillés. Au corps de garde, le biset ne dort jamais et ne veut pas qu'on dorme, il prend des bouillons toute la nuit et tire ses camarades par les pieds.

A quelle classe appartient le biset? Il appartient à cette classe d'hommes qui ne prennent pas la garde nationale au sérieux, qui redoutent les horreurs nocturnes du corps-de-garde, le ronflement des épiciers, les bonnets de nuit des fruitiers, la conversation et la familiarité des charcutiers. Bien différent de ces estimables négocians, qui, trop heureux d'échapper à leurs femmes, transforment le jour de garde en jourde liesse, le biset, être indépendant, paresseux, indifférent, qui ne couche pas chez lui s'il lui plaît, ignore toutes ces jouissances de buffleterie, ces délices du poste, qui consistent à rire des coqs-à-l'âne du tambour, à boire du vin blanc le matin, et à consommer militairement trente petits verres pour honorer l'uniforme. Le biset fait donc ce qu'il peut pour ne pas monter la garde; il ciabaude, crie, geint, démoralise ses camarades; il proteste contre l'uniforme, contre le sac; il dit que c'est un impôt exorbitant, que la loi nouvelle ne passera pas aux chambres; il affecte de faire son service avec les tenues les plus burlesques. On connaît celui qui vient à la mairie, habillé en Turc, disant : « C'est mon vêtement ordinaire; » et cet autre qui, commandé par son sergent-major, pour le mardi-gras, voulut monter sa faction en arlequin, disant : « C'est le vêtement du jour. » Mais toutes ces résistances à la loi amènent souvent le biset rebelle pardevant le conseil de discipline : il y subit une séance qui ne le cède en rien pour l'agrément et la longueur, au service ordinaire de la garde; et du conseil à la prison, le chemin n'est pas long. C'est l'intérieur de ce tribunal en épaulettes, que l'on nous a représenté; et certes, ce n'est pas par la vérité, par l'absence du ridicule, que pèche ce charmant petit tableau. Les juges sont parfaitement grotesques, et les accusés presque tous ivres; une femme vient plaider pour son mari, elle injurie le conseil et se bat avec le tambour; un poitrinaire se présente entre plusieurs vins; un portier dépose sur le bureau du tribunal la botte de son locataire, et montre sur cette botte des coupures au canif qui attestent l'état déplorable des pieds de son client; un dernier *comparant*, le gendre du capitaine-président, vient sans façon se verser un verre d'eau avec la caraffe placée devant son beau-père; celui-ci fait le Brutus, repousse son gendre et le condamne à douze heures de prison. Depuis long-temps on n'a vu sur nos petits théâtres une bouffonnerie plus gaie, plus excitante que cette petite pièce, un tableau plus comiquement vrai de nos ridicules. Le capitaine est bête, important et obèse; les bisets sont d'une outrecuidance extrême. Toute cette scène du conseil est faite et jouée avec verve, et (on serait tenté de le croire) avec rancune : acteurs, auteurs, directeurs, je les soupçonne tous bisets.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

§ I.

LE CHEMIN EN FER DE BRUXELLES A MALINES.

On compte environ cinq lieues de Bruxelles à Malines. On fait ce chemin en moins d'une demi-heure sur la route en fer. A l'extrémité orientale de Bruxelles, au bord du canal, derrière un mur provisoire en planches, qui sera remplacé, j'imagine, par quelque construction élégante et digne de l'industrie nouvelle, on aperçoit la cheminée des locomotives, d'où s'échappe cette légère fumée dont la force s'évalue en chevaux. D'heure en heure, des voitures, en manière d'omnibus, qui ont recueilli des voyageurs dans les rues de Bruxelles, viennent les verser à une sorte de bureau de péage pratiqué dans la barrière en planches. On monte à la hâte dans les wagons remorqués par la machine, espèce de chars-à-bancs dont les uns sont couverts d'une sorte de capote en cuir, les autres d'une simple toile, le plus grand nombre sans capote ni toile, figurant trois degrés de fortune et trois catégories de prix. Une clochette sonne le départ. Alors la machine s'émeut, et, comme un cheval qui donne un vigoureux coup de collier, fait passer l'immense foule de wagons du repos au mouvement. La secousse que donnent les wagons en se heurtant les uns les autres serait assez forte pour faire tomber les voyageurs, s'ils n'étaient avertis de se tenir assis. La machine se

ment d'abord avec lenteur ; mais bientôt elle s'anime, elle s'emporte, elle vole comme si elle fuyait devant le bruit du char qu'elle traîne après soi : elle va aussi vite que l'impatience la plus forte de l'homme; elle mène son corps aussi rapidement que sa pensée.

La route de Bruxelles à Malines traverse un charmant paysage. Ce sont d'immenses prairies, avec des bouquets d'arbres çà et là, une plaine verte et fraîche, où paissent des troupeaux de vaches, à la robe éclatante, qui s'enfuient à l'approche de la puissante machine. Quelques-unes, moins peureuses, ou plus accoutumées à ce bruit, lèvent la tête et mugissent; d'autres continuent de paître sans se déranger. De distance en distance, des ouvriers voyers, préposés au balayage et à l'entretien de la route, présentent les armes aux voyageurs avec leur balai. C'est en passant devant eux qu'on peut apprécier la rapidité de la course. Il n'y a pas de regard si ferme qui les puisse fixer, et je doute qu'on reconnût son propre père sous l'accoutrement d'un de ces ouvriers. Il semble que les yeux vont sortir de la tête, et que le point qu'on veut fixer les attire hors de leur orbite. C'est une douleur vive, comme celle que causent de fortes lunettes à ceux qui ont une bonne vue. Fermez les yeux pour les reposer un moment, puis rouvrez-les ; le paysage a changé; des plaines en culture ont succédé aux pâturages, et des charrues aux troupeaux. En cinq minutes, ce qui était l'horizon est devenu le point central d'un autre horizon ; la circonférence est devenue le centre.

Un chemin ordinaire de la même longueur ne demanderait pas plus de cantonniers qu'un chemin en fer ne demande de balayeurs. Et quelle différence dans le travail! Qui oserait reprocher à l'industrie nouvelle de donner à l'ouvrier pour un simple travail de propreté, de soin, d'attention, sans fatigues accablantes, sans sueurs, le même salaire que la vieille industrie donne au cantonnier pour casser des pierres sur la route, remplir les fondrières, pousser la brouette tout le jour? Moins de fatigue pour le même salaire, moins de sueurs pour le même pain, voilà un premier effet de ce grand partage du travail entre l'homme et la machine sur les routes en fer. La nouvelle invention a recueilli tous les bras qui dépendaient de l'ancien système, et a trouvé de nouveaux emplois pour ces forces détournées d'une application reconnue insuffisante. Le chemin en fer a accepté toutes les charges de la route ordinaire.

La route de Bruxelles à Malines est une chaussée, tantôt plus élevée que les terres environnantes, tantôt à leur niveau, tantôt au-dessous. Un large fossé rempli d'eau, et, à quelques endroits, garni de palissades, la cotoie depuis le point de départ jusqu'à l'arrivée. Sauf à la sortie de Bruxelles, où elle fait une légère courbure qui permet aux voyageurs de contempler un moment l'immense file de wagons se déployant majestueusement en demi-cercle, la route est en ligne droite, et marque la distance à vol d'oiseau de Bruxelles à Malines.

A mi-chemin environ, la machine s'arrête un moment devant le beau village de Vilvorde pour prendre ou déposer des voyageurs. Quelques cents pas avant le point d'arrêt on ralentit la course. Au bruit d'une roue qui tourne avec une effrayante rapidité succède le bruit d'une roue qui va s'arrêter. La machine fume et soupire, comme si elle reprenait haleine. Quand les paquets sont pris et rendus, et que les femmes et les vieillards sont descendus ou montés, une clé tournée par le mécanicien remet tout le convoi en mouvement; le piston, pressé par la vapeur, appuie son bras irrésistible sur la roue; celle-ci gémit et fait un bond; les wagons s'ebranlent, se heurtent l'un contre l'autre, dans un sourd cliquetis, puis se suivent, chacun à sa distance, sans secousse, sans heurt, d'une course égale et douce comme celle de la locomotive. Dans le temps qu'on met à penser à cela, et à se rendre compte de ces sensations inconnues, la belle tour de Malines apparaît dans le lointain, d'abord dans une brume légère, et présentant une masse sans angles; puis, peu à peu, de seconde en seconde, s'éclaircissant, montrant ses profils, ses proportions, la couleur de ses pierres, aussi graduellement et presque aussi vite qu'un objet dont on approche la loupe, et qui, confus d'abord et informe, s'éclaircit à mesure qu'on abaisse la main, et finit par apparaître dans tous ses détails.

A l'arrivée, on voit la locomotive qui va partir dans un moment pour Bruxelles, quitter sa place, et venir, par une route qui longe la principale, se placer à la queue du convoi, qui deviendra la tête, puis s'arrêter au point juste, plus docile et plus précise dans ses mouvemens que le limonnier le mieux dressé, et attendre immobile qu'on l'attèle à l'immense convoi qui va se remplir de nouveau pour le retour, et où les derniers seront les premiers. Les deux machines

vont et viennent ainsi toutes les demi-heures, de Bruxelles à Malines et de Malines à Bruxelles, sans se lasser, sans se rebuter, faisant toutes les volontés de l'homme, mais peut-être à la manière des évènemens que nous croyons mener et qui nous mènent. L'homme ne se méfie pas de cette force parce qu'elle est née de lui; mais qui sait si après avoir été si obéissante, elle ne l'entraînera pas où il ne voulait pas aller? Au reste, ce n'est pas encore le temps des mauvais presages. Admirons sans inquiétude cette création nouvelle, et, avant de prévoir les maux attachés à toute œuvre humaine, rêvons à tous les biens dont ils seront peut-être le prix.

Ce chemin est l'ouvrage du gouvernement belge. Il a pris un beau rang en Europe, en accréditant par ses lois et par son exemple une invention qui doit changer le monde moderne. Pendant qu'on dispute en France *de commodo et incommodo*, et qu'on fait des enquêtes solennelles à l'effet de savoir des propriétaires de forges s'il leur convient qu'on introduise en France les fers étrangers, et s'il leur serait agréable de gagner cent pour cent de moins, ou de continuer à gagner la même chose en se donnant cent fois plus de peine; pendant qu'on demande gravement aux gens du nord s'ils veulent être sacrifiés aux gens du midi, et à ceux-ci s'ils consentent à ce qu'on favorise ceux-là à leurs dépens; pendant qu'on doute dans les trois quarts des maisons, à Paris, que la houille soit un véritable combustible, la Belgique exécute la première moitié de son chemin en fer, et livrera la secon de moitié, cette année-ci, à la circulation (1). En une heure, on pourra se rendre de la capitale à la première ville maritime du royaume, y faire ses affaires entre les deux repas, et revenir dîner dans sa famille. Les gens de Malines feront leurs visites à leurs amis d'Anvers et de Bruxelles en moins de temps que nous n'en mettons pour faire les nôtres en fiacre, à Paris. Les marchandises, comme les gens, voleront d'une ville à l'autre. Le dimanche, les Bruxellois pourront s'aller promener sur le quai de l'Escaut, à Anvers, et ce ne sera pas une promenade peu intéressante, si l'Escaut redevient un fleuve belge, ou, ce qui vaudrait mieux, un fleuve libre. Les deux cités n'en feront qu'une; Malines sera un faubourg de Bruxelles, et

(1) Depuis que cet article est écrit, cette seconde moitié est terminée.

Anvers la tête de pont de la capitale, du côté de la mer. Maintenant semez les plaines traversées par la route en fer de maisons de campagne, de maisonnettes, que la facilité du transport et la commodité de l'arrivée feront multiplier, Anvers et Bruxelles seront, en peu d'années, les deux quartiers extrêmes d'une ville de huit lieues, séparés par une rue ou une allée de maisons de campagne.

Nous avons un chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne. Ce chemin en fer va, mais non sans accidens. Ces accidens, répétés par tous les journaux, se multiplient dans les imaginations : quiconque a lu le même *sinistre*, raconté à deux jours de distance, est persuadé qu'il en est arrivé deux. Notre crédulité, tour à tour, et notre incrédulité, favorisent ces illusions si nuisibles à l'industrie nouvelle. Nous sommes le peuple le plus novateur dans les idées, et le plus routinier dans les faits. Tel qui ne doute pas qu'il a dans la tête un gouvernement modèle et une constitution, dont le simple établissement produirait le bonheur universel, doute que le feu de houille soit du feu, et que la vapeur ne soit pas un canon toujours chargé, dont le hasard tient la mèche. Notre sens critique, si éveillé et si fin, s'il nous fait apercevoir toutes les mauvaises choses, nous cache quelquefois les bonnes. Nous n'avons pas confiance aux chemins en fer, nous nous y résignons; nous montons sur un wagon par bravoure, non par conviction; pour montrer que nous n'avons pas peur de sauter en l'air, mais non pour nous confier naturellement à un système de transport éprouvé. Nos badauds hochent la tête en voyant cet être tout de fer, qui marche en vomissant de la fumée, avec une force, en apparence, ingouvernable. Ici, ce semble, les gens sont pleins de foi dans les chemins en fer : ils ne s'en rendent pas compte, comme nous de toutes choses, ils ne s'en émeuvent pas, ils n'en dissertent pas, ils y croient. Je voyais assises sur les mêmes bancs que moi, de bonnes paysannes des environs de Malines, qui roulaient pour la première fois sur un chemin en fer, et n'en étaient pas plus surprises. Les enfans seuls riaient d'aise de se sentir aller si vite. Je comparais naturellement ces croyans au chemin en fer, si simples et si convaincus, à quelques Français venus par le même convoi, lesquels spéculaient sur les accidens, et niaient le mouvement qui les emportait aussi vite que l'oiseau. Des gens de la campagne, venus de l'intérieur du pays sur le bord du

chemin, pour voir passer la machine et sa file de wagons, regardaient le convoi en gens persuadés que ce qui peut faire ainsi cinquante pas sans broncher peut et doit marcher toujours et partout. Les jours de foire, à Bruxelles et à Anvers, ces bonnes gens monteront dans le char, sans se croire hardis ni braves, et sans avoir fait leur testament.

On transporterait une armée entière du centre du pays à la frontière, sur ces wagons. La locomotive est au transport des hommes ce que le télégraphe est au transport des nouvelles. Mais la locomotive doit rendre les guerres impossibles, surtout cette espèce de guerre stérile et absurde que se font les douanes de chaque pays. Qui peut prévoir ce qui résultera de ces versemens incessans des nations l'une dans l'autre, de ces convois de quinze cents personnes à la fois, sillonnant l'Europe dans toutes les directions, confondant les usages, mêlant les nationalités, prenant des habitudes, et peut-être des liens, dans toutes les grandes villes de l'Europe, devenues des points de réunion communs à une grande nation formée de l'élite des petites? On ne niera pas que les voyages fréquens ne donnent aux individus des idées et une sorte de bienveillance cosmopolite, qu'ils font aimer la civilisation pour elle-même, et préférer parmi les peuples ceux qui ont le plus fait pour elle, qu'ils adoucissent et quelquefois détruisent cet esprit d'exclusion patriotique qu'entretiennent les habitudes sédentaires et la vie emprisonnée dans l'horizon du clocher. Pourquoi donc des masses de pélerins, renouvelées sans cesse, ne seraient-elles pas, comme les individus, adoucies par le contact des populations étrangères, et ne prendraient-elles pas hors de leur pays cet amour pour la civilisation générale, qui est la propriété commune du genre humain, et qui fait haïr la guerre comme sa mortelle ennemie? Si l'Europe du XVe siècle eût été plus mûre aux idées sociales et politiques, peut-être la communauté des croyances chrétiennes, une langue générale, le latin, et l'habitude des pélerinages, en eussent fait une république universelle. Pourquoi l'Europe du XIXe siècle, où, malgré les différences extérieures des gouvernemens, les mêmes besoins unissent les classes éclairées à qui appartient l'influence, ne deviendrait-elle point, par la civilisation qui est la sociabilité des peuples entre eux, comme la politesse est celle des individus,

par la langue française, qui est la langue la plus sociale du monde, par les immenses pélerinages qui se feront sur les chemins en fer, une patrie commune où les individus de toutes les nations trouveraient partout la sécurité, la liberté civile, la justice, et où toutes les institutions locales, gages de ces différences invétérées de mœurs que la civilisation ne peut effacer, se conserveraient sous une *grande charte* universelle de paix et de droit commun? Ces idées feront peut-être sourire ceux qui me lisent; mais j'aime mieux les faire sourire de mon utopie, que leur faire pitié en affectant une indifférence supérieure pour cette conquête incalculable de l'industrie du XIXe siècle. Il faudrait plaindre celui qui, après avoir vu cinq lieues de chemin en fer, sur un point du continent européen, et après avoir fait ce chemin en vingt-cinq minutes, en compagnie de douze cents personnes, ne verrait dans tout cela que des diligences de localité perfectionnées pour l'usage des habitans, et ne sentirait pas son esprit cheminer à la suite de cette machine qui vole comme la foudre, rêvant un avenir qui pourra bien ne pas être celui que j'imagine, mais qui assurément ne sera pas médiocre.

Au reste, s'il est douteux que les chemins en fer tuent la guerre, il l'est moins que les douanes y périssent. Supposez seulement un chemin en fer de Bruxelles à Paris. Voilà quinze cents personnes qui partent chaque matin sur les wagons pour aller d'une cité dans l'autre. Bâtira-t-on un hangar grand comme une ville pour proportionner le local de la douane à la grandeur de ces convois? Équipera-t-on une armée de douaniers pour visiter une armée de voyageurs? Ouvrira-t-on quinze cents malles, autant de porte-manteaux, autant de boîtes à chapeaux, pour y faire la chasse aux marchandises prohibées, et tiendra-t-on les voyageurs comme au lazaret, pendant quarante-huit heures, sous le hangar de la douane? Et si la visite était possible, ne sera-t-elle pas dérisoire? Peut-on calculer la valeur des fraudes qui échapperont à l'incommode surveillance des préposés? Imaginez un convoi parti de Bruxelles pour Paris. Je veux bien réduire le nombre des voyageurs; au lieu de quinze cents n'en mettons que mille. Mais ces mille personnes ont toutes dans leurs portefeuilles une pièce de fine dentelle de Bruxelles, de cette dentelle dont on peut envoyer à Paris dans une lettre pour plusieurs centaines de francs, et dont on pourrait

cacher dans sa bouche, en y prétextant une gencive enflée, pour quelques cent louis. Or, on ne fouillera pas les portefeuilles ni la bouche ; jamais douane n'irait jusque-là, sous peine de voir l'armée des mille voyageurs se révolter contre ses agens, les chasser ou leur faire pis, et entrer tête levée sur le territoire avec le butin fait sur le fisc. Eh bien ! calculez la perte que fera le trésor sur ces mille pièces de dentelles échappées aux griffes de la douane. Mais ce n'est pas tout. Il n'est pas dans ces mille personnes un ami si scrupuleux des douanes qui n'ait emporté, outre le beau fusil de Liége et les pièces de coutellerie de Namur, que la douane lui passe, comme objets d'usage particulier, une robe de foulard d'Angleterre pour sa femme, sa fille ou sa sœur, quelques chemises de fine toile de Courtray, même un ample manteau de drap de Verviers, moins cher et plus brillant que nos draps, dont il fera deux ou trois habits complets pour ses enfans. Voilà donc de bon compte, outre les mille pièces de dentelle, représentant une valeur énorme, mille robes de foulard anglais, mille fusils de Liége, mille écrins de belle coutellerie, mille demi-douzaines de chemises de toile de Courtray, mille manteaux, ou trois mille habits complets d'enfans, fraudés en un seul voyage sur lesquels la douane aura perdu sa part du lion ! Si cette perte ne résulte pas d'un seul convoi, elle résultera de deux, de trois ; tout ce qui sera du commerce transportable, tout ce qui pourra être dérobé à la visite sans précautions extraordinaires, ou grèvera le trésor en ne lui payant pas de droit, ou minera sourdement le commerce indigène par une contrebande de détail qui échappera à tous les regards. En cherchant à concilier le maintien des douanes avec l'établissement des chemins en fer, on arrive à l'absurde. Qui veut l'un ne doit pas vouloir l'autre. Il faudra donc que la locomotive passe sur le corps de la douane, et que sur l'emplacement de ses bureaux on établisse des relais de houille. Les gouvernemens, qui n'ont guère d'entrailles que pour la douane, même quand ils possèdent dans leurs conseils des ministres enrichis par la contrebande, font bien d'y regarder à deux fois dans leur intérêt, sinon dans le nôtre. Ils prévoient quelques effets de ce genre, et ils ajournent les projets de chemins en fer, tout en faisant semblant de s'y intéresser, jusqu'à payer des vacations à des ingénieurs chargés d'en lever les plans et de les déclarer impraticables. C'est là tout le secret de

ces singulières enquêtes où les gouvernemens qui craignent les chemins en fer, parce qu'ils pensent qu'avec les gens et les ballots, les idées aussi pourraient cheminer plus vite, consultent sur l'utilité de ces chemins des assemblées de notables qui n'en veulent pas, parce que leur superflu est hypothéqué sur les douanes et les routes ordinaires. Comment ne demande-t-on pas l'avis et le consentement des maîtres de poste et des propriétaires de messageries? Le résultat de l'enquête serait encore plus sûr.

Les gouvernemens despotiques de l'Allemagne autorisent, dit-on, les chemins en fer. Je ne reconnais pas là leur prévoyance si vantée. Il est vrai qu'ils ne tourneront pas vers Paris la bouche de ces chemins; il est vrai qu'étant les seuls voyers et les seuls maîtres de poste dans leurs royaumes, comme cela se voit en Prusse, ils pourront toujours régler à leur volonté les besoins de voyage de leurs peuples, et réduire le personnel des convois; il est vrai que comme l'imprimerie, qui est la semence de toutes les idées et de toutes les libertés, a pu être frappée de stérilité dans leurs mains avares, de même les chemins en fer pourraient bien n'être pendant long-temps qu'une invention pour les curieux de l'Allemagne. Mais que seulement la France commence, que toutes les intelligences qui y sont libres, que toutes les existences qui y souffrent du monopole, s'entendent d'un bout du royaume à l'autre pour demander pacifiquement, mais avec énergie, un mode de communications intérieures et extérieures qui doit rendre à toutes les denrées nécessaires à la vie leur valeur réelle, au lieu de cette valeur factice et exagérée que leur donnent les douanes; que Bruxelles et Paris se tendent la main, et nous n'avons pas peur que la locomotive, une fois lancée sur un chemin de cent vingt lieues, une fois vue dévorant en un peu plus de douze heures cet immense espace, avec sa banderole de fumée et ses quinze cents voyageurs assis sur de commodes chars-à-bancs, s'arrête même devant le despotisme prussien, autrichien ou russe.

Il y a un reproche à faire au gouvernement belge, ou du moins à ceux de ses agens auxquels est commise l'administration du chemin en fer. J'ai déjà parlé de la secousse qu'impriment aux charriots remorqués la mise en mouvement ou l'arrêt de la locomotive, et j'ai dit que cette secousse est assez forte pour vous faire tomber, si vous êtes debout à l'instant du départ ou de l'arrivée; or, par une précaution

dont les places du prix le plus élevé ont été favorisées, cette secousse est presque nulle pour les voitures couvertes ou berlines où sont marquées et numérotées ces places, et qu'une capote met à l'abri des injures de l'air. Cette précaution consiste en des tampons de cuir fixés à la poupe de chaque berline, et contre lesquels vient s'amortir le choc de la proue de la berline qui suit, si les mots proue et poupe peuvent s'appliquer à des berlines. On en est quitte pour un leger mouvement à peine assez fort pour vous faire pencher la tête en avant. Il n'en est pas de même pour les chars-à-bancs découverts, dont les places sont à moindre prix, et où la proue heurte la poupe, bois contre bois, fer contre fer, avec une force qui pourrait mettre en danger même les gens assis, s'il prenait quelque distraction au contre-maître, et que sa main, moins exacte, arrêtât trop brusquement la machine. N'est-ce donc pas assez que ces places soient exposées à l'air, dont la température est rendue plus vive par l'extrême rapidité de la course, qu'on y soit durement assis, et qu'on y reçoive une pluie de poussière fine et desséchante qui s'échappe incessamment du fourneau et que le vent chasse sur la queue du convoi? C'est ici une précaution contre des accidens; or tout ce qui est de précaution, sinon de luxe, doit avoir été prévu dans une entreprise exécutée par un gouvernement libéral aux frais de la nation. Au lieu de rendre les inégalités sociales plus choquantes, son devoir est de les adoucir et de donner à bas prix au moins la sécurité, sauf à faire payer un peu plus à la richesse ou à la vanité tout ce qui est d'aisances recherchées.

§ II.

MALINES.

Il y a peu de villes d'un aspect plus agréable que Malines. Ses toits en angles et à pignons, ses corniches peintes, quelques sculptures delicates du dernier siècle, des inscriptions emblematiques, comme sur la magnifique place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles; des enseignes caractéristiques, en lettres d'or, restes de l'opulence des anciens corps et metiers; des têtes de bœuf en relief, avec leurs cornes dorées, sur le fronton des boucheries; d'innombrables fenêtres carrées et basses, garnies de pots de fleurs grimpantes, qui en voilent les ouvertures d'un frais treillage de feuilles et de

fleurs; d'assez jolies figures flamandes encadrées dans des bonnets de dentelles aux ailes flottantes; un marché animé où se vendent et s'achètent les grains et les bestiaux du pays; un air d'aisance particulier aux villes ecclésiastiques; tout cela réjouit la vue et le cœur, et si ce ne sont que des apparences, peu de villes en offrent de plus propres à faire croire que la santé, le bien-être et l'intelligence, ont leur demeure favorite à Malines. Nous descendons au pied de la grande tour carrée, qui devait supporter une flèche d'une hauteur proportionnée. La flèche de Malines n'aurait pas eu de rivale, si on la mesure par la largeur et la hauteur de la tour d'où elle devait s'élancer dans le ciel. Le manque d'argent qui a tenu la grue suspendue en l'air, au sommet des tours de Cologne, et qui a arrêté tant d'édifices au moment où ils allaient entrer dans la région des nuages, a laissé inachevée la tour de Malines. La cathédrale était digne de cet ornement. C'est une belle nef, avec de larges galeries latérales, et des chapelles amplement garnies de confessionnaux; on y sent l'influence des prêtres dont Malines est la capitale spirituelle, son archevêque étant primat de l'église belgique. C'est là, c'est sous ce dais de velours à franges d'or, que les peuples viennent adorer le primat; c'est là que le dernier prince souverain de Liége, de roi devenu archevêque de Malines, a fini ses jours dans des nuages d'encens et de bénédictions populaires, avec une insouciance et un oubli du passé que nous ne supposons guère aux princes déchus, et qui me font croire qu'il n'y a de malheurs dans ce monde que pour qui les voit de loin. L'archevêque actuel, primat régnant, qui n'a pas commencé par être souverain, en a, m'a-t-on dit, tout l'esprit entreprenant et toute l'ambition. Peut-être devrait-il se rappeler qu'on peut tomber, même de moins haut que de la royauté de la ville de Liége. Mais le vent souffle de son côté, et il s'y laisse emporter, tendant trop les ressorts, prenant le respect traditionnel pour l'obéissance aveugle de sujets, avec cette illusion propre aux chefs du clergé catholique, qui, comme toutes les légitimités, ne croient pas aux changemens irrévocables, et font rayer de leur histoire les révolutions.

Des cariatides bien traitées, qui soutiennent la galerie supérieure, entre chaque arcade, et qui représentent des saints et des personnages allégoriques, quelques beaux tombeaux d'archevêques,

dont la sculpture manque généralement de simplicité, décorent la cathédrale, où l'on ne montre d'ailleurs aucun tableau de marque. C'est dans l'église Saint-Laurent, dont la tour beaucoup plus humble est surmontée d'une statue de saint étendu sur son gril, qu'il faut aller voir *la Pêche Miraculeuse* de Rubens. C'est un tableau à panneaux, de la manière étudiée et calme de ce grand peintre, dont les grandes toiles allégoriques du Musée ne peuvent donner aucune idée. La composition en est d'une belle simplicité. Pendant que l'un des disciples tire le filet, et qu'un autre pousse la barque, montrant naturellement, et non pour l'effet, des membres nus admirablement peints, Jésus sourit doucement à la surprise et à la joie que leur cause une pêche si abondante. Sur le panneau à gauche, sont des vieillards, apparemment du cortége de Jésus, qui regardent avec étonnement un énorme poisson; à droite, c'est la scène de Tobie et de l'ange, qui lui montre le poisson dont le fiel doit rendre la vue à son père. Le jeune Tobie ramassant le poisson, et regardant l'ange, dont il recueille les paroles avec une expression sublime de foi et d'espérance, est peut-être la plus heureuse figure de ce tableau, dont les détails, quoique traités avec facilité, sont très soignés. Cet ouvrage est une préparation naturelle aux beautés de *la Descente de Croix*, et comme un intermédiaire entre le Rubens de la galerie Médicis et le Rubens de la cathédrale d'Anvers.

§ III.

ANVERS.

Nous arrivons à Anvers au milieu des fêtes de septembre. Quelques bâtimens sur l'Escaut sont pavoisés; la musique de la garnison joue sur la place Verte des airs d'opéra-comique. De pauvres diables grimpent le long d'un mât de cocagne, où sont suspendues autour d'un cerceau, quelques hardes neuves, les prix des vainqueurs. Les ardens et les trop pressés, après cinq ou six vigoureux embrassemens, retombent; les sages qui montent lentement et en reprenant haleine, arrivent jusqu'au haut, et redescendent avec une harde; image burlesque, mais vraie, de la vie, où ceux qui ont de la tenue et de la suite l'emportent d'ordinaire sur ceux qui n'ont que de l'élan. C'est là le côté philosophique du mât de cocagne. Du

reste, les gens honnêtes souffrent dans cette dignité solidaire que chaque homme doit avoir pour tous les hommes, de voir cet inévitable mât de cogagne, espèce de pilori où le peuple grimpe pour tous les gouvernemens, comme le Paillasse de Béranger. Les fêtes populaires sont belles quand elles se font de bas en haut, et que le peuple en est à la fois l'ordonnateur, l'acteur et le témoin; mais des fêtes décrétées d'en haut, par affiches, proclamations et invitations à la joie, où c'est le gouvernement qui ordonne les réjouissances et la police qui les surveille, ces fêtes sont un spectacle dégradant. Il ne manque à ces fêtes par ordre que la judicieuse menace de Schaabaam : « Quiconque ne s'amusera pas sera empalé. »

Ce qu'on appelle la *bonne société* d'Anvers a quitté la ville. La bonne société est orangiste; elle va bouder dans ses opulentes maisons de campagne les journées de septembre et le roi Léopold. Il n'y a pas une femme de *bon goût*, comme on dit, qui voulût mettre une robe neuve pour la révolution. La rue, le port, la promenade, les églises, tout est livré au peuple et à l'autorité, les deux seuls acteurs dans les fêtes officielles, l'un faisant sauter, grimper, boire, s'ébattre l'autre, comme un bateleur son dromadaire ou son ours. L'étranger qui vient tout exprès pour les fêtes publiques, croyant y trouver plus de *mœurs*, comme on dit en terme de voyage, qu'aux jours ordinaires, s'en va bien désappointé. Les fêtes publiques sont les mêmes partout. Du mouvement et point de gaieté, de l'oisiveté et point de plaisir, des gens qui badaudent, des maris qui traînent leurs femmes, de l'ennui jusque sur la mine des enfans, qui sont si gais, si criards, les jours ordinaires, au sortir de la classe; ils ont l'air de promener leurs habits des dimanches. Dans ces fêtes, les hommes se font troupeaux; ils vont où vont ceux qui sont devant eux, traversés çà et là par des caporaux qui sont les chiens de garde, et précédés ou harangués par des officiers en épaulettes, qui sont les pasteurs, à la houlette près, qu'ils ont remplacée par une rapière luisante pendue à leur côté.

Après avoir marché processionnellement dans ce troupeau, où j'étais mouton, et m'être fatigué pendant deux heures, au plus fort de la fête, afin de prendre sur le fait les originalités locales, ne trouvant que de plates ressemblances avec tout ce que j'ai vu en France, et la seule différence d'un troupeau moindre de quelques

cent mille têtes, je voulus voir Anvers du haut de son clocher, le plus haut des clochers gothiques après celui de Strasbourg.

Je ne sais pas si Napoléon, qui a tant fait pour Anvers, est jamais monté sur la tour de la cathédrale; mais je comprends que du haut de cette tour, à la vue de ce grand arc de cercle de l'Escaut, dont le sommet touche à la ville, et dont les deux extrémités se confondent avec le ciel, comme la mer, le moins qui pût venir à l'esprit d'un homme qui pouvait tant, et qui voulait détrôner l'Angleterre, c'était de faire d'Anvers le premier port de l'Europe occidentale.

La vue qu'on a du haut de cette tour est une des plus belles du monde. La cathédrale est au sommet même de ce demi-cercle que forme l'Escaut. En face, sur la rive opposée, est la Tête-de-Flandre, village ou faubourg où vient aboutir la route de Gand, qui perce en droite ligne la vaste plaine embrassée par le demi-cercle, et dont quelques parties sont restées inondées depuis la dernière rupture des digues par les Hollandais. Cette plaine s'appelle les Polders. A gauche, vers l'occident, arrive avec tous ses affluens le grand fleuve qu'on a vu si petit à Valenciennes; à droite, un peu vers l'orient, il longe de vastes pâturages du Brabant septentrional, du milieu desquels s'élève le petit fort de Lillo, qui appartient à la Belgique sur la carte, et à la Hollande dans le fait; puis, débordant tout à coup sur la rive droite, il s'y étend comme un lac immense, d'où sortent des pointes de clochers et des toits de maisons. Cinq villages sont là sous les eaux depuis la dernière guerre. Il est remarquable que les petits peuples se maltraitent plus que les grands. Dans les batailles entre grandes nations, une certaine générosité lutte contre les instincts de destruction; les haines sont trop vastes, en quelque sorte, pour être cruelles. Entre petits peuples, la guerre se rapprochant davantage par ses proportions d'une lutte d'individu à individu, l'esprit de destruction est plus sauvage. On ne peut pas calculer tout ce que le petit peuple hollandais, excité par son roi, a fait de mal sournoisement au petit peuple belge, bombardant ses entrepôts, inondant ses plaines, détruisant des villages qui deux jours auparavant lui payaient l'impôt. Si la France n'eût jeté le bâton d'un maréchal entre le lionceau belge et celui de Nassau, ils se seraient déchirés à belles dents, et tout le pays d'Anvers serait peut-être sous les eaux.

Quand on contemple de si haut ce beau pays, involontairement on se sent porté à des rêveries propagandistes. On se demande si c'est pour la petite nation hollandaise que la Providence a placé ce grand cours d'eau à l'entrée de l'Océan et des mers du nord, comme une sorte de grand chemin pour tout le commerce maritime de l'Europe intermédiaire, et s'il devrait être permis à cette petite nation, dont le passé est d'ailleurs si glorieux, d'avoir des chaloupes canonnières ancrées au beau milieu de l'Escaut, sous le prétexte de prétendues garanties! On se demande pourquoi les fleuves ne sont pas libres comme la mer, pourquoi le commerce ne passe pas librement partout où le vent le pousse, et pourquoi les gouvernemens lèvent des droits de péage sur des chemins qu'ils n'ont pas faits! On se demande pourquoi l'axiome international *mare liberum* ne s'étend pas à tous les cours d'eau, et pourquoi on n'y ajoute pas pour corollaire : *liberæ aquæ!* En regardant, d'une part, cette immense nappe d'eau sur laquelle une flotte pourrait voguer en ligne, et dont les affluens sillonnent la Belgique et une partie de la France, et d'autre part, au milieu des pâturages de la rive droite, ce petit fort à peine plus visible que les vaches qui paissent autour de ses glacis, et ces chaloupes canonnières, petits points noirs qu'on aperçoit au milieu du fleuve, à mi-chemin de l'horizon, on se demande si la politique, qui prend plus au sérieux le petit fort et les chaloupes que la grande nappe d'eau, n'est pas une politique qui tire à sa fin, et si la paix entre les peuples ne doit pas faire disparaître tous ces signes des habitudes militaires des gouvernemens! On se demande, pour finir, pourquoi ces vaisseaux qui arrivent lentement de la pleine mer, là-bas, à la hauteur du fort Lillo, portés par la marée montante, au lieu d'avoir au bout de leurs mâts les chiffons bariolés qu'on appelle pavillons nationaux, restes des blasons de la féodalité, ne se pavoisent pas d'une banderole commune, celle du libre commerce des eaux!

Je croyais l'Escaut plus large à Anvers que la Garonne ne l'est à Bordeaux. Un négociant bordelais, que le hasard me fit rencontrer sur le quai, me détrompa. Il me dit, à quelques pouces près, quel était l'avantage de sa chère Garonne. Il avait apparemment mesuré les deux fleuves au pied-de-roi. Hélas! pensai-je en moi-même, ce qui s'oppose, entre autres obstacles, à la réalisation de ces beaux

rêves de pacification et de libertés commerciales, n'est-ce pas beaucoup de ces vanités-là? Et certaines vanités nationales sont-elles plus sérieuses que ces vanités locales? Voilà donc ce qui empêche les grandes choses! Des milliers de petits ennemis qui, pris un à un, sont risibles, mais qui, liés en phalange, peuvent être à peine rompus par les siècles!

J'ai passé tout un dimanche dans les églises. C'est là qu'il faut aller chercher le peuple d'Anvers et des environs. Ce jour-là les devoirs religieux et la pluie avaient rempli les églises de fidèles; le mauvais temps rendait impossible la joûte navale qui devait être le bouquet des fêtes de septembre. Quelques piquets de cavalerie, forcés de représenter le gouvernement dans une fête sans assistans, et d'accomplir le programme en tout ce qui est la part de l'autorité, immobiles dans les rues et sur le quai, recevaient la pluie sur leurs beaux uniformes de drap de Verviers. Les banderoles belgiques, rouge, bleu et jaune, qui ressemblent à notre drapeau tricolore quand le blanc en a été sali par les pluies, pendaient le long des mâts, froides et ruisselantes, images de la langueur de fêtes officielles. La foule se pressait dans ces belles églises si vastes, si parées, la cathédrale, l'église Saint-Jacques, et d'autres dont je n'ai pas retenu les noms. Quels beaux cris jetteraient nos catholiques d'érudition qui aiment les cathédrales comme les derniers beaux esprits du paganisme aimaient les temples, s'ils voyaient quel soin l'on prend ici des églises, et en quel honneur y est le badigeon qui leur a inspiré tant d'indignations factices et de phrases toutes faites! Une église n'est pas ici une curiosité de l'art gothique, c'est une maison habitée et fréquentée dont les fidèles ont soin comme un bon père de famille de la sienne, et qu'ils aiment pour son usage quotidien et non pour ses dentelles de pierre. Là où la foi est morte, on peut dire aux villes qui possèdent d'antiques églises : N'y touchez pas, laissez-y la rouille du temps; gardez-vous bien de les assainir; respectez leur belle et mélancolique nudité. Si quelqu'un disait cela, ou quelque chose de ce genre, dans ce pays de pratiques religieuses, on le prendrait pour un fou; et s'il déclamait contre le badigeon, il révolterait tous ces croyans qui tirent de leur cœur toute la poésie de leurs églises, et qui viennent y chercher Dieu et non pas s'y admirer dans l'ouvrage d'hommes comme eux. On continue donc ici

à décorer les églises; on les lave, on les tient propres et saines, on y met de la chaux pour empêcher l'écaillement de la pierre; c'est preuve qu'on s'en sert sérieusement, et si je fais cette remarque, c'est pour montrer comment, selon les lieux et les gens, ce beau zèle pour les monumens, qui consiste à les laisser en proie au temps et à l'abandon, peut être une thèse de bon goût ou une clameur d'imbécilles.

Pour moi, j'étais plus occupé, dans les églises d'Anvers, des gens que des pierres. Ils entraient, hommes et femmes, avec un air de piété si sincère et si naturel, allant prendre l'eau bénite et faisant le signe de la croix avec tant de précision et si peu de souci du respect humain! En passant devant les chapelles ils s'agenouillaient si franchement sur leurs deux genoux, les femmes sans s'inquiéter de froisser leur robe ou de la salir contre les dalles! Ils baisaient la patène avec tant de recueillement et de respect! Ils suivaient la procession, le cierge en main, d'un pas si religieux, et chantaient de si bon cœur les psaumes, ceux-ci en latin, ceux-là en flamand! Quel spectacle, à un peu moins de cent lieues de Paris, que des églises où l'on va pour prier, non pour aller où vont les gens de bon ton, où va la reine, où vont les sergens de ville chargés de surveiller les voleurs qui viennent y exploiter des badauds de religion, où de jeunes prédicateurs parlent de la morale et non du dogme à un auditoire d'amis littéraires! Il y avait là ce qu'on appellerait ici des *messieurs*, appartenant à des confréries religieuses, lesquels lisaient leur livre d'heures comme nos catholiques de Paris lisent un roman. Je n'ose dire que je fusse fort touché de cette piété un peu grossière, ni que les prières liturgiques marmottées entre les dents, de père en fils, par des gens qui n'en comprennent pas le sens, ne rabaissent pas l'homme qui les récite à jours et heures fixes, au-delà de cette noble humilité qui sied si bien à l'homme dans ses rapports avec Dieu; mais combien j'aimais mieux la simplicité d'intention de ces Flamands, que la piété lettrée de nos jeunes païens du catholicisme battant des mains aux belles expressions d'un prédicateur qui dit *Christ* au lieu de *notre Seigneur*, ou que l'empressement de nos dames de la finance allant dans une église royalement achalandée, étrenner une toilette de la nouvelle saison! Nos néo-catholiques sont dans la plus ridicule contradiction,

qui est d'être enfans du siècle par le cœur et les passions, et chrétiens par la tête. Il n'y a, ce semble, que deux beaux rôles pour l'homme né dans une religion qui a perdu la puissance; c'est la foi sincère, naïve, reçue d'une mère et transmise aux enfans, pure de toutes les disputes humaines, ou le doute courageux qui, dans la ruine des croyances religieuses, se replie sur le sentiment moral, cette révélation éternelle de Dieu à l'homme, et qui cherche à remplir par de bonnes actions cet interrègne des religions constituées, si plein de tentations et de périls pour les consciences incertaines. Le milieu entre ces deux états ne peut être que de l'hypocrisie intéressée ou de la religion bel esprit.

La sainte-table reçoit tous les dimanches un grand nombre de convives de tout sexe et de tout âge. J'y voyais des enfans de moins de douze ans apportant au repas mystique une componction apprise sous laquelle perçaient la légèreté et l'insouciance naturelles à cet âge. Une petite fille, entre autres, m'intéressa vivement par le mélange de gravité et d'enfantillage qu'elle mit à recevoir le sacrement. Elle était chétive, maigre, elle avait la figure fatiguée comme par des jeûnes et des macérations précoces, avec une gravité factice dans tout son visage, sauf les yeux où se trahissait toute la distraction de l'enfance. Je ne lui aurais pas donné plus de dix ans. Elle s'approcha la dernière de la sainte-table, les mains jointes, la tête ramenée sur la poitrine, copiant à ravir les dévotes consommées. Quand le prêtre lui tendit le pain sacré, elle ferma les yeux, reçut l'hostie, puis laissa tomber sa petite tête sur la balustrade avec cet esprit de singerie qu'ont tous les enfans. Après quelques secondes de recueillement, elle descendit les deux marches de la chapelle sur ses genoux, regagna sa place, s'agenouilla sur sa chaise, qui était plus grande qu'elle, marmotta quelques prières, puis, la distraction reprenant le dessus, elle se mit à regarder tout autour d'elle sans s'inquiéter si on la regardait elle-même, à la différence des dévotes qui pensent au monde jusqu'au bout.

Un peu plus loin, c'étaient d'autres scènes. A une chapelle opposée, un jeune prêtre de belle mine donnait la patène à baiser à de petits enfans du peuple portés dans les bras de leurs sœurs plus âgées, et qui y mettaient leurs petites lèvres, non sans quelque apparence de crainte; à de jeunes filles des villages voisins, vêtues

d'une camisole d'étoffe de couleur, ayant une sorte d'écharpe noire autour de la taille, dont elles font au besoin une mantille, et des bonnets de dentelle dont les deux ailes longues battaient contre leurs oreilles. A une chapelle plus bas on disait une messe d'enterrement pour un mort dont le cercueil était placé sur une estrade élevée, au milieu de la chapelle. La messe finie, le prêtre s'approcha du cercueil avec la grande croix d'argent. Il découvrit le drap mortuaire, et traça sur le bois nu, avec l'une des branches de la croix, le signe de la rédemption; après quoi six hommes en habit d'église prirent leur frère sur leurs épaules, appuyant leurs têtes contre les planches du cercueil, la vie contre la mort, de grosses joues flamandes contre un cadavre, et ils le portèrent dehors. Une foule de fidèles, qui n'étaient ni de la famille ni des amis du défunt, priaient pour lui avec la ferveur de gens qui lui souhaitaient de tout leur cœur une éternité bienheureuse, et qui peut-être ne l'auraient pas assisté d'un florin pendant sa vie.

Cela n'est pas une médisance, si j'en crois des coupables qui s'accusent eux-mêmes. On est peu généreux ici : — où l'est-on beaucoup? Je ne puis pas dire que j'aie vu personne mettre un sou de Flandre dans cette boîte en tôle vernie, dont le couvercle invite en français et en flamand les gens à donner, et que secouent vainement les collecteurs chargés de la quête dans la cathédrale, espèce d'huissiers d'église, portant un petit collet noir sur les épaules. La tournée est longue pourtant dans cette cathédrale immense, dont la nef et les deux rangs de galeries latérales tiendraient toute la population d'Anvers. Je n'ai pas vu non plus tomber un centime dans la tasse de fer-blanc que l'enfant de chœur, acolyte du jeune prêtre dans la cérémonie de la patène, tendait à tous ceux qui l'avaient baisée. Enfin, je doute que l'ouverture des troncs, dont le nombre est en raison inverse de la générosité des fidèles, et qui demandent à tous les piliers, sur leur pancarte en deux colonnes, l'une française, l'autre flamande, pour les besoins de l'église et pour ceux des pauvres, ait donné un centime de recette, après une grand'-messe où les fidèles pouvaient se compter par milliers. On est donc très pieux dans ce pays, mais on ne donne rien de son vivant à l'église, ni à personne; et tel qui, en ce moment plein de vie et d'amour pour ce qu'il a, n'a pas encore fait de son libre mouve-

ment la libéralité d'un sou à l'église, à l'heure de la mort, quand il croira faire le meilleur marché de toute sa vie, qui sera le paradis contre sa fortune, lui donnera tous ses biens, au détriment de parens pauvres, comme cela se voit en Belgique. L'église ne se plaint pas de l'arrangement, car elle est d'humeur patiente, et, comme Jean Chouart, elle compte toujours sur son mort. De là son opulence inouie, malgré le vide de ces troncs qui crient sans cesse pour les besoins de l'église.

Croirai-je encore ce qu'on m'a dit, qu'ils sont aussi parcimonieux pour le théâtre que pour l'église? seulement le théâtre ne reçoit pas de legs comme l'église. Ils sifflent les acteurs, et ne donneraient pas un sou pour en avoir qui ne fussent pas sifflables. Ils ont cette tyrannie des parterres de petite ville contre de pauvres gens dont la médiocrité n'est, après tout, qu'un instinct très perfectionné de justice distributive, puisqu'ils donnent à leurs spectateurs du plaisir pour leur argent. Il n'y a que pour le bon vin de France qu'on n'est pas avare. C'est là le luxe du pays. Une cave bien garnie, et, de temps en temps, des compagnons de table pour la vider, ou des rivaux dans l'échelle sociale pour les en rendre jaloux, voilà la générosité des gens. Elle est d'espèce suspecte, soit que le prodigue boive la meilleure part de son bien, soit qu'il prenne un plaisir de vanité à étaler les richesses de sa cave. Mais ces mœurs-là ne sont-elles propres qu'au pays d'Anvers?

Puisque j'ai parlé du théâtre, il faut dire ce que j'en ai vu. — Pour le personnel, c'est comme dans tous les théâtres de province. Des actrices de troupe, endurcies à l'habitude de chanter faux, des acteurs médiocres, des chœurs qui estropient les partitions, et un parterre très difficile, comme si sa sévérité pouvait amener de meilleurs choix, ou comme si le gouvernement était l'intendant de ses plaisirs. Voilà Anvers; hélas! voilà Bruxelles. Mais le théâtre d'Anvers est charmant. Je ne me souviens pas d'avoir vu une salle plus jolie, plus commode, plus élégante. On cherche naturellement dans ces loges dorées les types des nymphes de Rubens. Les dames d'Anvers sont grasses, rondes, abondantes en ces beautés qui vont au cœur de l'honnête marchand éloigné de sa femme, qui ne dit à personne qu'il n'est pas garçon. Il n'y faut pas chercher l'expression et la physionomie; ces belles dames boivent presque autant de vin que

les hommes, et mangent en proportion. La culture de l'esprit, qui donne les tailles fines, les expressions de visage délicates, les regards vifs et profonds, est ici inconnue; on prie, on mange et on boit; le reste n'est qu'une imitation de bon ou de mauvais goût des habitudes intellectuelles des autres pays. C'est peut-être ce qui explique que les femmes aient de si belles santés, dans un climat brumeux, froid, et, en apparence, peu propre à les fortifier. L'absence de culture d'esprit serait alors une institution hygiénique qu'on ne saurait trop louer comme l'interdiction de la viande de porc dans les pays de Mahomet.

On se plaint aussi que l'espèce d'esprit qui trouve à se loger dans ces santés rebondies ne soit ni bienveillant ni charitable, et que, comme il arrive dans les pays de grande dévotion et de grand bien-être matériel, les conversations féminines soient ici des luttes de médisance sans sel, et de malice sans esprit; on dit que ce défaut d'éducation sérieuse, en ne permettant à personne de vivre de ses propres ressources, et en rendant chacun nécessaire à tout le monde, fait qu'on y dit du mal des gens en proportion de ce qu'on en a besoin, et qu'on n'y sait ni vivre seul ni aimer ceux dont on ne peut pas se passer; on dit encore que toute exception à l'aplatissement général, soit qu'elle se montre par une éducation distinguée, soit qu'elle se trahisse par des manières plus libres et plus naturelles, y excite des révoltes de salon et des réclamations en style de confessionnal. N'est-ce encore que de la ville d'Anvers que ces mœurs-là sont vraies? Pour moi, qui me suis fait l'écho innocent de ces *on dit*, qui n'affirme que ce que j'ai vu, et qui nie sincèrement tout ce qui n'est pas à l'avantage des femmes, je me plaisais à lire sur les visages des Anversoises, dans ce teint mat et fort, parmi ces belles couleurs coupées de taches blêmes, le bon sens grave de la mère de famille, une raison qui peut venir en aide au mari dans les affaires délicates, et la bonté qui vaut mieux que l'esprit, que l'éducation, que les talens, que les tailles fines, que les regards expressifs, que les figures ovales, que toutes les qualités qui ne rendent heureux que celui qui en est doué. Je ne garantis, de tout ce qu'on vient de lire sur les côtés défavorables des mœurs anversoises, que l'ennui général des visages dans la fête commémorative de septembre, malgré les invitations faites par

l'autorité de se réjouir; et l'imperceptible produit du baisement de la patène, de la boîte en tôle des quêteurs, et des troncs pour les besoins de l'église et des pauvres; encore ces deux défauts seront-ils des vertus selon certains goûts; pour tout le reste, que la responsabilité en demeure aux aimables indiscrets qui m'ont révélé le secret de leur pays, et qui ont peut-être médit des médisans!

§ IV.

RUBENS ET QUINTEN METSYS.

Anvers est plein de la gloire de Rubens. Le tombeau de ce grand peintre est dans une chapelle particulière de la splendide église Saint-Jacques. Trois grandes pierres carrées, qui occupent tout le pavé de la chapelle, et où sont gravées des inscriptions latines surmontées d'une manière de blason, recouvrent plusieurs morts du nom de Rubens. Sur la pierre du milieu on lit la date de la naissance et de la mort du seul Rubens dont la postérité se souvienne, et une sorte d'éloge tumulaire dans lequel on vante, entre autres qualités, sa rare aptitude aux affaires et le talent diplomatique dont il fit preuve dans une négociation entre Philippe IV et Charles Ier. Cette pierre est sans ornemens. Au musée on montre sa chaise, conservée sous verre, vieux meuble que son souvenir a rendu sacré. Elle est garnie en cuir et piquée de clous dorés, avec des dorures en relief, comme sur les reliures. Elle annonce un grand état. On a mis sur le siége une couronne d'immortelles flétries, symbole d'immortalités moins solides que la sienne. C'est sur cette chaise que le merveilleux coloriste s'est assis. Pourquoi n'y fait-on pas asseoir tous les jeunes peintres lauréats, comme à Montpellier on fait endosser à tous les docteurs en médecine la prétendue robe de Rabelais? Le contact de la vieille relique leur donnerait peut-être, sinon le génie de Rubens, du moins le respect de l'art, qui est déjà du talent.

Le musée d'Anvers a de Rubens quatorze tableaux ou portraits, tous remarquables, quoique diversement, et qui appartiennent à ses deux manières, l'une fougueuse et de premier jet, l'autre calme et étudiée. Je ne sais si on lui reconnait deux manières, et si ce n'est pas une nouveauté que je dis là. Au reste, pour ne pas entreprendre sur le droit des hommes spéciaux, à qui appartiennent ces sujets de distinction, je dirai qu'il faut l'entendre dans un sens moral, et qu'il

y a, dans ce grand maître, des tableaux où le coloris est la seule beauté, et d'autres où on le trouve joint à d'admirables qualités de dessin, de composition et d'expression. Si je pouvais hasarder une distinction encore plus humble et plus convenable à mon ignorance en peinture, je dirais que les uns ont été très travaillés et les autres très peu, ou, si cela paraît encore trop péremptoire, que les uns sont les enfans de l'habitude et les autres ceux de l'inspiration. Ainsi *le Sauveur mort entre les bras de son père*, au numéro 74; *la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Joseph*, au numéro 85, appartiendraient à l'habitude; *la Communion de saint François d'Assise, l'Adoration des Mages, le Sauveur en croix*, aux numéros 76, 77, 86, appartiendraient à l'inspiration. Dans les premiers je n'admirerais que les qualités qui ne font jamais défaut à Rubens, la couleur, la vivacité du pinceau; dans les seconds j'admirerais, outre ces dons naturels, des beautés où la méditation a perfectionné l'instinct, des figures long-temps mûries, des expressions de visage étudiées, de la modération dans le pinceau, une composition calculée, le travail enfin, ce cachet qui imprime la durée à tous les ouvrages, et qui place l'artiste et l'écrivain, déjà supérieurs par les qualités naturelles, à une hauteur où ils sont aperçus de tous les points du monde.

C'est parmi les plus beaux de sa manière calme et réfléchie qu'il faudrait mettre le *Jésus-Christ montrant ses plaies à saint Thomas*, tableau d'une expression si simple et si noble, où la surprise de Thomas est rendue si naturellement, et avec une nuance si profonde de foi et d'affection pour l'ancien maître qu'il croyait mort, et où l'on croit lire sur le visage de Jésus-Christ retrouvant le disciple incrédule quelques ombres des dernières souffrances de la croix, que la résurrection n'a pas encore effacées. Les deux portraits d'homme et de femme qui font pendant de chaque côté, et qui sont deux chefs-d'œuvre, servaient de volets à ce tableau. L'ouvrage entier formait l'épitaphe de Nicolas Rockox, bourgmestre d'Anvers, et ami de Rubens. Le portrait d'homme est celui de ce bourgmestre; l'autre est celui d'Adrienne Perez, sa femme. Le chef-d'œuvre de Rubens dans cette manière, et l'un des plus grands monumens de l'art de la peinture, c'est la fameuse *Descente de croix*. Des exclamations et des phrases en interjections, en présence de ce merveilleux tableau, seraient ridicules. Il n'y a plus à le louer dignement. Il en est de cer-

tains monumens de l'art comme de certains grands hommes; comme on n'en veut pas parler ordinairement, on en parle avec prétention, et on se donne une chaleur factice pour exprimer une émotion vraie; le mieux est d'inviter les gens à y aller voir. Quand le spectacle est tel qu'avec quelque peine de rédaction on en puisse donner une idée suffisante au lecteur, il faut n'y rien épargner; car c'est comme une sorte de devoir pour celui qui a vu de grandes choses dans les pays étrangers de donner une partie de son plaisir à ceux que les nécessités de la vie retiennent chez eux. Mais quelle plume pourrait rendre l'effet de cette *Descente de Croix*, quand le bedeau de la cathédrale, spécialement chargé de l'ostension, après vous avoir placés dans le vrai jour, ouvre solennellement les vastes panneaux qui le recouvrent, et que ce joyau de la peinture religieuse vous apparaît, frappant à la fois vos regards et votre ame par la grandeur de ses proportions, l'éclat savant de ses couleurs, la hardiesse et l'harmonie de ses lignes, l'expression pathétique de ses figures. Quelle divinité dans ce cadavre! Quel idéal des inconcevables douleurs maternelles dans cette mère, dont les deux mains tendues vers le corps, semblent craindre qu'on ne le laisse tomber, et n'osent pourtant pas le toucher, tant ce contact serait douloureux! Rubens n'a pas su peindre la figure de la Vierge, soit que, jeune mère, sans avoir cessé d'être vierge, elle tienne Jésus enfant sur ses genoux et lui sourie avec un respect involontaire, soit que, dans le mystère de l'assomption, revêtue d'une immortelle jeunesse, elle monte au ciel dans un nuage d'anges. Mais Rubens a trouvé le type de la mère des douleurs. C'est que les douleurs étant plus des choses de la terre que la maternité immaculée, ou que la béatitude dans le ciel, le pinceau essentiellement terrestre de Rubens devait y mieux réussir qu'à ces expressions intermédiaires entre l'homme et Dieu, dont le secret n'a jamais été partagé avec Raphaël.

Il manque pourtant quelque chose à ce magnifique ouvrage; c'est peut-être une teinte de tristesse générale, non pas sur les visages, où, sauf celui de la Madeleine dont l'expression est incertaine, cette tristesse est imprimée profondément, mais sur l'ensemble du tableau, dont les couleurs éblouissantes peuvent blesser les ames plus particulièrement touchées du côté spiritualiste de la

religion chrétienne. Il est certain que, dans la réalité, les ajustemens des personnages témoins ou acteurs de cette lugubre scène ne devraient point pâlir par l'effet de leurs douleurs, et que la lumière du ciel ne tombe pas moins belle et moins pure sur nos chagrins que sur nos joies, sur le visage qui pleure que sur le visage qui sourit. Mais dans l'idéal, où le peintre doit aspirer, il faut une certaine convenance délicate entre les sentimens et les costumes, entre la scène et le théâtre, entre le ciel et l'homme, qui n'est pas contraire à la réalité, mais qui la modifie dans une limite permise. Cette convenance n'a pas été rendue par Rubens. Quelles couleurs imaginera-t-il pour peindre une fête, s'il prodigue les plus riantes de sa palette pour une scène de supplicié descendu de la croix? C'est là ce qui sépare l'art de Rubens de l'art de Raphaël; c'est par là qu'une école idéaliste sera toujours supérieure à une école matérielle, et que les Italiens resteront les maîtres des Espagnols et des Flamands. Mais, sauf ce défaut qui peut choquer une piété exigeante et tant soit peu érudite, quelles perfections éclatent dans le tableau de *la Descente de croix,* soit qu'on le juge au point de vue des conditions absolues de l'art, soit qu'on le compare aux autres ouvrages de Rubens!

C'est, je le répète, un sujet d'inexprimable surprise pour ceux qui ne connaissent Rubens que par les tableaux si désagréablement beaux de la galerie Médicis. Tout ce qu'on regrettait de n'y pas voir, une composition méditée, de l'expression, une pensée profonde, un dessin scrupuleux, et ce quelque chose qui est au-delà de l'horizon des yeux, et qui nous fait penser que le grand artiste, comme le grand peintre, n'a pas tout dit, empêché qu'il était par l'imperfection des moyens humains, tout cela se voit ou se sent dans la *Descente de croix.* Ce tableau est du petit nombre de ceux de l'école flamande qui vous remuent au-delà de cette première impression forte et toute physique que cause l'éclat saisissant des couleurs; un peu de ciel bleu et profond s'y découvre derrière les magnificences de la beauté terrestre. On y revient et on y rêve, ce qui est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un tableau flamand. La plupart des ouvrages de Rubens, et notamment ceux de la galerie Médicis, ont l'air d'être des enfans de sa fantaisie et des amusemens de son pinceau. Il ne cherche pas à plaire au-delà des

imaginations contemporaines, qu'il satisfait par ses seules qualités d'instinct et qu'il peut ravir sans travail; il ne pense pas plus loin que son temps et son succès du jour. Dans la *Descente de croix*, il est descendu en lui-même, il y a fait et défait de nombreuses esquisses, il a vu, au fond de sa pensée, des apparitions soudaines de la beauté qu'il cherchait, et puis, dans l'exécution, il a senti des désenchantemens et d'amères difficultés; il a douté, il a souffert, il a eu des lassitudes, il a produit son chef-d'œuvre, comme la mère met au monde son enfant, comme se font tous les ouvrages immortels, au milieu de grandes douleurs; il a pensé à des générations dont il n'entendrait pas les applaudissemens; il a voulu peut-être que les images sacrées de son tableau survécussent aux croyances qui les avaient inspirées, et que l'art soutînt à son tour la religion après avoir été soutenu par elle. Il a réalisé, pour tout dire, la perfection, qui est l'appropriation des œuvres de l'art à toutes les intelligences, à tous les lieux, à tous les temps. Aussi les systèmes ne se montrent-ils pas devant ce tableau. C'est la propriété de tous; nul n'en est exclu. Le voyageur qui a fait cent lieues pour le voir, l'ouvrier, le paysan des environs, qui, après la messe, avant de sortir de l'église, le regarde un moment et le salue, les femmes du peuple qui se signent en passant devant, l'admirent également, quoique, j'en conviens, par des raisons très diverses. C'est de l'art incontestable; c'est du *beau* pour tout le monde. Les systèmes n'élèvent la voix qu'en présence des ouvrages équivoques; alors on imagine des distinctions, des subdivisions, des manières; les qualités deviennent des défauts, les défauts deviennent des qualités; on dispute, on ne s'entend plus; autant de têtes, autant d'opinions; les admirations jalouses ou intéressées des connaisseurs, remplacent l'émotion instinctive et l'applaudissement éternel de la foule!

Quoique le talent de coloriste ne soit en aucun peintre plus visiblement un don qu'en Rubens, il faut faire une bonne part, dans sa magnifique palette, aux traditions et aux procédés de l'école vénitienne que ce grand peintre avait particulièrement étudiée, ayant été plusieurs fois à Venise, et y ayant fait de longs séjours dans ce dessein. Mais où Quenten Metsys, autrement dit Quinten Mathys, ou Maltys, ou Malthys, car on n'est pas d'accord sur ce nom

qu'ont omis les dictionnaires biographiques les plus complets, avait-il pris le secret des couleurs, à la fois si délicates et si éblouissantes de son *Inhumation de Jésus-Christ?* Titien était à peine arrivé à l'âge mûr, quand Metsys était déjà sexagénaire, et il n'est pas probable que le vieillard eût appris son art dans les ouvrages du jeune homme; les plus grands coloristes du monde, Paul Véronèse, le Tintoret, Vélasquez, Murillo, Ribeira, n'étaient pas encore nés. Albert Durer, né vingt ans après Metsys, et mort vers la même époque, en 1529, avait pu connaître les tableaux de Metsys, avant que Metsys connût qu'Albert Durer fût au monde. Qui donna donc à Metsys cette belle lumière, cet éclat, cette fraîcheur incomparable, qui font de son *Inhumation du Christ* le plus curieux morceau du musée d'Anvers, et l'un des plus beaux monumens de la peinture du xve siècle? La chronique des peintres d'Anvers dit que ce fut l'amour. On lit gravé sur la muraille, à côte de l'entrée principale de la cathédrale, ce pentamètre latin, qui fait partie de l'épitaphe de Quinten Metsys :

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

« L'amour d'une épouse fit de ce Vulcain un Apelle. » Quinten Metsys, appelé encore aujourd'hui le *maréchal d'Anvers*, était forgeron de son état. En face de son atelier habitait un peintre, père d'une fille charmante; Metsys osa l'aimer. Du temps des corps et métiers, la hardiesse était peut-être moindre qu'elle ne le serait aujourd'hui. Un maître forgeron, un maître maréchal ferrant pouvaient porter l'épée. Cependant le peintre trouva que ce mariage serait une mésalliance, et dit à Metsys qu'il ne donnerait sa fille qu'à un homme de sa profession. Metsys, dès ce moment, quitta le marteau et l'enclume pour prendre le pinceau et la brosse. Il fit de grands efforts pour réussir : il réussit. Le premier tableau qu'il osa montrer au peintre fut un portrait de sa fille. Celui-ci, qui était homme de parole, la lui donna pour femme. Metsys s'appliqua plus fortement que jamais à cet art, auquel il devait une femme aimée : il y devint bientôt célèbre. Tel est l'intéressant commentaire de l'épitaphe.

Quoique ce pentamètre soit très lisible, j'ai vu, dans je ne sais quel touriste anglais, le mot *muliere* substitué à *Mulcibre*, et naturellement l'épitaphe traduite comme elle aurait pu l'être par

les domestiques de Michel de Montaigne : « L'amour conjugal d'une femme en a fait un Apelle. » Le mal n'était pas de faire du latin de cuisine, mais de supprimer d'un trait toute l'histoire de Metsys, de forgeron devenu grand peintre, par un de ces mille prodiges que peut faire faire l'amour, en compensation des mille sottises qu'il fait faire de reste.

L'inhumation de Jésus-Christ est un tableau avec volets. Sur le volet de droite, on voit la tête de saint Jean-Baptiste, dans un plat, sur la table d'Hérode. Le volet de gauche représente saint Jean dans l'huile bouillante. Dans le tableau du centre, les amis de Jésus-Christ se préparent à le mettre dans le tombeau. La Vierge, soutenue par saint Jean, est prosternée devant les restes inanimés de son fils. Deux vieillards soulèvent la tête et la partie supérieure du corps de Jésus, pendant que les saintes femmes embaument les plaies. Sur le second plan, on voit le sépulcre qui va recevoir Jésus, et, dans le lointain, à gauche, le Calvaire et la ville de Jérusalem. Il manque peut-être à ce bel ouvrage quelques qualités d'expression et de perspective, et ces convenances de vérité historique qui semblent n'appartenir qu'aux époques les plus spiritualistes et les plus savantes de l'art; on sent bien que ce grand peintre est surtout préoccupé de l'imitation matérielle, que c'est pour lui, comme pour son époque, le point le plus pressant, et qu'il songe à donner un corps à l'art avant de lui donner une ame. Mais, pour l'éclat des couleurs, pour la lumière, pour la finesse de la touche, pour le relief, je doute que les combinaisons ultérieures de la science aient rien ajouté à l'art du forgeron d'Anvers. Et même pour l'expression, si elle n'est pas pleinement rendue, elle est toujours vraie et bien indiquée, et l'intention y est déjà, sinon la perfection. C'est cette simplicité de la foi du xve siècle, qui se représente ses images révérées, non point avec cette richesse d'expression et de physionomie que leur prêtera l'imagination plus épurée et plus subtile du xvie siècle, mais avec quelques traits sommaires, généraux, et avec cette beauté, plus grave que noble, qu'elles avaient alors dans les imaginations populaires. Il semble que les peintres du xve siècle, et Metsys en particulier, aient craint de donner à Jésus, à Marie, aux apôtres, objets de leur foi, des visages trop ressemblans à ceux des hommes. Au contraire les pein-

tres du XVIe siècle comprendront la Vierge, comme Apelle comprenait sa Vénus. Ils lui donneront des traits et des grâces empruntées aux filles des hommes, et ils en feront la plus belle et la plus aimable d'entre les femmes : aussi les peuples s'éprendront pour Marie d'une sorte d'amour physique, dont les transports idolâtres amèneront, avec d'autres causes, la réaction iconoclaste du protestantisme. Pour Jésus et les saints, ils leur donneront de si belles formes et de si majestueuses nudités, comme Titien à son *Christ au roseau*, ou comme Fra Bartholoméo à son *Saint Sébastien*, qui se voit dans la cathédrale de Besançon, que toutes les nonnes d'un couvent deviendront amoureuses de leur saint, et qu'on ne pourra les guérir qu'en l'arrachant du maître-autel et en le mettant au grenier.

D'après la chronique des peintres d'Anvers, le tableau de l'*Inhumation de Jésus-Christ* fut commandé à Quinten Metsys par le corps des menuisiers de la ville, pour la somme de 300 florins. Metsys n'en reçut qu'une partie; le reste fut converti en une rente perpétuelle au profit de ses enfans. Philippe II, roi d'Espagne, en fit offrir une somme considérable au corps des menuisiers, qui aima mieux garder le tableau que de le revendre avec profit. Ce bel ouvrage eut à craindre deux espèces d'iconoclastes, ceux du XVIe siècle et ceux de 1794, les uns qui voulaient le détruire, les autres qui ne voulaient que l'enlever comme dépouille de guerre, et le transporter en France. Grace au zèle de ses différens possesseurs, il fut sauvé de la dévastation et de l'exil.

Un peuple d'où sont sortis de si grands artistes, et qui a dans ses églises et ses musées particuliers de si beaux ouvrages, ne peut pas être un peuple tout matériel, et je crois qu'en cela l'apparence trompe beaucoup de voyageurs. Certes, si on s'en tient à l'extérieur, aux physionomies, aux paroles, quoiqu'en Belgique même il y ait de belles figures et de spirituels causeurs, et si l'on a cette promptitude et cette impatience de jugement qui emporte nos voyageurs français, on pourra croire que *la chair et le sang* y ont étouffé la pensée. Mais, outre qu'en pénétrant plus avant dans les hommes, on y reconnaît des qualités qui ne se livrent point tout d'abord, et qui, soit paresse, soit défiance devant des étrangers qui sont venus avec un parti pris, semblent reculer à mesure qu'on les poursuit, mais se montrent à la fin et se déploient avec une liberté inattendue,

les choses doivent faire surseoir au jugement sévère qu'on serait disposé à porter sur les hommes. On ne peut pas avoir une opinion médiocre d'un peuple qui a bâti la flèche de Bruxelles et celle d'Anvers, l'hôtel-de-ville de Louvain, qui a des peintres comme Rubens, Van-Dick et Quinten Metsys, qui a porté le luxe architectonique des maisons, la grace et la variété de leurs formes, l'art d'en approprier les ornemens à la profession ou à la dignité de leurs habitans, à un point où sont parvenues peu de nations, même parmi les plus grandes et les plus civilisées; et si nous personnifions ce petit peuple dans un homme, il ne faut pas dire du mal d'un homme qui a su si bien embellir sa demeure, tout en ne la regardant que comme une hôtellerie terrestre où il ne devait passer qu'un jour. En France, nous dépensons notre esprit en paroles qui volent, et qui, j'en conviens, remuent le monde, ou en écrits qui conservent les plus précieuses et les plus durables de ces paroles. En Belgique, on en dépense, non la même somme assurément, mais une bonne somme, vu la petitesse du peuple, en monumens, en tableaux, en travaux incomparables d'agriculture, de canalisation, d'industrie, de commerce; et ce que nous donnons aux idées, ils le donnent aux faits. J'aime mieux être citoyen du pays des idées; mais à Dieu ne plaise que je parle légèrement du pays des faits!

Il y a, pour ne parler que des arts, il y a dans le peuple belge une flamme intérieure et cachée qui perce difficilement à travers l'épaisseur de sa constitution physique et de la langue bâtarde dans laquelle il exprime si gauchement des choses si saines et si pratiques. C'est cette flamme qui fait vibrer le violon de Bériot; qui anime l'éclatant pinceau de Wuppers, un de leurs plus jeunes peintres, vrai enfant du pays de Rubens; qui attendrit le marbre de Geef, représentant le plus illustre de leurs martyrs de septembre, Mérode, frappé à mort par une balle hollandaise, et mourant pour sa foi et pour son pays; c'est cette flamme qui fait briller dans le passé, d'un éclat extraordinaire, quelques époques de l'histoire de ce peuple, dont le sol a été depuis tant de siècles le champ de bataille de l'Occident, histoire souvent interrompue par la conquête, mais qui offre au XIVe siècle le phénomène d'une grande civilisation, au milieu de l'Europe encore barbare, et trop loin de l'Italie pour être le produit de l'imitation.

Tous ceux qui suivent les concerts ont pu entendre un violoniste belge dont je n'ai jamais su le nom, mais qui est compté parmi les plus habiles dans son art. C'est un homme d'environ trente-cinq ans dont les cheveux sont coupés en faux toupet, d'une figure lourde, sans traits, sans expression, sauf dans les yeux pourtant qui sont profonds, d'une allure gauche, pesante, mal découpé pour faire des révérences, pour entrer de son pied léger dans un salon, pour bien mesurer l'arc concave que tous les invités viennent décrire successivement devant la maîtresse du logis, recevant sans émotion apparente et presque sans remerciemens les battemens de main qui accueillent ses majestueux andante; en somme un Belge, non de l'espèce cosmopolite qui a ses types élégans à Bruxelles, et ses muguets qui n'ont rien à apprendre des nôtres, mais un vrai Belge, sorti du peuple, enfant né sous le pignon triangulaire, enfumé de houille et blémi de bière, qui a pris le goût de la musique dans une sacristie, et a étudié son art dans un conservatoire de province. Il y a quelque temps que j'assistais à un concert où ce violoniste devait être entendu. Il joua un morceau de sa composition avec une force, une largeur, une vivacité, une sobriété d'ornemens, une chaleur graduée et continue, qui furent fort admirées. Il répondit aux applaudissemens par un brusque salut de tête, et se retira. Je le suivis dans la chambre qui servait de coulisse, et je le regardai avec une curiosité qui ne parut ni le choquer ni l'occuper. Or, ce même homme que je venais de voir dans la salle du concert, calme, impassible en apparence, le visage muet, le seul de toute l'assemblée qui ne fût pas ému de sa musique, je le trouvai dans la chambre d'attente tout haletant, la bouche ouverte, les yeux animés, essuyant avec son mouchoir la sueur qui sortait par grosses gouttes de tout son visage, tout à l'heure aride et froid comme un masque. Cette agitation contenue, cette sueur soudaine et abondante, c'était là une manifestation de cette flamme intérieure qui couve sourdement dans la race belge; cet artiste, c'est la personnification du génie de son pays.

NISARD.

LE

BAL DE SENLIS.

Ce fragment est extrait du *Notaire de Chantilly*, de M. Léon Gozlan (1). *Le Notaire de Chantilly* est le premier anneau d'une série de romans, qui auront pour but de mettre en évidence et d'apprécier sous le rapport de leur moralité les diverses *influences* qui agissent sur notre société; influence du médecin, influence du prêtre, influence du notaire. M. Léon Gozlan a compris tout ce qu'il pouvait y avoir de dangers dans ces *influences*, et sans accuser la société, sans proposer de remède, ce qui appartient au législateur, sans regretter le passé, sans prophétiser l'avenir ni vanter le règne de l'industrie, il a fait une œuvre d'art qui est en même temps un enseignement; il a mis le doigt sur la réalité; puis, après s'être bien assuré de son principe, il en a saisi tous les côtés dramatiques, il a revêtu une foule d'observations vraies et de charmantes imaginations d'un style clair et suffisamment concis.

Maurice, le notaire de Chantilly, est un homme de courage et de probité; Léonide sa femme, poussée par son frère Victor Reynier, homme d'affaires et de bourse, s'est approprié, pour satisfaire une coupable jalousie, les secrets de l'étude de son mari. Maurice a un ami, Édouard de Calvaincourt, vendéen et condamné à mort, qui est venu chercher un asile sous son toit hospitalier. Léonide aime Édouard de Calvaincourt, et c'est pendant une absence de Maurice que tous deux se rendent déguisés au bal de Senlis. Mais Édouard n'aime point Léonide; il a rencontré un jour Caroline de Meilhan, dernier rejeton d'une famille noble.

(1) Deux volumes in-8°, qui paraîtront chez Dumont, au Palais-Royal.

M. Clavier, ancien terroriste, après avoir été pendant la révolution le bourreau de la famille de Meilhan, a épargné cette jeune enfant et l'a élevée comme sa fille. Édouard aime Caroline. Quant à Hortense Lefort, la haine de Léonide contre elle remonte à une source plus ancienne; Léonide a aimé Jules Lefort avant d'être la femme de Maurice, et celui-ci lui a échappé comme Édouard va lui échapper tout-à-l'heure. Il ne nous appartient pas de louer tout ce que cette scène a de dramatique et de saisissant.

Dans la rue de Paris, on entend un bruit à faire vaciller le clocher de la cathédrale; des voitures roulent d'une porte de la ville à l'autre porte, chacune avec son fracas particulier, mais dominé pourtant par le grincement du char-à-banc non suspendu. Pour la solennité du jour, on a sorti de la remise tout ce qui a forme humaine de voiture : diligences détournées de leur ligne de direction; tapissières qui rapportent le bois des forêts de Chantilly, de Saint-Leu et de Compiègne; landaus en osier, et enfin quelques véritables landaus qui sentent leur Paris. Ce pêle-mêle bruyant ne manquerait pas d'originalité; mais les fêtes de province ont le malheur de ressembler à la cohue d'un baptême, et les belles dames qui en sont l'ornement ont l'air d'autant de nouvelles mariées. La province en est encore au bouquet de fleurs d'oranger.

La salle où a lieu le bal de la sous-préfecture est resplendissante de lumières; il y en a à profusion. On s'aperçoit tout de suite que les frais de lumière sont à la charge des contribuables, si la disposition des flambeaux est abandonnée au bon goût des receveurs. C'est à la fois prodigue et détestable. Par une alliance profane, les candélabres des loges maçonniques et des paroisses de la ville ont été recrutés et accouplés pour embellir la cérémonie; ils sont inondés de cire de la bobèche au trépied. On étouffe de chaleur. Cédant à la dilatation qui les décompose sans altérer leur maintien, les autorités constituées commencent à déboutonner leur habit à la française : la tenue plie devant la cuisson; le col de la chemise s'abat de langueur sur le passepoil du collet; les épées d'acier fondent dans le fourreau; les glaces filent.

Le beau côté des fêtes données par la ville ce sont les rafraîchissemens après la cire : on dirait que l'administré se venge d'un fait personnel en cherchant à établir la balance entre l'impôt foncier qu'il paie et l'orgeat dont il se gorge.

Le luxe des salles, quoique porté au plus haut degré de magnificence, a un caractère qui frappe d'abord, mais qui appelle le sourire au lieu d'étonner. Quelque art que le tapissier ait déployé, conjointement avec le valet de ville, pour déguiser les emprunts faits à tous les établissemens publics, afin de suffire à la monstrueuse quantité de décors, quelque adresse qu'ils aient apportée l'un et l'autre à métamorphoser la destination quotidienne du local, il perce de toutes parts un démenti de mobilier qui effraie. Arrachés aux tringles de la mairie, les rideaux rouges sont un peu courts pour les croisées de la sous-préfecture; et, quoique adoucis par le drap des tables du conseil municipal, les gradins qui règnent autour de la salle trahissent la dureté des bancs du tribunal de première instance. Au plafond pèsent, à donner des craintes sur la solidité des solives, les lustres à girandole de la paroisse, en cuivre jaune, aux rameaux de cristal. Les fauteuils du conseil de révision de la garde nationale sont rangés avec symétrie aux deux bouts de la salle de jeu.

En pénétrant dans les appartemens plus éloignés, le luxe décroît à raison des difficultés qui se sont présentées pour le répartir avec une égale justice. Aux rideaux rouges succèdent les rideaux pâles; aux murs ornés de guirlandes embaumées, succèdent les murs ornés d'affiches portant expresse défense de vendre sur la voie publique, et de laisser le fumier exposé devant les maisons; enfin la dernière cloison qui limite cette enfilade de salles est couverte de la liste nominale des électeurs de l'Oise. Il résulte de ces disparates un ensemble confus de joie et de bureaucratie, de contributions directes, d'église, de conseil de révision, qui fait que le contribuable en dansant n'oublie pas un instant ses obligations envers l'état, et qu'il se rappelle, au contraire, son droit à se réjouir et à ne pas refuser l'impôt.

On danse depuis dix heures, les timidités sont vaincues. Déjà les toilettes des femmes n'ont plus cette raideur du neuf qui prête aux bals de province, dans les premiers momens, l'aspect gauf-

fré d'un magasin de modes. Des rumeurs flatteuses entourent d'un nuage d'éloges celles des plus belles personnes qui, autant hardies que belles, se sont délivrées de la contrainte du masque; qui ne l'avaient gardé qu'afin de se ménager plus sûrement le triomphe de l'admiration en le dépouillant. Celles qui, reculant devant l'effet du contraste, le conservent encore, ont des prétextes de coquetterie pour ne laisser jouir les curiosités impatientes que de la simple vue d'une taille qu'on n'a pas travestie et d'un bas de visage, plus frais, plus tendrement enluminé par la barbe de satin qui l'effleure. Ce sont plus que de beaux visages, ce sont des visages inconnus. Les jeunes gens qui ont de l'imagination se prennent à ces séductions calculées; les femmes qui ont de l'esprit ne les négligent pas. L'illusion durera autant que le cordon de soie retiendra cette cire inanimée. Malheur! si elle tombe! Désenchantement! si le visage cède aux prières que le masque a inspirées.

Attentive auprès d'un vieillard entouré de jeunes gens intéressés aux éloges qu'ils lui adressent, une jeune personne, qui n'a singularisé son costume de soie blanche que par quelques fleurs semées à l'entour, jouit de la fête avec toute la naïveté de son âge et l'étonnement de la retraite où elle est habituée de vivre. C'est Caroline, mademoiselle de Meilhan. Elle est devenue le but des remarques lointaines et rapprochées; on s'entretient de ses cheveux blonds si bien en harmonie avec la délicatesse de ses traits, éclairés par ses yeux d'un bleu tendre sans langueur, animés par sa bouche si heureusement ouverte, qu'elle fait mentir ce vieux préjugé d'adoration pour les bouches miniatures de Petitot, sans expression comme sans baisers. De longues paupières, éternelle beauté du visage, décrivent une ellipse d'ombre mobile sur ses joues, toutes chaudement empreintes de virginité et de soleil, comme ces fruits haut-venus à la cime des arbres, qui ont les premiers rayons de l'été, et que n'étouffent ni les feuilles ni les vapeurs de la terre. On admire encore la ligne à chaque instant brisée, à chaque instant reprise de son corps : le regard tourne comme un collier, sans être renvoyé par aucun angle, autour de son cou, se divise, et coule doucement, ainsi que l'eau sur les anses d'une urne, de ses épaules sur ses bras, et se prolonge,

comme un trait du Pérugin, jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Ce contour serpente ensuite, avec la même ondulation, quelque attitude que Caroline imprime à ses poses, jusqu'à ses genoux, et de là à ses pieds, limites où le dessin finit, mais où l'idéal reste suspendu. Après, sans que l'on puisse s'en rendre compte, on se laisse surprendre, en regardant mademoiselle de Meilhan, à ces charmes sans nom, parce qu'ils n'ont rien d'arrêté, qui naissent d'un pli, d'une lueur qui passe dans les yeux, d'une larme qui s'évapore en sourire : car tout est bien dans ce qui est beau.

M. Clavier semble remercier chacun des hommages adressés à Caroline; il passe sa belle tête de vieillard au-dessus de cette charmante figure de jeune fille. C'est bien là une de ces monumentales têtes à la Danton, aussi forte, mais plus intelligente que les types militaires qui nous sont restés de la génération impériale. Toutes martiales qu'elles soient, les figures balafrées de l'empire ne portent que la résolution du courage; bien peu adoucissent la dureté de leurs traits par quelques signes de haute réflexion et d'indépendance. Elles n'ont pas la mélancolie guerrière, la tristesse héroïque des Polonais, hommes de conseil et d'épée, parlant latin à la tribune avec une bouche fendue d'un coup de lance. A défaut du sceau de la pensée, ce qui manque encore à la dignité des têtes impériales, c'est le caractère d'une noble origine : elles viennent d'en bas. Ce sont des têtes de halle où la révolution alla les prendre. Aussi, mettez un vieux colonel français à côté d'un vieux tambour français, vous n'apercevrez aucune différence. Nous les avons vus l'un et l'autre, déchus et mendiant glorieusement leur pain à travers nos jeunes générations; et, pleins de nos souvenirs de colléges, nous les avons souvent comparés à ces prisonniers barbares dont parle Tacite, mais jamais au Spartacus.

Les ruines encore vivantes de la révolution sont complètes; tout s'y trouve : le coup de sabre au front et la harangue dans les yeux. Appelez ces vieux républicains à l'assaut ou à la tribune, et ils vont vous foudroyer. Ces hommes ont tenu tête à la Gironde et à Brunswick; ils ont long-temps porté dans une poche la mèche du canon de leur section, et dans l'autre leurs discours contre Pitt, leur réponse à Burke. Ils furent grands orateurs quand tout

le monde était éloquent, et braves soldats lorsque Napoléon était encore écolier à Brienne. Ce sont les vieux druides de nos régénérations sanglantes ; les êtres anté-diluviens de la primitive société ; des sujets d'étonnement et de puissance. Leur origine est écrite sur leurs visages de pierre. La science politique les classe comme la science anatomique a classé les phénomènes éteints des premiers âges du monde. Ce sont les hommes conventionnels.

L'ivresse du bal augmente ; les épaules nues volent ; un cercle tissu de lumières, de soie, d'ardentes paroles tourbillonne, poussé sous le plafond par un vent harmonieux devenu l'ame de tous. On dirait l'immobilité, tant la vitesse est grande. Le mouvement n'est sensible que par l'attitude comparée des autorités locales qui se sont adossées contre la cheminée, pleines de respect envers elles-mêmes, jalouses de ne compromettre par aucun pli l'uniforme de grande tenue. Ce dernier trait nous dispense d'ajouter que le sous-préfet, le maire, le président du tribunal, le juge-de-paix, le colonel de la gendarmerie, assistent au bal ; mais qu'ils l'honorent sans tremper dans la joie générale par un travestissement coupable.

Personne ne remarque, à leur entrée dans la salle, Léonide et Édouard qui se faufilent dans les groupes désunis par le galop ; chacun de son côté, par arrangement convenu, va poursuivre ses chances d'amusement.

Un coup de surprise arrête Édouard dans sa tournée ; son regard s'est croisé avec celui de Caroline. Caroline est ici. Il est à deux pas d'elle ; il va l'effleurer en passant. Si elle savait !... si le masque tombait du visage qui se cache ! Quel coup de poignard la jalousie n'enfoncerait-elle pas dans le cœur de cette enfant, si étrangère à la violence des passions ; venue au bal avec le même calme dont elle jouit, lorsqu'elle se promène sous les vertes allées du bois de Chantilly ! Cette pensée importune comme un remords la raison d'Édouard. De quel droit, après tout, exigera-t-il désormais de la confiance d'une jeune fille bonne, aimante, dévouée, lorsqu'il la trahit, lorsqu'il se joue d'elle sous ses yeux même, lorsqu'il va la coudoyer d'un bras encore tiède du poids d'une autre femme ? Il voudrait être puni, afin de se rappeler éternellement sa faute par la douleur du châtiment. Il désirerait presque qu'un rival d'un instant l'effaçât pendant cette soirée de l'esprit de

Caroline; ses torts auraient du moins quelques torts à reprocher: ils seraient quittes. Mais avoir tout le fardeau d'une infidélité à supporter en face d'un visage sincère qui n'aura pas même demain au réveil la tristesse du doute! Quel supplice! s'il n'existait, pense Édouard, aucun danger pour Caroline à s'approcher d'elle, à lui dire tout bas : Je suis ici, Caroline, je suis venu à ce bal pour vous y voir, pour vous surveiller; car je suis défiant : pardonnez-moi, je n'ai pu résister aux conseils de la jalousie; mais cela serait un odieux mensonge! N'avoir le courage d'avouer sa présence que pour mieux tromper, ne serait-ce pas d'une faute faire un crime? Tout dire à Caroline, lui confesser l'infidélité, lui en détailler l'histoire, lui dénoncer sa rivale, ne serait-ce pas s'exposer à n'obtenir jamais de pardon? car il en est d'impossibles.

Je me tairai, se dit Édouard, mais la leçon ne sera pas perdue.

Son espoir, si peu réfléchi, de se voir disputer en forme de punition le cœur de Caroline, ne sera pas même exaucé. Caroline préfère la conversation de quelques personnes qui l'entourent au plaisir de la danse; d'ailleurs Caroline ne sait pas danser. Elle ne s'éloigne pas de M. Clavier.

Un flux tumultueux, ondulant sans cesse vers le même point, de manière à laisser dégarni un côté de la salle, tandis que l'autre s'encombrait, éveilla l'attention d'Édouard.

Caché parmi des groupes grossis à chaque instant par de nouveaux groupes, il aperçut au milieu d'un isolement que faisait respecter avec sa latte un officieux arlequin, sa hardie bohémienne qui débitait avec effronterie la bonne aventure à tous ceux qui tendaient la main.

Selon toute probabilité, la divination était commencée depuis quelques minutes, car déjà plusieurs dames à qui la bohémienne avait méchamment raconté le passé au lieu de l'avenir, étaient retournées un peu décontenancées à leur place. Meurtries au cœur de quelque bonne vérité : « A votre tour, mesdames, » disaient-elles aux autres avec malice.

Et les autres dames, pour ne pas avoir l'air de craindre les oracles, offraient la main, mais non sans hésiter.

Toujours invisible derrière la foule, Édouard rassura les cordons de son masque, et, les bras croisés sur la poitrine, il observa.

Vêtue en danseuse basque, une jeune femme s'élança dans l'ovale magique, et, retroussant ses manchettes brodées, elle abandonna sa petite main de dix-huit ans à la devineresse.

Les cous furent tendus; les épaules s'étaient écartées pour laisser un passage aux têtes les plus impatientes de voir.

— Ne tremble pas ainsi, mon enfant, dit la bohémienne. A ton âge, de quel mauvais sort serais-tu menacée? Tu prodigues des sermens de fidélité à deux hommes : hé bien! où est le si grand mal, si tu les aimes tous les deux?

— C'est faux, bohémienne! Je te couperai la langue,

— Charmante! Ce n'est pas ma langue qui a menti, c'est ta main; elle est trop jolie pour qu'on la coupe.

En la lui baisant, la bohémienne ajouta : — Calme-toi. J'ai dit deux hommes; il y a erreur. Soit; tu n'en aimes qu'un, tu trompes l'autre. L'oracle est-il si menteur pour cela?

— C'est encore faux!

— Veux-tu n'aimer ni l'un ni l'autre? très bien : passe!

Des applaudissemens ricaneurs accompagnèrent la danseuse basque jusqu'à sa place; elle était très peu satisfaite de l'oracle.

Édouard eut sous le masque un sourire d'amère pitié pour cette malignité des femmes qui ne pardonne à rien. Il était loin de partager l'enthousiasme qu'éprouvait la majorité de la salle à écouter Léonide. A l'empressement qu'on apportait à encourager l'ivresse de ses propos, il jugea que la médisance mourrait si personne n'y prêtait complaisamment l'oreille. Édouard n'est pas profond moraliste : il oublie que l'éloge n'est possible qu'aux conditions d'existence de la calomnie.

— Serai-je plus heureuse, moi? balbutia une toute petite charmante femme déguisée en mère Gigogne, que son cavalier, grotesque pierrot, déposa dans le champ de l'oracle, ainsi qu'on le ferait du gracieux fardeau d'un enfant. — Lis dans ma main, bohémienne!

— Dans ta main? répondit Léonide en rejetant la tête en arrière et en riant follement aux éclats; oh! dans ta main!

— Pourquoi pas dans ma main, bohémienne?

— C'est que je ne l'oserais jamais.

— Ne serait-elle pas assez blanche?

— Vaniteuse! C'est la plus mignonne et la plus blanche que j'aie touchée de la soirée. L'impossibilité n'est pas là.

On ne respirait plus de curiosité : les conjectures se croisaient dans l'air, se heurtaient, s'enflammaient, et éclataient en fine pluie bruyante de rires et de petits propos empoisonnés; et l'on se criait d'un bout de la salle à l'autre bout :

— C'est la femme d'un receveur de l'Oise, cette bohémienne!

— Faux! c'est celle de l'ex-inspecteur forestier; c'est sa taille!

— Non, elle est plus grande.

— Je le nie. Qui est-ce qui a dans la société une taille de femme d'inspecteur forestier? Comparons.

Un monte-au-ciel de six pieds s'avançait.

— Ce n'est pas cela. La bohémienne est la veuve d'un maître de poste retiré à Vineuil, tout simplement.

— Bravo! c'est la vérité : même taille, même tournure.

— Ajoutez, poursuivait un autre, même voix.

— Elle parle vite comme elle.

— Elle rit comme elle.

— C'est elle. On te connaît, bohémienne!

— Et de plus, ajoutez encore que je ne boite pas comme elle. Et la confrontation s'arrêta de honte, se perdit dans un hourra universel, sur cette simple observation de la bohémienne.

Les curieux, battus dans leurs conjectures, ne s'accordèrent que sur un point incontestable : la bohémienne était une éblouissante brune.

— Où donc est la raison de ton refus? reprit la mère Gigogne.

— Dans tes doigts, petite mère.

— Dans mes doigts?

La mère Gigogne retira furtivement son bras : elle voulut s'éloigner. Elle avait enfin compris.

Son cavalier, le pierrot qui l'avait introduite dans le cercle, s'avança, brusque et silencieux, vers la bohémienne; il était derrière elle.

Cet homme, qui était masqué, avait la main droite dans sa poche.

Édouard se plaça derrière cet homme.

— Tu as dit, crièrent tous les masques, que ses doigts t'empêchaient de lire dans sa main. Explique-toi donc, bohémienne!

Comme la mère Gigogne cherchait toujours à se retirer, ceux-ci la forcèrent à rester sur la sellette pour subir sa sentence, et à offrir de nouveau la main à Léonide. Ils s'étaient constitués les exécuteurs de ses burlesques réquisitoires.

— C'est vous qui m'y forcez, à vous la faute. Mère Gigogne, continua solennellement Léonide, ta main m'annonce que tu es baronne de Haut-Lieu.

— Très bien! Après, bohémienne?

— Oui, mais ses doigts m'apprennent qu'elle a été lingère. Perplexité de ma science : dans la paume je vois un blason, et au bout de ce doigt un dé à coudre. Est-ce la lingère Louise Bougival ou la baronne de Haut-Lieu que je dois prophétiser?

L'homme placé derrière la bohémienne sortit un petit canif tout ouvert de sa poche, et le glissa du côté du tranchant sous le cordon du masque de Léonide. Le masque allait tomber.

Un bras comprima aussitôt ce mouvement, tordit le poignet qui l'exécutait, et cassa la lame du canif jusqu'au manche.

Nul ne s'aperçut de l'incident. Le pierrot, tout en colère, se retourne; sa figure blafarde ne rencontre que l'énorme nez d'un monstrueux polichinelle. La rage du baron de Haut-Lieu n'ayant point d'issue, elle s'exhale par des gestes dont la foule ne saisit que le côté comique. Furieux, il tire par les larges plis de sa robe, en dehors de la mêlée, madame la baronne, lui jette un manteau sur les épaules, et, jurant, menaçant, pleurant, ils descendent tous deux, enveloppés d'un nuage de poudre, dans la cour de la sous-préfecture. On riait encore qu'une voiture à quatre chevaux brisait le pavé de Senlis.

Ce dernier épisode avait répandu une sueur d'impatience sur les membres d'Édouard; il frémissait encore à l'idée de voir tomber le masque de Léonide et chacun reconnaître dans cette femme, qui en avait déjà immolé tant d'autres en public, l'épouse de Maurice, le dépositaire du secret de tous, celle qu'il a conduite, lui, à cet épouvantable spectacle. Sa fermeté commençait à l'abandonner. Un instant il fut tenté de l'emporter par violence hors du bal; mais il réfléchit aussitôt que la malignité de Léonide ayant créé à celle-ci de nombreux amis, il se la verrait disputer au passage. Cette résolution avait mille autres chances contre elle. Peu après il faillit compromettre bien plus gravement celle

qu'il cherchait à sauver de ses propres excès. Dans un moment où Léonide portait, par une préoccupation d'habitude, ses doigts à ses boucles de cheveux, geste qui allait la trahir, il poussa, dans un cri, la première syllabe de son nom. Il n'acheva pas, ses lèvres furent déchirées; le cri, sorti à moitié, rentra dans sa poitrine. Léonide avait chancelé; elle se remit aussitôt. Édouard froissa son masque et son visage.

C'était merveille que le courage de toutes les femmes qui, loin de reculer maintenant devant le feu du trépied de la pythonisse, se faisaient un point d'honneur de l'affronter. La raison en était facile; le secret qu'elles tenaient le plus à garder n'était connu, selon elles, que de deux ou trois personnes dont, après Dieu, l'impénétrabilité était la moins suspecte. Elles abandonnaient le reste aux feuillets de la magicienne : il en résulterait du rire, point de scandale; on se risquait. Le raisonnement était faux autant que périlleux : on sait pourquoi.

Un intérêt si universel s'attachait à ces étranges révélations, que le sous-préfet, le maire, tous les maires de l'arrondissement, le juge de paix, le colonel de la gendarmerie et le greffier avaient déserté les alentours de la cheminée pour venir rire et s'amuser, comme de simples mortels, au sein de la population du bal. Eux aussi faisaient galerie à Léonide.

Les musiciens jouaient dans le vide; ils proclamaient les figures pour l'acquit de leur archet.

La salle ne fut bientôt plus qu'un point, ce point était Léonide. Tout aboutissait à elle; regards irrités, attentions scrutatrices, vanités blessées, joies haineuses, gaietés ironiques; elle tenait tête à tout. Depuis long-temps les perspicacités les plus subtiles avaient renoncé à deviner quelle était la femme ou plutôt le démon caché sous ce gracieux costume de bohémienne. Heureux de la satisfaction de ses administrés, le sous-préfet encourageait de ses suffrages cet intermède du bal. Le colonel de la gendarmerie départementale ne trouvait rien à reprendre. En carnaval, tout est permis, pensait-il, même quatre brigadiers placés à la porte d'entrée.

Conduite par un Pluton dont la lenteur du pas indiquait l'âge, une jeune personne, déguisée en laitière suisse, tendit la main à la bohémienne.

— Prends garde à toi! cria-t-on de toutes parts à la bohémienne; ne va pas te compromettre cette fois-ci. Point de scandale. Cet honorable Pluton est un père, et cette laitière est sa fille.

Je serai réservée, semblait promettre Léonide avec des airs de tête et des gestes respectueux.

— Voyons ta main, ma laitière.

Après quelques minutes d'inspection, elle s'écria : — Il me faut deux témoins, sans quoi ma magie serait sans effet. Ces deux témoins sont ici, rassurez-vous.

Léonide s'ouvrit un passage, courut au fond de la salle et entraîna avec elle, au milieu du cercle où elle s'installa de nouveau, deux jeunes gens, en costume de ville, tous deux fort étonnés du rôle qu'on les forçait de jouer.

— Comédie complète, messieurs.

Voici le vieillard. — Léonide désigna le Pluton — voici le tuteur, le barbon, l'homme dont on attend la mort et l'héritage.

Pluton eut une faiblesse.

— Il a soixante ans, la goutte ou toute autre affection, et une nièce.

Sa nièce, la voilà.

Vous dites que c'est sa fille, moi je soutiens que c'est sa nièce; dans trois mois le monde dira : C'est sa femme!

Les quatre personnages se regardaient avec un ébahissement stupide. Le vieux Pluton s'affaissait de honte sous ses jambes.

— Ah! bah! ah! bah! Bohémienne, tu veux rire, tu es folle.

— La folle, ce n'est pas moi; c'est la sœur de monsieur, de ce respectable dieu des enfers. Elle n'est pas ici, malheureusement. Si elle s'y trouvait, ces deux beaux cavaliers, ses cousins, lui apprendraient, ou je lui apprendrais pour eux, qu'ils ont le projet de présenter une requête au tribunal pour la faire interdire afin qu'elle ne laisse pas ses biens à sa vénérable servante.

— Tu as donc parlé, mon frère?

— Non, c'est toi!

— Je n'ai rien dit.

— Tu as tout dit.

Les deux frères étaient prêts à se déchirer.

— Ainsi, poursuivit Léonide, monsieur Pluton épousera mademoiselle la laitière, sa nièce; ses biens passeront sous le nez de

sa sœur, et sa sœur sera mise en interdiction par ces deux messieurs qui sont interdits.

— Quoi! notre cousin, vous épouseriez votre nièce? Est-ce vrai?

— Cela ne vous regarde pas, répond le vieux Pluton.

Et la laitière pleure, et la bohémienne rit.

Et les cousins montrent les poings à la nièce spoliatrice des héritages.

Et la foule se baigne dans le scandale, se tient les côtes, embrasse Léonide et la promène en triomphe autour du bal.

Édouard se ronge le cœur.

— Ne croyez-vous pas comme moi, demande un domino vert à Édouard qui avait de grandes raisons pour ne lier conversation avec personne, que cette dame mériterait une correction? C'est sans doute quelque délurée de Paris qui d'avance aura fait espionner le canton pour venir ensuite le dénoncer ici.

Édouard ne crut devoir aucune réponse au domino vert.

— Ce serait chose due que de connaître quelques sanglantes particularités de l'existence de cette femme et de lui en barbouiller le visage. La surprise éteindrait peut-être ce beau feu d'invectives.

Un rire faux, un oui inarticulé, faillirent étrangler Édouard.

— Où serait le mal, continua le domino vert, d'inventer quelque bon mensonge qui remplirait le même but? Il serait trop rigoureux, vous comprenez, de s'en tenir à la vérité sur le compte de cette femme pour la punir. Le propos qui la bâillonnera sera le meilleur. Elle est tellement abandonnée ici, que je lui cherche depuis une heure l'ombre d'un défenseur; si son insolence finissait par en nécessiter un, je ne vois pas qui se lèverait.

— Monsieur, répondit Édouard à la fin, compterait-il sur son isolement pour la maltraiter? A des outrages de femme, ce serait répondre par une vengeance de femme. J'aime mieux croire, continua Édouard d'une voix sourde, que monsieur serait le premier son défenseur si une colère assez basse blessait d'un geste ou d'une parole cette dame que vous supposez abandonnée de tous. A défaut, je ne serais pas le dernier à ramasser son masque. Qui touche à un masque touche à tous; au vôtre, monsieur, au mien.

Nous ne sommes, je pense, d'un caractère, ni vous ni moi, à permettre ces libertés.

— Sans doute, sans doute, reprit beaucoup plus radouci le vengeur des blessés de Léonide, le causeur domino vert. Le bal a ses libertés que je respecte : ma proposition n'était qu'une plaisanterie; au bal, elles sont permises aussi.

Le domino vert alla à la découverte d'un meilleur complice.

Édouard n'écoutait plus. Il promenait son attention de Léonide à Caroline qu'un mouvement ondulatoire avait portée, ainsi que M. Clavier, au milieu du joyeux rassemblement. Le vieillard et la jeune fille se partageaient la surprise que leur causait l'intarissable fécondité de paroles aiguës, de mots à double tranchant, de sourires contraints, de silences sarcastiques, dont ils étaient sillonnés, éblouis et étourdis. C'était un monde tout aussi nouveau pour l'innocence septuagénaire de M. Clavier, que pour l'ingénuité de Caroline : ils auraient rougi l'un et l'autre s'ils avaient tout compris. Ils s'amusaient tout simplement.

Trois jeunes filles s'avancèrent et offrirent toutes trois leurs mains à Léonide : mille applaudissemens récompensèrent ce triple courage. On se monta sur les épaules, on s'étagea, on se disputa un angle de tabouret pour recueillir des fragmens de la nouvelle méchanceté qui allait probablement éclater.

— Toutes trois fort jolies, sœurs toutes trois, que voulez-vous savoir? leur demanda Léonide; votre sort? il est dans le ciel; suivez-moi. — Le bal entier la suivit; la foule se précipita comme une avalanche de l'autre côté de la salle. Léonide ouvrit une croisée; on vit le ciel. — Regardez ces étoiles. — Son doigt était levé.

Édouard remarqua indifféremment que la croisée s'ouvrait sur le perron du jardin de la sous-préfecture, au-delà duquel rayonnait, au niveau du mur de clôture, la ligne des équipages avec leur cordon de lanternes allumées.

— Regardez ces étoiles. Celle-là, c'est le *Cocher* : elle a présidé à la naissance de votre père; celle-là, c'est *la Bacchante* : votre mère est sous sa protection immédiate; vos maris sont dans *la voie Lactée*, et le bon sens de ceux qui me consultent est dans la lune.

Tempérant ainsi par de folles moqueries, souvent même par de

gracieux complimens, les dures vérités qu'elle cognait dans la tête de chacun, Léonide se ménageait de nouvelles victimes ainsi que l'appui des rieurs, appui plus précaire de quart d'heure en quart d'heure, car il était aisé de voir que le bal était déjà divisé en deux opinions bien tranchées sur l'opportunité de plus longues révélations.

— Sommes-nous ici pour danser, murmurait une partie de la salle, pour nous amuser, ou bien pour écouter les extravagances de ce masque?

— Si ces extravagances nous amusent! — D'autres répondaient.

— Oui! oui! elles nous amusent.

— Place à la valse! Assez de méchans propos!

— Silence! aux musiciens et aux maris! Va ton train, bohémienne : déchire; il y a encore plus d'un habit à mordre, plus d'une peau à entamer.

— Nous danserons!

— Elle parlera!

— C'est ce que nous allons voir.

— C'est ce que nous allons entendre.

Peine perdue pour les malheureux danseurs. Les appels de : *A vos places, mesdames! En avant deux!* ne ralliaient personne.

Pour trancher la question, un homme costumé en cyclope élargit les groupes, et d'un mouvement résolu offre son épaisse main à Léonide :

— Voyons, dit-il, à notre tour; les hommes maintenant.

— Si les hommes s'en mêlent, riposta Léonide, vous me défendrez, mesdames, n'est-ce pas? Promettez-moi aide et soutien.

— Bohémienne, ma bonne aventure! La main est un peu noire, mais c'est fait pour toi; exerce ta sagacité.

— Tu es maître de forges.

— Va, bohémienne, tu n'es guère fine. Que n'apprends-tu aussi à ce colonel qu'il est militaire, et à ce sous-préfet qu'il est magistrat.

Cette fois, les rieurs ne furent pas pour Léonide.

— Tu es maître de forges, répéta, piquée au vif, la bohémienne; et, tout bas à l'oreille du cyclope : Ne vaut-il pas mieux pour toi que je divulgue ce que tout le monde sait, que de dire ce qu'il ne

connaît pas? Tu es maître de forges, et non mari jaloux, soupçonneux, plein de projets de vengeance, peut-être. Tu ne vis pas sur l'idée de tuer ta femme et de te tuer; et tu n'as pas mis d'avance ta fortune à l'abri de la justice : tu es maître de forges.

— Oui! oui! elle a raison, avoua le cyclope se tournant vers la galerie. Réparation à sa vue perçante. Je la remercie de ses bonnes prophéties.

Il aurait voulu la tenir entre l'enclume et le marteau. Il riait : c'était plaisir à le voir.

— Quel démon m'a trahi? murmura-il. Mon secret n'est qu'à mon confesseur et à mon notaire. Je me vengerai.

— Parlez-vous quelquefois en rêvant? lui dit quelqu'un en lui frappant sur l'épaule.

Ce fut un éclair dans l'esprit du maître de forges.

— J'aurai tout dit dans mon sommeil. Cette femme est une amie de la mienne.

Le maître de forges chercha derrière lui, à ses côtés, l'homme qui lui avait lancé cette idée : l'homme avait disparu.

Édouard venait de sauver la vie à Maurice.

L'imagination de l'assemblée commençant à tourner au sérieux, et Édouard s'apercevant qu'une coalition de mécontens menaçait de près l'incognito de Léonide, il jugea que le moment était arrivé de la sauver à elle-même, à quelque prix que ce fût. Il s'avança pour l'entraîner hors de la salle; un obstacle l'arrêta : Caroline de Meilhan avait la main dans celle de la Bohémienne.

Elle avait enfin cédé au désir de ceux qui l'entouraient; son bras tremblant était soutenu par une foule de personnes amies. Édouard sentit fondre son cœur dans sa poitrine. Dans ce moment, à la haine profonde que lui inspira Léonide, il comprit qu'il était faux qu'on pût aimer deux femmes à la fois. Il regretta de n'avoir pas laissé faire justice au canif, lorsque la baronne de Haut-Lieu avait été outragée. Maintenant il aurait le courage de rester immobile et muet à ce masque tombant sous les pieds d'un vengeur de tout le monde. Léonide se recueillit.

— Charmante enfant, dit-elle, ta place n'est pas ici : cette ligne de ta main le dit clairement. Cette ligne, c'est l'allée du bois, bien sombre, bien silencieuse, bien longue, que tu aimes à par-

courir à minuit, quand la lune argente les clairs étangs de la reine Blanche. Ce milieu entre ces autres lignes qui y aboutissent, c'est le carrefour de *Diane* où tu t'assieds avec l'être imaginaire, trésor de tes rêves; et voici le rond-point des *Lions* où vous vous dites adieu!

— Cruauté! cruauté! Léonide sait tout. Où me cacher maintenant? Oh! vivre entre une femme jalouse et un ami déshonoré pour elle; c'est étouffer entre deux mensonges; c'est à porter plutôt sa vie, ma vie sur l'échafaud qui la réclame. Tombe, éclate ce que voudra le Ciel sur ta tête, Léonide, je ne tirerai pas ce gant pour te défendre. Parle! parle! n'y a-t-il pas ton père aux cheveux blancs ici, — parle! — pour lui reprocher son existence, celle qu'il t'a donnée? Livre ta race au dard de ces vipères, si tu n'as plus rien à leur jeter.

— Je te disais, poursuivit Léonide en regardant Caroline plus pâle que son voile, que ta place n'était pas ici. Ces lampes te fatiguent, ce bruit t'accable. Nous autres femmes qui aimons ces tristes réalités, nous n'accourons ici que pour nous voler un amant; mais toi, tu ne connais cela que par les romans; toi, tu es pure, innocente, bonne; tu es à la femme ce que l'idéal est à la grossière vérité, ce qu'est à l'homme hypocrite, ingrat et sans cœur, ce portrait — Léonide mit un médaillon dans la main ouverte de Caroline — ce portrait céleste, angélique et malheureusement sans modèle.

Caroline ne le vit pas ce portrait! Édouard l'avait saisi, arraché, répétant : — Ce portrait! ce portrait!

Oh! elle joue ma vie à sa vengeance : mon portrait ici, mon portrait!

Le procureur du roi pria Édouard de lui faire passer le portrait; la galerie était impatiente de le voir.

Édouard remit le portrait; il arma silencieusement ses pistolets engagés à sa ceinture, derrière les pans de son habit.

Le portrait fut trouvé charmant; le colonel de la gendarmerie remarqua qu'il ressemblait à un de ses cousins; il passa de main en main, accompagné d'éloges et de réflexions sur le fortuné séminariste qui avait servi de modèle.

— Nous direz-vous son nom, madame? demanda le juge de paix.

— C'est saint Édouard, répondit Léonide en laissant glisser le médaillon dans le corsage de sa robe; oui, saint Édouard : c'est un cadeau de notre excellent archevêque.

La bouffonnerie fit fortune, l'exclamation grotesque qu'elle produisit amena une diversion à la faveur de laquelle Caroline retourna à sa place sans être trop étudiée. M. Clavier n'avait pas saisi le moindre sens aux paroles de Léonide. Au bout de ces mots : Forêts, Diane, rêves, idéal, il ajouta mentalement : Enfantillage!

Édouard ne vivait plus, ne pensait plus; il était pétrifié. Rendu un instant à lui-même par les sons de la musique qui, pour secouer l'apathie des danseurs, était passée à la gamme la plus criante, il songea par quel moyen naturel il apprendrait à Maurice l'impossibilité de rentrer jamais chez lui. Après bien des projets rejetés aussitôt que conçus, il s'arrêta au plus dangereux pour sa propre vie, décidé à ne plus reparaître à Chantilly. Il écrirait un billet dans lequel il apprendrait à son ami, que la police ayant découvert sa retraite, il y était allé de sa délicatesse, de changer de lieu de refuge. Édouard se disposa ensuite à quitter le bal, après avoir donné à ces deux femmes un regard tout plein d'amour et de haine.

A son début, Léonide n'avait eu besoin de faire aucune avance pour débiter sa science augurale : les mains avaient plu par deux et par quatre; mais depuis que, de propos insignifians, Léonide avait passé à des allusions qui ne laissaient rien à faire à l'interprétation, son rôle avait été pris au sérieux : on eut peur. Nul n'osait effleurer le cercle divinatoire; les plus hardis se tenaient sur la défensive. Le rire était morne; les mains se cachaient comme les consciences.

— Enfin!

Tel fut le cri de hyène que poussa Léonide.

D'un bond elle s'élança à l'extrémité de la salle pour entraîner avec elle une jeune femme tout épouvantée, qui se défendit de son mieux pour ne pas servir de plastron aux dernières agaceries de la bohémienne.

La jeune femme fut la plus faible. Morte de frayeur, couverte de larmes qu'elle cherchait à éteindre sous un sourire impossible,

elle fut placée, par violence, au milieu du cercle agrandi prodigieusement par la lutte qui s'était établie entre elle et Léonide.

Pressés contre le mur, les derniers rangs de spectateurs montèrent sur les chaises.

Les autorités reprirent leurs places le long de la cheminée.

De nouveau les gendarmes se postèrent à l'entrée.

On eût dit que le bal allait s'ouvrir.

Au milieu de la salle, les deux femmes étaient seules, tremblantes toutes deux, l'une d'effroi, l'autre d'ironie et de colère.

La victime de Léonide était démasquée, et sa pâleur était grande sous le domino blanc qu'elle avait revêtu; délicieux costume dont elle s'était parée moins pour se déguiser que pour faire ressortir avec avantage la pureté de son teint. Mariée depuis peu, elle avait encore la fraîcheur du pensionnat sur le visage. Son mari l'adorait; leur ménage était parfaitement heureux, à la joie près d'avoir des enfans. On connaissait sa famille, celle de son mari; le plus vif intérêt l'entourait. Plusieurs personnes insistèrent pour qu'on interdît d'avance toute raillerie à la bohémienne. Un jeune homme, dont personne ne jugea à propos de repousser l'avis, s'opposa à cette mesure, objectant avec raison que la délicatesse de cette jeune dame souffrirait plus de cette demande en grace, que de quelques plaisanteries qu'il aimait à croire de peu de portée.

— O mon Dieu! ne vous alarmez pas tant, mesdames; je n'ai encore tué personne, dit Léonide d'un ton amer, mais dont la voix tremblait. Que sais-je sur madame, que vous ne connaissiez pas?

Édouard fut encore forcé de subir cette scène avant de quitter le bal. Il eut bientôt la fatale conviction que la femme exposée au poteau des railleries de Léonide était la femme du négociant en laines de Beauvais, Hortense Lefort, celle contre laquelle Léonide lui avait juré de ne se venger que dédaigneusement, après tant de pressantes protestations.

Édouard s'était flatté jusqu'ici que la collision des deux cousines n'aurait pas lieu, comptant sur l'impossibilité d'une rencontre au milieu de tant de visages divers, si bien déguisés, et surtout sur la pudeur de Léonide, femme, comme toutes les autres, plus méchante en théorie qu'en pratique.

Il était écrit que cette soirée favoriserait toutes les détestables machinations de Léonide et détruirait les plus sages espérances d'Édouard.

Il était appuyé sur le tranchant de l'une des deux portes d'entrée, mâchant des réponses aussi décousues qu'étaient stupides les questions que lui adressaient les quatre gendarmes de service, en manière de passe-temps.

Léonide voulut parler.

On écouta.

Et quel silence! un silence d'échafaud.

— Je n'ai aucun sort à lire pour toi dans l'avenir ténébreux. Bel arbuste, tu as porté avant la saison, et, la saison venue, personne n'a vu tes fruits.

— Obscur! obscur!

— Aussi bien que moi, blanche Hortense, tu savais que tu serais mère avant le mariage; tu savais cela autant que tu prévoyais peu que tu cesserais d'être mère après t'être mariée.

— L'oracle n'est pas clair, cria-t-on de toutes les parties de la salle; nous savons tous que Mme Lefort n'a pas d'enfant.

— Un flambeau!

— Voici qui éclaircira tout, répliqua insolemment Léonide en ramassant, pour fuir plus vite, les plis de sa robe traînante, et en déposant sur les bras de sa victime une poupée de carton, symbole accusateur de maternité, que les moins intelligens comprirent.

D'un mouvement unanime, toutes les femmes se masquèrent d'horreur, indignées de l'outrage qu'on faisait à leur sexe, indignées d'être aussi impitoyablement fouettées en public devant leurs frères, devant leurs maris, et dans la réputation d'une personne des plus honorées du pays.

Un long cri de pitié pour la femme qui, frappée comme par la malédiction, était tombée sur le carreau, un long cri de souffrance sortit de toutes les bouches. On frissonnait à voir là une femme évanouie, à terre; là, des femmes se cachant le visage; là, une femme se précipitant vers la porte, que, dans son trouble, elle ne trouvait pas.

Et pas un vengeur pour terrasser cette apparition!

Un homme se présenta, qui, saisissant Léonide par le bras, lui dit : « Visage à visage, poitrine contre poitrine, souffle sur souffle, comme le cauchemar sur le sommeil : A moi! »

— A mon tour! Ma prédiction, la voici : Tu n'en as livré qu'une à chacun; j'en tiens deux en réserve pour toi, belle bohémienne, beau masque!

Ne les devines-tu pas?

La première, c'est que tu n'es pas une femme; non, tu n'es pas une femme! Il est encore, à dix-huit ans, des figures roses et fraîches parmi les hommes; de ces figures que le hasard a voulu peindre en femme, pour que la lâcheté s'y cachât mieux.

Vois! tu n'as pas eu de pudeur, c'est vrai; de pitié, j'en appelle à tous; de bonté, que ces dames le disent; de prudence même : considère où tu es. Tu n'es pas une femme!

Tu as ri des mortelles tristesses que tu as fait naître tout à coup comme une maladie, au milieu de la joie; tu as ri des pâleurs répandues par toi sur tous ces visages bons et heureux, de ces pâleurs dont les étrangers mêmes ont souffert; tu as ri de ces rougeurs qu'à peine la sellette des tribunaux fait monter aux joues des prévenus. Or, tu n'es pas une femme!

T'es-tu seulement mêlée à nos danses que tu as brisées? Non, tu n'es pas une femme! Voit-on ici pour te protéger le regard armé d'un mari, la présence d'un père, le voisinage sacré d'un frère? rien, pas même le bras obscur, le visage masqué d'un mercenaire, pas même la main française d'un inconnu pour mendier ton pardon à ces dames, pour échanger son nom avec nos noms. Or donc, une dernière fois, tu n'es pas une femme!

A bas le masque, monsieur!

Voilà ma première prédiction, beau masque!

Ne devines-tu pas la seconde?

Alors, c'est que tu n'as pas prévu, femme sans esprit, que dans la salle se trouverait le mari de la femme outragée, et que ce ne devait pas être assez de tout ton sang pour payer le mal fait à l'épouse à terre, le mal fait au mari debout. Monsieur, vous êtes un lâche! Si vous êtes une femme, à genoux! Si vous êtes un homme, à genoux encore! car vous avez trop attendu pour me prouver que vous étiez un homme.

Vous croyez sans doute, faible comme je vous tiens, maître de vous comme je le suis, sans qu'aucune puissance au monde vous enlève d'ici, que je vais vous arracher le masque et une partie du visage, sans me soucier plus de l'un que de l'autre, mais seulement afin que chacun découvre une place vivante où cracher? Détrompe-toi, beau masque, je t'ai dit que ton art serait en défaut avec moi : garde ton visage!

Mais voyons ta poitrine; là aussi on reconnaît les hommes.

Et, d'un mouvement calculé, Jules Lefort déchira le corsage de la robe de Léonide, mit à nu sa poitrine, emportant dans la brutalité du geste les pattes, les rubans et les agrafes.

Le sein de Léonide resta découvert, tout enflammé, par places, des ongles qui venaient de le déchirer.

Léonide tomba sur Hortense.

— Je le savais, s'écria Jules Lefort : je suis vengé!

— Et moi, monsieur?

— Qui donc êtes-vous, vous qui vous présentez si tard? demanda, l'écume aux lèvres, l'insulteur de Léonide à Édouard.

— Qui je suis? A quoi bon le dire, s'en informer? Mon nom n'a rien à faire ici, pas plus que le vôtre. Vous trouveriez commode, monsieur, de connaître par moi cette femme; moi je trouverais lâche de me dévoiler lorsque cette femme s'est tue.

— Elle cache son visage, vous votre nom; vous êtes donc tous deux de moitié dans l'offense? Distinguez vos parts dans la réparation que je me suis donnée.

— Monsieur, vous êtes un insolent.

— Monsieur, vous êtes masqué, et mon visage est découvert.

— Je vous insulte.

— Vous ne m'insultez pas : je vous apprends mon nom, que tout le monde connaît ici. Vous ne m'insultez pas : vous êtes masqué et vous taisez le vôtre.

— Mais sortons! Venez!... ou bien!...

— Monsieur, vous êtes masqué : je ne sortirai pas. Pourquoi ne seriez-vous pas un assassin?

— Vous êtes bien heureux, vous, monsieur, répliqua Édouard en contractant le masque fondu, décoloré, qui pantelait à son visage; vous êtes heureux de n'être pas masqué!...

— Pas si heureux que vous de l'être.

— Ah! vous prenez pour une lâche prudence l'immobilité de ce masque qui m'oppresse et me fait mourir! Mais la supposition est atroce, monsieur; croyez qu'il y a un homme sous ce simulacre étouffant. C'est parce que je ne suis ici ni le frère, ni le mari, ni le père de cette dame que j'ai toléré jusqu'à présent votre souffle injurieux aussi près de mon visage. Reculez-vous?

— Est-ce donc parce que vous êtes l'amant de cette femme que vous ne vous démasquez pas? L'excuse est assez bonne, si le mari est dans la salle.

— Il y est, dit Édouard.

Qu'on juge de la rumeur que l'affirmation d'Édouard produisit. Ainsi que des cartes égarées qu'on accouple dans leurs couleurs pour compléter un jeu, les femmes se hâtèrent de rejoindre leurs maris, tandis que les maris, de leur côté, exécutaient le même mouvement pour se rallier à elles.

Jusque-là la présence d'esprit d'Édouard avait parfaitement réussi et paraissait devoir le tirer de ce pas périlleux; mais, par un accident qui aurait trouvé en défaut le plus subtil, six maris, qui n'avaient pas amené leurs femmes au bal, furent obligés, afin de prévenir les interprétations du lendemain, de sommer Édouard de se démasquer sur-le-champ ou de montrer le visage de la femme évanouie.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Édouard furieux. Vous êtes, par ma foi, bien peu confians dans vos femmes pour risquer leur réputation à cette enquête? Je ne suis pas aussi présomptueux que vous êtes défians. Ai-je dit que j'étais l'amant de quelque dame présente ou absente? Je ne suis celui d'aucune d'elles, sachez-le. J'ai révélé que le mari de la femme frappée par monsieur se trouvait dans la salle : c'est tout. Ne vaut-il pas mieux, consultez-vous, que l'offense et la réparation restent plongées dans le doute que de les en tirer pour ne punir personne; car que ferez-vous à la femme quand elle sera debout, et de quel reproche m'accablerez-vous, moi qui l'aurai défendue? Que gagneriez-vous enfin à découvrir que je suis son amant, si je l'étais?

— Convaincus tous les six, fut-il répondu à Édouard, que ce n'est point là la femme à l'un de nous, vos subterfuges et vos me-

naces sont de méprisables prétextes. Vous nous avez mis en cause, monsieur, nous y restons. Demain, cette femme serait à coup sûr celle de l'un de nous du plein droit de la calomnie. Que personne donc ne sorte du bal! Que nul n'emporte d'ici l'idée d'un soupçon infame que vingt ans n'effaceraient pas. Fermez les portes!

Les portes furent fermées.

— Ne touchez pas au visage de cette femme, par la vie de tous les six, de tout le monde, que je tiens au bout de cette arme! n'y touchez pas!

La terreur et le désespoir sont dans la salle. Les femmes poussent des hurlemens d'effroi à la vue de deux pistolets qui les menacent; il appuie ensuite son pied dans toute sa largeur sur le masque de Léonide.

Le mouvement est prompt, pas assez pourtant pour empêcher deux bras qui, saisissant Édouard par derrière, neutralisent l'articulation de ses poignets. Aussitôt quatre personnes s'attachent à sa jambe, toujours posée sur le visage masqué de Léonide; elles vont lui faire perdre la résistance et l'équilibre, lorsque Édouard s'écrie avec désespoir : — Sur votre honneur! vous avez juré, messieurs, de vous contenter du visage de l'un de nous, de celui de cette femme ou du mien : Regardez!

Le masque d'Édouard tombe à terre.

— Édouard de Calvaincourt! s'écrie Caroline de Meilhan. Et elle cache son visage dans ses mains.

— Tu l'as tué, infame! s'écrie Léonide en se relevant d'un bond.

Le colonel de gendarmerie semble se souvenir de ce nom.

Le greffier regarde le colonel, et l'un par l'autre ils acquièrent une certitude dans cette fatale interrogation rapide et muette.

Le colonel ajoute aussitôt : — Édouard de Calvaincourt, condamné à mort par le tribunal de Poitiers. Gendarmes, emparez-vous de cet homme! Faites votre devoir.

Quatre gendarmes tirent leur sabre et s'avancent sur Édouard : il est perdu.

Édouard lâche au-dessus de leurs têtes ses deux coups de pistolet dans la glace; des milliers d'étincelles jaillissent. Hommes et femmes tombent sur le parquet. Eux-mêmes, épouvantés, blessés

par les éclats du talc et du verre, qui ont frappé leurs yeux, les gendarmes opèrent un mouvement de recul. Édouard en profite pour se lancer sur le perron du jardin, le franchit, grimpe au mur de clôture, se trouve en pleine rue, en rase campagne, à la lisière du bois : il est sauvé.

Son cœur bat, ses jambes tremblent, son front est en sueur, ses dents se choquent ; mais Léonide?

Il revient sur ses pas avec la même vitesse; il entend passer à ses côtés des chevaux de gendarmerie haletans; il voit courir dans tous les sens les voitures en désordre qui abandonnent la ville troublée; le voilà de nouveau dans Senlis, à la porte de la sous-préfecture. Mais au lieu de s'introduire dans la salle par le mur du jardin du côté du perron, il entre tout simplement par la porte. La salle est vide : la peur a chassé le plus grand nombre, et ceux qui cherchent à rattraper Édouard ne sont pas restés là à l'attendre. Naturellement, l'endroit le plus sûr pour lui dans ce moment est celui même où, il y a quelques minutes, il avait couru le danger de laisser la vie.

Trois personnes étaient restées dans la salle : Léonide, toujours masquée, M. Clavier et Caroline.

— Venez, dit Édouard à Léonide, venez!

— Vous ici!

— Pas un mot, madame, venez!

— Un seul mot, monsieur, reprit solennellement M. Clavier. Demain, à quatre heures du soir, à la Table du Roi, dans la forêt de Chantilly.

— J'y serai, mort ou vif.

LÉON GOZLAN.

TRÉSOR

De Numismatique et de Glyptique.

Depuis la publication de notre premier article sur le *Trésor de Numismatique* (1), cet ouvrage s'est continué avec un beau succès. Pas une livraison n'a manqué de venir à son jour; tous les engagemens ont été loyalement tenus; l'exécution, loin de s'affaiblir, comme il arrive trop souvent dans ces grandes opérations, est peut-être mieux qu'elle n'était au commencement; les éditeurs, semblables à leurs vieux frères de la renaissance, plus artistes encore qu'industriels, se sont pris d'amour pour leur entreprise et la poussent en avant avec une conscience toujours moins facile à se satisfaire. On voit que ce sont des hommes de cœur et de mérite auxquels les sacrifices nécessaires ne paraissent point impossibles. Deux années d'un zèle égal sont une garantie maintenant suffisante pour l'avenir, et, comme nous l'avons dit, le XIXe siècle, que l'on calomnie beaucoup, mais qui ne s'en livre pas moins à des travaux aussi sévères qu'en puisse offrir nul autre, fournira, là encore, à la postérité, un monument d'une utilité essentielle, une large source où pourra puiser avec abondance et sûreté celui qui se chargera un jour d'écrire l'histoire de l'art.

On a fort abusé des louanges encyclopédiques; cependant nous n'hésitons pas à le dire, parce que notre conviction nous paraît chaque jour mieux éclairée sur ce point, le *Trésor de Numismatique et de Glyptique* est un ouvrage d'une immense portée. Sans doute le procédé de M. Collas pouvait seul mettre à même de l'entreprendre, mais on doit se réjouir que les éditeurs aient si bien deviné la grande chose que recélait la découverte de l'habile mécanicien français.— A toutes les époques on a senti la nécessité de recueillir en faisceau les monumens de l'art comme ceux de la

(1) Voyez la livraison du 26 octobre 1834.

pensée ; de rassembler dans un même lieu les trésors des connaissances et des créations humaines, afin que notre oublieuse nature n'en perdît point le profit, et aussi afin que les travailleurs n'allassent point épuiser leur sève à la recherche de problèmes déjà trouvés. Le temps brise, mutile, efface, réduit en poudre les figures de marbre, de fer et de bronze. Il fallait tout graver si l'on en voulait garder souvenir dans les livres; les livres, plus forts que le marbre, le fer et le bronze; les livres, arches saintes destinées désormais à surnager toujours au-dessus de l'oubli et de la décrépitude. Pour les productions des arts, rien n'était plus difficile que d'atteindre un semblable but; toutefois, le besoin était si pressant, qu'on enferma de côté et d'autre, dans des in-folio, les sceaux des rois et des seigneurs, les médailles de la Grèce et de Rome, celles des empires et de la papauté, de même que les magnifiques ouvrages des Pisans, et tout imparfaits que fussent les simples traits au moyen desquels on constatait l'existence et la forme de ces monumens, on dépensa des sommes énormes pour les obtenir. Il est inutile de citer *le Traité du Blason* du père Ménétrier, le *musée* Mazucelli, l'*Iconographie grecque et romaine* de Visconti, les *Médailles de la révolution* par Hennin, etc., etc. Ceux qui s'occupent de numismatique savent que ces ouvrages, encore aujourd'hui d'un haut prix, et d'ailleurs pleins d'une admirable érudition, laissent tout, absolument tout à désirer sous le rapport de l'exactitude des planches, et ne donnent qu'une idée très éloignée des pièces qu'ils représentent. Le *Trésor*, armé de la découverte nouvelle, les remplace à un prix très modique; il les résume, les complète, les absorbe dans une large unité; il fait enfin ce qu'ils voulaient faire.

Le plan sur lequel les éditeurs du *Trésor* ont conçu leur entreprise est aussi vaste que le commandait le nouveau moyen mis à leur disposition; nous l'avons déjà indiqué en lui donnant tout ce que notre approbation peut avoir de valeur, et nous sommes obligé de renvoyer à notre premier article ceux qui voudraient le connaître. Aujourd'hui, nous voulons seulement examiner chacune des séries particulières qui composent les trois grandes divisions générales de l'ouvrage, *Monumens antiques*, *Monumens du moyen-âge et de l'histoire moderne*, *Monumens de l'histoire contemporaine*. Nous les prendrons l'une après l'autre et nous dirons, au point où elles sont arrivées, comment elles nous paraissent bien ou mal remplies.

MONUMENS ANTIQUES.

Nouvelle galerie mythologique.

Il n'a encore été publié qu'une livraison de cette série, mais M. Lenormant a donné une telle portée à son texte, qu'il lui a communiqué une

extrême importance. A toute la science acquise par ses devanciers, il a joint les vues que les études contemporaines ont développées, et il applique à ce qui a été fait jusqu'à ce jour une critique assez judicieuse et assez forte pour avoir le droit de présenter ses conjectures sur les points qui font encore l'objet des doutes et des discussions de tous les numismatistes. Nous n'avons pas, assurément, la prétention de juger le travail du jeune archéologue; notre ignorance complète des matières qu'il a traitées nous empêche d'en avoir même la pensée; nous souhaitons qu'un homme spécial le soumette au creuset de l'investigation pour lui donner force de chose jugée, mais nous pouvons du moins constater qu'il porte tous les caractères d'un jugement solide établi sur de longues études. Pour éclairer l'intéressant sujet des deux religions classiques grecque et romaine, le *Trésor* promet tous les matériaux imaginables. Aux médailles, aux pierres gravées en creux ou en relief (1), il joindra, suivant qu'il deviendra nécessaire, des ivoires, des terres cuites et même de grands bas-reliefs dont le perfectionnement de sa machine lui permet d'obtenir d'exactes réductions; jamais, pour mettre la question dans tout son jour, on n'aura recueilli tant de matériaux. Les quatre planches de la première livraison contiennent à elles seules plus de cent pièces tirées de tous les cabinets du monde et classées par M. Lenormant avec le zèle amoureux d'un antiquaire. Est-il un moyen plus efficace d'arriver à la vérité que de pouvoir ainsi appliquer immédiatement la critique sur des monumens irrécusables. Quelle que soit la portée d'esprit d'Eckhel, de Wilkelmann et de Millin, on conçoit sans peine que des matériaux si nouveaux et si abondans laissent leur ouvrage loin de ce qu'on peut désirer et de ce que fait le *Trésor*.

Numismatique des rois grecs.

Cette collection aura les mêmes avantages que la précédente; beaucoup plus complète que toutes celles déjà publiées, elle ne supprime aucune des pièces utiles à l'histoire générale. Elle ne se contente pas de donner une seule médaille d'un roi, elle en donne toutes les variétés intéressantes; et ce que la main d'un graveur n'a jamais pu faire, elle le fait; elle traduit les pierres gravées dans les dimensions de l'original, quelque petites qu'elles puissent être. M. Lenormant a profité, comme dans sa galerie mythologique, de l'occasion qui s'offrait d'un travail étendu. Le conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque a jeté dans le *Trésor* ses connaissances spéciales. Il a fourni des recherches bien faites; il a présenté des données plus ou moins spécieuses; il s'est livré à des com-

(1) On sait que la glyptique est l'art de tailler les pierres dures en creux et en relief.

mentaires ingénieux, et il va faire la joie de ces hommes d'une admirable patience qui lisent vingt volumes in-folio et se blanchissent les cheveux de fatigue, pour savoir si telle médaille appartient aux Édomiens, plutôt qu'aux Bisaltes ou aux Osséens, toutes grandes nations dont l'histoire elle-même sait à peine le nom, et qui habitaient, comme personne n'ignore, les montagnes de la Macédoine. Je ne méprise pas ces recherches, je sais les grandes gerbes de lumière qui peuvent encore jaillir de leur petite obscurité; mais je voudrais qu'elles eussent un caractère moins sec, et je regrette que M. Lenormant n'ait pas consenti à descendre jusqu'aux dernières limites de l'explication. En général, le défaut de M. Lenormant est de prêter à son lecteur beaucoup trop de connaissances. Il vous suppose toujours initié. Cette érudition orgueilleuse, sans pitié pour l'ignorance, n'est à sa place nulle part, et moins que partout ailleurs dans le *Trésor*, qui est fait pour les ignorans, et qui a pour devise: UTILITÉ. Il est possible qu'il soit très honteux de ne pas connaître la signification des mots Tetradrachme, Triquetra, Cornupète, Aplustre; mais j'avoue que je ne la connais pas. Or, le *Trésor* devrait me l'apprendre, car il vient, dit-il, en aide à ceux qui ne savent pas, et c'est pour cela que nous l'aimons tant. D'un autre côté, que veut dire M. Lenormant quand, après la description de chaque médaille, il ajoute : Av. 3 1/2 mionnet, nº 44? ou quelque chose de semblable? Il eût été charitable de nous donner la clé de ces rebus. Cela ne gênerait pas le moins du monde ceux qui la possèdent, et servirait extrêmement les autres. Pourquoi non plus ne pas nous écrire un mot d'histoire sur Hicetas, Gelon, Phontias, etc.? Le *Trésor* s'est imposé cette loi pour les moindres personnages des Pisans, de Dupré et de Varin; comment peut-on s'en croire dispensé pour tous ces roitelets grecs? Si M. Lenormant répond qu'il ne peut se faire notre maître d'école, nous déclarons ne pas nous payer d'une semblable défaite. Nous savons très bien ce que nous exigeons, non pas un cours d'histoire grecque, mais quelques renseignemens succincts, quelques mots commémoratifs sur Agatocle et Hieron, ainsi qu'on a fait pour Charles X et Louis-Philippe dans la collection des sceaux. Est-ce encore trop demander que la traduction des inscriptions helléniques? Cent fois vous avez trouvé au bas des médailles de l'empire : *Gatteaux fecit*, et cent fois vous avez répété : Gatteaux a fait; et voilà que vous vous dispensez de donner le sens des légendes grecques! Je suis d'autant moins disposé à vous excuser, que cette morgue scientifique nous fait perdre une grande partie des faits que nous recueillerions de votre beau travail. Puisque vous nous donniez tant de pièces de monnaie grecque, n'était-il pas opportun d'introduire aussi dans votre texte quelques lignes sur l'origine des

monnaies, leur transformation et leur valeur? Pourquoi vous éloigner d'une universalité qui se présente si naturellement à vous? Nous rendons pleinement justice à l'étendue de votre érudition, à la sagacité de vos recherches; mais il fallait un peu les humaniser. La chose est encore facile; réparez ces torts dans ce qui vous reste à faire. L'insuffisance que nous signalons empêche votre ouvrage d'aller au grand nombre; il n'est bon que pour les numismatistes. Ceux-ci, un peu égoïstes et jaloux de leur nature, comme sont souvent avares les hommes qui ont gagné leur fortune à la sueur de leur front, pourront bien vous remercier d'avoir tenu la science loin de notre portée; mais quelle triste compensation à la popularité qu'il aurait eue autrement, et au glorieux bonheur d'être généralement utile!

Iconographie romaine.

Ainsi que dans la galerie mythologique et dans la numismatique des rois grecs, les éditeurs, entraînés par l'importance du sujet, ont poussé cette série beaucoup plus loin qu'ils ne s'y étaient engagés. Nous aimons à louer cette probité, ne fût-ce que pour stimuler la plupart des libraires contemporains, trop peu curieux de leur réputation et de la bonté de leurs livres. Le *Trésor* ne devait donner en texte que la description des morceaux gravés et quelques renseignemens explicatifs; mais ici, comme plus haut, le texte est devenu un ouvrage d'une grande valeur. M. Lenormant a résumé tout ce que l'on sait sur la matière, et n'a mérité aucun reproche. Son iconographie romaine est entendue avec beaucoup de libéralité; chaque évènement écrit sur une médaille est simplement et clairement analysé. C'est de l'histoire preuves sur table.

Le *Trésor* place sous nos yeux de la sorte les médailles, les camées et les plus belles entailles qu'on garde en Europe. Le cabinet de la Bibliothèque et tous les cabinets étrangers sont mis à contribution, et déjà nous avons vu le grand aigle appartenant à une sardonix de Vienne, dont la possession par les princes de la maison d'Autriche remonte à l'empereur Rodolphe II (1600). Nous trouvons aussi, dans la deuxième livraison, le fameux triomphe de Tibère, connu sous le nom de grand camée de Vienne. Cette sardonix à deux couches est, avec celle dite de la Sainte-Chapelle, qu'on peut voir à la Bibliothèque, la plus grande qu'ait laissée l'antiquité. S'il faut en croire, dit le texte, une tradition conservée par Gassendi, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient acquis ce camée dans la Palestine; Philippe-le-Bel, qui le tenait d'eux, en fit don à l'abbaye de Poissy; mais durant les guerres civiles du XVIe siècle le camée fut enlevé à ce monastère et transporté en Allemagne, où l'empereur Rodolphe l'acheta 12,000 ducats, à peu près 360,000 francs de notre

monnaie. Depuis cette époque, le camée n'est point sorti du cabinet de Vienne. On estime le nôtre deux millions.

Rien n'était plus curieux et à la fois plus intéressant pour l'histoire de l'art que la reproduction de ces monumens. Ils avaient bien été publiés, mais d'une manière imparfaite, et dans des ouvrages si dispendieux, que la dernière planche du triomphe de Tibère (Iconographie de Visconti) représente une valeur de 60 francs. Celle du *Trésor* coûte 20 sols!

On craignit un instant que l'aveugle machine ne pût rendre l'extrême délicatesse de la numismatique et surtout de la glyptique ancienne. On oubliait qu'elle avait gravé les sceaux, malgré la finesse de leur ornement. Le fait est qu'à cet égard la gravure du *Trésor* a tant de relief et de fidélité, qu'on ne peut rien souhaiter de plus. Nous devons dire en outre que M. Collas a fait de son procédé une si prodigieuse application, qu'il a obtenu diverses teintes. Elles servent au jeu de la lumière avec une réussite parfaite; et il a par ce moyen accentué d'une manière saisissante les différentes couches d'un camée. Si nous étions d'humeur à nous étonner de quelque chose, nous nous étonnerions d'un pareil résultat. Comment ne pas admirer le génie de la civilisation, qui parvient à rendre une machine coloriste? La gravure du *Trésor* a évidemment fait des progrès pour surmonter l'énorme relief de quelques camées et l'excessive ténuité de plusieurs entailles. Du reste, il faut le confesser, à moins d'avoir vu les merveilles de l'art grec et romain, il est impossible de se faire une idée de la supériorité des anciens sur nous. Ces morceaux de numismatique sont presque tous d'une admirable beauté. Certes, nous aimons passionnément l'œuvre de Dupré et de Varin; mais qui ne préférerait Dioscoride? A toutes leurs qualités de vie et d'élégance, celui-ci ajoute une élévation de style, un caractère de pureté et de noblesse, qui est bien ce qu'il y a de plus beau à voir au monde.

Bas-reliefs du Parthénon et du temple de Phigalie.

On sait déjà notre avis sur cette curieuse collection, terminée depuis long-temps; nous aurions souhaité qu'il existât une réduction des bas-reliefs du Parthénon sans les malencontreuses restaurations anglaises.

MONUMENS DU MOYEN-AGE ET DE L'HISTOIRE MODERNE.

Sceaux des rois et reines de France.

Cette série est également achevée : elle commence à Dagobert Ier, et finit à Louis-Philippe Ier. Les éditeurs, en ayant le soin de ranger chronologiquement les sceaux qu'ils ont pu rassembler, nous ont donné l'intéressant plaisir de suivre dans une de ses branches, pas à pas, et, pour ainsi dire, année par année, l'histoire de l'art, d'étudier ses progrès

comme ses défaillances. C'est un avantage que leur procédé de gravure offre avec toute garantie, et dont l'imperfection forcée des planches nous privait entièrement dans les ouvrages précédens.

Une seconde série renferme les sceaux des feudataires; on ne les possède partout ailleurs que dispersés et mal disposés; ils sont ici rangés par province. Ils rappellent les noms des plus grands princes de France, et ils amènent naturellement dans le texte, par le récit des choses auxquelles ces princes ont assisté, l'historique de l'institution de leurs fiefs, du retour de ces fiefs à la couronne, et postérieurement de leur formation en provinces. Ce texte difficile est rédigé avec tant de conscience et de lumière, qu'un homme versé dans ces matières nous a dit qu'on le pouvait regarder comme un répertoire infaillible. Au point de vue artiste, les sceaux des feudataires ne sont pas moins précieux que ceux des rois et reines. Il y a dans la naïveté de mouvement et dans l'agencement des draperies des moindres figures une fantaisie gracieuse, un charme ingénu et une finesse de travail qui ravissent l'esprit. Nous avons aussi été frappés, en repassant la collection entière, d'une singulière observation. Il n'est pas un de ces hommes qui ne soit représenté l'armure sur la poitrine, la tête casquée, le bouclier en avant, l'épée au poing et lancé sur un cheval en plein galop. La guerre, toujours la guerre, ils n'avaient pas d'autre vie.

Médailles des papes.

Il existe des ouvrages contenant la suite non interrompue des souverains pontifes depuis saint Pierre jusqu'aux temps les plus rapprochés. Inutile de faire remarquer que les médailles des premiers papes sont inventées. Le *Trésor*, qui veut, avant tout, fournir des documens irrécusables, a mis de côté les restitutions, et a pris la suite des papes au commencement du XVe siècle. Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle devient authentique, puisque c'est là, comme nous l'avons noté dans notre premier article, la date de la renaissance de l'art numismatique. Il y a déjà quatre livraisons des papes, commençant à Martin V, élu le 16 novembre 1417; c'est une magnifique assemblée. Les artistes les plus distingués ont aimé à représenter les traits de ceux qui venaient occuper le saint-siége de leur temps, et ils ont consacré les évènemens de leurs règnes dans des revers où brillent l'invention, la liberté et la sûreté de leur génie. Les collections du *Trésor*, n'eussent-elles pas d'autre mérite, seraient encore très utiles, car elles fournissent la contre-preuve des monumens, et il n'était donné qu'à son procédé de le pouvoir faire. Nous regrettons que le rédacteur du texte ne se soit pas attaché avec instance à découvrir, autant qu'il était possible, le nom des auteurs de ces belles

choses. On sait que les grands maîtres ne dédaignaient aucune des branches de l'art, et l'on aimerait à voir leurs mains puissantes se jouer dans les délicatesses de ces charmantes miniatures, coulées en or et en bronze. Nous avons retrouvé par exemple, avec un vif plaisir de curiosité, la médaille de la Paix (1), dont parle Benvenuto dans ses mémoires, celle avec laquelle il paya à Clément VII le pardon de l'assassinat de l'orfèvre Pompeo. Beau siècle, ma foi, et que les artistes ont fort raison de regretter, que celui où l'on obtenait des lettres de grace pour un morceau de cuivre bien taillé!

Médailles des écoles italiennes.

Le choix des médailles des écoles italiennes est peut-être plus riche encore que celui des papes. On ne perd rien de la pensée des artistes; on suit avec un intérêt de découverte les diverses phases de ce bel art, créé par Pisanello, surnommé Pisan, et cultivé par une foule d'hommes, ses dignes rivaux, dont les noms se perdent sous l'appellation générique du chef de l'école. Nulle part il n'aura encore été rassemblé un aussi grand nombre de modèles de ce genre pour l'enseignement de nos médaillistes, sans compter qu'ils offrent les portraits de presque tous les hommes qui honorèrent l'Italie pendant le xve siècle. Les notices du texte font connaître une foule de personnages intéressans. Toutes les recherches imaginables ont été faites pour savoir la vie des hommes les plus obscurs de la galerie, et elle devient un répertoire facile à consulter, où l'on obtiendra beaucoup de renseignemens impossibles à rencontrer ailleurs; car les circonstances d'un pareille publication pouvaient seules amener quelqu'un à s'en occuper. Toutefois, nous devons encore nous plaindre qu'on ait laissé beaucoup de revers sans explication. Peut-être, en poussant le zèle des investigations jusqu'au bout, serait-on parvenu à lever le voile des mystérieuses allégories. *Le chat aux yeux bandés*, derrière le prince souverain Lionel d'Este, a certainement un sens comme *le livre ouvert sur un rocher* derrière Pierre Candide « honneur des études d'humanité, » et l'on s'étonne que les éditeurs, avec leur religieux amour d'art et de science, ne se soient pas imposé la loi de le découvrir.

Médailles françaises.

Les médailles françaises sont, au point de vue de l'art, généralement moins belles que celles dont nous venons de parler, mais elles nous attirent bien davantage. En effet, par un hasard assez étrange, aucun savant n'avait encore pensé à rassembler notre histoire métallique; c'est le *Trésor* qui en forme la première collection, et il ne se montre pas au-dessous de la tâche dans laquelle nul autre ne l'avait précédé. Au moyen

(1) Planche 6.

de ces nombreuses pièces justificatives d'une nouvelle espèce, il dévoile bien des petits faits dédaignés qui n'en méritent pas moins notre attention, propres qu'ils sont souvent à constater, par les coutumes et les usages qu'ils indiquent, l'état de civilisation d'une époque. Nous ne voulons pas faire ici un travail de dépouillement, on le pense bien : contentons-nous de citer un exemple pour mettre notre observation en plein jour. Nous remarquons sous Charles VIII une médaille représentant les outils du monayage avec cette exergue : *Bari peag. potani. lesses. pase. mon.* Barriers, peagiers, pontaniers, laissez passer les monnayeurs. Cette exemption du droit de transit, ce privilége que les ouvriers des monnaies partagent avec les gentilshommes, n'indiquent-ils pas l'importance qu'ils avaient alors et par conséquent les difficultés que l'on éprouvait encore à avoir de belles monnaies? Les éditeurs du *Trésor* ont bien compris ce qu'ils faisaient, et l'ordonnance comme le texte des médailles françaises, dû, je crois, à M. Anatole Chabouillet, nous a paru satisfaisante, bien qu'il y ait encore quelques revers sans explication, comme celui où l'on trouve superposés en profil, Henri II, Charles-Quint, *Jules César* et Ferdinand, frère de Charles-Quint. Qui nous dira ce que vient faire là Jules César? A propos de quoi ces quatre personnages sont-ils ainsi rapprochés? Peut-être la trace de quelque évènement inconnu est-elle cachée sous cette énigme.

Il y a dans le génie de notre nation une telle souplesse et une si grande ouverture d'intelligence, que nous pouvons offrir en toutes choses des hommes à mettre à coté de ceux dont les autres peuples s'enorgueillissent le plus. La France a aussi donné le jour à deux graveurs en médailles dont la place est marquée au plus haut rang dans les fastes de l'art, Dupré et Varin. On ne possède pas plus de renseignement sur leur vie que sur celle de Jean Cousin, de Jean Goujon, de Bernard Palissy et de la plupart de nos grands artistes. C'est à peine si l'on connait la date de leur mort. Ces gens-là étaient trop peu de chose aux yeux de leur siècle, pour qu'il s'occupât d'eux. Il n'y avait de place alors dans la mémoire et la considération des hommes que pour les politiques et les guerriers. L'intelligence et le génie étaient absorbés dans l'égoïsme brutal de la société aristocratique, il fallait que le peuple s'émancipât et devînt souverain pour les porter selon qu'il est dû à la tête du monde. — Nous pouvons dire que George Dupré était contemporain de Henri IV, parce qu'il cisela les portraits des plus illustres personnages de ce temps. Varin commença à se distinguer sous Louis XIII et mourut graveur-général des monnaies de France en 1672.

Dans l'intention sans doute de satisfaire plus particulièrement le goût et les besoins des artistes, le *Trésor* a formé une série à part des ouvrages

de ces deux hommes; ils ont l'abondance du génie; le volume est fort et magnifique. Nous disions, il y a peu d'instans, que les médailles antiques étaient supérieures aux nôtres, il faut nous excuser; il nous est arrivé ce qui arrive toujours devant les belles choses, on se passionne, on s'exalte, on arrive naturellement à être exclusif, et le chef-d'œuvre est toujours le sublime morceau dont l'ame échauffée vient de se repaître. Maintenant que nous avons sous les yeux les travaux de nos compatriotes, nous serions presque disposés à dire qu'ils l'emportent sur leurs rivaux, tant ils ont de vie, d'élégance, d'expression, de fermeté; mais toujours est-il certain qu'ils peuvent être comparés aux plus riches morceaux du Pisan et de l'antiquité.

MONUMENS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Médailles de la révolution française.

Il existait déjà un recueil très précieux des médailles de la révolution française, celui de M. Hennin, fait avec l'érudition persévérante d'un savant voué à une idée; mais outre que le *Trésor* a pu par ses relations avec tous les cabinets de l'Europe ramasser beaucoup de pièces qui ont nécessairement échappé aux recherches d'un seul homme, l'ouvrage de M. Hennin ne fournit qu'un trait, c'est-à-dire un dessin livré aux chances des soins et de l'habileté du graveur. Un pareil moyen de reproduction, il n'est pas difficile de le concevoir, sera toujours peu satisfaisant. Pour grande que soit l'adresse de l'artiste, son trait pourra bien donner une idée générale de la composition, mais jamais de l'état de conservation du monument. Or, c'est un des grands avantages du procédé Collas: au lieu d'une copie presque arbitraire, il donne une *fac-simile* qui rend défauts et beautés avec un inexorable scrupule; son intelligente machine n'oublie rien; c'est, dirions-nous, un moulage gravé, si l'on voulait nous permettre de nous exprimer ainsi. Le bel ouvrage de M. Hennin ne cessera donc pas de valoir la plus haute considération à son auteur; mais il éprouvera la fatalité des temps et des progrès, il sera remplacé par la publication que nous cherchons à apprécier. Du reste, la galerie révolutionnaire suffirait seule à montrer combien un pareil ouvrage était nécessaire. Croirait-on que plusieurs pièces d'une époque aussi rapprochée de la nôtre sont déjà perdues? on n'en trouve plus que les traits conservés par M. Hennin, traits auxquels la sévère conscience de cet auteur ordonne d'ajouter foi. On peut se former par-là une idée de la quantité de monumens à jamais détruits, et l'on a de nouveaux motifs d'aimer la publication du *Trésor* en songeant à tous ceux dont sa gravure éternise l'existence pour l'instruction des historiens à venir.

On ne se doutait pas non plus de l'énorme profusion de médailles faites pendant notre révolution ; c'est la plus singulière frénésie numismatique que l'on puisse imaginer ; le moindre événement trouve son graveur ; à la grossièreté de ces monumens et à leur nombre, on dirait que chacun avait alors un petit balancier et frappait pour son plaisir particulier. M. Palloy a représenté de vingt manières différentes la prise de la Bastille avec le plomb et le fer de cette forteresse dont il avait acheté les démolitions. On s'étonne de voir la numismatique, ordinairement calme et austère, respirer l'énergie des passions du temps. Il n'est guère de province qui n'ait consacré par une médaille la fédération de l'assemblée générale. Ce grand fait qui consomma la ruine des idées passées, eut, on le voit, dès les premiers jours, tout son effet moral : il alla remuer l'ame de ceux qui, par leur éloignement et notre indifférence politique habituelle, paraissaient devoir y rester les plus étrangers. Mais alors cette coupable indifférence n'existait pas. Tout le monde songeait à la chose publique, de même que tout servait à exalter le sentiment patriotique. Au milieu de la fièvre numismate, si l'on donne un prix à un enfant, ce sera encore une médaille, mais il y verra un génie lisant et debout, avec cet exergue : *La patrie encourage et récompense le talent.* L'enfant a ainsi constamment sous les yeux la patrie qui le regarde, qui s'occupe de lui, qui l'attend, la patrie qui aime et honore le travail.

Avec cet ouvrage tout-à-fait nouveau par son caractère, on entre fort avant dans l'étude de notre révolution, et l'on rencontre des faits intéressans qui ne pouvaient guère prendre place dans l'histoire. Nous n'avons trouvé que là un souvenir consacré à Barra et Viala. Il faudrait peut-être recourir aux procès-verbaux de la Convention nationale qui leur décréta l'apothéose du Panthéon, pour connaître ces deux généreux enfans dont l'un, âgé de treize ans, après avoir couru à une mort certaine, s'écrie en expirant : « Ils ne m'ont pas manqué, mais je meurs pour la liberté. » Plus nous avons sympathisé avec toutes ces nobles reliques, plus nous devons être peinés que le rédacteur du texte se soit trop souvent dispensé de donner des notes explicatives sur les compositions des médailles. Il est à souhaiter que M. Felmann revienne sur une pareille faute, afin que son travail ait, sous tous les points de vue, la distinction qu'il a dans sa partie historique.

COLLECTION DES MÉDAILLES DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

Cette série, dont la première livraison vient d'être mise en vente, obtiendra sans doute un grand succès, car si elle rappelle une époque de despotisme militaire, elle retrace aussi ce que les guerres et les victoires

de l'empire ont de plus enivrant. Après les médailles françaises qui commencent à Charles VII et s'arrêtent à Louis XVI, la série de la révolution amène les choses jusqu'au couronnement de Bonaparte; celle de l'empire les conduira jusqu'à son abdication. C'est, de la sorte, une longue et authentique histoire de France écrite par les contemporains de chaque époque et recueillie dans toute la simplicité des faits. En vérité, ne fallait-il pas que l'art de la gravure offrît des difficultés et une lenteur d'exécution insurmontables pour qu'un ouvrage aussi national n'eût pas encore été entrepris chez nous!

RECUEIL GÉNÉRAL DES BAS-RELIEFS ET ORNEMENS.

Ici les temps et les écoles sont confondus. Le *Trésor* s'est proposé de faire, pour les bas-reliefs qui ne dépassent point les forces et l'étendue de sa machine, ce qu'il avait fait pour les médailles; il les reproduit dans leur intégrité. Toutes ces merveilleuses broderies, que le génie fécond des artistes de la renaissance et du moyen-âge se plaisait à répandre sur les meubles, les armes, les bijoux; toutes ces charmantes inventions de dessins si peu connus et si difficiles à connaître, il veut les populariser par la gravure, et il en fournira un cahier plein de gracieuses études pour les artistes, et de curieuses images pour les amateurs. Nous avons déjà vu par ce moyen le plan de la reliure d'un livre persan, des ouvrages orientaux, des fragmens d'armes, des ivoires du moyen-âge, et aussi des productions de la glyptique italienne et française qui sont réellement d'un grand intérêt. Les diverses teintes que peut donner maintenant le procédé Collas, et dont nous avons déjà loué l'emploi tout à l'heure, prête à cette collection une variété d'aspect et une couleur que l'on ne pouvait guère attendre des résultats d'une machine.

Maintenant résumons-nous en peu de mots.

Les quatre-vingt-onze livraisons du *Trésor* que nous venons d'examiner contiennent près de trois mille pièces, dont plus de la moitié n'avaient jamais été gravées, et dont un assez grand nombre n'existent pas en France. Tout ce que l'amour des antiquaires et les richesses des nations civilisées ont recueilli en fait de numismatique et de glyptique se trouve là resserré en un faisceau puissant. « Jamais, comme a dit quelque part M. Lenormant, on n'a jeté d'un coup, et à la fois, une aussi grande masse de monumens dans la circulation des idées; jamais on n'a livré aux intelligences reléguées loin des grandes collections tant d'élémens de discussion dont les descriptions les plus fidèles ne donnent toujours que des idées imparfaites. » — On a crié à la barbarie, on a prétendu que c'était une chose honteuse et digne de toute colère que de faire entrer la mé-

canique dans l'art; mais n'est-ce pas se méprendre étrangement sur la valeur et la position du *Trésor ?* D'abord, eût-il même montré l'intention de rivaliser avec la gravure en taille-douce pour copier les bas-reliefs, nous ne verrions pas grand mal à cela : la taille-douce aura toujours assez de beaux tableaux à multiplier que la mécanique ne pourra jamais approcher; mais il n'a jamais eu une pareille prétention et ne peut l'avoir; il a seulement mis à profit une découverte qui lui permettait de reproduire exactement, et à très peu de frais, une foule de matériaux historiques. Il a voulu remplacer les collections d'empreintes, toujours embarrassantes et dispendieuses, les livrer au public par le moyen de l'impression au lieu du moulage. C'est là ce qu'il faut voir dans le *Trésor*, et pas autre chose. Il fait ce que tous les graveurs du monde n'auraient pas pu faire, même avec des millions de dépenses, et ne témoigne nulle envie d'établir avec eux une ridicule et impossible rivalité. Que les éditeurs du *Trésor* aient donc bon courage et ne se laissent point refroidir par les critiques injustes et malveillantes; ils réussiront.

V. Schœlcher.

BULLETIN.

Depuis dix jours on parlait de la dissolution probable du ministère : ces bruits étaient fondés. La question espagnole a été l'occasion de cette crise. Avant l'arrivée des nouvelles de Saint-Ildefonse, M. Thiers, président du conseil, était vivement préoccupé de l'état de la Péninsule; il voulait que la France intervînt, et voici dans quelle forme. On devait recruter un corps français de 20,000 hommes, auxquels se joindraient 10,000 Anglais, plus la légion portugaise, plus les meilleures troupes espagnoles. C'était la quadruple alliance armée. M. Bugeaud, nommé lieutenant-général dans cette intention, et en récompense de ses succès en Afrique, devait prendre le commandement de cette armée; M. Thiers l'entendait ainsi. Or, c'est le choix du chef de cette expédition qui a donné lieu aux discussions dont le cabinet a été ébranlé. Au lieu de M. Bugeaud, dont un seul revers pouvait compromettre le nom français, et engager le gouvernement, on objectait d'abord à M. Thiers qu'il valait mieux confier le commandement de l'expédition à un général polonais. Puis on revint encore sur la question principale, celle de l'intervention, et les argumens ne furent épargnés de part ni d'autre. M. Thiers défendit son opinion, et, comme il ne pouvait la faire prévaloir, il pria un de ses collègues, M. de Montalivet, de porter sa démission au roi : ceci se passait mardi dernier. M. Thiers n'était pas seul de son avis; il y avait rangé M. le maréchal Maison, l'amiral Duperré, M. Passy et M. Sauzet. M. de Montalivet ne s'était pas encore prononcé, M. Pelet était contre l'intervention; donc, mercredi, il n'y avait plus de ministère. Alors commencèrent ces longues allées et venues qui signalent ces journées intérimaires. Il est des hommes qui ne s'agitent que dans ces occasions; ils courent d'un hôtel à l'autre, colportant les hésitations de celui-ci, les scrupules de celui-là; annonçant les conditions que fait un tel, les répugnances que témoigne tel autre; ils commencent à médire du cabinet sortant, qu'ils déclarent usé,

et promettent un cabinet tout neuf, tout régénéré; ils se font les croque-morts du premier et les accoucheurs du second. Dans cette dernière occasion, on a été sur le point d'appeler M. Guizot, que le banquet de Lisieux a tiré de l'oubli, et M. Molé, dont le nom s'associe inévitablement à tous les intérims; c'est son nom qu'on prononce toujours le premier, c'est ce nom qui sert toujours de base aux plans et aux édifices ministériels, mais la base ne sort pas de terre. M. Molé paraît s'accommoder de ce rôle qu'on lui a fait, et qui consiste à se placer comme ligne de communication entre deux ministères. Pourrait-il donc trouver mauvais qu'on en vînt à dire : Le chemin le plus court d'un ministère à un autre, c'est M. Molé? On appelait jadis M. R..... L.... le cabriolet du gouvernement provisoire, M. Molé n'est-il pas le chemin de fer des intérims?

L'état de choses était tel mercredi lorsque arriva la nouvelle de l'acceptation de la constitution de 1812 par la reine d'Espagne. Les détails reçus depuis donnent à cet évènement l'aspect d'une échauffourée, d'un escamotage de promesse royale; mais il est malheureusement le contre-coup des insurrections qui lèvent la tête sur toute la surface de l'Espagne.

Les divisions momentanées qui existaient dans le ministère français cessèrent en présence de la dépêche télégraphique, la question d'intervention se trouvant ainsi résolue négativement par les faits. Pas plus que les ministres anglais, nos ministres ne veulent faire la guerre à aucune nuance du parti libéral; c'est contre le carlisme seul que les quatre alliés veulent intervenir. C'est la réponse que lord Palmerston a faite aux interpellations de sir George Sinclair et de lord Stormont. C'est aussi le sentiment de M. Thiers, à qui l'on ne peut contester son origine révolutionnaire et ses instincts libéraux. M. Thiers, qui, dans l'espace de six ans, est passé des discussions théoriques de la presse aux applications, entendait sans doute ainsi l'intervention en Espagne. Il voulait débarrasser tout d'un coup ce pays de la plaie du carlisme, qui le ronge, l'inquiète, arrête le progrès de l'éducation constitutionnelle, et répand dans toutes les provinces une longue fièvre d'agitation.

L'Espagne, une fois débarrassée de cet ennemi par les armes de ses alliés, se développait comme elle l'entendait, révisant son statut royal, retouchant ses lois d'élection, se livrant enfin à l'élaboration d'un système approprié à ses besoins : tout cela en dehors de l'influence étrangère, dont la mission était finie. Cette pensée de M. Thiers a rencontré des obstacles de toute nature : le conseil des ministres n'a pas été unanimement de son avis, et de puissantes volontés l'ont combattu. La diplomatie du Nord, qui rêve le succès impossible des armes de don Carlos et

l'établissement en Espagne d'un pouvoir absolu; qui de gaieté de cœur laisse donner à l'Europe entière le spectacle d'une longue anarchie, d'une reine assiégée dans son palais, a fait à M. Thiers des représentations dont on n'aurait pas tenu compte, mais qui ont augmenté les difficultés du ministère français. Enfin, la presse a fait à M. Thiers une guerre assez peu charitable sur ses projets d'intervention. On peut pardonner à quelques esprits des sentimens tant soit peu malveillans pour la personne d'un ministre; mais on ne peut admettre qu'une question de personne complique une question de principe, et qu'une mesure salutaire à l'Espagne soit blâmée, parce qu'elle est méditée par un homme politique qui s'est résigné, avec amertume sans doute, à beaucoup d'inimitiés personnelles, mais qui a le droit de demander une discussion éclairée de ses actes.

Si l'on pense que l'Espagne, délivrée de la guerre civile, pouvait, sans secousse, progressivement, et profitant de l'expérience de ses alliés, s'établir en monarchie constitutionnelle; si l'on ne croit pas qu'il y ait nécessité pour elle de parodier notre 93, et de subir, comme nous, un préambule de quarante ans pour arriver à la vraie liberté; on doit convenir que la pensée de l'intervention était généreuse. C'était une nation éprouvée par des luttes sanglantes, qui apportait à une autre nation le tribut de ses lumières, et lui montrait une voie qu'elle-même n'avait trouvée qu'après de longues hésitations. A moins qu'on ne nourrisse l'espoir de voir l'Espagne se faire républicaine et adopter ainsi une forme de gouvernement dont la presse, s'il faut l'en croire, ne voudrait pas pour la France, on ne pouvait sincèrement critiquer le projet d'arracher nos voisins à des maux que nous ne devons pas leur souhaiter, parce que nous les avons soufferts. Nous en concluons que, dans les argumens qu'on a dépensés pour cette question, il y avait peut-être moins de vœux pour le bonheur de l'Espagne que de désir de satisfaire des ressentimens particuliers.

Les cours des fonds publics français se sont maintenus, et la bourse ne s'est pas plus occupée des nouvelles d'Espagne que du bruit de la maladie très grave du duc de Bordeaux. La diète suisse continue à s'occuper de l'affaire des réfugiés. La lettre du ministre des affaires étrangères de France, qui parlait du *blocus hermétique* de la Suisse et du langage *dur* qu'il fallait tenir à la diète, était positivement controuvée. Personne n'en aurait douté, quand même un démenti formel n'aurait pas été donné par le gouvernement à ce document apocryphe.

Nos affaires d'Afrique prennent une fort bonne couleur. On traite avec des chefs importans, on décapite des voleurs de grand chemin. Jusuf Bey écrit à M. Desjobert, pour se plaindre des qualifications que le député ne lui a pas ménagées à la tribune, une lettre en fort bon français. M. Des-

jobert ne peut manquer de lui répondre, fût-ce en mauvais arabe. Le général Bugeaud a débarqué à Marseille et revient à Paris.

Les colléges royaux ont fait leurs distributions de prix : encore une génération de grands hommes qui vont tout de suite demander à la société, en échange de leur latin, des places, des honneurs, de l'argent. Le premier prix de discours latin, autrement dit d'honneur, a été remporté par le jeune Despois, élève du collége Saint-Louis; les noms des ducs d'Aumale et de Montpensier ont retenti dans ces solennités universitaires. La reine assistait à la distribution des prix du collége Henri IV.

Le roi de Naples est encore à Paris; il en partira connaissant mieux notre capitale que les quatre cinquièmes de ses habitans; il continue ses visites longues et laborieuses, parmi lesquelles il faut compter une séance de cinq heures au Musée. Outre la fatigue d'une pareille inspection, si le roi de Naples a subi les explications de M. de Cailleux, il est, à l'heure qu'il est, la majesté d'Europe la plus mal renseignée sur les richesses de nos galeries.

L'affaire du testament de M. Séguin occupe encore la cour d'assises. L'ardeur de M. Plougoulm, avocat-général, ne s'est pas refroidie dans ces longs débats; de leur côté, les avocats des accusés ne manquent jamais de mettre à profit les excès de zèle auxquels se laisse aller le ministère public. Quant à M. Bryon, le président, il a fait preuve d'un véritable stoïcisme, lorsque Mme Mélanie Waldor, pressée par lui de lui préciser une date, lui a dit fort audacieusement : Je ne puis pas, monsieur, me rappeler exactement une date; mais ce que je puis affirmer, c'est la partialité que vous témoignez pour la partie civile, et dont tout le monde est révolté. Dans cette sortie féminine, le président a trouvé l'occasion de se renfermer dans sa dignité de magistrat, et M. Plougoulm le prétexte de formuler une sévère réprimande. Qu'un président de cour d'assises ne puisse convaincre tout le monde, même les accusés, de la sincérité de ses intentions, cela sans doute est fâcheux; mais ce qui est ridicule au dernier point, c'est une déposition d'expert en écriture. Depuis le procès de Laroncière, nous avions cru l'expertise morte. Non, elle vit toujours plus folle, plus extravagante en la personne de M. Oudart. Une cour d'assises est composée de gens graves, on y compte des conseillers instruits et sérieux, des jurés consciencieux, sinon éclairés, des avocats pleins de zèle, sinon de talent, et cet assemblage devient solennel par l'importance de la question qu'on y agite; une question de vie ou d'honneur : et c'est là qu'on développe et qu'on écoute sérieusement un rapport d'expert. Les sénateurs romains tués sur leurs chaises curules par les Gaulois, mon-

traient moins de courage que les hommes capables d'entendre sans rire une harangue de M. Oudart. M. Oudart dit les choses que voici : *L'écriture est une œuvre de la nature. L'écriture se ressent toujours de l'état de la conscience de celui qui la trace. Il est évident que cette écriture est une imitation fidèle, mais servile de celle de M. Séguin. Dans les derniers temps de sa vie, son écriture n'était pas si régulière. Son caractère était encore ferme. Cela tenait sans doute à la beauté des moyens calligraphiques de M. Séguin, auxquels je saisis cette occasion de rendre hommage.* L'ombre de M. Séguin doit être bien flattée de l'hommage de M. Oudart.

J'invite MM. les jurés à se mettre l'écriture de M. Séguin dans l'œil; ils seront frappés *de la différence qui existe entre ce que j'appellerai le torrent de l'écriture de M. Séguin et l'eau morte de l'écriture du testament.* Après cette magnifique exposition à laquelle succèdent des détails sur les pleins et les déliés de chaque lettre, M. Oudart est transporté; il ne se connaît plus, il prophétise; le feu du trépied sacré brûle les basques de son habit, et il s'écrie dans un délire poétique et calligraphique : *Ce testament n'est que le cadavre de l'écriture de M. Séguin!*

Personne ne rit.

Donc l'on prend au sérieux les folies métaphoriques de ce langage, on avale le *torrent* et *l'eau morte* de M. Oudart! Soit. Eh bien! puisque la déclaration d'un expert en écriture peut entrer pour un point dans la condamnation qui envoie un homme au bagne, il n'est plus permis de rire des coutumes du moyen-âge et du duel judiciaire. Il vaudrait mieux faire battre en champ clos l'accusé avec le greffier, l'exposer dans un cirque aux attaques d'un léopard, lui faire prendre avec les mains une barre de fer rouge, que d'invoquer le témoignage de ces Prud'hommes ventrus et calligraphes. Le moyen-âge avait le jugement de Dieu; le 19e siècle a le jugement de M. Oudart.

Si les ames dégagées de l'enveloppe du corps humain conservent la faculté d'éprouver des sensations terrestres, l'ame de M. Séguin doit singulièrement jouir du tapage que fait sa succession, des difficultés qu'elle crée, des dangers que courent ses légataires; car, sans nous servir de l'expression burlesque de M. Fournier-Verneuil, qui a dit au tribunal, en parlant de M. Séguin : « Il était bien capable de faire des *bamboches*, » nous pouvons rappeler que c'était un homme d'humeur assez bizarre, et que le caractère prédominant de ses actions n'était certes pas le désir d'être agréable à l'espèce humaine. Sa vie est bigarrée de petits traits que ses amis (il en avait peu) veulent bien appeler des malices; il eut même la gloire de jouer un bon tour à Napoléon. Celui-ci, amouraché d'un très bel attelage que possédait M. Séguin, lui fit demander le prix de ses qua-

tre chevaux, en le prévenant qu'on viendrait les chercher le lendemain de la part de l'empereur. Celui qui se présenta trouva M. Séguin peu disposé à céder ses chevaux; l'écuyer impérial s'impatientait; frappait le plancher du talon de sa botte, agitait convulsivement sa cravache. M. Séguin semble se décider, demande à se retirer un moment pour préparer le départ des quadrupèdes. Quelque temps après il rentre : « M. l'écuyer, vous pouvez faire prendre les chevaux, ils sont dans la cour.

— Très bien, M. Séguin, voilà 30,000 francs.

— Vous me paierez après la livraison. »

Mais, dans la cour, une scène de carnage s'offre à la vue du mandataire équestre de Napoléon. Les pauvres bêtes mortes, nageant dans le sang, étaient étendues les quatre fers en l'air. M. Séguin riait; l'empereur lui en voulut, M. Séguin s'en moqua.

Il paraît peut-être étonnant que nous parlions du luxe des équipages de M. Séguin, de la beauté de ses chevaux; c'est que M. Séguin avait un fort bel état de maison, une table et des écuries bien tenues, de la recherche dans sa personne, avant d'être un vieillard mal propre et maniaque, tel qu'on le connaissait depuis quinze ans. Il avait donné de fort beaux bals dans cette immense galerie où quatre-vingts chevaux affamés broutaient, faute d'avoine, le bois des lambris et la toile de tableaux précieux; plus d'une fois les hôtes de ce haras couvert restèrent trois jours sans manger. Quant au salon, c'était un magasin d'épicier-droguiste; des dames-jeannes, des flacons d'alcalis, des cruches, s'entassaient sur un parquet poudreux; les meubles étaient couverts d'alun, de cobalt. Car, M. Séguin s'occupait de chimie, et l'on dit même à son honneur qu'il dépensait par an près de 40,000 fr. à fabriquer des produits qu'il envoyait gratuitement à des manufacturiers peu aisés. Coiffé d'un bonnet de soie noire sur lequel il tassait un énorme chapeau, il se tenait assis au milieu de sa chambre dans un énorme fauteuil, appelant sans cesse son valet de chambre dont il avait fait un aide pharmacien, un préparateur de chimie : des formules écrites sur un petit carré de papier indiquaient les matières que le domestique devait aller prendre dans le salon, transformé en magasin. Ceci connu, il est inutile de demander si l'on nettoyait jamais les appartemens de l'hôtel. Le régime de vie de M. Séguin devait être bizarre; en effet, il prenait du café toute la journée et ne dînait que le soir fort tard; sédentaire et studieux, il consacrait son temps à des travaux de science, quelquefois à des questions politiques. Il fit contre M. de Villèle une brochure qu'il fit tirer à un si grand nombre d'exemplaires, que trois salons immenses en étaient remplis. Cette librairie à domicile s'augmenta d'autres brochures sur l'élève

et la vitesse mathématique des chevaux. M. Séguin prenait fort peu de plaisirs; pendant le jour, il recevait les visites d'une trentaine de petites grisettes de son quartier dont la vertu n'avait rien à redouter de ce tête-à-tête. Quand M. Séguin, sans s'être dérangé de ses calculs chimiques, avait adressé à une de ces visiteuses quelque question embarrassante et qu'il recevait une réponse comique et inattendue, il appelait son domestique. — Va me chercher un chapeau rose. — Ou bien : Apporte-moi un bracelet. Car aux magasins d'alun et de brochures qu'il avait chez lui, M. Séguin avait ajouté une boutique de modes, de nouveautés et de bijouteries : au commencement de chaque saison, il faisait des râfles de chapeaux de femme dans la rue Vivienne, et s'en allait rue Quincampoix s'approvisionner de bijoux en chrysocale. Sa générosité n'était jamais dépourvue de malice. Il aimait à donner un chapeau à une petite paysanne qui n'en savait que faire, un bijou faux à une jeune fille coquette et prétentieuse. Tels étaient ses plaisirs. En fait de spectacle, il n'aimait que le Gymnase, et au Gymnase, en fait d'acteur, il n'aimait que Gontier, et payait 500 fr. pour sa loge, le jour des représentations données au bénéfice de son comédien favori. Quant aux actrices, il les détestait. Nous avons dit que l'hôtel de M. Séguin avait l'air d'un château pillé par les cosaques, et qu'au milieu de ses compositions, de ses fioles, il ressemblait à un nécromancien de Rembrandt. Mais à quoi ressemblait cette île qu'il laissait inculte, chevelue, au milieu de la Seine, si ce n'est à une île sauvage et maudite? à quoi ressemblait son château de Jouy, passé aujourd'hui dans les mains élégantes et soigneuses de l'ambassadrice belge? Le nom de ce château de Jouy nous mène à parler de la célèbre fête qu'il y donna, et dont l'épisode le plus saillant est celui-ci. On tira un feu d'artifice dont toutes les pièces, les fusées, les chandelles romaines, les pétards, étaient dirigés horizontalement, de telle sorte que ce feu arrivait dans la figure des invités; puis par hasard, il y avait, dans les allées du parc, des tas de pierres, des troncs d'arbres; par hasard rien n'était éclairé, si bien qu'il se cassa des jambes par douzaines, que le parc retentit de lamentations, de cris de femmes; que la confusion et le désordre furent au comble! Dans leur fuite, plusieurs personnes entendirent, derrière une charmille, les éclats de rire sataniques d'un homme qui se cachait. On n'a jamais su qui c'était.

Un dernier trait : c'est chez lui, dans son propre hôtel, après l'avoir engagé à déjeuner, sous prétexte de causer d'affaires, qu'il fit arrêter M. Ouvrard. Le déjeuner était servi par les praticiens d'un garde de commerce. Il y a là-dedans un vaudeville.

Théâtre des Variétés. — *Madame Peterhoff.* Après le dévouement de Mme Lavalette, qui fit évader son mari, je ne connais pas de dévouement plus beau que celui de Mme Peterhoff. La grande-duchesse de Russie, Christine, fort maltraitée par son mari, le Czarowitz Alexis, quitte le toit conjugal. Sans la bonté de Mme Peterhoff, qui prête ses habits à la grande duchesse; sans la bêtise d'un magistrat russe, niais comme tous les bourguemestres de vaudeville, Christine retombait sous la griffe de son mari, et Mme Peterhoff était privée de la célébrité que lui donnent MM. Roche et Antonin. Cette pièce a été jouée une fois seulement. Un cabriolet en a interrompu le succès. La pauvre actrice qui jouait le principal rôle a été renversée par une voiture qui lui a fracassé la tête.

Bien loin de Paris, à Lyon, dans la *ville du désir*, dirait M. Michelet; dans la *cité des expiations*, comme l'appelle M. Ballanche; dans le foyer des insurrections, selon un juste-milieu; dans la première fabrique de soie aux yeux d'un négociant; car Lyon est tout à la fois religieux, politique et industriel, ses échos ont répété le bruit du canon comme celui des métiers Jacquard; à Lyon donc, qui est tout ce que l'on voudra, excepté une ville littéraire, deux hommes de talent et de savoir se sont imposé la noble tâche de donner une traduction des *Pères de l'église latine*. Ils se sont mis à cette besogne modeste et peu lucrative, sans faste, avec persévérance. C'est avec une éloquente résignation qu'ils écrivent en tête de leur ouvrage : « Ce ne sont pas des livres comme ceux-ci, nous le savons bien, que la faveur publique se réserve d'accueillir à leur entrée dans le monde.» MM. Grégoire et Collombet ont trop peu présumé de leurs consciencieux efforts, de l'importance de leur entreprise, et peut-être ont-ils calomnié le public mondain. Le public va là où il rencontre force, talent, instruction, avenir. Eh bien! toutes ces conditions se trouvent réunies dans la publication de nos deux jeunes et infatigables Lyonnais. Les œuvres complètes de Sidoine Apollinaire viennent de paraître en trois volumes (1). Sidoine Apollinaire, né à Lyon le 5 novembre 430, d'une famille patricienne, gendre de l'empereur Avitus, courtisan, évêque, poète, ambassadeur, mourut en 488, sous le règne de Clovis. Il rejoint ainsi Grégoire de Tours, et n'est pas un des anneaux les moins importans de la chaîne des traditions littéraires qui unit le monde romain au monde barbare. Il nous reste de Sidoine Apollinaire des lettres et des poésies. Dans son recueil de lettres, divisé en sept livres, l'auteur s'efforce de suivre, d'une allure présomptueuse, le style arrondi de Symmaque et l'art consommé de Pline. *Q. Symmachi rotunditatem, C. Plinii disciplinam maturitatemque vestigiis presumptiosis insecuturus.* Quant à Cicéron, il n'y faut pas penser, il est trop vieux; et l'on s'est moqué de Fronton, parce qu'il imi-

(1) Œuvres de C. Sollius Apollinaris Sidonius, traduites en français avec le texte en regard et des notes. 3 vol. in-8°; Lyon, Crozet, libraire.

tait ce genre vieilli, *veternosum genus*. Si les lettres de Sidoine Apollinaire ne se recommandaient que par le style, il faut avouer que le choix de ses modèles ferait peu d'honneur à l'imitateur; mais sous ce style affecté, où l'esprit fin, aiguisé, scolastique, rhéteur du Gaulois, dérange à chaque instant les plis majestueux de la période antique, dans ces pages, qui sont au latin de Pline ce que Pline lui-même dans ses plus mauvais momens est à l'ami d'Atticus, Sidoine Apollinaire, contemporain de Théodoric, d'Euric, des invasions barbares, a enfermé les détails les plus curieux sur les hommes dont il a été l'ami, le flatteur, la victime, sur les évènemens que tantôt il a dirigés, et qui tantôt l'entraînaient dans leur course impétueuse. Rien ne contraste plus avec la société d'alors que le caractère doux et pacifique de Sidoine Apollinaire. A la vue de ces effroyables calamités dont le genre humain semble ne jamais devoir se relever, Salvien laisse échapper un cri de joie sauvage; il est pour les barbares contre Rome, pour le Christ contre Jupiter; il aspire à pleines narines tout le sang versé dans les combats de gladiateurs. Il a devant les yeux les saturnales gigantesques de l'empire, et il bat des mains à l'invasion qui doit nettoyer les étables d'Augias. Rien de pareil dans Sidoine Apollinaire, l'élégant et voluptueux patricien: les longs cheveux graissés de beurre des Burgondes lui inspirent un profond dégoût; il regrette les dieux de l'Olympe sous l'étole de l'évêque, et se contente de railler, par des épigrammes, les farouches vainqueurs qu'il maudit intérieurement. Sidoine Apollinaire sut néanmoins remplir au besoin ses devoirs de prêtre, et si ses paroles sont presque toujours païennes, ses actes sont d'un chrétien. Rien de plus curieux et de plus divertissant pour nous, fils et descendans de ces grossiers barbares, qui avons, à notre tour, dépassé de bien loin la mollesse et le luxe romain, que cette coquetterie de regrets de la part de Sidoine Apollinaire. La traduction de MM. Grégoire et Collombet est exacte et fort littéraire, leurs notes sont savantes et nombreuses.

De l'Espagne. — Considérations sur son passé, son présent, son avenir, par M. le baron d'Eckstein (1).

M. d'Eckstein est un écrivain non moins érudit que fécond; les faits et les mots se pressent sous sa plume; une chaleur continue circule dans son style, généralement correct. Comment se fait-il qu'avec des qualités éminentes d'esprit, avec des connaissances remarquablement étendues, avec une inspiration personnelle pleine d'ardeur et de persévérance, M. d'Eckstein ne soit pas encore parvenu à composer un livre? Rédacteur infatigable du *Catholique*, sous la restauration, il n'a pas cessé depuis d'alimenter de nombreux recueils de son inépuisable verve. Mais avec toutes ces branches éparses et surchargées de feuilles, en vain tenteriez-vous de reconstruire un arbre : le tronc manque. Aussi ces rameaux verdoyans jonchent-ils humblement le sol et embarrassent-ils souvent

(1) Librairie de Paulin, rue de Seine.

votre marche, au lieu de se dresser majestueusement vers le ciel et de vous couvrir de leur ombre.

Le livre que vient de publier M. d'Eckstein a tous les défauts et toutes les qualités de ses précédens écrits. Ce sont des fragmens, *disjecti membra poetæ*, des fragmens sur l'Espagne. (Il est vrai que M. d'Eckstein prétend que le fédéralisme provincial peut seul régénérer ce malheureux pays.) Ces fragmens sont au nombre de trois. L'un peut passer pour un article de revue, le second pour un feuilleton littéraire, le troisième pour un *premier Paris*. Le premier contient l'histoire physiologique et morale de l'Espagne, surtout des trois provinces de l'Aragon, de la Catalogne et de la Castille; dans le second, l'auteur analyse les Mémoires de Mme la comtesse Merlin; enfin, il conclut en demandant le rétablissement des franchises provinciales sous la surveillance d'un roi ou d'un président.

Ce livre est d'une lecture pénible, et ne laisse point dans l'esprit d'idée précise. C'est que l'auteur est bien moins préoccupé encore de l'Espagne et de la constitution de 1812 que de la situation actuelle des esprits en France, et des imperfections qui le choquent de tous côtés dans l'ordre de choses, religieux, politique, industriel et moral, qui nous régit. M. d'Eckstein nous prévient qu'il est seul de son avis, qu'il est en dehors des partis, etc. En vérité, les faiseurs de système, les réformistes solitaires, qui traversent le monde sans être écoutés ni compris, s'occupent beaucoup plus des partis que les partis ne s'occupent d'eux; ils prophétisent sans cesse la ruine de leurs adversaires. « La décomposition des partis, dit M. d'Eckstein, s'avance au milieu de l'indifférence la plus complète. » Pour notre part, nous voyons bien des systèmes avorter, bien des théories mourir dans leur profond isolement, mourir sans avoir rien produit, rien réalisé, rien engendré. Au contraire, les partis vivent, travaillent, se remuent, se combattent; les partis vivent, parce qu'ils sont l'expression d'une fraction d'individus, tandis qu'un système n'est que le rêve d'un seul cerveau; les partis vivent parce qu'ils représentent des intérêts, parce qu'ils sont sur le terrain de la réalité. Sans doute ils ont des imperfections, des côtés honteux; mais cela vient précisément de ce qu'ils sont hommes. Il est facile à un théoricien de construire une utopie et de s'adorer dans une perfection idéale. Que représente-t-il? où est sa tradition? où est son avenir? où sont ses ennemis? où sont ses amis? Ah! mieux valent mille fois les partis avec leurs colères, leurs passions, leurs désordres, que cette immobilité stoïque, que cet orgueil de la vertu, que ce sentimentalisme sans application. L'histoire est là d'ailleurs pour démontrer que l'existence des partis est pour un peuple une condition sinon de progrès, du moins de travail. Il y avait des partis dans Rome sous la république; il n'y en avait pas sous les Antonins. Eh bien! la république vivait en dépit des débats sanglans du Forum; elle conquérait le monde avec des hommes de parti, avec les Scipion, avec Marius, Sylla, César, Pompée. Au contraire, elle commença de décliner le jour où les partis cessèrent de vivre; et l'époque des Antonins fut notamment la pé-

riode où la dissolution de l'empire marcha avec plus de rapidité. Mais sans chercher si loin de nous des exemples frappans, quelles époques plus remarquables que celles du XVIe siècle et de la révolution française! L'Angleterre enfin, qu'admire avec raison, je devrais dire à tort, M. d'Eckstein, ne doit-elle pas sa laborieuse grandeur à la continuité des partis? Le travail de la civilisation tend, non à supprimer les partis, ce serait tuer l'humanité du même coup, mais à les modifier dans leur côté exclusif. Les hommes ne peuvent comprendre que la vérité relative; or, les partis correspondent admirablement à cette intelligence pratique des faits qui ne nie pas les grands principes de la morale éternelle et les axiômes infaillibles; mais qui traduit en un langage accessible à tous ce que les philosophes et les théoriciens nous présentent sous une forme indigeste et impraticable.

Ceci soit dit pour la justification des partis. Néanmoins, le livre de M. d'Eckstein offre ce caractère précieux d'être tout à la fois l'écho d'un certain nombre d'idées et de sentimens qui circulent dans la foule, et secondement d'offrir, sur un sujet martelé chaque matin sur l'enclume de la presse quotidienne, quelques aperçus pleins d'originalité.

— C'est un évènement dans le monde littéraire que la publication du *Thesaurus poeticus linguæ latinæ*, ou *Dictionnaire prosodique et poétique de la langue latine* (1) de M. Quicherat. Cette œuvre de bénédictin, mais de bénédictin de bon goût, va ranimer dans nos colléges l'étude de la poésie latine, et faciliter aux gens du monde, qui ont un peu perdu de vue les études classiques, la lecture de Virgile, d'Horace, et de ces poètes que les modernes ont imités sans arriver toujours au même degré de perfection. Tous les sens poétiques s'y trouvent, toutes les formes difficiles y sont expliquées; tous les mots employés en poésie, depuis le premier des poètes latins jusqu'au VIe siècle de notre ère, ont été recueillis avec une fidélité aussi judicieuse que patiente. Le *Thesaurus poeticus* est un travail de dix années.

(1) Cet ouvrage se vend chez L. Hachette, libraire de l'Université, rue Pierre-Sarrazin, 12, à Paris. 1 vol. grand in-8° de 1370 pages. Prix : broché, 9 fr.

LES

DEUX PERLES.

I.

Les églises de Madrid sonnaient à toute volée pour la fête des rogations, la foule bourdonnait joyeuse dans les rues où les processions matinales allaient passer ; l'air était doux, embaumé d'une suave odeur de printemps; de légers nuages flottaient au ciel comme une blanche gaze à travers laquelle tombaient affaiblis les rayons ardens du soleil d'Espagne.

Il y avait peu de monde au *Prado*. Cette promenade tant célébrée par les poètes espagnols était alors un vaste parc dont les sinueux bosquets touchaient au palais de Buen-Retiro; l'orme et le platane ombrageaient ses pentes gazonnées, ses parterres semblables à des corbeilles de fleurs, et le vent courait toujours frais et parfumé sous ces immenses feuillées, témoins de tant de rendez-vous d'amour. La grande allée servait d'avenue au Buen-Retiro; cette résidence royale n'était point d'une somptueuse apparence; ses constructions irrégulières dominaient le *Prado*, et de hautes

murailles au-dessus desquelles débordaient les cimes touffues des marronniers environnaient ses jardins.

La magnificence de Charles-Quint, les habitudes austères de Philippe II régnaient encore dans ce séjour qu'ils élevèrent. Une morne et minutieuse étiquette présidait à la vie de ceux qui l'habitaient, dictait tous les actes de leur volonté, réglait leurs occupations, leurs plaisirs, leur imposait leur entourage, leurs préférences et leurs amitiés. Quand ils étaient malades, l'étiquette choisissait le médecin et le confesseur qui devaient venir près de leur lit; après avoir assisté à leur baptême et dominé toute leur existence, elle ordonnait leurs funérailles et les conduisait jusqu'à la sépulture que d'avance elle leur avait assignée. Les premiers sujets de cette despotique puissance étaient le roi et la reine d'Espagne. Sans doute la vie d'un couvent n'était pas plus triste et plus monotone que cette vie pleine de splendeur et de fatigante représentation; sans doute, la robe de bure, le voile noir de la carmélite n'imposaient pas plus de contrainte et de plus minutieux devoirs que cette *couronne fermée*, enrichie des diamans et des perles des deux Indes.

Quelques femmes couvertes de mantes noires et accompagnées d'un écuyer, espèce de valet sans livrée, quelques *cavalleros* drapés de leurs larges manteaux, suivaient lentement les allées par lesquelles la procession devait passer. Selon un ancien usage, l'évêque de Madrid et le chapitre royal de San-Isidro venaient le jour des rogations bénir les fruits de la terre dans les jardins de Buen-Retiro. La faveur d'y suivre le clergé la tête découverte et un cierge à la main était fort briguée et difficilement obtenue; ordinairement les portes de cette royale demeure ne s'ouvraient que devant les grands d'Espagne qu'y appelait leur service.

Quand neuf heures sonnèrent à la grande horloge du palais, la procession parut à l'entrée de l'avenue; aussitôt les portes s'ouvrirent, la garde wallonne prit les armes et les cloches de la chapelle tintèrent à double carillon. Le catholicisme, qui célèbre si pompeusement ses fêtes en Espagne, déploie une magnifique simplicité dans celle des rogations; point de cierges ni de palmes semées de nœuds d'argent; point d'autels étincelans portés par de robustes lévites; point de riches bannières ni de pannonceaux armoriés; l'en-

cens et les fleurs sont les seules offrandes. D'abord marchaient en larges surplis blancs les prêtres et les chantres, puis les chanoines de San-Isidro vêtus de leurs amples robes de taffetas cramoisi et coiffés de la barrette verte; l'évêque de Madrid venait ensuite, il portait ses ornemens blancs; une chasuble de satin des Indes retombait sur son aube de dentelle, sa mitre était de drap d'argent; cinq blanches perles formaient sa croix pectorale, sa crosse était émaillée de blanc et d'argent, et son anneau pastoral n'avait qu'un seul et limpide diamant monté sur or mat. Quelques cavalleros vêtus de noir, l'épée au côté et le cierge à la main, allaient à la suite du prélat. La voix des chantres, les sons graves du basson résonnaient plus solennels sous ces vastes ombrages; on eût dit une de ces fêtes que la primitive église célébrait dans les champs, lorsque les temples des dieux de l'antiquité étaient encore debout.

Quelques groupes de promeneurs s'étaient réunis devant le palais dont la grande grille venait de s'ouvrir. A l'extrémité du premier vestibule, on distinguait la cour d'honneur; puis au-delà, un autre vestibule dont les portes donnaient sur les jardins intérieurs.

Un cavalier qui avait précédé la procession de quelques pas depuis qu'elle était entrée au Prado vint se placer en avant de tous les curieux dont les regards se tournaient vers l'intérieur de Buen-Retiro. C'était un homme de trente ans environ, de très haute taille, et d'une noble tournure. Son manteau, bordé d'un léger galon d'or, cachait à demi un pourpoint de drap de soie noire sur le côté gauche duquel était brodée la croix rouge de Calatrava; un chapeau à larges bords, orné d'un nœud d'émeraudes, ombrageait ses traits sévères et réguliers. Quoiqu'il portât sur sa poitrine les insignes de l'un des quatre ordres militaires et religieux du royaume d'Espagne, il était aisé de reconnaître à son teint d'une fraîche blancheur, à sa blonde chevelure, que ce cavalier n'était point espagnol et qu'il descendait de ces races du nord dont le sang ne se mêla jamais au sang arabe.

Il leva un moment les yeux vers les fenêtres du palais; puis il avança encore et se rangea à l'entrée du vestibule, devant la porte que gardaient des sentinelles armées de luisantes hallebardes.

La procession arrivait, elle passa lentement entre deux haies de spectateurs qui s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction pastorale de l'évêque. Le cavalier s'était aussi prosterné, il se releva au moment où les gentilshommes qui avaient obtenu la faveur de suivre le prélat venaient d'entrer; une sorte de combinaison instinctive le fit aller en avant; il marcha sans être bien sûr de ce qu'il allait faire, de ce qu'il allait répondre si on l'arrêtait au passage. Le chapeau bas, la contenance fière, impassible, il franchit le seuil. Aussitôt, les deux hallebardes des sentinelles retombèrent croisées derrière lui, il était entré. On pouvait payer de la vie une pareille témérité.

II.

Une heure plus tard, les tambours battaient aux champs, cent hommes du régiment de la *Chamberga* étaient sous les armes. La reine régente, Marie-Anne d'Autriche, sortait de Buen-Retiro pour aller à Notre-Dame-d'Atocha finir une neuvaine. L'étiquette avait réglé quel serait ce jour-là le vêtement de la reine, quelle route elle devait parcourir, quelles dames l'accompagneraient et combien de carrosses suivraient le sien. Cette souveraine, dont le sceptre touchait aux quatre parties du monde, n'avait pas même le pouvoir de faire asseoir devant elle quelqu'un pour lui faire compagnie durant le chemin.

Quand le royal cortége eut disparu au bout de l'avenue, tout sembla s'endormir dans le palais. De temps en temps une légère clameur s'élevait de la salle des gardes wallonnes et troublait seule le silence des vastes appartemens où quelques dames de service passaient comme des ombres. Au dehors, les oiseaux chantaient sous ces sombres allées du Prado, au pied desquelles semblaient venir s'éteindre le mouvement et le bruit de la grande ville de Madrid. Plus de silence encore et plus de solitude régnaient dans les jardins du palais; leurs riches parterres, leurs bosquets irréguliers, leurs immenses charmilles, étaient embaumés des doux parfums de mai; un vent tiède bruissait sous les larges feuilles du marronnier, et semait sur les gazons les blanches grappes de l'acacia.

Au-delà du grand parterre, sous un berceau de grenadilles et de roses de Gueldre, quelques voix de femmes s'élevaient douce-

ment; puis, parfois, une vague plainte d'enfant et quelque refrain monotone. A l'abri de ces feuillages sombres, semés de tant de fleurs, plusieurs dames étaient assises par terre sur des coussins; elles formaient un cercle au centre duquel un enfant de quatre ou cinq ans essayait de se tenir debout; une jeune dame agenouillée près de lui ne lâchait pas ses lisières de soie.

La pauvre petite créature avait un aspect chétif et triste, son teint, d'un blanc livide, sa bouche pâle et entr'ouverte, accusaient des souffrances continuelles; son corps amaigri semblait perdu dans les immenses plis d'un fourreau de satin bleu, et son front disparaissait sous un béguin garni de dentelles de Flandre.

Un peu à l'écart et cachée sous les larges touffes d'un laurier-rose, une jeune fille lisait debout, elle avait quinze ou seize ans; sa taille frêle était encore celle d'un enfant, mais les traits de son visage, l'expression de sa physionomie annonçaient une de ces organisations hâtives qui n'ont point d'adolescence. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient cachés sous une petite calotte de velours noir, une robe de damas violet à manches justes retombait sur sa jupe de taffetas blanc; elle ne portait d'autres bijoux que deux magnifiques perles aux oreilles. Cet enfant, c'était le roi d'Espagne, Charles II; cette jeune fille, c'était sa sœur, l'infante doña Marguerite d'Autriche, la fiancée de l'empereur Léopold.

— Doña Séraphina, dit une des dames à la berceuse qui tenait les lisières du roi Charles II, doña Séraphina, avancez un peu par ici; sa majesté me paraît incommodée du soleil.

— Sainte Vierge! ne parlez pas ainsi tout haut, doña Catalina; sinon, le savantissime docteur don Antonio de la Muleta va nous faire rentrer sur-le-champ.

— Il s'en garderait! répliqua une des menines de l'infante en ouvrant un petit parasol si ingénieusement fait, que plié il représentait un oiseau; le grave docteur est à cheval sur ses ordonnances, celle de ce matin porte une promenade de deux heures après le déjeuner de sa majesté.

— Le déjeuner aussi était une ordonnance de sa façon. Dieu nous assiste! l'apothicaire, maître Bartholomé Sanguijuela aura, pour peu que ceci dure, la place de maître-d'hôtel du roi... Doucement

donc, doña Séraphina, si vous lâchez ainsi les lisières de sa majesté, elle va tomber.

La berceuse roula autour de son bras le large cordon de soie, et s'agenouillant devant le roi qui pleurait et criaillait, elle lui dit: —Votre majesté ne peut marcher seule; elle a failli se laisser tomber l'autre jour; si un pareil malheur arrivait, madame la gouvernante serait capable de me faire mettre à la tour de Ségovie; et puis, il ne faut pas que votre majesté se fatigue; elle donne demain audience aux ambassadeurs, et il faut que du moins elle puisse se tenir debout.

Le roi se prit à crier si fort, qu'il coupa la parole à la berceuse; on essaya de l'apaiser; sa sous-gouvernante, sa nourrice, toutes les dames de service, s'empressèrent autour de lui; le médecin, qui ne s'éloignait jamais, accourut.

— Ce n'est rien, dit-il, en tâtant gravement le pouls du petit roi dont le visage un moment animé redevenait blême et stupide, ce n'est rien; il faut encore à sa majesté une promenade de trois quarts d'heure dans la grande allée.

Les dames se levèrent, la sous-gouvernante prit le roi dans ses bras, et quelques valets de pied qui se tenaient à distance vinrent transporter les tapis et les coussins. La berceuse et la nourrice déployèrent une espèce de dais sous lequel marcha la sous-gouvernante assistée du médecin; tous deux contenaient à grand'peine le pauvre petit roitelet qui, contrarié de cette promenade, pleurait, jetait les hauts cris, et voulait absolument marcher.

La menine avait couru vers l'infante. — Madame, dit-elle, votre altesse royale va venir dans la grande allée : telle est la suprême ordonnance du célèbre docteur don Antonio de la Muleta; il l'a très distinctement prononcée, non en latin, mais en assez bon espagnol... Ah! le maudit Catalan!

La princesse mit en souriant un doigt sur sa bouche, et attira sa menine vers elle; toutes deux se blottirent sous les branches touffues du laurier-rose, et regardèrent à travers le feuillage le groupe qui s'éloignait; par une distraction inouïe on les avait oubliées.

La princesse se leva, fit lentement le tour du berceau appuyée sur la menine et s'écria : — Il n'y a plus ame qui vive... Nous som-

mes seules; je peux m'asseoir sur ce gazon... Ritta, qu'on est bien ici!...

Pour la première fois de sa vie, son regard ne trouvait personne dans un rayon de cinquante pas autour d'elle; cette solitude inaccoutumée lui donna comme un frisson de crainte et de joie; elle se serrait contre la menine, qui avait aussi presque peur, en répétant: — nous sommes seules, Ritta!... Puis, rassurée, elle s'assit sur une pente où l'herbe croissait verte et menue. Au-dessus de sa tête un rosier de Gueldre étendait ses rameaux flexibles à l'extrémité desquels s'épanouissaient des fleurs d'un blanc neigeux; la grenadille mêlait ses étoiles rouges aux grappes d'un jeune cytise, et secouait ses parfums autour de la princesse. Elle cueillit une rose de Gueldre, et dit avec mélancolie :

— Ritta, j'aimerais mieux cette fleur dans mes cheveux que la couronne qui m'attend.

— Ah! madame, s'écria la menine, une couronne impériale!...

— Oui, reprit la princesse, j'aime mieux cette pauvre fleur si blanche, si frêle; tu n'en voudrais pas toi, Ritta, pour remplacer ta couronne ducale...

La menine cueillit une rose, la mit dans ses cheveux un moment, puis elle la jeta et secoua la tête avec un geste charmant d'orgueil et de coquetterie enfantine. La princesse sourit tristement, et dit : — Ma belle duchesse de Sandoval, quel est l'heureux cavalier au quel tu donneras le chapeau de grand d'Espagne, et le droit de se couvrir devant le roi?

— Je supplie votre altesse de croire que je n'en sais encore rien, répondit la menine en rougissant; je n'y ai même pas encore songé... Je me trouve si heureuse sans seigneur et maître!

— Oui, tu es heureuse, plus heureuse que moi, Ritta, murmura la princesse en laissant aller sa tête fatiguée sur l'épaule de la menine : elles restèrent ainsi gracieusement enlacées et immobiles comme les statues de marbre qui décoraient les jardins.

Une tendre amitié unissait le cœur de ces deux jeunes filles dont l'une était née sur le trône, et l'autre appartenait au plus noble sang espagnol; elles formaient pourtant un parfait contraste; peut-être par cette seule raison s'aimaient-elles si sincèrement. Doña Christina de Sandoval, l'unique héritière d'une des plus anciennes

familles de la monarchie, était une grande et belle fille aux yeux noirs, au teint espagnol; le sourire errait toujours sur sa bouche gracieuse; elle ignorait les larmes, et n'avait encore trouvé que des joies dans ce monde où le hasard lui donna une place si enviée; son regard riant était celui d'un enfant, et les passions n'avaient marqué d'aucune ride précoce ce front de vingt ans. Orpheline, dès le berceau, et menine de l'infante, elle n'était jamais sortie du palais, et ignorait tout ce qui se passait hors du splendide horizon de la cour. Marguerite d'Autriche, plus jeune de quatre ans, était grave et pensive, comme si une longue expérience lui eût déjà appris la vie. Il y avait la trace de profonds soucis sur ce front si jeune, et ces yeux mélancoliques révélaient les pensées et les passions d'un autre âge : cette frêle existence avait trop rapidement mûri.

L'infante demeura ainsi quelques momens comme absorbée dans une idée fixe; il y avait des larmes sous ses paupières, ses petites mains jointes reposaient sur un volume des œuvres de sainte Thérèse, ouvert sur ses genoux; on eût dit qu'elle priait. La menine n'osait interrompre ce silence et cette profonde rêverie; son regard distrait suivait des oiseaux sous les branches d'un marronnier. Tout à coup elle serra vivement le bras de l'infante et s'écria :

— Madame! oh! mon Dieu! madame! que Notre-Dame-del-Pilar nous protége!

— Qu'as-tu, Ritta? dit la princesse en se levant avec une sorte d'effroi.

— Il y a un homme ici! répondit la menine toute tremblante et en se serrant contre la princesse. Il est là.... là, sous ce marronnier....

— N'aie pas peur, Ritta, n'aie pas peur! s'écria la princesse; son regard fier et irrité chercha un moment devant elle; puis il s'arrêta sur un cavalier qui sortit du bosquet et demeura debout à dix pas, la tête découverte et une main sur sa poitrine. A cet aspect elle pâlit, ses genoux ployèrent, et elle dit en mettant sa main sur la bouche de la menine, qui criait et appelait à l'aide : — Tais-toi, Ritta, tais-toi!

Le cavalier s'approcha lentement; on sentait son cœur battre violemment sous la croix de Calatrava : il mit un genou en terre devant la princesse et ne put parler.

— Blomberg, dit-elle en abaissant un regard ineffable d'inquiétude et de joie sur cet homme qui tremblait, prosterné devant elle, Blomberg, comment êtes-vous entré ici?... Pourquoi y êtes-vous venu?... Hélas! imprudent! il y va de votre vie.

— Je le sais, madame, répondit-il d'une voix brève et triste; mais que vaut ma vie à présent?...

Un bruit de pas et de voix qui s'approchaient fit taire brusquement le cavalier. L'infante lui tendit une main qu'il toucha de ses lèvres, et de l'autre lui montra vivement les branches touffues du laurier-rose; puis, passant son bras sous celui de la menine stupéfaite, elle alla au-devant de ceux qui la cherchaient.

La gouvernante accourait, suivie de plusieurs dames. Elle fit mine de se jeter aux pieds de l'infante, et s'écria tout effarée : — Que Dieu me pardonne cette inconcevable distraction. Votre altesse était seule!...

— Le malheur n'est pas grand, répondit la princesse; d'ailleurs j'avais Ritta....

— Mais l'étiquette! madame, interrompit vivement la gouvernante, l'étiquette a été oubliée!... Nous ne devons jamais quitter votre altesse... Puis, tournant ses petits yeux fauves sur la menine, elle ajouta :

— Doña Christina est bien pâle!... Jésus! mon Dieu! votre altesse aussi me paraît troublée.... Nous avions cru entendre des cris.....

— Un enfantillage de Ritta, dit froidement la princesse, déjà rassurée et maîtresse d'elle-même; elle a eu peur d'une abeille qui est venue étourdiment se jeter dans ses cheveux.

La menine secoua sa belle chevelure noire et dit, en essayant de rire : — Oh! oui, j'ai eu peur! et j'ai crié comme une sotte.

La gouvernante passa sa main sèche sur les boucles soyeuses qui retombaient gracieusement autour du visage de la jeune fille, et dit avec sévérité :

— Il n'y a rien de si malséant et de si laid que de montrer ainsi ses cheveux. Selon l'usage établi sous la reine Anne, quatrième épouse du roi Philippe II, les menines doivent porter, pour l'ordinaire, l'escofion de velours violet, relevé de passe-poils et nœuds d'argent.

— L'escofion avec des nœuds tombans! murmura Ritta, c'est

ainsi que se coiffait ma grand'mère au temps qu'elle était menine de l'infante doña Maria : je ne veux pas ressembler à un portrait de famille.

— Votre altesse va rentrer, dit la gouvernante; le roi est dans ses appartemens.

— Déjà! s'écria l'infante, en jetant autour d'elle un regard inquiet et rapide.

— L'*Angelus* vient de sonner, madame, et, le jour des rogations, il est d'usage que les infantes d'Espagne aillent dire l'*Ave Maria* dans la chapelle.

III.

Aussitôt après l'*Angelus* l'infante s'était retirée dans sa chambre à coucher. Cette vaste et somptueuse pièce ressemblait plutôt à une chapelle qu'à l'asile mystérieux où une jeune fille se plaît à endormir ses rêves. Les chefs-d'œuvre de Velasquez et de Murillo couvraient les panneaux encadrés de dorures; les vastes candélabres avançaient entre les boiseries leurs bras chargés de bougies; de tous côtés semblaient sortir d'austères figures de martyrs et de saints dont les regards veillaient sur ce sanctuaire. Un dais de velours rouge, empanaché de longues plumes blanches et brodé aux armes de Castille, surmontait le lit, placé sur une estrade; devant, il y avait un fauteuil et un prie-dieu. La toilette, recouverte d'un tapis frangé d'or et toute jonchée de fleurs artificielles, ne ressemblait pas mal à un reposoir. On ne voyait d'ailleurs autour de la chambre point d'autres siéges que des coussins : l'étiquette voulait que, chez l'infante, personne ne pût s'asseoir autrement que par terre. D'épais rideaux, devant lesquels retombait encore une double jalousie, arrêtaient le jour et ne laissaient pas pénétrer un rayon de soleil dans cette chambre fraîche et sombre comme une vieille église.

L'infante venait de se mettre au lit pour faire la sieste; Ritta, debout à son chevet, agitait lentement un large éventail de plumes; quelques dames jasaient ou sommeillaient à l'autre extrémité de la chambre. Un petit chien lion était couché sur le carreau du prie-dieu; de temps en temps il secouait ses longues soies blanches et s'agitait avec un sourd grognement : alors Ritta lui imposait silence

d'un coup d'éventail, et regardait les dames d'honneur en mettant un doigt sur sa bouche. Bientôt elles crurent que la princesse s'était endormie : elle pleurait tout bas, les mains jointes, le visage tourné vers un Christ d'ivoire suspendu à son chevet. Tout à coup elle se tourna, et, attirant la menine, elle la fit asseoir au bord du lit; elles étaient ainsi cachées toutes deux sous les vastes plis du velours, et leurs voix pouvaient murmurer sans écho entre les oreillers de satin :

Alors l'infante dit tout bas : — Je ne veux pas aller en Allemagne, Ritta; je ne le veux pas!

La menine ouvrit ses grands yeux et hocha la tête d'un air inquiet et effrayé qui allait mal à sa riante figure.

— Hélas! continua la princesse en répondant à cette muette interrogation, je t'avais caché quelque chose, ma Ritta. Combien de fois, quand tu me demandais la cause de mes tristesses, j'ai eu sur les lèvres le récit de ce qui s'est passé pendant ce voyage de l'Escurial, où tu ne m'as pas suivie. Oh! si tu savais!... Ces dames n'écoutent-elles pas, Ritta?

La menine jeta un coup d'œil dans la chambre et fit un geste négatif; puis elle se pencha sur la princesse; leurs joues se touchaient. Elle attendait avec une naïve anxiété quelque grande confidence; mais d'abord elle n'ouït, entre des sanglots étouffés, que ces mots étranges :

— Je n'irai pas en Allemagne; je veux entrer au monastère de *las Huelgas!*... D'autres infantes d'Espagne y sont mortes..... Que ces bienheureuses prient pour moi!

La jeune duchesse de Sandoval avait une de ces bonnes ames qui compatissent facilement aux peines d'autrui. Elle se prit à pleurer aussi et à baiser les mains de l'infante, en disant :

— Seigneur Jésus! qu'est-ce donc que ceci? Votre altesse va se rendre malade avec ce grand chagrin.

Puis, rapprochant dans son esprit l'évènement du matin et cette mystérieuse explosion de larmes et de résolutions étranges, elle ajouta, n'osant faire la moindre question :

— Votre altesse a été si effrayée à la vue de ce cavalier...

L'infante se souleva, joignit les mains avec angoisse, et dit d'une voix brisée :

— Il est là maintenant! Que faire, mon Dieu! que faire? Ritta, il court risque de la vie; il faut le sauver; il le faut! Mais comment?..

— Hélas! je n'en sais rien, répondit la menine toute déconcertée. Il y a des corps-de-garde à chaque porte, et quant à passer par dessus les murs, à moins que son ange gardien ne lui prête ses ailes...

— Tu crois que c'est impossible? Mais, Ritta, on se sauve de la plus étroite prison, on trompe la plus vigilante sentinelle. Des prisonniers d'état ont pu s'échapper de la tour de Ségovie...

— L'entrée du palais est mieux gardée que la porte d'une prison, observa naïvement la menine. Dans les livres que j'ai lus, il y a bien des exemples de cavaliers qui s'échappent de captivité; mais ils ne sont pas enfermés dans des jardins clos d'une grande muraille. Ils ont des cordes, des échelles de soie; ils passent par-dessus des balcons...

— Ritta, interrompit l'infante, avec de l'or, beaucoup d'or, il sera aisé de gagner quelque valet de pied. Blomberg, revêtu de sa livrée, pourrait passer sans être remarqué.

— Blomberg! répéta la menine, comme si elle eût cherché dans sa mémoire quelque parenté espagnole à ce nom étranger; mais il ne lui revint pas que de près ou de loin il appartînt à la grandesse.

— N'y a-t-il pas ici un homme à qui l'on puisse se fier? continua la princesse. Ne connais-tu personne, Ritta?

— Peut-être Périco. C'est un grand nègre qui sert dans les appartemens de votre altesse. Ce matin, il portait le coussin de madame la gouvernante. Je lui ai parlé une fois.

— Eh bien! il faut le gagner. Tu lui donneras cent, deux cents doublons; tu lui feras jurer par son baptême de garder ce secret, même en confession. Il cherchera Blomberg, il lui mettra sa casaque galonnée, son chapeau monté, et ce soir, ce soir encore...

— Et si je m'adressais plutôt à quelque valet allemand? dit la menine avec intention. Ce cavalier est allemand.

— Non, non! interrompit vivement la princesse, ils sont tous des créatures du père Nitardho; et que Dieu me garde qu'il vienne à savoir ceci! Blomberg est son parent, son proche parent.

— Eh bien alors! que craint votre altesse? dit la menine qui ne devinait absolument rien.

— Ah! Ritta, le père Nitardho est un homme ambitieux!

— Il est dévoué aux intérêts de l'empereur; il désire passionnément le mariage de votre altesse.

— Hélas! ma pauvre Ritta, dit tristement la princesse, moins que tu ne crois; mais sur un soupçon de ce qui s'est passé, il sacrifierait Blomberg pour se justifier. Tu es trop simple et trop candide pour voir le fond de ces grandes menées politiques au succès desquelles un homme ambitieux sacrifie tout, tout, jusqu'aux liens du sang et ses plus chères affections. Oh! que de malheurs je vois venir sur moi! Mais que Blomberg soit sauvé, et je saurai avoir une volonté, Ritta... Je resterai en Espagne.

— Le roi est si faible et si souffrant! fit la menine avec un soupir qui n'était point triste.

— Reine! reine d'Espagne! dit l'infante, dont les yeux s'animèrent. Mon frère! pauvre enfant! Dieu lui donne longue vie! Mais s'il venait à mourir!... Ritta, ma sœur de France songe déjà à son héritage. Mais, sur mon ame! je ferais comme la reine Isabelle, je soutiendrais mon droit à la tête des miens, et la couronne d'Espagne ne passerait pas sur une tête française.

— Dieu et le testament du feu roi nous en préserveront, dit la menine avec gravité.

— Si j'étais reine! interrompit l'infante avec émotion, si j'étais reine! Va, Ritta, je n'oublierais pas ceux qui m'ont bien servie, ceux qui m'ont aimée. Le cœur des souverains doit avoir bonne mémoire; il doit être fidèle à ses amis et à ses ennemis.

En ce moment on entendit sous les fenêtres comme un bruit de pas et de voix qui venaient des jardins. L'infante pâlit et serra le bras de Ritta; toutes deux écoutèrent un moment; le bruit passa.

— Qu'est-ce donc? demanda la menine en avançant la tête avec précaution hors des rideaux; ces gens qui viennent de passer ont failli éveiller son altesse.

— C'est l'infant don Juan d'Autriche qui se rend chez la reine, répondit une dame à voix basse.

— Comment! par les jardins?

— Il aurait dû, selon l'usage, entrer par la grande galerie; mais une contestation est survenue au sujet de la préséance; et, pour

ne pas faire brèche au cérémonial, le prince est entré au palais par les jardins.

La menine rentra sous les rideaux, et sourit d'un air rassuré.

— Quel supplice! murmura l'infante, si on l'avait vu!... Ritta, il faut se décider... Comment vas-tu faire?

Elle se leva.

— Je vais, dit-elle, me glisser dans la première salle, et de là, j'aviserai au moyen de parler à Périco; je lui donnerai une grosse somme.

— Tout ce qu'il te demandera, Ritta; paie bien sa discrétion, que je puisse y compter.

— Oui, madame, avec de l'or, beaucoup d'or, je l'aurai corps et ame. Je vais l'aller trouver, le temps presse...

Elle s'interrompit subitement, passa ses mains dans les larges poches de sa jupe, les secoua d'un air consterné, et dit après un moment de silence : — Mais je n'ai pas un maravedis, ni votre altesse non plus!

L'infante se souleva vivement, et s'écria :

— Que dis-tu? et la bourse de mes aumônes, et l'argent qui sert à payer mes vêtemens, mes bijoux?.... la caisse de mes dépenses?.....

— Madame la gouvernante en a la clé; jamais votre altesse n'a manié une seule pistole, ni moi non plus.....

La princesse baissa la tête sur ses mains, et dit avec amertume :

— C'est vrai!..... Au milieu de la souveraine puissance, une complète pauvreté, une dépendance continuelle... Des trésors sous ma main, autour de moi des gens qui me parlent à genoux, et je ne peux disposer de rien, et je subis la loi de tous ces respects qui m'environnent!..... Ritta, ceci changerait, je le jure, si jamais.....

Elle s'interrompit, porta les mains à sa tête, et détachant les deux perles qui retenaient derrière l'oreille les boucles dorées de ses cheveux, elle les donna à la menine en disant :

— Ceci vaut bien plus de deux cents doublons. Va trouver Périco, et dis-lui que c'est moi, moi l'infante, qui paie ainsi sa discrétion.....

— Sainte Vierge ! de si riches bijoux ! J'ai ouï dire que ces perles étaient d'un prix inestimable.....

Un bruit soudain fit taire la menine; les fenêtres s'ouvrirent tout à coup, le grand jour pénétra dans la chambre, et la voix de madame la gouvernante s'éleva, exacte et monotone comme une horloge.

— Quatre heures viennent de sonner, dit-elle, votre altesse va s'habiller pour se rendre chez la reine.

Ritta tira les rideaux d'une main; de l'autre, elle serra vivement les deux perles. L'infante resta assise sur son lit, les cheveux en désordre, les yeux fatigués de pleurs. On la revêtit d'une robe de satin gris et d'une espèce de manteau noir qui retombait par derrière en s'arrondissant comme une chasuble; sa longue chevelure fut emprisonnée sous un toquet de velours que surmontait une magnifique plume de héron; une chaîne de pierreries, attachée autour de son collet fermé, soutenait un précieux reliquaire. Quand les menines eurent achevé sa toilette, sa gouvernante lui présenta les gants, l'éventail et le mouchoir; puis, donnant son dernier coup d'œil d'inspection, elle s'écria : — Jésus, Marie ! votre altesse est sans boucles d'oreilles !....

— Je mettrai mes boutons d'opale.

— Votre altesse portait ce matin ses perles.

— Je les ai quittées.

— Cherchez-les, doña Séraphina, dit la gouvernante à une dame qui s'empressa de regarder sur la toilette et sur le lit.

L'infante s'avança vivement.

— Assez ! dit-elle, et son regard irrité fit baisser la vue à toutes, assez ! Suis-je un enfant à la lisière, qu'on veuille me diriger ainsi dans les plus puériles actions?..... Ne m'est-il pas même permis de choisir entre deux parures?..... Silence ! madame la gouvernante; je défends qu'on reparle de ceci.

Ritta s'empressa d'apporter les opales; l'infante les mit elle-même, et dit en serrant la main de sa menine : — Je te dispense de me suivre chez la reine; va m'attendre dans la grande salle.

On ouvrit les portes; l'infante sortit avec sa suite; la menine se glissa derrière le nègre, qui vint prendre le chien-lion de la

princesse, et lui dit rapidement : — Dans une heure, au grand salon..... j'ai des ordres à te donner..... à toi seul.

L'infante traversa lentement la grande galerie qui séparait ses appartemens de ceux de la reine. Il y avait dans sa contenance quelque chose de résolu, de profondément triste, qui frappa tout le monde. Quand elle fut à la porte du cabinet de la reine, elle commanda à sa suite de s'éloigner, et resta seule en face de la camarera-mayor, qui se tenait debout contre la porte entr'ouverte du cabinet. De cette place on pouvait voir et entendre tout ce qui s'y passait.

La reine était assise devant une table et sa main fouillait avec distraction un monceau de lettres et de papiers ; ses traits sombres et mesquins étaient comme encadrés dans les amples barbes noires de sa coiffe ; elle portait le deuil rigoureux que l'étiquette impose pour la vie aux veuves des rois d'Espagne. Don Juan d'Autriche, le bâtard légitimé de Philippe IV et de la Calderona, était debout à son côté. C'était l'homme du monde qu'elle haïssait et redoutait le plus ; il l'avait blessée dans son orgueil et dans ses affections ; le testament du feu roi lui donnait, malgré elle, place au conseil, et il s'était hautement déclaré contre le père Nitardho.

Don Juan représentait un parti puissant qui avait résolu de rabaisser l'influence étrangère, et de renvoyer le confesseur de la reine ; sa popularité était grande ; les *madrilenos* l'aimaient pour sa bonne mine ; car, il n'avait pas la taille chétive et le visage étiolé des derniers princes de la maison d'Autriche ; ce sang dégénéré se ravivait en lui ; il était brun et beau comme sa mère. La reine le comparait, malgré elle, aux enfans issus de son union avec le feu roi, et s'étonnait que la plus noble souche eût produit de si pâles rejetons.

Don Juan avait long-temps sollicité cette audience que redoutait la régente ; les premières paroles furent de part et d'autre politiques et mesurées ; mais il s'agissait d'intérêts trop présens, d'inimitiés trop vives, de prétentions trop tenaces, pour que l'entretien pût se passer en vagues propos. Don Juan posa nettement la question, et demanda le renvoi du père Nitardho, au nom du conseil, de la grandesse et du peuple.

— Que votre majesté y prenne garde, dit-il, elle perdra de son

autorité si elle persiste à maintenir des étrangers dans le gouvernement de l'état; l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, ne fit que cette seule faute; elle lui suscita des années de guerre intérieure. On ne veut que des Espagnols en Espagne. Que le bon père retourne en Allemagne, et son départ pacifiera cette cour où il n'a que des ennemis.

— Des ennemis! interrompit la reine, jusqu'ici il ne s'en est déclaré qu'un seul, et c'est vous...

— J'ai porté la parole pour tous devant votre majesté, personne ne me démentira : Castrillo, Loyola, Peñaranda, Oropeza, tous les grands du conseil, demandent l'exil du père Nitardho; ils l'exigent...

— Ils l'exigent! interrompit la reine en dissimulant mal sa colère et ses inquiétudes sous une froide hauteur; ils l'exigent!... Et c'est à moi, la reine régente, qu'on ose parler ainsi! Le conseil de Castille outrepasse ses prérogatives; il va jusqu'à l'insolence et à la rébellion...

— A Dieu ne plaise, madame! tel est son respect pour les décisions de votre majesté, que si elle persiste, messieurs du conseil se démettront de leurs charges, et laisseront le père Nitardho seul à la tête du gouvernement.

Cette menace épouvanta la reine; elle l'avait déjà pressentie dans la fière attitude que les membres du conseil prenaient avec son confesseur. Un profond dépit perçait à travers sa contenance impassible; elle froissa le papier qui se trouva sous sa main, et dit après un silence : — On s'est expliqué par votre voix; on prétend que je choisisse entre mon confesseur et le conseil de Castille; je m'explique à mon tour, et je dis que si je me vois forcée d'éloigner l'homme de ma confiance, celui dont les conseils me soutiennent dans les peines amères de ma grandeur, j'abdiquerai mon titre de régente, et je me retirerai en Allemagne.

— Votre majesté a mal réfléchi sur un tel projet, répliqua don Juan peu ému de cette menace; elle oublie que les reines veuves ne sortent pas d'Espagne : si le séjour de la cour, si le soin des affaires leur semblent trop pesans, une retraite leur est ouverte; le couvent de *las Descalzas reales* a été fondé pour les recevoir.

La reine se leva ; son visage ordinairement si pâle s'était animé ; elle dit d'une voix brève : — J'aviserai... Bientôt le conseil saura ma décision, et vous aussi, monsieur le grand-prieur de Malte... Assez.

Mais don Juan n'était point homme à ne pas achever ce qu'il avait à dire, et au lieu de se laisser congédier, il répliqua d'un ton respectueux : — Quelle que soit la volonté de votre majesté, elle me trouvera toujours soumis. J'ai parlé au nom du conseil, et je la supplie de croire qu'aucune inimitié personnelle ne m'anime contre le père Nitardho. Je ne me plains que de son élévation et de ses menées pour éloigner une alliance que toute l'Espagne désire. Je sais tout ce qu'il a fait pour rompre le mariage de l'infante...

— Ceci est une calomnie insigne ! interrompit la reine ; tous les jours le père Nitardho me presse d'accomplir mes promesses à l'empereur.

— Alors pourquoi a-t-il environné la princesse de gens qui ne lui parlent que de la mauvaise santé du roi? Pourquoi lui a-t-il donné pour professeur de langue allemande un certain Blomberg, son parent, qui a osé entretenir son altesse des droits que lui donne, au préjudice de sa sœur aînée, le testament du feu roi?...

A ces mots, il se fit un léger bruit dans la galerie, et don Juan levant les yeux vit l'infante à dix pas devant lui ; elle s'avança et vint se prosterner aux pieds de la reine qui se hâta de la relever.

— Madame, dit-elle en lui baisant les mains, que ne dépend-il de moi qu'il ne vous soit fait aucun déplaisir !...

Puis se tournant vers don Juan, elle le mesura d'un regard qui semblait le défier.

Alors il ajouta sans s'émouvoir : — Toutes ces intrigues ne sauraient influencer son altesse ; elle sait que ce n'est pas en Espagne qu'il y a pour elle une couronne : le roi, Dieu garde sa vie ! régnera sur nous long-temps...

Don Juan n'avait pas achevé ces mots, qu'un gentilhomme de la chambre accourut tout pâle et troublé ; il s'adressa à la camarera-mayor, qui entra sur-le-champ chez la reine. Le roi venait d'être saisi de convulsions entre les bras de sa gouvernante, la marquise de los Velez.

A cette nouvelle, l'infante et don Juan se regardèrent ; tous deux avaient pâli. La reine s'écria !

— Jésus! mon Sauveur! cette croix est-elle la dernière? Vous m'éprouvez, mon Dieu, que votre volonté soit faite!...

Elle retomba affaissée sur son fauteuil. Don Juan s'inclina devant l'infante et lui dit d'une voix émue :

— Dieu protége l'Espagne, il nous conservera le roi... Si sa volonté nous l'ôtait, la grandesse et le conseil de Castille prouveraient à votre altesse quel est leur dévouement au bien de l'état...

— La grandesse, oui, elle est loyale et fidèle, interrompit l'infante; mais le conseil!... Ses prétentions sont une injure à la majesté royale, et vous avez été bien hardi de vous en faire l'interprète... Point de réplique, don Juan! songez devant qui vous parlez, et souvenez-vous que le moment est peut-être venu où il faudra que l'on m'obéisse.

Le sang de Philippe II venait de se révéler dans l'attitude et dans la menace de cette jeune fille; son front calme et hautain, ses prunelles sombres et changeantes rappelaient les traits de son bisaïeul. Don Juan baissa le regard devant elle, mais ce mouvement de crainte passa comme la rougeur subite qui était montée à son front. Imprudente! pensa-t-il, tu m'as menacé trop haut!

Et saluant fièrement, il sortit pour se rendre dans les appartemens du roi.

A minuit, personne encore ne dormait dans le palais, le roi était à l'agonie. Cette fatale nouvelle n'avait pas encore transpiré au dehors, mais les gens attachés à la cour étaient dans l'inquiétude d'un évènement qui eût troublé la paix de toute l'Europe et changé en Espagne l'ordre de succession.

L'infante veillait dans sa chambre à coucher. On n'avait pu la décider à se mettre au lit; de quart d'heure en quart d'heure, elle envoyait demander des nouvelles du roi. Assise devant son priedieu, les mains jointes sur un livre de prières, elle reposait sa tête sur l'épaule de la menine agenouillée à ses côtés; plus loin, deux dames parlaient à voix basse. Une profusion de bougies éclairait la chambre comme une chapelle ardente, et leurs clartés mouvantes semblaient donner la vie à ces pâles figures de saints qui se dressaient entre les lambris. A travers les fenêtres entr'ouvertes on sentait venir le parfum des jardins; un silence profond régnait au dehors, et depuis long-temps l'oreille attentive de la menine n'en-

tendait plus rien que le bruit du vent et le murmure lointain des fontaines.

Tout à coup le chien-lion qui sommeillait aux pieds de l'infante hérissa ses longues soies et s'élançant sur le balcon, il aboya avec fureur. Au même instant, il sembla qu'un chapeau d'homme passait devant les persiennes entr'ouvertes, ce fut comme une apparition.

— Qu'est-ce? Qui va là? cria une des dames épouvantées.

— Personne, il n'y a absolument personne, fit la menine en allant au balcon.

Une pâleur subite avait couvert le visage de l'infante,

— Es-tu folle, Séraphina, avec tes visions? dit-elle d'une voix fort émue, tu m'as fait peur...

— Que votre altesse se rassure, dit l'autre dame en souriant; s'il y a par ici quelque fantôme, don Juan va le conjurer; le voilà qui passe sortant de chez le roi.

Alors la lueur des flambeaux et le bruit des pas arriva jusqu'à l'infante, qui s'était levée; puis, après dix minutes, elle entendit comme une plainte éloignée. Ritta quitta le balcon, elle était tremblante.

— Jésus, Maria! fit-elle, j'ai eu froid par là. Il va pleuvoir, la nuit est si obscure, qu'on ne voit rien à deux pas devant soi...

— Fais fermer les fenêtres, Ritta, dit la princesse en tombant à genoux sur son prie-dieu.

IV.

Charles II fut, pendant plusieurs jours, entre la vie et la mort, et quand une pénible convalescence succéda à cette agonie, il parut à tous que jamais ce débile enfant, rejeton sans sève de la vieillesse du feu roi, ne pourrait devenir un homme. Toutes les ambitions restèrent éveillées devant sa succession; le parti français, qui prenait pour chef don Juan d'Autriche, tournait ses regards vers la reine, épouse de Louis XIV, et voulait marier l'infante en Allemagne, afin qu'épouse d'un souverain étranger elle devînt étrangère aussi aux Espagnols; le parti allemand allait par la même voie à un but différent, il voulait donner l'infante et la couronne d'Espagne à l'empereur Léopold. Au milieu de ce conflit

d'intérêts passionnés, de sourdes menées, le père Nitardho, ostensiblement dévoué au parti allemand, agissait secrètement pour rompre cette alliance; la volonté de la reine, l'opinion nettement formulée du conseil, avaient forcément entraîné son adhésion, mais il comptait sur la résistance de l'infante. Dès que le danger de son frère lui eut montré le trône si proche, elle avait en effet supplié la reine de rompre les négociations du mariage. A cette déclaration, toute la cour s'était émue; elle mécontentait également les deux partis. Alors le père Nitardho, fort de la volonté de l'infante, se déclara pour elle et se disposa à la soutenir près de la reine, dont il gouvernait toutes les décisions. La maladie du roi avait fait trève aux hostilités du conseil, et le père Nitardho profitait de cette espèce de trève; mais sa position devint très difficile quand le danger du roi fut passé; les deux partis se réunirent contre lui, ils l'accusèrent de la résistance de l'infante et n'attendirent qu'un prétexte pour le précipiter du haut de sa faveur; les courtisans étaient unanimes dans leur haine, la reine seule le soutenait contre tous.

Cependant, l'infante vivait plongée dans une morne langueur; ni les graves intérêts, ni la sourde lutte qui s'engageait autour d'elle ne pouvaient la tirer de son abattement; elle se laissait conduire à travers les devoirs minutieux que lui imposait l'étiquette, avec une docilité indifférente qu'on ne lui avait guère connue; elle ne parlait volontiers qu'à Ritta et passait chaque jour de longues heures en prières. La menine avait tout à coup perdu son insouciante gaieté; elle portait au cercle de la reine une contenance aussi grave que celle de madame la gouvernante, et donnait une attention inquiète à toutes les nouvelles qui y circulaient; souvent son regard troublé interrogeait la physionomie plus contenue de l'infante, et elle semblait se rassurer en la trouvant fière et tranquille. Il y avait alors entre ces deux jeunes filles le poids d'un terrible secret et les anxiétés d'une incertitude que rien ne venait éclairer. Depuis cette fatale nuit qui suivit le jour des rogations, le nègre Périco avait disparu, et qui pouvait dire comment il avait accompli les ordres qui lui avaient été confiés?

Don Juan d'Autriche n'était pas retourné dans son prieuré de Consuegra; la maladie du roi lui servait de prétexte pour rester à la cour; il s'y posa fièrement contre le père Nitardho. La reine s'en

vengeait en le traitant publiquement avec une froide hauteur, et parfois en l'attaquant d'amères paroles. Don Juan opposait une impassible opiniâtreté à ces dépits de femme; il se montrait assidu au cercle de la reine, et semblait ne pas s'apercevoir qu'elle ne l'y voyait qu'avec une craintive colère.

Un soir d'audience, la reine était avec beaucoup de gens de la cour dans la grande galerie. Cette magnifique pièce, qui servait à la réception des ambassadeurs, donnait sur les jardins. Le plafond, peint en bleu d'outre-mer et sillonné d'arabesques d'or, s'appuyait sur une corniche au-dessous de laquelle retombaient les larges plis d'une tenture de damas. On n'y trouvait point cet admirable pêle-mêle de sujets sacrés et profanes que les grands maîtres de l'école espagnole jetèrent sur les murs du Buen-Retiro. Une longue file de portraits régnait seule sur les lambris dorés : c'étaient tous les rois et les princes de la monarchie. Don Pelayo, le brave montagnard, commençait cette noble série, qui finissait à Philippe IV. Le génie de Velasquez avait admirablement rendu le mélancolique visage du dernier roi; il semblait sortir de son cadre et présider encore aux fêtes cérémonieuses de cette cour, sur laquelle il régna si longtemps.

L'infante était assise à la droite de sa mère; le cercle de dames qui les environnait se tenait à distance; plus près, don Juan et le père confesseur entretenaient alternativement la reine. Il y avait dans le silence qu'ils gardaient l'un envers l'autre une singulière expression de hauteur et de mauvais vouloir. Don Juan, avec sa riche taille, son costume de cour, sur le manteau duquel était brodée la croix de Malte, semblait dominer la figure commune et blême du père Nitardho. Parfois ses yeux se tournaient avec une attention marquée sur la duchesse de Sandoval, assise derrière l'infante. D'abord la jeune fille rougit sous ce regard, puis elle le soutint fièrement. Dans sa pensée elle défia don Juan; elle sentait en lui l'ennemi de tous ceux qu'aimait sa souveraine. Mais que pouvait-elle craindre de cette haine qui faisait peur à un favori parvenu, comme le père Nitardho, elle, la marquise de Denia, duchesse de Sandoval, grande d'Espagne? Sa position n'était pas de celles que fait ou détruit la faveur des princes.

Don Juan saisit le moment où la reine était en conversation avec

le père Nitardho et l'archevêque de Tolède pour se rapprocher de l'infante. Il passa derrière son siége et sembla attendre l'occasion de lui adresser la parole; mais elle détourna obstinément le regard et ne sortit de son attitude immobile que pour dire quelques mots à la menine. Alors don Juan se tourna vers le comte de Castrillo, et lui dit d'un certain ton mystérieux :

— Dieu sait de quelles nouvelles le bon père confesseur entretient en ce moment la reine! Monseigneur de Tolède en a l'air triomphant. J'en sais une, moi, qui ne serait pas des moins curieuses à entendre, si je voulais la raconter.

— Quelque nouvelle de Portugal? fit le comte finement. C'est vieux de ce matin. Deux espions arrêtés dans une hôtellerie de la *Puerta del Sol*, où ils étaient descendus habillés en femmes. Votre altesse voit que je suis informé...

— Eh! non, interrompit don Juan. Il s'agit d'une aventure qui ne s'est pas ébruitée dans le cabinet de l'*alcade de Corte*. Je veux t'en raconter quelque chose sous le secret, Castrillo; note que je n'en suis pas le héros.

— Votre altesse en est alors le confident.

— Ni l'un ni l'autre. Hier, passant par les allées basses du Prado avec don José de Malladès et quelques autres gentilshommes, j'avisai devant moi un homme qui cheminait lentement. Son manteau, rejeté sur l'épaule, l'enveloppait à la mode des étudians de Salamanque, qui n'ont ni chausses ni pourpoint; les rebords de son chapeau plat battaient sur son collet; un large bandeau noir traversait son visage et ne faisait pas tache sur sa joue couleur de suie. Je le reconnus sur-le-champ, quoique je ne l'eusse vu que de nuit, à la lueur des flambeaux; mais mon épée lui avait mis au front une marque qui devait me le faire retrouver.

A ces mots, la menine, qui écoutait avec une vague épouvante, serra imperceptiblement le bras de la princesse.

— Votre altesse avait blessé ce cavalier dans ses campagnes d'Italie ou de Portugal? dit le comte de Castrillo.

— Non; ce n'est pas sur un champ de bataille que je l'ai rencontré : c'est la nuit, dans un jardin, au bord d'une pièce d'eau.

— Hum! fit le comte, voilà qui est fort mystérieux. Sans doute

le galant se promenait pour les beaux yeux de quelque dame, et votre altesse a interrompu sa sérénade.

Don Juan haussa les épaules et répliqua :

— C'était un nègre de la plus horrible figure. Se sentant blessé, il se mit à mes genoux et confessa qu'il rôdait la nuit dans ce jardin pour sauver l'honneur d'une noble dame. Je l'emmenai dans ma propre litière, et remettant au lendemain pour l'interroger, tant il semblait souffrant, je commandai qu'il fût couché dans une salle basse du palais neuf. La même nuit il s'échappa. Je l'ai retrouvé hier. Le misérable a fait semblant de ne pas me reconnaître; il est resté muet à toutes mes questions. Alors j'ai ordonné qu'on le dépouillât, et dans ses poches, où il n'y avait pas un maravedis, s'est trouvé un trésor, deux perles, qui m'ont appris quelle est la noble dame dont il devait sauver l'honneur. Cette aventure ne te paraît-elle pas étrange?

— Fort étrange! fit le comte, qui n'y avait rien trouvé que de très obscur. Je n'ai pas tout-à-fait compris...

— C'est que je n'ai pas achevé, répliqua don Juan en abaissant un regard profond sur l'infante.

Elle était pâle comme une morte. La menine attérée s'était réfugiée à ses genoux.

Don Juan leur laissa un moment de réflexion; puis, s'inclinant vers la princesse, il lui dit à demi-voix :

— Faut-il que j'achève?

Elle comprit qu'elle était à la merci de don Juan, et pliant devant cette terrible situation, elle murmura :

— Que voulez-vous de moi, monsieur le grand-prieur?

— Dites mon frère, interrompit-il fièrement; je m'appelle don Juan d'Autriche.

— Mon frère, reprit-elle avec terreur, plus bas!... On nous écoute!

Don Juan était vain, irascible, rusé; mais il n'avait pas l'ame méchante. L'appui que l'infante accordait au père confesseur l'animait seul contre elle. En ce moment il oublia son ressentiment, et dit plus doucement :

— Avez-vous confiance en moi, Marguerite?

Elle baissa la tête; la menine tourna un regard suppliant sur don Juan.

— Le nègre a tout confessé, dit-il à l'oreille de l'infante, tout confessé à moi seul, et sa confession est morte avec lui...

— Il est mort?

— Oui, répondit froidement don Juan, il y a des secrets sous le poids desquels un homme ne peut pas vivre. Tout est fini, il est muet maintenant; les deux perles que lui donna la duchesse de Sandoval vous seront rendues; mais il faut auparavant me dire quel est l'homme qui a osé pénétrer dans les jardins, comment il en est sorti?

— Comment! répéta l'infante en frémissant, comment! je ne le sais! Le nègre ne vous l'a-t-il pas dit?...

— Le nègre l'y a laissé, répondit don Juan en observant la princesse avec un étonnement mêlé de défiance, ne le saviez-vous pas, Marguerite?

Elle secoua la tête, joignit les mains et s'écria : Il est encore là!!

— Plus bas! fit don Juan, plus bas! la reine écoute....

— Mon frère, dit l'infante en contenant son désespoir, sous les regards qui l'observaient; mon frère, qu'exigez-vous de moi, pour qu'à mon tour je puisse exiger et me fier à vous?

Il tourna lentement les yeux vers le père Nitardho.

— Oui, dit-elle, je l'abandonne.

— Le consentement que vous refusiez...

— Je l'accorde. Est-ce tout?

— Oui.

— Eh bien! mon frère, jurez maintenant de faire ce que je vais vous demander.

— Je le jure sur mon honneur de gentilhomme.

— Cette nuit même vous irez dans les jardins, vous chercherez, vous trouverez Blomberg...

— Blomberg! C'était Blomberg!!...

— Plus bas! mon frère, plus bas! le père Nitardho vous a entendu...

Don Juan se releva vivement. La reine que ce nom avait aussi frappée dit à son confesseur : Le cavallero Blomberg est-il à Madrid ou à Calatrava?

— La charge dont votre majesté l'a honoré, répondit froidement le père Nitardho, le retient dans le couvent de Calatrava; il y est depuis les rogations.

V.

Il était deux heures du matin. Une seule lampe éclairait la chambre à coucher de l'infante, et ses clartés indécises tombaient sur la menine, assoupie au pied du lit. Les rideaux étaient fermés, et Marguerite d'Autriche agenouillée sur sa couche, les cheveux épars, le cœur plein de sanglots, attendait la fin de cette longue nuit. Deux dames dormaient profondément à quelques pas; selon l'usage, elles étaient couchées au seuil de la porte, et il aurait fallu passer sur leur corps pour entrer dans la chambre.

L'infante se leva sans bruit : chaque heure avait pesé sur elle comme un siècle de torture. En vain elle essaya de prier pour celui dont la vie avait peut-être fini pour elle dans une si terrible agonie : la prière mourait sur ses lèvres immobiles. En vain elle élevait son regard vers le Christ, elle ne voyait que l'image de Blomberg have, défiguré, mort de faim au milieu de ces jardins couronnés de tant de fleurs, sous ces bosquets devant lesquels, la veille encore, elle passait environnée des dames de sa cour.

Elle éveilla la menine; le silence de cette vaste chambre lui faisait peur.

— Ritta, dit-elle, ne saurais-tu pas ouvrir une de ces fenêtres?

— J'essayerai, madame, répondit la menine en lui jetant un manteau de nuit sur ses épaules. Jésus mon Dieu! Votre altesse ne résistera pas à ces angoisses... Au nom du ciel! un peu de courage... Tout est fini sans doute...

— Ouvre cette fenêtre, murmura la princesse; si tu ne peux, je t'aiderai.

La menine essaya doucement; après quelques efforts, ses faibles mains parvinrent à tourner les lourdes espagnolettes. La princesse gagna en chancelant le balcon, et son regard troublé plongea dans les jardins. La lune éclairait leur enceinte immense, le noir feuillage des charmilles encadrait ces parterres où s'épanouissaient des monceaux de roses, et les tilleuls de la grande allée avançaient leurs ombres jusque sur la blanche façade du palais; puis, au-delà des

bosquets et des parterres la grande pièce d'eau étincelait au milieu des gazons, comme une glace limpide dans un cadre d'ébène. Partout régnaient le silence et la solitude; la voix plaintive du rossignol se mêlait seule au murmure lointain des fontaines.

— Mon Dieu! don Juan l'a-t-il trouvé vivant? murmura l'infante en élevant vers le ciel son morne regard; un mois entier d'un tel supplice! La faim, Ritta, la faim! Mon Dieu, je fais vœu de jeûner tous les jours de ma vie en expiation de ce qu'il a souffert!

— Il y avait quelques oranges dans le jardin, dit la menine, il les aura mangées; on peut vivre un mois entier en ne prenant qu'un peu d'eau; le bienheureux saint Jean de la Croix faisait ainsi le carême.

L'infante s'agenouilla, et appuyant son front sur la balustrade de marbre, elle regarda et écouta encore long-temps. Il n'y avait personne dans l'espace où sa vue plongeait, et le vent seul gémissait à la cime des arbres.

Tout à coup le chien-lion couché dans la chambre aboya sourdement; la menine, effrayée, se pencha hors du balcon; elle vit comme des ombres se mouvoir au-delà du parterre.

— Don Juan! voilà don Juan! dit-elle en le reconnaissant à la longue plume noire de son chapeau; il y a un autre cavalier avec lui... C'est Malladès... Jésus! que portent-ils ainsi!...

La princesse se leva, ses yeux secs et fixes suivirent le groupe qui se dirigeait vers la grande pièce d'eau. Un nuage passa et pendant quelques momens toutes les ombres se confondirent; puis un pâle rayon de lune luisit encore au ciel. Alors l'infante retrouva don Juan et Malladès au bord de la pièce d'eau; ils étaient penchés sur quelque chose de blanc étendu sur le gazon.

— C'est Blomberg! s'écria-t-elle tremblante.

La menine leva les mains au ciel avec terreur; sa vue plus nette distinguait un corps immobile que Malladès roulait dans un manteau, et elle se souvint de ces paroles de don Juan : il y a des secrets sous le poids desquels un homme ne peut vivre.

— C'est Blomberg! répéta l'infante, c'est lui! évanoui, mourant! Ils le secourent... ils le soulèvent! Ah!!...

Elle jeta un cri étouffé et tomba en arrière; le corps de Blomberg venait d'être lancé au fond de la pièce d'eau.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Deux mois plus tard, l'infante doña Marguerite d'Autriche quittait pour toujours l'Espagne. Les galères qui l'emmenaient sortaient du port de Barcelone saluées par les canons des forts et les acclamations de la multitude. Debout sur le pont pavoisé de drapeaux aux armes impériales, elle recevait les adieux de sa maison et de ses serviteurs. La duchesse Sandoval se jeta la dernière à ses genoux; son visage était inondé de larmes.

— Hélas! madame, s'écria-t-elle en lui baisant les mains, c'en est fait!... pour toujours... en Allemagne...

— Ne pleure pas, Ritta, dit la nouvelle impératrice avec un triste sourire, j'y mourrai jeune!...

H. Arnaud.

DOCUMENS HISTORIQUES.

RÉCEPTION DES AMBASSADEURS DU ROI DE SIAM EN 1686.[1]

Le 18 juin, trois ambassadeurs du roi de Siam, accompagnés de huit mandarins et de vingt domestiques, étant arrivés à la rade de Brest, furent aussitôt visités par le sieur Descluseaux, intendant de marine. On fit équiper une espèce de galère, à laquelle quantité de chaloupes, ornées de différentes parures, se joignirent, pour mettre les ambassadeurs à terre.

A leur entrée, ils furent salués de plus de soixante volées de canon, auquel celui du château répondit. Ils trouvèrent à leur descente, sur le bord de la mer, la bourgeoisie sous les armes. On les conduisit dans la maison du roi, où ils furent logés avec leur suite, et traités par le sieur Descluseaux jusqu'à l'arrivée du sieur Stolf, gentilhomme ordinaire de la maison du roi, qui avait amené un maître-d'hôtel pour leur traitement et pour la dépense qu'on serait obligé de faire pendant tout leur séjour en France.

Ce jour-là même, le premier ambassadeur ne fut pas plus tôt dans la chambre qu'on lui avait destinée, qu'il suspendit la lettre que le roi de

(1) Tous les Mémoires du règne de Louis XIV ont fait mention de cette fameuse ambassade; mais on ne trouve nulle part les détails curieux de cérémonial qui sont rapportés dans cet extrait des manuscrits de M. de Breteuil, introducteur des ambassadeurs. Il s'agit ici de la troisième ambassade envoyée par le roi de Siam à Louis XIV : la première avait péri sur mer en 1680, et la seconde avait été reçue à Versailles en 1684.

Siam écrivait au roi à une hauteur fort élevée au-dessus de lui. La lettre était écrite sur une lame d'or, les rois de Siam n'écrivant jamais autrement. Elle était enfermée dans trois boîtes : celle par-dessus était de bois de vernis du Japon; la seconde, d'argent, et la troisième, d'or. Toutes ces boîtes étaient couvertes d'un brocard d'or, enfermées avec le sceau du premier ambassadeur, qui était en cire blanche. Aucun des Siamois ne prit, par respect pour la lettre, de chambre qui fût au-dessus de celle de cet ambassadeur, ce qu'ils ont observé par tous les lieux où ils ont logé.

Au départ de Brest, qui fut le 9 juillet, on se servit jusqu'à Nantes de litières, et de là jusqu'à Orléans, de voitures ordinaires. Comme il fallait que la lettre du roi, leur maître, fût plus élevée qu'eux, ils faisaient attacher dans le carrosse, au-dessus de leur tête, un placet sur lequel ils plaçaient la lettre.

Le sieur Stolf avait eu ordre de leur faire rendre tous les honneurs dans toutes les villes où ils avaient à passer. Les intendans allaient au-devant d'eux; on les saluait de canon à leur entrée; une compagnie de la bourgeoisie se mettait sous les armes à la sortie de leur logis; la chambre des comptes à Nantes envoya des députés les complimenter, ce qu'elle ne devait pas faire. Il faut que les compagnies en dernier ressort aient des ordres exprès, quand elles ont à saluer même des souverains. Les présidiaux et autres corps, par tous les lieux de leur passage, envoyèrent aussi des députés leur faire des complimens. C'était trop faire pour des ambassadeurs; les corps des villes doivent aller seuls les complimenter chez eux, et non à la porte de la ville. Ce dernier honneur est réservé aux rois, aux reines et aux princes, qui n'ont personne au-dessus d'eux, et qui sont d'un rang distingué.

Il n'y eut qu'à Orléans que l'intendant n'alla point au-devant des ambassadeurs et qu'on ne tira pas le canon. On pouvait cependant suivre l'exemple des autres villes.

Ils arrivèrent à Vincennes le 27 juillet. Le *Mercure galant* dit qu'ils ne furent point logés au château, parce qu'il était rempli d'ouvriers. L'auteur se trompe : on ne loge jamais les ambassadeurs dans le corps-de-logis du roi, mais ils peuvent être logés dans les avant-cours des maisons royales. Le duc de Pastrana, ambassadeur extraordinaire d'Espagne en 1679, eut à Fontainebleau, dans la cour du Cheval-Blanc, l'appartement de M. de Louvois, qui était absent.

Avant Henri IV, personne n'était logé dans la maison du roi que les fils naturels, les princesses, qui y logeaient leurs maris avec elles, le grand-maître de la maison du roi, le premier gentilhomme de la

chambre, le capitaine des gardes et le maître de la garde-robe. Ces officiers y logeaient avec leurs femmes; les survivanciers de ces charges y avaient aussi leurs logemens. Les cardinaux n'y logeaient point. Il n'y eut jamais que le cardinal de Lorraine qui, comme pair de France, y eut un logement marqué à la craie. Les favoris d'Henri III en eurent aussi. Anne de Montmorency, qui était grand-maître de la maison, y avait un appartement par sa charge; son fils, qui en avait la survivance, après avoir été fait maréchal de France, donna la démission de sa charge au duc de Guise, et demanda au roi la grace de lui vouloir conserver son logement.

Le 30, le sieur de Bonneuil vint à Vincennes faire compliment de la part du roi aux ambassadeurs. Ils lui donnèrent la main. Les ambassadeurs avaient des Suisses de la compagnie des cent-suisses de la garde du roi pour empêcher aux portes la trop grande foule de monde qui venait les voir; ils les eurent pendant tout leur séjour à Paris.

De Vincennes on les mena à Berny, où ils furent assez long-temps, en attendant leurs ballots, qui avaient été embarqués à Brest pour Rouen. Ils ne pouvaient se résoudre à demander audience, que les présens qu'ils avaient à faire au roi de la part du roi leur maître, et ceux qu'ils faisaient de leur chef, ne fussent exposés dans la chambre d'audience selon l'usage de leur pays. Tous les ballots étant arrivés, les ambassadeurs firent leur entrée à Paris le 12 août. Ils partirent ce jour-là de bonne heure de Berny, et se rendirent à Rambouillet.

Le maréchal duc de La Feuillade alla avec le sieur de Bonneuil, dans les carrosses du roi et de madame la dauphine, les prendre. Les ambassadeurs, étant avertis de leur arrivée, vinrent les recevoir dans la première pièce en entrant de leur appartement, qui était au rez-de-chaussée. Après les civilités rendues de part et d'autre, le premier ambassadeur monta dans le carrosse du roi, se mit au fond de derrière à droite, ayant le duc de La Feuillade à côté de lui; le sieur de Bonneuil occupa le fond de devant avec le sieur Stolf. Les deux autres ambassadeurs se placèrent dans les carrosses de madame la dauphine avec le sieur Girault et l'abbé de Lyonne, qui devait servir d'interprète.

On marcha dans cet ordre :

Deux carrosses du maréchal duc de La Feuillade, remplis de ses gentilshommes;

Quelques carrosses de louage, où les domestiques des ambassadeurs étaient;

Huit trompettes de la chambre du roi sonnant. Les ambassadeurs les avaient demandés pour faire honneur à la lettre du roi de Siam. On a bien

voulu leur faire ce plaisir, contre l'usage, les trompettes ne sonnant jamais aux entrées des ambassadeurs.

Le carrosse du roi, entouré de laquais du maréchal duc de La Feuillade et de ceux de l'introducteur;

Le carrosse de madame la dauphine;

Le carrosse de Monsieur et celui de Madame;

Les carrosses de la famille royale;

Les carrosses des princes et des princesses de la maison royale;

Le carrosse du secrétaire-d'état des affaires étrangères;

Le carrosse de l'introducteur.

Le carrosse du chevalier de Chaumont et de l'abbé de Choisy, qui avaient été en ambassade à Siam;

Le carrosse de l'abbé de Lyonne.

Un carrosse des missionnaires étrangers fermait la marche.

Les ambassadeurs descendirent à l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, où étant arrivés, le maréchal duc de La Feuillade les accompagna jusque dans leur chambre; et, après quelques momens de conversation, il se retira. Les ambassadeurs le conduisirent jusqu'à son carrosse, qu'ils virent partir.

Dès le soir même, ils furent traités par présens. Le sieur Chanteloup, un des maîtres-d'hôtel du roi, et un des contrôleurs d'office, furent chargés de leur traitement, qui fut pendant trois jours et demi; après lesquels le maître-d'hôtel qui était venu à Brest continua d'avoir soin d'eux. C'est un usage que tous les ambassadeurs envoyés par des maîtres dont les états sont hors de l'Europe, sont défrayés, pendant tout leur séjour, aux dépens du roi.

La première action que le premier ambassadeur fit fut de placer la lettre du roi son maître, à la ruelle du lit de la chambre des parades, dans une machine qu'ils appellent en leur langue : *mordoc pratinan*.

Tous les ambassadeurs mettaient tous les jours des fleurs nouvelles, dessus la lettre du roi, et toutes les fois qu'ils passaient devant ce *lieu royal*, ils faisaient de profondes révérences. Ce respect ne doit point paraître extraordinaire. Tous les vieux courtisans de mon jeune temps saluaient le lit du roi, en entrant dans la chambre, et la nef. Quelques dames de la vieille cour les saluent encore.

La fièvre quarte qui survint au roi, le jour de leur entrée, fut cause que l'audience, qu'ils devaient avoir le 14, fut différée.

Le 15 août, les ambassadeurs se rendirent à Notre-Dame pour voir la procession qui se fait tous les ans le jour de l'Assomption.

Le roi étant entièrement guéri, il donna audience aux ambassadeurs,

le 1er septembre. Le sieur de Bonneuil conduisit, dans les carrosses du roi et de Mme la dauphine, à l'hôtel des ambassadeurs, le maréchal de La Feuillade qu'il avait été prendre chez lui. Les ambassadeurs vinrent au-devant de lui, mais le maréchal ne voulut point entrer dans leur appartement; il reçut leurs complimens sur les degrés, et les pria, parce que l'heure pressait, de monter dans des carrosses du roi, de peur d'arriver trop tard. Chacun prit la même place qu'il avait occupée le jour de l'entrée, dans la marche de Paris à Versailles.

Le roi, en envoyant le maréchal de La Feuillade, voulut les recevoir moins bien que les autres ambassadeurs des têtes couronnées, à qui il envoie des princes étrangers, les jours qu'ils ont leur première audience : on leur fit valoir le titre de colonel des gardes que le duc de La Feuillade possédait.

Sur les dix heures, les ambassadeurs arrivés à Versailles, trouvèrent dans l'avant-cour du château, les gardes françaises et suisses, sous les armes, tant celle qui relevait que celle qui devait être relevée, tambours appelans. Ils mirent pied à terre à la salle de descente des ambassadeurs; ils attendirent l'heure de l'audience. Après s'être lavés selon leur coutume, ils mirent des bonnets de mousseline, faits en pyramides, au bas desquels étaient des couronnes d'or larges de deux doigts, qui marquaient leurs dignités; de ces couronnes, il sortait des fleurs, des feuilles d'or minces, ou quelques rubis en forme de grains. Ces feuilles étaient si légères, que le moindre mouvement les agitait. Le troisième ambassadeur n'avait point de fleurs d'or au cercle d'or de sa couronne. Les huit mandarins avaient une pareille coiffure de mousseline sans couronne.

On avait préparé au bout de la grande galerie du château, du côté de l'appartement de Mme la dauphine, un trône élevé de six degrés, le tout couvert d'un tapis de Perse à fond d'or, enrichi de fleurs d'argent et de soie. Sur les degrés, on avait placé de grandes torchères et de grands guéridons d'argent; au bas du trône, à droite et à gauche, en avant, on avait mis, d'espace en espace, de grandes cassolettes d'argent, chargées de vases d'argent. On avait ménagé un espace vide de quatre à cinq toises, où les mandarins qui étaient à la suite des ambassadeurs, pussent être pendant l'audience, sans être pressés par les courtisans.

On marcha à l'audience en cet ordre :

Le sieur Girault à la tête des deux secrétaires de l'ambassade, nu-tête;

Six mandarins vêtus de vestes avec des écharpes, le poignard au côté, leurs bonnets de soie fine en tête, faits en pointes pyramidales : douze tambours de la chambre du roi, battant la marche;

Huit trompettes de la chambre du roi précédaient une machine de bois doré, faite en pyramide, appelée *lieu royal*, où la lettre du roi de Siam était posée : elle était portée par des suisses du régiment des gardes; quatre Siamois marchaient autour, avec de grands bâtons de deux toises de haut, portant quatre espèces de parasols;

Les trois ambassadeurs, de front sur une même ligne, avec le duc de La Feuillade à droite, et le sieur de Bonneuil à gauche.

Deux officiers portaient de grandes boîtes rondes, ciselées avec des couvercles relevés. Ce sont des marques de leurs titres et de leurs dignités, que le roi de Siam leur donne lui-même, en présence duquel ils ne paraissent jamais sans ces marques de distinction.

On passa, en cet ordre, par la cour du château où les gardes de la prévôté étaient en haie; une partie des cent-suisses de la garde hors la porte de l'escalier du grand appartement, et l'autre sur les degrés.

Le sieur de Blainville, grand-maître des cérémonies, et le sieur de Saintot, maître des cérémonies, à la tête des cent-suisses, reçurent les ambassadeurs, l'un marchant à droite, et l'autre à gauche dans la marche.

La machine du *lieu royal* arrêta en dehors de la porte de la salle des gardes du corps, où elle resta. Le premier ambassadeur en tira une boîte d'or, dans laquelle la lettre du roi de Siam était enfermée. Il la donna à un mandarin, pour la porter sur une soucoupe d'or, le faisant marcher devant lui.

Les tambours et les trompettes restèrent en cet endroit. Le maréchal duc de Luxembourg, capitaine des gardes-du-corps, reçut les ambassadeurs à la porte de la salle des gardes, tous en haie et sous les armes. Il prit sa place ordinaire à droite, en avant, partageant avec le duc de La Feuillade l'honneur de la main de l'ambassadeur.

A l'entrée de la galerie, ceux de la suite et du cortége de l'ambassadeur se prosternèrent, aussitôt que le secrétaire ordinaire du roi à la conduite des ambassadeurs les eut rangés à droite et à gauche : ils auraient toujours eu le visage contre terre, si le roi ne leur eût permis qu'ils le regardassent. Il dit qu'ils étaient venus de trop loin pour ne leur pas permettre de le voir. Les mandarins, voyant de loin le roi sur son trône, le saluèrent sans ôter leurs bonnets, tenant leurs mains jointes à la hauteur de leur bouche. A chaque salut qu'ils faisaient, ils s'inclinaient par trois différentes fois sans sortir de leur place; ce qu'ils firent de temps en temps, s'approchant du trône, au pied duquel ils se mirent à genoux. En cette posture, ils saluèrent le roi par trois profondes inclinations de corps, après quoi ils s'assirent contre terre, et y demeurèrent pendant toute l'audience.

Les ambassadeurs, du moment qu'ils aperçurent aussi le roi, firent trois profondes révérences, pliant leur corps, et élevant leurs mains jointes à la hauteur de leur tête. Ils marchèrent ensuite, toujours les mains élevées, et firent, de distance en distance, de très profonds saluts, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pied du trône. Alors le roi, sans se lever, se découvrit pour les saluer. Sa Majesté était accompagnée de monseigneur le dauphin et de Monsieur, de M. de Chartres, de M. le duc de Bourbon, de M. le duc du Maine et de M. le comte de Toulouse, qui tous se couvrirent pendant l'audience ; elle avait derrière son fauteuil le grand-chambellan, les premiers gentilshommes de la chambre, les grands-maîtres de la garde-robe, et le maître de la garde-robe. Le chef de l'ambassade, qui tenait la place du milieu, sans ôter ses mains élevées à la hauteur de son visage, fit un compliment au roi. Les deux autres ambassadeurs étaient dans la même posture et dans la même situation que lui.

Son discours fait, l'abbé de Lyonne, qui avait appris la langue siamoise à la maison des missionnaires de Siam, s'approcha du roi pour lui dire la harangue de l'ambassadeur; à quoi le roi répondit avec des termes très honnêtes. Quand le roi eut répondu au compliment de l'ambassadeur, le premier ambassadeur monta sur le trône, ayant pris la lettre du roi son maître d'un des mandarins qui le suivait; il la présenta au roi, qui se leva pour la recevoir, et la mit entre les mains de M. de Croissy. Les deux autres ambassadeurs qui accompagnaient le premier ministre de l'ambassade, étant au trône, laissèrent une marche entre eux et lui. Le roi leur parla assez de temps, l'abbé de Lyonne interprétant ce qui se disait de part et d'autre.

L'audience finie, les ambassadeurs, avant que de descendre du trône, firent de profonds saluts qu'ils réitérèrent au pied du trône, pendant que les mandarins saluaient à genoux le roi, tous pliant le corps; après quoi, les mandarins étant levés, ils se placèrent derrière les ambassadeurs, et tous ensemble firent, en se retirant, les mêmes saluts qu'ils avaient faits en entrant dans la galerie, avec cette discrétion de ne point tourner le dos au roi que lorsqu'ils virent au bout de la galerie que les courtisans, qui faisaient haie des deux côtés, eussent fermé l'ouverture du passage.

Les ambassadeurs sortirent de la grande galerie, précédés comme ils étaient venus, et accompagnés du maréchal de La Feuillade, du maréchal duc de Luxembourg, qui les quitta à la porte de la salle des gardes-du-corps.

Le grand-maître et le maître des cérémonies prirent congé d'eux au bas du grand escalier, et le duc de La Feuillade, avec le comte de Bonneuil, les conduisant à la salle de descente, où l'on les vint prendre peu

de temps après pour les mener dîner en la salle du conseil, avec table de vingt couverts, dont le duc de La Feuillade fit les honneurs, les sieurs Bonneuil, Girault et Stolf dînant avec eux. Après le dîner, les ambassadeurs eurent une audience de monseigneur le dauphin, et y furent conduits par le maréchal de La Feuillade, par le grand-maître des cérémonies, par le sieur de Bonneuil, et par l'officier des gardes-du-corps, avec les mêmes cérémonies qu'ils avaient été conduits chez le roi. Ils étaient précédés des mandarins, qui firent leurs révérences avec le même respect qu'ils les avaient faites au roi, s'agenouillant ensuite, et s'asseyant par terre pendant l'audience.

Monseigneur reçut les ambassadeurs assis et couvert, et ne se découvrit que dans le temps que les ambassadeurs firent les dernières révérences.

Le compliment de l'ambassadeur fini, l'abbé de Lyonne le lut en français, et servit d'interprète.

Les ambassadeurs ne virent point Mme la dauphine : elle venait d'accoucher. Le duc de La Feuillade, après les avoir conduits à la salle de descente, prit congé d'eux, sa fonction cessant.

Les ambassadeurs allèrent, accompagnés de l'introducteur, du grand-maître et du maître des cérémonies, du sieur Girault et du sieur Stolf, chez M. le duc de Bourgogne, chez M. le duc d'Anjou, et chez M. le duc de Berri, chez Monsieur, chez Madame, les visitant tous les uns après les autres dans leurs appartemens avec les mêmes cérémonies.

Leurs visites faites, ils partirent pour Paris dans les carrosses du roi, sans être accompagnés du duc de La Feuillade; les gardes françaises et suisses étant, à leur passage, sous les armes, tambours appelans.

Ce même jour, à leur retour, le prévôt des marchands les envoya prier, par le greffier de la ville, de vouloir se trouver, le lendemain, au feu d'artifice qu'on devait tirer devant l'Hôtel-de-Ville pour la naissance de monseigneur le duc de Berri; mais comme il ne parla qu'au chef de l'ambassade, qui se mettait au lit, l'ambassadeur s'excusa de ne pouvoir rendre réponse qu'après avoir conféré avec les autres ambassadeurs. Le lendemain, ils envoyèrent dire qu'ils ne pouvaient prendre aucun plaisir qu'ils ne se fussent auparavant acquittés, envers les princes et princesses, de leurs devoirs.

Le 7, ils allèrent à Saint-Cloud voir M. de Chartres et Mademoiselle, et firent ensuite les autres visites, sans observer les mêmes révérences qu'ils avaient faites à monseigneur le dauphin, à Monsieur et à Madame.

ÉTUDES

Sur le Drame Espagnol.

ALARCON.[1]

II.

De 1620 à 1660. — France espagnole. — Les femmes et les romans. — Magnétisme social. — Terreur espagnole. — Costumes. — Callot. — Poésie. — Le chocolat et le hoc. — Théâtre. — Galons et Galans — Voiture, Balzac, Saint-Amand. — Corneille, Espagnol. — Futilité de la critique au XVIIIe siècle. — Vie d'Alarcon. — *Le Menteur*.

Nous avons beau nous dire exclusivement Français : toutes les générations que Dieu a poussées et mêlées sur la route du monde, nous ont faits ce que nous sommes. Les Romains, grand peuple, se reconnaissaient Étrusques et Hellènes. Avouons nos ancêtres. Rome nous allaita de ses mamelles puissantes et de son lait héroïque ; L'Italie nous apprit à épeler ; l'Espagne éveilla l'imagination passionnée de notre adolescence ; l'Angleterre enseigna la vie politique à notre maturité. La mobile facilité du génie gau-

(1) Voyez, dans la *Revue de Paris*, le premier article de M. Philarète Chasles sur les drames d'Alarcon.

lois est allée se tremper tour à tour à ces sources diverses; ces empreintes nous sont restées; ces races sont nos créancières. Nous devons quelque chose à toutes ces civilisations.

Trivialité ridicule, que l'exclusive prétention du patriotisme littéraire. Les pensées des peuples, soumises à la loi de la nature, ne se fécondent que par l'alliance. Si vous adoptez une nationalité pédantesque et chinoise, il faudra reprocher à Racine d'être Grec; à Bossuet d'être Hébreu; au Génevois Rousseau d'être Allemand; à Milton d'être Italien. Toutes les nations se sont élevées et agrandies de cette manière. La France Normande a imprégné de son génie conteur le génie observateur et analytique de l'Angleterre. Spenser et Shakspeare sont les écoliers de l'Italie. L'Espagne a fait son éducation à deux écoles opposées; les Arabes et les Romains sont ses précepteurs : elle tient des deux races. Ce double caractère compose son caractère.

Dans ce vaste enseignement mutuel des peuples, on voit chaque chaque nation puissante s'élever tour à tour au rang d'institutrice. Les Arabes et les Provençaux succèdent aux Romains, qui eux-mêmes avaient succédé aux Grecs. Du XIVe au XVe siècle l'Italie donne la loi au monde intellectuel.

Le tour de l'Espagne vint sous Louis XIII. Ce monarque, qui, à l'exemple des rois d'Espagne, bannit les Juifs de son royaume, se parait d'une gravité creuse, d'un sérieux vide et mélancolique, qui rappelait la formalité castillane. Tout, à cette époque, était espagnol en France. L'Espagne, en effet, attirait les regards du globe; nation conquérante, poète, aventurière, toute-puissante, sans repos, qui avait découvert un monde, et qui le gardait; qui posait un pied sur le Pérou, l'autre sur l'Allemagne et la Flandre. Dès 1590, le génie espagnol suscite la Ligue française; on le retrouve à Bruxelles, à Naples, à Rome, à Vienne, à Mexico, à Hispaniola, dans la Floride : il est partout détesté, craint, admiré; j'allais dire aimé; on aime ce qu'on redoute. La terreur est un sentiment que les nations mêlent volontiers à l'enthousiasme. Une affection pure pour ce qui est faible est bassesse vulgaire. Au moment même où les imprécations du monde civilisé se mêlaient aux larmes lointaines des Indiens et aux gémissemens des esclaves, l'Europe se modelait

sur l'Espagne. On avait autant d'admiration que de malédictions pour cette Espagne

« ..... Mère de l'Orgueil,
« Qui préparait notre cercueil
« Et de la corde et de la roue;
« Et venait avec ses vaisseaux,
« Qui portaient peints dessus la proue,
« Des potences et des bourreaux (1). »

Cette terreur espagnole règne encore à Paris lorsque Louis XIV va naître.. — « Les Espagnols sont si près de moi, dit un écrivain parisien (1637), que quand je n'en sortirays pas par amour de vous, madame, je ne pourrais le faire par amour de moy : on rompt tous les ponts d'alentour; on est prest à toute heure de tendre les chaînes. » Conquérante en 1806, la France répandait une terreur semblable. On a peur, mais on admire; on tremble devant les vainqueurs, et on les imite.

Un peuple dominateur associe tous les peuples à sa pensée et à son langage. Au commencement du XVIIe siècle, le dictionnaire espagnol nous envahit. Il charge du poids de ses mots sonores notre langage flexible. On ne dit plus alors la subtilité, mais la *pointe* de l'esprit; *agudezza*. Le mot *manganilla* (*intrigue*, *tour d'adresse*), mot à peu près perdu en Espagne aujourd'hui, devient *manigance*, et se conserve parmi nous. Un amant, en France, n'est plus un amant, mais un *galàn*, comme en Espagne. Le jeune homme à la mode se transforme en *cavalier*, « caballero. » On adopte le mot *bizarro*, *bizarre*, qui pour nous devient un demi-outrage, et dont l'Espagne avait fait un éloge. « A Madrid, dit un voyageur du XVIIe siècle, les jolies femmes se piquent toutes d'avoir des inventions singulières et d'être *bizarras*. Rien de plus flatteur que de dire à une galante qu'elle est *bizarra*. »

Nous ne déroulerons pas tous les emprunts que notre dictionnaire fit à l'Espagne, sous Anne d'Autriche l'Espagnole et pendant la jeunesse de son fils. La phrase castillane encombre de ses pompeuses circonlocutions les *Mémoires* de Richelieu et ceux de Mme de Motteville. On reconnaît l'Espagne chez Richelieu lui—

(1) Théophile Viaud.

même. Il aime et il imite, en les combattant, ces terribles Romains du christianisme; Scides de la monarchie religieuse; qui enlaçaient d'une même chaîne les bourgeois d'Anvers et les Péruviens de *Cuzco;* guerriers qui allaient, la croix à la main,

« *Picorer* au bout du monde (1). »

Balzac est Espagnol. Ses sermons laïques offrent le second tome des verbeuses et solennelles amplifications de *Balthazar Gracian;* les mignardises galantes de Voiture gardent encore un peu la teinte italienne; mais elles sont surtout castillanes. Depuis 1610, l'emphase s'empare du discours familier et du style épistolaire. « *Il est reçu de notre temps*, dit un écrivain de l'époque, qu'avoir de la passion *pour quelqu'un, se prend ordinairement pour le simple mouvement d'une légère affection sans apparence de convoitise* (2). » La *passion* est devenue bien peu de chose; détournée de son sens par la courtoisie espagnole, refroidie par la sociabilité des mœurs françaises, elle va se perdre dans le *très humble serviteur.*

A Paris, en 1640, on n'adresse plus aux femmes et aux grands, que des complimens harmonieux et vides; une pompe élogieuse; une flatterie banale que les Espagnols ont spirituellement nommée la *musique céleste.* Tous les salons retentissent de cette harmonie caressante et vaine. On ne salue plus les gens; on *baise les pieds à l'espagnole. Dadmi essos piés*, comme dans les pièces espagnoles.

Le costume des vainqueurs séduit l'Europe; Callot, qui *brouillait l'histoire par son burin* (à ce que prétend Voiture); artiste plus historien que les historiens; multiplie la parodie délicieuse de ces gentilshommes au poing sur la hanche; de ces poétiques gueux; de ces mendians que le soleil échauffe; de ces estafiers superbes, vrais enfans de la Castille. Nous lui devons le portrait de ces immenses chaussures, urnes de cuir précieusement travaillées, remplies de dentelles qui s'extravasent; nous lui devons encore l'image de ces pourpoints tailladés, de ces poses plus que guerrières, de ces attitudes plus qu'insolentes, de ces fatuités inimitables qui nous

(1) Saint-Amand.
(2) Garasse.

venaient d'Espagne. Hélas! qu'en reste-t-il? La gonille est morte, et la fraise a disparu. Quelque soir, à la lueur de deux chandelles fumeuses, vous apercevez, au centre d'un carrefour, dans la boue des grandes villes, sur la corde lâche ou tendue, au milieu des oripeaux et des paillettes, une plume sale sur un chapeau sale, un manteau court en guenilles que les taches et les trous se disputent. C'est la pourpre de Castille, le manteau du Cid; ce qui reste du costume espagnol.

Cependant la domination de ce costume, livré maintenant aux saltimbanques, a été si universelle, qu'un peuple sauvage, qui n'a pas varié depuis six cents ans, le conserve encore, comme insigne de souveraineté. En 1813, un colonel français visitait le Montenegro. Il rendit visite au gouverneur, et vit avec surprise ce petit monarque barbare, revêtir dans les jours de cérémonie l'habit complet de Pizarre. Cet habit brodé, qui se conserve, de père en fils, au milieu des forêts et des rochers inaccessibles de la Transylvanie, est le triste et dernier symbole d'un pouvoir qui a effrayé le monde, et qui n'est plus qu'un haillon.

Le *Galàn* (amoureux), que nous avons vu émigrer d'Espagne en France, donna son nom à ces rubans d'or et de soie qu'on appelait *galans* sous Louis XIV, qui sont devenus pour nous des *galons*, et, qui, réservés aujourd'hui aux laquais et aux voitures, jouèrent un beau rôle pendant le grand règne. Voici comment on s'y prenait pour envoyer des rubans ou *galons* à sa belle : « Je vous adresse (dit *Voiture*), douze *galans* d'Espagne. Puisque la discrétion est une des principales parties du *galan*, je crois qu'en vous en envoyant douze, je vous paie bien libéralement ce que je vous dois. Ne craignez pas d'en prendre un si grand nombre, vous qui, jusqu'ici, n'en avez voulu recevoir pas un! » Très joli, sur ma parole!

En un mot, il n'y avait plus de France française. L'Espagne débordait. On se mit à prendre du *chocolate* à l'espagnole, à jouer *au hoc* comme les Espagnols. On donna des *fiestas* sur l'eau, à leur exemple. Mille expressions castillanes nous sont restées. *Aimer en cinq ou six lieux à la fois* est une locution espagnole qui se représente chez tous les écrivains de sonnets et sornettes que Molière a expulsés du bout de sa plume victorieuse. Les femmes prennent

la mantille. Amadis fait fureur. Le goût des aventures romanesques charme le peuple le plus raisonnable de la terre. Des paroles familières sont empruntées aux beaux *romans d'Espagne*. Veut-on parler des anciens temps? c'est le siècle d'*Uterpandragon*. Balzac se plaint gravement que le public « court indifféremment après tous les romans espagnols. » Quoi que l'on ait pu dire, don Quichotte n'avait pas tué les Amadis et les Palmerin : sa parodie n'avait fait que rehausser la saveur de ces délices nationales. Une femme que l'on trouvait jolie était belle comme l'*infante Briane*, amoureuse comme *Arlande*, forte et membrue comme *Gradafilée*. Un vieillard s'appelait un *barbon*, comme dans les Comedias de Figuron (*una barba*). Les seuls chevaux estimés étaient genets d'Espagne. « *J'ai des voisines*, dit un épistolaire, *qui travaillent leurs chevaux d'Espagne merveilleusement*. » On se frisait, on se rasait et l'on filait sa moustache *à l'espagnole*. « Votre beau guerrier (dit Voiture à une dame), consiste tout en la pointe de sa barbe espagnole et de ses deux moustaches de même. Pour le défaire, il ne s'agit que de trois coups de ciseau. » Cet engouement espagnol dura jusqu'au milieu du règne de Louis XIV : l'immensité des canons et des collets à *grande marge* n'eut pas d'autre origine.

Ce reflet de l'Espagne va tomber sur Versailles, sur ses mœurs solennelles, ses costumes, son admirable mélange de noblesse et d'élégance, sa littérature si gravement douce, si parfaitement et si noblement belle. Un peuple qui a été grand, même un jour, est puissant sur l'avenir. Par une singulière dispensation de la providence, l'Espagne, qui dominait tout par son exemple, ses mœurs, son langage, allait mourir dans sa splendeur; mourir, au milieu de son triomphe. Son agonie se préparait par l'ignorance, l'orgueil et la paresse. Elle avait conquis la source de l'or, le berceau des diamans; elle possédait de grands écrivains, de sublimes peintres, de grands caractères; elle se vit sublime, se crut immortelle et s'endormit.

Un voyageur français, homme d'esprit, qui visitait l'Espagne de 1628 à 1633, au temps d'Alarcon, décrit ainsi l'étrange apathie de ce peuple glorieux qui s'enfermait dans une tombe : « La paresse des Espagnols d'aujourd'hui est si grande, dit-il, qu'on ne peut contraindre les gens de Madrid à balayer devant leurs

portes. Quand il pleut, il en coûte quatre-vingt mille écus à la ville de Madrid. Ceux qui apportent communément du pain à cette ville, ne viennent point de leurs villages quand le temps est mauvais, quoiqu'ils pussent le vendre mieux qu'à l'ordinaire. Souvent on est forcé de leur envoyer la justice. Le blé est-il cher en Andalousie? S'il y en a en Castille, à bon marché, ceux de Castille ne prennent pas la peine de l'envoyer, ni ceux d'Andalousie d'en venir quérir; il faut qu'on le leur porte de France et d'ailleurs. »

C'est là un triste suicide de peuple. Périr ainsi, après avoir créé le premier poème épique de la nouvelle Europe, le premier roman de la nouvelle civilisation, après avoir ouvert les portes de l'Amérique aux nations modernes!

Ni l'Espagne ni l'Europe ne s'aperçoivent de cette décadence. Elle s'admire, et ses voisins la copient. Les œuvres créées par elle servent d'enseignement à tous. En France, ces germes se fécondent; Scarron leur emprunte les grossières trames d'une intrigue embrouillée et la facétie populaire des *Picaros;* D'Urfey amuse les femmes, en imitant les fantaisies bergeresques; Saint-Amand trouve belle avant tout l'exagération des images; Voiture imite l'*Estilo culto;* Corneille trouve dans cette mine d'or l'élément primitif de son génie; une grandeur surhumaine, et les énergiques combats de la passion et du devoir.

Son frère, intelligence qui ne manquait pas de souplesse et d'habileté; Thomas Corneille, qui terminait le vers du grand homme, et qui ouvrait son vasistas pour lui passer la rime, du second au premier étage; Thomas Corneille demande à l'Espagne ce qu'elle a de moins profond et de moins puissant; l'intrigue habilement nouée; l'imprévu des mouvemens; le jeu des évènemens bizarres; la lutte du sort contre lui-même; l'amour et la haine, le bonheur et le malheur s'entrelaçant dans un tissu fragile; un mouvement vif et rapide plutôt qu'une imitation sérieuse de la vie; déguisemens et coups d'épées; rencontres extraordinaires, cachettes merveilleuses; et la facile ressource des *aposentos*, dans lesquels se tapissent les ennemis et les amans. Tout cela est amusant, futile, périssable. Vous diriez ces tissus de vapeurs, ces *fils de la Vierge* dont la ténuité est la grace, et qui font voltiger leur drape-

rie au-dessus des feuillages verts, lorsque soufflent les vents d'été. C'est la poésie enfantine des incidens et des surprises, qui traverse les mers et les continens, brille à la surface, ne s'arrête nulle part, ne pénètre rien; se jouant de la religion comme de l'amour, de la guerre comme de la gloire, du bonheur comme du malheur. Elle glisse sur toutes choses, resplendissante et légère, étincelant sur les cuirasses et sur les soutanes, admirable par sa rapidité seule. Il y a, dans Shakspeare, des traces de cette aventureuse et frivole poésie. *Tristan*, *Mairet*, *Hardy* nous en ont donné la parodie sans grace. Elle se perpétua jusqu'à Quinault, dont le *Timocrate* est une vraie pièce espagnole. Elle survécut à Louis XIV : *Rhadamiste et Zénobie* a recueilli la même succession. Les *Visionnaires* de Desmarets, et les lubies amusantes de notre ami *Cyrano de Bergerac*, sont les fruits du même sol.

Mais il restait encore à exploiter la plus difficile, la plus intime, la plus noble, plus sérieuse portion du génie espagnol. Elle appartenait à Corneille-le-Grand. Puissance de passion, puissance de pensée, puissance de combinaison, voilà ce qu'il demande au théâtre de l'Espagne. Il pénètre dans ces eaux brillantes, dont ses contemporains n'ont vu que la superficie et l'écume, les vagues mobiles et le reflet lumineux. *Las Mocedades del Cid* lui fournissent la plus belle tragédie moderne : il l'étudie, l'imite, la copie; il la donne, non pour son œuvre, mais pour l'œuvre de Guilhem de Castro. Un autre drame pseudonyme, la *Verdad sospechosa*, lui offre une comédie vraie, des mœurs réelles, une découverte dans le caractère humain, une haute moralité, une verve délicieuse. Il étudie encore, lui, homme de génie! il traduit, lui, créateur! Il ne prétend, modeste et consciencieux grand homme, qu'au mérite d'avoir trouvé ces pierres précieuses, de les avoir appréciées à leur valeur, et de les avoir serties, selon le goût de la nation. Il sait que *Polyeucte* ou les *Horaces* sortiront quand il voudra de sa plume de traducteur. Mais il dit la vérité avec une humilité fière. Aussi Pierre a-t-il été traité comme le talent modeste est toujours traité : il n'avait pas de quoi raccommoder ses bas dans sa vieillesse.

Vers 1641, une pièce espagnole, portant le nom de Lope de Vega, tombe entre ses mains. Il la trouve si belle qu'il se met à l'œuvre et l'imite. « Je donnerais, dit-il, tous mes ouvrages pour avoir inventé

ce beau sujet. » — La pièce réussit beaucoup. Le premier soin de Corneille, dans sa préface, c'est d'avouer l'emprunt et de s'en glorifier. — « Je me suis laissé conduire, dit-il, au fameux Lope de Vega. Ceci n'est qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour, sous le nom de la *Sospechosa Verdad*. Que l'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt; je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez nos ennemis (les Espagnols). »—Corneille, était donc loin de prétendre, comme l'ont fait Voltaire et comme tous les talens plus vains que sincères, à la création de l'œuvre qu'il reproduisait. Sincère et simple; il était juste que Richelieu le dédaignât et que M. de Montauron ait laissé tomber sur lui sa protection insultante.

Le *Menteur*, comme le *Cid*, est un chef-d'œuvre de bon sens, d'arrangement et d'imitation : Corneille n'a rien voulu de plus. Il a découvert la source; il en a fait jaillir la comédie et la tragédie françaises (1).

Admirez la curieuse frivolité de la critique française, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles; elle, mère de dix mille volumes; elle, si babillarde, alors, quand tout le monde n'admirait qu'elle; elle si prétentieuse, si insolente, si pimpante, si habile au persiflage! Fréron, La Harpe, Lévizac, ont porté son sceptre avec majesté!

(1) L'un des premiers, l'auteur de cet article a fixé l'attention publique sur cette ère bizarre de la France, sur notre époque espagnole, dont il a esquissé l'année dernière, dans son cours public de l'Athénée, les traits principaux. Cette année, l'Académie française a proposé pour sujet de prix le même sujet à traiter. Elle ne pouvait faire meilleur usage de sa haute position et de l'argent dont elle dispose; et nous croyons reconnaître, dans cette heureuse et nouvelle tendance, l'esprit sagace et lumineux du Secrétaire perpétuel qu'elle s'est donné. Mais, en premier lieu, le nombre des écrivains qui possèdent à la fois les deux littératures est fort peu étendu; puis la récompense qui leur est offerte nous semble à peine suffisante pour défrayer les dépenses matérielles qu'un tel labeur exige. Il ne faudrait pas justifier ceux qui prétendent que le système représentatif est le plus mesquin et le plus avare de tous les gouvernemens. Ce n'est pas ainsi que l'Autriche despotique et la Prusse guerrière encouragent les travaux des Von Hammer et des Raumer. Je suis heureux de livrer dans ces études aux concurrens (s'il s'en présente, comme je l'espère) quelques faits importans, quelques documens utiles sur un sujet curieux. J'apporte, comme toujours, en ouvrier modeste, ma pierre au grand travail des connaissances sincères et philosophiques, que le siècle actuel n'augmentera guère et dont le siècle prochain saura faire un noble ensemble. Dans cette époque de recherche et de pillage intellectuels, il est rare qu'une idée ou un fait ne soient pas dérobés aussitôt que jetés en circulation; et je n'ai pas la prétention d'exiger que chacun veuille inscrire, sur l'idée qu'il s'approprie, le nom du maître de l'idée.

Elle s'est obstinée, l'ignorante, à ne pas écouter Corneille; à pérorer, comme le marquis fat des anciens jours, sur le mérite et le démérite de ce que Pierre Corneille *n'a pas fait*, sur la bonne ou mauvaise création de ce qu'*il n'a pas créé*. En vain montrait-il du doigt le fleuve espagnol où son génie allait puiser, à la vue de tous : personne, jusqu'à ce jour, n'a voulu savoir ce que le *Menteur* devait à Corneille, et ce que Corneille devait au *Menteur*. On dirait que l'art de parler et d'amuser est tout en France, et que la recherche de la vérité ne compte pour rien. La Futilité, parée de rubans, a donné la main au Pédantisme, en rabat et en calotte, et la célébration de leurs noces a été fort applaudie. Elle a fait naître ces dissertations sans nombre qui heureusement ne sont plus à la mode, que l'on admira long-temps et qui sont à notre littérature ce que les sonnets sont à la littérature italienne, et les gloses à la littérature de l'Espagne.

Mais quel était ce poète comique, auteur du *Menteur*; modèle de Corneille, créateur d'une œuvre à laquelle Molière a dû, comme il l'avoue, sa première inspiration? « *Si je n'avais pas lu* LE MENTEUR (dit Molière), *je crois que je n'aurais pas fait de comédies.* » D'où est sortie cette conception puissante qui a guidé le grand Corneille?

On l'a ignoré long-temps.

Alarcon, le père du *Menteur*, est un écrivain à peu près inconnu. Son talent, suspendu, et balancé entre l'esprit et le génie, est à peine inscrit sur les tables de la Renommée. Vous découvrez ses œuvres dans une ou deux bibliothèques d'Europe : les biographes se taisent sur sa vie. Lisez ses drames, vous êtes tenté de croire qu'un long roman et de singuliers orages l'ont agité. La bizarrerie de la fortune est son point de vue favori; son drame est une grande escarpolette; dans ses œuvres, le haut et le bas de la vie humaine s'offrent tour à tour à vos yeux, sous un aspect douloureux ou plaisant. Le sentiment de l'honneur soutient cette machine dramatique; Alarcon fait surtout valoir les ressources inattendues de l'intelligence, la bravoure dans le péril et le sang-froid dans les embarras.

La facilité de l'invention distingue plus spécialement Lope. Il y a dans Caldéron une vivee ardeur religieuse, une puissance folle

d'images qui rappelle l'Orient, et une verve de situations extraordinaire. *Alarcon*, moins connu, est plus étrange. Il met en scène les Maures et les juifs, les sorciers et les sorcières, les Péruviens et les Mexicains. Il jette, à travers ses fictions, mille inventions audacieuses. Il aime le hasard, et porte cet amour de la lutte avec le destin jusqu'à l'exaltation poétique. Intelligence distinguée, mais non populaire; il écrit plus purement, plus nettement, que la plupart de ses contemporains. Son langage est ferme, hardi, brûlant, et ne se couvre pas de ces masses de métaphores et de ces forêts d'épithètes qui surchargent Caldéron. Il aime l'action, dédaigne la phrase, et témoigne souvent son mépris pour le vulgaire.

J'imagine, quand je pense à cet Alarcon oublié (mais qui a fait *le Menteur*), quelque gentilhomme qui a couru le monde; quitté de bonne heure le Mexique, sa patrie; subi l'ingratitude des grands, et subi leur faveur souvent plus dure; un esprit élevé, plein de mépris pour les masses ignorantes, et n'estimant que son art. Cette incuriosité du succès et de la vogue, cet esprit fier qui ne daigne pas gagner la gloire par des bassesses se retrouvent dans ses préfaces et ses dédicaces. Quiconque a beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup comparé, rapporte de ce grand voyage à travers les folies humaines bien du mépris et de la douleur. C'est un malheur pour l'artiste. Il voit de trop près le néant qui l'environne, et juge trop bien ses juges.

Alarcon traite assez mal le public lorsqu'il fait imprimer, en 1628, le premier volume de ses œuvres? Voici l'allocution qui précède ses huit premières comédies.

AU VULGAIRE.

« *A toi, Vulgaire, à toi, bête redoutable* (1)! *c'est à toi que je parle! Quant à l'élite des hommes, je n'ai rien à leur dire; ce serait à eux de m'instruire. Je te jette donc, ô Vulgaire, mes comédies. Tu peux les traiter selon ton caprice et selon ta coutume, non selon la justice. Elles fixent sur toi un regard de mépris, non de terreur. Elles ont traversé le péril de tes forêts épaisses, elles peuvent bien s'aventurer dans tes re-*

(1) *Bestia fiera.*

paires secrets (1). *Te déplaisent-elles? je me réjouirais de savoir qu'elles sont bonnes. Les trouveras-tu bonnes? elles seront mauvaises alors; mais l'argent qu'elles t'auront coûté me consolera.* »

L'auteur de ces rodomontades se dresse devant nous avec une de ces attitudes soldatesques que Callot rendait si bien. Ne croyez-vous pas voir,

> Ce jeune cavalier, relevé de panache,
> La botte blanche en jambe et la Gaule à la main,
> D'un cure-dent de Rose entretenant sa faim (2)?

Don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza, qui adressait ces beaux complimens à son public; suzerain, qui parlait à la canaille, se croyait au-dessus d'elle. La canaille a pris sa revanche : elle a si bien caché le nom d'Alarcon dans *ses forêts et dans ses repaires*, que l'homme de génie est mort tout entier.

On a peu parlé de lui pendant sa vie : on a imprimé ses meilleures pièces sous des noms supposés. Un de ses drames fonde la comédie française; Corneille, en le copiant, se trompe sur le nom de l'auteur. Dans ses heures de loisir, Alarcon jetait ses pièces sur les théâtres de Madrid. Elles réussissaient parmi tant d'autres. Les drames espagnols, depuis le milieu du XVIe siècle, germaient comme les épis dans un sol fertile : une fois la récolte faite, personne n'y songeait plus. C'était un plaisir plutôt qu'un art. Le génie inculte, l'invention, une verve facile fournissaient à cette grande consommation : le bourgeois, le noble et l'artisan ne distinguaient pas avec beaucoup de soin l'œuvre médiocre de l'œuvre estimable. Pourvu que de curieuses aventures, de grands coups d'épée, des travestissemens et des intrigues se renouvelassent sur leurs théâtres, ils étaient satisfaits.

Les drames d'Alarcon passèrent, réussirent et s'éclipsèrent dans la foule. Le rapporteur du conseil des Indes (tel était son titre) occupait un rang honorable dans le monde; peut-être attachait-il peu d'importance à la renommée et à la poésie; indifférence qui lui

(1) *Tus rincones.*
(2) *Espadon satirique.*

serait commune avec Shakspeare. Un Français, le grand Corneille, a deviné et rendu populaire une création d'Alarcon : après deux siècles, l'érudition patiente d'un Français est parvenue à soulever un coin du triple voile dont ce nom a été couvert pendant sa vie et après sa mort. M. Ferdinand Denis a heureusement éclairci les nombreux problèmes relatifs à la vie d'Alarcon : nous devons les renseignemens suivans à cet écrivain, l'un des jeunes et modestes savans qui travaillent dans le silence, enrichissant leur pensée, recueillant les trésors de l'intelligence et croyant encore à la science et à l'avenir.

. . . . . .

« Ce que nous savons sur *Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza* se réduit à peu près aux détails incomplets que donne Nicolas Antonio : encore ce biographe met-il des restrictions prudentes dans le peu de faits qu'il nous présente. Selon lui, Juan Ruiz de Alarcon serait né au Mexique. Mais il indique cette circonstance comme une opinion qui lui est propre ; il ne donne pas même l'année de la naissance de cet auteur. Nous avouons que les recherches, qui ont été faites à ce sujet, n'offrent rien de concluant. Les registres de Mexico se taisent sur Alarcon. Ce qui pourrait faire supposer que la tradition acceptée par le biographe espagnol n'est pas dénuée de fondement, ou que tout au moins Ruiz est né en Amérique, c'est que Léon Pinello parle d'un Juan Ruiz de Alarcon, auquel il donna le titre de colonel, et qui a, dit-il, laissé une histoire manuscrite des guerres du Chili. Ovalle mentionne fréquemment les Alarcon, qui se distinguèrent dans ce pays, et y occupèrent un rang éminent.

« Tout porte donc à croire que l'auteur des Drames appartient à cette famille, dont une branche se serait fixée au Mexique. Il n'eut pas besoin de venir faire ses études en Espagne. Dès le XVIIe siècle, le prince d'Esquillace avait fondé, à Mexico, un excellent collége.

« En 1628, Ruiz de Alarcon est en Europe ; il prend le titre de *licencié*, occupe un emploi lucratif, et le titre dont il est revêtu donne encore quelque probabilité à son origine américaine. On le qualifie de *relator del real consejo de las Indias*. Tout peut donc faire présumer qu'il vécut dans une sorte de repos, à l'abri de cette pauvreté poignante qui renouvelle chaque jour ses angoisses. Il

dédie ses comédies à *Ramiro Felipe de Guzman, grand chancelier des Indes*; et, si l'on en juge par la dédicace, il se trouve avec lui dans les termes d'une familiarité noble. Il l'appelle son Mécène, il se plaint de l'envie contre laquelle il cherche un appui, et il ne s'y dissimule point que, bien qu'elles aient subi l'épreuve de la représentation, ses pièces ont grand besoin de la protection d'un grand-seigneur.

« Un critique espagnol, qui a tenté d'apprécier le caractère poétique d'Alarcon, mais qui malheureusement semble ne pas avoir connu même les faibles ressources biographiques auxquelles nous avons puisé; l'éditeur de la collection de comédies, imprimée en 1826, affirme que Juan Ruiz est un de ces génies malheureux qui manquent toujours leur célébrité. « Pendant son vivant, on ne « craignait pas de s'attribuer ses œuvres; après sa mort, per- « sonne ne se rappelle son nom, si ce n'est quelques gens de let- « tres. » Oubli prévu ou dédaigné par Alarcon. Le poète sut prendre gaiement son parti contre les emprunts forcés : cette insouciance, qui lui fait parler au public de Madrid d'une façon si dégagée et si hautaine, se montre sans cesse en lui. Il y a plus; par une de ces circonstances bizarres dues au hasard de la parole, tandis qu'il croit ne s'adresser qu'à ses contemporains, et qu'il emploie gaiement une de ces formules proverbiales familières à la langue espagnole, il prophétise ce qui doit lui arriver vingt ans plus tard. Il ne sait pas encore que la meilleure partie de sa célébrité lui viendra du grand Corneille, et il s'exprime ainsi :

« Quoi que tu sois, mécontent ou mal intentionné, sache que les « comédies de ma première partie et les douze qui composent cette « seconde sont toutes de moi, bien que quelques-unes soient deve- « nues la proie *d'autres* CORNEILLES; *le Tisserand de Ségovie, la Vérité « douteuse, l'Examen des maris,* sont imprimés sous le nom d'autres « patrons; c'est la faute, à coup sûr, des imprimeurs, qui font, en ce « genre, ce que bon leur semble, et non ce que voudraient les au- « teurs auxquels ils les ont attribués..... J'ai voulu déclarer cette « vérité bien plus pour leur honneur que pour le mien, car il n'est « pas juste que leur renommée souffre de mes fautes. »

. . . . . .

Nous essayerons une liaison intime avec cet homme que Cor-

neille imita sans le connaître et qui put se glorifier d'un tel emprunteur. Entrons à Madrid, en 1630, et assistons à la représentation de la *comédie fameuse* d'Alarcon : *la Vérité douteuse*. Pour rendre l'énergie de ces mots, une longue phrase française serait indispensable : par exemple ce proverbe : *Le menteur qui dit vrai ne se fait jamais croire.*

Tel est le sens et le fond du drame. C'est une comédie de caractère, chose rare en Espagne.

N'attendez pas ordinairement des hommes que le soleil brûle, et que la passion et la paresse se disputent, l'analyse des nuances caractéris.iques de l'humanité, que nous estimons, nous hommes du nord. Le *caractère* (et je prends ce mot dans le sens allemand et anglais), disparaît et fond pour ainsi dire, au sein de la passion qui l'absorbe. Il n'y a de Labruyère qu'en France; il n'y a de Shakspeare qu'en Angleterre. L'appréciation des teintes dont la vie intellectuelle et morale se compose ; la reflexion s'attachant à l'émotion, pour la comprendre et l'analyser; l'homme étudié curieusement comme on étudie une horloge compliquée; ce sont là nos mérites et nos gloires, à nous enfans des latitudes froides ou tempérées : œuvre de génie, mais de patience ; œuvre grande et douloureuse, qui fait saigner les dernières veines et trembler les dernières fibres de l'humanité.

A cette œuvre s'opposent l'ardente impatience de l'imagination, la ferveur de l'ame, l'émotion irrésistible. Pour l'homme méridional, tout se couvre d'un nuage splendide; tout s'environne d'une vapeur dorée. Les traits de la femme que l'on aime ne se détaillent pas : on les adore.

Le théâtre d'Espagne analyse rarement les caractères. Il jette sous vos yeux des jeunes gens qui s'amusent, qui aiment, qui tuent, qui se vengent; des vieillards graves (*viejo grave*), des bouffons insolens, des femmes amoureuses, hardies, des princes entourés de leur cour. Ce sont moins des individus que des généralités, des hommes que des pièces d'échecs dont la marche est voulue et nécessaire. Le *caractère* n'existe plus; la sensation domine. L'*émotion* s'empare du *caractère*, le saisit, l'assimile et le détruit; elle plane sur le drame, le transformant en actes terribles et aventureux, ou en émotions impétueuses. Les

personnages d'Alarcon, sont les vassaux dévoués de la passion et du destin; ceux de Calderon, les esclaves éloquens de l'imagination et du sort; ceux de Lope de Vega, les jouets du hasard. Mais sur ces nuances, sur ces hommes différens créés par le poète, le même soleil règne, le même orage gronde.

Tels sont en général les chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. Le *Menteur*, comédie de caractère, est un phénomène. Alarcon, une seule fois dans sa vie littéraire, a saisi un vice de caractère et l'a jeté dans une intrigue brillante.

Voici ce drame.

Don Garcia, fils de famille, noble, brave et beau, avait terminé ses études à Salamanque. Accompagné du licencié, homme d'âge et de mérite, auquel son père l'avait confié, il vint retrouver l'asile paternel; c'était un fils bien-aimé, un aîné qui attendait le majorat et sur lequel reposaient toutes les espérances de don Beltran. A peine fut-il arrivé, le père se rendit dans la chambre du précepteur et voulut savoir quel genre d'homme était son fils. Son ame répondait-elle à la haute noblesse de ses aïeux? Le vieil *estudiante*, après avoir fait un peu de pathos sur la magnanimité de la race et les vertus du fils, avoua qu'un petit défaut, un seul, obscurcissait toutes ces vertus, et qu'il n'avait jamais pu s'en corriger.

— *Lequel?*

— *No dezir siempre verdad.* — Ne pas toujours dire la vérité. — Mais peut-être cette habitude de mensonge se corrigerait à la cour, véritable école de l'honneur.

— Vous voilà bien tombé, s'écrie don Beltran! C'est précisément là qu'on apprend à mentir. Mais c'est égal; ce que vous me dites là me désespère. Il dissiperait toute ma fortune en folles amours, il passerait la nuit et le jour au jeu, il aurait six duels par semaine, je lui pardonnerais tout, excepté le mensonge. J'aimerais mieux qu'il fût mort. »

Là-dessus, notre vieux gentilhomme entra dans un superbe courroux qui allait fort bien à un Castillan. Mentir! mentir! Et les ancêtres! et l'honneur!

Pendant que le père s'irritait ainsi, le fils ne songeait qu'à jouir

de la vie nouvelle qu'il pressentait. Il avait revêtu un magnifique ceinturon, une immense collerette ou fraise à confusion, et se trouvait semblable aux héros de Callot, dont j'ai déjà parlé, que vous connaissez, et qui représentent l'Espagnol complet, dans sa gloire et sa galanterie. Jeune homme aux belles paroles et à l'imagination féconde, il ne rêve plus que belles aventures et nobles dames à conquérir. Pour ce faire, il compte sur l'énorme fraise de fine toile de Hollande, au milieu de laquelle la tête apparaît comme un melon au milieu d'une corbeille. Nulle femme ne résistera, telle vertueuse qu'elle puisse être, à la séduction de cette fraise!

Belle époque en effet pour la galanterie! « Toutes les femmes, et des plus hupées, dit un voyageur du temps (1), vous arrêtent dans la rue si vous leur plaisez : elles vous prient de leur payer une glace, un bouquet, une limonade. Elles ne vont plus aujourd'hui *tapées* (*entapadas*, voilées) dans les rues. Toute leur dévotion consiste à prier Dieu de leur envoyer de bons galans; dès que vous arrivez dans une maison, on vous demande si vous faites la cour en qualité d'époux futur ou d'amant actuel (*o marido, o amancebado*). *Si c'est comme mari, non,* disent-elles; *si c'est comme amant,* OUI!

Heureux d'arriver dans ce pays de Cocagne amoureuse, don Garcia consulte, sur ses grands desseins, son valet, le premier ministre des amours. Tristan, c'est son nom, lui offre des renseignemens détaillés et rédigés dans le style astronomique et figuré de l'Espagne. Il lui dit combien d'espèces « d'étoiles féminines brillent à Madrid; grandes dames, anges étoilés, substances éclatantes et corruptibles; belles, mariées, mais *conversables*, et qui, en conjonction avec leur mari, exercent sur l'étranger de bizarres influences; d'autres dont les époux ont des commissions délicates dans les Indes, en Italie ou en Flandre; d'autres, par milliers, qui font semblant d'être mariées pour vivre en liberté. Vous en verrez, continue le rapporteur, jeunes et belles, qui restent à la maison, étoiles fixes, pendant que leurs mères sont errantes. Je vous nommerai, si vous voulez, les *tusonas* et les *busconas*, astres inférieurs,

(1) Aarsen.

dont il faut bien s'accommoder quelquefois dans l'occasion et dans la nécessité. Vous en trouverez qui s'évaporent comme des météores rapides; mais le point fixe de ces astres mortels, leur pôle magnétique, c'est l'argent; si vous en avez....

« — Parbleu, si j'en ai!

« — Vous êtes sauvé.

« — J'ai de l'or!

« — Vive Dieu! le monde féminin est à vous : vous êtes le César des Espagnes; vierges et mariées, rien ne vous résistera. Marchez! »

Au moment où le valet et le maître devisaient ainsi, un coche vint à passer. L'Espagne était alors le pays des voitures; deux femmes vêtues avec élégance s'y trouvaient; les rideaux du coche, entr'ouverts, les laissaient apercevoir; deux belles mules traînaient l'équipage. Les deux femmes en descendirent; et l'une d'elles, en mettant le pied hors du coche, fit un faux pas; occasion trop belle pour que don Garcia la perdît. Il se précipita et soutint la jeune femme. Bientôt s'établit entre le jeune homme et la dame un de ces assauts de galanterie et de belles paroles que les Espagnols ont enseignés à l'Europe entière et que Corneille a complaisamment traduits.

C'est bien là toute l'exposition de Corneille. Forcé de changer le lieu de la scène, notre grand homme a perdu le beau contraste qui se trouve entre la ferveur enthousiaste de l'honneur castillan et l'habitude servile du mensonge. Nous verrons (chose digne d'observation) quelle a été l'œuvre de Corneille, à quelle laborieuse et attentive élaboration de l'œuvre espagnole ce génie puissant, patient, s'est condamné; quelle netteté française il a jetée dans certains détails; ne perdant rien des heureuses combinaisons de l'intrigue; traduisant avec modestie ce qui était excellent; corrigeant enfin les jets excessifs de l'emphase mauresque. Curieuse recherche que la légèreté des Batteux et des Laharpe m'a laissée tout entière.

Dois-je protester d'avance contre ceux qui verraient, dans cette étude sévère et desintéressée, une injure essayée contre la France? La France a parcouru le diamètre de la pensée humaine. La France qui possède Pascal et Racine, Montaigne et Corneille, doit être

juste : sa compréhension facile et variable, a mêlé l'étude du caractère à l'étude et à la peinture de la passion. Elle a son Molière et son Bossuet. Quelle puérile folie de calomnier les appréciations étrangères, comme autant de dépréciations de la France! Il resterait peut-être un seul fleuron à ajouter à toutes ses gloires ; ce serait l'impartiale grandeur des jugemens, la largeur et la portée des vues critiques, cette force de coup d'œil qui embrasse toute l'histoire intellectuelle, et s'associe à tous les triomphes de la pensée en des temps divers. Les hommes supérieurs et éloquens, qui auraient pu compléter cette œuvre attendue, n'en ont donné que des fragmens épars.

Il serait bon qu'à une époque si avancée, on n'eût plus à nous reprocher la légèreté des engouemens et la frivolité des dénigremens. Voici l'Europe qui achève de se fondre dans un seul et immense bloc, au foyer des commotions politiques. Le temps est venu d'ébaucher l'histoire intellectuelle de l'Occident; voici le moment de suivre dans leur cours tous les ruisseaux et tous les affluens de la pensée européenne depuis des siècles, et d'indiquer le noble lit de cet immense fleuve. L'essayer n'est pas une entreprise ignoble ou facile : les forces manqueront peut-être à la main qui la tente : mais du moins il faut que l'on sache ce qu'elle voulait accomplir et combien de vénération pour la patrie se mêlait à cette contemplation du génie étranger.

PHILARÈTE CHASLES.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CROQUIS.

I.

M. BERRYER.

« La terre d'Augerville, appartenant à M. Berryer, *notre* député, est mise en vente. » Voilà ce que *la Gazette* imprimait le samedi 6 août, ce que tout le monde prévoyait. Cette nouvelle, accompagnée de réflexions hyperboliquement flatteuses pour M. Berryer, était suivie d'une lettre de MM. de Latour-Maubourg, de Fitz-James, Amédée Jauge, Pardessus, Chateaubriand. Ces messieurs proposent une souscription ayant pour but le rachat de la terre d'Augerville au profit de M. Berryer. Ce pauvre M. de ***** proposant une souscription, et pour un autre encore! Plusieurs projets de ce genre avaient été déjà colportés dans les salons du faubourg Saint-Germain; mais, comme il arrive en toute occasion, et surtout dans le parti légitimiste, qui, plus que tout autre, a ses égoïstes, les riches se montrèrent peu empressés, les pauvres fort généreux. Aujourd'hui qu'il s'agit d'une manifestation publique, les mauvais vouloirs seront assiégés dans leurs coffres-forts, et peut-être M. Berryer sera-t-il réintégré dans la possession d'une terre qu'il acquit jadis pour être éligible, et dont l'achat amena le premier désordre dans ses affaires.

L'à-propos de cette souscription nous aurait décidés à commencer par le portrait de M. Berryer cette série de croquis politiques, si d'ailleurs l'aspect d'un parti qui se symbolise dans un homme, qui lui donne ses pouvoirs, ses espérances, qui se confie aux chances de sa parole, et qui, faute de pouvoir mieux faire, se transfigure dans une unité, ne suffisait pas pour inspirer un grand sentiment de curiosité, un désir très vif de connaître au plus vite cet homme, de savoir quelles transitions, quels arrangemens de la vie l'ont amené à cette position de chef politique.

On doit être curieux d'apprendre comment la dynastie de Charles X, mal défendue par des épées vaillantes, mais trop peu nombreuses pour former un faisceau, trompée par des conseillers devenus fous, abandonnée de ses gentilshommes devenus sages, a laissé sur le sol de France, en partant, une sentinelle perdue qui n'a pas jeté sa cocarde, et qui, de temps en temps, tire en l'air un coup de fusil chargé à poudre en l'honneur de ses maîtres vaincus; étrange spectacle que celui d'une cour aristocratique plastronnée de blasons, réduite dans le malheur à ne compter pour défenseurs actifs, et toujours présens sur la brèche, qu'une petite poignée de journalistes ardens et roturiers, commandés par un avocat qui n'a de parchemins que dans ses dossiers. En faisant ici l'histoire de M. Berryer, nous sommes rigoureusement conduits à dire les particularités qui, de simple avocat, le transformèrent en homme politique.

M. Berryer, membre de la chambre des députés, est le fils aîné de M. Berryer, avocat remarquable, très occupé dans son temps, qui parlait avec abondance, gasconnait rudement, s'était créé une clientelle superbe, et fut chargé, avec M. Dupin, le président actuel de la chambre, de la défense du maréchal Ney. M. Berryer fils, élevé au collége de Juilly, donna de bonne heurre maintes preuves de facilité et de paresse, de frivolité et d'intelligence : il fit, en somme, des études assez médiocres. Les anciens oratoriens, qui dirigeaient le collége, se donnèrent au diable pour comprimer son naturel aventureux; mais s'ils ne parvinrent pas à rendre leur élève *fort en thème*, ils réussirent du moins à jeter dans cette tête fertile en impressions quelques germes d'idées religieuses que le matérialisme des affaires, le positif de la vie, les plaisirs du monde n'ont jamais déracinées. A voir M. Berryer si peu canonique en apparence, si facile, si peu austère, ceci doit paraître une plaisanterie. On peut croire que ses préoccupations catholiques sont pure affaire de parti, pure hypocrisie politique; eh bien! non. M. Berryer est toujours convaincu. Quand il prie, il croit; quand il pleure sur l'innocence d'un client, il est convaincu de son innocence; quand il s'attendrit sur le malheur d'une princesse grosse peut-être de neuf mois, il est convaincu de sa pureté; seu-

lement ses convictions ont le malheur de ne pas durer long-temps. Cette mobilité d'humeur qui colore si diversement plusieurs côtés de son caractère, et plusieurs phases de sa vie, ne l'a pourtant jamais égaré hors de la ligne politique qu'il s'est tracée depuis qu'il est homme; il est resté fidèle.

M. Berryer débuta au barreau en 1812. Son père exploitait alors à lui seul toutes les grandes affaires commerciales, qui lui arrivaient par le canal de M. Gornaud, son parent, agréé, très honorablement posé au tribunal de commerce. Dans un lambeau de sa vaste clientelle, le père trouva amplement l'étoffe d'une robe d'avocat pour son fils. Il lui abandonna une partie de ses causes. Dès son entrée dans le monde, à l'âge de vingt-un ans, le jeune Berryer devint amoureux fou de Mlle Gautier, fille de l'administrateur des vivres de la première division militaire, grande, belle et blonde personne, qu'il épousa. La conscription faisait alors de grands ravages; la feuille de route donnée aux conscrits était un passeport pour l'éternité; personne ne pouvait échapper à la voracité des réquisitions d'hommes; après avoir acheté cinq à six remplaçans, on partait comme garde-d'honneur : l'empereur ne respectait plus que les prêtres et les hommes mariés. Ainsi l'on peut croire que la détermination prématurée du jeune Berryer lui fut dictée par la prudence et par son éloignement des vanités guerrières. L'invasion des armées coalisées le trouva donc vivant, heureux d'avoir soustrait sa personne aux ravages du canon, marié selon son goût. Néanmoins, à l'approche des Russes, Il s'était retiré à la campagne, non par peur des alliés, mais par répugnance pour le service de la garde nationale, qui pouvait bien avoir aussi ses désagrémens et ses dangers. En un mot, M. Berryer ne se souciait nullement de figurer dans le tableau de la barrière de Clichy. Il s'associa, au contraire, à tous les élans bourboniens des hommes qui redoutaient la levée en masse et saluaient le retour de ces princes, qui prenaient pour devise : *Plus de conscription !*

M. Berryer jusque-là n'avait nourri aucun sentiment politique. Son origine et son éducation ne lui conseillaient pas la haine du système impérial. Il devint par entraînement et par occasion royaliste chaleureux. Bellart songeait déjà à former cette phalange de jeunes magistrats qui devaient dépenser tant d'ardeur à soutenir les persécutions du pouvoir, et à colorer de sophismes perfides les tendances de la restauration; déjà l'avenir politique de M. Berryer lui semblait plein de riches promesses, quand le retour de l'île d'Elbe vint défaire ces plans et tant d'autres, et forcer le jeune espoir du parquet à faire pour la seconde fois du royalisme de cave. Il reparut au jour quand reparurent les Bourbons. Les réac-

tionnaires songèrent de nouveau au parti qu'ils pouvaient tirer d'un talent éprouvé déjà dans les luttes du barreau, et voulurent faire don à la magistrature de ce diamant d'éloquence. Mais au moment de s'expliquer, M. Berryer comprit que sa position ne lui permettait pas d'accepter ces périlleux et maigres honneurs. Un traitement de procureur-général tout entier n'aurait pu défrayer un seul de ses goûts. Sa jeunesse, sa chaleur, le charme de cet organe sonore qui laisse après les repos de l'orateur un écho qui murmure des plaintes et des émotions tendres; l'expression à la fois ouverte, riante et mélancolique de son visage; son penchant pour les plaisirs, le jeu, la table et les vins fins, en avait fait un avocat distingué, applaudi, influent, et un jeune homme du monde fort recherché. Cette immense facilité de travail, qui lui permet d'étudier ses causes à l'audience ou chez lui entre deux manches d'une partie d'écarté, amenèrent dans sa maison l'opulence et les relations. La succession du marquis de Vérac, les affaires des royalistes qui rentraient dans leurs coupes de bois, celles des grands émigrés qui avaient de vieilles liquidations à régler, l'occupèrent et l'enrichirent. M. Berryer voulait et devait rester avocat. Il se débattit contre les velléités d'une ambition stérile, jusqu'au jour où les jésuites songèrent à le circonvenir. Pendant l'opposition de MM. de Villèle et Corbière, ils le rattachèrent à la nuance des hommes plus exaltés que les deux opposans, et à ce parti prêtre qui, caché derrière eux, n'en voulait faire que des instrumens, de telle sorte qu'il devint bientôt plus dévoué au pape qu'au roi de France, plus royaliste que le roi, comme on disait alors. Ses rapports avec l'abbé de La Mennais entretinrent chez lui le feu de cette exaltation. Il ne pouvait manquer de se lier aussi avec M. de Vitrolles, placé en intermédiaire entre le parti prêtre et Charles X, espèce de Fouché mystérieux, toujours sur la porte du ministère et n'y entrant jamais, parce que ses goûts aventureux, son besoin des affaires, son penchant pour l'industrialisme et les opérations aléatoires, alarmaient des gens bien disposés pour lui, mais redoutant par-dessus tout son habileté. Parallèlement à cette vie d'intrigues, M. Berryer menait une vie mondaine, recherchant beaucoup les hommes de plaisir et de bon goût, assidu dans les maisons où l'on rit, chante et boit, quelles que fussent leur communion politique, lorsqu'il lui vint à l'esprit de coopérer à la fondation de la Société des Bonnes Lettres et de la Société des Bonnes Études : il donna plusieurs leçons, qui peu à peu décidèrent en lui pour les discussions de la tribune un penchant qu'il avait combattu. Ennemi de l'étude, il s'occupa de théories politiques; et sous le ministère de M. de Villèle, il était assez fort sur les affaires du pays, pour négocier des raccommodemens, opérer

des brouilles, pour prendre part à toutes les petites coquetteries boudeuses qui obscurcissaient la bonne intelligence du ministère et de la congrégation; en un mot, pour être un homme utile, applicable et consulté.

A cette époque, M. Berryer avait donc dépassé par son importance toutes les positions subalternes qu'on aurait pu lui offrir; il ne pouvait plus être procureur-général, il devait être garde-des-sceaux; mais la chambre était interdite à ses trente-sept ans, et pendant ce temps, les soins qu'il avait donnés à la politique, son éloignement des affaires du palais, son amour infatigable des plaisirs du monde, amenèrent des embarras dans sa fortune; son cabinet diminua, les causes commerciales allèrent à d'autres moins sincères, moins désintéressés, à des médiocrités rapaces. Il venait d'acheter, pour fonder à l'avance ses droits d'éligibilité, une terre qu'il ne put payer qu'en s'imposant une gêne insupportable pour un homme à l'humeur grande et large. C'est un état de choses que l'inintelligence des gouvernans, ou plutôt (nous voulons le croire) l'intégrité de M. Berryer, ne songea pas à améliorer.

La restauration, si aveuglément prodigue, si niaisement reconnaissante envers des émigrés sans talent, sans couleur, ne savait pas, comme Napoléon, relever un homme de portée par l'argent d'abord et par la considération qui en découle. La vue d'un nez busqué de l'ancienne cour, la vue de la queue poudrée d'un voltigeur éreinté de Coblentz éveillait mille émotions piteuses et pleurardes dans le cœur de ces gens incapables, hors d'état d'estimer à son prix un mérite réel et contemporain. Enfin, quand M. Berryer eut atteint ses quarante ans, lui et son parti songèrent à son début dans la vie politique et publique, et l'influence, les facilités, les conseils, les relations qui lui étaient nécessaires, il les trouva dans M. Roux-Laborie, l'ami intime de M. de Polignac. Charles X avait à cœur, de son côté, de voir M. Berryer arriver à la chambre. Partagé entre ces hautes sollicitations et la conscience de l'état de ses affaires privées, M. Berryer se laissa-t-il compromettre par des négociations de château, entraîner par des promesses d'arrangement qui, en tout cas, ne furent jamais réalisées? Fut-il dupe ou désintéressé? Ses amis, qui le connaissent généreux, facile, croient qu'il a, de gaieté de cœur et sans-arrière pensée, sacrifié franchement sa grande position, sa fortune, à la fortune politique si incertaine. Tous ceux qui l'ont vu ainsi faire l'abandon gratuit des ressources que son talent d'avocat avait rendues si fécondes, regrettèrent sa détermination, et les avoués d'alors ne se consolaient pas de le voir se suicider à la vie de palais. Le ministère Polignac, cette dernière réserve d'un pouvoir qui s'usait en voulant s'épurer, fut un évènement trop grave pour qu'il pût s'accomplir en dehors de l'influence désormais toute per-

sonnelle que M. Berryer venait de se créer par son entrée à la chambre. Il prit part à sa formation, conservant par devers lui l'espoir de le mener et de le modérer; mais la machine était lancée, et les faibles bras de M. Berryer furent pris et broyés dans les engrénages.

La révolution de 1830 s'accomplit lorsque M. Berryer venait de faire les premiers pas dans les affaires publiques, et cette carrière, dont le but devait être un portefeuille et la direction des affaires de la France, fut obstruée tout à coup par les évènemens que juillet roulait avec lui. Le député légitimiste hésita long-temps à prêter serment. Son parti craignait un instant que ce refus ne couvrît un découragement; mais les habiles se mirent en campagne. On le magnétisa, on berça l'homme facile avec les mots *d'honneur chevaleresque*, de fidélité au malheur, on lui rappela les engagemens pris, on fit miroiter devant lui l'image des princes exilés, d'Henri V déshérité, de la France redemandant son roi légitime. Il se dévoua donc encore.

Ces nouvelles fiançailles avec la restauration mourante ne rappellent-elles pas le serment que, dans l'émigration, Charles X fit à sa maîtresse Mme de P..... M. de Latil, depuis archevêque de Rheims, reçut cette promesse solennelle, faite au lit de mort de cette dame, et par laquelle le pusillanime survivant s'engageait à ne plus aimer d'autre femme, à se consacrer tout entier à la religion, à rétablir les jésuites, si jamais Dieu lui accordait de revoir la France. Charles X tint le serment fait à Mme de P..... M. Berryer est resté fidèle à la puissance déchue.

Aujourd'hui, M. Berryer est l'ame du parti légitimiste; position assez difficile, parce que les hommes de ce parti, qui ne se sont jamais entendus, s'entendent moins que jamais depuis la défaite; on a compté tant de variétés de légitimistes, depuis les carlistes purs jusqu'aux Antonistes et aux Henriquinquistes! Il y a un parti de province et un parti de Paris, des hommes qui veulent l'ancienne division de la France; d'autres, la France que Napoléon nous a laissée, plus le duc de Bordeaux. Quelques-uns veulent reprendre les choses à 1789 et partir de là en avant; quelques autres abolir toute trace de constitution et replacer la dynastie qui chasse aujourd'hui en Bohême, dans les termes de la monarchie de Louis XIV. Il n'y a de traitables et d'intelligens que les légitimistes de Paris. Ils se soucient fort peu de la guerre de Vendée, qui, en temps de paix européenne, leur semble un acte pur de Donquichottisme, un déplorable abus d'influence sur des paysans crédules, paresseux et voleurs; quand les gentilshommes de province, fatigués de leur oisiveté, voulurent faire diversion à la chasse à courre par la chasse au pantalon rouge, et que la duchesse de Berry vint jouer au milieu d'eux son rôle

d'amazone du Bocage, les légitimistes de Paris, qui considèrent les Charrette, les d'Elbée, comme des noms de l'histoire ancienne, gémirent de l'anachronisme armé qu'on allait porter dans les provinces de l'Ouest, et détachèrent en toute hâte M. Berryer vers la folle princesse, pour lui faire abandonner son projet; il lui parla, ne lui épargna aucun conseil, et ne réussit pas. M. Berryer vit avec douleur échouer toute son éloquence contre cette volonté féminine, qui semblait prendre dans son dénuement, ses privations, ses souffrances, une espèce d'énergie désespérée. M. Berryer parlait à la duchesse de Berry, non-seulement au nom de sa sûreté personnelle, mais encore au nom des intérêts du parti; car M. Berryer appartient à cette nuance qui n'espère rien des moyens violens, qui veut se servir de la tribune, des élections et de la forme constitutionnelle, battre le système nouveau avec ses propres armes : c'est un triomphe impossible, mais dont l'idée caresse son amour-propre. M. Berryer sait fort bien d'ailleurs que la restauration le paierait en belle monnaie d'ingratitude; sait-il aussi bien qu'il ne serait jamais qu'un ministre diplomate, et que ce qu'il entend le mieux, ce sont les affaires des autres, pas du tout les siennes? Oui, sans doute, M. Berryer sait tout cela, et s'en accommode. Fort détaché de l'argent, la tête pleine de projets et d'aventures, il trouve, dans ce rôle de chef unique d'un parti, des satisfactions qui lui suffisent; sa position à la chambre ne laisse pas que d'être piquante. Il s'isole, hausse les épaules, écrit, ricane tout seul, prend la parole par hasard, par caprice; puis, quand il a joué quelque bon tour au gouvernement de juillet, il se rassied, et sa physionomie garde long-temps l'empreinte d'un sourire qui traduit ses jouissances intérieures. La différence d'opinion n'a pas détaché de M. Berryer ses amis de barreau; il a conservé ses habitudes de familiarité et de tutoiement avec ses camarades, M. Dupin, M. Odilon Barrot, M. Mauguin; depuis quelque temps même le dérangement de ses affaires le ramène un peu vers le palais qu'il a trop dédaigné : il plaide plus volontiers; mais par un tour d'esprit vraiment chevaleresque, il aime et recherche les mauvaises causes, les causes perdues, et comme ces chirurgiens dont le nom ne se rattache qu'à des opérations difficiles et désespérées, lui aussi il aime les cas rares.

Dans les procès des journaux de son parti, qu'il a souvent soustraits à la sévérité du parquet, il se montre d'un grand désintéressement, et n'accepte aucun honoraire. On dit encore qu'il vient de refuser une forte somme que lui offrait l'accusé Dehors, lavé par lui d'une accusation d'incendie; et cependant l'âge (M. Berryer a quarante-sept ans) n'a pas refroidi son humeur jeune, enjouée, dissipatrice. C'est toujours dans le

monde le même homme, faisant de la politique artiste, s'ouvrant au premier venu, passionné pour la musique italienne, dépensier, capable d'avaler le Pactole entier, avec ses eaux et les paillettes d'or qu'il roulait. Si la conversation privée de M. Berryer n'est pas en apparence plus spirituelle, s'il n'a pas la repartie vive, prompte et présente, c'est qu'il ne le veut pas, c'est que sa paresse ne se prête pas à faire le feu de file avec des mots. Mais il est essentiellement, et au fond, très spirituel, goûte avec ivresse toutes les jouissances de l'esprit, se montre indulgent à tout ce qui est esprit, possède au plus haut degré la faculté de s'émouvoir et de pleurer, et recherche tous les petits bonheurs du sensualisme intellectuel. C'est, au résumé, un homme doux, trop doux peut-être, facile, et dont nous nous plaisons à compter, l'une après l'autre, toutes les qualités un peu négatives, parce qu'il ne sera jamais dangereux pour personne, pour aucun parti.

BULLETIN.

Les évènemens de Saint-Ildefonse avaient rallié tous les ministres sur ce point, qu'il ne fallait pas momentanément intervenir en Espagne. Comme il ne s'agissait plus seulement de déloger don Carlos de la Navarre, comme on courait risque d'avoir à prendre parti pour ou contre une fraction du parti libéral, divisé en exaltés et en modérés, on ne voulait pas mettre le discernement ou les sympathies d'un corps d'armée à une pareille épreuve. Le journal officiel inséra la déclaration positive du chef du cabinet dont l'opinion se modifiait d'après les faits.

Tous les ministres étaient donc les meilleurs amis du monde, comme on l'est toujours après un raccommodement; et grace aux violences exercées contre la reine d'Espagne, nous avions un cabinet.

Le président du conseil, sans revenir sur la question d'intervention efficace, telle qu'il l'entendait d'abord, voulait au moins qu'on n'amoindrît pas la position des corps auxiliaires, et qu'au contraire les troupes réunies à Pau fussent promptement mises en mesure de passer les Pyrénées.

C'est alors que parut l'ordre du jour du général Lebeau, vieux soldat de l'empire, placé à la tête d'une légion qui vient de battre vigoureusement les carlistes. M. Lebeau, dont l'esprit a bien pu s'égarer dans toutes ces distinctions de *corps auxiliaire*, de *légion étrangère*, de *corps d'armée de coopération;* M. Lebeau, qui est Français et commande à des Français réunis, équipés et enrégimentés en France, a cru pouvoir, dans l'ordre du jour qui a suivi sa première victoire, annoncer à ses troupes qu'il avait reçu son commandement du roi des Français.

Le général Lebeau a été désavoué par une de ces petites notes du *Moniteur* qui n'ont l'air de rien, et qui renferment un gros évènement. Il était expliqué dans cette note, contenant six lignes et autant de démissions, que le général Lebeau avait mal défini sa position : qu'il était seulement autorisé par le roi des Français à passer au service de la reine d'Espagne.

Avant que *le Moniteur* ne donnât cette leçon de grammaire au général auxiliaire, M. Thiers et la plupart de ses collègues avaient insisté pour qu'on la lui épargnât; M. le président du conseil déclara même mardi en plein conseil que l'insertion de la note dans *le Moniteur* déterminerait sa retraite; qu'il allait, au reste, passer un jour à la campagne, pour donner aux adversaires de son opinion le temps de se décider.

Et, en effet, M. Thiers partit pour Ferrières, terre de M. de Rothschild, où il passa très réellement la journée à chasser. A son retour, il lut *le Moniteur*, et par le fait sa démission se trouva toute donnée, avec celle de MM. Maison, Duperré, Passy, Sauzet et Pelet. Le journal du soir de jeudi publia cette nouvelle.

Aujourd'hui l'on semble revenir sur cette démarche et spontanée unanime des membres du cabinet, et vouloir isoler le mécontentement de M. Thiers : plusieurs journaux, qui trouvent plus facile de glisser leurs hommes à la faveur d'une ou deux démissions, que de les amener à la suite d'une dislocation générale, prétendent que M. Thiers tout seul a réellement donné sa démission; mais arrive le *Journal de Paris*, plus véridique, qui répète que le *cabinet est dissous*, et se dit formellement autorisé par MM. Passy, Sauzet, Duperré, Maison et Pelet, à déclarer qu'ils partagent la résolution de M. Thiers. Le fait grave, c'est la retraite de M. Thiers, si peu attendue, dans l'intervalle de deux sessions, si peu désirable en présence d'évènemens auxquels sa capacité pouvait donner une solution conforme aux vrais principes de la liberté constitutionnelle.

Quant aux bruits qui se répandent dans le public sur les choix que le roi prémédite, ils sont, comme toujours, l'œuvre de l'oisiveté, de l'ambition personnelle, ou de dévouemens intéressés; les commérages de bourse, les informations de journaux, les indiscrétions calculées, ont fait circuler des listes absurdes ou impossibles. Il y a toujours un premier feu de bavardages qu'il faut laisser passer avant d'asseoir la moindre conjecture: dans tout ce qu'on a dit, il n'y a qu'une chose sérieuse, c'est que le roi a fait appeler M. Molé. Nous nous renfermons dans une juste défiance de toutes les rumeurs que cet intérim fera naître, et nous ne croyons pas être démentis en augurant que cet état de choses durera pas plus d'une semaine.

On a lu avec douleur le récit des évènemens qui ont amené Christine à proclamer la constitution de 1812 : une malheureuse reine livrée à des soldats ivres, obligée de parlementer avec un sergent et un musicien, gardée à vue, donnant une parole d'honneur à laquelle on ne croit pas, voyant briser le sceau de ses dépêches, et rentrant avec cette noble escorte dans Madrid, qui se pavoise et s'illumine en l'honneur de ce beau fait d'armes! Quel spectacle! et quelle nouvelle on lui garde pour la remercier de sa condescendance! Quesada est mort, mais ce n'est rien; Quesada a été assassiné, ce n'est rien encore, c'est espagnol : mais dans les cafés de la ville on se montre ses oreilles, on se distribue les doigts de sa main, et les lambeaux de sa chair sont mis à l'encan. C'est atroce!

Depuis lors Madrid est fort tranquille, et cela se conçoit. L'Espagne

est heureuse, elle a sa constitution de 1812, qu'elle proclame du matin au soir, tant qu'elle veut, dans les moindres bourgades; elle a son principe. Quelle belle invention des temps modernes! Quand un ennemi vous harcèle et dévore vos provinces, quand le trésor est vide, le crédit mort, l'armée sans souliers et sans munitions, vous proclamez un principe et vous êtes sauvés. Ce principe se matérialise sous différentes formes : en France c'était un arbre dit de la liberté, en Espagne c'est une pierre, un pavé dit de la constitution, autour duquel on monte la garde et qu'on salue avec respect. Les Espagnols qui ne savent pas lire sont forcés d'adorer la constitution sous les espèces du pavé, et les Espagnols lettrés ne considèrent ce *factum* que comme un symbole. L'article 6 est charmant : « L'amour de la patrie est un des principaux devoirs de tous les Espagnols, ainsi que la justice et la bienfaisance » mais il n'est pas plus bouffon que l'article 7 : « Tout Espagnol doit être fidèle à la constitution, obéir aux lois et respecter les autorités constituées; » lequel n'est pas plus amusant que l'art. 12 : « La religion de la nation espagnole est et sera *perpétuellement* la religion catholique, apostolique et romaine, *la seule vraie.* »

Les journaux de Madrid, dans un élan de reconnaissance emphatique et dérisoire pour le consentement forcé de la reine, l'appellent l'*immortelle* Christine; nous en acceptons l'augure.

Les pessimistes ont cru cette semaine que toute l'Europe était en veine d'insurrection et de mouvement : Lisbonne était en feu (au figuré cette fois); Oporto nageait dans le sang de sa garnison; Naples avait vu s'ouvrir le cratère d'un Vésuve populaire, dont la lave se répandait sur les Abruzzes; la Grèce, ce berceau des arts et de la littérature, avait armé tous ses enfans contre le joug bavarois qui pèse sur elle, et les Hellènes avaient proclamé la constitution de Lycurgue.

Il n'est resté de vrai que les divertissemens populaires de l'Espagne, et c'est bien assez.

Au reste, le roi de Naples vient de partir. Il retourne dans ses états par mer, et doit s'embarquer à Toulon sur un bateau à vapeur. Sa majesté va vérifier ces bruits d'éruption volcanique dont on a égayé les derniers instans de son séjour à Paris. Il faut croire que ce prince si gratuitement détrôné n'est pas très embarrassé de repêcher son sceptre échoué sur le rivage de Portici, puisqu'il part seul; et il faut croire que son oncle, le prince de Salerne, qui se rend en Allemagne, ne courrait pas au spectacle de l'empereur d'Autriche se posant la couronne sur la tête, si la couronne de son propre neveu était brisée par les lazzaroni.

Néanmoins, le départ du roi de Naples serait précipité si les magnificences militaires du camp de Compiègne avaient été préparées pour lui en faire les honneurs, comme on l'a prétendu. Indépendamment de la vanité toute nationale que le duc d'Orléans tire de l'admirable tenue de nos troupes, on dit qu'il n'était pas fâché de démentir, aux yeux de son auguste parent, les observations désobligeantes que les feuilles allemandes ont publiées sur la discipline et l'ensemble de notre armée. Vingt-cinq mille hommes seront réunis à Compiègne, et cette fois le camp présentera une réunion de toutes les armes.

Dans le départ de M. Berryer pour l'Allemagne, on a vu la confirmation des bruits qui s'étaient répandus sur l'état de maladie du duc de Bordeaux. Ne sait-on pas que M. Berryer fait tous les ans ce pélerinage de fidélité? Ce sont les vacances du député légitimiste.

Qu'allait-il faire dans cette nacelle? Voilà ce qu'on peut dire au duc de Brunswick, qui a failli périr au terme d'une ascension en ballon. Prince déchu, le duc de Brunswick cherche-t-il à son existence fantastique un dénouement comme celui de *Robert Macaire?* Veut-il rentrer dans ses états par cette voie inaccoutumée, et toucher ses sujets rebelles par la nouveauté d'une restauration aérienne? Quoi qu'il en soit, le choc de sa nacelle, en touchant à terre, l'a jeté à dix-huit pieds en l'air; en ajoutant dix-huit autres pieds pour redescendre, cela constitue un parcours de trente-six pieds dans l'espace, ce qui est fort honnête pour un homme qui n'en fait pas sa profession. Vous croyez peut-être que le duc de Brunswick, après cette chute, était en pièces, qu'il cherchait sa tête d'un côté, son bras de l'autre; point. L'aéronaute amateur a éprouvé la douleur..... de voir Mme Graham tomber de plus haut, et le ballon partir tout seul avec son chapeau et son manteau. Mme Graham est horriblement contusionnée, le ballon perdu, et le duc de Brunswick assez bien portant pour avoir écrit aux journaux anglais la relation de ce voyage, devenu à la mode dans la Grande-Bretagne.

La cour d'assises, au milieu de la désolation de deux familles, a prononcé son arrêt dans l'affaire du testament de M. Séguin : recommandés à la clémence royale par les jurés eux-mêmes, sans doute les condamnés obtiendront un pardon sollicité par des voix honorables; les avocats des accusés ont fait preuve d'un grand talent.

Un autre procès est en ce moment soumis à la décision de la justice. On se rappelle le duel qui eut lieu entre deux parens, M. Aimé Sirey et M. Durepaire, duel dans lequel ce dernier succomba. Accusé d'homicide, M. Sirey comparaît aujourd'hui devant le jury. Les ravages que la fatale nécessité du duel cause dans les familles, dans la société, et même dans les partis, ont éveillé la sollicitude de philantropes utopistes. Il s'est formé à Liége une société contre le duel, à l'imitation des sociétés de tempérance et d'anti-tabac. Personne n'en est à justifier le duel sous le point de vue moral ou religieux, tout le monde l'admet comme une conséquence sociale : M. Dupin, dans l'affaire de M. de Lamarthonie, n'a rien dit à la cour de cassation, que n'eût écrit en meilleurs termes Jean-Jacques Rousseau. Les mœurs font les lois, les lois ne font pas les mœurs : encore moins les sociétés particulières liégeoises ou autres empêcheront-elles des gens de cœur de se couper la gorge, — expression consacrée, — (en duel on se perfore, on ne se coupe jamais la gorge). Laissons donc Liége, la ville des pistolets, s'associer contre les duellistes qui ne lui demanderont pas de permission : nous trouvons bien plus raisonnable l'entreprise d'un homme du monde, de M. le comte de Châteauvillart, qui a voulu régulariser le duel, lui prescrire un code, des lois, et diminuer ainsi le nombre des accidens ou des crimes qui trop

souvent le rendent meurtrier. M. de Châteauvillart a fait un livre intitulé : *Essai sur le Duel*, dans lequel il énumère les cas de nécessité absolue, indique les manières les plus sûres de satisfaire à l'honneur, assigne à chacun son droit, rédigeant ainsi les articles d'un code dont on ne peut méconnaître la portée philantropique et sociale : à l'intérêt d'une pareille matière se joint celui de plusieurs citations et documens historiques, entre autres le règlement de MM. les maréchaux de France, qui figurent à la fin de ce livre, comme pièces à l'appui.

A l'Opéra, la triste administration de M. Duponchel porte ses fruits ; tous les fléaux semblent s'abattre à l'envi sur ce théâtre, jadis si fortuné. Lundi, c'est un rideau qui tombe au milieu d'une représentation de *Robert*, et décime tout à coup le groupe déjà si mesquin des choristes ; mercredi, c'est une indisposition de Mlle Taglioni qui force à faire relâche. Meyerbeer a tiré encore cette fois M. Duponchel de l'embarras où son inexpérience l'avait jeté ; sans *Robert le Diable* et sans *les Huguenots*, l'Opéra n'ouvrait pas ses portes cette semaine. On sait quelle est aujourd'hui la pauvreté du répertoire de l'Opéra. Quand on a joué un soir *Robert le Diable*, il faut en venir à *la Sylphide* le lendemain, et si Mlle Taglioni est indisposée, force est de représenter *les Huguenots*. On avait déjà eu recours aux deux premières ressources, et quant à la troisième on n'y pouvait penser. En effet, pour tout homme quelque peu soucieux de l'exécution musicale, l'absence de deux sujets tels que Levasseur et Dérivis aurait rendu impossible la représentation des *Huguenots* ; mais M. Duponchel n'a pas de ces scrupules, il dispose à son gré des rôles et des parties ; il taille en plein drap dans cette large musique, comme il faisait dans les étoffes de velours et de damas au temps glorieux de M. Véron. Levasseur manque ; il dit à M. Serda : Vous chanterez à sa place, comme s'il suffisait de s'affubler d'une sale perruque grise et d'un justaucorps rapé pour représenter dignement le caractère le plus élevé et le plus important de l'œuvre. Qu'arrive-t-il? Avec la meilleure volonté du monde, M. Serda ne peut s'accommoder de cette musique, dont pas une note n'est écrite pour lui, et fait en somme un très déplorable Marcel. Pendant ce temps, M. Prévost s'empare du rôle de Saint-Bris qu'il chante avec le goût, le geste et la véhémence impétueuse d'un gros chantre de paroisse. Ainsi de Dérivis ; c'est M. Massol qui le remplace en sautillant : or, rien ne convient moins à la voix de M. Massol que cette grave et noble partie du comte de Nevers, dans laquelle l'organe vibrant et sonore de Dérivis était d'un effet si puissant. Tout cela réussit merveilleusement à faire des représentations intolérables. Le public, ennuyé, se demande si c'est bien ce théâtre qu'il a vu si splendide autrefois, et médite en sortant sur la fragilité des grandeurs humaines. Vraiment, c'est un

scandale que l'on profite de l'absence de Meyerbeer pour abuser ainsi de sa musique, et de voir M. Duponchel compromettre à plaisir le succès le plus grand et le plus légitime qu'il ait eu depuis son entrée à l'Opéra. Qui sait quelle gloire nouvelle attendait les *Huguenots* si on les eût laissés reposer pendant les mois de grande chaleur, pour les reprendre cet hiver avec tout l'appareil qui leur convient? Mais M. Duponchel n'a pas le temps d'attendre à l'hiver; à l'heure qu'il est, il s'agit pour lui de recettes à faire et non pas de chefs-d'œuvre à ménager. Qu'on nous dise si M. Véron en usait de la sorte avec *Robert-le-Diable*. Après tout, peut-être le nouveau directeur a-t-il des raisons mystérieuses, peut-être entre-t-il dans les plans d'économie de M. Duponchel de restreindre sa troupe. Les talens de Nourrit, de Mlle Falcon et de Mme Dorus ne peuvent vivre en paix avec ce système de réforme qui envahit la mise en scène et les costumes. C'est là un dernier luxe qu'il faudra tôt ou tard supprimer. M. Duponchel est révolutionnaire. Il en sera bientôt des voix comme des étoffes de soie et des couronnes des danseuses. Patience, et nous verrons un jour M. Dupont au lieu de Nourrit, M. Serda au lieu de Levasseur, Mlle Nau, ou toute autre, à la place de Mme Dorus. M. Duponchel nous ménage, pour l'avenir, un petit opéra de province, qui supportera parfaitement la comparaison avec les premiers théâtres d'Angers, de Brest ou de Toulouse. Pour nous, nous doutons fort que la chambre s'accommode d'une administration pareille, et nous regrettons sincèrement de voir l'Opéra courir, de relâche en relâche, vers cet abîme d'où M. Véron l'a tiré une première fois, et d'où peut-être un jour il viendra le tirer une seconde.

VAUDEVILLE. — *D'Aubigné*, par MM. Ancelot et Paul Duport. — D'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, fut un de ces êtres immoraux qui s'abritent derrière la position et la fortune équivoques d'une sœur, pour se livrer à mille déportemens et faire des dettes. Saint-Simon le traite comme un vaurien et se moque joyeusement des embarras qu'il donnait à la prude maîtresse de Louis XIV. Or, les fredaines d'un vaurien sont plaisantes à raconter, mais peu propres à se produire au théâtre. On est tout étonné de voir les mauvais sujets les plus mal famés se faire tout à coup timides et bons apôtres devant le tribunal du public. Les débauchés ne perdent pas la vie en conversation, et ce qu'ils font n'est pas de nature à être représenté. Voilà un d'Aubigné à peine galant, un peu amoureux et jouant au bon frère avec la veuve Scarron. Rendez-nous donc d'Aubigné ramassé toutes les nuits par la garde, barbouillé de vin, ayant des dés dans sa poche et des cartes dans son chapeau, sentant son orgie de Paris à Versailles, du matin au soir. Le d'Aubigné de M. Ancelot est un plat coquin qui ne fait pas un seul bon tour à sa sœur, qui même se dévoue à elle pour mener à bon terme son mariage royal; qui se marie même, voyez le mauvais sujet! pour que les apprêts de son union dissimulent ceux de l'union mystérieuse du roi qui doit se marier à la même heure.

Toute l'intrigue consiste dans la recherche d'un cardinal Méroni, nécessaire à la cérémonie nuptiale, et qu'une femme amoureuse de d'Aubigné cache dans des armoires pour arracher à l'hymen l'amant qui va lui échapper.

M. Ancelot n'a produit avec tout ce tapage de grands noms, Maintenon, Louis XIV, qu'un de ces commérages dont le goût et l'histoire n'ont pas à se louer. Puisse M. Ancelot se persuader que le grand siècle ne s'est pas révélé à lui; puisse-t-il laisser chez le costumier ces robes à queue, ces habits dorés qui cachent mal des intrigues de grisettes! De quel droit M. Ancelot a-t-il touché à Roquelaure, ce minotaure de Versailles, ce monstrueux débauché dont les énormes folies et les déplorables calembours forment un petit volume in-12 avec vignettes, défendu par la police?

Theatre du Palais-Royal. — *Le Colleur*. — Vous aviez cru jusqu'ici que le balcon du Théâtre-Italien était occupé par des gens du monde, des mélomanes, des attachés d'ambassade; vous y avez vu jadis feu le bailli de Ferrette, surnommé l'Apollon du Père-Lachaise, à ses côtés M. A....., qui bat la mesure à contre-temps, M. D...., qui protége une seconde *donna;* vous avez pris ces habitués pour des gens comme il faut; point du tout : ce sont des colleurs. Il existe à Paris des colleurs qui, le soir, se lavent les mains, mettent des gants, une cravate propre, un habit, des bas de soie, et viennent applaudir Grisi, lorgner les loges, et crier : *bravo! brava! bravi!* Ainsi donc, attachés d'ambassade, colleurs! mélomanes, colleurs! le bailli de Ferrette, M. A....., M. D...., colleurs! cent fois colleurs! On nous a fait part de cette belle découverte au théâtre du Palais-Royal. Nous la devons à une dame qui avait remarqué dans une stalle du balcon un jeune homme dont l'œil assidu la poignardait de regards brûlans; un jour, en faisant peindre son appartement, elle reconnaît son admirateur dans un de ces ouvriers; elle se met en colère et l'accuse d'avoir pris un déguisement. Celui-ci profite d'abord de cette erreur, puis l'avoue hautement, et ramène ainsi le calme dans la maison de cette dame, accusée par M. Arthur d'avoir joué de la prunelle avec l'inconnu des Bouffes. Cette peinture si fine et si exacte des mœurs de la haute société... qui hante le théâtre du Palais-Royal, a réussi auprès des habitués du lieu, qui ne sont pas difficiles, et malgré le chant d'Achard, qui, depuis ses succès du Conservatoire, se pose comme ténor. Il n'y a que le théâtre du Palais-Royal pour donner de pareilles pauvretés.

Théâtre de la Gaité. — *Christiern, roi de Danemarck*, mélodrame en trois actes. MM. Paul Fouché et Alboise ont mis la main sur un des trois ou quatre Christiern de l'histoire de Danemarck. Ce n'est pas Christiern-le-Cruel qui faisait pendre des nobles et des prélats devant son palais; non, le Christiern de ces messieurs n'est pas cruel, il n'est qu'imbécille, il est maladif, pâle, blanc comme un ours de la mer Glaciale; son fils, Suénon, est un petit scélérat qui court les mauvais lieux de Copenhague, et tue les capitaines de la garde de nuit, en compagnie d'un gros scélérat qui le tutoie : Christiern, épouvanté de l'avenir

que son héritier prépare au Danemarck, imagine de se faire passer pour mort. Le présomptif emploie ses premières vingt-quatre heures à doubler les impôts, à condamner à mort le mari d'une femme qu'il aime et qui lui résiste, et assemble un conseil formé de ses compagnons de débauche. Il s'agit de composer un ministère : l'un a la guerre, l'autre les finances, avec lesquelles il est brouillé depuis long-temps; celui-ci la justice, à laquelle il a si souvent affaire; deux compétiteurs se présentent pour le même département, et pour se mettre d'accord, ils le jouent aux dés; Christiern sort de sa tombe provisoire, pourchasse les ministres, leur casse leur portefeuille sur le nez, et fait condamner à mort son propre fils Suénon; n'oublions pas de dire que les membres de ce gouvernement éphémère n'étaient autres que les bandits qui, à l'aide d'un masque noir, désolaient la capitale du Danemarck. Qui est-ce qui dit cela? la chronique danoise.

Cet ouvrage appartient au genre des mélodrames septentrionaux qui comprennent l'histoire des monarchies du nord de l'Europe, Hollande, Pologne, Russie, Norwège, Danemarck, et qu'on appelle dans l'art poétique du boulevart, mélodrames fourrés. Pour faire un mélodrame fourré, vous prenez quarante peaux de lapin pour les comparses, six peaux de renards pour les premiers sujets, une peau de cygne pour la jeune première, et une peau d'ours pour le roi; vous achetez deux mains de papier que vous découpez et dont vous faites des flocons de neige; vous prenez tous les Ladislas, les Boleslas, les Dimétri, les Hermann, les Brandt, les Oxenstiern, les Romanisilikoff; les Michielschvartzinsisky qui ornent l'histoire du Nord; vous remuez ensemble les peaux de lapin et de renard, les Basilowitz et les Brandt; vous exposez le tout à l'air froid du septentrion, et vous obtenez une gelée, une charlotte russe ou danoise, un énorme glaçon historique qui donne à la bouche une fraîcheur agréable : *l'Orpheline Russe*, du Gymnase; *Pierre-le-Grand*, de l'Ambigu-Comique; *Mme Péterhoff*, des Variétés; le *Bourgmestre de Saardam ; Lestocq*, de Feydeau, appartiennent au genre fourré. Le choix des peaux de bête et la blancheur du papier-neige, l'impossibilité du nom principal et les bottines de la jeune première exigent un soin de détail au-dessous duquel ne se trouve pas l'intelligence des auteurs de vaudevilles et de mélodrames.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Les Procès de M. Harel.* — Les succès de la Porte-Saint-Martin ne sont plus dans ses drames, plus dans les mains des claqueurs, plus dans le torse de Mlle George, plus dans les affiches et les annonces de journaux. M. Harel a changé tout cela. Il se fait faire des procès par ses voisins, qui se plaignent de l'énormité de la queue du spectacle, laquelle se prolonge devant leurs portes et envahit la voie publique. M. Harel écrit qu'il est en termes d'arrangemens, les voisins répondent, M. Harel réplique, et la presse se prête assez volontiers à cette méthode de publicité dont l'invention est due au génie inventif du directeur de la Porte-Saint-Martin.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Observations de Psychologie physiologique, sur les effets d'une association intime, à l'occasion des Jumeaux Siamois, par M. Y. J. VIREY. 5
La Villa Maravigliosa, par M. LÉON GOZLAN. 12
De l'Enseignement de la Musique vocale dans l'armée, par M. AD. GUÉROULT. 41
Revue littéraire. 56
Bulletin.. 67
Histoire des Révolutions de Pirmasentz, ville de soixante-dix-huit maisons, par M. ALPHONSE KARR. 73
Mémoires du marquis de Paroy.. 97
Études historiques. — La Commune. — Premier article, par M. A. GRANIER DE CASSAGNAC. 109
Bulletin. 132
Souvenirs de voyages. — I. — III. — IV, par M. NISARD. . . . 145
Le Bal de Senlis, par M. LÉON GOZLAN.. 176
Trésor de Numismatique et de Glyptique, par M. V. SCHŒLCHER. 201
Bulletin. 214
Les Deux Perles, par M. H. ARNAUD. 225
Documens historiques. — Réception des ambassadeurs du roi de Siam. 252
Études sur le Drame Espagnol. — Alarcon. — II, par M. PH. CHASLES. 261
Croquis. — I. M. Berryer. 286
Bulletin. 288